



(36)

551

23

T

Na tren

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES CHARTES

LXI.

IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR, A NOGENT-LE-ROTRON.

BIBLIOTHÈQUE

DE L'ÉCOLE

des

DES CHARTES

REVUE D'ÉRUDITION

CONSACRÉE SPÉCIALEMENT A L'ÉTUDE DU MOYEN AGE.



LXI.

ANNÉE 1900.

50679
1901



PARIS

LIBRAIRIE D'ALPHONSE PICARD ET FILS

RUE BONAPARTE, 82

1900

D

III

B5

761

NOTE SUR UNE SÉRIE

DE

REGISTRES DU TRÉSOR DES CHARTES

ANCIENNEMENT COTÉS PAR LETTRES.

I.

Les Transcripta.

En tête de l'état des registres du Trésor des Chartes dont Dupuy a fait suivre son inventaire des Layettes figurent quelques articles ainsi désignés collectivement : « Registres cotez A, B, « C, D, L, M et N sont coppies de chartes qui estoient en plu- « sieurs laiettes dont les originaux sont encore en partie au Tré- « sor. » Les volumes, dont c'est ici la première mention, ont été maintenus à la place où les a trouvés Dupuy ; généralement connus sous le nom de *Transcripta*, ils portent encore des cotes en lettres, tandis que les suivants portent les cotes en chiffres qu'ils ont reçues du trésorier des chartes de Charles V, Gérard de Montaigu. L'écriture, ainsi que les dates des pièces qui s'y trouvent copiées, — ils ne contiennent pas de documents postérieurs à 1411, — en placent la rédaction dans les premières années du xv^e siècle.

Il est facile de reconnaître, dans le classement des chartes transcrites, celui que Gérard de Montaigu avait donné aux Layettes et dont Teulet a jadis reconstitué le tableau¹. La suite des copies fut-elle jamais complète et embrassa-t-elle jamais le

1. Teulet, *Layettes du Trésor des Chartes*, t. I, Introduction, p. XLVIII à L.

contenu des 310 *scrinea* entre lesquels le vigilant archiviste avait réparti les chartes du Trésor? C'est là une question à laquelle il sera répondu plus tard. Les layettes dont nous possédons les copies ne sont pas au nombre de plus de 56, et, loin de former une série continue, elles se divisent en quatre groupes séparés par de considérables lacunes : I à XXXIX, CXXXIII à CXXVI, CCXII à CCXXII et CCLII. De plus, on ne trouve pas dans les *Transcripta* l'intégralité des pièces contenues dans chaque layette; c'est ainsi que, dans la layette CCXVI relative au Laonnais et au Soissonnais, on ne relève que la copie de 35 pièces, tandis que l'on voit par l'inventaire dit de 1420 (JJ 279, fol. 710 v^o) que cette layette en contenait au moins 39.

Ces registres ont été, en dernier lieu, rangés dans l'ordre des layettes auxquelles ils correspondent; mais les lettres qu'ils portent, conformément à cet ordre, dans l'*État sommaire* des Archives nationales de 1891, et auparavant dans le *Tableau méthodique* de 1871, voire même dans l'*Inventaire général sommaire* de 1867, ne sont pas celles qui servaient à les désigner dans l'état manuscrit de Dupuy et qui se retrouvaient encore en 1855 dans les *Archives de la France* de Henri Bordier¹. On en pourra juger par la concordance ci-dessous :

JJ ^A	=	ancien M.
JJ ^B	=	ancien L.
JJ ^C	=	ancien N.
JJ ^D	=	ancien Colbert 2591 de la Bibliothèque nationale, entré aux Archives par l'échange de 1862.
JJ ^E	=	ancien A.
JJ ^F	=	ancien J.
JJ ^G	=	ancien B.
JJ ^H	=	ancien C.
JJ ^I	=	ancien D.
JJ ^K	=	documents concernant Gênes.

Celles des lettres du premier classement qui se voient encore, sont inscrites d'une écriture du xv^e siècle sur l'ancienne couverture des registres dont elle forme aujourd'hui le feuillet de garde.

1. *Archives de la France*, p. 149 et suiv.

C'est donc à cette époque que l'on doit faire remonter ce classement qui, — je l'ai déjà dit, — avait disparu dans l'*Inventaire* de 1867, mais qui subsistait encore après 1862. On voit en effet, par un inventaire manuscrit des *Transcripta* conservé dans les bureaux de la Section historique, que le volume JJ^p entré à cette dernière date avait d'abord reçu de M. Douët d'Arcq la cote O faisant suite aux anciennes lettres A à N alors en usage.

II.

*Autres registres du Trésor des Chartes jadis cotés
par lettres.*

Les lettres anciennement portées par les *Transcripta* leur avaient certainement été données au hasard; l'ordre alphabétique, en effet, ne correspondait nullement à l'ordre des layettes :

M	contenait les copies des layettes	I à VIII
L	—	IX à XIX
N	—	XX à XXVIII
A	—	CXXIII à CXXVI
J	—	CCIX à CCXI
B	—	CCXII à CCXVI
C	—	CCXVII à CCXVIII
D	—	CCXIX à CCXXII.

En rétablissant la série de ces lettres, il est facile de voir que les lacunes qu'elle présente ne répondent pas aux lacunes de la série des layettes transcrites. De plus, tous les inventaires des Archives nationales et, en dernier lieu, l'*État sommaire* mentionnent deux registres des *Fueros de Navarra* désignés aussi par des lettres, JJⁿⁿ et JJ^{oo}, et qui, bien que confondus parfois, notamment par Bordier¹, avec les *Transcripta*, ne présentent avec ceux-ci aucune analogie ni d'aspect, ni de matières, ni même de date. Enfin, j'ai retrouvé, dans le Trésor des Chartes, six autres registres qui ne sont point non plus des *Transcripta* et qui, comme eux cependant, portent sur leurs feuillets de garde des lettres inscrites de la même main. Ce sont :

1. *Archives de la France*, p. 148.

- F. — Aujourd'hui JJ 1¹⁴. Inventaire de documents relatifs aux acquisitions faites par le roi. xiv^e siècle.
- P. — Aujourd'hui JJ 42^b. Double du registre JJ 41. C'est là un de ces registres destinés à servir de formulaire que M. Ch.-V. Langlois a récemment signalés¹.
- R. — Aujourd'hui JJ 24^{a2}. Terrier de la Rochelle, 1246.
- T. — Aujourd'hui JJ 1⁵. Fragment d'un travail de Pierre d'Étampes contenant les tables du *Registrum veterius*, du *Registrum ad nudos asseres de quercu* et des cinq premières parties du *Registrum Guarini*.
- V. — Aujourd'hui JJ 1⁶. Titre d'un ancien répertoire du Trésor des Chartes relié par méprise en tête du *Repertorium in grosso* de Gérard de Montaigu².
- EE. — Aujourd'hui JJ 79^b. « *Registrum aliquorum negotiorum Camere compotorum*³. »

Ce n'est pas tout ; on peut encore démontrer qu'un registre de la même série se trouve actuellement à la Bibliothèque nationale. Parmi les volumes d'inventaires et d'analyses de registres du Tré-

1. *Notices et extraits*, t. XXXV, 2^e partie, p. 823.

2. Le premier feuillet actuel de ce volume, celui qui est marqué d'un V, n'est pas, en effet, comme on pourrait le croire, l'ancienne couverture ; la note qu'il porte est bien de la main de Gérard de Montaigu ; mais elle ne peut s'appliquer qu'à quelque répertoire plus ancien, composé à une époque antérieure aux changements déjà introduits par plusieurs des prédécesseurs de Gérard au Trésor des Chartes : *Istud repertorium est nunc penitus inutile nec per ipsum posset aliqua littera commode reperiri quia per successores illius qui composuit, custodes hujus Thesauri, omnia sunt mutata et ultimo per me Gerardum de Monteacuto, secretarium regis et hujus Thesauri custodem, qui de precepto regis Karoli, anno MCCC LXX, ordinacioni litterarum et librorum presentis Thesauri instili modoque et sub aliis titulis ordinavi prout mihi Altissimus ministravit*. Ce feuillet, d'ailleurs, est isolé et ne représente que la première moitié d'une couverture ; il a donc été intercalé à tort en tête de ce volume et sans doute à l'époque toute moderne où celui-ci a été relié. La véritable couverture est en réalité constituée par le folio 2, qui est tout entier rempli par un titre en grosses capitales que nous allons reproduire et qui forme la première moitié de la feuille de parchemin repliée dont le dernier feuillet, numéroté 25, est la seconde moitié : *Repertorium novissimum factum in grosso per me Gerardum de Monteacuto secretarium regis nuncque presentis Thesauri custodem, de bullis, curtis, litteris et registris in eodem contentis*.

3. Ce registre a été décrit par notre confrère M. Joseph Petit dans le précédent volume de la *Bibliothèque de l'École des chartes* (p. 421).

soir entrepris dans le premier tiers du ^{xviii}^e siècle et cédés par les Archives lors de l'échange de 1862, celui qui occupe aujourd'hui le n° 7269 du fonds français contient, au folio 3, la mention d'un « registre du Trésor des Chartres *cotté sur la couverture Q*, « datté au dernier feuillet de l'an 1292, » décrit en ces termes par M. Rousseau, auditeur des comptes : « Au commencement « duquel sont nommez les Lombards de la ville de Paris, et, à la « fin dudit registre, sont nommez les Juifs de la même ville. Ce « registre ne contient autre chose qu'une taxe sur le menu peuple « de Paris par manière de capitation, laquelle taxe est faite par « paroisse, chaque paroisse par quartier et chaque quartier par « rue... » Cette description, quelque sommaire qu'elle soit, suffit à faire reconnaître le registre publié par H. Géraud dans les *Documents inédits* sous le titre de *Paris sous Philippe le Bel* et conservé à la Bibliothèque sous le n° 6220 du fonds français. La couverture ancienne ayant été remplacée par une reliure moderne, on ne trouve plus trace de la lettre Q qui se voyait encore au ^{xviii}^e siècle, mais l'identité n'en est pas moins certaine¹.

Dans le *Musée des Archives nationales*, M. Boutaric, décrivant le registre KK 283 (anciennement *Musée*, n° 302), connu sous le titre de *Registre de la taille de Paris pour les années 1296-1300*, a cru que le fr. 6220 et le KK 283 étaient « deux fragments d'un même registre². » Cette assertion me paraît quelque peu risquée; outre des différences de format et d'écriture, il est certain que le fr. 6220 existait déjà isolément au temps de Charles V. Il figure en effet dans le premier inventaire de Gérard de Montaigu, inventaire où l'on voit qu'il était recouvert d'une peau de veau jaune velue : « XLIII^{us}. — Magnus, « sine asseribus, coopertus de pelle vitulina pilosa crocea, signatus XLIII, continet questam vel taxacionem Lombardorum et « aliorum civium ville Parisiensis³. » On le trouve mentionné

1. Le ms. fr. 6220 était encore au Trésor au ^{xviii}^e siècle lorsque M. Rousseau en fit l'analyse. Les travaux auxquels fut associé cet auditeur des comptes furent l'origine de plusieurs des lacunes qui déparent aujourd'hui le Trésor des Chartes. Ce registre resta chez Joly de Fleury et fut cédé, en 1836, à la Bibliothèque par son héritier, le comte Joly de Fleury, en même temps que d'autres reliques du Trésor des Chartes que l'échange de 1862 n'a pas toutes fait rentrer aux Archives.

2. *Musée des Archives*, p. 164, col. 1.

3. *Archives nationales*, JJ 121, fol. 8.

sous le même chiffre dans la seconde rédaction de l'inventaire¹. Dans la troisième, où les registres sont répartis en trois catégories : *libri utiles*, *libri aliquantulum inutiles*, *libri penitus inutiles*, il porte le n° XXII de la seconde classe, et les termes employés pour le décrire, — surtout la mention de la date de 1292 inscrite à la fin du registre, — montrent bien qu'il s'agit, non d'un volume comprenant tous les rôles de tailles de 1292 à 1300, mais du rôle spécial à cette année. « XXII^{us}. Continet « questam ville Parisiensis factam anno M^o CC^o IIII^{xx} XII^o, et ibi « videbis nomina vicorum ville². » Il est encore mentionné au même rang dans la quatrième rédaction³. Comme, d'autre part, le Terrier de la Rochelle, anciennement coté R, se retrouve aussi parmi les *libri aliquantulum inutiles* sous le n° XXVIII⁴, je ne serais pas éloigné de croire que tous les volumes de la seconde catégorie ont dû être compris au xv^e siècle dans la série cotée par lettres.

Quant à l'ordre des lettres données à cette série, il n'est pas inutile de faire remarquer que le registre JJ 1¹⁴, anciennement coté F, aurait trouvé sa place au beau milieu des *Transcripta*, avec lesquels il n'a certes rien de commun. On est donc en droit de dire que les lettres attribuées à ces registres leur avaient été données tout à fait au hasard ; par suite, il paraît naturel d'en déduire que l'on attachait peu d'importance à la série ainsi classée et qu'elle constituait une sorte de rebut. La présence des volumes des *Transcripta* dans une pareille série donne à croire qu'ils n'ont jamais dû comprendre l'ensemble des Layettes ; la collection formée de la sorte aurait été trop précieuse pour que, même après quelques pertes, les restes en fussent mis au rebut. Ces pertes, d'ailleurs, auraient dû se produire avec une bien singulière rapidité ; elles auraient en effet été un fait accompli à l'époque où les *Transcripta* reçurent les lettres qui les désignaient et qui leur furent imposées dans le siècle même où ils avaient été exécutés.

Des observations qui viennent d'être soumises au lecteur, il résulte que, durant le xv^e siècle, au Trésor des Chartres, à côté

1. Archives nationales, JJ 1⁶, fol. 20 v°.

2. Archives nationales, JJ 1²⁶, fol. 6 v°.

3. Archives nationales, JJ 1²⁴, fol. 50.

4. « Vicesimus octavus continet terras vel redditus de Rupella et non est intitulatus, estque nullius modicive valoris. » JJ 1²⁴.

de la série de registres classés numériquement par Gérard de Montaigu, série comprenant les registres qualifiés par lui *libri utiles*, et continuée par l'adjonction des nouveaux registres de la chancellerie royale au fur et à mesure de leur achèvement, on a donné aux autres registres des cotes alphabétiques imposées au hasard. La série alphabétique ainsi formée devait comprendre entre autres les registres qualifiés par Montaigu *libri aliquantulum inutilis*, ainsi que les volumes intitulés aujourd'hui *Transcripta*, contenant la transcription des pièces conservées dans les Layettes, volumes dont la suite n'a jamais dû être complète et dont l'exécution n'est pas antérieure au premier quart du xv^e siècle. On peut reconnaître aujourd'hui 19 registres de la collection alphabétique, mais celle-ci fut jadis assez considérable pour nécessiter l'emploi d'un double alphabet. Toutefois, elle paraît avoir été assez vite oubliée et ne subsistait plus à l'état de série lorsque Dupuy dressa une liste des registres du Trésor des Chartes.

H.-François DELABORDE.

Post-scriptum. — Cette note était déjà composée lorsque le hasard d'une lecture me mit sous les yeux un passage de l'épître par laquelle Du Tillet dédiait son *Recueil des rois de France* à Charles IX : « Mais il m'advint ce que Maistre Girard de « Montagu, secrétaire et trésorier des chartes du roy Charles « cinquiesme, escrit en l'épistre liminaire de son répertoire général et registre dudit Trésor cotté par AA, qu'aucuns ses antécresseurs audit office avoient laissé l'œuvre par eux commencé « audit Trésor imparfaict¹... » Il convient donc d'ajouter aux volumes de la série cotée par lettres encore existants, l'un des deux exemplaires de l'inventaire de Gérard de Montaigu où se trouve la préface à laquelle Du Tillet fait allusion, JJ1¹⁵ ou JJ1²⁴.

1. Du Tillet, *Recueil des roys de France*, éd. de 1607, Épître au roi, troisième page non numérotée.



NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

JULES FLAMMERMONT¹

Notre confrère Jules-Gustave Flammermont est mort à Lille le 29 juillet 1899. Il était né à Chaumont-en-Vexin le 5 février 1852. Il rappelait volontiers qu'il était fils d'un gendarme et d'une paysanne. Son père ayant été envoyé à Chantilly, Flammermont passa une partie de sa jeunesse dans cette petite ville seigneuriale où le passé de la France a laissé les traces les plus magnifiques. Chantilly, comme il aimait à s'en souvenir, n'était pas encore gâté par les Anglais et l'anglomanie; l'on y vivait au milieu d'une bourgeoisie éprise des choses de l'esprit et qui causait plus volontiers d'art et d'histoire que de pari mutuel. On s'intéressa vite aux progrès intellectuels de l'enfant; ses parents, encouragés dans leur dévouement, lui firent donner au collège de Compiègne et au lycée d'Amiens une solide instruction, qu'il compléta à l'École des chartes et à l'École des hautes études.

Notre confrère sortit de l'École des chartes en 1878 et fut nommé immédiatement bibliothécaire et archiviste de la ville de Senlis. Choisi comme secrétaire par le duc d'Aumale, il sut trouver dans les archives de Chantilly les éléments nécessaires pour

1. Voy. aussi l'article de M. Anlard dans la *Révolution française* (n° d'août 1899), la *Nécrologie* de la *Revue historique* (n° du 1^{er} novembre 1899) et une notice de M. de Saint-Léger, ancien élève de Flammermont, dans le *Bulletin de l'Université de Lille* (n° d'octobre 1899). M. de Saint-Léger et M. le général Sebert, parent du défunt, m'ont fourni des renseignements très précieux, et je leur en exprime ici ma reconnaissance.

faire rendre à la maison de Condé la jouissance de droits dont elle était depuis longtemps frustrée; un gros procès, concernant, croyons-nous, une question de droits d'usage, fut gagné par le prince à l'aide de chartes de la fin du moyen âge, fait assez peu commun aujourd'hui en France. Mais il n'est pas exact que Flammermont ait classé les archives de Chantilly. Tout au moins il n'accomplit pas jusqu'au bout cette tâche fort compliquée, qui exigera encore bien des années de travail. Sans cesser d'entretenir les relations les plus affectueuses avec son illustre protecteur, il préféra une carrière plus indépendante. Bravement, il se remit à étudier le grec et le latin et passa à trente ans les examens de la licence (20 octobre 1882).

On manquait alors de maîtres pour l'enseignement supérieur qui se créait dans les Facultés provinciales; on songeait à lui et on le lui fit savoir; en dix-huit mois il écrivit et imprima ses thèses et fut reçu docteur ès lettres (20 février 1884). Il commençait en même temps les voyages d'exploration qu'il a poursuivis toute sa vie, à travers les archives de l'Europe; il connaissait à fond la langue et les mœurs universitaires de l'Allemagne. Il avait donc toutes les qualités scientifiques requises pour aborder utilement la carrière où ses maîtres le poussaient. Il fut nommé chargé de cours d'histoire à la Faculté des lettres de Poitiers dès le 14 juin 1884. Deux ans après, il fut désigné pour remplir les mêmes fonctions à celle de Douai, qui avait un peu plus de vie. Il eut la satisfaction de contribuer au transfert des Facultés de droit et des lettres de Douai à Lille¹, et c'est dans cette dernière ville, pourvue maintenant d'une Université complète et prospère, qu'il a terminé ses jours comme professeur titulaire d'histoire².

1. *La Concentration des Facultés : la question de Douai-Lille devant les comités catholiques en 1873-1874*. Lille, Verly-Dubar, 1887. Cet opuscule, écrit au lendemain du vote du Conseil supérieur de l'Instruction publique, avait pour but d'empêcher l'opposition politique qu'on craignait de la part de certains députés de la région. Il se compose surtout de citations empruntées au *Bulletin de la commission formée pour la création d'une université catholique dans le nord de la France* (1874). Les arguments en faveur de Lille, qui triomphèrent auprès de cette commission, avaient été présentés avec beaucoup d'intelligence et de force par le chanoine Van Drival, M. le chanoine Hautcœur et l'abbé Dehaisnes.

2. Il avait été nommé professeur d'histoire et de géographie de l'antiquité et du moyen âge par décret du 10 février 1887, et cette chaire avait été transformée en chaire d'histoire par décret du 5 août 1893.

Bien que Flammermont soit mort dans la force de l'âge et que nous ne possédions rien de la plupart de ses derniers travaux, restés manuscrits et condamnés par lui-même à être brûlés, il laisse une œuvre considérable, dépourvue peut-être de la saveur et de la force suggestive des livres longuement mûris, solide néanmoins et remarquable par sa variété. Il est peu d'érudits de sa génération qui puissent se vanter d'avoir creusé des sillons aussi profonds, à la fois dans le champ de l'histoire médiévale et dans celui de l'histoire moderne.

Le résumé que nous avons présenté de sa carrière fait pressentir que le moyen âge l'a surtout occupé au début de sa vie scientifique. Il s'est d'abord adonné à l'histoire de Senlis et des environs, et ces premiers travaux¹ ont abouti à la publication d'une excellente monographie municipale, d'autant plus utile qu'elle a été poussée jusqu'au règne de Henri IV².

Accordons aussi une mention particulière à un mémoire sur *la Jacquerie en Beauvaisis*³, qui rectifie et complète la célèbre thèse de doctorat de Siméon Luce. Flammermont paraît avoir démontré que la Jacquerie n'a point commencé le 21 mai 1358 dans les environs de Compiègne, mais le 28 à Saint-Leu d'Esserens, et qu'elle a éclaté simplement à l'occasion d'une rixe entre les paysans et les nobles brigands dont la campagne était infestée.

Alors même que Flammermont avait orienté ses travaux vers l'histoire moderne, il consacrait encore sa thèse latine à *l'Aide au XIII^e siècle*⁴. A Lille, il fit pendant une dizaine d'années un cours d'histoire locale depuis les origines; ce cours, grâce aux soins d'auditeurs attentifs, a donné naissance à deux petits

1. *Étymologie de Senlis*, dans *Comptes-rendus et Mémoires du Comité archéologique de Senlis*, 2^e série, t. II, année 1876. Senlis, 1877. — *Sur la date du soulèvement des Jacques et de l'attaque de la ville de Senlis par les nobles*. Ibid. — *Recherches sur la date de l'enceinte de Senlis, dite la Cité*. Ibid. — *Recherches sur les sources de l'histoire de l'abbaye de Chaalis*. Ibid. — *Essai sur l'histoire de Senlis au moyen âge* (*Positions de thèses... de l'Éc. des chartes*, 1878). — *Histoire de Senlis pendant la seconde partie de la guerre de Cent ans (1405-1441)*, dans *Mémoires de la Société d'histoire de Paris*, t. V (1879).

2. *Histoire des institutions municipales de Senlis*. Paris, Vieweg, 1881 (*Bibl. de l'Éc. des hautes études*). Ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

3. *Rev. hist.*, t. IX (1879).

4. *De concessu legis et auxilii tertio decimo sæculo*. Paris, Picard, 1883.

ouvrages très utiles, fondés sur des recherches d'archives considérables, mais malheureusement dépouillés de références et d'appareil scientifique¹.

Enfin Flammermont, au moment de la transformation de sa chaire en 1893, ne voulut pas être nommé professeur d'histoire moderne, mais simplement d'histoire, afin de pouvoir retourner vers le moyen âge, et l'une de ses conférences resta toujours consacrée à la paléographie et à la diplomatique; de cet enseignement nous est resté un *Album paléographique du nord de la France*, qui contient un choix de pièces souvent aussi intéressantes par le fond que par l'écriture².

Jamais, en réalité, Flammermont n'avait songé à spécialiser rigoureusement ses études. De très bonne heure le XVIII^e siècle l'attira. Son premier travail publié concernait *les Élections de 1789 à Senlis*³. Dès 1879, il lisait devant l'Académie des sciences morales un mémoire sur *la Réforme judiciaire du chancelier Maupeou*⁴, prélude à sa thèse de doctorat. Cette thèse sur Maupeou⁵, écrite avec un peu de hâte, mais préparée, comme on le voit, de longue date, modifiait complètement, et pour de bonnes raisons, l'appréciation portée jusque-là sur le parlement au XVIII^e siècle. Flammermont, jusqu'à la fin de sa vie, n'a pas cessé de s'occuper de cette question. Chargé par l'État d'éditer, dans la *Collection des documents inédits*, les *Remontrances du Parlement de Paris depuis 1715 jusqu'à la Révolution*, il a pu imprimer en 1898 le troisième et dernier volume de cette importante publication⁶.

Flammermont fut chargé encore par le ministère de recherches

1. *Lille et le Nord au moyen âge. Leçons rédigées par M. Buellet*. Lille, Libr. centrale, 1888. — *Histoire de l'industrie à Lille. Leçons rédigées par M. de Saint-Léger*. Lille, *Progrès du Nord*, 1897. Ce dernier ouvrage traite de l'industrie à Lille jusqu'en 1789.

2. Atlas n° 2 des *Travaux et Mémoires de l'Université de Lille*, 1896.

3. *Comité archéol. de Senlis*, 2^e série, t. I, année 1875. Senlis, 1876.

4. *Séances et travaux de l'Ac. des sciences morales et politiques*, t. CXIV. Paris, Picard, 1880.

5. *Le Chancelier Maupeou et les parlements*. Paris, Picard, 1883. Ouvrage couronné par l'Académie française.

6. Elle avait été commencée en 1881. Chaque volume est précédé d'une Introduction historique. Flammermont a fait aussi à Poitiers une conférence sur *les Jésuites et les Parlements au XVIII^e siècle*, qui a été imprimée. Paris, Picard, 1885.

sur les correspondances diplomatiques. Il éditâ, en collaboration avec le chevalier d'Arneth, la *Correspondance secrète du comte de Mercy-Argenteau avec l'empereur Joseph II et le prince de Kaunitz*¹. En 1896, il a publié les *Correspondances des agents diplomatiques étrangers en France avant la Révolution, conservées dans les archives de Berlin, Dresde, Genève, Turin, Gênes, Florence, Naples, Simancas, Lisbonne, Londres, la Haye et Vienne*², et il a pu surveiller jusqu'au bout l'impression de la *Correspondance des ambassadeurs impériaux en France au XVIII^e siècle*.

A ces publications officielles, il faut joindre un grand nombre de travaux concernant les derniers temps de l'ancien régime et la Révolution³. Il suffit de parcourir ces volumes et ces multiples

1. Paris, Impr. nat., 1889-1891, 2 vol. de la *Coll. des doc. inéd.*

2. T. VIII des *Nouvelles archives des missions*. Paris, Impr. nat., 1896. Ce volume est précédé d'un excellent essai de bibliographie sur les travaux du même genre. Il contient l'inventaire sommaire de correspondances remontant jusqu'au xv^e siècle, mais les extraits et analyses ne portent guère que sur le xviii^e.

3. *Les Papiers de Soularie* (Rev. hist., 1884, t. XXV). — *Négociations secrètes de Louis XVI et du baron de Breteuil avec la cour de Berlin*, 1791-1792 (*Bulletin de la Faculté des lettres de Poitiers*, années 1884 et 1885). — *Relations inédites de la prise de la Bastille* [par le duc de Dorset et le comte de Mercy-Argenteau] (*Ibid.*, année 1885). — *Études critiques sur les sources de l'histoire du XVIII^e siècle : les Mémoires de Madame Campan* (*Ibid.*, année 1886). — *Correspondance de Pellenc avec les comtes de la Marck et de Mercy* (*Revue de la Révolution française*, 1889, t. XVI). — *Une relation de la journée du 20 juin 1792* [par le garde-national Bourcet] (*Ibid.*, 1889, t. XVII). — *Un Passage inédit des Mémoires de Dufort de Cheverny sur le mariage du baron de Breteuil*, 1752 (*Archives historiques, artistiques et littéraires*, 1890, 1^{er} mai). — *A propos d'une fausse lettre de Madame de Lamballe* (*Revue hist.*, 1890, t. XLII). — *Le Monopole de l'alcool à Lille et dans la Flandre wallonne sous l'ancien régime* (*Bull. du Com. des trav. hist., sect. éc. et soc.*, 1890). — *Le Second ministère de Necker* (*Rev. hist.*, 1891, t. XLVI). Ce travail fut publié avec la note suivante : « Cet article est un fragment d'un ouvrage qui paraîtra prochainement sous ce titre : *le Règne de Marie-Antoinette*. » — *Procès-verbal d'une analyse chimique d'eau-de-vie faite à Lille en 1787* (*Bull. de la Soc. chimique du nord de la France*, 1891). — *Le Manuscrit des Mémoires de Talleyrand* (*Rev. hist.*, 1892, t. XLVIII). — *L'Authenticité des Mémoires de Talleyrand* (*Ibid.*, 1892, t. XLIX). — *De l'authenticité des Mémoires de Talleyrand* (*Révolution française*, 1892, t. XXIII). — *Encore un texte falsifié par M. de Bacourt* (*Ibid.*, 1893, t. XXIV). — *La Journée du 14 juillet 1789, fragment des Mémoires inédits de L.-G. Pélra, électeur de Paris en 1789*. [Très importante introduction contenant l'histoire

brochures pour être convaincu qu'aucun érudit de notre époque n'était plus capable que Flammermont d'écrire l'histoire scientifique de la France au XVIII^e siècle. Il lui aurait suffi de quelques années de plus pour donner sa pleine mesure et publier son *Histoire de Louis XVI et de Marie-Antoinette*, qu'il regardait comme l'œuvre capitale de sa vie. Il en avait terminé récemment le premier volume ; il est permis de souhaiter que son testament, vieux de plusieurs années, ne soit pas littéralement exécuté ; on dépasserait peut-être les dernières volontés du défunt en brûlant tous ses papiers, y compris un manuscrit qui aurait été prochainement livré à l'imprimeur. Espérons au moins que les *Mémoires de Choiseul*, dont quelques fragments ont déjà paru, ne courent pas un pareil risque et que les héritiers de M. Charavay, son collaborateur pour l'édition de ce texte précieux, en achèvent la publication. Nous pouvons, en tout cas, annoncer que les copies provenant des missions officielles de Flammermont seront conservées à la Bibliothèque nationale, l'État étant propriétaire de ces pièces.

Les pures recherches historiques n'ont pas rassasié l'activité de ce puissant travailleur. L'organisation du travail scientifique et des Universités l'a préoccupé. Si ses âpres critiques ont froissé parfois de vrais savants qu'il aurait dû ménager, son goût pour l'offensive l'a assez rarement égaré. Il s'est montré l'ennemi impitoyable des mauvaises méthodes et de la fausse érudition ; il a dénoncé sans merci les falsificateurs de textes et il a écrasé de durs sarcasmes les amateurs novices et vaniteux qui croient aussi facile d'écrire l'histoire que de collectionner les timbres-poste ¹.

complète de la journée du 14 juillet, et aussi une violente polémique contre les « réactionnaires » qui tentent de « réduire à rien la Prise de la Bastille. »] Paris, au siège de la *Soc. de l'hist. de la Révolution française*, 1892. — *Les Grèves et les coalitions ouvrières à la fin de l'ancien régime* (*Bull. du Com. des trav. hist., sect. éc. et soc.*, 1894). — *Les Portraits de Marie-Antoinette* (*Gazette des beaux-arts*, 1897-1898). — *Lettres inédites de Marie-Antoinette sur la banqueroute Rohan-Guéméné* (*Révolution française*, 1898, t. XXXIV). — *Les gardes-françaises en 1789* (*Révolution française*, 1899, t. XXXVI). — *Mémoires de Choiseul* (fragments dans *Rev. de Paris*, 15 mai, 1^{er} juillet et 1^{er} septembre 1899). — *J.-L. Favier, sa vie et ses écrits* (*Révolution française*, 1899, t. XXXVI). — *Précis de faits sur l'administration de M. de Choiseul* (*Ibid.*, 1899, t. XXXVI).

1. Les principaux comptes-rendus critiques de Flammermont se trouvent dans la *Revue critique*, années 1882 (vol. I et II), 1883 (vol. II), 1884 (vol. II), 1886

Il a secoué la paresse administrative. C'est à la suite d'une violente campagne dirigée par lui¹ que les archives de la Marine, abandonnées jusqu'alors à des bureaucrates ignares et négligents, ont été mises en ordre et ouvertes au public. Il a rendu un service du même genre aux érudits lillois, en réclamant l'organisation des archives municipales. Comme il n'estimait pas que le patriotisme consiste à ignorer et à mépriser l'étranger, il a contribué à faire connaître en France l'Allemagne et l'enseignement supérieur allemand². Il a énergiquement réclamé, sans parvenir complètement à ses fins, une meilleure organisation et un budget plus élevé pour les bibliothèques des universités provinciales. Enfin, sans faire aucune réclame autour de son nom, il a été un des principaux auteurs de la réfection du musée de Lille, qui contient des richesses artistiques de premier ordre.

Les distinctions officielles n'ont pas accablé Flammermont. Les avantages honorifiques lui importaient peu, et il n'envia jamais que les gens qui pouvaient travailler plus encore que lui. En 1895, il refusa les palmes académiques, avec une brusquerie d'ailleurs assez explicable : venant à pareille heure et offerte à un homme dont les travaux étaient depuis longtemps connus de tous les historiens de l'Europe, la récompense était dérisoire. Flammermont aurait été plus sensible, en revanche, à l'appel qu'il aurait pu recevoir de l'Université de Paris. Sans formuler aucune plainte, il regrettait visiblement d'être fixé à Lille. Il le prouvait bien en habitant la plus grande partie de l'année à Paris, et son testament l'a mieux montré encore. Par une clause que nous nous permettons de regretter, sa bibliothèque, qui était

(vol. I) ; dans le *Bull. de la Fac. des lettres de Poitiers*, année 1886 ; dans la *Rev. hist.*, t. IX et X (1879), XVIII (1882), XXI (1883), L (1892) ; dans la *Rev. de la Révolution française*, t. XXIV (1893), XXVII (1894), XXX (1896), XXXIII (1897), XXXIV (1898).

1. *Ministère de la Marine, les archives*, dans *Rev. pol. et lit.*, 19 février 1881. — *Les Vols d'autographes et les archives du ministère de la Marine*. Paris, Picard, 1883. — *Les Archives des ministères et les papiers d'états*. Paris, 1883.

2. *L'Expansion de l'Allemagne* (conférence du Cercle Saint-Simon). Paris, Cerf, 1885. — *Des facilités de travail assurées en Allemagne aux professeurs des Universités de province*, dans *Bull. de la Fac. des lettres de Poitiers*, année 1885. — *Un nouveau règlement de l'examen d'état des candidats à l'emploi de professeur dans les gymnases et les écoles réelles d'Autriche*, *Ibid.* — *Les Universités allemandes*, *Ibid.*, année 1886.

fort belle et aurait été extrêmement utile à la jeune Université de Lille, a été léguée aux étudiants en Sorbonne, qui n'en avaient pas besoin. Quant à sa petite fortune, il en a enrichi la caisse de prêt d'honneur de l'Université de Paris. Ce n'est pas d'ailleurs que les étudiants lillois aient aucunement le droit de se plaindre de lui; il se souvenait de ses pénibles débuts et facilitait volontiers ceux des autres. Enfin, s'il était bourru et irritable, si son caractère avait des aspects déplaisants, il était juste et savait reconnaître ses torts. Aussi bien, sa brusquerie s'était beaucoup atténuée depuis quelque temps, et il avait fini par comprendre que la sincérité peut s'allier au respect des convictions d'autrui. Libre-penseur, il avait des élèves ecclésiastiques qui lui étaient fort attachés et l'ont vivement regretté. Il était méconnu surtout des gens qui ne le connaissaient pas. A le fréquenter, on sentait en lui un amour profond de la vérité et de la science, un désintéressement absolu; cette existence de « bénédictin laïque » n'a pas manqué de véritable noblesse.

A quarante-sept ans, cet homme, taillé en hercule, a été, en quelques jours, terrassé par la mort. Consumée en un prodigieux labeur, sa vie avait été épuisante et n'avait connu ni repos, ni détente, ni sourire. Jusqu'à la fin, il a appliqué la devise qui termine son testament : *Laboremus*. Dernier trait qui achève de peindre l'homme, il a voulu que son corps fût jeté dans la fosse commune, sans cérémonie d'aucune sorte, sans discours, sans fleurs. Il désirait même que ses collègues ne fissent pas escorte à ses dépouilles; selon lui, ils pouvaient « mieux employer leur temps; » sur ce point seulement, on a transgressé ses dernières volontés.

Flammermont est mort comme il a vécu, avec rudesse, stoïquement, sans autre espoir et sans autre consolation que la pensée de laisser une œuvre scientifique abondante, probe et durable.

Charles PETIT-DUTAILLIS.

LES

AMBASSADES ANGLAISES

PENDANT LA GUERRE DE CENT ANS

CATALOGUE CHRONOLOGIQUE

(1327-1450).

(Fin¹.)

DXXXVI. — 1399-1413, *du temps de Henri IV.* — Compte de Jean Drax, sergent d'armes du roi, envoyé en *Hollande*, auprès des autres ambassadeurs anglais². — (Bundle 321, n° 11.)

DXXXVII. — 1400-1401, 11 avril-1^{er} janvier. — Compte de Hugues le Despenser, chevalier, envoyé « in ambassata regis versus partes *Acquitanie* ». Départ et retour : Londres. Gages, 20 sous par jour³. — (Bundle 320, n° 21.)

DXXXVIII. — 1400, 30 septembre-11 novembre. — Compte de Jean Curson, écuyer, « de ultimo viagio facto de mandato regis versus *mar-chias Scozie* ». Départ et retour : Londres. Dépenses, 28 livres. — (Bundle 320, n° 23.)

DXXXIX. — 1401-1402, 11 avril-1^{er} janvier. — Compte de Hugues le Despenser, envoyé en *Aquitaine*, avec 10 hommes d'armes et 20 archers. Dépenses, 960 livres 6 deniers. — (Bundle 320, n° 22.)

DXL. — 1401, 12 mai-12 août. — Compte de Robert Waterton, écuyer, « missi in ambassata regis versus partes *Hollandie* et *Geldre* ».

1. Voir *Bibliothèque de l'École des chartes*, LIX, 550, et LX, 177.

2. Illisible.

3. Les deux bateaux qu'il avait affrétés s'appelaient *la Margarete* et *la Grâce-Dieu*.

Départ : Westminster; retour auprès du roi à l'abbaye de Notle, dans le comté de Buckingham. Recettes, 40 livres. Gages, 13 sous 4 deniers par jour. Dépenses, 62 livres¹. — (Bundle 320, n° 24.)

DXLI. — 1401, 27 juin-12 août. — Compte de Gautier, évêque de Durham, « proficiscendo in obsequio regis versus partes *Calesii* pro restitutione Isabelle, regine Anglie, patri suo Francie ». Départ et retour : Londres. Gages, 66 sous 8 deniers par jour. Recettes, 100 livres. Dépenses, 172 livres 15 deniers². — (Bundle 320, n° 25.)

DXLII. — 1401, 28 juin-6 août. — Compte de Jean, évêque de Hereford, envoyé « versus partes *Calesii* pro restitutione regine Anglie patri suo regi Francie ». Départ et retour : Londres. Recettes, 56 livres. Dépenses, 130 livres. Gages, 5 marcs par jour. — (Bundle 320, n° 26.)

DXLIII. — 1401, 10 juillet-20 novembre. — « Vadia diversorum nunciorum euncium cum litteris Roberti Parys, camerarii Northwalensis, tam per mare quam per terram, ad premetuendissimum dominum principem et consilium suum per diversas vices, tempore dicti camerarii ». — (Bundle 320, n° 28.)

DXLIV. — 1401-1402, 19 juillet-21 février. — Compte de maître Thomas Feld, docteur ès lois, « nuper euntis in uno viagio regis versus partes *Hispanie*, pro causis neccessariis statum regis et regni sui specialiter tangentibus³ ». Recettes, 66 livres 14 sous 4 deniers. Gages, 20 sous par jour. Dépenses, 225 livres 2 deniers. Pour le passage de 9 hommes d'armes, 8 livres 2 deniers. — (Bundle 320, n° 29.)

DXLV. — 1401, 26 juillet-16 septembre. — Compte de maître Jean Barell, « inceptoris legum, de receptis vadiis et expensis suis missi in quodam viagio in servicio regis in comitiva Johannis Colvyle, chivaler, versus comitem *Holandie ac etiam comitem de Cleve* ». Départ et retour : Londres. Gages, 13 sous 4 deniers par jour. Recettes, 20 livres. Dépenses, 37 livres⁴. — (Bundle 320, n° 27.)

DXLVI. — 1401, 25 septembre-8 novembre. — Compte de Richard, évêque de Rochester, envoyé en *Écosse* en compagnie du comte de Northumberland, « de treugis sive de pace cum adversario regis de *Scocia* ». Départ et retour : Londres. Gages, 66 deniers par jour. — (Bundle 320, n° 30.)

1. Cf. Rymer, IV, 1, 2. Lettres de commission datées du 20 avril.

2. Cf. Rymer, IV, 1, 3 à 7.

3. « Per breve regis de privato sigillo suo datum xxiiii die februarii anno secundo, thesaurariis baronibus et camerariis hujus scaccarii directum irrotulatum in Memorando de termino Sancti Hillarii dicti anni secundi inter breviam directa baronibus. R[otulo] xxvii videlicet de hujus receptis ».

4. Cf. Rymer, IV, 1, 9.

DXLVII. — 1401, 4 novembre-21 décembre. — Compte de Jean, évêque de Rochester, « de receptis vadiis et expensis suis missi in ambassata regis versus partes exteras, de mandato regis in comitiva William Heron, domini de Say, ad cognoscendum et procedendum super attemptatis per terram in *partibus Picardie et Normannie* post ultimas treugas inter regna predicta captas ». Départ du manoir de Trottesclyse, au comté de Kent. Recettes, 66 livres 13 sous 4 deniers. Dépenses, 161 livres 13 sous 4 deniers. Dépenses pour le passage de la mer à l'aller et au retour, 100 sous¹. — (Bundle 320, n° 34.)

DXLVIII. — 1401, 5 novembre-20 décembre. — Compte de Guillaume Heron, sire de Say, « de receptis vadiis et expensis suis nuper missi in ambassata regis versus partes *Francie* ad conveniendum et tractandum cum nunciis seu deputatis adversarii regis Francie super attemptatis per terram contra formam treugarum ultimo captarum ». Recettes, 80 livres. Gages, 40 sous par jour. — (Bundle 320, n° 35.)

DXLIX. — 1402, 17 avril-26 juillet. — Compte de Roger Trumpyngton, chevalier, se rendant, en compagnie de Blanche, sœur du roi, à *Cologne*, au sujet du mariage entre ladite Blanche et Louis, duc de Bavière, fils de Robert, roi des Romains. Recettes, 6 livres 14 sous 4 deniers². — (Bundle 320, n° 34.)

DL. — 1402, 17 avril-26 juillet. — Compte de Robert Urcewyk, allant à *Cologne* pour conclure le mariage entre Blanche, sœur du roi, et le fils du roi des Romains. Départ et retour : Londres. — (Bundle 320, n° 32.)

DLI. — 1402, 17 avril-26 juillet. — Compte de Jean Blaket, « in viagio in comitiva Blanche, sororis regis, versus partes *Colonie*, anno III^o domini Henrici IV, nuper regis Anglie, patris regis hujus, pro solemnizatione matrimonii inter nobilem principem filium Regis Romanorum et predictam Blancham ». Départ et retour : Londres. Recettes, 4 livres. Gages, 12 deniers par jour. Dépenses, 4 livres. — (Bundle 320, n° 33.)

DLII. — 1402-1404, 28 juin-16 mars. — Compte de Richard, évêque de Rochester, envoyé « in ambassata regis versus partes *Dacie, Suecie et Norwegie* ad tractandum de quodam maritagio inter dominum Henricum, principem Wallie, et filiam regine regnorum predictorum, necnon de quodam alio maritagio inter regem regnorum predictorum et filiam regis hujus³ ». — (Bundle 320, n° 30.)

1. Cf. Rymer, IV, 1, 17.

2. Rymer, IV, 1, 21-26.

3. Rymer, IV, 1, 28 et 31. — Il s'agit du double mariage de Henri, prince de

DLIII. — 1402, 9 juillet-21 août. — Compte de Richard Holme, clerc du roi, « de receptis vadiis et expensis suis missi in quodam viagio in ambassiata regis cum episcopo Roffensi et domino de Say, versus partes *Picardie*, ad conveniendum et tractandum cum ambassiatoribus Francie ». Gages, 13 sous 4 deniers par jour¹. — (Bundle 320, n° 36.)

DLIV. — 1402-1403. — Compte de maître Nicolas Rixton (ou Ryssheton), docteur ès lois, envoyé « in comitiva episcopi Bathoniensis versus partes *Picardie* ». — (Bundle 320, n° 37.)

DLV. — 1402-1403, 3 novembre-28 janvier. — Compte de Thomas, sire de Camoys, « proficiscendo de mandato regis in quodam viagio versus partes *Britannie*, pro salva conductione regine ab inde versus Angliam », en compagnie du comte de Worcester et de l'évêque de Lincoln². — (Bundle 320, n° 39.)

DLVI. — 1402-1403, 6 novembre-8 février. — Compte de Henri, évêque de Lincoln, « tam de receptis vadiis et expensis quam de vadiis hominum ad arma et sagittariorum in comitiva sua existentium, nuper de mandato regis missi versus partes *Britannie* pro regina Anglie de partibus predictis versus regem conducenda ». Recettes, 136 livres 6 sous 8 deniers. Dépenses, 440 livres 4 sous 8 deniers. Gages payés à divers chevaliers, écuyers et valets de la compagnie dudit évêque : 46 écuyers à 12 deniers par jour, 74 valets aux gages de 6 deniers par jour. — (Bundle 320, n° 38.)

DLVII. — 1403-1404, 14 novembre-6 avril. — Compte de maître Nicolas Rixton, « doctoris in legibus, tam de receptis quam de vadiis et expensis suis per ipsum factis proficiscendo in obsequio regis versus partes *Cales* pro tractatu diversorum attemptatum cum commissionariis adversariorum regis de Francia ». Départ et retour : Londres. Gages, 20 sous par jour. Recettes, 50 livres. Dépenses, 144 livres 13 sous. Passage, 18 sous. Passage au retour, 15 sous. — (Bundle 321, nos 1 et 2.)

DLVIII. — 1404, 16 août-29 octobre. — Compte de Nicolas Rixton, docteur en lois, allant « in obsequio regis versus partes *Francie* pro tractatu pacis et attemptatum contra treugas ». Départ et retour :

Galles (Henri V), avec Catherine, sœur d'Éric, et de Philippe, fille de Henri IV, avec Éric.

1. Rymer, IV, 1, 31.

2. Au compte est joint le rôle indiquant les noms des chevaliers, gens d'armes et archers de la compagnie dudit Thomas : « *Le retenu le sire de Camoys devers les parties de Bretagne pour amener la roigne en Angleterre* ». — Cf. Rymer, IV, 1, 36. D'après cet auteur, ce serait le comte de Somerset qui aurait été chargé d'accompagner la reine.

Londres. Gages, 22 sous par jour. Dépenses, 75 livres 3 sous 1 denier. Passage, 18 sous 9 deniers. Passage au retour, 9 sous 4 deniers. — (Bundle 321, n° 3.)

DLIX. — 1404-1405, 2 décembre-18 février. — Compte de maître Nicolas Rixton, allant avec l'évêque de Rochester « in obsequio regis versus partes *Calesii et Flandrie*, causa tractatum inter regna Anglie et Francie. » Départ et retour : Londres. Gages, 20 sous par jour. Recettes, 115 livres 6 sous 9 deniers. Dépenses, 162 livres 8 sous ¹. — (Bundle 321, n°s 3 et 4.)

DLX. — 1405, 10 mars-4 juin. — Compte de maître Nicolas Rixton, envoyé « versus partes *Calesii et Flandrie*, causa tractatum inter regna Anglie et Francie ». — (Bundle 321, n° 4.)

DLXI. — 1405, 15 mars-10 mai. — Compte de Richard, évêque de Rochester, envoyé en *Picardie* « ad tractandum ibidem et conveniendum cum commissariis Francie et Flandrie ». Départ et retour : Londres. Gages, 66 sous 8 deniers par jour. — (Bundle 320, n° 30.)

DLXII. — 1406-1407, 19 novembre-16 août. — Compte de Jean Cheyny, chevalier, envoyé à la cour de Rome. — (Bundle 321, n° 6.)

DLXIII. — 1407, 27 juillet-14 novembre. — Compte de Guillaume Sturmy, chevalier, « de receptis vadiis et expensis suis missi in ambassata regis versus partes *Almannie*. » Départ et retour : Londres. Recettes, 50 livrès. Dépenses, 115 livres 7 sous 1 denier. — (Bundle 321, n° 5.)

DLXIV. — 1404, 29 avril-23 juillet. — Compte de Jean Cheyny, chevalier, « de receptis vadiis et expensis nuper missi in ambassata domini regis ad presentiam *adversarii regis Francie*, pro certis negociis statum ipsius domini regis et regni sui concernentibus ». Départ et retour : Londres. Recettes, 100 livres. Dépenses, 158 livres. — (Bundle 320, n° 40.)

DLXV. — 1404-1405, 20 septembre-25 octobre. — Compte de Richard, évêque de Rochester, envoyé en *Écosse* en compagnie de Henri Fitz Hug, chevalier, et des autres ambassadeurs du roi, « ad tractandum ibidem de treuga sive de pace cum ambassiatoribus regis Scocie ». — (Bundle 320, n° 30.)

DLXVI. — 1410, 18 janvier-13 février. — Compte de Richard Holme, maître ès lois, chanoine de l'église cathédrale d'York, envoyé en *Écosse*. — (Bundle 320, n° 36.)

DLXVII. — 1410, 19 janvier-13 février. — Compte de Richard Redemann, chevalier, envoyé en *Écosse*. — (Bundle 320, n° 36.)

1. Rymer, IV, 1, 72-73, et pour les négociations suivantes, *Ibid.*, 79.

DLXVIII. — 1410, 5 avril-5 mai. — Compte de maître Richard Holme, « doctoris in legibus, de receptis et vadiis suis, missi in quodam viagio... in servicio regis de mandato regis versus partes *Scocie* pro certo tractatu faciendo inter regem et illos de *Scocia* », en compagnie de Richard Redemann. Recettes, 2 livres. Dépenses, 27 livres. Gages, 20 sous par jour¹. — (Bundle 320, n° 36 ; 321, n° 7.)

DLXIX. — 1410, 13 avril-7 mai. — Compte de Richard Redemann, chevalier, envoyé « in quodam viagio de mandato regis pro certo tractatu ibidem faciendo inter regem et illos de *Scocia* ». Gages, 20 sous par jour. — (Bundle 320, n° 36 ; 321, n° 7.)

DLXX. — 1410, 31 mai-15 juillet. — Compte de Henri, sire de Beaumont, « tam de denariis per ipsum receptis quam de vadiis, missi in nuncio regis in comitiva episcopi Menevensis versus partes *Pikardie* pro factura certarum treugarum inter regem et adversarium suum Francie capiendarum ». Recettes, 164 livres. Dépenses, 347 livres². — (Bundle 321, n° 8.)

DLXXI. — 1410-1411, 26 septembre-23 janvier. — Compte de Henri de Beaumont, envoyé en *Picardie* au sujet des trêves. — (Bundle 321, n° 8.)

DLXXII. — 1411, 12 avril(?) - 31 octobre. — Compte de Hertonk van Clux³, chevalier, « de receptis et vadiis suis missi in ambassiata regis versus regem *Hungarie* ». — (Bundle 321, n° 9.)

DLXXIII. — 1411, 13 avril-31 octobre. — Compte de maître Jean Stokes, clerc, « nuper transmissi in nuncium regis in comitiva Hartong Clux versus regem *Hungarie* ». Départ et retour : Londres. Recettes, 40 livres. Dépenses, 133 livres. — (Bundle 321, n° 10.)

DLXXIV. — 1413, 25 juin-18 août. — Compte de maître Jean Hovyngham, « doctoris in legibus, tam de denariis per ipsum receptis quam de vadiis in duobus viagiis factis de mandato regis versus *ducem Burgundie*, in comitiva domini Henrici le Scrop ». Gages, 20 sous par jour. Recettes, 50 livres. Dépenses, 113 livres 4 sous 11 deniers. — (Bundle 321, n° 13.)

DLXXV. — 1413, 30 juillet-20 octobre. — Compte de Henry le Scrop, « nuper missi in viagio versus partes *Calesii* in comitiva aliorum ambassiatorum ad tractandum cum ambassiatoribus Francie et Flandrie ». Gages, 40 sous par jour. Recettes, 112 livres. Passage à Calais, 100 sous. Passage au retour, 40 sous⁴. — (Bundle 321, n° 14.)

1. Rymer, IV, I, 170.

2. Rymer, IV, I, 172-175.

3. Sur ce personnage, voir Rymer, IV, II, 43-44

4. Rymer, IV, II, 40.

DLXXVI. — 1413, 3 septembre-27 octobre. — Compte de maître Jean Hovyngham, envoyé vers le duc de *Bourgogne*. — (Bundle 321, n° 13.)

DLXXVII. — 1414, 2 février-2 mai. — Compte de maître Henri Ware, licencié « in utroque jure », envoyé en *France*, sur l'ordre du roi, en compagnie de Henri le Scrop pour traiter de la paix. Départ et retour : Londres. Traversée : Calais, Douvres¹. Recettes, 50 livres. Dépenses, 59 livres 6 sous 8 deniers. Gages, 13 sous 4 deniers par jour. — (Bundle 321, n° 15.)

DLXXVIII. — 1414, 26 juin-4 octobre. — Compte de maître Philippe Morgan, docteur « in utroque jure, proficiscendo in ambassata regis ad partes exteras ad tractandum et communicandum cum ducibus *Burgundie et Hollandie* de certis articulis et materiis. » Départ et retour : Londres. Gages, 20 sous par jour. Recettes, 60 livres. Dépenses, 103 livres 7 sous 4 deniers². — (Bundle 321, n° 16.)

DLXXIX. — 1414, 10 juillet-3 octobre. — Compte de Thomas, comte de Salisbury, envoyé « versus partes *Francie* ad communicandum et tractandum cum ambassiatoribus regis *Francie* super secretis negociis ». Départ et retour : Londres³. Recettes, 202 livres. Dépenses, 286 livres 13 sous 4 deniers. — (Bundle 321, n° 20.)

DLXXX. — 1414, 10 juillet-3 octobre. — Compte d'un ambassadeur envoyé en *France*⁴, probablement en même temps que Thomas, comte de Salisbury. — (Bundle 321, n° 19.)

DLXXXI. — 1414, 10 juillet-20 octobre. — Compte de Richard Grey, envoyé avec les évêques de Durham et de Norwich à *Paris* pour traiter avec le roi de France et son conseil. Départ et retour : Londres. Recettes, 123 livres. Gages, 168 livres. Dépenses, 225 livres 6 sous 8 deniers. Passage avec 98 hommes et 98 chevaux de Winchelsea à Dieppe en Normandie, 24 livres. Passage au retour, de Harfleur à Hampton⁵, 28 livres 6 sous 8 deniers. — (Bundle 321, n° 21.)

DLXXXII. — 1414, 10 juillet-30 octobre. — Compte de Richard, évêque de Norwich, « missi de mandato regis in ambassata sua versus

1. Voir les documents relatifs à ces négociations dans Rymer, IV, 11, 60-70.

2. Cf. Rymer, IV, 11, 79 et suiv.

3. Rymer, IV, 11, 84. Lettre de commission du 5 juillet.

4. Compte absolument illisible et rongé.

5. Les bateaux affrétés étaient « *le Farrescot de Redyng, Notre-Dame de Gerounde, Julyan de Conquête, Coggeshype, une barge de Rye, la Katherine* ». Les détails du passage sont très nombreux, et il existe en outre une liste complète de tous les bateaux. Voir les lettres de commission du 5 juillet, Rymer, IV, 11, 85 ; sur l'ensemble des négociations, *Ibid.*, 84-86.

partes *Francie*, tam de denariis per ipsum receptis quam de vadiis suis ac custubus et ejus pro passagio et repassagio suis maris, ad tractandum et communicandum cum rege Francorum super certis negociis et secretis ». Départ et retour : Londres. Gages, 66 sous 8 deniers par jour. Recettes, 208 livres 13 sous 4 deniers. Dépenses, 286 livres 13 sous 4 deniers. — (Bundle 321, n° 26.)

DLXXXIII. — 1414, 11 juillet-2 octobre. — Compte de maître Henri Ware, licencié « in utroque jure », envoyé à *Paris* pour traiter de la paix, en compagnie de l'évêque de Durham. Départ et retour : Londres; traversée de Winchelsea à Dieppe; retour par Harfleur et Seford. Gages, 13 sous 4 deniers par jour. Recettes, 60 livres. Dépenses, 135 livres. Compagnie de 9 hommes et 10 chevaux. — (Bundle 321, n° 15.)

DLXXXIV. — 1414, 16 juillet-20 septembre. — Compte de Gautier Hungerford, « missi in ambassiatâ regis ad imperatorem regem Hungarie, fratrem regis ad generale concilium apud Constance ». Départ et retour : Londres¹. Recettes, 200 livres. Passage à l'aller et au retour avec 22 chevaux. — (Bundle 321, n° 28.)

DLXXXV. — 1414-1415, 27 juillet-5 mars. — Compte de Jean de Bordin, docteur ès lois, « de quodam viagio per ipsum nuper facto in comitiva certorum ambassiatorum regis versus *Foutrabis*² in *frountera Ispanica* ». Départ et retour : Londres. Recettes, 56 livres. Dépenses, 228 livres 16 sous 8 deniers. Gages, 20 sous par jour. Passage de Southampton à Fontarabie pour 6 hommes et 3 chevaux : 3 livres 3 sous 4 deniers. Passage au retour de Bordeaux à Southampton, 53 sous 4 deniers. — (Bundle 321, n° 22.)

DLXXXVI. — 1414, 28 juillet-14 septembre. — Compte de maître Simon Sidenham, docteur ès lois, « nuper missi de mandato regis in certa ambassiatâ versus partes *Almannie*, in comitiva Walteri Hungerford, militis, ad regem Hungarie Imperatorem, pro certis specialibus materiis dominum regem specialiter moventibus ». Départ et retour : Londres. Recettes, 40 livres. Dépenses, 50 livres. Passage à l'aller et au retour, 40 sous. — (Bundle 321, n° 17.)

DLXXXVII. — 1414-1415, 27 octobre-10 mars. — Compte de Gautier Hungerford, envoyé « in ambassiatâ regis ad Imperatorem regem Hungarie, fratrem regis ad generale Concilium apud Constance ». Dépenses, 279 livres³. — (Bundle 321, n° 28.)

DLXXXVIII. — 1414-1415, 11 novembre-11 mai. — Compte de

1. Rymer, IV, II, 86. Pleins pouvoirs datés du 23 juillet.

2. Fontarabie.

3. Rymer, IV, II, 91-92.

Richard, comte de Warwick, « missi de mandato regis *ad generale Consilium apud Constance* in partibus transmarinis, ad tenendum coram domino papa et imperatore et aliis pro salute animarum Christianorum ibidem congregatorum, necnon pro aliis certis de causis dictum regem erga dictum Imperatorem moventibus ». Départ et retour : Londres. Traversée : Douvres, Calais. Recettes, 333 livres 6 sous 8 deniers. Dépenses, 638 livres 9 sous 4 deniers. Solde, 603 livres 6 sous 8 deniers. — (Bundle 321, n° 27.)

DLXXXIX. — 1414-1415, 10 décembre-13 mars. — Compte de Guillaume Boucers, chevalier, « de recepta denariorum super vadiis suis de quodam viagio facto euntis in ambassata regis versus partes *Francie* ad tractandum et communicandum ». Départ et retour : Londres. Recettes, 50 livres. Solde, 93 livres. Dépenses, 100 livres 10 sous¹. Gages, 20 sous par jour. Passage pour 46 chevaux de Southampton à Harfleur. Passage au retour de Calais à Douvres². — (Bundle 321, n° 23.)

DXC. — 1414-1415, 14 décembre-10 mars. — Compte de Guillaume Porter, écuyer, « de receptis vadiis et expensis suis proficiscendo versus partes *Francie* », en compagnie des autres ambassadeurs les évêques de Durham et de Norwich et le comte de Dorset. Départ et retour : Londres. Recettes, 33 livres 6 sous 8 deniers. Dépenses, 62 livres 6 sous 8 deniers. Gages, 13 sous 4 deniers par jour. Passage par Calais, Douvres³. — (Bundle 321, n° 24.)

DXCI. — 1414-1415, 12 décembre-29 mars. — Compte de Richard, évêque de Norwich, « in ambassata sua versus partes *Francie ad Parisius*, ad tractandum et communicandum cum rege Francorum super certis negociis et secretis ». Départ et retour : Londres. Dépenses, 364 livres 3 sous 4 deniers. — (Bundle 321, n° 26.)

DXCII. — 1414-1415, 14 décembre-27 mars. — Compte de Richard Grey de Codenore, « de receptis vadiis et expensis suis proficiscendo in quodam viagio de mandamento regis in ambassata regis versus partes *Francie* », en compagnie de Thomas, évêque de Durham, de Richard, évêque de Norwich, et de Thomas, comte de Dorset. Départ et retour : Londres. Gages, 40 sous par jour. Recettes, 100 livres. Dépenses, 206 livres⁴. — (Bundle 321, nos 29 et 30.)

1. Au compte est joint un memorandum, dont il a été parlé dans l'Introduction.

2. Cette ambassade se rapporte probablement aux négociations du mariage avec Catherine de France (Rymer, IV, n, 96 et suiv.).

3. Au compte est joint un memorandum ; la pièce, cotée 321/25, est un double du même acte, mais sur papier.

4. Compte comprenant les noms de tous les navires.

DXCIII. — 1415, 21 juillet-16 septembre. — Compte de Nicolas Harewode, clerc de Jean Waterton, « tam de denariis per ipsum receptis super expensis ambassiatorum regis *Aragonie*, quam de custubus et expensis per ipsum factis de mandato regis circa eosdem ambassiatores¹ ». Recettes, 101 livres 6 sous 8 deniers². — (Bundle 321, n° 32.)

DXCIV. — 1415, 23 août-7 décembre. — Compte de Jean Hovyngham, « clerici nuper missi in ambassata regis versus ducem *Britannie* in certis secretis negociis dictum dominum regem specialiter ad hoc moventibus³ ». Départ et retour : Londres. Recettes, 40 livres. Gages, 20 sous par jour. Dépenses, 118 livres 14 sous 8 deniers. Passage de Troppesham en France avec 6 hommes et 8 chevaux⁴. — (Bundle 321, n° 31.)

DXCV. — 1415-1416, 8 septembre-13 juin. — Compte de maître Jean Kemp, docteur ès lois, et de Jean Waterton, écuyer, « de quodam viagio quod fecerunt nuper eundo de mandato regis apud *regem de Arragonia* deffunctum ». Départ et retour : Londres. Traversée à l'aller et au retour : Southampton, Bayonne. Recettes, 133 livres 6 sous 8 deniers. Gages, 20 sous par jour. Dépenses, 392 livres⁵. — (Bundle 321, n° 33.)

DXCVI. — 1416, 23 mars-11 mai. — Compte de Raoul Rochefort, chevalier, « tam de receptis quam de vadiis et expensis, nuper missi in certa ambassata domini Henrici quinti, nuper regis Anglie, patris domini regis, versus *Cales*, in comitiva magistri Henrici Ware, ad tractandum et communicandum ibidem cum ambassiatoribus et procuratoribus regis Francie, de certis materiis eidem Radulpho per dictum regem et consilium suum declaratis ». Recettes, 20 livres. Gages, 20 sous par jour. Dépenses, 57 livres 6 sous 8 deniers. — (Bundle 321, n° 34.)

DXCVII. — 1416, 3 juillet-21 octobre. — Compte de Raoul Rochefort, chevalier, « tam de receptis quam de vadiis et expensis suis in quodam viagio domini Henrici V, nuper regis Anglie, patris domini regis nunc, versus *Parisiis*, ad tractandum cum avo dicti regis nunc de Francia et aliis de consilio suo super certis materiis unionem et pacem finalem amborum regnorum Anglie et Francie tangentibus ». Recettes, 30 livres. Gages, 20 sous par jour⁶. — (Bundle 321, n° 35.)

1. Rymer, IV, II, 140-141.

2. Ce compte est un journal complet de route, avec l'indication des séjours et les prix des denrées.

3. « Pro quolibet homine cum equo vi sol. viii den., pro batellagio, pro portagio harnesiorum ».

4. Rymer, IV, II, 145-146.

5. Il s'agit des mêmes négociations que celles du 21 juillet au 16 septembre.

6. Cf. Rymer, IV, II, 166-167.

DXCVIII. — 1419, 8 avril-23 juillet. — Compte de Jean Colville, « militis, nuper missi in ambassata regis eundo et ordinacione sua et consilii suis versus *duces Baverre et Lothoryng[ie]* ». Recettes, 100 livres. Dépenses, 106 livres¹. — (Bundle 321, n° 36.)

DXCIX. — 1420, 12 février-28 mars. — Compte de Jean Colville, chevalier, « nuper missi versus regem in ducatum suum *Normannie* ex parte concilii sui, pro diversis materiis statum regni Anglie specialiter regi ibidem declarandis, de receptis vadiis et expensis suis missi in via-gio predicto² ». — (Bundle 321, n° 37.)

DC. — 1421, 18 février-7 avril. — Compte de Jean Stokes, clerc, docteur ès lois, « tam de receptis quam de vadiis et expensis suis nuper missi in certis ambassatis domini Henrici V, nuper regis Anglie, patris domini regis nunc, una videlicet versus partes *Britannie* ». — (Bundle 321, n° 38.)

DCI. — 1421, 22 juillet-30 novembre. — Compte de Jean Stokes, clerc, docteur ès lois, « missi in ambassata regis in comitiva Walteri Pole, chivaler, *versus regem Romanorum* pro diversis secretis negociis dictum nuper regem specialiter concernentibus ». Gages, 20 sous par jour². Recettes, 110 livres. Dépenses, 195 livres 2 sous³. — (Bundle 321, n° 38.)

DCII. — 1422, 23 février-27 septembre. — Compte de Richard, évêque de Lincoln, « de receptis vadiis et expensis suis nuper missi de mandato domini Henrici, nuper regis Anglie, patris regis nunc, versus *excelllentissimum principem regem Romanorum et alios status Almannie* ». Départ et retour : Londres. Traversée : Douvres, Calais. Recettes, 108 livres 15 sous. Dépenses, 720 livres. — (Bundle 321, n° 40.)

DCIII. — 1422, 3 mars-14 septembre. — Compte de maître Guillaume Lynwode, docteur ès lois, « missi in ambassata regis versus regem *Portingal* in comitiva Thome Baronis de Carrewe ex mandato regis Henrici V nuper regis Anglie, patris regis nunc Henrici VI, in secretis negociis ipsius nuper regis ibidem expediendis ». Gages, 20 sous par jour. Recettes, 40 livres. Dépenses, 202 livres 13 sous 4 deniers⁴. — (Bundle 322, nos 1 et 2.)

DCIV. — 1422, 3 mars-27 septembre. — Compte de maître Nicolas Bildestdon, docteur ès lois, « de quodam viagio per ipsum nuper facto euntis in ambassata domini Henrici V, nuper regis Anglie, nunc

1. Négociations relatives au mariage du duc de Bedford et de la fille du duc de Lorraine. Cf. Rymer, IV, III, 100.

2. Henri V se trouvait à Rouen le 1^{er} février 1420 (Rymer, IV, III, 158).

3. Rymer, IV, IV, 39.

4. Rymer, IV, IV, 47.

defuncti, in comitiva aliorum ambassiatorum versus *Regem Romanorum et alios principes Almannie* ». Départ et retour : Londres. Gages, 20 sous par jour. Recettes, 90 livres. Dépenses, 210 livres 8 sous. — (Bundle 321, n° 39.)

DCV. — 1422, 10-24 mai. — Compte de Jean Stokes, clerc, docteur en lois ; il quitta *Meaux en Brie* le 10 mai et rentra à Londres le 24¹. — (Bundle 321, n° 38.)

DCVI. — 1423, 21 janvier-9 mars. — Compte de Richard Ritheton, « nuper assignati pro expensis reverendi in Christo patris episcopi Fernensis et aliorum ambassiatorum regis *Francie* nuper in regno regis Anglie ad custus regis existentium tam de receptis ipsius Ricardi, etc.² ». — (Bundle 322, n° 3.)

DCVII. — 1423, 22 janvier-28 février. — Compte pour les dépenses des *ambassadeurs du roi de France*, logés et défrayés dans l'hôtel de l'évêque de Bath, aux environs de Londres³. — (Bundle 321, nos 4 et 5.)

DCVIII. — 1423-1424, 23 novembre-18 février. — Compte de Guillaume Brewster, « ad ordinandum et providendum pro expensis episcopi Belvacensis et aliorum *ambassiatorum nunciorum regis* de regno suo *Francie*⁴ ». — (Bundle 322, nos 6 et 7.)

DCIX. — 1424-1425, 27 juin-7 janvier. — Compte de Nicolas Bildeston, docteur ès lois, « nuper missi per ordinacionem consilii regis in nuncio ipsius domini regis versus *curiam Romanam* ». Départ et retour : Londres. Recettes, 182 livres. Dépenses, 197 livres 13 sous 4 deniers. — (Bundle 322, n° 10.)

DCX. — 1424-1425, 28 juillet-15 mars. — Compte de maître Jean Gentill, docteur ès lois, « tam de receptis denariorum quam de vadiis suis nuper transeuntis in quodam viagio per ipsum facto de mandato regis et consilii sui versus reges de *Portingale, Chastell[e], Lyon[e], Aragon[e], Cecili[e] et Navarre* pro certis causis dictum dominum regem et consilium suum moventibus ». Départ et retour : Londres. Recettes, 66 livres 14 sous 4 deniers. Dépenses, 230 livres 16 sous 8 deniers. Gages, 20 sous par jour. — (Bundle 322, n° 8.)

DCXI. — 1424-1425, 4 août-28 février. — Compte de maître Jean Norton, docteur ès lois, « tam de vadiis suis nuper transeuntis in quodam viagio per ipsum facto de mandato regis et consilii sui versus

1 Rymer, IV, iv, 64.

2. Énumération complète pour les vivres, vin, charroyage, batelage, location de chevaux, etc.

3. Probablement au sujet du duc d'Orléans (Rymer, IV, 85).

4. Suit une longue liste de tous ceux qui faisaient partie de la mission.

regem de Poloigne, de Denmark, ducem de Letheawe et magistrum de Pruçe, pro certis causis dictum dominum regem Anglie et consilium suum moventibus ». Recettes, 66 livres 14 sous 4 deniers. Dépenses, 208 livres 14 sous. Gages, 20 sous par jour. — (Bundle 322, n° 9.)

DCXII. — 1425-1426, 20 juillet-24 février. — Compte de Guillaume, abbé de Beaulieu, et de Gautier Pole, chevalier, « de receptis vadiis et expensis in quodam viagio per ipsos jam tarde facto, eundo ex mandato regis versus *dominum papam* in ambassiata regis ». Départ et retour : Londres. Gages de Guillaume, 26 sous 8 deniers par jour. Gages de Gautier Pole, 20 sous. Recettes, 262 livres 6 sous 7 deniers. Dépenses, 521 livres 2 sous. — (Bundle 322, n° 11.)

DCXIII. — 1426, 14 janvier-10 mars. — Compte de Jean Everton, clerc désigné par l'évêque de Bath, trésorier d'Angleterre, pour subvenir aux frais des ambassadeurs du roi de France, lors en Angleterre, à savoir le premier président du parlement de Paris, Gilles de Clamecy, et maître Jean Reynell. — (Bundle 322, nos 12 et 13.)

DCXIV. — 1426, 5 juillet-10 octobre. — Compte de Nicolas Harley, « armigeri, tam de receptis..., nuper missi in ambassiata regis Henrici VI versus *ducissam Gloucester et ducem Burgundie* ». Gages, 13 sous 4 deniers par jour. — (Bundle 322, nos 14 et 15.)

DCXV. — 1426, 5 juillet-10 octobre. — Compte de Guillaume Oldhall, Jean Estcourt, Richard Wydewill et Nicolas Harley, envoyés auprès de la duchesse de Gloucester et du duc de Bourgogne. Recettes, 166 livres 14 sous 4 deniers. Dépenses, 241 livres 12 sous¹. — (Bundle 322, n° 14.)

DCXVI. — 1426, 18 juillet-10 octobre. — Compte de Richard Wydewill, « armigeri, nuper missi in ambassiata regis Henrici VI versus *ducissam Gloucester et ducem Burgundie* ». Gages, 13 sous 6 deniers par jour. — (Bundle 322, nos 14 et 15.)

DCXVII. — 1426, 1^{er} août-10 octobre. — Compte de Guillaume Oldhall, chevalier, « nuper missi in ambassiata regis Henrici VI versus *ducissam Gloucester et ducem Burgundie* ». Gages, 20 sous par jour. — (Bundle 322, nos 14 et 15.)

DCXVIII. — 1426, 6 août-10 octobre. — Compte de maître Jean Estcourt, clerc licencié en lois, « missi in ambassiata regis Henrici VI versus *ducissam Gloucester et ducem Burgundie* ». Gages, 13 sous 4 deniers par jour. — (Bundle 322, nos 14 et 15.)

DCXIX. — 1430, 27 mars-8 septembre. — Compte de Jean, évêque de Bath et Wells, « nuper transmissi cum domino rege nunc Hen-

1. Le n° XV contient quatre comptes séparés, accompagnés d'un memorandum.

rico VI in quodam viagio ejusdem regis *in regnum suum Francie* anno VIII fiendo, ad essendum de consilio dicti regis ibidem, tam de denariis per ipsam receptis quam de vadiis et expensis in viagio predicto habitis ». Gages, 66 sous 8 deniers par jour. Dépenses, 586 livres¹. — (Bundle 322, nos 16 et 17.)

DCXX. — 1431-1432, 14 décembre-22 octobre. — Compte de Jean Colville, chevalier, « de receptis et vadiis suis missi in quodam viagio in nunc regis versus *Curiam Romanam*, pro secretis negociis statum regis et regni sui tangentibus », en compagnie de maître Nicolas Rishton. Départ et retour : Londres. Recettes, 100 livres. Dépenses, 312 livres. — (Bundle 322, n° 18.)

DCXXI. — 1432-1433, 9 septembre-8 mai. — Compte de Robert Shoteshroke « militis, tam de receptis denariorum quam de vadiis et expensis pro passagio et repassagio suis maris nuper in ambassciata regis nunc Henrici VI versus *regem Dacie et ad villas de Ans*¹ (Anvers), *Lubyk, Wissemere, Rostok, Lymburgh et Hanneburgh*, pro diversis materiis regis ibidem expediendis ». Départ et retour : Londres². Gages, 20 sous par jour. Recettes, 182 livres. Dépenses, 248 livres 5 sous 4 deniers. — (Bundle 321, n° 23.)

DCXXII. — 1432, 15 septembre-30 décembre. — Compte de maître Thomas Bekington, docteur en lois, « nuper missi per mandatum regis nunc Henrici VI in *ambassciata in regnum suum Francie*, pro quodam tractatu pacis inter ipsum regem et adversarium suum ibidem ». Gages, 20 sous par jour. — (Bundle 322, nos 19 et 20.)

DCXXIII. — 1432-1433, 15 décembre-9 février. — Compte de Jean, évêque de Rochester, « tam de denariis per ipsum receptis quam de vadiis suis ad cc marcas pro viii septimanis transeuntis in regnum *regis Francie* ad tractandum de pace inter eundem regem et adversarium suum de Francia unacum custibus rationabilibus pro repassagio maris per breve regis Henrici VI ». Recettes, 133 livres 6 sous 8 deniers. Dépenses, 541 livres 2 sous³. — (Bundle 322, nos 21 et 22.)

DCXXIV. — 1433, 25 août-31 octobre. — Compte de maître Étienne Wylton, « doctoris in legibus, tam de denariis per ipsum receptis quam de vadiis suis nuper missi in nuncium regis versus partes *Scotie*, et consanguineum regis regem Scotorum ». Gages, 20 sous par jour. Recettes, 20 livres. Dépenses, 67 livres. — (Bundle 322, n° 24.)

DCXXV. — (1433 ?)-1435 ? 12 février. — Compte de Thomas, évêque de Rochester, « nuper existentis in ambassciata regis de mandato suo

1. Voir les détails relatifs à ce voyage dans Rymer, IV, iv, 156-158.

2. Lettres de commission du 21 juin (Rymer, IV, iv, 184).

3. Rymer, IV, iv, 187 et suiv.

ad consilium generale [apud Basileam], tam de denariis per ipsum per nomen magistri Thome Brouns, doctoris in legibus, causa predicta receptis, quam de vadiis et expensis suis ». Départ et retour : Londres. Durée du voyage, 2 ans 37 jours ¹. — (Bundle 322, n° 25.)

DCXXVI. — 1433, 25 avril-27 mai. — Compte de maître Colville, chevalier, « de receptis vadiis et expensis suis missi in ambassata regis duabus vicibus una cum aliis versus consilium generale Basiliæ in secretis negociis regis ». Gages, 20 sous par jour. — (Bundle 322, nos 26 et 27.)

DCXXVII. — 1434, 1^{er} mai-11 novembre. — Compte de maître Colville, chevalier, envoyé avec l'évêque de Londres et les autres ambassadeurs du roi au concile tenu à Bâle. Départ et retour : Londres. Recettes, 182 livres. Dépenses, 227 livres 12 sous. — (Bundle 322, nos 26 et 27.)

DCXXVIII. — 1434-1435, 24 mai-27 décembre. — Compte de Guillaume, évêque de Rochester, « tam de denariis per ipsum receptis quam de missis, custubus et expensis per ipsum factis causa cujusdam ambassate de mandato domini regis per ipsum episcopum versus Frankford in partibus transmarinis, ad Regem Romanorum ibidem faciendo, ac de denariis per ipsum receptis et de vadiis suis ad xl solidos per diem ac diversis aliis misis, custubus et expensis per ipsum factis in quodam alio viagio per ipsum nuper facto versus Basiliam per breve regis Henrici VI de privato sigillo suo datum xiii die januarii anno regni sui XXI, per quod breve rex mandavit thesaurariis et baronibus quod debito computent cum prefato episcopo, ac eciam pro mora sua in Anglia per spacium xiii septimanarum ad xl solidos per diem, ut abbati abbacie Sancte Marie Eboracensis tunc existenti a recessu suo de civitate regis Londoniis versus Basileam et ibidem morando ». Recettes, 233 livres 6 sous 8 deniers. Dépenses, 1498 livres 14 sous 6 deniers. Compte journalier des dépenses ². — (Bundle 322, nos 29 et 30.)

DCXXIX. — 1434, 13 juillet-7 novembre. — Compte de Jean Stokes, clerc, docteur en lois, « tam de receptis quam de vadiis et expensis nuper missi in ambassata domini regis nunc Henrici V versus Imperatorem in partibus de Almannia ». Gages, 20 sous par jour. Recettes, 91 livres. Dépenses, 129 livres 16 sous. Passage à l'aller et au retour, 36 sous. — (Bundle 322, n° 28.)

DCXXX. — 1435. — Compte des journées du départ au retour faites par les ambassadeurs du roi envoyés à Arras ³. — (Bundle 323, n° 1.)

1. Rymer, V, 1, 3 et suiv.

2. Rymer, V, 1, 9 et suiv.

3. Au dos de l'acte : « Contra dominos euntes in ambassata regis versus

DCXXXI. — 1435, 21 mars-23 mai. — Compte de Étienne Wilton, « legum doctoris, missi cum aliis personis in ambassata Regis versus villam regis *Cales* et villam de *Bruges* ac ducem de *Bavair*, avunculum regis ». Départ et retour : Londres. Gages, 20 sous par jour. Recettes, 66 livres 14 sous 4 deniers. Dépenses, 65 livres 2 sous 8 deniers¹. — (Bundle 322, n° 31.)

DCXXXII. — 1435, 23 juin-15 septembre. — Compte de Jean Radclyff, banneret, envoyé à Arras. Départ et retour : Londres². Gages, 40 sous par jour. Recettes, 100 livres. Dépenses, 168 livres. — (Bundle 322, n° 37.)

DCXXXIII. — 1435, 9 juillet-17 septembre. — Compte de Guillaume, évêque de Norwich, envoyé à Arras. Gages, 66 sous 8 deniers par jour. — (Bundle 323, n° 2.)

DCXXXIV. — 1435, 9 juillet-20 septembre. — Compte de Thomas, évêque de Saint-Davids, envoyé à Arras pour le traité de paix. Gages, 66 sous par jour. Recettes, 303 livres. Dépenses, 245 livres 13 deniers. — (Bundle 322, nos 32 et 33.)

DCXXXV. — 1435, 11 juillet-18 septembre. — Compte de Gautier, sire de Hungerford, envoyé à Arras pour le traité de paix. Gages, 40 sous par jour. Recettes, 182 livres. Dépenses, 138 livres. — (Bundle 322, n° 36.)

DCXXXVI. — 1435, 13 juillet-10 septembre. — Compte de Jean Popham, chevalier, envoyé à Arras. Départ et retour : Londres. Tra-versée : Calais, Douvres. Gages, 20 sous par jour. Recettes, 91 livres. — (Bundle 322, nos 38 et 39.)

DCXXXVII. — 1435, 15 juillet-15 septembre. — Compte de Guillaume, comte de Suffolk, envoyé à Arras pour le traité de paix. Gages, 66 sous 8 deniers par jour. Recettes, 303 livres 6 sous 8 deniers. Dépenses, 206 livres 13 sous 3 deniers. — (Bundle 322, nos 34 et 35.)

DCXXXVIII. — 1435, 15 juillet-? septembre. — Compte de Robert Shotesbroke, chevalier, envoyé à Arras « ab ibidem solicitandum cum commissionariis et deputatis adversarii Francie de et super tractatu pacis fiende inter reges et regna ». Gages, 20 sous par jour. Dépenses, 71 livres. — (Bundle 322, n° 40.)

DCXXXIX. — 1435, 10 septembre-15 novembre. — Compte de Jean

Arras in Franciam, pro diebus a quibus habebunt allocacionem de rege (Rymer, V, 1, 18-20).

1. Rymer, V, 1, 15. Lettres de commission du 14 février.

2. Rymer, V, 1, 19 et suiv.

Popham, chevalier, envoyé « versus villam Regis de Roen (*Rouen*) ». — (Bundle 322, n° 38.)

DCXL. — 1435-1436, 27 décembre-24 mai. — Compte de Étienne Wilton, docteur en décret, envoyé en ambassade vers l'empereur et l'archevêque de Cologne. Le jour de la Saint-Marc, il est mis en prison par le duc de Bourgogne; le 10 mai, il est délivré; le 24, il retourne à Londres assister au conseil du roi. Gages, 50 sous par jour¹. — (Bundle 323, n° 3.)

DCXLI. — 1436-1437, 20 décembre-29 mars. — Compte de Philippe More, « proficiscendo in obsequio Regis versus partes Britannicas ». — (Bundle 323, n° 4.)

DCXLII. — 1438, 19 mars-23 juin. — Compte de Jean Popham, chevalier, trésorier de l'hôtel du roi, « tam de denariis per ipsum receptis quam de vadiis et custubus suis missi in ambassiatâ Regis ad predilectum consiliarium suum comitem Warwick, locum tenentem Regis predicti, gubernatorem regni sui Francie et ducatus sui Normannie et ad alios in eodem ducatu et eciam ad alia loca in nunc », depuis le temps où il séjourna en Normandie pour signer un traité de paix avec le bâtard d'Orléans jusqu'au moment où il retourna à Cherbourg. Gages, 40 sous par jour. — (Bundle 323, nos 5 et 6.)

DCXLIII. — 1438, 23 juin-20 octobre. — Compte de Jean Popham, envoyé en Bretagne et en Normandie. Le 23 juin il est à Cherbourg; « quo die recepit breve ad expectandum alios de consilio Regis supervenientes de Anglia ad tractandum alias diversas materias cum consilio Francie », au temps où maître Jean Raynyll arriva porteur des lettres du roi et mandements adressés à l'abbé de Fécamp et audit Jean Popham pour traiter de la paix; Jean Popham revient de Cherbourg à Rouen avec le comte de Warwick et ceux du conseil du roi lors présents « quo quidem concilio ibi finito et responso per consilium Francie et sic redeundo usque Houndflete pro reskippagio suo ». Retour : Londres². — (Bundle 323, nos 5 et 6.)

DCXLIV. — 1438-1439, 20 novembre-26 février. — Compte de Jean, archevêque d'York, « tam de denariis per ipsum receptis quam de vadiis suis nuper missi in ambassiatâ domini regis Henrici VI versus villam de Cales pro certis grandis et arduis materiis, ac compotus Roberti Wyot, clerici attornati et jurati pro eodem domino archiepiscopo ». Gages, 100 sous par jour³. — (Bundle 323, n° 7.)

DCXLV. — 1439, 15 mai-8 août. — Compte de maître Étienne

1. Rymer, V, 1, 24.

2. Rymer, V, 1, 55.

3. Lettres de commission du 23 novembre (Rymer, V, 1, 56-57).

Wilton, clerc, docteur en décrets, envoyé en ambassade à *Calais* jusqu'au 8 août, « quo die revenit de villa predicta ad presenciam regis in regnum Anglie cum aliis ambassiatoribus ad sibi notificandum modum et formam tractatus ». Gages, 20 sous par jour. — (Bundle 323, n° 9.)

DCXLVI. — 1339, 4 juin-6 octobre. — Compte de Humfrey, comte de Strafford, envoyé à *Calais*. Dépenses, 303 livres 6 sous 8 deniers¹. — (Bundle 323, nos 12 et 13.)

DCXLVII. — 1439, 5 juin-8 octobre. — Compte de Jean, comte d'Oxford, envoyé en ambassade à *Calais*. Gages, 5 marcs par jour. — (Bundle 323, n° 11.)

DCXLVIII. — 1439, 7 juin-7 octobre. — Compte de Henri Bouchier, envoyé en ambassade à *Calais*. Gages, 40 sous par jour. — (Bundle 323, nos 14 et 15.)

DCXLIX. — 1439, 9 juin-5 octobre. — Compte de Thomas, évêque de Norwich, « de quodam viagio per ipsum episcopum nuper facto in eundo per mandatum regis una cum aliis ambassiatoribus versus villam regis *Cales* pro quodam tractatu pacis ibidem inter dominum regem et adversarium suum Francie faciendo ». Gages, 66 sous 8 deniers par jour. — (Bundle 323, n° 16.)

DCL. — 1439, 11 juin-10 octobre. — Compte de Thomas, évêque de Saint-Davids, envoyé en ambassade à *Calais*. — (Bundle 323, n° 10.)

DCLI. — 1439, 18 juin-9 octobre. — Compte de maître Nicolas Billeston, docteur en lois, allant en ambassade à *Calais*. Gages, 20 sous par jour. — (Bundle 323, n° 8.)

DCLII. — 1439, 8 août-31 août. — Compte de maître Étienne Wilton, « euntis cum dicto rege infra regnum Anglie ad sibi notificandum modum et formam tractatus predicti, ad intencionem et voluntatem regis per ipsum et alios ambassiatores infra regnum Anglie existentis diversis dominis apud villam *Cales* adventum suum expectantibus notificandam et declarandam, per quod tempus moram traxit in Anglia causa predictae ambassiate ». — (Bundle 323, n° 9.)

DCLIII. — 1439, 31 août-6 octobre. — Compte de maître Étienne Wilton, pour une ambassade de Londres à *Calais* et retour à Londres. — (Bundle 323, n° 9.)

DCLIV. — 1439-1440, 29 décembre-3 mai. — Compte de maître Jean Stokes, docteur en lois, « nuper missi per dominum regem nunc Henricum VI, in ambassiate versus consilium de *Holand apud Hage*, pro certis

1. Sur ces négociations, voir Rymer, V, 1, 62 et suiv.

causis regem moventibus ». Gages, 20 sous par jour ¹. — (Bundle 323, n° 18.)

DCLV. — 1440, 20 février-6 juillet. — Compte de maître Étienne Wilton, docteur en décrets, « nuper missi in nuncio regis versus villam *Cales* ad communicandum cum diversis commissariis consanguinee regis ducisse Burgundie ac ad quamdam materiam pacis nuper cum aliis ambassiatoribus ex parte domini regis et adversariorum regis Francie ibidem concludendam, tam de denariis per ipsum ex causis predictis receptis, quam de vadiis suis ac missis, custubus et expensis per ipsum factis in viagio predicto ». Gages, 20 sous par jour ². — (Bundle 323, n° 20.)

DCLVI. — 1440, 27 avril-14 septembre — Compte de Jean Dudley, envoyé en ambassade à *Calais*. — (Bundle 323, n° 19.)

DCLVII. — 1440, 27 avril-9 décembre. — Compte de Guillaume, évêque de Rochester, envoyé à *Calais*. Gages, 66 sous 8 deniers par jour. — (Bundle 323, nos 22 et 23.)

DCLVIII. — 1440, 29 avril-8 décembre. — Compte de Guillaume Sprever, « doctoris in legibus, missi per mandatum domini Regis et avisementum consilii sui in nuncio dicti regis versus villam de *Cales* tam pro materia pacis predicate quam pro treugis et abstinentia guerre capiendis cum ipso que seipsum vocat ducem Burgundie ». Gages, 20 sous par jour. — (Bundle 323, n° 17.)

DCLIX. — 1440, 27 mai-17 octobre. — Compte de maître Guillaume Sprever, « doctoris in legibus nuper missi per mandatum domini regis nunc Henrici VI et avisementum consilii sui in ambassata ipsius Regis versus villam et *Marchias Cales*, pro certo die tenendo in materia pacis inter dictum dominum regem et avunculum suum Francie ». Gages, 20 sous par jour. — (Bundle 323, n° 17.)

DCLX. — 1440, 24 juin-9 octobre. — Compte de maître Thomas de Bekyngton, clerc secrétaire du roi, docteur en lois, envoyé à *Calais*. — (Bundle 323, n° 21.)

DCLXI. — 1440, 26 juillet-29 septembre. — Compte de maître Étienne Wilton, docteur en décrets, envoyé en ambassade à *Calais* pour traiter de la paix. Gages, 20 sous par jour. — (Bundle 323, n° 20.)

DCLXII. — 1440-1441, 4 novembre-15 avril. — Compte de Robert Roos, chevalier, « nuper missi per dominum Regem in partes *Francie*. » — (Bundle 323, n° 26.)

DCLXIII. — 1440-1441, 4 novembre-29 avril. — Compte de Robert

1. Rymer, V, 1, 66. Pleins pouvoirs datés du 8 décembre.

2. Rymer, V, 1, 75-86.

Roos, « de custubus et expensis suis pro passagio et repassagio suis maris in quodam viagio per ipsum facto eundo ex mandato regis in ambassiata sua versus *ducatum suum Normannie* et alias diversas patrias ». — (Bundle 323, n° 25.)

DCLXIV. — 1441, 5 novembre-2 avril. — Compte de maître Étienne Wilton, docteur en décrets, « nuper missi per mandatum domini regis in quadam ambassiata sua in comitiva consanguinei Regis, ducis de Orliaunce, versus *partes transmarinas*, tam de denariis per ipsum receptis quam de vadiis suis ac misis, custubus et expensis per ipsum factis ». Gages, 20 sous par jour ¹. — (Bundle 323, n° 24.)

DCLXV. — 1441-1442, 30 juin-14 avril. — Compte de Robert Roos, chevalier, « de denariis per ipsum receptis super vadiis et expensis suis nuper missi in ambassiata regis versus *regnum suum Francie ducatus suos Normannie et Guyenne necnon diversa alia loca* ». — (Bundle 323, n° 27.)

DCLXVI. — 1441-1442, 1^{er} décembre-28 février. — Compte de Jean Popham, « militis nuper missi in nuncio Regis versus *partes Normannie* ad Ricardum, ducem Eboracensem, locum tenentem generalem et gubernatorem regni regis Francie et ducatus Normannie ». — (Bundle 324, nos 3 et 4.)

DCLXVII. — 1442, 1^{er} février-29 avril. — Compte de maître Guillaume Gedney, écuyer, envoyé au service du roi à *Calais*. Gages, 6 sous 8 deniers par jour. — (Bundle 323, n° 30.)

DCLXVIII. — 1442, 1^{er} février-28 juin. — Compte de Jean Broun, de l'Échiquier du roi, partant à *Calais* en ambassade « cum certis vadiis et instructionibus ex parte ipsius domini regis ». Gages, 6 sous 8 deniers par jour. — (Bundle 323, n° 30.)

DCLXIX. — 1442, 1^{er} février-28 juin. — Compte de Robert Manfeld, écuyer, envoyé à *Calais*. — (Bundle 323, n° 30.)

DCLXX. — 1442, 1^{er} février-28 juin. — Compte de maître Guillaume Walesby, doyen de l'église collégiale Notre-Dame de Leicester, envoyé à *Calais* au service du roi pour affaires secrètes. Gages, 10 sous par jour. — (Bundle 323, n° 30, et 324, n° 1.)

DCLXXI. — 1442, 10 février-28 juin. — Compte de Jean Dudley « nuper missi in nuncio regis versus villam et *Marchias Cales* ad diversa mandata domini regis ibidem exequenda pro diversis causis dominum regem et consilium suum moventibus tam de denariis per ipsum receptis quam de vadiis suis ac missis, custubus et expensis per ipsum factis ». — (Bundle 323, nos 28 et 29.)

1. Au sujet de la libération du duc d'Orléans, cf. Rymer, V, 1, 87 et suiv.

DCLXXII. — 1442, 14 mars-14 août. — Compte de Regnaud, abbé de Saint-Pierre de Gloucester, envoyé à *Francfort*¹. — (Bundle 324, n° 2.)

DCLXXIII. — 1442, 15 mars-14 août. — Compte de Jean, évêque de Saint-Asaph, « nuper missi per mandatum regis in ambassata versus *Frankford* in partibus transmarinis, tam de denariis per ipsum receptis causa ejusdem ambassiate quam de vadiis suis diurnis ac aliis misis, custubus et expensis ea de causa per ipsum factis ». — (Bundle 324, nos 5 et 6.)

DCLXXIV. — 1442-1443, 28 mai-20 février. — Compte de maître Thomas Bekyngton, secrétaire du roi, « de denariis per ipsum receptis super vadiis et expensis suis nuper missi in ambassata regis in *ducatum suum Aquitanie* et alia diversa loca ». — (Bundle 324, n° 7.)

DCLXXV. — 1432-1443, 11 juin-14 février. — Compte de Robert Roos, chevalier, « nuper missi in ambassata regis versus *partes Vasconie* tam de denariis per ipsum ex causa predicta receptis quam de vadiis suis ad XL solidos per diem ac aliis misis, custubus et expensis causa ambassiate ». — (Bundle 324, n° 8.)

DCLXXVI. — 1444. — Memorandum de payement de 168 livres à effectuer au terme de la Saint-Michel entre les mains de maître Adam Molénx, garde du sceau privé du roi, et du doyen de Salisbury, envoyés en ambassade en *France*². — (Bundle 324, n° 10.)

DCLXXVII. — 1444, 19 février-27 juin. — Compte de maître Adam Moleyns, clerc, garde du sceau privé du roi, envoyé en ambassade en *France*. — (Bundle 324, n° 10.)

DCLXXVIII. — 1444, 22 février-27 juin. — Compte de Robert Roos, chevalier, partant en ambassade du roi « in regnum suum *Francie* ». — (Bundle 324, n° 9.)

DCLXXIX. — 1444-1445, 4 juin-19 avril. — Compte de Guillaume Durant, bachelier « in utroque jure, missi per dominum regem nunc Henricum VI in regnum *Francie* », en compagnie de Robert Kay, secrétaire du roi. — (Bundle 324, n° 11.)

DCLXXX. — 1444-1445, 22 août-11 avril. — Compte de Thomas Hoo, chevalier, envoyé en ambassade en *France*. — (Bundle 324, n° 12.)

DCLXXXI. — 1444-1445, 22 août-11 avril. — Compte de Robert Roos, chevalier, « unius trencithatorum domini regis nunc Henrici VI, tam de denariis per ipsum receptis quam de vadiis suis diurnis

1. Lettres de commission du 26 novembre (Rymer, V, 1, 110).

2. Sur ces négociations, voir Rymer, V, 1, 129 et suiv.

nuper missi in ambassciata dicti regis in regnum Francie ». — (Bundle 324, n° 13.)

DCLXXXII. — 1447, 19 août-24 septembre. — Compte de Jean Dudley, conseiller du roi, « nuper missi in ambassciata regis tam ad partes Aquitanie quam ad alia loca versus partes Ispanie ¹ ». — (Bundle 323, n° 14.)

DCLXXXIII. — 1447-1449, 23 août-5 juin. — Compte de frère Robert Botyll, prieur des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem d'Angleterre, « nuper missi inter alios ambassiatores per dominum regem Henricum VI et per avisamentum consilii sui ad avunculum ipsius regis de Francia et ab inde usque ad dominum nostrum Summum Pontificem et alios pro communi bono ecclesie et ejusdem regis ac regni sui ». Départ et retour : Londres. Gages, 40 sous par jour. — (Bundle 324, n° 15.)

DCLXXXIV. — 1447-1450, 28 octobre-1^{er} mars. — Compte de Jean Beke, chevalier, « de receptis, vadiis et expensis suis nuper missi in ambassciata regis Henrici V in Denmarke ad predilectum consanguineum suum regem de Denmark pro certis materiis bonum regis et regni sui Anglie concernentibus ² ». — (Bundle 324, n° 16.)

DCLXXXV. — 1448-1449, 6 septembre-24 mai. — Compte de Robert Shotesbroke, chevalier, « de quodam viagio per ipsum facto versus regnum Dacie cum magistro de Spruse (sic) et hominibus Hancie de Ducheland, pro certis materiis ibidem tractandis commodum ipsius domini regis tangentibus ». — (Bundle 324, n° 17.)

DCLXXXVI. — 4^e année d'Édouard IV. — Compte de Richard, comte de Warwick, pour deux voyages faits en Bourgogne. — (Bundle 324, n° 21.)

DCLXXXVII. — 1450-1451, 16 juillet-10 mars. — Compte de Henri Bermyngham, « quem inter alios dominus rex nunc Henricus VI per litteras suas patentes datas xxviii^o die junii anno XXVIII recitantes quod, cum nonnulla dicantur attemptata et perpetrata hinc inde per subditos regis et subditos religiosi viri magnifici magistri Prucie ac homines patriarum et comitatum Hanze Teutonice alias vocate : le Mesne Hanse contra ligas, amicitias et composiciones inter hoc regnum regis et ipsos de antiquo factas et initas; que quidem attemptata ex omni parte reformari optat et quatinus reformatio hujusmodi attemptatorum ex parte regis aut ligeorum et subditorum regis attinet facienda, curam et solitudinem pociori modo que poteris adhibere volens ad

1. Rymer, V, I, 182.

2. Sur cette ambassade et la suivante, voir Rymer, V, II, 4.

intencionem quod consimilis reformatio quorumcunque attemptatorum regi ac ligeis et subditis regis fieri valeat pari forma, de fidelitate, circumspectione et industria dilectorum et fidelium regis magistri Thome Kente, utriusque juris doctoris, Johannis Stokkar, mercatoris Londoniensis, et predicti Henrici Bermyngeham, mercatoris de Lenne, plenius confidens, ipsos suos veros et indubitatos deputavit ambassiatores, commissarios, procuratores et nuncios speciales, dans et concedens eis et duobus eorum quorum prefatum magistrum Thomam unum voluit esse, potestatem et mandatum tam generalem quam specialem cum dicto magistro Prucie et cum suis ambassiatoribus, commissariis deputatis, procuratoribus sive nunciis ejusdem, sufficientem potestatem in hac parte habentibus, conveniendi ac eorum petitiones, voluntates et desideria audiendi, et inde tractandi, ac insuper communicandi, tractandi, appunctuandi, et concludendi cum eisdem de et super omnibus et singulis dampnis, injuriis, depredacionibus, interfectionibus mercatorum et subditorum utriusque parcium predictarum¹ ». — (Bundle 324, n° 18.)

1. Rymer, V, II, 29.

ERRATA.

Lire partout Gautier, *au lieu de* Walter.

— Guillaume, — William.

— Jean, — John.

N°s 61, 72, 85, *lire* Fitz Warin, *au lieu de* fitz Warin.

— 92, — Ouzouer-sur-Loire, — Ouzour.

— 102, — basculis, — Basculis.

— 184, note, — Mile de Stapleton, — Mile de Stapilton.

— 241, — regis, — reges.

— 252, — comitis, — comites.

— 291, — 1370, — 1371.

— 309, — Appelby, — Appelly.

— 317, — Scynecele, — Styneelee.

— 346, — Francie, — francie.

— 361, 369, 378,

434, 453, — Cobham, — Cobeham.

— 364, — Felbrugg, — Flebrugg.

— 398, — Felbrugg, — Helbrugg.

— 481, — adversarium, — advenarium.

— 513, — 1393, — 1399.

TABLE DES NOMS PROPRES

DE PERSONNE ET DE LIEU

RÉDIGÉE PAR LÉON MIROT.

N. — Les chiffres renvoient aux numéros, non aux pages.

Les n^{os} 1 à 197 correspondent aux pages 575 à 578 de l'année 1898, 5^e livraison (sept.-oct.). — Les n^{os} 198 à 535, aux pages 177 à 215 de l'année 1899, 2^e et 3^e livraisons (mars-juin). — Les n^{os} 536 à 687, aux pages 20 à 42 de l'année 1900 (1^{re} livraison).

A

- Abberbury (Richard).
Abbeville (Pas-de-Calais), 212.
Adam de Bury, 283, 287, 290, 298, 303.
 — de Hilton, 164, 169, 170.
 — Moleyns, garde du scel d'Angleterre, 676, 677.
 — de Orleton, évêque de Worcester, puis de Winchester, 11, 65, 66, 67.
 Adolphe, comte de Clèves, 545.
 Aghlredo, moine, 324.
Aix (Bouches-du-Rhône), 102.
 Albert, duc de Bavière, 301, 312.
 Aldeburgh (Guillaume de).
 Aldeshelles (Thomas de).
Alfonse V, roi d'Aragon, 593, 595, 610.
 — XI, roi de Castille, 97, 101, 110, 117.
 Alienor. Voir Éléonor.
 Alisot (l'), navire, 326.
Allemagne, 27, 61, 62, 64, 74, 75, 76, 96, 105, 114, 115, 119, 125, 390, 403, 428, 431, 435, 436, 448, 450, 532, 563, 586, 602, 604, 625.
 Alnervick (Guillaume).
André, roi de Sicile, 123.
 — de Offord, 87, 90, 94, 100, 106, 107, 108, 111, 120, 126, 145, 146, 150, 155, 171.
Angleterre, 34, 42, 47, 49, 70, 87, 110, 206, 257, 275, 291, 292, 331, 345, 389, 432, 490, 496, 507, 511, 513, 555, 559, 560, 599, 628, 643, 645, 652, 684.
 — (reines d'). Voir Jeanne de Navarre, Isabelle de France, Philippine de Hainaut.
 — (rois d'). Voir Édouard III, Henri IV, Henri V, Henri VI, Richard II.
 — (trésorier d'), 295.
Anvers (province d'Anvers), 77, 112, 142, 621.
 Angle (Guichart d').
Antoing (province de Hainaut), 84.
 Appelby (Jean de).
Aquitaine, 5, 11, 412, 472, 507, 512, 533, 537, 539, 674, 682.
 — (duc d'). Voir Jean de Lancaestre.
Aragon, 533.
 — (roi d'). Voir Alfonse V.
 Argent (Geoffroy d').
 Arnaut Sauvage, chevalier, 300, 306, 309.
Arras (Pas-de-Calais), 120, 630, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638.
 Artevelde (Philippe van).

Arundell (comté de Sussex), 192, 201, 387.
 — (comte d'). Voir Richard Fitz-Alan.
Asheton (Robert de).
Attemors (Gautier de).
Aubert, duc de Hollande, 474, 475, 545.
Aurigny (île anglo-normande), 89.
Avenel (Jean d').
Avignon (Vaucluse), 18, 166, 167, 168, 172, 227, 228, 257, 323, 324.

B

Baddeby (Thomas de).
Bâle (canton de Bâle), 628.
 — (concile de), 625, 626, 627.
Bangor (évêque de). Voir Jean Gilbert.
Bardolf (Jean).
Bardys (Gautier).
Barell (Jean).
Barnet (Jean).
Baron (Thomas).
Barthélemy de Burghersh, 4, 30, 148, 149, 161, 249, 257.
Bateman (Guillaume).
Bath et Wells (évêque de). Voir Henri Bowet, Jean Stafford, Nicolas Bubbewith.
Bavière, 631.
 — (duc de). Voir Albert, Ernest et Guillaume, Louis.
 — (Louis de).
Bayonne (Basses-Pyrénées), 35, 102, 122, 414, 466, 595.
Beauchamp (Guillaume, Jean, Philippe, Roger de).
Beaufort (Jean de).
Beaulieu (abbé de). Voir Guillaume.
Beaumont (sire de). Voir Henri, Jean de Hainaut.
Beauvais (évêque de). Voir Pierre Cauchon.
Bèche (Nicolas de la).
Bécheret (Ille-et-Vilaine, arr. de Montfort), 282.
Beckington (Thomas de).
Bedford (duc de). Voir Jean de Lancastre.
Beke (Jean).
Belliser de Rusdorf (Paul).
Bere (Richard de la).

Berg-op-Zoom (province du Brabant septentrional), 112.
Berkeley (Richard de).
Bernard Folcant, évêque de Pamplune, 331.
Berwyck (comté de Berwyck), 59, 169, 170.
Beverle (Robert).
Beverley (comté d'York), 449.
Bikerton (Robert).
Bildeston (Nicolas).
Birmyngham (Henri).
Blaket (Jean).
Blanche, sœur de Henri IV, 549, 550, 551.
Blankenberghe (Flandre occidentale), 112.
Blisworth (comté de Northampton), 99.
Blois (Charles de).
Blount (Jean).
Bohême, 436.
 — (roi de). Voir Jean, Wenceslas.
Boniers (Guillaume).
Bordeaux (Gironde), 35, 75, 99, 102, 121, 122, 466, 585.
 — (connétable de). Voir Jean de Weston.
Bordin (Jean de).
Botyll (Robert).
Bouen (Guillaume).
Boulogne (Pas-de-Calais), 524.
Bourchier (Henri).
Bourgogne, 183, 219, 255, 686.
 — (ducs de). Voir Jean Sans-Peur, Philippe le Hardi, Philippe le Beau.
 — (duchesse de). Voir Isabelle de Portugal.
Bowet (Henri).
Brabant, 8, 27, 72, 76, 96, 103, 127, 128, 142, 185, 187, 188, 443.
Brauketre (Jean de).
Braybrock (Robert de).
Brayton (Thomas de).
Breda (province du Brabant septentrional), 78.
Brenner (Jakemin).
Brest (Finistère), 426, 491.
Bretagne, 69, 140, 178, 179, 180, 220, 224, 282, 425, 426, 444, 499, 555, 556, 600, 643.
 — (ducs de). Voir Jean IV et Jean V de Montfort.

Brewster (Guillaume).
Bristol (comté de Gloucester), 467.
 Brocas (Jean).
 Brown (Thomas).
 Bruce (David).
Bruges (province de Flandre occidentale), 78, 112, 114, 236, 326, 328, 331, 332, 336, 341, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 358, 362, 366, 370, 377, 420, 421, 423, 441, 631.
Bruxelles, 78, 112, 114.
 Bruys (David de). Voir Bruce (David).
 Bryan (Guy de).
 Bubbwyth (Nicolas de).
 Buckingham (comte de). Voir Thomas de Woodstock.
Buren (Westphalie), 114.
 Burghersh (Barthélemy de).
 Bukton (Thomas de).
Burgos (province de Burgos), 122.
 Burley (Jean, Simon de).
 Burton (Guillaume, Philippe de).
 Bury (Adam de).
 Bynteworth (Richard de).

C

Calais (Pas-de-Calais, arrondissement de Boulogne), 116, 129, 132, 133, 134, 135, 137, 138, 140, 143, 144, 145, 146, 148, 149, 150, 152, 153, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 164, 168, 171, 172, 181, 182, 185, 195, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 206, 207, 208, 209, 219, 226, 229, 250, 253, 258, 265, 293, 300, 303, 306, 307, 309, 311, 326, 336, 337, 386, 396, 397, 398, 427, 429, 430, 434, 454, 455, 458, 460, 464, 470, 472, 473, 478, 479, 480, 481, 483, 484, 485, 497, 509, 528, 529, 531, 535, 541, 542, 557, 559, 560, 575, 577, 588, 589, 590, 596, 602, 631, 636, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 667, 668, 669, 670, 671.
 — (capitaine de). Voir Guillaume Beauchamp.
 — (gouverneur de). Voir Henri le Scrop.

Calm (Jean).
 Cambernard (Havard de).
 Cambridge (comte de). Voir Edmond.
 Camoys (sire de). Voir Thomas.
 Canon Robersat, 427.
Cantorbéry (comté de Kent), 9, 362.
 — (archevêques de). Voir Jean de Ufford, Jean de Strafford, Simon Islip, Simon de Langham.
 — (Henri de).
 Cardoill ou Carlisle (Richard de).
 Carleton (Jean de).
 Carpentras (évêque de). Voir Jean Flandin.
Castille, 124, 414.
 — (rois de). Voir Alfonse XI, Jean II, Jean de Lancastre.
 Catherine de Danemark, 552.
 Cauchon (Pierre).
 Cergeaux (Michel).
 Chaddesden (Nicolas de).
Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire), 94.
 Chamberlin (Édouard).
Charles V, roi de France, 239, 266, 278, 279, 315, 326, 332, 336, 343, 344, 346, 362, 363, 364, 366, 370, 377, 381, 389, 396, 397, 404, 406, 429, 430, 433, 434, 435.
 — VI, roi de France, 451, 452, 453, 454, 457, 459, 464, 469, 470, 472, 473, 478, 480, 481, 483, 485, 497, 498, 504, 512, 514, 516, 517, 519, 524, 527, 530, 534, 541, 542, 548, 554, 557, 570, 579, 581, 582, 591, 596, 597.
 — VII, roi de France, 606, 607, 613, 623, 638, 649, 655, 659, 683.
 — II, roi de Navarre, 285, 291, 292, 384, 466.
 — III, roi de Navarre, 610.
 — II, duc de Lorraine, 598.
 — de Blois, duc de Bretagne, 154, 210.
 — duc d'Orléans, 664.
 Chastelleyn (Gilbert).
Château-Gontier (Mayenne), 282.
Cherbourg (Manche), 291, 292, 642, 643.
 Cherlton (Thomas).
 Cheyny (Guillaume de).
 Cheyny (Jean).

Chicheley (Henri).
 Chichester (chanoine de). Voir Jean de Hildesle.
 — évêque, v. Roger Stratford.
 Cholmele (Robert).
 Cirice. Voir Zieriksee.
 Clamecy (Gilles de).
 Clarence (duc de). Voir Lionel.
 Clarendon (comté de Wilts), 38, 170.
 Clauxewe (Jean de).
 Clèves (comte de). Voir Adolphe de la Marck.
 Clifton (comté de Devon), manoir, 359.
 Clove, château, au pays de Galles, 288.
 Clux (Hertonk van).
 Clynton (Guillaume de).
 Cobham (Renaud de).
 Codefort (Jean de).
 Colchester (comté d'Essex), 482.
 Colcestre (Henri de).
 Cologne (royaume de Prusse, district de Cologne), 127, 128, 549, 550, 551.
 — (archevêque de). Voir Thierry van Moers.
 Colville (Jean).
 Compiègne (Oise), 524.
 Conrad de Rydberak, 389.
 Constance (concile de), 584, 587, 588.
 Constantinople (empereur de). Voir Manuel Paléologue.
 Cornouaille, comté, 413.
 Cory (Jean).
 Cosne-sur-Loire (Nièvre), 92.
 Cosyngton (Étienne de).
 Cotentin, 285.
 Courtney (Hugues de).
 Coventry (comté de Warwick), 492.
 Coventry et Lincoln (évêque de). Voir Gautier de Skirlawe.
 Cradok (Richard).
 Crécy (Somme, arrondissement d'Abbeville), 524.
 Curson (Jean).
 Cusans (Guillaume de).

D

Daggeworth (Nicolas).
 Dale (Thomas de la).
 Dammory (Nicolas de).

Danescastle (comté de Wexford), 46, 47.
 Danemark, 612, 684.
 — (roi de). Voir Erick, Waldemar.
 Darcy (Jean).
 David Bruce, roi d'Écosse, 43, 65, 230, 247.
 Denys Lopham, clerc, 493, 494.
 Dertemouth, 491.
 Despenser (Hugues le).
 Deverwyck, 78.
 Devon, comté, 297, 413.
 — (comte de). Voir H. de Courtney.
 Dieppe (Seine-Inférieure), 581, 583.
 Dordreck ou Gurdragh (province de Sud-Hollande), 77, 78, 513.
 Dore (comté d'Hereford), abbé. Voir Richard Straddel.
 Dorset (comte de). Voir Jean de Beaufort.
 Douvres (comté de Kent), 36, 48, 51, 75, 76, 88, 95, 99, 102, 116, 123, 133, 143, 161, 162, 165, 168, 172, 181, 185, 234, 250, 253, 258, 287, 326, 416, 472, 524, 535, 577, 588, 589, 590, 602, 636.
 — (connétable de). Voir Robert de Asheton.
 Drax (Jean).
 Drayton (Simon de).
 Dryant (Thomas).
 Dudley (Jean).
 Dumlend (Thomas).
 Durant (Guillaume).
 Durham (évêque de). Voir Gautier de Skirlawe, Richard de Bury, Thomas Loangley.

E

Écluse (l') (province de Zélande), 114.
 Écosse, 6, 43, 70, 79, 239, 319, 320, 321, 340, 342, 354, 358, 359, 360, 399, 402, 405, 407, 408, 411, 418, 419, 424, 438, 468, 496, 498, 501, 505, 508, 510, 534, 538, 546, 565, 566, 567, 568, 569, 624.
 — (roi d'). Voir David, Jacques, Robert.
 Édimbourg (comté de Mid-Lothian), 43.

Edmond, comte de Cambridge,
duc d'York, 235, 252, 517.
— de Grymmesby, 32.
— Halford, citoyen de Londres,
415, 460, 461.
— de Mortimer, comte de la Mar-
che, 325, 326, 407, 419.
— Rose, 225, 244, 289.
— Sauvage, 219.
Édouard III, 29, 46, 53, 55, 128,
157, 163, 190, 194, 199, 208,
210, 325, 326, 335, 336, 359,
361, 362, 382, 388, 389, 421.
—, comte de Rutland, 520, 528,
529, 531, 532.
—, prince de Galles ou Prince
Noir, 177, 197, 199, 211, 294,
297, 385.
— de Berkeley, 409, 417, 420,
421, 423.
— Chamberlin, 114.
Éléonor d'Angleterre, duchesse
de Gueldre, 32.
Elmham (Guillaume de).
Elyngtham (Jean).
Erick VII, roi de Danemark, 552,
611, 621.
Ernest, duc de Bavière, 598.
Erlichshausen (Louis d').
Eschyngham (Robert de).
Estcourt (Jean).
Espagne, 22, 35, 101, 102, 111,
113, 122, 126, 139, 544, 585, 682.
— (roi d'). Voir **Alfonse**, **Henri**,
Pierre.
— (**Gilles d'**).
Étienne de Cosyngton, cheva-
lier, 144, 186, 190, 232.
— **Romylowe**, 176, 179, 185, 189,
234, 235.
— **Wylton**, docteur ès lois, 624,
631, 640, 645, 652, 653, 655,
661, 664.
Everton (Jean).

F

Falstolf (**Hugues**, **Jean** et **Laurent**).
Faryngton (Guillaume).
Feld (Thomas).
Ferrières (**Raoul** de).
Fitz-Alan (**Richard**).
Fitz Hug (**Henri**).
Fitz Warin (Guillaume).
Flandre, 44, 49, 55, 60, 63, 72,

76, 96, 120, 131, 141, 144, 145,
175, 176, 185, 187, 222, 223,
231, 232, 235, 236, 237, 241,
244, 246, 248, 249, 252, 253,
254, 256, 262, 263, 276, 280,
283, 289, 290, 291, 298, 299,
302, 303, 314, 315, 325, 327,
329, 330, 334, 335, 341, 344,
350, 351, 353, 355, 361, 363,
364, 365, 367, 368, 369, 371,
372, 373, 374, 375, 376, 378,
379, 380, 383, 392, 393, 394,
395, 401, 403, 404, 406, 417,
422, 432, 439, 440, 442, 443,
455, 456, 460, 461, 462, 463,
465, 476, 559, 560, 561.
— (comte de). Voir **Louis de Mâle**.
Flixecourt (Somme, canton de Pic-
quigny), 824.
Flozal (Thomas).
Fodryngey (**Richard**).
Foix (comte de). Voir **Mathieu**.
Folcant (**Bernard**).
Foliambe ou **Folyambe** (**Geoffroy**).
Fontarabie (province de Guipuz-
coa), 585.
Fouques (**Jacques**).
Fox (Guillaume).
France, 1, 2, 9, 10, 11, 12, 14, 15,
16, 17, 18, 23, 24, 25, 26, 28,
33, 40, 41, 47, 50, 51, 52, 65,
68, 80, 102, 132, 133, 134, 148,
149, 156, 161, 163, 165, 168,
171, 180, 181, 190, 191, 198,
204, 205, 207, 218, 225, 226,
239, 252, 253, 254, 258, 259,
274, 277, 279, 314, 325, 347,
361, 382, 391, 451, 501, 503,
507, 511, 515, 520, 522, 523,
525, 530, 532, 548, 553, 558,
559, 560, 561, 575, 577, 579,
580, 582, 589, 590, 591, 592,
524, 608, 612, 619, 622, 623,
643, 662, 666, 676, 677, 678,
679, 680, 681.
— (rois de). Voir **Charles V**, **Char-
les VI**, **Charles VII**, **Jean II**,
Philippe VI.
Frankfort (Prusse, district de Wies-
baden), 628, 672, 673.
Fraunceys (**Simon**).
Fricourt (Somme, canton d'Al-
bert), 524.
Fulnethy (Thomas de).
Furard (Jean).

G

Galeas Visconti, seigneur de Milan, 273, 276.
 Galles (princes de). Voir Édouard, Henri.
 Gand (province de Flandre orientale), 112, 114.
 Gascogne, 1, 20, 24, 34, 35, 53, 97, 99, 102, 121, 140, 177, 182, 214, 294, 384, 385, 675.
 — (sénéchal de). Voir Olivier de Ingham.
 Gautier, sire de Hungerford, 584, 586, 587, 635.
 — de Attemors (frère), 118.
 — Bardys, 276.
 — de Leycester, sergent d'armes, 410, 412, 413, 416, 432.
 — Pole, chevalier, 601, 612.
 — de Skirlawe, docteur ès lois, garde du scel, évêque de Coventry et Lichfield, évêque de Durham, 404, 426, 429, 430, 433, 438, 439, 442, 450, 469, 473, 479, 481, 484, 505, 541.
 Gedney (Guillaume).
 Gentil (Jean).
 Geoffroy d'Argent, 412.
 — de Fellbrigg, écuyer, 364, 398, 448, 461, 475, 485, 491, 494.
 — Foliambe ou Folyambe, 174.
 — d'Harcourt, 385.
 — le Scrop, 6.
 — de Seynècle, écuyer de l'hôtel, 294, 305, 310, 317, 346, 347, 351, 353, 355.
 Gilbert Chastelleyn, 386.
 Gilles de Clamecy, 613.
 — d'Espagne, sergent d'armes d'Édouard III, 32, 34.
 Gistel (seigneur de), 334.
 Gloucester (duchesse de), 614, 615, 616, 617, 618.
 Glynton (H. de).
 Godard (Henri).
 Gomenez (Jean de).
 Gournay (Thomas de).
 Gravelles (Ille-et-Vilaine, canton et commune de Saint-Méen), 282.
 Grenade (province de Grenade), 122.
 Grey (Jean de).
 Grey (Richard).
 Grymmesby (Edmond de).

Gueldre, 72, 87, 96, 284, 305, 435, 540.
 — (duc de). Voir Rainal.
 Guernesey (île anglo-normande), 89.
 Guichart d'Angle, comte de Huntingdon, 406.
 Guillaume, abbé de Beaulieu, 612.
 — II, comte de Hainaut, 76.
 — III, comte de Hainaut, 301, 312.
 — IV, comte de Hollande, 470.
 — V, comte de Juliers, 76.
 —, comte de Suffolk, 637.
 —, duc de Bavière, 598.
 — VI, duc de Juliers, 395, 427.
 — de Aldeburgh, chevalier, 281.
 — Alnervick, évêque de Norwich, 581, 590, 633.
 — Bateman, évêque de Norwich, 1, 5, 6, 10, 11, 15, 16, 30, 31, 46, 58, 97, 106, 129, 132, 134, 140, 148, 156, 161, 165, 168.
 — Beauchamp, banneret, capitaine de Calais, 470.
 — de Beaufort, vicomte de Turrenne, 309.
 — Boncers, chevalier, 589.
 — Bouen, docteur ès lois, 514.
 — Brewster, 608.
 — de Burton, chevalier, 137, 144, 147, 151, 206, 209, 284, 323, 324, 330, 338.
 — de Cheyney, 89.
 — de Clynton, comte de Huntingdon, chevalier, 29, 51, 84, 132, 133, 135, 148, 165.
 — de Cusans, chevalier, 95.
 — Durant, bachelier « in utroque jure », 679.
 — de Elmham, 534.
 — Faryngton, chevalier, 490.
 — Fitz Warin, 59, 61, 72, 95.
 — Fox, 44, 53, 63.
 — Gedney, écuyer, 667.
 — de Guithoys, 455.
 — de Gunchorp, 417, 553.
 — Heron, seigneur de Say, 547, 548.
 — de Kelleseye, 79.
 — Latymer, 277, 278, 279, 349, 363.
 — de Loudun, archevêque de Toulouse, 13.

- de Ludefort, 117.
 - Lynwode, docteur ès lois, 603.
 - Margaret, 228, 238, 242.
 - de Martheleye, 5.
 - de Montagu, comte de Salisbury, 21, 75, 204, 236, 237, 291, 292, 377, 397, 497.
 - Oldhall, chevalier, 615, 616.
 - Porter, écuyer, 590.
 - de la Rue, clerc, 39.
 - Le Scropp, 467.
 - de Shareschild, 98.
 - Sprever, docteur ès lois, 658, 659.
 - Stury, 120, 428, 435, 563.
 - de Syreston, notaire public, 43.
 - Trente, 357.
 - Trussel, 23, 26, 97, 101.
 - Tryngton, clerc, 212.
 - de Tweng, chevalier, 42.
 - Tykell, 70.
 - d'Ufford, comte de Suffolk, 291, 292.
 - Walesby, doyen de Notre-Dame de Leicester, 670.
 - de We..., 7.
 - Wels, évêque de Rochester, 628, 657.
 - La Zousche, 6.
 - Guines* (Pas-de-Calais, arrondissement de Boulogne), 162, 229, 333.
 - Guithoys (Guillaume de).
 - Gunchorp (Guillaume de).
 - Gurdraght*, voir *Dordreck*.
 - Gutercerry (Jean).
 - Guy de Brian ou Bryan, chevalier, 156, 159, 160, 162, 168, 297, 306, 354.
 - Guyenne*, 665.
 - Guyllen (Raymond).
- H
- Hainaut*, 27, 54, 72, 95, 112, 142, 185, 284, 301, 308, 310, 312, 317, 474.
 - (comte de). Voir Guillaume.
 - (Jean, Philippine de).
 - Halford (Edmond).
 - Hambourg* (Allemagne), 114, 621.
 - Hamelhok justa Hampton*, 102.
 - Hampton* (comté de Middlesex), 581.
 - Hampton (Thomas).
 - Hanse teutonique, 685, 687.
 - Harcourt (Geoffroy d').
 - Harewode (Nicolas).
 - Harfleur* (Seine-Inférieure, canton de Montivilliers), 581, 589.
 - Harley (Nicolas).
 - Haseley (Jean).
 - Hastynge (Robert de).
 - Harvard Cambernard, écuyer, 511.
 - Hawkwood (Jean).
 - Haye (la)*, 654.
 - Henri IV**, roi d'Angleterre, 551, 596.
 - V, roi d'Angleterre, 597, 600, 602, 603, 604, 629, 684.
 - VI, 611, 614, 616, 617, 618, 619, 621, 622, 623, 628, 644, 654, 679, 681, 683, 687.
 - , comte, puis duc de Lancastre, 11, 19, 156, 157, 161, 168, 172, 200.
 - , prince de Galles, 552.
 - , sire de Beaumont, 570, 571.
 - de Beaufort, évêque de Lincoln, 555, 556.
 - Birmyngham, 687.
 - Bouchier, 648.
 - Bowet, évêque de Bath, 554.
 - Burwash, évêque de Lincoln, 6, 72, 77.
 - de Cantorbéry, clerc, 11, 13, 68.
 - Chicheley, évêque de Saint-David, 570.
 - de Colcestre, notaire, 49.
 - Fitz Hug, chevalier, 565.
 - Godard, écuyer, 526.
 - Percy, 488, 489.
 - le Scrop, gouverneur de Calais, 256, 316, 322, 340, 342, 359, 360, 371, 373, 399, 574, 575, 577.
 - de Segrave, 443.
 - Ware (maître), licencié « in utroque jure », 577, 583, 596.
 - Hereford (évêque de). Voir Jean Gilbert, Jean Trevenant.
 - Herle (Robert de).
 - Hernicle Rynevyz, 116.
 - Heron (Guillaume).
 - Hertonk van Clux, chevalier, 571, 572.
 - Hildesle (Jean de).
 - Hilton (Adam de).
 - Hispania (Merynus de).
 - Hoggeshawe (Thomas de).

Holland (Thomas).
Hollande, 72, 75, 76, 77, 112, 147, 151, 155, 187, 305, 308, 310, 317, 474, 536, 540.
 — (comte de). Voir Aubert, Guillaume.
 Holme (Richard, Roger).
Honfleur (*Houndfleete*) (Seine-Inférieure), 642.
Hongrie, 118.
 — (roi de). Voir Louis, Sigismond.
 Honyngton (Jean de).
 Hoo (Thomas).
 Hound (Jean).
 Hovyngham (Jean).
Hugues de Courtenay, comte de Devon, 109.
 — le Despenser, chevalier, 537, 539.
 — Fastollf, 474.
 — de Nevil, chevalier, 95, 128, 135.
 — de Segrave, chevalier, sénéchal de l'hôtel, 300, 430, 439.
 Humfrey, comte de Strafford, 646.
 Hungerford (Gautier, sire de).
 Hungerford (Jean de).
Huntingdon (comté de), 486.
 Huntingdon (comte). Voir Guillaume de Clynton, Richard d'Ange.
 Hurtefey (dominus de), 102.

I

Immworth (Richard de).
Ingham (comté de Lincoln), 198.
 Ingham (Olivier de).
 Insulis (Johannes de).
Irlande, 73, 174, 192, 221, 269, 356, 357.
 Isabeau de Bavière, reine de France, 530.
Isabelle de France, reine d'Angleterre, 525, 527, 530, 541, 542.
 — de Portugal, duchesse de Bourgogne, 655.

J

J. Furard, envoyé du roi d'Espagne, 110.
 Jakemin Brenner, clerc, 389.
 Jacques I^{er}, roi d'Écosse, 565, 624.

Jaques Fauques, 92.
 Jagellon (Vladislas).
Jean de ..., 305, 329.
 — I^{er}, roi de Portugal, 490, 603, 610.
 —, roi de Bohême, 116.
 —, comte de Dunois, 642.
 —, comte d'Oxford, 647.
 — II, roi de France, 157, 163, 167, 190, 191, 199, 200, 201, 208, 212, 213.
 — de Appelby, docteur ès lois, doyen de Saint-Paul de Londres, 309, 312, 319, 339, 408.
 — Avenel, chevalier, 152, 153, 154.
 — Bardolf, 86.
 — Barell (maitre), 545.
 — Barnet, évêque de Worcester, 223.
 — de Beauchamp, 187.
 — de Beaufort, comte de Dorset, 590.
 — Beke, docteur ès lois, 684.
 — Blaket, 551.
 — Blount, chevalier, 414.
 — de Bordin, docteur ès lois, 585.
 — Bottlesham, évêque de Rochester, 547, 623.
 — de Brauketre (maitre), 248.
 —, duc de Bretagne, 491.
 — Brocas, chevalier, 110.
 — Broun, 668.
 — de Burley, chevalier, 422, 431.
 — Calon, capitaine de Lisle, 511.
 — de Carleton (maitre), clerc d'Edouard III, 130, 131, 136, 203.
 — II, roi de Castille, 610.
 — Cheyny, chevalier, 562, 564.
 — de Clauxewe, chevalier, 480.
 — de Gobham, de Kent, banneret, 268, 271, 361, 369, 373, 378, 429, 430, 433, 453, 454.
 — de Codefort, 427.
 — Colvyle, chevalier, 545, 598, 599, 620, 626, 627.
 — Cory, clerc, 94.
 — Curson, écuyer, 538.
 — Darcy, sénéchal de l'hôtel, 23, 25, 77.
 — Drax, sergent d'armes, 536.
 — Dudley, 656, 671, 682.
 — Elyngtham, 467, 487, 535.
 — Estcourt, clerc licencié ès lois, 615, 618.

- Everton, clerc, 613.
- Falstolf, écuyer d'Edouard III, 381.
- Flandrin, évêque de Carpentras, 309.
- Gentil, docteur ès lois, 610.
- Gilbert, évêque de Bangor, puis de Hereford, 323, 324, 331, 332, 345, 370, 373, 378, 395, 418, 440, 443, 457, 458, 459, 464, 478, 542.
- de Gomeniz, chevalier, 305.
- de Grey, 93.
- Guterccerry (maître), 332.
- de Hainaut, seigneur de Beaumont, 522.
- Haseley, maître ès arts de l'université d'Oxford, 524.
- Hawkwood, 409.
- de Hereford, 336.
- de Hildesle (maître), chanoine de Chichester, 8, 24, 88, 99.
- de Honygton, homme de loi, 335.
- Hovyngham, docteur ès lois, 574, 576, 594.
- Hound, sergent d'armes d'Edouard III, 188.
- de Hungerford, 89.
- « de Insulis », 270.
- Kemp, évêque de Londres et archevêque d'York, 627, 644.
- Kemp, docteur ès lois, 595.
- Kentwode, chevalier, 444.
- de Kermond, 35.
- de Lancastre, duc de Bedford, 598.
- duc de Lancastre et d'Aquitaine, roi de Castille, 178, 181, 241, 343, 344, 352, 363, 364, 365, 366, 377, 414, 438, 449, 469, 487, 507.
- Langecestre, 72.
- de Leicester, 388.
- de Levedale, 112.
- Lowe, évêque de Saint-Asaph, 673.
- Mattaners, 120.
- IV de Montfort, duc de Bretagne, 210, 425, 495, 499.
- V de Montfort, duc de Bretagne, 594.
- de Nevill, seigneur de Raby, 277, 278.
- de Newton, docteur ès lois, 516.
- Norton, docteur ès lois, 611.
- Orewele, sergent d'armes, 402, 511, 513.
- de Padebury, écuyer d'Edouard III, 123, 177, 181, 184.
- Parant, écuyer, 116.
- Pierre (maître), 57.
- Popham, chevalier, 636, 639, 642, 643, 666.
- Pretewel, écuyer d'Edouard III, 519, 520, 523, 525, 527, 530.
- Pyel, bourgeois de Londres, 341.
- Radclyff, banneret, 632.
- Raynyll, 643.
- Reynell (maître), 613.
- Sans-Peur, duc de Bourgogne, 574, 576, 578.
- de Scordich, chevalier, 33, 37, 38, 47, 59, 62.
- de Shepeye, clerc, doyen de Lincoln, 299, 307, 311, 324, 328, 337, 341, 343, 349, 352, 358, 372, 379, 395, 422, 454, 534.
- Stafford, évêque de Bath et Wells, 613, 619.
- Staple, 477.
- Stokes, clerc, 573, 600, 601, 605, 629, 654.
- Stokkar, marchand de Londres, 687.
- de Straston, 415.
- Stratford, évêque de Winchester, puis archevêque de Cantorbéry, 1, 2, 3, 14, 18, 46.
- de Streetle, doyen de Lincoln, 277, 278.
- de Thorp, chanoine de Londres, 247.
- de Thrandeston, 76.
- de Torp, chevalier, 301.
- Trevenant, évêque de Hereford, 542.
- de Ufford, archevêque de Cantorbéry, 80, 81.
- de Waltham (maître), docteur ès lois, 424, 468.
- Waterton, 593, 595.
- de Wellewyck (maître), 167.
- de Weston, connétable de Bordeaux, 5.

- de Woderone, confesseur du roi, 166, 167. 151, 156, 157, 158, 165, 166, 167, 168, 171, 183, 185, 193,
- de Wodestoke, 126. 197, 199, 203, 205, 206, 207,
- de Woume, 78. 209, 212, 214, 216, 219, 224,
- de Wyndesfore, clerc, 36. 226, 233, 234, 235, 236, 239,
- Jeanne, fille d'Edouard III, 110. 243, 249, 251, 254, 255, 268,
- de Navarre, reine d'Angle- 269, 272, 279, 280, 281, 284,
- terre. 285, 291, 298, 299, 300, 301,
- John. Voir Jean. 306, 307, 309, 311, 312, 314,
- Juliers*, 114. 315, 317, 318, 323, 324, 325,
- Juliers (marquis et duc de). Voir 326, 328, 329, 330, 331, 332,
- Guillaume. 333, 338, 343, 345, 346, 349,
- 354, 361, 364, 365, 367, 369,
- 370, 371, 375, 376, 377, 378,
- 379, 380, 381, 382, 383, 388,
- 390, 391, 392, 393, 395, 396,
- 398, 401, 404, 407, 409, 417,
- 427, 429, 430, 432, 434, 447,
- 450, 452, 453, 454, 457, 463,
- 483, 522, 528, 537, 538, 541,
- 542, 546, 550, 551, 557, 558,
- 559, 561, 563, 564, 573, 577,
- 578, 579, 581, 582, 583, 584,
- 585, 586, 588, 589, 590, 591,
- 592, 595, 602, 604, 607, 609,
- 610, 612, 620, 621, 627, 628,
- 631, 632, 636, 640, 643, 653,
- 683.

K

- Kay (Robert).
- Kelleseye (Guillaume de).
- Kenilworth (Thomas de).
- Kemp (Jean).
- Kempe (Jean).
- Kent (comte de). Voir Thomas Holland.
- Kente (Thomas).
- Kentwode (Jean de).
- Kermond (Jean de).
- Kingston* (comté de Surrey), 535.

L

- Ladislas, roi de Sicile, 610.
- Lambeth*, manoir (comté de Surrey), 366.
- Lancastre (duc de). Voir Henri, Jean.
- Langeceestre (Jean).
- Langley* (comté d'Hertford), 483.
- Langton (abbé de), 27.
- Latymer (Guillaume).
- Laurent Falstolf, 66.
- Leicester, 65.
- Leicester ou Leicestre (Gautier et Jean de).
- Léon (roi de). Voir Castille.
- Levedale (Jean de).
- Liège* (province de Liège), 76, 390.
- Limbourg*, 621.
- Lincoln (comte de), 486.
- (évêques de). Voir Henri de Beaumont, Henri Burwash.
- Lionel, duc de Clarence, 276.
- Lithuanie* (duc de). Voir Vitovt.
- Lombardie*, 261, 273, 409.
- Londres*, 3, 4, 9, 10, 12, 15, 18, 27, 31, 33, 38, 59, 68, 74, 77, 83, 95, 110, 120, 126, 140, 145, 148,
- (doyen de). Voir Jean de Apelby.
- (évêques de). Voir Jean Kempe, Michel Northburg, Simon Subdury.
- Lopham (Deuys).
- Lorraine (Nicolas de).
- Lorraine (duc de). Voir Charles II.
- Loryng (Nigellus).
- Louayre (Nicolas de).
- Loudun (Guillaume de).
- Louis** de Bavière, empereur, 415, 416.
- I^{er}, roi de Hongrie, 416.
- , duc de Bavière, 549, 550, 551.
- d'Erlichshausen, maître de l'Ordre teutonique, 685, 687.
- de Male, comte de Flandre, 235, 251, 252, 307, 311, 334, 368, 395, 401, 417, 421, 422, 439.
- Louves en Parisis* (Seine-et-Oise, canton de Luzarches), 524.
- Loveyn (Nicolas).
- Lubek* (Allemagne), 621.
- Ludeford (Guillaume de).

Lynwode (Guillaume).
Lyon (Rhône), 123, 267.
 Lyonelle, navire, 326.

M

Majorque, 122.
 — (ville de), 124.
 Manfeld (Robert).
 Manuel Paléologue, empereur de Constantinople, 526.
 Marche (Edmond, comte de la).
 Marche (comte de la), 315.
 Maréchal (comte). Voy. Thomas Muwsbray.
 Margaret (Guillaume).
Marleberg, 37.
Marseille (Bouches-du-Rhône), 123.
 Martheleye (Guillaume de).
 Mathieu, comte de Foix, 533.
 Mattaners (Jean).
Meaux (Seine-et-Marne), 605.
Melford (comté de Suffolk), 96.
 Melun (seigneur de), 264.
Merk (Pas-de-Calais, canton de Fauquembergue), 420, 423.
 Michel Cergeaux (messire), 84.
 — de Northburg, évêque de Londres, 161, 165, 168, 171.
 — de la Pole, comte de Suffolk, 422, 431, 483.
Middelbourg (province de Zélande), 143.
Milan (Italie), 82.
 — (seigneur de), 409. Voir Galeas Visconti.
 Miles de Stapleton, chevalier, 198.
Milly (Seine-et-Oise, arrondissement d'Etampes), 36.
 Moleyns (Adam).
 Montagu (comte de). Voir Guillaume.
Montberson, 92, 93.
 Montcenis (Thibaud de).
Montdidier (Somme), 824.
 Monteflour (Paul).
 Montfort (Jean de).
Montpellier (Hérault), 102.
Montreuil (Pas-de-Calais), 524.
 More (Philippe).
 Morgan (Philippe).
 Mortimer (Edmond de).
 Multon (Simon de).
 Musgrave (Thomas de).²

N

Namur (province de Namur), 76.
Naples (Italie), 123.
Navarre (roi de). Voir Charles II, Charles III.
 Neuport (Renaut de).
Nevers (Nièvre), 192.
 Nevil (Jean, Robert de).
 Newton (Jean de).
 Nicolas de la Bèche, sénéchal de Gascogne, 74, 97.
 — Bildeston, docteur ès lois, 604, 609, 651.
 — Bubbewyth, évêque de Bath, 607.
 — de Chaddesden, clerc, 272.
 — Daggeworth, chevalier, 356, 357, 446, 472, 498, 501, 504.
 — de Dammory, 243.
 — Harewode, clerc, 593.
 — Harley, 614, 615.
 — de Lorraine, 211, 215, 218, 227, 228.
 — de Louayre, 238.
 — Loveyn, chevalier, 303.
 — Rixton ou Ryssheton, docteur ès lois, 554, 557, 558, 559, 560, 620.
 — de Sharwyffeld, 456.
 — Skelton, 471, 477, 486, 488, 489, 492.
 — de Tamworth, chevalier, 229, 233, 239, 251, 252, 255, 259, 264, 274.
 Nigellus Loryng, 198, 205.
Nimègue (province de Gueldre), 76, 78.
 Nevile (Hugues de).
Newcastle (comté de Northumberland), 43.
 Norfolk (comté de), 198.
Normandie, 45, 180, 181, 184, 186, 189, 190, 191, 207, 385, 547, 599, 642, 643, 663, 665, 666.
Northampton (comté de Northampton), 65.
 — (comte de), 72, 77, 132, 170.
 — (comté de), 94.
 Northburgh (Michel de).
Northumberland (comté de), 546.
 Northwal, 543.
 Norton (Jean).
Norwège, 552.
 Norwien (comtes de). Voir Guil-

laume Alnewick, Guillaume Batemann.
Notle (abbaye de), au comté de Buckingham, 540.
Notre-Dame d'York (abbé de), 628.
Nottingham (comté de Nottingham), 16, 17, 76.

O

Offord (André de).
 Oldhall (Guillaume).
 Olivier de Ingham, sénéchal de Gascogne, 5.
 Orléans (bâtard d'). Voir Jean, comte de Dunois.
 — (duc d'). Voir Charles.
 Orleton (Adam de).
Orwell (comté de Cambridge), 313.
 Orwell (Jean).
Ouzouer-sur-Loire (Loiret, arrondissement d'Orléans), 92.
 Oxford (Jean, comte d').
 —, université, 524.

P

Padebury (Jean de).
 Pampelune (évêque de). Voir Bernard Folcant.
 Parant (Jean).
Paris, 21, 31, 36, 52, 66, 212, 213, 216, 217, 264, 266, 279, 481, 521, 524, 526, 529, 581, 583, 591, 597.
 — (parlement de), président, 613.
 Parys (Robert).
 Paul Belliser de Rusdorf, maître de l'Ordre teutonique, 610.
 Paul Monteflour, 71.
 Pembroke (lord), 387.
Penryn (comté de Cornwall), 426.
Penshurst (comté de Kent), 485.
 Perey (Henri).
Philippe VI, roi de France, 21, 29, 31, 36, 46, 53, 56, 58, 66, 67, 80, 84, 88, 102, 129.
 — van Artevelde, 455.
 — de Beauchamp, 185.
 — le Bon, duc de Bourgogne, 614, 615, 616, 617, 618, 640, 648.
 — de Burton, 113.
 — More, 491, 611.
 — Morgan (messire), docteur « in utroque jure », 578.

— La Vache, chevalier, 333.
 — de Weston, 96, 104, 105.
 Philippine de Hainaut, reine d'Angleterre, 3.
Picardie, 382, 429, 430, 458, 498, 500, 502, 503, 504, 506, 514, 515, 517, 553, 554, 561, 570, 571.
 Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, 608.
 Pierre (Jean).
 Pileas, archevêque de Ravenne, 368.
Plymouth (comté de Devon), 86, 139, 182, 412, 466, 487, 490.
Poix (Nord, canton de Quesnoy), 92.
 Pole (Gautier, Michel de la).
 Pologne (roi de). Voir Vladislav Jagellon.
Pontefract (comté d'York), 37.
Ponthieu, 36, 233.
Pont-Sainte-Maxence (Oise, arrondissement de Senlis), 56.
 Popham (Jean).
 Porter (Guillaume).
Portsmouth (comté de Hants), 414.
Portugal, 113, 124, 490.
 — (roi). Voir Jean I^{er}.
 Pretewel (Jean).
 Prince Noir. Voir Édouard, prince de Galles.
Prusse. Voir Teutonique (Ordre).
 Pyele (Jean).

R

Radclyff (Jean).
Rainal II, duc de Gueldre, 32, 76.
 — III, duc de Gueldre, 474, 475, 493, 494, 513.
Raoul, comte de Strafford, 202.
 — de Ferrières, chevalier, 293, 315, 382.
 — de Hastings, chevalier, 358.
 — Rochefort, chevalier, 596, 597.
 — Spigornel, 103, 194, 196, 197, 208.
 Ravenne (archevêque de). Voir Pileas.
 Raymond Guyllem de « Podio Peregrini », 514.
 Raynyll (Jean).
Reading (comté de Berk), 10, 12.
 Redemann (Richard).

Redinges. Voir Reading.

Regnaud, abbé de Saint-Pierre

de Gloucester, 672.

— de Cobham, 8, 134.

— Newport, 318, 327, 334, 344,
350, 368, 374, 376, 392, 393,
394, 400.

Rennes (Ille-et-Vilaine), 181, 282.

Reynell (Jean).

Richard II, 336, 404, 421, 434,
451, 468, 469, 473, 480, 481,
483, 514, 515, 520, 521, 523,
525, 527, 530, 531.

—, comte d'Arundell, 156, 158,
161, 162, 197, 201.

—, comte de Warwick, 588, 686.

—, duc d'York, 666.

— Abberbury, 425, 426.

— de Beauchamp, comte de War-
wick, 642, 643.

— de la Bere, 166.

— de Berkele, chevalier, 384.

— de Bury, évêque de Durham,
et doyen de Wells, 37, 65, 80.

— de Bynteworth, 48.

— de Cardoill, valet de l'hôtel,
139.

— Cradok, chevalier, 507, 512.

— Flemming, évêque de Lincoln,
582, 591, 592, 612.

— Fodyngey, écuyer, 495, 499.

— Grey, de Codenore, 581, 592.

— de Hereford, héraut d'Edouard
III, 363, 365, 367, 373, 375, 380,
383, 390, 395, 403, 417, 422,
431, 439, 455, 456, 476.

— Holme, maître ès lois, cha-
noine d'York, 553, 566, 568.

— de Immworth, 220, 224.

— Redemann, chevalier, 567, 568,
569.

— Rounhale, docteur ès lois, 496,
500, 502, 503, 505, 506.

— Rous, chevalier, 401.

— Ryston, 605.

— Sadtok, écuyer, 140.

— de Saham, 121, 122, 124.

— le Scropp, banneret, 405, 411,
508.

— de Stafford, chevalier, 193,
214, 258, 262, 321, 325.

— Straddel, abbé de Dore, 52, 56.

— Stury, chevalier, 280, 296, 391,
452, 454, 517.

— Talbot, 131.

— de Totesham, 141, 179, 180,
191.

— de Wadhale, 417, 460.

— Wydewill, 515, 516.

— de Wynkle, 82.

— Yung, évêque de Rochester,
546, 552, 553, 559, 561, 565.

Rixton ou Ryssheton (Nicolas).

Robert II, roi d'Écosse, 354, 418,
498, 501.

— III, roi d'Écosse, 508, 518, 534.

—, roi de Sicile, 42.

— de Assethon, banneret, conné-
table du château de Douvres,
269, 270, 273, 396, 451.

— Beverle, 282.

— Bikerton, 482.

— Botyll (frère), prieur des Hos-
pitaliers de Saint-Jean de Jérú-
salem, 683.

— Brandbrock, clerc secret du
roi, 437, 441.

— Braybrock, 432, 439, 442, 447.

— Cholmele, écuyer, 509.

— de Echyngham, 99.

— de Herle, 148.

— Kay, secrétaire de Henri VI,
679.

— Manfeld, écuyer, 669.

— de Nevill, chevalier, 304.

— Parys, 543.

— Ross, chevalier, 662, 663, 665,
675, 678, 681.

— Rous, chevalier, 449, 466.

— Shotesbroke, chevalier, 621,
638, 685.

— Tanny, sergent d'armes, 140.

— d'Ufford, comte de Suffolk, 72,
77, 140, 222.

— Urcewyck, 550.

— Waterton, écuyer, 540.

— Whitenoy, chevalier, 533.

— de Wonbourne ou Wouborn,
288, 313.

— de Wykfort, clerc, 302, 303,
308.

— Wyot, clerc, 644.

Robin, 92.

Rocheford (Angleterre), 170.

Rocheort (Raoul).

Rochester (évêque de). Voir Guil-
laume, Jean, Richard, Thomas.

— (prieur), 101, 102, 133.

Rodecog..., navire, 326.

Roger de Beauchamp (banneret), 231, 250, 254.
 — de Stratford, évêque de Winchester, 17.
 — de Holm (messire), 230.
 — Trumpyngton, chevalier, 549.
Romains (roi des), 116, 158, 437, 440, 441, 443, 445, 447, 448, 450, 456, 549, 550, 551, 601, 603, 604.
Rome (cour de), 3, 4, 7, 37, 57, 66, 71, 82, 90, 92, 93, 95, 100, 106, 130, 136, 167, 193, 209, 215, 238, 240, 242, 213, 252, 258, 260, 267, 268, 271, 281, 422, 432, 446, 450, 562, 609, 620.
Romylove (Étienne).
Roos (Robert).
Rose (Edmond).
Rostok (Mecklembourg-Schwerin), 621.
Roswic, 524.
Rotterdam (Hollande), 185.
Rounhale (Richard).
Rouen (Seine-Inférieure), 639, 643.
Rous (Robert et Richard).
Rudborne (Thomas).
Rue (Guillaume de la).
Rutland (comte de). Voir Édouard.
Rydberak (Conrad).
Rynevyz (Hernicle).

S

Sadtok (Richard).
Saham (Richard de).
Saint-Asaph (évêque de). Voy. Jean.
Saint-Aubin-du-Cormier (Ille-et-Vilaine, arrondissement de Fougères), 232.
Saint-David (évêque de). Voir Henri Chicheley, Thomas.
Saint-Denis (Seine), 24.
Sainte-Marie-Beot..., navire, 326.
Saint-Léonard (Seine-et-Oise, canton de Meulan, commune de Maule), 88.
Saint-Malo (Ille-et-Vilaine), 258.
Saint-Omer (Pas-de-Calais), 210.
Saint-Pierre-de-Gloucester (abbé). Voir Regnaud.
Saint-Pol (comte de). Voir Waleran.

Saint-Riquier (Somme, canton d'Ailly-le-Haut-Clocher), 92.
Salisbury (comte de). Voir Guillaume de Montagu, Thomas.
 — (doyen de), 676.
Say (seigneur). Voir Guillaume Héron.
Salva terra (province d'Alava), 102.
Sampson (Thomas).
Saint-Germer (Oise, canton du Coudray-Saint-Germer), 390.
Sauvage (Arnaut, Edmond).
Savoie, 183.
Sandwich (comté de Kent), 76, 77, 102, 140, 206, 284, 287, 382, 482, 488, 489, 535.
Scordich (Jean de).
Scrop (Geoffroy, Guillaume, Henri, Richard le).
Segrave (Hugues de).
Segur (province d'Estramadure), 102.
Selydow (château), 282.
Sentis (Oise), 524.
Sercq (île de), 89.
Seyneclé (Geoffroy de).
Shareschild (Guillaume de).
Sharwyfeld (Nicolas de).
Shepeye (Jean).
Shepeye, 307.
Shotesbroke (Robert).
Sicile, 42.
 — (roi de). Voir André, Jean, Ladislas, Robert.
Sidenham (Simon).
Sigismond, roi de Hongrie, 572, 573, 584, 586, 587.
Simon de Burley, 432, 436, 439, 442, 443, 445.
 — de Burry, 448.
 — de Drayton, 20.
 — Fraunceys, 49.
 — Islip, archevêque de Canterbury, 156, 161, 163, 164.
 — de Langham, archevêque de Canterbury, 300, 362, 366, 377.
 — de Multon (messire), 332.
 — Sidenham, docteur ès lois, 586.
 — de Stanes, 49, 53.
 — Subdury, évêque de Londres, 236, 249, 306, 314, 315, 325.
Sippenweye, 58.
Skelton (Nicolas).
Skirlawe (Gautier de).

Somerset (comté de), 94.
Sothale, 76.
Southampton (comté de Hants),
 139, 258, 282, 295, 410, 412,
 482, 585, 589, 595.
Spigornel (Raoul).
Sprever (Guillaume).
Stafford (Jean, Richard, Thomas).
Stanes (Simon de).
Stanley (Thomas).
Staple (Jean).
Stapleton (Miles de).
Stean ou *Stene* (comté de Nor-
 thampton), 391.
Stokes (Jean).
Stokkar (Jean).
Straddel (Richard).
Strafford (comte de). Voir Hum-
 frey, Raoul.
Straston (Jean de).
Streetle (Jean de).
Stretford (Jean de).
Stury (Richard).
Sturny (Guillaume).
Subdury (Simon).
Suède, 552.
Suffolk (comte de). Voir Guil-
 laume et Michel de la Pole, Ro-
 bert d'Ufford.
Sussex (comté de Sussex), 482.
Syreston (Guillaume de).

T

Talbot (Richard).
Tamise, 487, 535.
Tamworth (Nicolas de).
Tanny (Robert).
Terhyng en Essex, manoir, 161.
Teutonique (maîtres de l'Ordre).
 Voir Louis d'Erlichshausen,
 Paul Belliser de Rusdorf.
Thibaud de Montcenis, chevalier,
 183.
Thierry van Moers, archevêque
 de Cologne, 640.
Thomas, comte de Dorset, 592.
 —, comte Maréchal, 520.
 —, comte de Salisbury, 579, 580.
 —, sire de Camoys, 555.
 — de Aldeshelles, 177.
 — de Baddeby, 192.
 — Baron de Carrewe, 603.
 — de Beauchamp, comtes de

Warwick, 262, 263, 338, 339,
 354.
 — de Bekyngton, clerc secrétaire —
 du roi, 622, 660, 674.
 — de Brayton, clerc, 9.
 — de Brintone, évêque de Ro-
 chester, 433.
 — Brown, évêque de Norwich et —
 de Rochester, 625, 649.
 — de Bukton, clerc, 253, 260, 267.
 — Cherlton, évêque de Here-
 ford, 4.
 — de la Dale, chevalier, 276.
 — Dryant, 295.
 — Dumlend, clerc, 217.
 — Feld, docteur ès lois, 544.
 — Flozal, chevalier, 285.
 — Fulnetby, chevalier, 238, 240,
 243.
 — de Gournay, chevalier, 42.
 — Hampton, 83.
 — de Hoggeshaw, 175, 176, 178,
 207.
 — Holland, comte de Kent, 439.
 — Hoo, chevalier, 680.
 — de Kenilworth, 45, 50, 54, 60,
 64, 69, 73.
 — Kente, docteur « in utroque
 jure, » 687.
 — Loangley, évêque de Durham,
 592.
 — de Musgrave, chevalier, 320.
 — Rudborne, évêque de Saint- —
 David, 634, 650.
 — Sampson (maître), 40.
 — de Stafford, 221.
 — Stanley, clerc, 462, 463, 518.
 — Tryvet, 412.
 — Umfranvill, 488.
 — de Uvedale, 216, 226, 246, 266.
 — de Woodstock, comte de Buc-
 kingham, 444.
Thorp (Jean de).
Thrandeston (Jean de).
Torp (Jean de).
Totesham (Richard de).
Toulouse (archevêque de). Voir
 Guillaume de Loudun.
Trente (Guillaume).
Trevenant (Jean).
Troppesham, 594.
Trotteschlyse (manoir), au comté de
 Kent, 547.
Thryngg, 46.
Traudeston (Jean de).

Trumpington (Roger).
 Trussel (Guillaume).
 Tryngton (Guillaume).
 Tryvet (Thomas).
 Turenne (Guillaume de Beaufort, vicomte de).
 Tweng (Guillaume de).
 Tykell (William).

U

Ufford (Guillaume, Robert).
 Ulster (comte de), 195.
 Umfranvill (Thomas).
Upsal, au comté d'York, 316, 322, 340, 399.
 Urcewyk (Robert).
 Uvedale (Thomas de).

V

Vabeton, manoir, 58.
 Vache (Philippe la).
Valenciennes (Nord), 76.
Viterbe (province de Rome), 271.
 Vitold, duc de Lithuanie, 611.
 Vladislas Jagellon, roi de Pologne, 611.

W

Wadhale (Richard de).
 Waldemar III, roi de Danemark, 234.
 Waleran, comte de Saint-Pol, 427.
 Walesby (Guillaume).
 Wallingford, 40, 41.
 Walltham (Jean de).
 Walter. Voir Gautier.
 Ware (Henri).
 Warwick (comte de). Voir Richard et Thomas de Beauchamp.
 Waterton (Jean, Robert).
 We... (Guillaume de).
 Wellewyck (Jean de).
 Wells (doyen de). Voir Richard.
 Wenceslas, roi de Bohême, 437, 440, 441.
 Werwick, 247.
Westminster, 18, 80, 88, 138, 144, 179, 540.
 Weston (Jean et Philippe de).
 Whitenoy (Robert).

William. Voir Guillaume.
 Wilton (Etienne).
Winchelsea (comté de Sussex), 581, 583.
 Winchester (évêque de). Voir Adam d'Orlton, Jean de Stratford.
Windsor (comté de Berks), 27, 93, 128, 215, 387.
Wismar (Mecklembourg-Schwerin), 621.
Wissant (Pas-de-Calais), 36, 48, 51, 76, 102, 123.
 Woderone (Jean de).
 Wodestoke (Jean de).
 Wodhale (Richard).
 Wonbourne (Robert de).
Woodstock (comté d'Oxford), 13, 14, 15, 16, 17, 114, 123, 511.
 — (Jean de).
 Worcester (comte de), 555.
 —, évêque. Voir Adam de Orleton, Jean Barnett.
 Woume (Jean de).
 Wyot (Robert).
 Wydewill (Richard).
Wykes, près *Sippenwyke* (manoir), 58.
 Wykford (Robert de).
 Wylton (Etienne).
 Wyndesfore (Jean de).
 Wynkle (Richard de).

Y

Yarmouth (comté de Norfolk), 313.
York (comté d'York), 3, 4, 33, 36, 39, 48, 53, 63, 316, 359, 388, 424.
 — (archevêque d'). Voir Jean.
 — (comté d'), 486.
 — (duc d'). Voir Edmond, Richard.
 Yves de Glynton, 112, 115, 119, 125, 127, 138, 142, 143.

Z

Zélande, 75, 76, 112, 143, 147, 152, 155, 187, 188, 305, 308, 310, 317, 474, 513.
 — (nef de), 412.
Zierickzee (province de Zélande).
 Zousche (William la).

MANDEMENTS ÉPISCOPAUX

IMPRIMÉS A TRÉGUIER AU XV^e SIÈCLE.



Lettre à M. Arthur de La Borderie, membre de l'Institut.

Mon cher ami,

La grande Histoire de Bretagne à laquelle vous mettez en ce moment la dernière main sera le couronnement d'une carrière, déjà longue, consacrée à la mise en lumière du glorieux passé de votre province. Cet ouvrage, qui a rendu votre nom populaire dans le plus noble sens du mot, ne devra cependant pas faire oublier beaucoup de travaux, moins brillants, sans doute, mais tout aussi solides, par lesquels vous avez depuis longtemps conquis une place parmi les plus laborieux, les plus clairvoyants et les plus éloquents historiens sortis de notre chère École des chartes.

Parmi ces *opera minora*, dont la valeur est surtout appréciée par un public d'élite, il en est un qui m'a toujours particulièrement intéressé : c'est cette Étude sur les incunables bretons, à laquelle, il y a déjà plus de vingt années, j'aimais tant à vous voir assidûment travailler dans la grande salle de la Bibliothèque, et qui a servi de modèle à des recherches du même genre dans plusieurs de nos provinces. C'est à cette Étude, publiée par vous en 1878 pour la Société des bibliophiles bretons, que je viens vous proposer d'ajouter un petit chapitre, en vous signalant un document qui par lui-même ne manque pas d'intérêt.

Un de nos confrères, M. Georges de Manteyer, membre de l'École française de Rome, en étudiant les origines du fonds de la reine de Suède au Vatican, a remarqué un registre qui porte dans ce fonds de manuscrits le n° 988 et qui, dans la première moitié du xvii^e siècle, faisait partie de la bibliothèque des Petau. Ce registre a été constitué au temps de la duchesse Anne par le

curé de Plevenon, paroisse du diocèse de Saint-Brieuc¹ : à la suite d'une copie des Statuts promulgués par l'évêque Alain de Kerazred², on y a relié dix-neuf mandements des évêques Christophe de Penmarch (1477-1505) et Olivier du Chastel (1506-1525). Ces mandements étaient des circulaires annuelles, adressées aux curés, soit par l'évêque soit par les vicaires généraux, au moment de la tenue des synodes du printemps ou de l'automne. On les expédiait à l'état de feuilles volantes ou de cahiers, de format in-quarto. Voici la liste de ceux que renferme le registre du curé de Plevenon :

Épiscopat de Christophe de Penmarch.

- | | |
|--|-----------------|
| Fol. 24. — 12 octobre 1480. | |
| 28. — 11 octobre 1492. | |
| 30. — 17 octobre 1493. | |
| 32. — 22 mai 1494. | |
| 33. — 15 octobre 1495. | |
| 35. — 16 octobre 1494. | |
| 36. — 26 mai 1496. | Pièce imprimée. |
| 38. — 13 octobre 1496. | — |
| 44. — 18 mai 1497. | |
| 44. — 12 octobre 1497. | |
| 45. — 7 juin 1498. | Pièce imprimée. |
| 47. — 23 mai 1499. | — |
| 49. — 11 juin 1500. | — |
| 52. — Mandement incomplet, probablement de 1501. | |
| | Pièce imprimée. |
| 54. — 19 mai 1502. | — |
| 56. — 13 octobre 1502. | — |
| 59. — 15 mai 1505. | — |

Épiscopat d'Olivier du Chastel.

- | | |
|------------------------|-----------------|
| 63. — 15 octobre 1506. | Pièce imprimée. |
| 71. — 14 octobre 1507. | — |

1. Plevenon est aujourd'hui une commune des Côtes-du-Nord, dans le canton de Matignon.

2. Cet évêque est aussi qualifié en tête des Statuts : « Nuper Leonensis nunc vero Briocensis episcopus, inter alios doctores juris canonici et civilis minimus, sanctissimi domini nostri pape Johannis XXIII et deinde Martini pape V

Vous remarquerez, mon cher ami, qu'à partir de l'année 1496, la plupart des mandements sont des feuilles imprimées. De quel atelier sont-elles sorties ? Évidemment l'évêque de Saint-Brieuc, qui avait à faire imprimer des mandements une ou deux fois chaque année, devait s'adresser à un typographe établi dans le voisinage de son siège épiscopal. On pouvait le supposer, même sans avoir vu au Vatican les exemplaires reçus par le curé de Plevenon. Mais, pour m'assurer du bien fondé d'une telle hypothèse, j'ai cru nécessaire de me procurer la reproduction photographique du plus ancien mandement imprimé de l'évêque de Christophe de Penmarch, celui du 26 mai 1496, rédigé au nom des vicaires généraux, et je l'ai soumis à l'examen de notre ami commun M. Claudin, dont personne ne pourrait contester la compétence en pareille matière.

Dans le mandement dont il s'agit M. Claudin a reconnu, sans la moindre hésitation, l'emploi des caractères qui ont servi à imprimer un petit livre de grammaire dont le seul exemplaire connu est à la bibliothèque de Saint-Brieuc :

Johannis Sinthen Libellus, quem de verborum composi||tis appellans, cum interjectis additionibus necnon me||trorum et commenti correctione, et cum verborum secun||dum uniuscujusque conjugationum ordinem tabula, summa || vigilantia de recenti castigatus, ut legentibus infra content[a] ad || primos pateant intuitus.

Cette édition du traité de Jean Sinthen a été exécutée par un imprimeur dont le nom se lit en toutes lettres, sous la forme d'un acrostiche, à la dernière page du livre ¹ :

Carmina Dei laudativa et sculptoris excusatoria.

Imposuit finem, tetigit nunc gratia calcem

Omnia plasmantis, gloria lausque sibi.

moderni referendarius, Corisopitensis diocesis oriundus... » — Alain de Kerazred fut évêque de Saint-Brieuc de 1419 à 1424.

1. La même pièce a été insérée à la fin de deux éditions du même opuscule, attribué à Jean de Garlande, publiées, l'une à Rouen, le 21 juillet 1505, aux frais de deux libraires de Morlaix, Michel Angier et Richard Rogerie, l'autre à Paris, le 3 octobre 1505, pour François Regnault. J'ai vu la première dans la collection d'un bibliophile normand, M. le comte de Boury; la Bibliothèque nationale (Réserve, p. X. 15) possède un exemplaire de la seconde. Il a dû exister une édition du même opuscule, imprimée, sous le nom de Jean de Garlande, avant 1505 par Jean Calvez.

Hunc quis si videat non recte compositum sic,
 Aut viciū cernat, supplico parcat ei,
 Nam scriptum videat : non omnia possumus omnes.
 Non igitur sculptor qui summam mente recepit
 Ex hoc culpandus; penam¹ perinde venit.
 Sit igitur vobis animusque legentibus istum
 Carpere nunc flores qui ab eo coeunt.
 Alme Deus genitor et laus sit tibi queso.
 Lata[m] nam per mundum pandis ad astra viam,
 Vivere qui facis hunc servum qui pegit decenter
 Ista et que posuit ingeniosa manus.

Ex primis metris tu litteram accipe primam,
 Junges postposite, cerne quod nomen habes.

Johannes Calvi désigne, à n'en pas douter, ce « Jehan Calvez, » bien connu par la première édition du *Catholicon breton*, français et latin, qu'il acheva d'imprimer à Tréguier le 5 novembre 1499, et dont vous avez donné la description dans votre livre sur les impressions bretonnes du xv^e siècle².

Le mandement du 26 mai 1496 est donc sorti des presses de Jean Calvez. Il est à supposer que les mandements des années suivantes ont la même origine. C'est là un point secondaire que pourront vérifier ceux qui examineront à loisir le registre signalé par M. G. de Manteyer dans le fonds de la reine de Suède.

Quoi qu'il en soit, ce qui est bien démontré c'est que, dès la fin du xv^e siècle, l'usage d'imprimer sur des feuilles volantes les mandements épiscopaux s'était introduit en Bretagne, et il n'est pas téméraire de supposer qu'on a dû recourir au même procédé dans d'autres diocèses. L'impression de circulaires, d'affiches, de formules administratives, de calendriers, en un mot de tous les petits ouvrages de ville auxquels les ouvriers typographes donnent la dénomination de bilboquets, a dû occuper beaucoup d'ateliers de la fin du xv^e siècle et du commencement du xvi^e, dont l'existence est attestée par des comptes ou des rôles d'impo-

1. La mauvaise leçon *penam* pour *pena* se trouve aussi dans les deux éditions de l'opuscule publiées sous le nom de Jean de Garlande.

2. *L'imprimerie en Bretagne au XV^e siècle*, p. 89-94. J'ai donné quelques détails sur les trois éditions du *Catholicon breton* dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1895, t. LVI, p. 65-76.

sitions, sans que nous puissions attribuer à ces ateliers aucun des livres conservés dans nos bibliothèques.

Il en devait être ainsi, et tout porte à croire que les premiers essais des inventeurs et des propagateurs de l'art typographique ont porté sur des textes de peu d'étendue dont il fallait obtenir à un moment donné un grand nombre d'exemplaires. On sait quelle place tiennent dans l'histoire des origines de l'imprimerie les lettres d'indulgences, dont le tirage, à partir au moins de l'année 1454, s'est élevé à des chiffres vraiment prodigieux.

En fait de feuilles volantes, ce n'était pas seulement des billets d'indulgences qu'on demandait aux premiers imprimeurs. Au ^{xv}^e et au ^{xvi}^e siècle on leur faisait exécuter, comme de nos jours, une foule de pièces de circonstance, d'un usage éphémère, dont la plupart devaient promptement disparaître, ce qui explique l'extrême rareté de ces vieux placards, feuillets volants ou petits cahiers de 6 ou 8 pages d'impression, dont le hasard fait découvrir de temps à autre des exemplaires plus ou moins mutilés.

C'est dans les dossiers des archives et dans les vieilles reliures qu'il y a chance de rencontrer des échantillons de ce genre de documents. On ne saurait les rechercher avec trop de soin et les étudier avec trop d'attention. Mais ce n'est pas à vous, mon cher ami, qu'il faut recommander la chasse aux vieux débris de pièces imprimées mises au rebut depuis quatre siècles. J'ai simplement voulu vous signaler, à vous et à vos confrères de la Société des bibliophiles bretons, la mine qui reste à explorer dans le manuscrit 988 du fonds de la reine de Suède au Vatican.

Toute la série des mandements de l'évêque de Saint-Brieuc dont M. de Manteyer nous a révélé l'existence mérite d'être examinée en détail. Elle n'intéresse pas seulement l'histoire de la typographie bretonne; le texte même des mandements est fort curieux. Vous en jugerez par celui de 1496, dont je puis insérer ici la teneur :

Vicarii generales in spiritualibus reverendi in Christo patris et domini domini Cristofori, Dei et sancte sedis apostolice gracia Briocensis episcopi, nunc a suis civitate et diocesi Briocensi absente et in remotis notorie agente, et ex causa, universis et singulis presentes litteras visuris et audituris, salutem in Domino sempiternam. Statuta sinodalia per eundem reverendum in Christo patrem ejusque

predecessores canonice ac rite in dicta Briocensi ecclesia, suis temporibus, successive ac respective facta, publicata et observari mandata, preter ea que expresse et publice in sinodis per eundem reverendum in Christo patrem celebratis revocata fuere, vice et auctoritate dicti reverendi in Christo patris qua in hac parte fungimur, laudamus, ratificamus et aprobamus, eaque sub penis et censuris in eisdem contentis observari mandamus.

Primo igitur statuimus, precipimus et injungimus omnibus et singulis rectoribus et curatis parrochialium ecclesiarum diœte Briocensis diœcesis, quatinus in eorum missis parrochialibus, singulis diebus dominicis, juxta juris et consiliorum provincialium et statutorum sinodaliû dispositionem, publice denuncient excommunicatos omnes et singulos perturbatores jurisdictionis ecclesiastice, sub penis suspensionis a divinis officiis et consequenter excommunicacionis et decem librarum monete, elemosinis dicti reverendi in Christo patris applicandarum.

Item, similiter statuendo, eisdem precipimus et injungimus et sub eisdem penis quatinus singulis diebus dominicis, in eorum missis predictis, publicent et denuncient excommunicatos omnes et singulos concubinarios notorios utriusque sexus.

Item eisdem injungimus quod moneant omnes viros et mulieres parrochianos suos, singulis diebus dominicis, in pronis missarum suarum, qui a festo Pasche citra posuerunt cum ipsis ad cubandum in lectis suis infantes sub etate unius anni, ut tamquam excommunicati exeant ecclesiam sub penis predictis.

Item, quia archidiaconi Penthevrie et Golonie et eorum quilibet, seu eorum officarii, indebite et injuste, et contra juris dispositionem, et sub spe lucri et cupiditatis, in eorum visitationibus, postquam visitaverunt aliquam ecclesiam parrochiam, faciunt injunctiones presbiteris et thesaurariis dictarum parrochiarum ut ad aliquem alium locum seu opidum, etiam extra fines et methas parrochie per eos visitate, accedant pro correctione et computis diœte parrochie fiendis, in eorum et cujuslibet ac fabrice dictarum ecclesiarum grande gravamen et prejudicium, prohibemus etiam et mandamus, statuendo, eisdem archidiaconis et eorum cuilibet ac suis officiariis ne de cetero in futuris talia facere presumant, sub penis sexaginta librarum et excommunicacionis sentencie, ac sub eisdem penis eisdem interdici-mus et prohibemus ne una die duas parrochiales ecclesias visitent, nisi a sede apostolica super hoc fuerint legitime dispensati, et coram

nobis¹ debite de supradictis fidem fecerint et informationem, sub eisdem penis.

Item prohibemus omnibus et singulis subditis nostris cujuscunque sexus ne facere presumant veagium Sancti Servasii in Almaniam sine licencia nostra², et ne mulieres peregrinationes faciant quascunque sine licencia virorum suorum, sub eisdem penis sentencie excommunicationis et decem librarum monete, elemosinis dicti reverendi in Christo patris pariter aplicandarum.

Item statuimus et injungimus quod clerici conjugati et non conjugati tondant et tondi faciant pillos, sub penis juris perditionis privilegii clericalis et decem librarum monete.

Item statuendo prohibemus ne beneficia ecclesiastica curata dentur ad firmam, nec littere cure, nisi ydoneis sacerdotibus, et examinabuntur curati antequam recipiantur per nos vel deputatos nostros.

Item statuendo prohibemus ne fratres et sorores qui septennium excesserunt, seu alii consanguinei, simul cubant, ex quo innumera et infinita ac gravissima et horrida peccata committuntur, prout relatu plurimorum confessorum accepimus, sub penis excommunicationis et decem librarum monete, et sub eisdem penis inhibemus eorum patribus et matribus seu tutoribus vel illis qui illorum curam habebunt ne illos ut perfertur simul cubare permittant.

Item statuimus quod quilibet rector seu ejus curati teneantur saltem semel in anno examinare omnes et singulos suos parrochianos de eorum *Credo*, *Confiteor*, *Pater noster* et *Ave Maria*, sub penis excommunicationis et decem librarum monete, et eos moneant et sollicitent singulis diebus dominicis ut liberos suos erudiant et premissa addiscere hortantur et devote quotidie dicere, nobisque³ saltem semel in anno referant nominatim omnes hujus modi *Pater noster*, *Credo* et *Confiteor* ygnorantes, sub penis decem librarum monete et excommunicationis.

Item statuimus quod nullus rector aut curatus presumat recipere aut admittere in baptismo infantium nisi duos compadres et unam commatrem in masculo, et duas commatres et unum compatrem in

1. Le secrétaire qui a expédié le mandement a biffé le mot *nobis* et l'a remplacé par *dicto reverendo in Christo patre*.

2. Ici le mot *nostra* a été pareillement biffé et remplacé par *dicti reverendi in Christo patris*.

3. Addition de la main du secrétaire : *Seu dicto reverendo in Christo patri, in suis civitate et diocesi Briocensi constituto.*

femina, sub penis antedictis suspensionis a divinis et decem librarum monete.

Item insolentias que in pluribus parrochiis fiebant de eligendo aliquas puellas aut mulieres in reginas aut rosas propter earum pulcritudinem, vel alias, propter quod multe puelle, maligno spiritu instigante, in superbiam erigebantur et ad carnis peccatum excitabantur : statuendo igitur prohibemus omnibus et singulis subditis nostris¹ ne de cetero talia facere presumant, sub penis sentencie excommunicationis et decem librarum monete.

Datum sub sigillo nostri vicariatus officii, die vicesima sexta mensis maii, anno Domini milesimo quadringentesimo nonagesimo sexto.

G. DE LA BOUESSIÈRE².

Est-il besoin de vous faire remarquer, dans le sixième paragraphe, les recommandations de l'évêque de Saint-Brieuc, pour refréner l'ardeur avec laquelle les Bretons voulaient aller dans la basse Allemagne honorer à Maastricht la mémoire de saint Servais? C'était à peu près à la même époque que de grosses bandes d'Allemands traversaient la France pour venir au Mont-Saint-Michel.

Le dernier article du mandement a trait aux fêtes du printemps³, dont la présidence revenait aux plus jolies filles ou femmes des paroisses. Les honneurs rendus à leurs charmes et les titres de REINES ou de ROSES qui leur étaient décernés n'étaient pas toujours sans danger pour leur vertu. Aussi le prélat condamne-t-il de la façon la plus absolue ce genre de fêtes, que dans d'autres provinces on appelait les Fêtes de la Rose. Les continuateurs de Du Cange⁴ ont cité une lettre de rémission de l'année 1366, dans laquelle est mentionnée une *Feste de la Rose*, qui avait eu lieu le jour de l'Ascension à Bagneux, près de Bourg-la-Reine.

Ces exemples suggéreront peut-être à quelque Breton l'idée

1. Le secrétaire a biffé ce mot pour le remplacer par ceux-ci : *dicti reverendi in Christo patris*.

2. Cette signature est autographe.

3. Sur les fêtes de mai ou du printemps, voir un article de M. Gaston Paris dans le *Journal des Savants*, 1891, p. 685-688.

4. *Glossarium*, t. III, p. 354, col. 2, au mot *Festum Rosæ*.

de copier ou de faire copier à Rome tous les mandements conservés dans les registres du curé de Plevenon.

En prenant la plume, je voulais uniquement, mon cher ami, vous proposer une addition à faire à votre Étude sur les incunables bretons. Mais, l'occasion s'en présentant, je répondrai à une question que vous vous êtes posée à la page 81 de votre Étude. Le livret intitulé *la Grant absoute de Pasques*, que le rédacteur du catalogue de la bibliothèque de M. Desq, publié en 1866¹, indique comme portant la marque de Pierre Bellesculée, de Rennes, a-t-il le droit de figurer sur la liste des incunables bretons? Ignorant alors où était passé l'exemplaire de la vente Desq, vous n'avez pas osé vous prononcer. Aujourd'hui le doute n'est plus possible : *la Grant absoute de Pasques*, jadis possédée par M. Desq, est passée dans le Musée Dobrée à Nantes, et le conservateur de cette belle collection, M. Pitre de Lisle du Dréneuc, a bien voulu m'en communiquer une photographie, sur laquelle on voit non pas la marque de Pierre Bellesculée, mais celle d'un libraire de l'Université d'Angers, Jean Alexandre, telle qu'elle est figurée dans le recueil de Silvestre² et dans le *Manuel* de Brunet³.

Votre liste des incunables bretons va se trouver ainsi allégée d'un article qui y figurait à titre hypothétique. Comme dédommagement, je vous engage à y insérer un petit volume que le duc d'Aumale avait recueilli et qui a pris place dans le Cabinet des livres du Musée Condé.

C'est un livret de quatre feuillets, non numérotés, de très petit format in-quarto, dont la première page débute par ces lignes :

Cy s'ensuit une belle doctrine et ensei||gnemens que saint Bernart envoya à Ramon, || chevalier, seigneur de Chasteau Ambroise.

Aymon, seigneur de Chastel Ambroise, cheva||lier, Bernart, devenu à villese, salut. Tu || demandes estre...

1. *Catalogue des livres... de M. Desq* (Paris, Potier, 1866), p. 21, n° 87.

2. *Marques typographiques*, n° 284. La confusion qui a été faite entre les marques de Pierre Bellesculée et de Jean Alexandre tient à ce que ces deux marques sont reproduites l'une à côté de l'autre sur la même planche, sous les n°s 283 et 284. On a appliqué à Bellesculée la marque de Jean Alexandre (n° 284), et à celui-ci la marque de Bellesculée (n° 283).

3. T. II, col. 363.

L'opuscule se termine au recto du fol. 4 par quatorze lignes, dont les deux dernières sont ainsi disposées :

Saint Sperit. Qui est benedictus in secula seculorum. Amen. ||
Deo gratias.

Les caractères employés pour l'impression de ces feuillets sont ceux des dix petits livrets sortis, en 1484 et 1485, de l'atelier de Bréhant-Loudéac, que vous avez si bien décrits¹ et dont notre ami regretté M. Thierry-Poux a donné des fac-similés dans le recueil publié en 1889 sous le titre de *Premiers monuments de l'imprimerie en France*². Vous avez vous-même copié plus d'une fois la formule qui se lit à la fin de ces livrets, et par laquelle les imprimeurs se sont fait connaître, eux et leur protecteur : « Imprimé par Robin Foucquet et Jehan Crès, à Brehant Lodeac, soubz noble et puissant seigneur Jehan de Rohan, seigneur du Gué de l'Isle. »

Me serait-il encore permis d'appeler votre attention sur un texte qui vient d'être exhumé des archives de Valence par M. J. E. Serrano y Morales, l'auteur d'une excellente histoire des imprimeurs de Valence³? Il s'agit d'un typographe qui obtint droit de cité dans cette ville en 1506 :

Die intitulado x marceii anno M. D. VI.

En Johan Joffre, stampador, natural de Briansona, duchat de Bretania, e de present habitant en la present ciutat de Valencia, en la parroquia de Sent Johan, al moli de na Rouella, precedent e voluntat e consentiment dels magnífichs justícies e jurats, jura, etc., lo vchinatge de aquella per a temps de x anys⁴...

Je vous livre le document. A vous de décider si les mots *Briansona, duchat de Bretania* désignent bien Briançon en Dauphiné, ou bien s'il n'y faut pas voir une localité de Bretagne, ce qui vous autoriserait à revendiquer pour votre province un imprimeur dont l'atelier tient une place très honorable dans l'histoire de la typographie espagnole.

1. *L'Imprimerie en Bretagne au XV^e siècle*, p. 9 et suiv.

2. Page 15, notices 115 et 116; planche XXX, n^o 1 et 2.

3. *Diccionario de las imprentas que han existido en Valencia*. Valencia, 1898-1899. In-8°, xxviii et 656 p.

4. P. 227 du *Diccionario*.

Oserais-je vous soumettre une idée qui s'est présentée à mon imagination? En parcourant dernièrement une mauvaise traduction française que Jean d'Antioche a faite des *Otia imperialia* de Gervais de Tilbury, je tombai sur une page¹, où BRIENÇON est indiqué comme le nom d'un évêché de la province de Tours. Le traducteur avait sans doute sous les yeux un exemplaire dans lequel le nom BRIOCENSIS était figuré sous la forme abrégée BRIOCEN., qu'il aura interprétée par BRIENÇON. Ne peut-on pas supposer que Jean Joffré produisit à Valence, comme pièce d'identité, un acte émané d'une autorité ecclésiastique, portant *Jo. Joffredi, civis Briocen., e ducatu Britannie*, et que le greffier espagnol aura traduit BRIOCEN. par BRIENÇON?

Juan Jofré, comme l'appellent les Espagnols, était déjà établi à Valence en 1504. Le 26 mars de cette année, il s'engagea conjointement avec Alfonso de La Fuente à livrer à un marchand génois fixé à Valence, dans un délai de cinquante jours, 600 exemplaires d'un traité de grammaire².

On n'a encore signalé aucun exemplaire de ce traité. Nous connaissons un livre³ dans lequel l'imprimeur s'est dénommé « Joan Jofré de Brianso ». C'est une vie de saint Vincent Ferrer, qui se termine par cette souscription :

A lahor y gloria de Nostre Senyor Deu Jesu Crist || y de la gloriosa verge Maria, mare sua y sen||yora nostra, feneix la vida del glorios con||fessor lo benaventurat sent Vicent || Ferrer, stampado en la noble || ciutat de Valencia, per || Joan Jofre de Bri||anso, l'any de Nostre Redemptor. || M. D. y deu, a || xxiij de març.

C'est un livret de huit feuillets in-octavo, imprimé sur du papier portant pour marque une main et une étoile, comme celui

1. Bibl. nat., ms. français 9113, fol. 99.

2. « Faciemus et operam cum effectu empremtabimus quendam librum dictum de figuris in facultate gramatice, usque in suma sexcentorum voluminum, quos dare et tradere promittimus veros, apuntatos et correctos juxta originales, de forma de quatuor cartis pro quolibet folio, de papiro manu et stelle et de litteris secundum mostram, tam de textu qui incipit *Parce mihi Domine*, et glosa incipit *In nomine Domini*, et promittimus dare et tradere cum toto effectu ad quintam decimam diem mensis madii primo venturi; et hoc precio triginta librarum monete regalium Valentie. » *Diccionario*, p. 181.

3. Décrit par M. Serrano y Morales, p. 227, d'après un exemplaire conservé à la bibliothèque universitaire de Valence.

dont il est question dans le contrat passé le 26 mars 1504 pour l'impression du traité de grammaire commençant par les mots *Parce mihi Domine*.

Somme toute, la communication que je me suis donné le plaisir de vous faire aura pour résultat d'enrichir de quelques traits le tableau des débuts de l'imprimerie en Bretagne, qui, grâce à vos travaux, forme un des épisodes les plus curieux de la propagation de l'art typographique dans le nord-ouest de la France. En vous annonçant une découverte, dont l'honneur revient à M. de Manteyer, je reconnais bien imparfaitement ce que vous devra mon Catalogue des livres imprimés ou publiés à Caen avant le milieu du xvi^e siècle.

Votre vieil ami,

L. DELISLE.



LE BRÉVIAIRE DES BRETONS

DE P. LEBAUD

FAUSSEMENT ATTRIBUÉ AU COPISTE MAUHUGEON.

Le catalogue des manuscrits de Colbert, publié par Montfaucon¹, signale, sous le n° 4819, une *Histoire en vers de la Bretagne* et l'attribue à un certain Maubugeon. Cette indication est passée dans la *Bibliothèque historique* du Père Lelong², mais avec des modifications qui semblent indiquer qu'elle a été l'objet d'une vérification. L'ouvrage y est devenu, en effet, une *Histoire des seigneurs de la petite Bretagne, en vers françois*, et le nom de son auteur prétendu est orthographié Mauhugeon au lieu de Maubugeon.

C'est sous cette dernière forme qu'il est entré dans la *Biographie bretonne* de Levot³. L'article très court qui lui a été consacré et que nous pouvons par suite reproduire, sans trop allonger la présente note, a été rédigé par M. Frédéric Saulnier :

« Jean de Mauhugeon nous est totalement inconnu. Est-il Breton? Ce nom, à notre connaissance, n'existe plus en Bretagne. M. de Kerdanet (p. 62 de ses *Notices chronologiques*) nous apprend seulement qu'en 1488 Jean de Mauhugeon composa, en vers français, une *Histoire des seigneurs de la petite Bretagne* (in-folio) qui se conserve à la Bibliothèque impériale, département des manuscrits. »

MM. de Kerdanet et Frédéric Saulnier se seraient évité des recherches inutiles, s'ils avaient eu l'idée d'examiner le manuscrit

1. *Bibliotheca bibliothecarum*, t. II, p. 1010 a.

2. *Bibliothèque historique de la France*, t. III, n° 35374.

3. *Biographie bretonne*, t. II (1857), p. 418.

qu'ils signalent. Ils auraient vu, en effet, que cette *Histoire des seigneurs de la petite Bretagne* n'est autre que l'ouvrage imprimé sous le titre de *Bréviaire des Bretons* et que son auteur est, non pas ce « Mauhugeon totalement inconnu, » auquel ils ont fait l'honneur d'un article, mais bien un historien breton d'une certaine notoriété, Pierre Lebaud. Ils auraient pu ajouter que cet ouvrage avait été publié, dès 1638, par les soins de Pierre d'Hozier, d'après un manuscrit appartenant alors au marquis de Molac¹.

D'où vient donc l'erreur commise par les rédacteurs des notices publiées par Montfaucon et par le Père Lelong ?

La cause en est très vulgaire. Ils ont pris le nom d'un copiste pour celui de l'auteur. Le ms. français 6012 de la Bibliothèque nationale (ancien 4819 de la bibliothèque de Colbert) se termine, en effet, par l'explicit suivant : « Finis. Votre très humble et très obéissant subgect et serviteur. Mauhugeon. » Cette signature a été considérée comme celle de celui qui avait composé le poème, alors qu'elle n'était que celle de celui qui l'avait transcrit. Le nom de Mauhugeon est donc à rayer, sous le bénéfice toutefois de l'hypothèse que nous exposons plus loin, de la liste des historiens bretons. Nous ignorons pourquoi M. de Kerdanet et M. Saulnier lui ont attribué le prénom de Jean. Peut-être ont-ils cru pouvoir l'identifier avec un Jean Mauhugeon qui était, en 1477, maître de l'artillerie de Bretagne².

Le manuscrit français 6012 présente une autre particularité qu'il convient de signaler. Le poème ne s'y arrête pas, comme dans le manuscrit du marquis de Molac, à la mort (15 septembre 1469) de Marguerite, première femme du duc François II. Il y est accompagné de deux strophes inédites, dans lesquelles sont rapportées les dates de mort, non seulement du susdit duc François (9 septembre 1488), mais de sa fille puinée Isabelle (24 août 1490). L'ouvrage se termine, par suite, sur la constatation que Anne, la fille survivante, resta « seule héritière du duché. »

C'est, sans doute, parce qu'il a été trompé par ce détail qu'un

1. *Histoire de Bretagne avec les chroniques des maisons de Vitré et de Laval*, par Pierre Lebaud..., le tout nouvellement mis en lumière, tiré de la bibliothèque de monseigneur le marquis de Molac..., par le sieur d'Hozier. Paris, 1638, in-fol., 2^e partie, p. 89-135.

2. Lobineau, *Histoire de Bretagne*, I, 712, et II, 1634.

ancien possesseur de ce manuscrit a cru y reconnaître une « Généalogie de madame Anne de Breteigne, royne de France, » et a écrit ce titre sur un feuillet de garde. Ballesdens, auquel il a appartenu¹ avant d'appartenir à Colbert, s'est contenté d'y mettre son nom.

Mais ces deux strophes sont-elles de P. Lebaud, de Mauhugéon ou de tout autre? La réponse, comme on va en juger, ne saurait être catégorique. Voici, d'abord, non seulement ces deux strophes, mais celle qui les précède immédiatement dans le manuscrit 6012 et se trouve être la dernière dans l'édition de P. d'Hozier :

Et eut la fille aînée du duc François à femme,
Qui trespasa à Nantes, Jesus-Crist en ait l'ame.
Il règne à present, Dieu luy doit prosperer,
Et sa posterité à tousjour mais durer.

Puis, en secondes nopces, iceluy duc François
Espousa, à Cliczon, Marguerite de Foix,
De laquelle eut deux filles, Anne et Ysabeau,
Dont la puisnée fut mise à Rennes en tombeau.

Et mys en sepulture près sa première femme,
Il fut de cuer piteux, Dieu en veil avoir l'ame.
Ainsi demeura Anne seule fille héritière
Du duché de Bretagne, qui lors n'estoit entière.
Finis.

Il suffit de lire ces strophes pour voir que les deux dernières sont le résultat d'une addition et ne faisaient certainement pas partie de l'œuvre primitive. On ne comprendrait pas, sans cela, que l'auteur, après avoir dit, en parlant du duc François II :

Il règne à présent, Dieu luy doit prospérer ;

n'eut pas modifié ce vers, alors qu'il ajoutait un peu plus loin que le même duc avait été « mis en sépulture » près de sa première femme.

1. Nous ne l'avons pas retrouvé, toutefois, dans l'inventaire de ses livres rares et manuscrits, publié par M. L. Brière : *la Bibliothèque d'un académicien au XVII^e siècle. Inventaire et prise des livres rares et des manuscrits de J. Ballesdens suivis de son testament*. Paris, 1885, in-fol. Extrait des *Documents pour servir à l'histoire des hôpitaux de Paris*, t. IV.

Il ne semble donc pas qu'on puisse attribuer ces deux strophes à P. Lebaud. Tout porte à croire, sans qu'il soit possible de l'affirmer, qu'elles ont Mauhugeon pour auteur et que c'est pour être agréable à celui ou à celle, dont il se dit le « très humble et très obéissant subiect et serviteur, » qu'il les a composées. Cette formule, d'ailleurs, n'amène-t-elle pas à supposer que la présente copie comportait, dans son plus ancien état, une dédicace qui manque aujourd'hui?

C. COUDERC.



LE

PRÆCEPTUM DAGOBERTI

DE FUGITIVIS

EN FAVEUR DE L'ABBAYE DE SAINT-DENIS.

La liste des diplômes de Dagobert I^{er}, copiés en tête des plus anciens cartulaires de l'abbaye de Saint-Denis, s'ouvre par le *Præceptum Dagoberti regis de fugitivis*, qui est rangé depuis longtemps, et à juste titre, dans la catégorie des diplômes faux¹. Doublet, qui a le premier imprimé cet acte dans son *Histoire de l'abbaye de Saint-Denis*², assure l'avoir transcrit d'après un exemplaire sur papyrus³; mais les derniers éditeurs, Bréquigny, Pardessus, K. Pertz, n'en ont connu que des copies, relativement modernes et qui ont été conservées dans les cartulaires de l'abbaye de Saint-Denis⁴.

Il existe cependant de ce diplôme deux textes au moins beaucoup plus anciens : l'un datant du xi^e siècle⁵ et l'autre pouvant remonter à la première moitié du x^e siècle. Cette seconde copie, restée inconnue aux derniers éditeurs, nous a été conservée par un moine de Saint-Denis, qui l'a transcrite sur le premier feuillet de garde d'un ancien exemplaire du traité de *Re militari* de Végèce et des *Collectanea rerum memorabilium* de Solin⁶, et,

1. *Monumenta Germaniæ historica; Diplomatum imperii* tomus I, ed. K. Pertz (Hannoveræ, 1872, in-fol.), *Diplomata spuria*, n° 26, p. 142-143.

2. Paris, 1625, in-4°, p. 656-658.

3. « Cette charte est écrite sur escorce d'arbre. » (Doublet, p. 657.)

4. Bibl. nat., ms. latin 5415; Arch. nat. LL. 1156 et 1157.

5. Bibl. nat., ms. nouv. acq. lat. 326; cf. L. Delisle, *Manuscripts latins et français*... 1875-1891, p. 588-590.

6. Bibl. nat., ms. latin 7230. Cf. *Flavi Vegeti Renati Epitoma rei militaris*,

si son texte même ne présente que de légères variantes avec les autres copies de date postérieure, il n'en est pas de même des souscriptions et des formules finales qui l'accompagnent.

L'examen de ces souscriptions va permettre de constater qu'il a dû exister, comme le dit Doublet, un exemplaire ancien de ce diplôme, copié peut-être sur papyrus, et aussi d'établir que les signatures des personnages, dont les noms figurent au bas de ce diplôme faux de Dagobert I^{er}, ont été empruntées à un diplôme authentique, mais de date postérieure et émanant de Clovis II.

Laissant provisoirement de côté le texte de ce diplôme, qui n'offre dans les différentes copies, y compris la dernière qui vient d'être signalée, que de légères variantes, il importe tout d'abord de reproduire en regard l'un de l'autre les deux textes que l'on possède de ces souscriptions : celui qui a été conservé dans la copie du ms. latin 7230 (I) et celui qui, à quelques variantes près, est fourni par les différents cartulaires (II) :

I.

DAGOBERTUS rex subs[cripsit].
Landericus obtulit.

In Christi nomine Silvinus episcopus consentiens *subscripsit*¹. Dado, episcopus Rotonus, *subscripsit*. Brado episcopus subs[cripsit]. Laudomerus episcopus *subscripsit*. Acterius peccator cons[entiens] *subscripsit*. In Christi nomine Eligius episcopus *subscripsit*. Flaunemundus peccator

II.

Landericus obtulit. DAGOBERTUS rex subscripsit.

Laudomerus episcopus consentiens subscripsit¹. Crodobertus episcopus consentiens subscripsit². Acterius peccator episcopus³ consentiens⁴ subscripsit. In Christi nomine Eligius episcopus subscripsit. In Christi nomine Landericus ac si peccator episcopus subscripsit⁵. Raunemun-

ed. C. Lang (1868), p. xix-xx; ed. altera (1885), p. xxiii-xxiv; *C. Julii Solini Collectanea rerum memorabilium*, iterum recensuit Th. Mommsen (1895), p. xlv-xlvi; et L. Delisle, *Littérature latine et histoire du moyen âge* (Paris, 1890, in-8°), p. 7, note 4.

1. On remplace par la lecture *subscripsit* la note tironienne reproduite dans la copie du ms. latin 7230.

VARIANTES : A = B. N. lat. n. a. 326. — B = B. N. lat. 5415. — C = Arch. nat., LL. 1156. — D = Arch. nat., LL. 1157. — E = Éd. Doublet et K. Pertz.

1. Consensit subscripsit BCD; E add. et. — 2. Consensit subscripsit BCD; E add. et. — 3. Episcopus peccator BCD. — 4. Consentiens om. BCDE. — 5. In Chr. n. Landericus, etc. In Chr. n. Eligius, etc. BCD.

episcopus *subscripsit*. Paladius peccator episcopus *subscripsit*. AEGYNAYUI. Maurinus episcopus *subscripsit*. Crodobertus episcopus *subscripsit*. In Christi nomine Landericus ac si peccator episcopus *subscripsit*. Clarus in Dei nomine subscripsit. Vir illuster Ermenarus *subscripsit*. Haltbertus cons[entiens] *subscripsit*. Rado peccator *subscripsit*.

Data sub die VI^1 kal. jun. anno II^2 . regni nostri, Clipiaco, in Dei nomine feliciter. Amen.

dus peccator⁶ episcopus subscripsit. In Christi nomine Silvinus⁷ episcopus consensit⁸. Dado, episcopus Rotomag[ensis]⁹, consensit¹⁰. Lorado episcopus cons[ensit]. Maurinus episcopus cons[ensit]. Paladius episcopus peccator cons[ensit]¹¹. AEGINAIUI¹². Clarus in Dei nomine subscripsit. Vir illuster Ermenricus¹³ subscripsit. Hubtbertus¹⁴ consentiens subscripsit. Rado¹⁵ peccator consensit.

Data sub die¹⁶. VII . kal[endas] junias anno .v. regni nostri¹⁷, Clypiaco¹⁸, in Dei nomine feliciter. Amen.

On est frappé tout d'abord par l'ordre si différent des signatures dans l'une et l'autre de ces copies, bien que les personages dont elles ont conservé les noms soient les mêmes :

- | | |
|--------------------------------------|--|
| 1 (7). Silvinus. | 40 (40). Maurinus; |
| 2 (8). Dado; | 41 (2). Crodobertus; |
| 3 (9). Brado, ou Lorado; | 42 (5). Landericus, ou 42 (4); |
| 4 (4). Laudomerus; | 43 (43). Clarus; |
| 5 (3). Acterius; | 44 (44). Ermenarus, ou Ermenricus; |
| 6 (4). Eligius, ou 6 (5); | 45 (45). Haltbertus, ou Hubtbertus, ou Hubertus; |
| 7 (6). Flaunemundus, ou Rauenmundus; | 46 (46). Rado, ou Dado. |
| 8 (44). Paladius, ou Palladius; | |
| 9 (42). AEGYNAYUI; | |

1. Il faut lire $\text{CI} = \text{VII}$.

2. Le ms. latin 7230 porte *anno II*, tandis que toutes les autres copies donnent *anno V*.

6. Peccator *om.* BCDE. — 7. Sylvinus *E.* — 8. Ss. BCD; subsc[ripsit] (Doublet), consensit (Pertz) *E.* — 9. Rothomagensis ecclesie, consensit subsc[ripsit] BCDE (Rotomagensis *C*; c. et s. *E*). — 11. Palladius peccator episcopus subsc[ripsit] BCDE. — 12. AEGYNAYIUI *B*; AEGYNAY: VI: *C*; AEGYNAY.U.I. *D*; Aegynavi *E.* — 13. Ermenricus BCDE; Ermenricus vir illuster s. *E.* — 14. Hubertus BCDE. — 15. Dado BCD. — 16. D.. *B.* — 17. Nostri *om.* BCD. — 18. Clipiaco BCDE.

Il semble cependant facile d'expliquer cette différence dans l'ordre des signatures si l'on suppose que les deux premiers copistes ont eu sous les yeux un même acte, transcrit en la forme ordinaire des diplômes mérovingiens. La signature du chancelier devait suivre immédiatement la fin de l'acte, aussi le second copiste l'a-t-il transcrite en premier lieu ; la signature du roi était placée au milieu du diplôme, un peu au-dessous de celle du chancelier, et les signatures des grands personnages disposées à droite et à gauche de celle du roi. Le premier copiste a transcrit d'abord le nom du roi, puis celui du chancelier et les noms des autres signataires, en commençant à droite, immédiatement après le nom du roi, et suivant les lignes toujours de gauche à droite. Le second copiste, au contraire, après avoir transcrit le nom du chancelier, puis celui du roi, a commencé à copier les noms des signataires du diplôme en se reportant aussitôt à gauche, au début de la seconde ligne, puis en remontant à la première ligne, à la droite du nom du roi. En sorte qu'on est amené à conjecturer à peu près l'ordre suivant des signatures sur le texte ancien qui a été transcrit par les deux copistes :

Diplôme de Dagobert I^{er}.

			1 (7)	2 (8)	3 (9)
	Landericus obtulit.		Silvinus.	Dado.	Brado.
		DAGOBERTUS.			
4 (1)	5 (3)	6 (4)	7 (6)		8 (11)
Laudomerus.	Acterius.	Eligius.	Flaunemundus.		Paladius.
11 (2)		12 (5)			10 (10)
Crodobertus.	Landericus.				Maurinus.
9 (12)	13 (13)		14 (14)	15 (15)	16 (16)
Aegynayvi.	Clarus.		Ermenarus.	Haltbertus.	Rado.

L'examen de la position respective de ces divers noms, telle qu'on vient de la supposer, n'est pas sans intérêt pour retrouver le modèle qui a pu servir au scribe qui a fabriqué ce diplôme. Il est en effet un acte bien connu de Clovis II en faveur de l'abbaye de Saint-Denis, daté du 22 juin 654 et dont le texte a été publié d'une façon, on peut le dire, définitive par Julien Havet¹. De

1. *Questions mérovingiennes*, V. *Les Origines de Saint-Denis*, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* (1890), t. LI, p. 52-57; réimprimé dans les *Œuvres de Julien Havet* (1896), t. I, p. 236-241.

nombreuses signatures de grands personnages authentiquent ce diplôme, et les noms de plusieurs d'entre eux se retrouvent dans le *Præceptum de fugitivis*, occupant dans l'une et l'autre pièce une position sensiblement identique, ainsi qu'on en peut juger par les quelques noms ci-dessous reproduits :

Diplôme de Clovis II.

Beroaldus obtulit.

CHLODOVIUS.

Audomarus. Aetherius. Eligius.

Aunemuñdus.

Landericus.

Palladius. Clarus.

Aegyna. Chradioberctus. Ermenrico.

Arnebercthus. Rado.

Il reste une dernière remarque à faire sur la forme et l'orthographe, différentes quelquefois au point de le rendre méconnaissable, comme on l'a pu noter au passage, du nom d'un même signataire dans l'une et l'autre de ces anciennes copies :

Aegynayvi = Aegyna.

Flaunemundus, Raunemundus = Aunemundus.

Laudomerus = Audomarus.

Il ne faut voir dans ces formes si différentes que le résultat de la difficulté que la lecture de l'écriture mérovingienne a présentée de tout temps, aussi bien déjà aux copistes du x^e et du xi^e siècle qu'aux éditeurs des xvii^e, xviii^e et xix^e siècles, ces derniers peut-être aussi influencés par les cartulaires. C'est ainsi que, par suite de mauvaises lectures, plusieurs noms de personnages imaginaires, dont Julien Havet, dans ses magistrales études, a fait depuis bonne justice, ont pu se glisser dans l'onomastique mérovingienne.

On peut se rendre compte aisément, à l'aide du fac-similé ci-dessous comment la signature : *Aegyna subscripsi*, tracée en capitales par une main mal habile, a pu être lue successivement

AEGYNAYVI

par tous les cartulaires et tous les éditeurs qui ont précédé J. Havet : *Aegynayvi*, puis *Aegynarus*. Quant aux formes : *Flaunemundus* ou *Raunemundus* pour *Aunemundus*, *Laudomerus* pour *Audomarus*, etc., le fac-similé ci-dessous peut

permettre aussi de constater facilement qu'elles sont dues uniquement à de mauvaises lectures qui ont fait souder au mot qui le suivait et transcrire tantôt *Fl* ou *R*, tantôt *L* le chrisme plus ou moins compliqué qui précède la signature de ces personnages dans le diplôme de Clovis II.

H. OMONT.

APPENDICE ¹.

PRECEPTUM DAGOBERTI

DE FUGITIVIS AD ECCLESIAM SANCTI DIONISII ¹.

Dagobertus, rex Francorum, vir inluster², omnibus episcopis, abbatibus, comitibus³, centenariis, vicariis et ceteris⁴ agentibus

1. Texte du ms. latin 7230 de la Bibliothèque nationale, avec les variantes des autres manuscrits et des éditions. *A* = B. N. lat. n. a. 326. — *B* = B. N. lat. 5415. — *C* = Arch. nat., LL. 1156. — *D* = Arch. nat., LL. 1157. — *E* = Éd. Doublet et K. Pertz.

1. *De villa beati Dyonisii et appendiciis, preceptum Dagoberti regis de fugitivis BD*; — *Preceptum Dagoberti regis de fugitivis C*. — Pas de titre dans *A*. — 2. illuster *ABCDE*. — 3. abbatebus, comitebus *E*. — 4. Ceteris *A*.

nostris. Quicquid de utilitate sanctę Dei ecclesię⁵ et honestate in presenti ordinamus⁶ et ad effectum perducimus⁷, hoc nobis valde necessarium esse contra visibiles et invisibiles hostes confidimus⁸. Ideoque nos in Dei nomine, palatio nostro Clippiaco⁹ in synodo¹⁰ generali residentes¹¹, pertractavimus una cum venerabilibus¹² episcopis, abbatibus, comitibus¹³ et ceteris¹⁴ fidelibus nostris, qualiter honor et laus ecclesię¹⁵ beatorum martirum¹⁶, videlicet peculiaris patroni nostri domni Dionysii¹⁷, haberetur et observaretur; id est, ut quisquis fugitivorum¹⁸ pro qualibet¹⁹ scelere ad prefatam basilicam²⁰ beatorum martyrum²¹ fugiens Tricinam²² pontem advenerit, vel ex parte Parisius veniens Montem Martyrum²³ preterierit, sive de palatio nostro egrediens publicam viam quę²⁴ pergit ad Luperam transierit, sicut nos Deus quidem²⁵ liberavit²⁶ per ipsos sanctos martyres²⁷ de manibus inimicorum nostrorum et furore domni²⁸ genitoris nostri, ita omnes quicumque ibi²⁹ confugerint, liberentur³⁰ et salventur. Si autem Deus omnipotens per intercessionem sanctorum brutum animal, videlicet servum³¹, manifeste inibi in ipso sacro loco liberavit³², multo magis dignum est ut³³ homines rationabiles³⁴ quocumque delicto facinoris sive contra nos vel succedentes reges Francorum vel contra quemlibet alium fidelem sanctę Dei ecclesię³⁵ aliquod crimen commiserunt³⁶, relaxentur³⁷ et liberentur³⁸. Contestamur namque et obsecramus³⁹ omnes successores nostros, reges sive principes, per sanctam et individuum Trinitatem et per adventum justi iudicis, ut honor et reverentia sanctę matris ecclesię⁴⁰ ubi dominus⁴¹ et patronus noster sanctissimus Dionysius⁴² requiescit, in omnibus conservetur, sicut Romę⁴³ ecclesia⁴⁴ beatorum apostolo-

5. Sancte D. ecclesie BCD. — aecclesie A. — 6. Praesente ordenamus E. — 7. Perducemus E. — 8. Confidemus E. — 9. Clypiaco ABCDE. — 10. Synodo ABCDE. — 11. Resedentes E. — 12. Venerabilibus E. — 13. Abbatebus, comitebus E. — 14. Ceteris A. — 15. Accclesie A. — 16. Martyrum ACD; — marterum E. — 17. Dyonisii ACD; — D., sociorum ejus Rustici et Eleutherii add. E. — 18. Fugitevorum E. — 19. Quolibet ABCDE. — 20. Basilicam ABCDE. — 21. Martyrum CD; — marterum E. — 22. Tricenam ABCDE. — 23. Martyrum CD; — marterum E. — 24. Que BCD. — 25. Nos quidem Deus BCD; E om. quidem. — 26. Liveravit E. — 27. Martyres CD; — marteres E. — 28. Domini E. — 29. Ivi E. — 30. Liverentur E. — 31. Cervum ABCDE. — 32. Liveravit E. — 33. E om. ut. — 34. Rationaviles E. — 35. Sancte D. ecclesie BCD. — aecclesie A. — 36. Commiserint ABCDE. — 37. Relaxantur B. — 38. Liverentur E. — 39. Obtestamus E. — 40. Sancte m. ecclesie BCD; — sanctae m. accclesie A. — 41. Dominus B. — 42. Dyonisius AB; — Dionisius C. — 43. Rome BCD. — 44. Accclesia A.

rum Petri et Pauli per privilegium⁴⁵ Constantini imperatoris obtinere dinoscitur⁴⁶. Si quis vero haec⁴⁷ non observaverit, et hic et in futuro seculo⁴⁸ anathema sit. Ut autem hec⁴⁹ nostra auctoritas⁵⁰ plenior et firmiter in Dei nomine obtineat⁵¹ vigorem, manu propria nos et sancta synodus⁵² nostra subter eam decrevimus roborari⁵³.

(*Suivent les souscriptions reproduites plus haut¹.*)

45. Privilegium C. — 46. Obtenere dinoscitur. — 47. Hęc A; — hec BCD. — 48. ABCDE om. seculo. — 49. Hęc A. — 50. Autoritas E. — 51. Plenior obtineat B; — plenior et firmiter o. C; — in Dei nomine obtineat E. — 52. Synodus ACDE. — 53. Subter decrevimus r. BCDE; — roborari E.

1. Immédiatement après la copie de ce diplôme de Dagobert I^{er}, le copiste a transcrit plus bas, sur la même page du ms. latin 7230, le fragment suivant de la bulle du pape Nicolas I^{er} en faveur de l'abbaye de Saint-Denis (Potthast, *Regesta*, n° 2718) :

Finis privilegii Nicolai apostolici de rebus et stipendiis fratrum.

Haec igitur omnia quę precepti decretique nostri pagina continet tam vobis quam cunctis qui in eo quo estis ordine locoque successerint, vel eis quorum interesse potuerint, in perpetuum conservanda decernimus, salva in omnibus quę hujus decreti pagina continentur auctoritate et honore sanctę romanę ecclesię et sedis apostolice privilegio. Si quis autem temerario ausu magna parvę persona contra hoc nostrum apostolicum decretum agere presumpserit, sciat se anathematis vinculo esse innodatum, et a regno Dei alienum, et cum omnibus impiis æterni incendii supplicio condempnatum; at vero qui observator extiterit precepti hujus, gratiam atque misericordiam vitamque æternam a misericordissimo Domino Deo nostro consequi mereatur. — (*En marge, en capitales rustiques* :) FINIS PRIVILEGII NICHOLAI APOSTOLICI DE REBUS ET STIPENDIIS FRATRUM.



DIPLOME INÉDIT

DE

LOUIS LE PIEUX

Par ce diplôme, daté d'Aix-la-Chapelle, le 8 décembre 820, Louis le Pieux, à la prière de l'abbé Christiano, concède l'immunité au monastère de *Santa Maria de Val Fabrica de Assisi*.

Nous en avons trouvé aux archives du Vatican¹ une copie du XI^e siècle, sur une feuille de parchemin non réglée, mesurant 74 centimètres sur 33. Le texte en est mentionné comme perdu dans les *Regesta* de Böhmer-Mühlbacher, sous le n° 707. Muratori² ne l'a connu que par une mention de l'inventaire des archives de Nonantola³.

Ph. LAUER.

† In nomine Domini Dei et Salvatoris Nostri Jhesu Xpisti, Hludowicus divina ordinante providencia imperator augustus. Cum petitionibus servorum Dei justis et rationabilibus divini cultus amore favemus superni muneris donum nobis¹ || a Domino inpetiri credimus. Idcirco notum sit omnibus fidelibus Sancte Dei Ecclesie sicce et nostris, tam presentibus quam et futuris, quia vir venerabilis Christianus abba ex monasterio quod dicitur de super Vado Fabrice quod est situm² || in territorio Sisignano, constructum in honore sanctae Dei genetricis semperquae virginis Mariae, adiens serenitatem culminis nostri, deprecatus est ut predictum monasterium, cum omnibus rebus vel hominibus

1. *Archivio Segreto, Pergam. Nonantulan., Cassetta 1a.*

2. *Antiq. ital.*, t. V, p. 669.

3. On lit au dos la mention suivante écrite d'une main de la fin du XIII^e siècle : « Transcriptum cujusdam privilegii Ludovici imperatoris ad petitionem abbatibus monasterii quod dicitur *super Vado Fabrice*, quod situm est in territorio Sisignano. Concedit abbati dicti monasterii, Christiano nomine, suscipere monasterium in sua protectione cum rebus et juribus suis. »

ad se juste³ || et legaliter moderno tempore aspicientibus vel pertinentibus, sub nostra constitueremus defensione et immunitatis tuicione. Cujus petitioni libenter adsensum praeuimus, et hanc nostram auctoritatem circa idem monasterium⁴ || fieri decreuimus, per quam praecipimus atquae jubemus ut nullus iudex publicus vel quislibet ex judiciaria potestate in ecclesias aut loca vel agros seu reliquas possessiones memorati monasterii, quas moderno tempore in qui-⁵||-buslibet pagis et territoriis infradicionem imperii nostri juste et legaliter possidet, vel quae deinceps in jure ipsius monasterii voluerit divina pietas augeri, ad causas audiendas vel freda exigenda aut mansiones vel paratas⁶ || faciendas aut fidejussores tollendos aut homines ipsius monasterii distringendos, nec ullas redibitiones aut illicitas occansiones requirendas nostris et futuris temporibus ingredi audeat vel ea quae supramemorata sunt⁷ || penitus exigere praesumat. Sed liceat memorato abbati suisquae successoribus res praedicti monasterii, cum omnibus ad se juste et legaliter aspicientibus vel pertinentibus, sub immunitatis nostrae defensione quieto ordine possidere,⁸ || et quando quidem divina vocatione supradictus abbas vel successores ejus de hac luce migraverint, quamdiu ipsi monachi inter se tales invenerint qui eos secundum regulam Sancti Benedicti regere valeant, per hanc nostram⁹ || auctoritatem et consensum, licenciam habeant eligendi abbates quatenus melius delectet eis pro nobis et conjuge prolequae nostra vel pro stabilitate tocius imperii nostri jugiter Domini misericordiam exorare. Et ut haec auctoritas¹⁰ || nostris futurisque temporibus, Domino protegente, valeat inconvulsa manere, manu propria subterfirmavimus et anuli nostri inpressione signare jussimus¹¹ ||.

Signum Hludowici serenissimi imperatoris.

† Durandus diaconus ad vicem Fridogisi abbatis recognovi^{1 12} ||.

† Data VI id. decembris, anno Xpo propicio VII imperii domni Hludowici serenissimi Agusti, indictione XIII. Lectum² Aquisgrani palatio regio, in Dei nomine, feliciter. Amen.

1. Cette souscription est placée à droite de celle de l'empereur et sur la même ligne, mais après un intervalle.

2. Sic.

BIBLIOGRAPHIE.

Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790 : Aube. Archives ecclésiastiques, série G (clergé séculier); t. II, rédigé par M. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE et par M. Francisque ANDRÉ, archiviste de l'Aube. Paris, Troyes, 1896. In-4°, xxviii-481 pages.

Voici un volume de l'inventaire sommaire des Archives départementales qui mérite sûrement d'appeler l'attention. Il est composé de deux parties bien distinctes, dont je voudrais dire successivement quelques mots; la première concerne les archives du chapitre de Troyes, la seconde, l'officialité de cette ville.

Ce ne sont pas des collections de médiocre importance que les archives des chapitres de nos grandes cathédrales. On avait pu en juger antérieurement par divers exemples : qu'il me suffise de rappeler l'abondance des informations fournies par les archives du chapitre métropolitain de Rouen, qu'a inventoriées M. de Beaurepaire. Les archives du chapitre de Troyes ne feraient pas mauvaise figure auprès de ces riches dépôts. Déjà une portion considérable de ces archives, les Registres, était connue par le volume d'inventaire que M. d'Arbois de Jubainville en a publié en 1872; M. d'Arbois, et après lui son successeur, M. Francisque André, achèvent ce dépouillement par l'inventaire des layettes, qui remplit la première partie du présent volume. Des renseignements intéressants s'y trouvent à toutes les pages. Grâce à ces renseignements, on peut suivre l'histoire de la construction de la cathédrale; on peut aussi se rendre compte des moyens par lesquels le chapitre s'est procuré les fonds nécessaires pour mener à bonne fin son entreprise. L'archéologue ne dédaignera pas non plus les mentions relatives au trésor de l'église de Troyes, non plus qu'aux tombes dont des personnalités considérables ont ordonné la construction. D'ailleurs, ce n'est pas seulement l'archéologue qui y fera son profit : une foule de documents, entre autres les analyses de testaments, fournissent des informations utiles à l'histoire des mœurs ou à celle des institutions, tandis que d'innombrables pièces permettent de reconstituer l'histoire des propriétés foncières du chapitre aux diverses époques de l'ancien

régime¹. Une mention particulière est due aux séries des comptes, dont ce volume contient un certain nombre; plusieurs de ces séries remontent au xiv^e siècle. Il faut regretter que pour les époques anciennes elles présentent de graves lacunes dues à l'inintelligence des employés auxquels les archives étaient confiées dans la première moitié de ce siècle. Ce fut une lamentable histoire, qui, par malheur, s'est répétée en beaucoup de départements. M. Francisque André la raconte dans l'introduction qu'il a placée en tête de ce volume. En 1829 on vendait, à Troyes, 700 kilogrammes de documents; en octobre 1830 on vendait encore 113 kilogrammes de parchemins. Dans cette dernière vente furent compris les plus anciens comptes annuels des recettes et dépenses du chapitre. Ils étaient écrits sur parchemin et par conséquent très propres à faire des reliures; c'est ce qui fit qu'on les vendit de préférence. Quelques-uns, cependant, échappèrent aux ciseaux des relieurs, grâce à des amateurs éclairés. De ces épaves, plusieurs appartiennent maintenant à la Bibliothèque nationale; d'autres se retrouvent aux Archives nationales; les autres ont trouvé asile à Cheltenham ou au British Museum; deux comptes ont pu être rachetés en 1850 par les Archives de l'Aube. Par suite de ces désastreuses opérations, la plupart des séries des registres et des comptes du chapitre ont été décapitées.

Les registres de l'officialité épiscopale remplissent la seconde portion du volume récemment publié; encore ce volume n'achève-t-il pas l'analyse de tous les documents provenant de l'officialité, qui ne sera terminée qu'au volume prochain. C'est là un genre de documents fort peu connu du public. Sans doute, en 1880, M. Gustave Dupont faisait paraître, d'après une copie communiquée par M. Delisle, un registre de l'officialité établie pour un canton de Normandie exempt de la juridiction de l'évêque de Bayeux et soumis à celle de l'abbé de Cerisy; ce registre se rapporte au xiv^e et au xv^e siècle². De son côté, M. de Beaurepaire, dans son inventaire des archives de la Seine-Inférieure, a analysé des documents empruntés aux archives de l'officialité de Rouen.

1. Pour l'histoire économique, voyez encore des mentions telles que celles qui sont relatives au servage (xiv^e-xv^e siècles), aux baux consentis sur plusieurs vies, aux rentes sur la république de Gênes, léguées au chapitre dans les premières années du xv^e siècle et conservées par lui tout au moins jusqu'à la fin du xvii^e siècle, époque où elles étaient fort mal payées (p. 54 et 245). — Je signale encore, au hasard, une enquête sur une demande d'alignement en 1470 (p. 138), de très vives protestations élevées en 1491 contre les décimes réclamées par le pape (p. 216), le menu d'un goûter que les chanoines se croyaient en droit d'exiger du curé de Saint-Martin la veille de la fête patronale de l'église (p. 108), d'intéressants détails sur le régime des écoles à Troyes (p. 116), etc.

2. *Le Registre de l'officialité de l'abbaye de Cerisy*, dans le tome XXX des *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, et tiré à part. Caen, 1880, in-4°.

Mais la grande masse des registres d'officialités conservés jusqu'à nos jours¹ demeure ensevelie dans l'oubli. Bien plus, il y a vingt ou trente ans encore, l'administration des archives ne les communiquait qu'avec une extrême réserve, *ad vitandum scandalum*. La publication du présent volume démontre que ces scrupules ne l'arrêtent plus aujourd'hui : il est heureux d'ailleurs que ce volume appartienne à une collection qui ne semble pas destinée aux lectures des jeunes filles.

Les registres dont il est question dans cet inventaire datent du xv^e et du xvi^e siècle. Parmi eux se trouvent des registres d'amendes, destinés surtout à la comptabilité de l'évêché. Ceux-ci ne font souvent connaître que le nom et le domicile du délinquant, avec le montant de l'amende qui lui a été infligée; c'est beaucoup quand ils indiquent le motif de la condamnation. Plus nombreux et plus importants sont les registres des causes, dressés par le notaire chargé du greffe de l'officialité; les phases des affaires y sont indiquées plus ou moins complètement, l'objet du procès y est exposé, les dépositions des témoins et, s'il y a lieu, les rapports d'experts y sont mentionnés. On y trouve fort peu de causes purement civiles, aboutissant à la reconnaissance d'un droit purement pécuniaire². En très grande majorité, les causes dont la trace a été gardée dans nos registres (à en juger par les analyses présentées par M. André) sont des causes d'ordre criminel, ou tout au moins disciplinaire, ou des causes matrimoniales.

Conformément au droit généralement reçu au moyen âge, l'official possède en matière criminelle une double compétence. Il est le juge naturel de certains délits, quel qu'en soit l'auteur; il est aussi le juge naturel des clercs, quel que soit le délit qu'ils aient commis. En vertu du principe qui lui attribue certaines catégories de délits, nous voyons l'official de Troyes punir les blasphémateurs, les hérétiques, les fauteurs de sorcellerie et de superstition, les usuriers, tous ceux qui enfreignent la règle des mœurs, par adultère, fornication ou autrement; tous ceux qui profanent le dimanche ou les fêtes d'obligation, tous ceux qui violent le devoir de justice et de charité par la diffamation ou l'injure³,

1. Il en existe dans un certain nombre de dépôts; j'ai eu autrefois l'occasion d'étudier ceux qui sont conservés dans la série Z des Archives nationales et ceux qui existent aux Archives du Nord.

2. Non seulement on ne trouve pas, dans les analyses données par M. André, de mentions relatives à des causes purement civiles, telles que les actions personnelles contre les clercs, mais il n'est fait aucune mention concernant l'exercice de la juridiction spirituelle sur les testaments qui appartenait à l'official. — Dans le registre de Cerisy, on rencontre maintes mentions se rapportant aux visites des paroisses que fait l'official; ces mentions ne figurent pas dans les registres du diocèse de Troyes.

3. Une injure fréquemment employée au xv^e siècle est celle de « Vaudois ». Le répertoire d'injures est d'ailleurs très suffisamment garni.

tous ceux qui commettent des violences contre les membres du clergé ou pillent les biens d'Église, tous ceux qui portent atteinte aux privilèges et aux immunités de l'Église (notamment au privilège du for) ou ne respectent pas les prescriptions. On voit que l'official a mission d'assurer la sanction d'une foule de règles appartenant plus particulièrement à la morale religieuse. Ainsi, par exemple, l'official peut punir l'usure, parce qu'elle est condamnée au nom de l'interprétation d'un texte évangélique; il réprime la fornication, même la fornication simple, où la législation antérieure au christianisme ne songeait pas à voir un délit; mais ce n'est pas lui qui punit le vol et l'incendie. Il est l'organe d'une morale sociale plus sévère et souvent plus affinée que celle dont s'inspirent les tribunaux laïques. — En vertu du principe qui lui attribue tous les délits des clercs (sauf les cas privilégiés que se réserve la juridiction royale), l'official eut fort à faire au moyen âge : nous le voyons nettement par les registres de Troyes. D'abord, les clercs sont extrêmement nombreux, à cause de la facilité avec laquelle les supérieurs ecclésiastiques confèrent la tonsure; parmi eux on compte une foule d'hommes de vie et d'habitudes fort peu cléricales, qui, dès qu'ils ont maille à partir avec la justice séculière, se hâtent de réclamer le juge d'Église. Puis nombre de membres du clergé, notamment du clergé rural, ne mènent pas une vie qui réponde à leur vocation; leur excuse est souvent qu'ils ont été fort insuffisamment préparés au ministère qu'il leur incombe d'exercer. Enfin, de tout temps on a pu dire que l'esprit est prompt et que la chair est faible. L'official, gardien de l'honneur du clergé, non seulement punit les crimes et délits de droit commun que commettent les clercs, mais encore les châtie quand ils manquent aux règles particulières de leur état, quand par exemple ils chassent, jouent ou s'enivrent, quand ils négligent le service divin ou s'en acquittent mal, quand, engagés dans les ordres majeurs, ils oublient les règles du célibat ecclésiastique, quand ils se signalent par de graves manquements dans la tenue extérieure.

La poursuite devant l'official se fait généralement à la requête du promoteur, qui remplit la fonction de ministère public. Souvent, le particulier lésé par le délit se joint au promoteur. Si le prévenu n'est pas emprisonné, la partie civile peut le faire incarcérer en se soumettant elle-même à la prison; on dit alors qu'elle se porte partie *ad finem carceris*. La torture paraît peu employée, quoiqu'on en menace à diverses reprises; en fait, le promoteur ne requiert que rarement la procédure à l'extraordinaire. Les affaires se terminent quelquefois, pas souvent, par la *purgatio canonica* imposée au prévenu; le plus souvent, lorsque l'innocence du prévenu n'est pas reconnue, la poursuite aboutit à une

1. Ce délit, comme plusieurs autres que punit l'official, est aussi réprimé par le juge séculier.

sentence qui prononce une peine. La peine la plus fréquemment prononcée est l'amende, dont le taux est fixé par le juge en même temps qu'il détermine les dommages-intérêts dus à la partie lésée. Assez souvent aussi l'official condamne à la détention dans sa prison, — non pas à la détention perpétuelle, ceci est à peu près inconnu dans la pratique de l'officialité de Troyes, — mais à la détention temporaire : les condamnations à une ou plusieurs années de prison ne sont pas nombreuses, mais les condamnations à une détention plus brève sont chose assez commune. Remarquez d'ailleurs que la prison, à cette époque, même pour une période courte, était particulièrement dure et qu'elle s'aggravait souvent de la mise aux fers et de la nourriture au pain et à l'eau ; remarquez en outre que beaucoup de procès qui se terminaient par une simple amende avaient été l'occasion pour l'inculpé d'une prison préventive assez longue et assez pénible. Parmi les autres peines on rencontre le pilori, et aussi les pèlerinages ou autres œuvres satisfactrices ; joignez-y, en fait de peines spirituelles, l'excommunication, et, pour les clercs, l'expulsion du diocèse ou la perte du bénéfice avec l'interdiction de desservir aucune cure dans le diocèse (p. 284). Des innombrables renseignements mis au jour par M. André une impression générale se dégage. Nos pères n'étaient pas tous, il s'en faut, des modèles de vertu ; notamment les mœurs d'un trop grand nombre de membres du clergé, au xv^e et au xvi^e siècle, étaient trop souvent scandaleuses. Mais en revanche l'officialité accomplissait consciencieusement son œuvre de répression et opposait aux progrès de l'immoralité un frein dont l'efficacité ne saurait être méconnue. Il semble impossible de parcourir les registres de Troyes sans acquérir la conviction que les officiaux ont rendu des services signalés à la société ecclésiastique et civile du moyen âge.

A côté des causes criminelles et disciplinaires figurent les causes matrimoniales, sur lesquelles il y aurait long à dire. Voici les principales questions qui y sont agitées : demandes en exécution de fiançailles ; demandes en dissolution de fiançailles ; demandes en séparation de corps ou en nullité de mariage. Je me borne à présenter, d'après les registres de Troyes, quelques-unes des règles suivies par la pratique en ces matières.

Les fiançailles¹ (j'entends les fiançailles *de futurs*, qui étaient les fiançailles normales) étaient souvent célébrées en présence du prêtre selon les formes prescrites par le rituel ; les registres de Troyes en contiennent de nombreux exemples. Souvent aussi elles se faisaient sans aucune cérémonie religieuse. Le mode ordinairement suivi en ce cas était réglé par une sorte de cérémonial consacré par des traditions populaires. En

1. A Troyes, et ailleurs, les fiançailles étaient appelées les *crantailles* ; les fiancés étaient *créantés*.

général, c'était le fiancé qui prenait l'initiative, c'est-à-dire qu'il manifestait le premier sa volonté, et, pour la mieux exprimer, remettait un objet quelconque à celle dont il prétendait faire sa fiancée; celle-ci l'acceptait en répondant à la déclaration du fiancé par une déclaration identique. Ces déclarations étaient faites en ces termes ou en termes analogues : « Je vous promets de vous prendre en mariage et que, tant que je vive, je n'aray d'autre en mariage que vous. » Souvent on ajoutait : « Si Dieu et sainte Église s'y accordent. » Quant à l'objet remis, il variait suivant les conditions et les circonstances; d'après les exemples que nous fournissent nos registres, c'est un anneau, un gobelet, une baguette d'argent, une image de Notre-Dame, une pièce de monnaie (un grand blanc), une pièce de ruban, une épingle, un fruit, un gâteau, une fleur (glaïeul, branche de prunelle, etc.). Au surplus, la jurisprudence des officialités n'exigeait aucune de ces formes comme condition essentielle des fiançailles : ce qui était nécessaire et suffisant, c'était le consentement des parties. Peu importait que l'homme ou la femme eût pris l'initiative des déclarations, peu importait que la femme eût consenti par paroles expresses ou autrement, par exemple en acceptant l'objet, peu importait même qu'un objet eût été remis effectivement¹. C'étaient là des faits auxquels la conscience populaire attachait plus de prix que celle du juriste².

Une fois les fiançailles contractées, elles étaient obligatoires, en ce sens que l'une des parties pouvait s'adresser à l'official, qui contraignait l'autre à procéder à la solennisation du mariage *in facie Ecclesie*. A cette nécessité juridique, le défendeur n'échappait qu'en invoquant une circonstance ignorée lors des fiançailles, par exemple le fiancé a été atteint d'une maladie grave, ou bien la fiancée est de condition servile. — Que si d'ailleurs, depuis les fiançailles, les fiancés se sont connus charnellement, leur état de fiancés se trouve du coup transformé en état de gens mariés, en vertu de la théorie canonique des *matrimonia præsumpta*³ : l'official n'a plus qu'à reconnaître le mariage, à « adjuger » le mari à la

1. Voyez, par exemple, le récit (p. 309) d'après lequel l'homme donne à boire à la femme en lui disant : « Tenez, buvez en nom de mariage. » Ailleurs, on voit la remise d'un objet remplacée par la jonction des mains des fiancés (p. 345). — On voit (p. 429) un homme et une femme se « créanter, » c'est-à-dire se fiancer par un air de flûte. Nos ancêtres n'étaient pas difficiles sur le choix du signe extérieur qui devait manifester leur consentement.

2. Exemple : une femme répond à la déclaration d'un homme que ce n'est rien de dire s'il ne lui donne quelque chose en nom de mariage (p. 306). Une femme qui reçoit une épingle « en loyauté de mariage » a des doutes sur la validité des fiançailles et demande : « Est-ce bon ? » (p. 401).

3. Cette théorie, qui ne s'appliquait plus dans les contrées où le concile de Trente a été promulgué, a été récemment abolie par une constitution de Léon XIII du 15 décembre 1892.

femme ou la femme au mari et à infliger aux conjoints une amende, pour les punir d'avoir contrevenu aux prescriptions ecclésiastiques qui défendent les mariages clandestins¹ (il importe de ne pas oublier qu'avant le concile de Trente le mariage clandestin, pour illicite qu'il soit, n'en est pas moins valable). Bien entendu, pour apprécier la validité des fiançailles, l'officiel n'a pas à se préoccuper du consentement des parents, qui n'est pas en droit canonique une condition essentielle de la validité du mariage. C'est ainsi que l'une des prévenues, poursuivie devant l'officiel de Troyes, interrogée sur le point de savoir pourquoi elle s'est fiancée sans le consentement de son père, répond d'une façon très délibérée que « si son père s'en est courroucé, il s'en rapaiserait; » elle ajoute que « plusieurs filles de meilleure maison qu'elle s'étoient mariées sans le consentement de leurs parents et estoient bien aises avec leurs maris » (p. 293). Sans doute il y avait bien des ménages où ne régnait pas cette touchante harmonie; aussi, l'officiel devait connaître d'un certain nombre de demandes en séparation dont la trace subsiste dans ses registres. En ce cas, il s'attachait à réconcilier les époux quand cela était possible; s'il fallait relâcher le lien conjugal, il ne le faisait qu'en mesurant la portée de sa décision suivant les circonstances de chaque espèce. Les procès, non plus en séparation, mais en nullité de mariage, sont fort rares; quand ils se produisent, ils sont fondés sur l'impuissance ou sur la parenté.

Un crime qui, sans être très fréquent, est plus souvent que de nos jours l'objet de poursuites, c'est la bigamie. Cela n'a rien qui doive nous étonner. Une législation qui ne tient pas pour nul le mariage clandestin facilite singulièrement la bigamie et même la polygamie; c'est l'hypothèse classique de don Juan. Aussi, l'officiel prononce-t-il toujours contre les bigames ses peines les plus sévères, l'exposition au pilori et deux ou trois années de prison.

Qu'il me soit encore permis d'ajouter une observation. L'officiel avait souvent à s'occuper de fornication ou de concubinage : à maintes reprises il sépare des concubinaires et les menace de peines sévères pour le cas où ils contreviendraient à leur engagement réciproque de s'abstenir désormais de tout commerce illicite². Un cas qui se distingue

1. En pareil cas, l'officiel enjoint généralement aux conjoints de procéder à la célébration *in facie Ecclesie*; mais ceci est prescrit *ex abundantia*. Une telle célébration ne crée pas l'état de mariage, qui existe depuis la *copula*.

2. Le registre de l'officiel de Cerisy nous montre l'emploi assez fréquent d'un procédé destiné à faire cesser le concubinat. Les concubins, appelés devant l'officiel, consentaient à se séparer, sous la menace de peines. L'officiel les faisait consentir d'avance à ce que, s'ils reprenaient la communauté d'habitation, cela signifierait qu'ils entendaient vivre comme mari et femme. Plus tard, s'ils

des autres est celui de défloration. Si la défloration, comme il arrivait souvent, avait été précédée de promesse de mariage, elle valait comme consommation de mariage, ainsi qu'il a été dit plus haut. Sinon, elle obligeait tout au moins le séducteur à doter suivant ses moyens la fille qu'il avait mise à mal : l'official ne se faisait pas faute de reconnaître et de sanctionner cette obligation. Quand un enfant était né hors mariage, l'official infligeait à celui dont la paternité était avouée ou reconnue judiciairement l'obligation de pourvoir à la moitié des frais d'éducation, sans préjudice des frais « de gésine » attribués à la mère.

Un de nos maîtres les plus justement estimés rappelait récemment, au cours d'une brillante leçon¹, que le droit des gens mariés, dans notre ancienne France, s'était développé sous l'influence prédominante d'une « direction morale uniforme, celle de la doctrine chrétienne. » Rien n'est plus vrai; c'est d'ailleurs l'ensemble des institutions et des règles sur lesquelles est fondée la famille qui était, dans notre ancienne France, tout pénétré de cette influence. Pour en mesurer la portée, il n'est pas inutile de consulter les registres d'officialités. Un fait tout au moins me paraît résulter de cette constatation. La stabilité des mariages est bien un des indices les plus caractéristiques d'une moralité relativement élevée. Or, dans nos registres, les demandes en séparation de corps sont assez peu nombreuses; je ne parle pas des demandes en nullité de mariages, qui sont très rares. Visiblement, cela décèle un état moral que nous pourrions envier à nos pères. Je doute que les registres de nos greffes, où se pressent les causes de divorce et de séparation, laissent sur notre compte à nos arrière-neveux une aussi favorable impression².

Paul FOURNIER.

renouvelaient leurs relations, ils se trouvaient de plein droit mariés. Voy. un exemple de ce procédé dans *le Registre de l'officialité de Cerisy*, p. 37.

1. Je fais allusion à la leçon de M. Charles Lefebvre, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Paris, où il est traité de *l'Influence du christianisme dans notre droit matrimonial*.

2. J'ajoute ici quelques observations qui n'ont pas trouvé place ci-dessus : 1° A Troyes, comme à Cerisy, c'est l'official qui est chargé de constater la lèpre et d'ordonner les mesures d'isolement concernant les lépreux ; ceci est attesté par de fréquentes mentions dans nos registres ; 2° l'official impose plus d'une fois aux parties des asseurements, tout comme les tribunaux royaux (exemple, p. 288) ; 3° il est fait assez souvent mention, non seulement d'appels à l'officialité métropolitaine (Sens), mais encore à l'officialité primatiale (Lyon). Il semble qu'en matière de juridiction la primatie lyonnaise n'a pas été un vain mot au xv^e siècle.

Catalogue des actes du dauphin Louis II, devenu le roi de France Louis XI, relatifs à l'administration du Dauphiné, recueillis, annotés et publiés par E. PILOT DE THOREY. Grenoble, 1899. 2 vol. in-8°, xxvii-536 et 472 pages. (*Société de statistique, des sciences naturelles et arts industriels du département de l'Isère.*)

M. Pilot de Thorey est le fils d'un ancien archiviste de l'Isère. Il est né et il a grandi au milieu des parchemins de la Chambre des comptes du Dauphiné. Adjoint en qualité d'aide-archiviste à son père en 1876, il a depuis lors gardé les mêmes fonctions sous le successeur de celui-ci. Il a publié dans le *Bulletin de la Société de statistique de l'Isère*, dont il est le secrétaire, de nombreuses études historiques, principalement sur les institutions religieuses de l'ancien diocèse de Grenoble.

Les deux volumes qu'il vient de faire paraître, sous les auspices de la même Société, dépassent la portée de ses publications antérieures, dont l'intérêt était exclusivement dauphinois. Le futur historien de Louis XI devra en tenir grand compte, car ils lui fourniront sur la première partie de la vie de ce prince, et surtout sur son administration en Dauphiné, une mine abondante de matériaux encore inexplorés.

Louis XI avait dix-sept ans lorsque son père lui abandonna le gouvernement du Dauphiné; il n'en avait pas encore vingt-quatre lorsque, le 15 janvier 1447, il vint se fixer dans cette province, qui, depuis la remise de l'étendard delphinal à l'enfant qui devait être Charles V, n'avait pas vu ses maîtres. Le dauphin Louis devait y rester dix ans, et l'on peut dire que ces dix années, si elles furent pour le futur roi de France un utile apprentissage, furent aussi fécondes pour l'affermissement du pouvoir delphinal et pour la prospérité du Dauphiné. Intellectuellement secondé par le Conseil delphinal, qui depuis un siècle avait préparé son œuvre, le jeune dauphin réussit à soumettre à sa suzeraineté les seigneuries ecclésiastiques et laïques qui prétendaient encore ne relever que de l'Empire; il rattache définitivement au Dauphiné les comtés de Valentinois et de Diois, dont le duc de Savoie s'était emparé en vertu d'une substitution insérée dans le testament du dernier comte de la maison de Poitiers; il réforme dans le sens d'une plus étroite centralisation les institutions administratives, judiciaires et financières de la province, et place à leur sommet, avec des pouvoirs très étendus, le Conseil delphinal érigé en Parlement; il fonde une université à Valence et favorise par de sages règlements et d'habiles réductions de taxes le développement du commerce et la création de nouvelles industries. Pour affirmer sa souveraineté en face du pouvoir royal, il bat monnaie, lève des troupes et fait campagne, conclut des traités avec ses voisins et épouse, sans l'assentiment de son père, Charlotte, fille de Louis I^{er}, duc de Savoie. De telles manifestations d'indé-

pendance finirent par porter ombrage au roi Charles VII et le jeune dauphin dut fuir, à la fin d'août 1456, devant les troupes royales, pour se réfugier sur les terres du duc de Bourgogne, qui lui assigna pour résidence le château de Genappe en Brabant, où il devait rester jusqu'à son avènement au trône en 1461.

Le premier volume de la publication de M. P. de T. correspond à cette première partie de la vie du dauphin et comprend l'analyse de près de treize cents actes. Le second volume, qui en contient à peu près autant, embrasse la période comprise entre l'avènement de Louis XI au trône de France et sa mort. Les analyses de M. P. de T. sont précises et claires. Des notes très abondantes en facilitent l'intelligence. Quelques-unes de ces notes, rédigées d'après des documents originaux, sont de véritables biographies. Enfin des tables (peut-être un peu trop brèves) et un itinéraire du dauphin, de 1435 à 1461, complètent cette utile et consciencieuse publication, dont la place est marquée dans toutes les bibliothèques historiques, à côté de la correspondance de Louis XI de MM. Charavay et Vaesen.

A. PRUDHOMME.

Beauvais et le Beauvaisis dans les temps modernes. Époque de Louis XI et de Charles le Téméraire (1461-1483). Siège de Beauvais. Jeanne Hachette, par M. RENET,... Beauvais, imprimerie professionnelle, 1898. In-8°, 640 pages.

Sans nul doute, M. l'abbé Renet, qui depuis si longtemps étudie les annales du Beauvaisis, était des mieux préparés et des plus qualifiés pour écrire le livre dont j'ai à rendre compte ici. Il l'a fait avec une science indiscutable à laquelle je me plais à rendre un sincère hommage. Toutes les sources d'informations il les a connues, à toutes il a puisé copieusement, et je ne vois pas trop quelles pièces importantes on pourrait signaler qui n'aient pas été utilisées par lui. Il est donc certain que, des nombreux travaux publiés sur les relations de Louis XI avec la ville de Beauvais et sur le fameux siège de 1472, le sien est, à l'heure actuelle, le plus complet et le plus documenté.

J'ajouterais même qu'il est trop complet et qu'on y rencontre trop de pages qui n'ont qu'un rapport plus ou moins lointain avec le sujet principal. Trop souvent on perd de vue qu'il ne s'agit pas du règne entier de Louis XI, de ses amis, de ses disgraciés et de ses adversaires, et qu'en définitive ce volume n'est qu'une histoire de Beauvais, de 1461 à 1483. Aussi j'aurais préféré une introduction sur la situation administrative, politique, militaire, etc., de la ville en 1461, aux cinq ou six chapitres préliminaires qui racontent les démêlés du roi de France avec ses vassaux pendant les premières années de son règne. Plus loin encore, il est plusieurs chapitres (par exemple le XX^e, intitulé : Mort

du connétable de Saint-Pol; le XXVI^e, sur les dernières disgrâces de Louis XI), qui sont de véritables hors-d'œuvre¹.

De même dans les Annexes, M. Renet s'est bien longuement évertué contre ceux qui ont mis en doute l'existence de Jeanne Hachette, et particulièrement contre l'auteur d'un article paru dans l'*Éclair* en 1896. Cet article d'un journaliste ignorant et gouailleur ne méritait vraiment pas tant d'honneur : en lui opposant même sèchement les deux seuls documents que l'on connaisse sur l'héroïne du siège, on l'aurait réfuté en quelques lignes, comme on aurait écarté les légendes qui gravitent autour de Jeanne Laisné.

Je n'en dirai pas autant de l'annexe E, relative au prétendu drapeau de Jeanne Hachette. Là, le sujet exigeait de plus longs développements. M. l'abbé Renet a parfaitement établi que l'étendard, aujourd'hui conservé dans un cadre à la bibliothèque de Beauvais et dont le fac-similé est porté triomphalement aux processions annuelles de l'Assaut, n'a jamais appartenu aux troupes qui assiégèrent Beauvais en 1472. C'est au contraire le drapeau que les arquebusiers de Binche en Hainaut perdirent au sac de leur ville, le 22 juillet 1554. Qu'on me permette de rappeler que le regretté M. de Montaignon s'était passionné un moment, lui aussi, pour cette question et qu'il s'était promis, après un examen minutieux, de rédiger là-dessus un mémoire. Comme date, il aurait été d'accord avec M. l'abbé Renet, mais celui-ci a eu de plus les mérites de déterminer le nom de la ville qui posséda cet étendard et les circonstances qui l'ont fait venir à Beauvais. D'après mes souvenirs personnels, M. de Montaignon n'y était pas encore arrivé.

Il est dans l'œuvre du savant annaliste des appréciations que je ne puis admettre complètement, et je demande la permission d'en signaler au moins quelques-unes. M. l'abbé Renet est vraiment trop dur pour Louis XI et il s'élève avec trop d'âpreté contre « ce roi sans justice et sans cœur » (p. 27), contre « ce roi toqué, qui portait tout son conseil sous son chapeau crasseux » (p. 29), contre ce fourbe, ce parjure, etc. Non que je veuille prendre la défense de ce souverain, qui eut si peu souvent de loyauté et de sincérité, mais il faudrait pourtant quelquefois s'élever au-dessus d'une querelle particulière pour juger si Louis XI n'avait pas raison de sacrifier des intérêts locaux secondaires au bien général de son royaume. Sa conduite envers les bour-

1. Il est vrai que dans l'épilogue l'auteur s'est un peu expliqué sur cette manière d'agir et a cherché à se disculper du reproche qu'on ne pouvait manquer de lui adresser : « Nous nous sommes efforcé, dit-il, de faire bien connaître : 1° même avant leur apparition sur la scène, tous les personnages qui devaient intervenir; 2° les causes qui ont amené les grands et les petits événements du pays, et 3° la liaison de ces faits particuliers avec l'histoire générale de la France. »

geois de Beauvais peut, en certaines circonstances, avoir été nécessitée par la poursuite d'un but supérieur et avoir fait partie d'un plan méthodique et réfléchi. On s'en aperçoit bien quand on étudie l'histoire générale de ses rapports avec les villes, comme l'a fait M. Henri Sée en 1892. Quelques-uns des reproches que lui adresse M. Renet paraîtront même injustifiés à beaucoup de personnes : tel celui de n'être pas parti pour la croisade contre les Turcs.

Le portrait de Charles le Téméraire n'est pas flatté non plus, mais celui-ci je ne le trouverai pas trop chargé. Au contraire, j'estime que M. Renet l'a présenté comme trop bon prince, trop bon chrétien, trop respectueux des choses de Dieu : « Dans ses plus grandes fureurs, dit-il (p. 211), le Téméraire respectait les églises et les prêtres. » Par conséquent, s'il avait pris Beauvais, il n'aurait pas souillé ou brûlé les unes et égorgé les autres. Et le sac de Nesles ? M. Renet l'a-t-il donc oublié ?

D'un autre côté, il a peut-être pris un peu trop au tragique le procès qui s'éleva entre la commune et l'évêque, lorsque Louis XI, par ses lettres patentes de janvier 1474, prétendit remettre le maire et les pairs dans les droits de justice qui leur auraient appartenu jadis, en vertu d'une charte de Philippe le Bel, impossible à retrouver. Le roi avait fait là aux communiens un cadeau qui les gêna fort et dont ils éprouvèrent plus d'ennuis qu'ils n'en tirèrent d'avantages. Embarrassés de ce présent énigmatique (puisqu'ils n'ont jamais pu savoir quels étaient les droits qu'on leur restituait), ils ne firent pas une bien terrible opposition à l'évêque et n'eurent pas avec lui des rapports aussi tendus que le feraient croire certains factums rédigés par les avocats de la ville. Il suffit, en effet, de remarquer leur accord dans beaucoup de circonstances.

Je passe sur les rapprochements que l'auteur de *Beauvais et le Beauvais dans les temps modernes* a établis avec les faits politiques de nos jours, pour examiner son système de références. C'est une des plus graves objections que je puisse lui faire. Dans le cours du récit, les livres, manuscrits et pièces d'archives visés sont indiqués par de simples initiales, dont on trouve la signification à la fin du volume ; ainsi, A. C. veut dire archives communales de Beauvais. Jusque-là rien à dire : du moment qu'une table bien faite de ces abréviations est dressée, on peut s'en contenter, bien que ce soit assez incommode. Mais ces références elles-mêmes ne peuvent être utiles qu'autant qu'elles sont complètes. Or, pour les exigences de la critique moderne, il ne suffit pas de marquer que tel document est dans tel fonds d'archives, que tel événement a été raconté par tel auteur, il faut préciser la cote du document, il faut mentionner l'édition et noter la page du livre où l'auteur en question a raconté le fait. M. Renet n'a agi ainsi qu'exceptionnellement ; presque toujours il se contente de renvoyer, par exemple,

aux publications de l'Athénée du Beauvaisis, aux archives communales de Beauvais ou d'Amiens, à la *Bibliothèque de l'École des chartes*, aux *Documents inédits de l'Histoire de France*, à Jacques du Clercq, à M. Léopold Delisle, aux *Mémoires de Commynes*, etc., sans plus de détails. Il y a encore d'autres inconvénients : où trouver, à moins de faire des recherches spéciales, certains auteurs ou certaines pièces citées, tels que Chofflart, *Quatrième compte extraordinaire*, le *Dénombrement de l'évêché de Beauvais de 1454*¹, les *États journaliers de l'hôtel du duc de Bourgogne*, les *Événements remarquables*, les *Registres capitulaires du chapitre de Beauvais*, etc.²? De plus, la table des abréviations est loin de les comprendre toutes. Que signifient, par exemple, les initiales A C S (p. 165, 166, 170 à 173), A N N (p. 117), B R (p. 206), C H (p. 63, 70, 72, 76, 117), C R (p. 223), C S (p. 266), C V (p. 116), J D F (p. 63), J O (p. 275), J P (p. 412), L D F (p. 44, 66, 78, 90, 94, 242 à 244, 348 à 351), etc.? Aussi je n'hésite pas à dire qu'il faut être très familier avec les sources de l'histoire de Beauvais pour s'y reconnaître.

J'aurais encore des observations à présenter sur quelques points secondaires, sur l'importance donnée aux témoignages de certaines personnes ayant vécu plus d'un siècle après les événements, sur la façon d'intercaler les documents dans le texte, sur les variations d'orthographe pour les noms de personnes, etc.; je pourrais enfin relever plusieurs erreurs, relatives surtout à des noms de lieux³, et dont la plupart sont dues à des fautes d'impression⁴, mais je ne veux pas prolonger.

1. Et non de 1554, comme il est imprimé avec une erreur typographique.

2. Si j'élève cette objection, c'est que beaucoup de ces documents ne sont plus conservés dans les fonds d'archives où ils devraient régulièrement se trouver : l'original du quatrième compte de Nicolas Chofflart est dans le carton n° IX de la collection Aux Cousteaux (aujourd'hui au grand séminaire de Beauvais); les copies prises au siècle dernier sur les registres capitulaires sont partagées entre les collections particulières Aux Cousteaux, Troussures et Borel de Brétizel, etc.

3. En voici quelques-unes : p. 13, 115, etc. Halluin, Hallewyn, *pour* Haluin; p. 30, Offimont, près de Senlis, *pour* Offemont; p. 238, Mazières-en-Santerre, *pour* Mézières; p. 345, Vecours-en-Brie, *pour* Vercors-en-Dauphiné (voy. p. 205); p. 490, Lindingen, *pour* Ledinghen; p. 491, l. 8, Esclebec, *pour* Esquelbecq; l. 19, Rambares et Dompierre, *pour* Rambures et Dampierre, etc.

4. Exemples : p. 9, Chalannes, *c'est* Chabannes; p. 14, Guillaume de Hollande, *c'est* G. de Hellande; p. 32, Bucil, *c'est* Bueil; p. 294, Du Conge, *pour* Du Cange; p. 465, quennes de vin, *pour* queues; p. 491, l. 10, la date de 1503 doit être corrigée en 1502; p. 151, Tamizey de Larroque est orthographié Tamisey de Larroque; p. 559, l. 11, fierte doit être lu à la place de fierté; p. 570, notre confrère M. Roussel (orthographié Rousselle), archiviste de l'Oise, est qualifié d'architecte départemental, etc. Certaines de ces erreurs typographiques portent sur les indications bibliographiques et compliquent les recherches : p. 109, l. 30, *au lieu de A. C., il faut C F* (compte de Chofflart), etc.

ger outre mesure ce compte-rendu. D'ailleurs, tout cela n'empêchera pas que le livre de M. l'abbé Renet ne soit écrit avec une très grande sincérité, avec une science très réelle et avec des informations très sûres et très nombreuses.

L.-H. LABANDE.

Le livre de comptes de Jacme Olivier, marchand narbonnais du XIV^e siècle, publié avec une introduction, un glossaire, des notes et des tables par Alphonse BLANC. T. II, 4^{re} partie. Paris, Alphonse Picard et fils, 1899. In-8°, vi-672 pages.

M. A. Blanc vient d'apporter une importante contribution aux publications de textes commerciaux du moyen âge. Mais il est, je crois, nécessaire d'attendre qu'il ait pu rédiger l'introduction promise à ses lecteurs, pour parler avec quelque détail de cet ouvrage. Le seul volume paru jusqu'à présent contient le texte même du livre de comptes. Dans un premier appendice ont été réunis les comptes des correspondants de Jacme Olivier; dans un second, l'éditeur a publié une importante série de soixante-huit pièces justificatives, empruntées aux archives de Narbonne. Elles sont curieuses et paraissent publiées avec soin. M. Blanc a désigné celles qui avaient été déjà imprimées; enfin il paraît avoir daté avec attention ses documents, en tenant compte des différents styles. Mais, je le répète, il ne sera possible de dire de cette publication tout le bien qu'elle mérite sans doute, que le jour où elle sera plus avancée.

H. M.

V. MORTET. *Étude archéologique sur l'église abbatiale Notre-Dame d'Alet* (Extrait du *Bulletin Monumental*). Paris, Alph. Picard. In-8°, 55 pages, 3 phototypies.

L'église abbatiale Notre-Dame d'Alet est à peine connue : Mérimée s'en est occupé quelque peu; Taylor en a donné des dessins; Quicherat lui a consacré une demi-ligne; Viollet-le-Duc en a publié une fort jolie porte, afin de soutenir une fois de plus sa thèse sur l'influence gréco-syrienne. Avec une monographie locale, dont l'auteur prend l'abside du XII^e siècle pour le reste d'un temple de Diane, c'est tout ce que M. V. Mortet a pu signaler dans sa bibliographie, et on sait combien soignées et complètes sont les bibliographies dressées par notre confrère. M. V. Mortet a pensé que l'abbatiale d'Alet méritait une description, et il s'est mis à l'œuvre.

L'église est à trois nefs, avec transept. L'abside est polygonale; la voûte en est à pans coupés et divisée en compartiments par des nervures décoratives, logées dans les angles rentrants et qui partent de la

clef. Cette voûte est percée de fenêtres qui s'ouvrent à l'extérieur par de petites baies d'une extrême simplicité. D'autres fenêtres sont pratiquées plus bas, dans les parois de l'abside. Les bras du transept sont peu développés. Dans la nef, les grandes arcades sont basses et mesquines, tandis que le triforium, extraordinairement grand, présente des baies plus hautes et, sur certains points au moins, plus larges que les arcades elles-mêmes; l'arc en plein cintre de ces baies du triforium est orné de demi-boules. La galerie de premier étage qui circule au-dessus des bas-côtés est éclairée par de belles et larges fenêtres; le bas-côté ne reçoit de jour qu'indirectement et de la nef. Le mur de fond présente deux fenêtres jumelles surmontées d'un oculus. Plus bas et contre la paroi intérieure de ce même mur, un système d'arcature assez étrange paraît destiné à porter un passage mettant en communication les deux tribunes latérales. Deux tours carrées s'élèvent sur les flancs de l'édifice. Enfin, il faut signaler à l'abside une décoration sculpturale riche et ferme, une corniche très haute, des chapiteaux somptueux posés sur de robustes colonnes engagées; bref, tout un dispositif que M. Mortet rapproche avec raison des absides bien connues de Béziers.

De ce mémoire très consciencieux, l'impression se dégage que le monument est fort curieux. C'est un beau spécimen des œuvres dues à ces admirables architectes du Midi, dont la science constructive et le sens esthétique s'étaient affinés à l'école de l'antiquité romaine. Assurément, en dépit de son déplorable état de ruine, l'abbatiale Notre-Dame d'Alet était digne qu'on la mit en lumière. Les archéologues seront reconnaissants à M. V. Mortet de s'y être employé.

Peut-être auraient-ils souhaité un peu plus de précision et de clarté dans les descriptions, et des dessins, plan et coupes, sans lesquels il est bien malaisé d'avoir des monuments une idée exacte et complète. Un plan avec indication des points cardinaux servirait, par exemple, à résoudre une difficulté que M. Mortet soulève incidemment, p. 20 : « Le mur *septentrional* qui forme le fond de la nef vis-à-vis de l'abside... » S'il n'y a pas là un lapsus, si réellement l'église est orientée de façon anormale et le chevet tourné vers le midi, il eût été utile de noter le fait de façon plus explicite.

Quelle est la date de Notre-Dame d'Alet? M. Mortet se prononce pour la première moitié du ^{xii}^e siècle (p. 54), et l'un des motifs de son opinion est (p. 51) la présence de croisées d'ogives « sous l'étage des tribunes. » Cela suggère une double observation.

En premier lieu, si ces croisées d'ogives datent de la construction même de l'église, on n'admettra pas sans peine que l'édifice remonte à la première moitié du ^{xii}^e siècle. Il est au moins improbable que les maîtres d'œuvres de la contrée aient systématiquement appliqué ce principe dès une époque aussi reculée.

Mais on peut se demander, — et c'est là ma seconde observation, —

si ces croisées d'ogives ne sont pas dues à un remanient, à une adjonction. L'existence d'un triforium dans une nef de style provençal telle que celle-ci est déjà très singulière. L'anomalie se complique de diverses particularités que j'ai à dessein relevées dans ma description : importance excessive de la galerie de premier étage, qui est seule éclairée, à l'exclusion du collatéral de rez-de-chaussée, ampleur démesurée et décoration du triforium, qui contrastent avec la pauvreté des grandes arcades. Tout s'explique si l'on admet que grandes arcades et bas-côtés ont été coupés en deux dans le sens de la hauteur par l'addition de tribunes, comme cela s'est pratiqué à l'abbatiale catalane de San-Pere-de-Roda; le niveau des tribunes était commandé par le niveau des fenêtres. On comprend du même coup qu'il y ait précisément des croisées d'ogives dans la construction de ces tribunes, et non pas dans les parties hautes de l'église, où l'emploi en serait plus rationnel.

Je n'ai pas visité Alet, et mon raisonnement a le grave défaut d'être construit un peu *a priori*. Aussi ne saurais-je avoir la prétention de résoudre le problème. Je me borne à poser la question. M. Mortet pourra sans doute se procurer des photographies nettes, indiquant les joints de l'appareil et donnant l'élévation sur la nef des travées qui subsistent; je serais bien surpris si l'examen minutieux des maçonneries ne l'amenait pas à constater que les tribunes ont été faites après coup.

Cette divergence sur un point de détail ne m'empêche pas d'apprécier les mérites et de reconnaître la portée du travail de M. V. Mortet. On a plaisir à y retrouver cette curiosité, cette érudition qui font, par exemple, des *Observations sur la forme des colonnes romanes* l'une des pages les plus étudiées et les plus curieuses de notre histoire monumentale.

J.-A. BRUTAILS.

Université de Paris. Bibliothèque de la Faculté des lettres. VII. *Essai de restitution des plus anciens mémoriaux de la Chambre des comptes de Paris* (PATER, NOSTER¹, NOSTER², *Qui es in cælis*, *Croix*, A¹), par MM. Joseph PETIT, archiviste aux Archives nationales, et GAVRILOVITCH, MAURY et TEODORU, avec une préface de Ch.-V. LANGLOIS, chargé de cours à la Faculté des lettres de l'Université de Paris. Paris, Félix Alcan, 1899. In-8°, xxii-263 pages.

Il convient de féliciter les élèves de M. Ch.-V. Langlois et leur maître d'avoir obtenu les crédits nécessaires à l'impression d'un travail aussi intéressant. La Chambre des comptes, jusqu'à présent, a peu retenu l'attention des érudits, et je ne connais guère de nom à ajouter à ceux de MM. de Boislesle, Marnier, Couderc et à celui de M. le colonel Borrelli de Serres, qui les uns et les autres ont étudié soit l'or-

ganisation intérieure de la Chambre des comptes, soit les mémoires, soit des détails de la comptabilité. C'est pour cela que le volume de M. Ch.-V. Langlois sera si utile. Tout en traitant le sujet avec brièveté, il a su, avec son ordinaire netteté, résumer l'état de la question des mémoires, et il a exposé les raisons qu'il a eues d'être assuré de l'existence de deux registres *Noster* et de la conservation d'un seul des mémoires qu'il a reconnu être le *Noster*¹, passé de la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés sur les rayons de la Bibliothèque nationale¹. Enfin, il signale un autre volume du même établissement² et prouve que ce manuscrit « a été copié, sinon sur *Noster*² lui-même, au moins sur un manuscrit qui lui ressemblait comme un frère. » Tous les mémoires n'ont donc pas péri dans l'incendie de 1737, et cette démonstration seule eût suffi à justifier l'impression de la préface de M. Langlois.

Ses élèves ont, sous sa direction, tracé des cadres où les notions nouvelles prendront leur place, et en particulier notre confrère, M. Joseph Petit, s'est chargé de mettre au point les notes recueillies par lui-même et ses camarades. Évidemment « il était certain d'avance que, si imparfait que fût le résultat final de la collaboration, il ne serait pas nul... »

Mais peut-être certains détails auraient gagné à être un peu plus surveillés. En premier lieu, il semble qu'il était bon de dresser, pour les documents datés, une table chronologique, dont l'absence rend l'usage du volume moins commode qu'il ne devrait être; et puis est-il certain que, pour quelques documents sans date, il était impossible d'en proposer une au moins approximative?

En second lieu, dans un volume tel que celui-ci, l'identification des noms de lieux est une chose importante. Par une note qui précède le texte de plusieurs documents fort curieux, M. J. Petit a prévenu le lecteur que « les noms de lieu ne sont pas identifiés en note; ils le sont dans l'*Index* alphabétique qui termine le volume. » Mon attention s'est arrêtée, par malheur, sur un texte intéressant, relatant les « despens faicts pour le charroy qui vint à Paris de plusieurs baillyes » en 1328, et j'ai parcouru de suite la liste des charrois de « la baillie de Vermandois » et de la « baillie de Vitry. » J'ai constaté avec peine que les identifications des noms de lieux pour ces deux bailliages avaient été traitées bien légèrement. Il semble que M. Ch.-V. Langlois aurait rendu service à ses élèves en vérifiant cette partie du travail.

Je leur sou mets les quelques observations suivantes faites au hasard : « Signy-en-Pertian » n'est pas Chigny (Aisne, cant. de la Capelle)³;

1. Latin 12814.

2. Français 2833.

3. P. 194.

c'est Signy-en-Portien ou Signy-l'Abbaye (Ardennes, arr. de Mézières, ch.-l. de cant.). — Sans doute, « Morimont » n'est pas dans la Haute-Marne (comm. de Langres), mais c'est Moiremont (Marne, arr. et cant. de Sainte-Menehould). — En imprimant « l'abbé de Chartres, » les éditeurs ont mis une note : « Ms. Chartrices. » C'est dans la note, j'imagine, qu'il faut chercher la leçon exacte et reconnaître le nom Chatrices (Marne, arr. et cant. de Sainte-Menehould). — Faut-il identifier « l'hostelière de Brenne » avec *Brienne*? Je crois bien qu'il fallait dire *Braisne*. La chose est hors de doute pour « l'abbé de Saint Yves de Brenne, » dont l'église est si connue. — « Bailleval en Diolet » ne peut être « Bailleval-en-Argonne¹, » dans la Marne; c'est Belval-en-Dieulet, aujourd'hui dans les Ardennes (arr. de Vouziers, cant. de Buzancy, comm. de Belval-Bois-des-Dames)². — Enfin, on est étonné qu'il n'ait pas été possible aux éditeurs de compléter la mention : « le prieur de Saint... en Basoche³. » Ils ont écrit en note : « Le nom du saint, qui était sans doute illisible dans *Croix*, est en blanc dans les mss. » Était-il si difficile de proposer le nom du prieur de *Saint-Thibault* dessus Bazoches (Aisne, arr. de Soissons, cant. de Braisne)?

H. MORANVILLÉ.

Alexander CARTELLIERI. *Philipp II August, König von Frankreich, Zweites Buch : Philipp August und Graf Philipp von Flandern (1180-1186)*. Leipzig-Paris, 1899. In-8°, p. 95-192 et 77-112.

Dans ce fascicule, suite du t. I du grand ouvrage qui va être consacré à Philippe-Auguste, se déroulent les premières années de son règne propre. Nous assistons à l'ouverture de la succession de Vermançois, à la brouille entre Philippe-Auguste et le comte de Flandre, à la lutte victorieuse du roi adolescent contre la coalition féodale. Lorsqu'a paru le premier fascicule de l'œuvre entreprise par M. Cartellieri, j'ai dit longuement tout le bien que je pensais de son zèle et de sa méthode⁴. Le supplément bibliographique imprimé sur la couverture, en attendant l'achèvement du t. I, suffit à lui seul à éclairer le lecteur sur la valeur de l'ouvrage et à montrer que M. C. est parfaitement au courant de la science. M. C. a réussi même à découvrir quelques documents inédits, entre autres une lettre de Guibert de Gembloux à l'archevêque de Cologne, sur les rapports de la royauté française et de l'empire.

Ch. PETIT-DUTAILLIS.

1. La forme actuelle est d'ailleurs, non *Bailleval*, qui n'est même pas noté dans Longnon, *Dictionnaire topographique du département de la Marne*, p. 21, mais Belval.

2. P. 196.

3. P. 194.

4. *Bibl. de l'Éc. des chartes*, 1899, p. 288 et suiv.

H.-François DELABORDE. *Vie de saint Louis par Guillaume de Saint-Pathus, confesseur de la reine Marguerite.* (Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire, fasc. 27.) Paris, A. Picard, 1899. In-8°, xxvii-166 pages.

Guillaume de Saint-Pathus, confesseur de la reine Marguerite, a écrit la « Vie de saint Louis » dans un but apologétique et d'édification bien évident. Son œuvre, malgré des défauts trop manifestes, possède cependant une valeur historique incontestable et que nous chercherions en vain dans des ouvrages où les mêmes tendances s'accusent, tels que le récit du chapelain du roi en Égypte, Guillaume de Chartres, ou la « Vita » de Geoffroy de Beaulieu.

Dans la préface placée en tête de la nouvelle édition, M. Delaborde se livre à une consciencieuse étude sur l'ouvrage et ses sources, l'auteur, les manuscrits et les éditions. Deux points sur lesquels il se sépare de ses devanciers méritent d'être signalés. Il propose d'identifier l'auteur de la « Vie de saint Louis, » autrefois connu sous le nom de Guillaume, confesseur de la reine Marguerite, avec le « Saint-Patur, confesseur, » mention grattée postérieurement, mais qui se lisait dans le plus ancien manuscrit. L'apparente étrangeté de la forme « Saint-Patur » avait fait hésiter les éditeurs précédents, mais M. Delaborde remarque avec justesse qu'elle dérive rationnellement du mot latin « sanctus Pathusius. » Il reste donc établi que le confesseur de la reine s'appelait Guillaume de Saint-Pathus (du nom d'une commune du canton de Dammartin-en-Goële, dép. de Seine-et-Marne). En second lieu, se basant sur ce fait que le pape Boniface VIII, souvent mentionné dans l'ouvrage, n'est qualifié de « bonne mémoire » qu'au dernier chapitre des « Miracles, » M. Delaborde ramène la composition de la « Vie de saint Louis » entre les dates extrêmes, 4 décembre 1302 et 11 octobre 1303 (jour de la mort de Boniface VIII) au lieu des dates 1302-1307 précédemment admises.

L'ouvrage est divisé en vingt chapitres, précédés d'un prologue. A l'exception des deux premiers, consacrés à l'enfance et à la jeunesse de saint Louis, les autres chapitres se composent pour la plupart d'une suite de traits tirés de la vie du saint, juxtaposés sans ordre apparent et qui se rapportent à une vertu particulièrement pratiquée par Louis IX. De fait, ce classement soi-disant méthodique mène à la confusion et à l'arbitraire. Dans le chapitre III sont rassemblées des anecdotes qui prouvent, suivant l'auteur, la « ferme créance » du roi, et le confesseur cite entre autres traits le départ de saint Louis pour la croisade à la suite d'une maladie qui le frappa à Pontoise, sa noble attitude en présence des infidèles, quand, captif, il refusa d'armer chevalier un de leurs chefs, les places qu'il fit fortifier en terre sainte, les dispositions rigoureuses qu'il promulgua contre les blasphémateurs, etc. Point n'est

besoin d'insister davantage pour montrer que si dans le nombre quelques traits témoignent en effet de la foi ardente du roi, il en est d'autres aussi pour qui l'application est loin d'être évidente. Tout en tenant compte du défaut de composition de l'ouvrage, et sans oublier les souvenirs personnels dont Joinville enrichit sa chronique, la « Vie » du confesseur demeure cependant une source précieuse de renseignements sur la vie intime de saint Louis. Mais le côté religieux et mystique attira particulièrement l'attention de Guillaume de Saint-Pathus, car ce fut à la demande de Blanche, fille de saint Louis, sa pénitente, qu'il colligea ses pieuses anecdotes et non, comme il le dit lui-même, « en curieuse ne aournée maniere d'escrire... », mais loiaument, si com eles sont escriptes, prouvées et examinées par le cort de Romme..., pour ce que eles soient creues plus certainement de toute bonne gent. » Quoi d'étonnant s'il énumère avec complaisance les messes que le roi entendait chaque jour, le nombre de cierges qu'il faisait allumer sur l'autel suivant la solennité de la fête du jour ou de l'anniversaire qu'il commémorait ? Le chapitre VI, « qui est de sa fervent devociion, » n'a pas moins de vingt pages dans la présente édition. Les œuvres de charité du roi tiennent également une large place dans la « Vie » du confesseur. Les fondations pieuses sont énumérées tout au long, et, chose qui ne saurait nous surprendre sous la plume d'un cordelier, Guillaume s'étend longuement sur la sollicitude de saint Louis pour l'institut monastique, sur le respect qu'il témoignait aux moines, le plaisir qu'il prenait à entendre de leur bouche la parole de Dieu. Il aimait aussi à se rendre dans quelqu'une de leurs abbayes, à Royaumont notamment ; là, il se trouvait au milieu des fils de saint Bernard, que les rois de France, depuis Louis VII, avaient constamment entourés d'une vigilante protection.

En revanche, les faits historiques du règne sont fort négligés par notre auteur ; s'il en parle, ce n'est qu'accidentellement et parce qu'ils sont de bon exemple. Toutefois, le chapitre XVIII présente un intérêt plus général. Comme preuves de l'esprit de justice du roi, Guillaume de Saint-Pathus a résumé un certain nombre de procès jugés au temps de Louis IX. Nous n'insisterons pas sur la valeur de ce document. P. Paris en a donné des extraits nombreux et les a commentés avec sa science accoutumée dans la notice qu'il a consacrée au « confesseur » (*Histoire littéraire*, t. XXV, p. 154-177).

Le confesseur de la reine Marguerite aurait pu faire appel à des souvenirs personnels, mais il s'est contenté d'utiliser presque exclusivement les dépositions contenues dans l'enquête de canonisation faite en 1282. C'est l'opinion à laquelle se range M. Delaborde après P. Paris ; le témoignage du confesseur est d'ailleurs formel. Les sources de l'ouvrage connues, nous pouvons avoir foi en la véracité de l'auteur ; la « Vie de saint Louis » acquiert de ce fait plus de prix encore à nos yeux, puisque par elle nous connaissons une partie de cette enquête de

1282, si minutieusement établie, si considérable (le poids du parchemin, au dire du pape, excédait la charge d'un âne) et perdue presque tout entière. Malheureusement, l'ouvrage nous est parvenu sous la forme d'une traduction maladroite et fautive parfois d'un texte original latin aujourd'hui perdu; aussi, la langue en est-elle monotone et sans charme. Au défaut de composition signalé plus haut, M. Delaborde a remédié au moyen d'une « table générale. » On trouvera au mot « Louis IX, » classés chronologiquement, les faits épars dans la « Vie » du confesseur, auxquels M. Delaborde a pu assigner une date.

Ce travail n'est pas un des moindres mérites de la nouvelle édition de M. Delaborde, qui se recommande d'ailleurs par un texte scientifiquement établi.

Comte Maxime DE GERMINY.

Monographie de la cathédrale d'Angers. Monument, sépultures, trésor, tapisseries, vitraux, par Joseph DENAIS. Paris, Laurens, 1899. In-8°, xxiv-499 pages et 8 planches.

Cet ouvrage était destiné à former un volume de l'*Inventaire général des richesses d'art de la France*, dont la publication est interrompue depuis 1891. L'auteur s'est donc proposé de décrire le mobilier ancien et moderne de la cathédrale d'Angers, en y joignant une courte histoire de l'édifice et une étude sommaire de son architecture. Les recherches patientes de M. Denais lui ont permis de rétablir le texte des quatre-vingt-dix inscriptions gravées dans la cathédrale avant la Révolution, car l'édifice ne renferme plus aujourd'hui que dix monuments funéraires. Au lieu de ranger les épitaphes suivant leur ancien emplacement, il eût été préférable de les classer par ordre de date.

Le plus ancien tombeau de la cathédrale était celui de l'évêque Ulger, mort en 1149. Son cercueil de pierre, enfermé dans une châsse en bois et ouvert en 1896, renfermait un calice d'étain, une crosse à volute d'ivoire, un anneau d'or et la matrice de son sceau. La châsse était ornée d'une plaque d'émail qui représentait l'évêque. Les tombes de bronze des évêques Guillaume de Beaumont, mort en 1240, et Nicolas Geslant, mort en 1291, étaient également remarquables. Le roi René avait dirigé lui-même l'exécution de son monument funèbre, sculpté par Pons Poncet et Jacques Moreau de 1452 à 1459. Son cercueil, ouvert en 1896, renfermait une couronne, un sceptre terminé par une fleur de lis et un globe surmonté d'une croix. On pouvait encore admirer les plaques de cuivre qui recouvraient les restes de plusieurs évêques du xv^e et du xvi^e siècle et les tombeaux en marbre de Jean Olivier, mort en 1540, et de Jean Dumas, mort en 1557.

Le trésor fut, malheureusement, dépouillé de ses richesses pendant la Révolution, mais M. Denais aurait dû consulter les anciens inventaires pour décrire les plus belles pièces d'orfèvrerie. Le chapitre con-

sacré aux tapisseries est un des meilleurs de l'ouvrage. Cette magnifique collection, décrite avec le plus grand soin, forme une histoire complète de l'art du tapissier depuis le *xiv^e* siècle jusqu'à la fin du *xviii^e* siècle. La pièce la plus célèbre, qui représente des scènes tirées de l'*Apocalypse*, fut commandée en 1377 par Louis, duc d'Anjou, à son tapissier Nicolas Bataille, comme M. Guiffrey l'a démontré. M. Denais a reproduit les légendes explicatives de tous les panneaux après avoir indiqué leur provenance. Grâce à son étude approfondie, ces curieuses tapisseries, aussi remarquables que celles de la cathédrale de Reims, seront connues dans leurs moindres détails.

La description des vitraux qui termine cette monographie ne pourra manquer d'intéresser les archéologues. On sait que les plus anciennes verrières de la cathédrale remontent à la fin du *xiii^e* siècle. Les peintres verriers du *xiii^e* et du *xvi^e* siècle avaient également contribué à enrichir le monument de véritables œuvres d'art qui sont encore intactes aujourd'hui. Le livre de M. Denais se recommande par la précision du style et par ses documents épigraphiques, mais le petit nombre des planches ne permet pas d'apprécier toute la valeur de l'ancien mobilier et des tombeaux dont Gaignières avait conservé le souvenir. Il serait à souhaiter que chacune de nos cathédrales fût l'objet d'un travail analogue, car toutes leurs richesses artistiques sont intimement liées à leur histoire.

Eugène LEFÈVRE-PONTALIS.



LIVRES NOUVEAUX.

SOMMAIRE DES MATIÈRES.

GÉNÉRALITÉS, 128.

SCIENCES AUXILIAIRES. — Épigraphie, 56, 78. — Manuscrits, 3, 30, 35, 66, 77, 117, 119, 126, 143, 148. — Typographie, 41, 103. — Bibliographie, 65.

SOURCES. — Hagiographie, 69. — Chroniques, 18, 57. — Correspondance, 50. — Archives, 17, 40, 67, 79, 156, 168. — Cartulaires, etc., 1, 29, 43. — Chartes, 81, 83, 98. — Regestes, 55. — Inventaires, 24, 60. — Comptes, 20, 42.

BIOGRAPHIE, GÉNÉALOGIE. — Amédée, comte Verd, 137; saint Antonin, 115; Jeanne d'Arc, 31, 111; Atti, 113; Avencebrol, 162; Benoît XIII, 51; Catherine de Médicis, 20; Charlemagne, 71; Charles I^{er} d'Anjou, 21; Childéric III, 44, 97; Clément IV, 21; Clément VII, 51; Conradin,

21; saint Didier, 160; Édouard III, 102; Eeckhout, 134; sainte Françoise Romaine, 132; Fugger, 150; Jacquemin Gérard, 142; Giotto, 146; Hugues Capet, 98; saint Ismidon, 15; Lantivy, 34; Laxart, 31; Jehan Le Forestier, 6; L'Estourbeillon, 34; Louis XI, 20; Louis XII, 20; Louis IV de Bavière, 125; sainte Lutgarde, 69; saint Mars, 91; Silvestro dei Medici, 36; Oliva, 114; Paul Diacre, 23, 26, 68, 165; René II, 142; Richemont, 34; Savonarole, 100; Sforza, 10; Suigo, 38; saint Thomas d'Aquin, 162; Vannier, 33.

DRÖIT, 9, 45, 58, 71, 89, 90, 141, 149, 161.

INSTITUTIONS, 107, 112.

HISTOIRE ÉCONOMIQUE, MOEURS, 9, 12, 19, 60, 87, 93, 167.

MÉDECINE, SCIENCES, ENSEIGNEMENT, 39, 92, 162, 164.

ARCHÉOLOGIE, 5, 7, 11, 32, 61, 96, 129, 158, 159, 163. — Architecture, 47, 49, 101, 116, 123, 144. — Peinture, 16, 105. — Tapisserie, 6 *bis*. — Numismatique, 154. — Théâtre, 72.

RELIGIONS. — Judaïsme, 12. — Catholicisme, 70; églises nationales, 152; ordres religieux, 1, 51, 65, 125, 135, 151; lipsanographie, 106.

LANGUES ET LITTÉRATURES, 155. — Langue latine, 131, 146. — Langues romanes, 109; français, 108; italien, 28, 53, 54, 63, 130, 138, 145. — Langues germaniques, 85; allemand, 121; anglo-saxon, 2. — Langues scandinaves, 48.

SOMMAIRE GÉOGRAPHIQUE.

Alep, 80; Angleterre, 129; Annecy, 24; Aquitaine, 46; Auch, 45; Auteuil, 155; Autriche, 104; Bâle, 13; Bayonne, 45; Beauvaisis, 112; Belvès, 161; Bohême, 120; Bordeaux, 37; Boulogne, 136; Bourg-Saint-Bernard, 4; Brescia, 52; Brioude, 124; Carrare, 95; Castellane, 94; Castellbo, 110; Castille, 74; Chalonnes-sur-Loire, 87; Côme, 27; Enskirchen, 32; Erfurt, 14; Espagne, 25; Florence, 95; Fribourg-en-Brisgau, 83; Gard, 17; Hanovre, 163; Hazebrouk, 58; Honfleur, 22; Jandevures, 88; la Teste, 86; le Vigan, 64; Lille, 40; Limbourg, 73; Lunéville, 8; Lyonnais, 46; Lyon, 135; Maestricht, 133; Milan, 39, 139; Moravie, 120; Munich, 84; Nuremberg, 72; Orient latin, 82; Padoue, 140; Palerme, 90; Paris, 156; Pignerol, 29, 153; Pistoie, 104; Pologne, 127; Pontoise, 42; Prague, 149; Quedlinbourg, 99; Rapallo, 55; Rome, 116, 118, 160; Saint-Martin-la-Garenne, 62; Salamanque, 92; Santa-Maria-ad-Rupes, 147; Scandolara, 101; Sééz, 75; Sens, 78; Sicile, 67, 89; Sigüenza, 123; Silésie, 167; Strasbourg, 157; Toul, 56, 142; Turin, 122; Ueckermünde, 96; Vallée de Josaphat (Notre-Dame de la), 81; Vechta, 7; Venise, 95; Verdun-sur-Garonne, 59; Werden, 49; Worms, 19; Wurzbouurg, 151.

1. Acta capitulorum generalium ordinis Prædicatorum. Vol. II. Ab

anno 1304 usque ad annum 1378. Recensuit fr. Benedictus Maria Reichert. Romæ, in domo generalitatis, 1899. Gr. in-8°, xi-460 p. (Monumenta ordinis fratrum prædicatorum historica, tomus IV.)

2. ALFRED'S (König) Uebersetzung von Bedas Kirchengeschichte, hrsg. von Jac. Schipper. II, 2. Leipzig, G. H. Wigand, 1900. In-8°, v p., et p. xi-xlvi, 513-743, 2 pl. (Bibliothek der angelsächsischen Prosa, IV.) 12 m.

3. ALMAGRO Y CARDENAS (Antonio). Catálogo de los manuscritos árabes que se conservan en la Universidad de Granada. Granada, tip. viuda é hijos de Paulino V. Sabatel, 1899. In-8°, 19 p. 1 p. 25.

4. ARIÈS (abbé Saturnin). Histoire du Bourg-Saint-Bernard. 2^e édition. Toulouse, E. Privat, 1899. In-8°, 455 p.

5. Ausstellung von Kunstwerken des Mittelalters und der Renaissance aus Berliner Privatbesitz, veranstaltet von der kunstgeschichtlichen Gesellschaft. 20. V. bis 3. VII. 1898. Berlin, G. Grote, 1900. In-fol., vi-178 p., pl., ill. 60 m.

6. BALINCOURT (comte E. DE). Jehan Le Forestier, seigneur de Vauvert (1464-1494). Nîmes, impr. Chastanier, 1899. In-8°, 47 p.

6 bis. BARBIER DE MONTAULT (Mgr X.). La Tapisserie des saints Gervais et Protas à la cathédrale du Mans. Laval, A. Goupil, 1900. In-8°, 38 p.

7. Bau- und Kunstdenkmäler (die) des Herzogtums Oldenburg. II. Amt Vechta. Oldenburg, G. Stalling, 1900. Gr. in-8°, vii-197 p., grav., 7 pl. 6 m. 75.

8. BAUMONT (H.). Histoire de Lunéville. Lunéville, Bastien, 1900. In-8°, xiii-769 p.

9. BELOW (Georg von). Territorium und Stadt. Aufsätze zur deutschen Verfassungs-, Verwaltungs- und Wirtschaftsgeschichte. München, R. Oldenbourg, 1900. In-8°, xxi-342 p. (Historische Bibliothek, XI.) 7 m.

10. BENADDUCI (Giovanni). Nuovo documenti sforzeschi secondo l'archivio Gonzaga di Mantova e quello di Tolentino. Tolentino, tip. Francesco Filelfo, 1899. In-8°, 27 p. (Nozze Arturo Guarnieri-Beatrice Silverj Gentiloni.)

11. BERGNER (Heinrich). Grundriss der kirchlichen Kunstaltertümer in Deutschland. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1900. In-8°, vii-374 p., ill. 7 m.

12. BERLINER (A.). Aus dem Leben der deutschen Juden im Mittelalter. Berlin, M. Poppelauer, 1900. In-8°, v-142 p.

13. BERNOULLI (August). Basels Antheil am Burgunderkriege. III. Murten und Nancy, Basel, R. Reich, 1900. In-4°, 51 p., pl., cartes. (78.

Neujahrsblatt, hrsg. von der Gesellschaft zur Beförderung des Guten und Gemeinnützigen.) 1 m. 40.

14. BEYER (Carl). Geschichte der Stadt Erfurt. 1. Lieferung. Erfurt, Keyser, 1900. In-8°, 32 p. 0 m. 80.

15. BEYSSAC (J.). Notes pour servir à l'histoire de l'église de Lyon. Saint Ismidon de Sassenage, chanoine de Lyon, évêque de Die. Lyon, impr. Vitte, 1900. In-8°, 14 p.

16. BIASUTTI (Giuseppe). Gli affreschi scoperti nella chiesa di S. Gervasio di Nimis. Udine, tip. Domenico del Blanco, 1899. In-8°, 20 p.

17. BLIGNY-BONDURAND. Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790. Gard. Archives civiles, série E. T. II : Notaires (suite). Nîmes, impr. Chastanier, 1900. In-4°, xi-475 p. 10 fr.

18. BOOR (C. DE). Bericht über eine Studienreise nach Italien, Spanien und England zum Zwecke handschriftlicher Studien über byzantinische Chronisten. Berlin, G. Reimer, 1900. Gr. in-8°, 13 p. (Extrait des *Sitzungsberichte der k. preussischen Akademie der Wissenschaften*.) 0 m. 50.

19. BOOS (Heinrich). Geschichte der rheinischen Städttekultur von ihren Anfängen bis zur Gegenwart mit besonderer Berücksichtigung der Stadt Worms. III. Berlin, J. A. Stargardt, 1899. In-8°, ix-433 p. 6 m.

20. BOSSEBŒUF (L.-A.). Comptes de Louis XI, Louis XII et Catherine de Médicis. Tours, impr. Bousrez, s. d. In-8°, 24 p. (Extrait du *Bulletin trimestriel de la Société archéologique de Touraine*.)

21. BRAYDA (Pietro). La Responsabilità di Clemente IV e di Carlo I d'Anjou nella morte di Corradino di Svevia. Napoli, tip. Pierro e Veraldi, 1900. In-16, 50 p. (Extrait de la *Vita nuova*.)

22. BRÉARD (Charles). Vieilles rues et vieilles maisons de Honfleur, du xv^e siècle à nos jours. Mâcon, Sesaw, 1900. In-16, 354 p.

23. BROSADOLA (G.). Vita ed opere di Paolo Diacono. Cividale, tip. F. Strazzolini, 1899. In-16, 70 p. 0 l. 50.

24. BRUCHET (Max). Trois inventaires du château d'Annecy (1393, 1549, 1585). Chambéry, impr. de veuve Ménard, 1899. In-8°, 112 p. (Extrait du t. XXXVIII des *Mémoires de la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie*.)

25. BURKE (Ulick Ralph). History of Spain, from the earliest times to the death of Ferdinand the Catholic. 2^d edition, with additional notes and an introduction by Martin A. S. Hume. New-York, Longmans, Green and Co, 1900. In-12, xxxi-416 et viii-383 p., cartes. 5 d.

26. CALLIGARIS (Giuseppe). Di alcune fonti per lo studio della vita di Paolo Diacono. Milano, tip. Pietro Confalonieri, 1899. In-8°, 75 p. (Extrait de l'*Archivio storico lombardo*.)

27. CANTIN (Cesare). Storia della città e diocesi di Como. 3ª edizione. Como, Bertolini, Nimi e C., 1899. In-16, 535 p. 3 l.

28. CARDAMONE (Raff.). Intorno al 28° canto dell' Inferno di Dante. Torino, tip. Salesiana, 1899. In-16, 29 p.

29. Cartario di Pinerolo fino al anno 1300, raccolto ed edito da Ferdinando Gabotto. Pinerolo, tip. Chiantore-Mascarelli, 1899. In-8°, 400 p. (Biblioteca della società storica subalpina, II.)

30. Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecæ Vaticanæ edd. hagiographi Bollandiani et Pius Franchi de' Cavalieri. Bruxellis, apud societatem Bollandian., 1900. In-8°, viii-324 p.

31. CHÉVELLE (C.). Jeanne d'Arc à Burey-le-Petit ou Burey-en-Vaux. La famille Laxart. Nancy, impr. de Humblot et Simon, 1899. In-8°, vi-48 p. 2 fr.

32. CLEMEN (Paul), RENARD (Edm.). Die Kunstdenkmäler des Kreises Enskirchen. Düsseldorf, L. Schwann, 1900. Gr. in-8°, vii-265 p., 14 pl., ill. (Die Kunstdenkmäler der Rheinprovinz, IV, 4.) 7 m. 50.

33. COURTAUX (Théodore). Généalogie des Vannier, alias Le Vannier, Le Vanier, Le Vasnier, Le Vennier, Le Venier (Normandie, Maine, Poitou, etc.). Paris, Cabinet de l'historiographe, 1899. In-8°, 71 p.

34. COURTAUX (Théodore), LANTIVY DE TRÉDION (comte de). Histoire généalogique de la maison de Lantivy, de ses alliances et des seigneuries qu'elle a possédées (Bretagne, Maine, Anjou et Languedoc), suivie des généalogies des maisons de l'Estourbeillon (Bretagne) et de Riche-mont de Richard'son (Écosse et France). Paris, Cabinet de l'historiographe, 1899. In-4°, 451 p.

35. CRISPO-MONGADA (Carlo). I codici arabi, nuovo fondo, della biblioteca Vaticana. Palermo, tip. Virzi, 1900. In-8°, vii-104 p.

36. DAMI (Brunetto). Un demagogo del secolo xiv, Silvestro dei Medici. Firenze, Bernardo Seeber, 1899. In-8°, 95 p.

37. DAST LE VACHER DE BOISVILLE. Liste alphabétique des sous-maires, lieutenants de maire, prévôts, jurats, clercs de ville, procureurs-syndics et leurs substituts et trésoriers de la ville de Bordeaux de 1208 à 1790. Bordeaux, impr. Gounouilhou, 1899. In-4°, 43 p.

38. DEABATE (Giuseppe). Jacopo Suigo da San Germano, celebre tipografo piemontese del secolo xv. 2ª edizione. Torino, ditta G. B. Paravia, 1899. In-8°, 29 p.

39. DECIO (F. Car.). La Peste in Milano nell' anno 1451 e il primo lazzeretto a Cusaggo. Milano, tip. L. F. Cogliati, 1900. In-4°, 35 p.

40. DEHAISNES (abbé), FINOT (Jules). Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790. Nord. Archives civiles, série B. Chambre des comptes de Lille. T. I, 1^{re} partie. Lille, impr. Danel, s. d. In-4°, xxiv-423 p.

41. DELALAIN (Paul). L'Imprimerie et la librairie à Paris de 1789 à 1813. Paris, Delalain frères, 1899. In-8°, lx-366 p. 20 fr.

42. DEPOIN (J.). Le Livre de raison de l'abbaye de Saint-Martin de Pontoise (xiv^e et xv^e siècles). Pontoise, 3, rue des Moineaux, 1900. In-8°, 244 p. (Publication de la Société historique du Vexin.)

43. Diplomatarium veneto-levantinum, sive acta et diplomata res venetas, græcas atque Levantis illustrantia a. 1331-1454. Part II. [Edidit Ricardus Predelli.] Venetiis, sumptibus Societatis, 1899. In-4°, xxx-452 p. (Monumenti storici pubblicati dalla r. deputazione veneta di storia patria, serie I, vol. IX.) 25 l.

44. DOINEL (J.-St.). Note sur Hilderik III. Carcassonne, Abbadie, 1899. In-8°, 25 p.

45. DUBARAT (abbé V.). Les Constitutions provinciales de la province ecclésiastique d'Auch (1290-1315) et les statuts du chapitre de Bayonne au xiv^e siècle. Pau, veuve Ribaut, 1899. In-8°, 93 p.

46. DUCHESNE (abbé L.). Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule. II. L'Aquitaine et les Lyonnaises. Paris, Fontemoing, 1899. In-8°, 491 p.

47. EBE (Gustav). Architektonische Raumlehre, Entwicklung der Typen des Innenbaues. I. Bd. Von den ältesten Zeiten bis zum Abschluss der goth. Periode. Dresden, G. Kühnemann, 1900. Gr. in-8°, ix-237 p., ill. 15 m.

48. EDDA (den ældre). Norrone oldkvad fra vikingetiden 9-11 aarhund. e. Chr. Oversatte af G. A. Gjessing. Kristiania, K. Aschehoug, 1900. In-8°, viii-279 p. 3 kr. 50.

49. EFFMANN (Wilhelm). Die karolingisch-ottonischen Bauten zu Werden. I. Strassburg, J. H. F. Heitz, 1900. In-8°, ix-447 p., pl., ill. 48 m.

50. Epistolæ Carolini ævi. Tomus III. Berolini, apud Weidmannos, 1900. In-4°, vii p. et p. 361-679, pl. (Monumenta Germaniæ historica. Epistolarum tomus V.) 11 m.

51. EUBEL (le P. Conrad), O. M. Die avignonensische Obediens der Mendicanten Orden, sowie der Orden der Mercedarier und Trinitarier zur Zeit des grossen Schismas beleuchtet durch die von Clemens VII.

und Benedikt XIII. an dieselben gerichteten Schreiben. Paderborn, F. Schöningh, 1900. In-8°, xx-231 p. (Quellen und Forschungen aus dem Gebiete der Geschichte, I, 2.) 9 m.

52. FE D'OSTIANI (Mgr Fr. Lu.). I conti rurali bresciani nel medio evo. Milano, tip. P. Confalonieri, 1899. In-8°, 53 p. (Extrait de l'*Archivio storico lombardo*.)

53. FEDERZONI (Giov.). Diporti danteschi : la Vita nuova e quando fu composta la Vita nuova. Bologna, ditta Nicola Zanichelli, 1899. In-8°, 73 p. (Nozze Antonio dell' Abbadessa-Eleonora Codronchi Argeli.)

54. FEDERZONI (Giovanni). Interpretazione nuova di due passi nella Divina Commedia. Bologna, tip. Zamorani e Alvertazzi, 1900. In-8°, 23 p.

55. FERRETTO (Arturo). Regesti della relazioni pontificie riguardanti la pieve di Rapallo e i rapallesi dal 1199 al 1320. Genova, tip. della Gioventù, 1899. In-8°, 89 p.

56. FOURIER DE BACOURT (comte E.). Épitaphes et monuments funèbres inédits de la cathédrale et d'autres églises de l'ancien diocèse de Toul. III. Bar-le-Duc, Contant-Laguerre, s. d. In-8°, p. 87-112, 15 pl.

57. FROISSART (Chroniques de J.). Deuxième livre, publié pour la Société de l'histoire de France par Gaston Raynaud. XI (1382-1385). Paris, Laurens, 1899. In-8°, LXXVII-492 p.

58. GAILLIARD (Edw.). De keure van Hazebroek van 1336. IV. Gent, A. Siffer, 1900. In-8°, 540 p. 5 fr.

59. GALABERT (abbé). Pratiques religieuses autour de Verdun à la fin du XIV^e siècle. Toulouse, impr. Chauvin et fils, 1899. In-8°, 7 p. (Extrait du *Bulletin de la Société archéologique du midi de la France*.)

60. GALLI (Ett.). La Mobilia di un canonico del secolo XIV illustrata. Pavia, tip. cooperativa, 1899. In-8°, 42 p. (Nozze Locurcio-Castagnini.)

61. GASSIES (Georges). Coup d'œil sur l'archéologie du moyen âge d'après les monuments français et en particulier d'après ceux du département de Seine-et-Marne et de la région avoisinante. Meaux, Le Blondel, 1899. In-8°, 171 p. (Extrait du *Bulletin de la Société historique et littéraire de la Brie*.)

62. GATIN (L.-A.). Essai historique. Un village : Saint-Martin-la-Garenne (Seine-et-Oise). Paris, Société d'édition et de librairie, s. d. In-8°, XVIII-247 p., ill.

63. GIACOMELLI (Italo). D'un luogo non bene osservato nella canzone XIV di Francesco Petrarca. Piacenza, stabil. tip. piacentino, 1899. In-8°, 22 p.

64. GOIFFON (abbé). Monographies paroissiales. Paroisses de l'archiprêtre du Vigan. 2^e édition. Nîmes, impr. Ducros cousins, 1900. Gr. in-8°, 441 p.

65. GOOVAERTS (Léon). Écrivains, artistes et savants de l'ordre de Prémontré. 2^e livraison. Bruxelles, O. Schepens, 1900. In-8°, p. 97-192. 4 fr.

66. GRADENWITZ (Otto). Einführung in die Papyruskunde. 1. Heft. Leipzig, S. Hirzel, 1900. In-8°, xv-197 p., ill. 5 m.

67. GREGORIO (Rosario). Dei reali archivi di Sicilia, memoria inedita pubblicata per cura del dott. Giuseppe La Mantia. Palermo, Alberto Reber, 1899. In-8°, 15 p.

68. GRION (Giuseppe). Della vita di Paolo Diacono, storico dei Longobardi. Udine, tip. Domenico Del Bianco, 1899. In-8°, 28 p.

69. GUILLAUME D'AFFLIGHEM. Leven van sinte Lutgart, 2. en 3. bock. Uitgegeven door Frans van Veerdeghe. Leiden, E. J. Brill, 1900. In-4°, LXIX-210 p. 10 fr.

70. GUNDLACH (Wilhelm). Die Entstehung des Kirchenstaates und der curiale Begriff Respublica Romanorum. Ein Beitrag zur fränkischen Kirchen- und Staatsrechtsgeschichte. Breslau, M. und H. Marcus, 1899. In-8°, vii-121 p. (Untersuchungen zur deutschen Staats- und Rechtsgeschichte, 59.) 4 m.

71. GUNDLACH (Wilhelm). Karl der Grosse im Sachsen-Spiegel. Breslau, M. und H. Marcus, 1899. In-8°, vi-35 p. (Untersuchungen zur deutschen Staats- und Rechtsgeschichte, 60.) 1 m. 60.

72. HAMPE (Theodor). Die Entwicklung des Theaterwesens des 15. Jahrhunderts bis 1806. Nürnberg, J. L. Schrag, 1900. In-8°, 378 p. (Extrait des *Mitteilungen des Vereins für Geschichte der Stadt Nürnberg*.) 6 m.

73. HILLEBRAND (J. A.). Limburg an der Lahn unter Pfandherrschaft, 1344-1624. Limburg, Limburger Vereinsdruckerei, 1900. In-12, 36 p. 0 m. 30.

74. Historia crítica y documentada de las comunidades de Castilla. VI. Madrid, Murillo, 1900. In-8°, 354 p., cartes, pl. (Memorial histórico español, 40.) 10 p. 50.

75. HOMMEY (abbé L.). Histoire générale, ecclésiastique et civile du diocèse de Séez, ancien et nouveau, et du territoire qui forme aujourd'hui le département de l'Orne. III. Alençon, impr. Renaut-de Broise, 1900. In-8°, 482 p.

76. HUET (P.), SAINT-SAUD (A. DE). Généalogie de la maison de la Faye, en Périgord. Bergerac, impr. Castanet, 1900. In-4°, 311 p., ill.

77. HUISMAN (Michel). Inventaire des nouveaux manuscrits concernant l'histoire de Belgique acquis par la bibliothèque royale de Berlin. Bruxelles, impr. Hayez, 1900. In-8°, 66 p. (Extrait du *Bulletin de la Commission royale d'histoire de Belgique*.)

78. Inscriptions de l'ancien diocèse de Sens, publiées, d'après les estampages d'Edmond Michel, par Paul Quesvers et Henri Stein. II. Inscriptions de la banlieue de Sens, des doyennés de Vanne, de Trainel et de Saint-Florentin. Paris, Picard et fils, 1900. In-4°, 790 p., pl. 25 fr.

79. JOLI (Ces.), CELLI (Giac.). Guida pratica degli archivi amministrativi nelle prefetture e sotto-prefetture. Piacenza, A. Del Maino, 1899. In-8°, 177 p.

80. KAMAL-AD-DÏN. Histoire d'Alep, traduite, avec des notes historiques et géographiques, par E. Blochet. Paris, Leroux, 1900. In-8°, 260 p.

81. KOHLER (Charles). Chartes de l'abbaye de Notre-Dame de la vallée de Josaphat (analyses et extraits). Paris, Leroux, 1900. In-8°, 119 p. (Extrait de la *Revue de l'Orient latin*, t. VII.)

82. KOHLER (Charles). Mélanges pour servir à l'histoire de l'Orient latin et des croisades. I. Paris, Leroux, 1900. In-8°, 281 p. (Extrait de la *Revue de l'Orient latin*.)

83. KORTH (Leonard), ALBERT (Petrus Paul). Die Urkunden des Heiliggeistspitals zu Freiburg im Breisgau. II (1401-1462). Freiburg, F. Wagner, 1900. In-8°, vii-640 p. (Veröffentlichungen aus dem Archiv der Stadt Freiburg im Breisgau, III.) 6 m.

84. KRONEGG (Ferdinand). Illustrierte Geschichte der Stadt München. Mit einem Anhang : Geschichte der Münchener Vorstädte und Vororte. 2. Aufl. München, M. Kellerer, 1900. In-8°, xi-211 p., ill. 2 m.

85. KURRELMAYER (William). The historical development of the types of the first person plural imperative in German. Strassburg, K. J. Trübner, 1900. In-8°, 80 p. 2 m.

86. LABAT (Gustave). Le Vieux La Teste et le château des captaux de Buch. Bordeaux, Feret et fils, 1900. In-4°, xiii-97 p., ill.

87. LA BESSIÈRE (L.-F.). Chalonnès-sur-Loire. Un mariage de grands seigneurs en 1422. Angers, Germain et Grassin, 1900. In-8°, 19 p. (Extrait de la *Revue de l'Anjou*.)

88. LABOURASSE (H.). Jandeures, abbaye et domaine. Bar-le-Duc, impr. Contant-Laguerre, 1899. In-8°, xviii-224 p., grav. (Extrait des *Mémoires de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc*.)

89. LA MANTIA (Vito). Antiche consuetudini delle città di Sicilia. Palermo, Alberto Reber, 1900. In-8°, cccn-356 p., pl. 15 l.

90. LA MANTIA (Vito). Consuetudini della città di Palermo. Palermo, tip. A. Giannitrupani, 1900. In-8°, LXXXIV-125 p. 5 l.

91. LA NICOLLIÈRE-TEJNEIRO (S. DE). Saint Mars, évêque de Nantes (527-531). Vannes, impr. Lafolye, 1899. In-8°, 24 p. (Extrait de la *Revue historique de l'Ouest*.)

92. LAPUYA (Isidoro L.). La Universidad de Salamanca y la cultura española en el siglo XIII. Paris, Roger et Chernoviz, 1900. In-16, 91 p.

93. LATTES (Alessandro). La Campana serale nei secoli XIII e XIV secondo gli statuti delle città italiane. Bologna, ditta Nichola Zanichelli, 1899. In-8°, 16 p. (Extrait de la *Biblioteca storico-critica della letteratura italiana*.)

94. LAURENSI (le prieur). Histoire de Castellane. Castellane, Gauthier, 1899. In-8°, 562 p. 10 fr.

95. LAZZARINI (Vit.). Storia di un trattato tra Venezia, Firenze e i Carraresi (1337-1399). Venezia, tip. Visentini Federico, 1899. In-8°, 42 p. (Extrait du *Nuovo archivio Veneto*.)

96. LEMCKE (Hugo). Die Bau- und Kunstdenkmäler des Reg.-Bezirks Stettin. 3 : Der Kreis Ueckermünde. Stettin, L. Saunier, 1900. In-8°, iv p. et p. 267-342, pl., ill. (Die Bau- und Kunstdenkmäler der Provinz Pommern, II, 3.) 5 m.

97. LEVILLAIN (Léon). La Filiation de Childéric III. Paris, Émile Bouillon, 1899. In-8°, 12 p. (Extrait du *Moyen Age*.)

98. LEVILLAIN (Léon). Deux diplômes d'Hugues Capet en faveur de l'abbaye de Corbie (987). Paris, Émile Bouillon, 1899. In-8°, 16 p. (Extrait du *Moyen Age*.)

99. LORENZ (Hermann). Alt-Quedlinburg, seine Einrichtungen und Bürgersitten unter albertinischen Schutzherrschaft (1485-1698). Halle, O. Hendel, 1900. Gr. in-8°, 71 p. (Neujahrsblätter, hrsg. v. der histor. Kommission der Provinz Sachsen, 24.) 1 m.

100. LUCAS (Herbert). Fra Girolamo Savonarola. Saint-Louis, B. Herder, 1899. In-8°, xxxiii-474 p. 2 d.

101. LUCCHINI (L.). Storia dell' antica basilica di S. Maria in Scandola Rivara. Bozzolo, tip. G. Dallò e figlio, 1899. In-16, 40 p.

102. MACKINNON (J.). History of Edward III (1327-1377). London, Longmans, 1900. In-8°, 686 p. 18 s.

103. MARTIN (abbé J.-B.). Incunables de bibliothèques privées

(2^e série). Paris, Leclerc et Cornuau, 1899. In-8°, 24 p. (Extrait du *Bulletin du Bibliophile*.)

104. MAYER (Franz Martin). Geschichte Oesterreichs mit besonderer Rücksicht auf das Culturleben. 2. Auflage, I. Band. Wien, W. Braumüller, 1900. In-8°, x-639 p. 10 m.; relié, 12 m. 50.

105. MELANI (Alfredo). Pittura italiana antica et moderna. 2^a edizione rifatta. Milano, Ulrico Hoepli, 1900. In-16, xxix-429 p., pl. (Manuali Hoepli.)

106. MÉLY (F. DE). Les Reliques de la sainte couronne d'épines d'Aix-la-Chapelle et de Saint-Denis. Paris, Leroux, 1899. In-8°, 7 p. (Extrait de la *Revue archéologique*.)

107. MENČIK (Ferd.). Beiträge zur Geschichte der kaiserl. Hofämter. Wien, C. Gerold's Sohn, 1900. In-8°, 117 p. (Extrait de l'*Archiv für österreichische Geschichte*.) 2 kr. 60.

108. MEYER (Paul). Notice sur trois légendiers français attribués à Jean Belet. Paris, C. Klincksieck, 1899. In-4°, 82 p. (Tiré des *Notices et extraits des manuscrits*, t. XXXVI.)

109. MEYER-LUEBKE (Wilhelm). Grammatik der romanischen Sprachen. 3. Band. Syntax. Leipzig, O. R. Reisland, 1899. In-8°, xxi-815 p. 24 m.

110. MIRET Y SANZ (Joaquin). Investigación histórica sobre el vizcondado de Castellbó con datos inéditos de los condes de Urgell y de los vizcondes de Ager. Madrid, Murillo, 1900. In-8°, 388 p., ill. 3 p. 50.

111. MISSET (P.). Jeanne d'Arc champenoise. Réponse à S. G. Mgr Turinaz, évêque de Nancy et de Toul. 2^e édition. Paris, Champion, 1899. In-8°, 15 p.

112. MOREL (abbé). Le Mouvement communal au XII^e siècle dans le Beauvaisis et aux environs. Beauvais, impr. Avonde et Bachelier, 1899. In-8°, 24 p. (Extrait du *Bulletin de la Société académique de l'Oise*.)

113. MORICI (Medardo). Dei Conti Atti, signori di Sassoferrato, ufficiali forastieri nelle maggiori città d'Italia. Castelpiano, Luigi Romagnoli, 1899. In-8°, 101 p. 2 l. 50.

114. MORICI (Medardo). Il cardinale Alessandro Oliva, predicatore quattrocentista. Firenze, Soc. tip. fiorentina, 1899. In-8°, 65 p. 2 l.

115. MORO (Giovanni). S. Antonino in relazione alla riforma cattolica nel sec. xv. Firenze, Bernardo Sceber, 1899. In-8°, 70 p. 1 l. 50.

116. MORTIER (le P. D. A.), des Frères Prêcheurs. Saint-Pierre de

Rome. Histoire de la basilique vaticane et du culte du tombeau de Saint-Pierre. Tours, Mame et fils, 1900. In-4°, 624 p., grav. et plans.

117. MUSSAFIA (Adolf). Dei codici vaticani latini 3195 et 3196 delle rime del Petrarca. Wien, C. Gerold's Sohn, 1900. In-4°, 30 p. (Extrait des *Denkschriften der k. Akademie der Wissenschaften.*) 2 kr.

118. NAGL (Franz), LANG (Alois). Mittheilungen aus dem Archiv des deutschen Nationalhospizes S. Maria dell' Anime in Rom. Rom, Spith'over, 1900. In-8°, xxviii-156 p. (Römische Quartalschrift, XII. Suppl. Heft.) 5 m.

119. OMONT (Henri). Bibliothèque nationale. Catalogue général des manuscrits français. Nouvelles acquisitions françaises. II. Nos 3061-6500. Paris, Leroux, 1900. In-8°, xv-465 p.

120. PALACKY (František). Dějiny národu Českého v Čechách a na Moravě. [Histoire du peuple tchèque.] IV. 1439-1471. Prague, Bursík et Kohout, 1900. In-8°, ix-670 p. 4 kr.

121. PALANDER (Hugo). Die althochdeutschen Tiernamen. I. Die Namen der Säugetiere. Darmstadt; Berlin, Mayer und Müller, 1900. In-8°, xv-171 p. 4 m.

122. PAPA (Vincenzo). Sul miracolo del sacramento avvenuto in Torino l'anno 1453. Torino, tip. Vincenzo Bona, 1899. In-4°, 59 p.

123. PÉREZ-VILLAMIL (Manuel). Estudios de historia y arte. La catedral de Sigüenza erigida en el siglo xii. Madrid, Murillo, 1899. In-8°, xix-482 p. 8 p.

124. PEYRON (abbé Édouard). Histoire de Vieil-Brioude depuis les origines jusqu'à nos jours. Le Puy, Prades-Freydier, 1900. In-18, xvii-400 p.

125. PFLUGK-HARTTUNG (Julius von). Der Johanniter und der deutsche Orden im Kampfe Ludwigs der Bayern mit der Kurie. Leipzig, Duncker und Humblot, 1900. In-8°, xiii-261 p. 6 m.

126. POSSE (Otto). Handschriften-Konservierung. Nach den Verhandlungen der St. Galler internationaler Konferenz zur Erhaltung und Ausbesserung alter Handschriften von 1898, sowie der Dresdener Konferenz deutscher Archivare von 1899 bearbeitet. Dresden Verlag des Apollo, 1899. In-8°, 52 p. 4 pl. 2 m.

127. POTKANSKI (Karol). Sprawa restytucji, rok 1374-1381. Cracovie, Société d'éditions, 1900. In-8°, 20 p. (Studia nad XIV. w., 3.)

128. POUPARDIN (René). Les grandes familles comtales à l'époque carolingienne. Paris, 1900. In-8°, 21 p. (Extrait de la *Revue historique.*)

129. PRIOR (E. S.). History of Gothic Art in England. London, Bell, 1900. In-fol., 480 p., ill. 31 s. 6.
130. PROVASI (Pacífico). Due poemetti mitologici dei secoli xiv, xv. Pavia, tip. Cooperativa, 1899. In-8°, 101 p.
131. PUYOL (Mgr E.-P.). L'Auteur du livre *De Imitatione Christi*. I : la Contestation. Paris, Retaux, 1899. In-8°, viii-638 p. 5 fr.
132. RAMBUTEAU (comtesse DE). Sainte Françoise Romaine (1384-1440). Paris, Lecoffre, 1900. In-18, xx-308 p., grav.
133. RAS (J. DE). Histoire de Maestricht. I : Depuis son origine jusqu'au xii^e siècle. Louvain, Fr. Clynmans, 1900. In-8°, 130 p. 3 fr. 50.
134. Recueil d'actes et de documents concernant la famille dite d'Eeckhout, du xii^e au commencement du xvii^e siècle. Saint-Omer, impr. d'Homont, 1900. In-4°, vii-332 p.
135. Recueil de documents pour servir à l'histoire des pauvres dames de l'ordre de Sainte-Claire ou des Clarisses dans la cité lyonnaise. Lyon, impr. Paquet, 1899. In-8°, 345 p., pl.
136. RIGAUT (E.). Quelques noms de lieux du cartulaire de Folquin. Boulogne-sur-Mer, impr. Hamain, s. d. In-8°, 8 p.
137. ROSE (Ant. DE). Il conte Verde. Napoli, tip. di Enrico M. Muca, 1899. In-8°, 29 p.
138. ROSSI (Eugenio). Dalla mente e dal cuore di Giovanni Boccaccio (per la storia del Decameron). Bologna, ditta Niccola Zanichelli, 1900. In-16, 279 p. 5 l.
139. ROTTA (Pa.). Memorie storiche ed inedite sul capitolo Ambrosiano. Milano, tip. Riformatorio patronato, 1900. In-8°, 61 p.
140. RUSKIN (J.). Giotto and his work in Padua. Explanatory notice of frescoes in the Arena Chapel. London, G. Allen, 1900. In-8°, 232 p. 7 s. 6.
141. SALMON (Amédée). Deux rédactions abrégées des coutumes de Beauvaisis, de Philippe de Beaumanoir. Paris, Larose, 1900. In-8°, 16 p. (Extrait de la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger*.)
142. SAVE (Gaston). Les architectes de René II. Gérard Jacquemin et le portail de Toul. Nancy, impr. coopérative de l'Est, 1899. In-8°, 16 p. (Extrait du *Bulletin des Sociétés artistiques de l'Est*.)
143. SCHILL (S.). Anleitung zur Erhaltung und Ausbesserung von Handschriften durch Zapon-Imprägnirung. Dresden, Verlag des Apollo, 1899. In-8°, 17 p. 0 m. 60.

144. SCOTT (L.). Cathedral builders : story of a great masonic guild. 2^d ed. London, S. Low, Marston and Co., 1900. In-8°, 462 p., ill. 21 s.

145. SCROCCA (Alberto). Il peccato di Dante, saggio critico, con un' appendice intorno a la Donna gentile. Roma, Ermanno Loescher, 1900. In-8°, 70 p. 2 l.

146. Sequentiæ ineditæ. Liturgische Prosen der Mittelalters aus Handschriften und Wiegendrucken. IV, hrsg. von Clemens Blume, S. J. Leipzig, O. R. Reeisland, 1900. In-8°, 305 p. (Analecta hymnica medii ævi, XXXIV.) 9 m.

147. SERRA (le P. Rob.), O. M. Il santuario di S. Maria ad Rupes. Quaracchi, tip. del collegio di S. Bonaventura, 1899. In-8°, xii-285 p. ill.

148. SIMON (Joseph). Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de la ville de Nîmes. II. Nîmes, impr. Chastanier, 1899. In-4°, 172 p.

149. Soudní akta konsistoře Pražské. Acta judiciaria consistorii Pragensis. Z rukopisu archivu kapitolního v Praze vydává Ferdinand Tadra. V (1406-1407). Prague, Bursik et Kohout, 1899. Gr. in-8°, xvi-485 p. (Historický Archiv, 15.) 3 kr. 27.

150. STAUBER (A.). Das Haus Fugger, von seinen Anfängen bis zur Gegenwart. Augsburg, Lampart, 1900. In-8°, xi-279 p. Rel. 6 m.

151. STENGELE (le P. Benvenut), O. F. M. Geschichtliches über das Franziskaner Minoriten-Kloster in Würzburg. Sulzbach; Würzburg, A. Göbel, 1900. In-8°, 22 p., pl. 0 m. 25.

152. STEPHENS (W. R. W.), HUNT (William). A History of the English Church. Vol. I. New-York, Macmillan, 1899. In-8°, xix-444 p. 1 d. 50.

153. Studi pinerolesi. Pinerolo, tip. Chiantore-Mascarelli, 1899. In-8°, vi-379 p. (Biblioteca della Società storica subalpina, I.)

154. SUPINO (J.-B.). Il medagliere mediceo nel r. museo nazionale di Firenze, secoli xv-xvi. Firenze, fratelli Alinari, 1899. In-8°, 295 p., 56 pl.

155. TABARIÈS DE GRANDSAIGNES (E.). Étude sur l'origine du nom de lieu « Auteuil. » Paris, Andrieu, 1900. In-8°, 18 p., ill.

156. TUETÉY (Alexandre). Inventaire analytique des livres de couleur et bannières du Châtelet de Paris. 1. Paris, Impr. nationale, 1899. In-4°, 135 p.

157. Urkunden und Akten der Stadt Strassburg. I. Urkundenbuch der Stadt Strassburg. 7. Privatrechtliche Urkunden und Rathslisten von 1332 bis 1400. Bearbeitet von Hans Witte. Strassburg, K. J. Trübner, 1900. In-4°, xx-1165 p. 56 m.

158. VAN DER HAEGHEN (Victor). Mémoire sur des documents faux relatifs aux anciens peintres, sculpteurs et graveurs flamands. Bruxelles, impr. Hayez, 1900. In-8°, viii-174 p. (Extrait des *Mémoires publiés par l'Académie royale de Belgique*.)

159. VENTURI (Ad.). La Madonna : svolgimento artistico delle rappresentazioni della Vergine. Milano, Ulrico Hoepli, 1900. In-4°, ix-442 p., pl. 30 l.

160. Vie de saint Didier, évêque de Cahors (630-655), publiée par René Poupardin. Paris, Picard et fils, 1900. In-8°, 68 p. (Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire, 29.) 2 fr. 25.

161. VIGIÉ (A.). Coutumes inédites de Belvès. Bar-le-Duc, impr. Contant-Laguerre, s. d. In-8°, 32 p.

162. WITTMANN (Michael). Die Stellung des hl. Thomas von Aquin zu Avencebrol (ibn Gebirol). Münster, Aschendorff, 1900. In-8°, vii-79 p. (Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters, III, 3.) 2 m. 75.

163. WOLFF (Carl). Die Kunstdenkmäler der Provinz Hannover. I. Regierungs-Bezirk Hannover. I. Landkreise Hannover und Linden. Hannover, Th. Schulze, 1900. Gr. in-8°, xvi-138 p. 6 m.

164. ZANELLI (Ag.). Del pubblico insegnamento in Pistoia dal xiv al xvi secolo. Roma, Ermanno Loescher, 1900. In-8°, 160 p. 2 l. 50.

165. ZANUTTO (Lu.). Paolo Diacono e il monachismo occidentale. Udine, tip. D. del Bianco, 1899. In-16, 105 p. 2 l.

166. ZETTINGER (Joseph). Die Berichte über Rompilger aus dem Frankenreiche bis zum J. 800. Rom, Spithöver, 1900. In-8°, xi-112 p. (Römische Quartalschrift, XI. Suppl. Heft.) 4 m.

167. ZIVIER (E.). Akten und Urkunden zur Geschichte des schlesischen Bergwesens. Oesterreichische Zeit. Kattowitz, Gebr. Böhm, 1899. Gr. in-8°, iv-493 p. 15 m.

168. ZORZI (A.). Notizie, guida e bibliografia dei rr. museo archeologico, archivio e biblioteca già capitolari ed antico archivio comunale di Cividale del Friuli. Cividale, Giovanni Fulvio, 1899. In-8°, vii-275 p. 4 l.



CHRONIQUE ET MÉLANGES.

La soutenance des thèses de l'École des chartes a eu lieu le 29, le 30 et le 31 janvier. Voici les sujets qu'avaient choisis les candidats :

Essai sur la perte de l'Inde, le général Lally (1755-1761), par Georges Besnier.

L'État des protestants dans le colloque de Nîmes au moment de l'Édit de Nantes (1596-1600), par J. Boulenger.

Études sur les relations de Louis XI avec Jean II d'Aragon et le principat de Catalogne (1461-1493), par Joseph Calmette.

Thierry Gherbode, premier garde des chartes de Flandre et secrétaire des ducs de Bourgogne ; Philippe le Hardi (13...1421) ; Étude biographique, par Félix de Coussemaker.

Le droit de Gave de Cambrésis, étude de la protection des princes comtes de Flandre sur l'évêché et les églises de Cambrai (1144-1687), par Paul Denis.

Le premier divorce de Henri VIII et les relations entre la France et l'Angleterre, de 1527 à 1534, par André Dreux.

Les dernières églises gothiques du diocèse de Paris, par Henri Escoffier.

Un ambassadeur de France en Turquie au xvi^e siècle ; Philippe de Harlay, comte de Césy (1580 ou 1581 à 1652), par Pierre Flament.

Le baron de la Garde, dit le capitaine Polin (15...1578), par J. Gaudin.

Les Juifs et les Lombards dans les deux Bourgognes ; Étude sur le commerce de l'argent aux xiii^e et xiv^e siècles, par Léon Gauthier.

Étude sur les forêts du bailliage de Senlis, par Étienne Guillemot.

La paroisse Saint-Gervais, depuis les origines du xvii^e siècle, par Jean Le Chartier de Sédouy.

Essai sur l'histoire du duché de Nemours, de 1404 à 1666, par André de Maricourt.

Les abbés de Luxeuil, depuis la fondation du monastère jusqu'au xi^e siècle, par Paul Poinssotte.

Les assemblées du clergé de France ; origines, organisation, développement (1561-1615), par Louis Serrat.

Le Vexin normand, de 911 à 1204 (étude de géographie féodale), par Edmond Willemsens.

L'Hôtel-Dieu Le Comte de Troyes, du xii^e au xvii^e siècle (1157-1630),
par Paul Vilnet.

— Par arrêté ministériel du 7 février 1900, ont été nommés archivistes paléographes dans l'ordre de mérite suivant :

- MM. 1. CALMETTE.
2. VILNET.
3. GAUTHIER.
4. GAUDIN.
5. BESNIER.
6. DE COUSSEMAKER.
7. BOULENGER.
8. GUILLEMOT.
9. DU MESNIL DE MARICOURT.
10. FLAMENT.
11. POINSOTTE.
12. DENIS.
13. LE CHARTIER DE SÉDOUY.

Ont été nommés archivistes paléographes, hors rang, comme appartenant à des promotions antérieures :

- MM. DREUX.
ESCOFFIER.
LASALLE-SERBAT.
WILLEMSSENS.

Les thèses de MM. Calmette, Gauthier et Lasalle-Serbat ont été signalées à M. le Ministre de l'Instruction publique comme particulièrement remarquables.

— Notre confrère le professeur Alexandre Budinszky, directeur de la bibliothèque du ministère des Finances d'Autriche, est mort à Vienne, le 15 mars dernier.

— Le 10 mars 1900, notre confrère M. Henri Omont a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en remplacement de feu notre confrère M. Giry.

— Notre confrère M. Alexandre-Stanislas Duranton, docteur en droit, ancien maire du VI^e arrondissement de Paris, est décédé le 6 avril dernier.

— Par arrêté du 14 février 1900, notre confrère M. Léon Gauthier a été nommé attaché aux Archives nationales.

— Par arrêté préfectoral, notre confrère M. Gérard a été nommé sous-bibliothécaire à la bibliothèque historique de la ville de Paris.

— Grâce aux démarches de notre confrère M. Ul. Robert, le conseil

municipal de Besançon a voté des fonds pour instituer à la Faculté des lettres de cette ville des cours de bibliographie, d'histoire franc-comtoise et de sciences auxiliaires de l'histoire. Ces cours ont été confiés à MM. Poète et Prinnet, bibliothécaire et sous-bibliothécaire de la bibliothèque municipale.

— Par arrêté préfectoral du 6 février 1900, notre confrère M. André Dreux a été nommé archiviste du département de la Lozère.

— Par arrêté ministériel en date du 1^{er} février 1900, ont été nommés nos confrères dont les noms suivent :

1^o Officiers de l'Instruction publique :

MM. Delore (Félix), conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève.

Lecestre (Léon), secrétaire adjoint aux Archives nationales.

Richou (Gabriel), conservateur de la bibliothèque de la Cour de cassation.

2^o Officiers d'Académie :

MM. Ledos (Eugène-Gabriel), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale.

Poète (Marcel), bibliothécaire de la ville de Besançon.

Tissier (Jean), bibliothécaire de la ville de Narbonne.

Trudon des Ormes (Amédée), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale.

Viard (Jules), archiviste aux Archives nationales.

UN NOUVEAU MANUSCRIT EN ONCIALES D'OR

SUR PARCHEMIN POURPRÉ, DE L'ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU.

Notre confrère M. Omont a communiqué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans la séance du 6 avril, quelques détails sur un manuscrit grec d'une très grande importance dont la Bibliothèque nationale vient de s'enrichir et qu'il ne tardera pas à décrire avec le soin et l'ampleur que mérite un morceau aussi précieux. C'est un texte de l'évangile selon saint Matthieu, copié en magnifiques lettres onciales d'or sur parchemin pourpré, et dont les marges inférieures de quelques feuillets sont ornées de miniatures représentant différentes scènes du Nouveau Testament : Hérodiade et la décollation de saint Jean-Baptiste, les miracles des deux multiplications des pains, les deux aveugles de Jéricho et du figuier desséché. On remarque, à droite et à gauche de chacune de ces miniatures, les bustes nimbés de prophètes de l'Ancien Testament, déroulant devant eux le texte des prophéties relatives à la vie du Christ.

Ce volume, qui peut être contemporain des dernières années de Justinien, a été trouvé en Asie Mineure par M. le capitaine de La Taille. Il va prendre place à côté de deux des plus célèbres manuscrits du même genre, la Genèse de Vienne et les Évangiles de Rossano.

TRADUCTION DE DISCOURS DE CICÉRON

OFFERTE AU CHANCELIER A. DU PRAT.

Étienne Le Blanc, contrôleur de l'épargne de François I^{er}, a traduit en français plusieurs discours de Cicéron. Il fit exécuter plusieurs copies de sa traduction pour les offrir aux personnages dont la protection pouvait lui être utile. La Bibliothèque nationale possède l'exemplaire qui était destiné au roi. L'exemplaire présenté au connétable Anne de Montmorency est conservé à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg. Il serait fort intéressant de connaître le sort d'un troisième exemplaire, qui fut exécuté avec un grand luxe pour le cardinal Antoine Du Prat. Sous le règne de Louis XIV, cet exemplaire faisait partie de la bibliothèque du président de Menars. Il est ainsi décrit dans le catalogue de cette bibliothèque qui fut vendue en 1720 à La Haye :

« De l'origine et naissance des Romains, par Étienne Le Blanc. — Traduction de quelques Oraisons de Cicéron, par le même.

« Manuscrit sur vélin, d'une beauté parfaite, toutes les lettres grises étant peintes et dorées. A la tête se trouve une miniature très belle, représentant le cardinal Du Prat, archevêque de Sens et légat en France, assis, ayant autour de lui quelques évêques et autres ecclésiastiques.

« La reliure, qui est de damas rouge, est relevée d'une riche broderie d'or et enrichie des armes dudit cardinal, ce qui fait croire que c'est le même exemplaire qui lui a été donné par l'auteur. »

Il est difficile de supposer qu'un aussi beau manuscrit ait été détruit. Nous le signalons aux lecteurs de la Bibliothèque de l'École des chartes, et nous serions fort obligés à celui d'entre eux qui nous ferait connaître où est passé cet exemplaire des Discours de Cicéron traduits en français par Étienne Le Blanc.

HISTOIRE

DE LA

CATHÉDRALE DE NOYON

(Suite¹.)

Les richesses du trésor de la cathédrale, qui renfermait de véritables œuvres d'art du ^{xiii}e et du ^{xiv}e siècle, sont énumérées dans le plus ancien inventaire, daté du 15 juillet 1402 et rédigé pour le trésorier Jean du Mont-Saint-Éloi². En complétant les indications sommaires qui s'y trouvent par la description des principaux reliquaires confiés aux quêteurs en 1463³, on peut décrire et même dater quelques-unes des plus belles pièces d'orfèvrerie. On a lu plus haut la description de la grande châsse de saint Éloi fabriquée en 1306. Quelques ossements du saint avaient été déposés dans des reliquaires spéciaux. Le premier, donné au chapitre par Guillaume Bertrand, évêque de Bayeux de 1338 à 1347, qui avait occupé le siège de Noyon pendant huit ans, renfermait le menton et sept dents de saint Éloi placés dans un vase de cristal dont la monture était soutenue par deux anges en vermeil. On voyait en avant de ce groupe la statuette du pieux évêque à genoux qui tenait une dent de saint Denis dans un tube de cristal; quatre lions dorés servaient de supports à la tablette inférieure.

Le second reliquaire était une statuette en vermeil de saint Éloi qui portait ses reliques dans un étui de cristal. Le piédestal,

1. Cf. *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LX, 1899, p. 457.

2. Arch. de l'Oise, G 1358.

3. Arch. de l'Oise, G 1358.

qui reposait sur trois lions, était orné des armes du pape Innocent VI (1352 † 1362), ancien évêque de Noyon sous le nom d'Étienne Aubert. Le troisième et le quatrième avaient la forme d'un bras, mais l'un était en vermeil, rehaussé de filigranes, de perles et de pierreries, et l'autre en cristal doré et émaillé; on pouvait lire des paroles du saint gravées sur sa monture. Enfin le dernier, en forme de croissant, contenait un os du cou de saint Éloi suspendu à une chaînette d'argent. On conservait encore dans le trésor une tasse en cristal connue sous le nom de bénitier de saint Éloi, la croix pastorale du saint évêque et l'anneau d'or qu'il avait passé au doigt de sainte Godeberte pour la consacrer à Dieu.

Parmi les autres reliquaires placés derrière le maître-autel, l'inventaire de 1402 signale une Vierge en argent doré donnée par Jean de Salency. La mère du Christ, dont la couronne était garnie de pierres précieuses, était assise dans une chaise soutenue par trois lions. Elle tenait son fils d'une main et un sceptre de l'autre. On avait fixé sur sa poitrine un camée en aventurine représentant une tête d'empereur. L'enfant Jésus portait une petite tour qui renfermait des reliques. Le chef en vermeil de sainte Godeberte était coiffé d'un chapeau doré et d'une couronne rehaussée de pierreries; son piédestal reposait sur quatre lions en cuivre. Le crâne de saint Jean-Baptiste était placé dans un étui de cristal soutenu par deux anges en vermeil. La statuette en argent doré d'un évêque, qui portait dans ses mains le menton de saint Augustin, devait représenter le célèbre évêque d'Hippone debout sur un tabernacle soutenu par trois lions. Un tableau d'argent émaillé, qui renfermait des reliques, s'ouvrait comme un diptyque, et un grand crucifix de vermeil, orné de six figurines, reposait sur un pied garni de quatre émaux.

Pour terminer cette nomenclature, il faut encore citer un vase d'argent qui contenait les reliques de sainte Catherine, un bras reliquaire de saint Maxime, un ange en argent assis dans une chaise et portant dans un étui de cristal une dent de saint Quentin, les chefs en argent de saint Mummolin et de saint Achaire, le reliquaire donné par André Lemoine, évêque de Noyon de 1304 à 1315, frère du fondateur du collège Cardinal, le diptyque en ivoire représentant la Passion et légué vers 1206 par le doyen Raoul de Coucy, un reliquaire soutenu par trois anges qui servait d'ostensoir, une tour d'argent qui renfermait du sang du

Christ et du lait de la Vierge, deux croix processionnelles rehaussées de pierreries, une paix en vermeil en forme de fleur de lis, une petite monstrance en argent, de forme carrée, avec un étui en cristal sous le faîtage, qui contenait des ossements de saint Philippe et de saint Barthélemy. La mâchoire de ce dernier saint était déposée dans une châsse en argent.

Cet inventaire mentionné également deux reliquaires : l'un en forme d'encensoir, l'autre donné par un archevêque de Besançon, qui pourrait être identifié avec Hugues V de Vienne, ami de Philippe d'Arbois, évêque de Noyon. Enfin les reliures des épîtres, des évangiles et des missels de la cathédrale étaient revêtues de plaques d'argent. On voyait sur un livre d'épîtres un crucifix en relief, ainsi que les figures de saint Pierre et de saint Paul. L'aigle en cuivre du lutrin fut donné le 24 avril 1401 par Mathieu de Herleville, qui avait choisi le lieu de sa sépulture dans le chœur¹. Philippe Desmoulins, successeur de Gilles de Lorris, mourut le 31 juillet 1409 à Paris, où il fut enterré dans l'église des Célestins. Il avait donné au trésor de la cathédrale sa crosse en argent, sa mitre ornée d'émaux et de pierreries, un drap d'or et des ornements de velours rouge. La volute de cette crosse, garnie de six statuette, encadrait le couronnement de la Vierge. L'évêque était agenouillé aux pieds de Marie entourée des douze apôtres².

Les ornements destinés au culte avaient la même valeur artistique que les objets du trésor, comme l'indique l'inventaire de 1419³. Les armes de France étaient brodées sur trois chasubles de soie données par les rois, et les armes de Courtenay, brodées sur une autre chasuble, devaient indiquer un don de Catherine de Courtenay, femme de Charles de Valois, ou de sa fille, qui portait le même nom. Deux chapes brodées d'or et de soie, ornées des figures des apôtres, avaient été offertes au chapitre par un archevêque de Limoges qu'on peut identifier avec le cardinal Nicolas de Besse (1343-1344). Les mors de chapes en argent ou en vermeil se faisaient remarquer par leurs plaques d'émail qui représentaient le couronnement de la Vierge, Samson, saint Christophe, l'Annonciation et l'Assomption. Les

1. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 12 v°.

2. Levasseur, *Annales de l'église cathédrale de Noyon*, p. 1007.

3. La Fons-Mélicocq, *Noyon et le Noyonnais au XIV^e et au XV^e siècle*, p. 151.

chasubles en soie, rehaussées d'orfrois, les manteaux en drap d'or, brodés de fleurs de lis, de petits oiseaux et de lions encadrés par des cercles n'étaient pas moins artistiques. Une aube, dont le parement de soie était brodé de carrés blancs et verts et de perroquets, mérite d'être également signalée. Le dais était formé de toiles teintes en trois couleurs différentes.

Parmi les objets curieux contenus dans le trésor à cette époque, on peut encore citer une gibecière qui servait dans la représentation du mystère de la Béguine, une crosse en argent, montée sur un bâton noir pour l'évêque des Innocents, qui était nommé le 27 décembre par les enfants de chœur, un dragonneau avec une queue de soie rouge que l'on portait à la procession des Rogations, un autel portatif en marbre, bordé de cuivre et garni de deux lames d'argent, des parements d'autel, des calices, deux coffres avec ferrures aux armes de la Boissière¹ et la grande armoire du ^{xiii}e siècle, bien connue des archéologues². Enfin deux petites cages de fer scellées à des piliers de la nef renfermaient des bréviaires à l'usage des fidèles. On pouvait y introduire la main pour tourner les pages.

Une rixe sanglante éclata sous le porche de la cathédrale, le 31 mai 1402, entre un boucher, nommé Jean de Verrigne, et son fils Lambert³. Le chapitre fit purifier cette partie de l'église par un évêque. Le 28 avril 1403, on défendit aux chantres de faire du bruit en chantant *moab* et d'autres mots hébreux du psautier, suivant une bizarre coutume⁴. Après la bataille d'Azincourt, qui fut livrée le 24 octobre 1415, la situation des défenseurs de la ville était devenue critique. Les habitants vivaient dans la crainte continuelle d'une surprise. Les chanoines, les chapelains et les gens de service remplirent souvent le rôle de veilleurs de nuit aux portes de Noyon sous les règnes de Charles VI et de Charles VII⁵. En outre, le chapitre contribua plusieurs fois aux réparations du mur d'enceinte pendant le ^{xiv}e et le ^{xv}e siècle.

1. Ces coffres avaient appartenu soit à Vermond de la Boissière (1250 † 1272), soit à Florent de la Boissière (1315 † 1317), évêques de Noyon.

2. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné du mobilier français*, t. I, p. 10.

3. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 12 v°.

4. *Ibid.*, fol. 12 v°.

5. Le chapitre reçut l'ordre de monter la garde aux dates suivantes : février 1416, 24 octobre 1418, 7 février 1420, 21 avril 1423, 11 décembre 1424, 14 mars 1425, 18 juillet 1429, octobre 1430, février et août 1436, octobre 1437, janvier

Charles VI visita Notre-Dame de Noyon le 18 avril 1414¹. Au mois de septembre 1417, le bailli de Vermandois ayant donné l'ordre d'arracher de la cathédrale des prisonniers qui s'y étaient réfugiés, il fallut purifier l'édifice souillé par le sang². Le chanoine Gilles de Campremy augmenta la fondation de la chapelle de Saint-Pierre et de Saint-Paul le 16 octobre 1419³. L'année suivante, l'évêque Raoul de Coucy fit ouvrir une porte près de la façade pour faire communiquer la cathédrale avec l'évêché. Le chapitre, qui n'avait pas été consulté, décida, le 7 juillet 1423, que cette porte serait bouchée après la mort de l'évêque⁴. En 1421, un charpentier, nommé Thibaud Bazin, installa dans le petit clocher méridional du chœur la cloche du beffroi, nommée Ganette, pour sonner le guet⁵. De là vint le nom de tour Bazin appliqué à ce clocher jusqu'à sa démolition en 1723. Les chanoines avaient eu l'intention de construire une bibliothèque en 1422, mais ce projet ne fut exécuté qu'en 1506⁶. Le 11 janvier 1423, le chapitre nomma des commissaires pour estimer le dommage fait par Mathieu Filion, vicaire de la cathédrale, qui avait enlevé quatre pièces d'argent à la châsse de saint Éloi. Le coupable fut mis en prison pendant un an à la porte Corbaut⁷. Le 3 septembre de la même année, le chapitre prit une délibération pour faire réparer la toiture de la nef qui menaçait ruine⁸. Quand l'évêque Raoul de Coucy mourut, le 17 mars 1425, on l'enterra dans le chœur, à droite de l'autel⁹.

Grâce au compte d'un artiste, nommé Pierre Le Verrier, qui commença la réparation des vitraux en 1425, on possède quelques renseignements iconographiques sur les anciennes ver-

1442, avril 1448, août 1465 et 16 janvier 1471. Bibl. nat., fr. 1232, fol. 13 à 16 v°.

1. Mazière, *Annales noyonnaises* dans le *Bulletin du Comité archéologique de Noyon*, t. XII, 1896, p. 220.

2. Bibl. nat., fr. 12030, p. 341.

3. Bibl. nat., fr. 12031, fol. 14.

4. Levasseur, *Annales de l'église cathédrale de Noyon*, p. 1026.

5. La Fons-Mélicoq, *Noyon et le Noyonnais au XIV^e et au XV^e siècle*. Le chapitre avait donné l'autorisation nécessaire dès le 30 janvier 1419. Cf. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 13 v°.

6. Levasseur, *Annales de l'église cathédrale de Noyon*, p. 1025.

7. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 14.

8. Levasseur, *Annales de l'église cathédrale de Noyon*, p. 1026.

9. *Gallia christiana*, t. IX, col. 1020.

rières de la cathédrale¹. On y avait représenté des scènes empruntées à la vie de sainte Catherine, de saint Thomas, de sainte Marguerite, de saint Nicolas, de saint Aufren, de saint Gilles, de saint Jean, de sainte Agnès et de saint Blaise. Ces vitraux légendaires devaient remonter en grande partie au ^{xiii}^e siècle, car ils étaient placés dans les baies inférieures de l'église. Les incendies de 1293 et de 1316 avaient dû les épargner, mais le feu avait fait sans doute éclater les vitres des fenêtres hautes, où Pierre Le Verrier signale quelques figures de prophètes. Cet artiste ne termina son travail qu'au mois de juin 1429. Il répara 640 panneaux au prix de 2 sous 4 deniers par panneau, soit au total 74 livres 13 sous 4 deniers. Les quatre panneaux neufs qu'il avait fournis lui furent payés cinq écus d'or. Huet Le Platier avait dressé l'échafaudage nécessaire pour démonter une verrière supérieure. Dans ce curieux document, le peintre verrier mentionne la chapelle de Saint-Michel dans les tribunes du chœur, la chapelle de Sainte-Luce, l'autel de Saint-Eutrope et l'autel de Saint-Éloi, le portail des Merciers et la chapelle de Sainte-Catherine dans le cloître.

En 1427, on rencontre la mention d'une grosse cloche nommée Marie qui se trouvait dans la tour du nord². Le chapitre fit une réception solennelle à Philippe le Bon, duc de Bourgogne, quand il visita la cathédrale le 1^{er} mai 1430³. Le 15 décembre de la même année, un clerc du diocèse d'Amiens, nommé Jean Boucher, s'échappa de la prison de l'évêché et pénétra dans la cathédrale par une fenêtre. On voulut le saisir, mais il opposa une vive résistance et le chapitre prétendit que le sang avait été répandu pendant la lutte. Les offices furent suspendus et les chanoines allèrent dire leur messe dans l'église de Sainte-Madeleine; mais, après une enquête, on ne jugea pas nécessaire de faire purifier l'édifice⁴.

L'interruption du service divin pouvait également se produire quand un excommunié entra dans la cathédrale. Ainsi, le 14 sep-

1. Arch. de l'Oise, G 1356, publié par La Fons-Mélicocq, *les Artistes du nord de la France*, p. 50.

2. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 14.

3. Mazière, *Annales noyonnaises*, dans le *Bulletin du Comité archéologique de Noyon*, t. XII, 1896, p. 254. Cette visite est fixée au 5 mai dans les extraits des registres du chapitre. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 14 v°.

4. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 14 v°.

tembre 1435, Jean de Compiègne, maire de Noyon, qui avait fait arrêter deux prêtres, vit le célébrant quitter l'autel en sa présence¹, et le même fait se renouvela le 24 juillet 1450 devant des officiers royaux qui avaient fait jeter des vicaires en prison². Charles VII s'arrêta quelques jours à Noyon, le 11 mai 1441, en allant mettre le siège devant Creil³, et Louis XI était encore dauphin quand il visita la cathédrale pour la première fois, le 31 juillet 1443. Les chanoines avaient revêtu leurs chapes de soie pour le recevoir au son des cloches⁴. En 1446, Jean de la Rivière, doyen du chapitre, fut inhumé sous l'aigle du lutrin⁵. C'était un honneur exceptionnel, car on enterrait toujours ces dignitaires dans la nef, devant le crucifix du jubé.

Vers la même époque, la question de l'authenticité des reliques de saint Éloi devait être soulevée de nouveau par les moines de l'abbaye à l'occasion d'un sermon prononcé dans la cathédrale le 8 janvier 1447 par un dominicain, nommé le frère Jean-Louis. Ce prédicateur avait célébré les vertus du saint évêque, en conseillant aux fidèles de vénérer ses reliques. Aussitôt les moines de Saint-Éloi intentèrent un procès au chapitre devant la cour du Châtelet. Ils prétendaient que la première translation faite par l'évêque Hédilon n'était certifiée par aucun authentique, mais les chanoines répondaient que l'abbé Guibaud avait assisté à la cérémonie de 1157 sans faire aucune protestation⁶. Un arrêt daté de 1455 ratifia simplement les accords conclus entre les deux parties au ^{xiv}e siècle⁷, mais le chapitre fit appel devant le Parlement. Au mois d'août 1457, la peste sévissait à Noyon avec une telle violence que les chanoines furent autorisés à s'absenter pendant deux mois⁸.

Vers le milieu du ^{xv}e siècle, la cathédrale menaçait ruine. Les réparations entreprises après les incendies de 1293 et de 1316

1. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 15.

2. *Ibid.*, fol. 15 v°.

3. Mazière, *Annales noyonnaises*, dans le *Bulletin du Comité archéologique de Noyon*, t. XII, 1896, p. 293.

4. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 15 v°.

5. Levasseur, *Annales de l'église cathédrale de Noyon*, p. 1036.

6. *Ibid.*, p. 1051.

7. *Ibid.*, p. 1055.

8. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 16. Cette permission fut renouvelée le 1^{er} septembre 1469 pour la même raison. La peste fit de fréquents ravages à Noyon pendant le ^{xvi}e et le ^{xvii}e siècle.

avaient été faites à peu de frais. Le chapitre résolut de consulter, à titre d'expert, Jean Turpin, maçon à Péronne, qui visita l'église le 21, le 22 et le 23 janvier 1459¹, en compagnie du charpentier Thomas Noiron². Peu de temps après, Jean Masse et Adam Courtois, qui demeuraient à Compiègne, se rendirent à cheval à Noyon pour remplir les mêmes fonctions pendant deux jours. Le chanoine Guillaume Clavel leur offrit un dîner, où Thomas Noiron et Huet Le Platrier furent également invités. Enfin, Pierre Brissart, maçon à Saint-Quentin, vint examiner pendant trois jours les désordres produits dans l'édifice par la poussée des voûtes et par le tassement des murs. Il reçut 66 sous, tandis que Jean Masse et Adam Courtois touchèrent 53 sous pour eux deux et Jean Turpin 44 sous³.

L'année suivante, Jean Masse, Jean Turpin, Florent Bleuet, maçons, et Thomas Noiron, charpentier, furent chargés par le chapitre d'estimer le prix des travaux à exécuter. Ils visitèrent la cathédrale le 16, le 17 et le 18 février 1460⁴ et leur devis se montait à la somme de 10,152 livres⁵. Ces entrepreneurs proposaient tout d'abord de remplacer huit colonnes du chœur écrasées sous la charge des murs. Pour « copper iceulz pillers et y en mettre des nouveaulz, » il fallait étayer solidement les ogives et les doubleaux du déambulatoire et remplir les arcades du sanctuaire avec des parpaings de trois pieds de long, capables de résister à l'écrasement. Ces pierres, qui valaient huit francs le cent, devaient être extraites de la carrière de Saint-Pierre dans la ville de Noyon. Les piliers destinés à remplacer les colonnes monolithes du XII^e siècle devaient nécessiter chacun l'emploi de cent pierres de quatre pieds carrés à 64 sous pièce. La dépense de ce premier chapitre devait s'élever à 1,334 livres, y compris les murs de remplissage, les étais, la pose des assises et les salaires des ouvriers.

L'une des piles qui soutenait le petit clocher bâti au nord de

1. Comme l'année commençait le 25 mars à Noyon, les dates des visites et des comptes ont été rétablies suivant le nouveau style.

2. Arch. de l'Oise, G 1338.

3. Arch. de l'Oise, G 1338.

4. Jean Masse toucha 53 sous, Jean Turpin et Florent Bleuet reçurent la même somme pour eux deux et Thomas Noiron fut payé 22 sous.

5. Arch. de l'Oise, G 1338, publié avec de nombreux chiffres mal transcrits par La Fons-Mélicocq, *les Artistes du nord de la France*, p. 25.

L'abside avait été atteinte par le feu et ses assises s'écrasaient sous la charge. Il était donc nécessaire de remplir de maçonnerie les arcades inférieures et l'une des baies des tribunes, afin de pouvoir reprendre la pile en sous-œuvre. Les entrepreneurs prévoyaient l'emploi de cent quartiers de pierre, longs de quatre pieds et demi, dont l'achat et la pose coûteraient 506 livres. L'autre tour jumelle qui s'élevait à l'angle du croisillon sud et du chevet avait été incendiée en 1293 ou en 1316. Pour la rebâtir, il fallait dépenser 1,380 livres et mettre en œuvre 2,000 pierres de moyen appareil et 1,200 parpaings.

Après avoir évalué à 200 livres la réparation des combles des tribunes du chœur et des chapelles rayonnantes, Jean Masse et Jean Turpin démontraient la nécessité de refaire le pilier et l'arc-boutant de Charlemagne, ainsi que les sept arcs suivants endommagés par le feu. Cette mention devait s'appliquer aux arcs-boutants qui épaulaient les voûtes des tribunes du rond-point. En effet, les auteurs du devis prévoyaient l'emploi de vingt voussoirs par arc, tandis que les arcs-boutants de la nef dont il est question plus loin se composaient de trente claveaux. Ils ajoutaient que « tous les pilers et arboutans de hault par le cœur, » c'est-à-dire les huit arcs-boutants supérieurs du chevet, devaient être démolis et remplacés avec leurs culées. La dépense était évaluée à 720 livres pour ce chapitre du devis.

Les travaux à exécuter dans la nef n'étaient pas moins importants. Au commencement du *xiv^e* siècle, quand on avait ajouté des chapelles latérales dans le bas côté nord, on avait commis l'imprudence de diminuer l'épaisseur des gros contreforts pour gagner de la place. En outre, le mur extérieur des chapelles reposait sur de mauvaises fondations. Il en résultait que tout le côté nord de la nef menaçait de s'écrouler. Les entrepreneurs proposaient d'étayer tout d'abord les contreforts et de remplir les arcs d'encadrement des chapelles avec de la maçonnerie. On reprendrait ensuite cinq culées en sous-œuvre, en augmentant leur largeur et en descendant leurs fondations de quatre toises. La fourniture et la taille de 500 pierres, longues de trois pieds et demi, le salaire des maçons et des charpentiers devaient entraîner une dépense de 2,030 livres. Pour savoir si ce travail fut exécuté, il faudrait fouiller au pied des contreforts.

Dans le bas côté sud, le mur extérieur de la chapelle Sainte-Luce était en si mauvais état qu'on pouvait craindre sa chute.

Pour le restaurer, il fallait employer 2,200 pierres et dépenser 670 livres. En outre, on devait consacrer 100 livres à la toiture de cette chapelle. La réparation des voûtes de l'église était évaluée à 1,000 livres, sans compter les travaux de couverture. Comme les arcs-boutants de la nef, « tant d'ung costé que d'autre, » étaient « assis trop hault, » c'est-à-dire qu'ils venaient s'appuyer au-dessus du point où s'exerçait la poussée des voûtes, les maîtres maçons proposaient de les renforcer à l'intrados par de nouveaux arcs et d'allonger les dix-huit culées. Ce remaniement devait coûter 756 livres, mais un devis de 1475 semble prouver qu'on avait renoncé à l'entreprendre en 1460.

Enfin Jean Masse indiquait le moyen de réparer la tour « vers Saint-Barthélemy, » c'est-à-dire le gros clocher du nord, pour la somme de 1,456 livres. Il comptait refaire l'encadrement des grandes baies en posant 800 pierres au premier étage et 1,000 au second. Au milieu de la tour, plusieurs lits d'assises¹ entièrement dégradés devaient être remplacés par 400 morceaux de pierre dure. Enfin on poserait une flèche en charpente semblable à celle de l'autre clocher, après avoir remonté la corniche sur trois rangs d'assises neuves. Il est certain qu'en 1475 ce dernier projet n'était pas encore exécuté.

Le chanoine Mathieu Robert fut chargé par le chapitre de la surveillance des travaux et du paiement des ouvriers, comme l'indique un acte de Simon Becquet, lieutenant de Noyon pour le bailli de Vermandois, qui enregistra le devis de Jean Masse le 18 février 1460². Son compte, commencé en 1459 et terminé le 14 novembre 1460, est conservé aux archives de l'Oise³. Au mois de février 1459, il s'était rendu lui-même à cheval à Compiègne pour acheter de la pierre et pour signer un marché avec Jean Masse. En effet, dès le 13 mars suivant, ce maître maçon et son fils venaient à Noyon toucher l'argent nécessaire au paiement des matériaux. L'année suivante, il fit l'acquisition de 120 pieds d'ogives au prix de 16 deniers le pied. Les pierres, extraites d'une carrière qui devait se trouver près de Compiègne, furent amenées au bord de l'Oise et chargées sur des bateaux jusqu'à Pont-l'Évêque, où des char-

1. C'est ainsi qu'il faut traduire l'expression : « les estanfiches ou moiens de ladiete tour. »

2. Arch. de l'Oise, G 1338.

3. Arch. de l'Oise, G 1338.

retiers vinrent les transporter sous le porche de la cathédrale.

Vers la même époque, le chapitre fit abattre 72 trembles aux environs de Pont-l'Évêque pour dresser des échafaudages et des cintres dans la nef. Le compte du chanoine Robert indique une dépense de 98 journées de charpentiers pour l'assemblage de ces bois. Les neuf ouvriers dirigés par Thomas Noiron gagnaient 2 sous 4 deniers par jour; leur salaire, l'abatage et le charroi des arbres coûtèrent 31 livres. La mention de deux grosses pierres qui furent transportées du cimetière de Saint-Martin à la cathédrale pour faire deux clefs¹ suffit à prouver que Jean Masse avait reconstruit les deux dernières voûtes de la nef dont les clefs représentent la lune et le soleil. Quand il eut terminé son travail, le chapitre lui donna une gratification et lui fit offrir un dîner. On employa des pierres extraites des carrières de la ville dans les voûtes hautes et dans les voûtes basses. Jean Masse, maître de l'œuvre, travailla 66 jours et gagnait 5 sous par jour; son fils et son premier ouvrier, nommé Loiset, recevaient chacun 3 sous et les cinq autres manœuvres n'étaient payés que 2 sous.

Le peintre Étienne Gourdin rehaussa d'or et d'azur les deux nouvelles clefs et nettoya le grand crucifix doré du jubé², flanqué des statues de la Vierge et de saint Jean, le pupitre et la table de l'autel qui en faisaient partie. Trois charpentiers dressèrent des petits échafaudages pour faciliter son travail qui lui fut payé 14 livres. Thomas Noiron et ses compagnons commencèrent à démonter les cintres et les grands échafaudages de la nef le 3 décembre 1459. Ce travail, terminé vers le 17 décembre, coûta 65 sous. Le millésime de l'année ne se trouve pas indiqué dans le compte, mais, comme la dernière mention du cahier est datée du 14 novembre 1460, le mois de décembre devait faire partie de l'année précédente.

Pendant l'automne de 1459, on avait abattu 50 trembles pour dresser des échafaudages dans le transept. En effet, Jean Masse arriva de Compiègne le 15 novembre de la même année et resta six jours à Noyon pour surveiller la pose des cintres. Thomas Noiron travailla cinquante jours avec huit charpentiers qui

1. « Item à Tristran pour avoir admené ii grosses pierres du cimetière Saint-Martin au grand portail pour faire les deux clefz, xx d. i double. » Arch. de l'Oise, G 1338.

2. Le Christ avait été protégé par des panneaux de verre pendant la durée des travaux.

l'aidaient à tour de rôle; il touchait 4 sous par journée. Le titre d'un chapitre du compte prouve que les maçons réparaient les voûtes du croisillon sud. Jean Turpin, qui travailla vingt-cinq jours au prix de 20 patards par jour, pour lui et ses trois compagnons, avait fait extraire 700 grosses pierres de la carrière de la ville et 36 blocs dans la carrière du Mont-Saint-Siméon¹. Il fit charrier deux grosses pierres du cimetière de Saint-Martin pour tailler les clefs qui ornent encore aujourd'hui les deux premières voûtes du croisillon méridional². Étienne Gourdin fut chargé de repeindre ces deux clefs. Ces travaux ne coûtèrent pas moins de 149 livres. Charles VII dut contribuer à la dépense, car le chapitre avait délégué auprès du roi le chanoine Pierre de Villemort et plusieurs de ses collègues dont le voyage coûta 110 sous.

Les recettes affectées à l'œuvre de la cathédrale, en 1459 et en 1460, atteignirent le chiffre de 321 livres et les dépenses montèrent à 309 livres. On conserve aux archives de l'Oise deux autres comptes de la fabrique dont la date est incertaine³. Le premier, rédigé en latin, mentionne la visite de la cathédrale par Jean Masse, Jean Turpin et Florent Bleuet, qui eut lieu du 16 au 18 février 1460, et les quatre voûtes refaites dans la nef et dans le croisillon sud d'après le compte précédent. On y relève plusieurs dates échelonnées entre le 14 février 1463 et le 1^{er} mai 1465 dans le chapitre qui concerne les voyages des quêteurs et des porteurs de reliques, mais il est probable que les autres travaux de maçonnerie mentionnés à la fin du cahier furent entrepris aussitôt après l'achèvement des voûtes. Ce compte sommaire fait double emploi avec le précédent pour la première partie qui concerne la restauration des voûtes. En effet, dans les deux documents, le nombre des arbres abattus pour les échafaudages de la nef et des blocs de pierre extraits de la carrière de la ville est identique. Enfin, on trouve dans le compte en français et dans le compte en latin la mention de nettoyage du jubé par le

1. Arch. de l'Oise, G 1380.

2. Il ne faut pas confondre cette mention avec celle des deux clefs de voûte de la nef, car le transport ne fut pas fait par le même charretier, comme l'indique cet article de compte : « Item à Lancelot du Castelet pour avoir admené deux grosses pierres du cimetière de Saint-Martin pour faire deux clefs, iiii pathars val. iiii s. vi doubles. » Arch. de l'Oise, G 1338.

3. Arch. de l'Oise, G 1380.

peintre Étienne Gourdin et la somme dépensée pour les voûtes de la nef et du croisillon sud atteint le même chiffre.

La seconde partie du compte en latin prouve que le maçon Pierre Parmentier répara, vers 1461, les terrasses du rond-point, c'est-à-dire le dallage en pierre qui devait recouvrir les chapelles rayonnantes et les tribunes du chœur. Il remit en bon état le pavage de la nef défoncé par les pierres qui s'étaient détachées des voûtes et reçut 16 livres pour le prix de son travail. Un peintre verrier d'Amiens, nommé Jean Mitarel, toucha 11 livres pour avoir restauré plusieurs vitraux brisés dans la nef et dans le transept pendant le cours des travaux. On consulta l'expert Simon Évrard sur la nécessité de relier les deux piliers à l'entrée du chœur pour les empêcher de boucler, et ce travail fut exécuté par le charpentier Jacotin. Enfin, les maçons enlevèrent tous les décombres qui chargeaient les voûtes.

Le dernier chapitre du compte se rapporte à la reconstruction de six arcs autour du chœur en 1461. On peut se demander s'il s'agit des arcades inférieures du sanctuaire écrasées sous la charge des travées ou des arcs-boutants supérieurs de l'abside, car Jean Masse signalait l'urgence de ces deux restaurations dans son devis de 1460. Ce qui porte à croire qu'il s'agit des arcs-boutants, c'est d'abord l'expression « *arcus circumcirca chorum.* » En outre, le trésorier aurait mentionné la reconstruction des quatre piliers du chœur refaits au *xv^e* siècle, s'il avait voulu désigner ce travail de reprise en sous-œuvre. D'ailleurs, comme les grandes arcades du sanctuaire sont restées intactes depuis le *xii^e* siècle, ce dernier argument permet de conclure en faveur des arcs-boutants qui avaient été sans doute endommagés par les incendies de 1293 ou de 1316.

Florent Bleuet, maître maçon, travailla pendant quarante-six jours à reconstruire les arcs-boutants du chœur avec des pierres de la carrière de la ville. Il gagnait 8 patards¹ par jour, soit au total 13 livres 15 sous quand les travaux furent terminés. Son principal ouvrier, Jean Sohier, de Laon, ne gagnait que 5 patards et demi par jour, et le salaire de son aide, Jean Fournier, ne dépassait pas 2 patards. Cinq manœuvres aidèrent les maçons et le charpentier Thomas Noiron qui dressa les échafaudages et les étais. Cette restauration coûta 63 livres et la somme dépen-

1. Le patard était une monnaie flamande qui valait de 11 à 14 deniers.

sée pour les travaux exécutés de 1459 à 1461 s'élève à 601 livres, d'après le compte latin¹.

Un autre compte en français, rédigé par le chanoine Mathieu Robert, se rapporte uniquement à la reconstruction d'une grande voûte qui venait de s'écrouler². Ce travail n'est pas mentionné dans le compte latin. Il faut donc l'attribuer à une date postérieure, c'est-à-dire à l'année 1462 environ. Jean Turpin, Jean Masse, Adam Courtois, Pierre Brissart et maître Sébastien, de Laon, consultés à titre d'experts, furent chargés tout d'abord de faire le devis de la nouvelle entreprise. Jean Masse travailla quarante-huit jours à réparer ce désastre avec son fils, en gagnant 5 sous par jour. Ses quatre aides se nommaient Loiset, Mathieu, Letourneur, Jean Brunel et Jean de Bonnes. Le charpentier Thomas Noiron monta tous les échafaudages. Comme la nouvelle voûte coûta 105 livres, somme assez forte si on la compare au prix moyen de 75 livres payé pour les voûtes précédentes, il est probable que cette grande croisée d'ogives était celle du carré du transept.

Le remplacement des grosses colonnes du chœur fut ajourné par suite du manque de ressources, mais, comme les clochers de l'abside ont été démolis en 1723, il est impossible de savoir si Jean Masse avait entrepris la restauration de la tour bâtie à l'angle du croisillon sud et du chœur. Au contraire, les pinacles du xv^e siècle qui surmontent les culées des petits arcs-boutants autour des tribunes du chevet prouvent que ce chapitre du devis fut exécuté. Jean Masse refit également la voûte d'ogives et les doubleaux qui recouvrent la seconde travée des tribunes du chœur du côté nord. Dans la première chapelle du bas côté sud, consacrée à sainte Luce, il est facile de constater que le remplage des grandes baies porte l'empreinte du style flamboyant, tandis que les voûtes et les murs remontent au xiv^e siècle. La restauration des fenêtres de cette chapelle fut donc entreprise suivant le devis de Jean Masse, mais, comme en 1475 les arcs-boutants et le côté nord de la nef menaçaient ruine et comme la grosse tour du nord était lézardée, suivant le rapport de Pierre Taxisel, il est probable que les travaux prévus à la fin du devis de 1460 avaient été ajournés faute de fonds.

1. Arch. de l'Oise, G 1380.

2. Arch. de l'Oise, G 1338.

Les réparations exécutées à cette époque avaient épuisé les ressources de la fabrique. Pour se procurer de l'argent, le chapitre résolut d'envoyer des quêteurs dans les diocèses voisins avec les plus beaux reliquaires de la cathédrale. On acheta trois chevaux pour transporter les châsses enfermées dans deux coffres et quatre clochettes pour annoncer l'arrivée du cortège. Dès le 4 mars 1463, le chapitre chargea le chanoine Guillaume Clavel d'accompagner les quêteurs¹. Le menton, le bras et d'autres ossements de saint Éloi se trouvaient dans quatre reliquaires déjà décrits parmi les richesses du trésor en 1402. En outre, les quêteurs emportèrent une grande Vierge en vermeil signalée dans le même inventaire, le petit vase de cristal qui avait appartenu à saint Éloi, l'anneau de sainte Godeberte et trois autres bagues en or.

L'évêque Jean de Mailly avait donné l'autorisation nécessaire au chanoine Guillaume Clavel et à Jean Huret le 14 février 1463. Il confia au même chanoine et à six autres quêteurs, le 20 septembre 1463, les châsses de saint Éloi, le chef en argent de sainte Godeberte, la statue de saint Augustin, les reliques de saint Barthélemy, de saint Philippe, de saint Aubin et le petit bras en cristal qui renfermait un os de saint Éloi². Le 29 octobre de la même année, le chapitre fit prendre d'autres reliquaires dans le trésor pour remplacer sur le maître-autel les châsses remises à Guillaume Clavel et à ses compagnons. D'après un compte du trésorier de la fabrique, les quêteurs, qui avaient obtenu des lettres patentes de Louis XI, firent trois voyages distincts et parcoururent les diocèses de Noyon, d'Amiens, de Paris, de Meaux, de Châlons-sur-Marne, de Rouen, de Lisieux, de Bayeux et de Séez. Ils revinrent définitivement à Noyon le 1^{er} mai 1465, et un orfèvre nommé Jean Maurel répara les reliquaires endommagés pendant ces voyages pour une somme de 64 sous³.

Le Parlement de Paris donna gain de cause aux chanoines le 4 juin 1462 dans l'affaire des reliques de saint Éloi, en leur reconnaissant le droit d'informer les fidèles que les ossements du saint évêque se trouvaient à la cathédrale, mais en leur défendant de détourner les pèlerins d'une visite à l'abbaye de Saint-Éloi. Le 9 juillet suivant, les fidèles s'assemblèrent devant la façade de la cathédrale pour entendre la lecture de l'arrêt. C'est

1. Arch. de l'Oise, G 1358.

2. Arch. de l'Oise, G 1358.

3. Arch. de l'Oise, G 1380.

en vain que les moines protestèrent encore contre l'authenticité des reliques, en faisant assigner le chapitre devant la cour de Rome le 1^{er} avril 1463. Le Parlement leur défendit d'user de ce moyen par un arrêt du 27 décembre 1465¹.

En arrivant à Noyon le 24 août 1468, à huit heures du soir, Louis XI se rendit immédiatement à la cathédrale et s'agenouilla dans le chœur pendant le *Te Deum*². Le lendemain, il visita l'édifice en détail et son attention fut attirée par un ancien tableau qui représentait le sacre de Charlemagne. Cette peinture se trouvait dans la chapelle de Saint-Éloi, derrière le chœur. Le roi demanda au chapitre de lui en faire peindre une copie³. Il revint à Noyon avec la reine et le duc d'Aquitaine dans les premiers jours du mois de février 1471 et fit dire des messes en sa présence à l'autel de l'Annonciation qui se trouvait sous le porche de la cathédrale, à côté de l'autel de la Visitation⁴. L'évêque Jean de Mailly, mort à Paris le 14 février 1473, fut enseveli trois jours après dans le chœur, à gauche de l'autel⁴. Il avait donné au trésor, en 1467, une magnifique chape estimée 80 livres⁵.

Par lettres patentes du mois de juin 1474, datées de Noyon, Louis XI fit diverses fondations pour la chapelle où se trouvaient les deux autels de l'Annonciation et de la Visitation⁶. Le chapelain, nommé par le roi, avait le droit de porter des bottes avec des éperons et de tenir un fouet à la main quand il venait occuper sa stalle dans le chœur. Le chapitre donna l'ordre de renouveler la décoration de ces autels le 29 juillet 1474, et le roi envoya 93 écus d'or le 15 décembre pour participer à la dépense et aux frais d'une procession solennelle⁷. L'année suivante, Louis XI renonça au droit de nomination du chapelain de cette chapelle, réservé aux rois de France⁸.

Les voûtes de la cathédrale menaçaient de s'écrouler en 1475. Le chapitre résolut de s'adresser à Pierre Tarisel, maître des

1. Levasseur, *Annales de l'église cathédrale de Noyon*, p. 1057 à 1064.

2. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 16 v°.

3. Levasseur, *Annales de l'église cathédrale de Noyon*, p. 606.

4. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 17.

5. Bibl. nat., fr. 12030, p. 372 et 377.

6. Arch. nat., JJ cxcv, n° 1132. Sixte IV confirma cette fondation par une bulle du 6 octobre 1474.

7. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 17.

8. *Gallia christiana*, t. IX, col. 1021-1022.

œuvres de la ville d'Amiens, pour conjurer ce danger¹. Cet expert, qui remplissait les fonctions de maître des ouvrages de maçonnerie du roi dès l'année 1472, visita Notre-Dame de Noyon et déposa son rapport sur les réparations les plus urgentes le 14 mars 1476². Les quatre colonnes monolithes de la partie droite du chœur, écrasées sous la charge, étaient étayées depuis quinze ans. Il fallait se décider à les remplacer. Pour consolider les voûtes de la nef qui se crevassaient de toute part, à cause de l'écartement des murs, Pierre Tariesel voulait faire bâtir de nouveaux contreforts au pied des culées du côté nord et il se proposait de décharger les angles des voûtes qui étaient remplis de décombres, avant de réparer les ogives et les doubleaux. Il ajoutait qu'une voûte s'était jadis écroulée et conseillait de renforcer les arcs-boutants et leurs culées pour prévenir un pareil accident. Enfin ce maître maçon engageait le chapitre à faire restaurer l'entablement de la grosse tour du nord et à la protéger contre les intempéries par une flèche en bois ou par une terrasse recouverte de plomb.

Avant d'entreprendre des travaux d'une telle importance, les chanoines firent une démarche auprès de Louis XI pour obtenir l'autorisation d'envoyer des quêteurs dans toute la France avec les reliques les plus précieuses de la cathédrale. Le roi, qui se trouvait au Puy, leur accorda cette faveur par des lettres patentes datées du 5 juillet 1476³. Cette pièce mentionne d'abord l'incendie de 1316 et l'écroulement des voûtes que le chapitre avait fait rebâtir à grands frais vers 1460. Trois voûtes de la nef étaient lézardées et la reconstruction des arcs-boutants et des culées s'imposait absolument. Pour éviter l'effondrement du chœur, on avait étayé les piliers et rempli les arcades de maçonnerie. Les guerres continuelles avaient beaucoup diminué les revenus des domaines du chapitre et les ressources faisaient défaut pour restaurer les fermes en même temps que la cathédrale.

Les quêteurs se remirent en route le 5 novembre 1477⁴, mais

1. Durand, *Maître Pierre Tariesel*, dans les *Mémoires de l'Académie des sciences, des lettres et des arts d'Amiens*, t. XLIV, 1897, p. 1.

2. Arch. de l'Oise, G 1338, publié par La Fons-Mélicocq, *les Artistes du nord de la France*, p. 28.

3. Arch. de l'Oise, G 1338. Vidimus du 4 décembre 1477, publié par La Fons-Mélicocq, *les Artistes du nord de la France*, p. 31.

4. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 17 v°.

le chapitre n'attendit pas leur retour pour faire ouvrir les chantiers. Les trois voûtes lézardées du vaisseau central furent réparées, et, pour arrêter l'écartement des murs de la nef, on augmenta l'épaisseur des arcs-boutants et des culées, suivant le procédé indiqué par Jean Masse dans son devis de 1460. Les lettres patentes de Louis XI prouvent qu'en 1476 on n'avait pas encore remplacé les colonnes monolithes du chœur dont les arcades étaient bouchées par des murs de soutènement. Ce travail avait été sans doute ajourné par défaut de ressources. Pierre Tarisel, qui fut chargé de l'entreprendre, supprima les quatre colonnes monolithes de la dernière travée droite du chœur avec leurs socles et leurs chapiteaux pour les remplacer par des piliers ronds flanqués d'un petit fût.

Pierre Tarisel fait mention de quatre colonnes dans son rapport, mais Jean Masse signalait l'écrasement de huit colonnes du chœur en 1460. On peut donc se demander si le maître de l'œuvre ne fit pas également remplacer les quatre colonnes de l'hémicycle, car leur fût, posé sur une plaque de plomb épaisse de six centimètres, ne coïncide pas exactement avec le diamètre des bases et des chapiteaux. Cette rondelle était destinée à prévenir les effets dangereux du tassement après la démolition des murs qui soutenaient les arcades pendant les travaux. Dans les piliers appareillés, la pression pouvait s'exercer sur les joints en mortier, tandis que les fûts monolithes auraient pu s'écraser sous la charge, si les feuilles de plomb posées sur leur base et sous leur chapiteau ne leur avaient pas donné une certaine élasticité. Il ne faut donc pas expliquer l'emploi de ces plaques de métal par la nécessité d'utiliser des fûts trop courts, mais le renflement des colonnes, conforme aux traditions du ^{xii}^e siècle, permet de supposer que Pierre Tarisel alla les chercher dans les ruines d'une église romane, car elles se raccorderaient mieux avec les bases si leur fût avait été taillé au ^{xv}^e siècle.

Vers la même époque, on entreprit la restauration de la grosse tour du nord. Tous ces travaux furent exécutés sous l'épiscopat de Guillaume Marafin, qui occupait le siège de Noyon depuis 1473. Pierre de Laval, archevêque de Reims, visita la cathédrale le 31 janvier 1477¹. Une cloche, transportée dans le clocher sud de la façade en 1807, fut bénite à la Chartreuse du

1. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 17 v^o.

Mont-Renaud, près de Noyon, en 1481. Elle eut pour marraine Marie d'Amboise, tante de l'évêque Charles de Hangest, qui fut le successeur de Guillaume Marafin. Le 28 décembre de la même année, la procession des reliques fut suivie d'une quête pour les réparations de la cathédrale de Reims, dont la charpente avait été incendiée le 24 juillet¹. Un service solennel pour le repos de l'âme de Louis XI fut célébré le 22 septembre 1483². Le 3 avril 1497, le chapitre autorisa le chanoine Pierre Isabeau à faire construire à ses frais un sépulcre dans la chapelle de Sainte-Luce et de Sainte-Marguerite³. Un service funèbre pour le repos de l'âme de Charles VIII fut célébré dans la cathédrale le 30 mai 1498⁴, et le chapitre permit à l'évêque de faire poser dans le chœur un nouveau trône épiscopal le 14 août suivant⁵.

Pendant l'épidémie de 1490, les habitants de Noyon avaient fait le vœu de remplacer la châsse de sainte Godeberte⁶. Le chapitre résolut de donner suite à ce projet le 9 août 1499 et une commission de six membres, nommée le 24 septembre suivant, commanda le reliquaire à Jean de Graval, orfèvre d'Amiens⁷. Celui-ci s'engagea, par un marché en date du 5 octobre 1499, à fabriquer en deux ans une grande châsse avec 120 marcs d'argent fin que le chapitre devait lui fournir⁸. La façon était évaluée à 54 sous par marc. Les chanoines et plusieurs autres donateurs envoyèrent au trésorier des monnaies d'or, de la vaisselle d'argent et des sommes importantes. Jean Milet, évêque de Soissons, donna 160 livres pour cette œuvre en 1502.

Le devis primitif fut de beaucoup dépassé, car Jean de Graval reçut 218 marcs d'or et d'argent fin et 494 livres pour le prix de son travail⁹. Le trésorier, Jacques de Brunfay, qui avait ouvert un compte spécial pour le reliquaire de sainte Godeberte, évalue la recette à 1,252 livres et la dépense à 1,790 livres¹⁰. L'artiste,

1. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 18.

2. *Ibid.*, fol. 18.

3. Levasseur, *Annales de l'église cathédrale de Noyon*, p. 1078 et 1102.

4. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 19.

5. Levasseur, *Annales de l'église cathédrale de Noyon*, p. 1079.

6. *Ibid.*, p. 1109.

7. *Ibid.*, p. 1080.

8. Arch. de l'Oise, G 1359, publié dans la *Revue des Sociétés savantes*, 5^e série, t. V, 1873, p. 113.

9. Levasseur, *Annales de l'église cathédrale de Noyon*, p. 1082 et 1083.

10. Arch. de l'Oise, G 1358.

qui s'était associé avec deux autres orfèvres nommés Charlot et Jehan, fit une première livraison des différentes pièces de son œuvre le 2 et le 6 avril 1503 et une seconde le 18 et le 22 avril de l'année suivante¹. La translation des reliques eut lieu le 18 avril 1504². Un dessin, figuré au dos du contrat³, représente une châsse ornée de douze arcatures en accolade, de pinacles, de crochets, de fleurons et d'une crête fleurdelisée qui portent l'empreinte du style gothique flamboyant. Les statuettes des douze apôtres, de saint Michel, de saint Éloi, de sainte Godeberte et la scène de l'Annonciation décoraient les quatre faces de la châsse assise sur quatre lions en cuivre doré.

Le 29 novembre 1499, Adrien de Hénencourt, archidiacre de Noyon, qui se disposait à faire le pèlerinage de Rome et de Jérusalem, donna au trésor des tapisseries représentant la vie et les miracles de saint Eloi, avec un coffre pour les ranger et une rente de 12 livres pour ceux qui les accrocheraient dans le chœur⁴. Le 8 août 1501, l'évêque Guillaume Marafin, décédé la veille, fut enterré dans le chœur, à gauche du maître-autel⁵. Charles de Hangest, neveu du cardinal d'Amboise, lui succéda. L'archiduc Philippe d'Autriche, fils de Maximilien, empereur d'Allemagne, visita la cathédrale le 11 octobre suivant⁶. Le chanoine Brunfay offrit à la fabrique, le 23 septembre 1506, un ange qui portait les reliques de saint Fursy dans un vase de cristal⁷.

Le doyen Jacques de la Vieffville donna cent francs, le 16 novembre de la même année, pour faire bâtir une bibliothèque dont le dessin avait été soumis au chapitre le 6 mars précédent. Par une délibération en date du 20 novembre, les chanoines décidèrent que cette construction, encore intacte aujourd'hui, serait élevée entre la cathédrale et la porte Corbaut, et que les bois nécessaires seraient coupés dans les forêts du chapitre⁸. Le premier noyau de la bibliothèque avait été formé par les dons des

1. Levasseur, *Annales de l'église cathédrale de Noyon*, p. 1084.

2. *Ibid.*, p. 1109.

3. Arch. de l'Oise, G 1359.

4. Levasseur, *Annales de l'église cathédrale de Noyon*, p. 522.

5. *Ibid.*, p. 1088. — *Gallia christiana*, t. IX, col. 1022.

6. Levasseur, *Annales de l'église cathédrale de Noyon*, p. 1100.

7. *Ibid.*, p. 1111.

8. *Ibid.*, p. 1111.

évêques Radbod I^{er}, mort en 997¹, et Radbod II, mort en 1098². Deux catalogues du XIII^e et du XIV^e siècle signalent, parmi les principaux manuscrits qu'elle renfermait à cette époque, une bible, les quatre évangiles, les actes des apôtres, les vies des Pères du désert, un *Corpus canonum*, deux livres des apôtres et des confesseurs, quatre livres d'homélies et cinq psautiers³. Le chanoine Guillaume de Camba, mort le 12 mai 1417, avait encore augmenté la richesse de ce dépôt en léguant au chapitre les Décrétales, les Clémentines, la Somme de saint Thomas et le Miroir de droit⁴. Le 8 janvier 1422, l'évêque Raoul de Coucy donna aux chanoines un traité de droit civil en cinq volumes⁵, et l'évêque Jean de Mailly leur offrit, le 14 février 1472, une superbe bible qui devait rester enchaînée dans le chœur de la cathédrale⁶.

On conserve aux archives de l'Oise un journal des réparations faites à la cathédrale du 10 avril au 1^{er} décembre 1508, mais ce petit cahier ne mentionne que des travaux d'entretien sans importance⁷. En revenant de son sacre, François I^{er} traversa Noyon le 31 janvier 1515 et l'évêque Charles de Hangest le reçut à la porte de la cathédrale⁸. Le vendredi 4 juillet 1516, vers dix heures du soir, le feu prit dans les combles par la négligence des gardiens, mais les habitants l'éteignirent en faisant la chaîne⁹. Le dimanche suivant, on chanta un *Te Deum* d'actions de grâce à une procession solennelle, et le chapitre remboursa le prix des seaux détériorés pendant la nuit du sinistre¹⁰. Jean Bainast, trésorier de la fabrique, avait fait repeindre à ses frais le tableau qui représentait le sacre de Charlemagne, et le chapitre lui permit de le faire poser dans le croisillon nord, en face du portail latéral, le 25 novembre 1517. En 1522, Antoine Fauvel

1. Bécu, *Notice sur l'ancienne bibliothèque du chapitre de Notre-Dame* dans le *Bulletin du Comité archéologique de Noyon*, t. IX, 1889, p. 173.

2. *Gallia christiana*, t. IX, col. 996.

3. Arch. de l'Oise, G 1984, fol. 24, et G 1334.

4. Levasseur, *Annales de l'église cathédrale de Noyon*, p. 1023.

5. *Ibid.*, p. 1025.

6. *Ibid.*, p. 1067.

7. Arch. de l'Oise, G 1338.

8. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 20.

9. Levasseur, *Annales de l'église cathédrale de Noyon*, p. 1114.

10. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 20 v°.

fut également autorisé à faire accrocher une peinture du Christ à l'avant-dernier pilier de la nef du côté nord¹.

Dans le cours de l'année 1521, la fabrique dépensa 300 livres pour la restauration des orgues et pour la pose d'un nouveau beffroi dans la tour du nord, qui coûta plus de 500 livres². Jean Calvin, âgé de onze ans, fut installé le 29 mai de la même année comme bénéficiaire de la chapelle de Notre-Dame-de-la Gésine, à l'entrée du déambulatoire. Ses deux frères Charles et Antoine furent titulaires du même bénéfice, mais le chapitre interdit l'entrée du chœur à Charles Calvin le 15 septembre 1531³. François I^{er} passa par Noyon le 3 septembre 1527 et le 25 juin 1529. Sa femme, Éléonore d'Autriche, se rendit le 18 septembre 1531 à la cathédrale, où le chapitre avait fait descendre les châsses de saint Éloi et de sainte Godeberte qui étaient suspendues au-dessus du maître-autel⁴.

Vers la fin de son épiscopat, Charles de Hangest avait fait commencer la construction de la seconde chapelle du bas côté sud placée sous le vocable de l'Assomption. Pendant sa dernière maladie, il voulut régulariser la donation du terrain au chapitre par un acte daté du 29 avril 1528, car cet emplacement faisait partie de la cour de l'évêché⁵. Il mourut à Carlepont le 30 juin de la même année, après avoir fait rebâtir le palais épiscopal. On l'enterra le 6 juillet dans le chœur, à gauche du maître-autel⁶. En creusant son tombeau, on découvrit celui de l'évêque Gérard de Bazoches, mort en 1228, comme l'indiquait une plaque de plomb posée sur la poitrine⁷. Le corps étant tombé en poussière au contact de l'air, on déposa Charles de Hangest dans le même cercueil de pierre. La chapelle de l'Assomption, ornée de ses armes sur une clef de voûte, ne fut terminée que quatre ans après sa mort. En effet, le chapitre prit deux délibérations, le 1^{er} juin 1530 et le 23 août 1532, pour mettre à la disposition du trésorier les sommes nécessaires au paiement des ouvriers⁸. La longue

1. Levasseur, *Annales de l'église cathédrale de Noyon*, p. 1101 et 1115.

2. *Ibid.*, p. 1158.

3. *Ibid.*, p. 1158, 1165 et 1168. — Bibl. nat., fr. 12032, fol. 20 v° à 22.

4. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 22 et 65 v°.

5. Levasseur, *Annales de l'église cathédrale de Noyon*, p. 1119.

6. *Ibid.*, p. 1115 et 1120. — *Gallia christiana*, t. IX, col. 1023.

7. Boulongne, *Inscriptions tumulaires de l'église Notre-Dame de Noyon*, p. 2.

8. Levasseur, *Annales de l'église cathédrale de Noyon*, p. 1119.

durée des travaux s'explique par le luxe de l'ornementation des murs et des voûtes.

Jean de Hangest, qui succéda à son oncle, ne fut sacré qu'en 1532, à l'âge de vingt-sept ans. Il fit son entrée dans la cathédrale le 1^{er} avril 1533, mais, comme il portait une barbe longue, le doyen du chapitre lui refusa l'entrée du chœur¹. Le jeune prélat enjamba la balustrade et resta toujours en mauvais termes avec les chanoines, à cause de sa barbe, bien qu'il se prévalût d'une dispense du pape en 1540². Comme les Impériaux approchaient de Noyon, au mois d'août 1536, les chanoines envoyèrent les ornements de la cathédrale à Compiègne et à Senlis³. Marie d'Autriche, reine de Hongrie et sœur de Charles-Quint, fut reçue par le chapitre avec les plus grands honneurs le 13 octobre 1538⁴. Cette brillante réception ne devait pas l'empêcher de faire piller la ville par ses troupes quatorze ans plus tard. Le 23 décembre 1538, le chapitre défendit de représenter dans la cathédrale le mystère de la Béguine⁵, qui était déjà mentionné dans l'inventaire du trésor en 1419. La troisième visite de François I^{er} à Notre-Dame de Noyon eut lieu le 27 février 1541⁶, et un service funèbre pour le repos de son âme fut célébré le 25 avril 1547⁷. On fonda une grosse cloche nommée Anne le 14 mai 1545 et le doyen Antoine Charmolue la bénit trois jours après⁸.

Pendant les guerres d'Henri II contre Charles-Quint, la ville de Noyon fut prise le 17 octobre 1552 par une armée de Hongrois que commandait le comte de Rœux. Les vainqueurs incendièrent un grand nombre de maisons et le bâtiment de l'officialité voisin de l'évêché⁹. Trois soldats ennemis montaient déjà l'escalier à vis de l'une des tours de la cathédrale pour mettre le feu dans les combles quand un serviteur de l'œuvre, nommé Market, les tua pour les empêcher d'accomplir leur funeste projet¹⁰. Pré-

1. Levasseur, *Annales de l'église cathédrale de Noyon*, p. 1124.

2. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 22 et 23.

3. *Ibid.*, fol. 22 v°.

4. *Ibid.*, fol. 23.

5. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 23.

6. Bibl. nat., Collection de Picardie, t. CLXY, fol. 134.

7. Mazière, *Annales noyonnaises* dans le *Bulletin du Comité archéologique de Noyon*, t. XIII, 1897, p. 43.

8. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 23 v°.

9. Arch. de l'Oise, G 591. — Bibl. nat., fr. 12032, fol. 66 v°.

10. Levasseur, *Annales de l'église cathédrale de Noyon*, p. 841 et 1189.

servée de l'incendie, Notre-Dame de Noyon ne fut pas sauvée du pillage, car les tapisseries, les ornements et les richesses du trésor devinrent la proie des soldats hongrois. Heureusement les chanoines avaient eu la sage précaution d'envoyer à Paris, au collège de Sorbonne, les archives, les reliques et les bijoux les plus précieux¹.

Comme presque toutes les maisons canoniales étaient brûlées, les membres du chapitre se dispersèrent et ne revinrent dans la ville de Noyon que vers le milieu du mois de novembre. Ils empruntèrent des ornements au chapitre de Saint-Quentin, et les chanoines de la cathédrale de Chartres leur offrirent vingt aunes de soie rouge en 1553, tandis que le pape Jules III accordait la même année des indulgences aux fidèles, en les engageant à effacer les traces du pillage².

Les habitants commençaient à rebâtir leurs maisons quand un nouveau désastre vint anéantir leurs espérances. Après la prise de Saint-Quentin et de Ham, les Espagnols s'emparèrent de Noyon le 9 septembre 1557 et pillèrent la cathédrale. M. Vitet a tort de prétendre que l'édifice fut endommagé par le feu pendant l'occupation de la ville³, car Levasseur ne fait aucune mention de cet incendie⁴. Les chanoines, qui s'étaient dispersés aussitôt après l'entrée de l'ennemi dans la place, se réunirent à Pierrefonds le 24 septembre et le 17 octobre⁵ et à Paris le 15 novembre, mais ils revinrent à Noyon vers la fin du même mois⁶. Le 24 novembre, veille du jour où les Espagnols se retirèrent, un prêtre avait déjà célébré la messe dans le chœur de Notre-Dame⁷; mais, comme la ville n'offrait plus aucune sécurité, les chanoines obtinrent encore une fois la permission de s'absenter le 22 août 1558.

La cathédrale, dépourvue de tous les objets nécessaires au service du culte, resta quelque temps abandonnée.

Charles IX, qui se trouvait à Ourscamp avec sa cour, vint assister aux vêpres dans la cathédrale le 14 août 1567⁸.

1. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 24 v°.

2. *Ibid.*, fol. 24.

3. *Monographie de l'église Notre-Dame de Noyon*, p. 29.

4. *Annales de l'église cathédrale de Noyon*, p. 1195.

5. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 25.

6. Levasseur, *Annales de l'église cathédrale de Noyon*, p. 1194.

7. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 25.

8. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 25 v° et 68.

Le 7 janvier 1573, Jean Brouardeau passa un marché avec la fabrique pour le nettoyage de la cathédrale, pour tendre les tapisseries les jours de fête, pour surveiller les sonneurs qui commençaient à sonner les cloches à deux heures du matin aux grandes fêtes et à trois heures un quart aux fêtes secondaires. Il s'engageait en outre à descendre et à remonter, au moyen de cordages, les châsses de saint Éloi, de saint Achaire et d'autres reliquaires qui devaient être suspendus au-dessus du maître-autel, à trouver des souffleurs pour l'orgue, des porteurs pour les châsses dans les processions et des fossoyeurs pour creuser des tombes dans la cathédrale. Ses gages n'étaient pas spécifiés, mais il devait s'acquitter de toutes les fonctions d'un sacristain, sauf du soin des ornements¹.

Un service solennel pour le repos de l'âme de Charles IX fut célébré dans la cathédrale le 22 juillet 1574². Au mois d'octobre de l'année suivante, l'édifice fut souillé par une effusion de sang que Levasseur mentionne sans aucun détail³. Vers la même époque, la châsse de sainte Godeberte, fabriquée par Jean de Graval de 1499 à 1504, devait se trouver en mauvais état, car, le 23 janvier 1578, les chanoines avancèrent une somme de 2,764 livres à la fabrique pour la restaurer, en lui abandonnant le revenu de certains biens. Un compte daté du 27 février suivant évalue les recettes affectées à cette réparation à 3,044 livres et les dépenses à 2,719 livres⁴. L'évêque Claude d'Angennes reçut le roi Henri III devant le grand portail de Notre-Dame le 8 novembre 1582⁵. L'assassinat du duc de Guise et de son frère le cardinal de Lorraine, archevêque de Reims, produisit à Noyon une grande émotion. Le chapitre fit célébrer un service funèbre pour le repos de leur âme le 19 février 1589⁶. Henri IV se rendit à la cathédrale quelques jours après la prise de Noyon, qui eut lieu le 19 août 1591. Il traversa la ville le 9 novembre et le 12 décembre 1592 et le 12 septembre de l'année suivante; mais, après la révolte et la soumission des habitants, il y fit un véritable séjour au mois de février 1595⁷.

1. Arch. de l'Oise, G 1362.

2. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 26 v°.

3. *Annales de l'église cathédrale de Noyon*, p. 1197.

4. Arch. de l'Oise, G 1358.

5. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 27.

6. *Ibid.*, fol. 28.

7. Aubais, *Itinéraire des rois de France*, t. I, p. 75.

Le 3 août 1607, à trois heures de l'après-midi, la foudre tomba sur la grosse tour du nord sans occasionner de dégâts, mais elle traversa les vêtements d'un maçon qui travaillait à l'intérieur du clocher¹. Le chapitre, qui avait donné deux os du bras de saint Éloi, l'un aux moines de Saint-Martin de Tournai en 1613² et l'autre à la corporation des orfèvres de Rome en 1619, céda une autre relique du pieux évêque à l'abbaye de Ferrières en Gâtinais en 1626³. Le prince de Condé et le duc de Mayenne visitèrent la cathédrale le 7 août 1615⁴. Après une violente épidémie de peste, les habitants de Noyon résolurent d'offrir aux chanoines une châsse en vermeil pour remplacer un des anciens reliquaires de saint Éloi. Cette châsse fut commandée le 16 août 1623 à René de la Haye⁵, orfèvre à Paris, qui en soumit le modèle au chapitre⁶. L'évêque Charles de Balsac, décédé le 10 novembre 1625, fut enterré dans l'abbaye de Marcoussis, mais son cœur fut déposé au pied d'une colonne élevée dans le sanctuaire de la cathédrale deux ans avant sa mort, car le chapitre lui accorda cette faveur le 16 mars 1623⁷.

La confrérie des Joies, dont l'autel se trouvait au-dessous de la grosse tour du nord, fut autorisée à s'établir, le 9 juillet 1627, dans la chapelle de l'Assomption, qu'on appelait alors la chapelle neuve. Le menuisier Julien Berson rapprocha la clôture et posa un lambris contre les murs pour la somme de 300 livres⁸. En 1634, le chanoine Louis Flamen fit repeindre le jubé, dont la description sommaire se trouve dans l'ouvrage de Levasseur⁹. Le grand crucifix central, qui mesurait vingt-deux pieds de hauteur, était flanqué des statues de la Vierge, de saint Jean et de trois anges. Au pied de la croix, on voyait un calice et un dragon, emblèmes de saint Jean, et à l'extrémité des branches, ornées de quatre fleurs de lis, on avait sculpté les attributs des

1. Levasseur, *Annales de l'église cathédrale de Noyon*, p. 1243.

2. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 29 v°.

3. Arch. de l'Oise, G 1358.

4. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 29 v°.

5. Cet artiste devait être parent de Nicolas I^{er} de la Haye, qui fut doyen du chapitre de 1638 à 1652.

6. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 31.

7. *Gallia christiana*, t. IX, col. 1028. — Bibl. nat., fr. 12032, fol. 30 v°.

8. La Fons-Mélicocq, *Noyon et le Noyonnais au XIV^e et au XV^e siècle*, p. 225.

9. *Annales de l'église cathédrale de Noyon*, p. 1379.

quatre évangélistes. Les niches du jubé renfermaient vingt-cinq statuettes d'apôtres et de prophètes. Levasseur signale également les anciennes peintures de la voûte du chœur qui représentaient des personnages de l'Ancien Testament, la sainte Vierge et l'histoire des trois rois.

Après la prise de La Capelle par les Impériaux le 7 juillet 1636, les chanoines se décidèrent à mettre en sûreté la grande châsse en vermeil de saint Éloi qui pesait 303 marcs d'argent et six marcs d'or. Ce reliquaire, déposé dans une grande caisse le 28 juillet suivant, avec une grande croix d'or, trois croix d'argent, des calices, des chandeliers, deux évangélistes et tous les ornements, fut envoyé à Compiègne et confié successivement aux Minimes et aux religieux de Saint-Corneille jusqu'au 28 juillet 1638¹. L'inventaire du 9 août 1639 mentionne la châsse de saint Éloi, ainsi que les reliquaires de saint Mummolin, de saint Aubin, de saint Achaire et de sainte Godeberte, les bras en argent de saint Éloi et de saint Maximin. La plupart des calices, des croix d'argent et des chandeliers avaient été donnés au trésor par des chanoines du xvii^e siècle. Les parements d'autels et les ornements blancs, violets, verts, rouges et noirs étaient garnis de broderies d'or de la plus grande richesse, et la fabrique possédait quarante-sept livres liturgiques pour les cérémonies du culte².

Jacques Levasseur, historiographe de l'église de Noyon et doyen du chapitre, décédé le 6 février 1638, fut enterré dans la chapelle de Saint-Éloi, derrière le chœur³. Comme Louis XIV avait exprimé le désir de posséder une relique de sainte Godeberte, le chapitre s'empessa de la faire parvenir au roi, qui se trouvait à Varennes, près de Noyon, le 4 juin 1640⁴. Les chanoines accordèrent également des reliques de saint Éloi à l'abbaye de Saint-Éloi de Noyon en 1637, au duc de Chaulnes, gouverneur de la Picardie en 1641, et aux Carmélites de Paris en 1642⁵. François Wiard, maire de Noyon, leur avait donné

1. Arch. de l'Oise, G 1357. — Bibl. nat., fr. 12032, fol. 32 v^o et 33.

2. Arch. de l'Oise, G 1357.

3. Boulogne, *Inscriptions tumulaires de l'église Notre-Dame de Noyon*, p. 24. Les restes de Levasseur furent transportés plus tard dans la chapelle de Saint-Thomas.

4. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 33.

5. *Ibid.*, fol. 32 v^o, 33 et 33 v^o.

un tableau, représentant la conversion de saint Paul, le 28 mars 1641¹. Nicolas I^{er} de la Haye, doyen du chapitre, fut autorisé par les chanoines, le 16 novembre 1643, à faire bâtir à ses frais la troisième chapelle du bas côté sud dédiée à saint Nicolas². Comme la porte qui reliait la cathédrale à l'évêché traversait le mur du collatéral, sur son emplacement, l'évêque en fit percer une autre au fond du croisillon sud. Cette chapelle, dont les trois voûtes d'ogives portent encore l'empreinte du style du xvi^e siècle, était destinée à la confrérie des marchands de blé. Sa construction dura quatre ans, car l'évêque Henri de Baradat la consacra solennellement le 6 décembre 1647³. Nicolas I^{er} de la Haye, qui avait fait sculpter ses armes sur une clef de voûte, y fut inhumé le 2 décembre 1658⁴.

En arrivant à Noyon, le 3 décembre 1645, à 9 heures du soir, la reine de Pologne, Marie de Gonzague, qui avait épousé le roi Ladislas, visita la cathédrale. Reçue devant le grand portail par le clergé, elle se rendit dans le chœur sous un dais, à la lueur des flambeaux. Le lendemain, elle vint assister à une messe dite à la chapelle des Joies⁵. En 1646, les chanoines proposèrent d'appliquer une redevance payée par l'abbaye de Saint-Éloi à l'achat d'une suspense et de tapisseries, à l'exhaussement de l'autel, à un nouveau dallage du chœur, à la dorure des caisses qui renfermaient les châsses et à la fonte des cloches⁶. Il est probable que le chapitre donna suite à ces projets, car, le 22 juin 1648, le trésorier paya 4,500 livres trente-quatre aunes de tapisseries représentant l'histoire de Noë⁷. L'archevêque de Reims, Léonor d'Estampes, visita la cathédrale le 19 septembre 1646, et le doyen

1. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 33.

2. *Ibid.*, fol. 33 v°. Une autre chapelle de la cathédrale, citée en 1500, se trouvait placée sous le même vocable. Cf. fol. 19.

3. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 35. A cette occasion, le chanoine Souillart composa les deux vers chronographiques suivants, où la date de 1647 s'obtient en additionnant les capitales qui correspondent à des chiffres romains :

« Patroni LVX festa plo noVa teCta saCraVIt
NICoLeo HenRICI VoCe ManVqVe patrIs. »

4. Boulongne, *Inscriptions tumulaires de l'église Notre-Dame de Noyon*, p. 26.

5. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 34 et 75.

6. *Ibid.*, fol. 34 v°.

7. *Ibid.*, fol. 35.

ouvrit la châsse de sainte Godeberte le 29 novembre 1647 pour donner une relique à Catherine de Baradat, abbesse du Pont-aux-Dames et sœur de l'évêque¹.

L'approche d'une armée espagnole, commandée par le duc de Nemours, décida le chapitre à mettre les ossements de saint Éloi dans un coffre, le 11 juin 1650, pour les expédier à Paris avec les tapisseries et les ornements. Ce précieux envoi fut embarqué sur l'Oise cinq jours après, et l'abbé de Sainte-Geneviève, qui reçut les reliques vers la fin du mois de juin, les déposa dans la chapelle du collège de Sorbonne. On les réintégra dans la grande châsse le 18 novembre de la même année². Deux jours plus tard, une cérémonie solennelle fut célébrée dans la cathédrale pour l'arrivée d'un ossement de saint Médard à Noyon. Cette relique, signalée au chapitre par Jean Crochet, aumônier du roi, et donnée aux chanoines le 1^{er} juillet 1650 par Jacques de Nuchères, évêque de Chalon-sur-Saône, se trouvait dans le monastère de Saint-Étienne de Dijon dont il était abbé³.

En apprenant que Noyon était encore menacé par l'ennemi, le chapitre fit expédier, le 13 décembre 1651, la châsse de saint Éloi à Compiègne et les plus riches ornements à Paris, au collège de Dainville⁴, où ce dépôt resta jusqu'au 13 juin 1653⁵. Les chanoines ne devaient pas tarder à se laisser effrayer par les nouveaux succès des Espagnols, car la châsse de saint Éloi se trouvait à Paris, dans la chapelle de la Sorbonne, le 5 février 1659. L'ordre de la faire revenir ne fut donné que le 27 février 1660, et l'arrivée du reliquaire à Noyon eut lieu le 24 mars suivant⁶. L'évêque Henri de Baradat, qui avait succédé à Charles de Balsac en 1626, était déjà malade quand les nouvelles cloches de la cathédrale furent baptisées, le 21 juin 1660, car il ne put assister à cette cérémonie. Il mourut le 20 août suivant et fut inhumé trois jours après dans la chapelle de Saint-Nicolas qu'il avait consacrée en 1647⁷. Ce prélat avait reçu cinq fois

1. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 35.

2. Arch. de l'Oise, G 1358. — Bibl. nat., fr. 12032, fol. 36.

3. Arch. de l'Oise, G 1358. — Bibl. nat., fr. 12032, fol. 36.

4. Le chapitre de Noyon avait le droit de nommer le principal de ce collège, d'accord avec l'évêque et le maire de la ville.

5. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 36 v° et 37.

6. *Ibid.*, fol. 38 et 38 v°.

7. *Ibid.*, fol. 38 v°.

Louis XIV à Noyon, le 18 juillet 1653, le 19 octobre 1654, le 30 novembre 1655, le 2 août et le 24 septembre 1656. Le roi visita encore la cathédrale en traversant la ville, le 30 avril 1670, le 13 mai 1675, le 18 mars 1691 et le 13 mai 1692¹.

Après de longues négociations, le chapitre donna, le 30 avril 1661, au curé et aux paroissiens de l'église de Sainte-Godeberte des reliques de leur patronne². Le 13 décembre 1662, des tapisseries qui représentaient des scènes de la vie de Samson et l'histoire de l'enfant prodigue furent offertes à la fabrique³. L'année suivante, la confrérie des Joies fit suspendre dans la nef un tableau représentant le couronnement de la Vierge, qu'elle avait payé 660 livres à un peintre de Paris nommé Laminoy⁴. Quand le régiment de Lyon traversa la ville de Noyon, en 1666, un soldat, nommé Canisse, mutila à coups de sabre un Christ en bois doré qui se trouvait dans sa chambre et qui fut ensuite transporté à la cathédrale, dans la chapelle de Sainte-Anne, le 4 avril 1667⁵. Une inscription latine conserve le souvenir de ce sacrilège et de l'amende honorable faite par l'évêque François de Clermont-Tonnerre. En 1670, le doyen Nicolas II de la Haye et un donateur inconnu enrichirent le trésor de deux reliquaires en argent, et le chanoine Balesden donna au chapitre un anneau et une petite croix en vermeil qui passaient pour avoir appartenu à saint Éloi et qui lui avaient été envoyés de Tournai⁶.

Une sentence du bailliage, datée du 20 avril 1673, condamna un fondeur de Noyon, nommé Guillaume Hudebert, à monter trois cloches dans la grosse tour du nord, au-dessus de l'ancienne chapelle des Joies⁷. Il faut en conclure que le chapitre avait complété à cette époque la sonnerie installée en 1660. Le 29 novembre de la même année, l'évêque offrit au chapitre un tableau représentant la mort de saint Éloi, qui fut placé à l'entrée du chœur. En 1683, il donna 1,000 livres pour contribuer

1. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 41 v°, 45, 77, 77 v°, 78 v°, 79, 83 et 83 v°.

2. *Ibid.*, fol. 37 v° et 38 v°.

3. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 39 v°.

4. La Fons-Mélicocq, *Noyon et le Noyonnais au XIV^e et au XV^e siècle*, p. 227.

5. Mazière, *Annales noyonnaises* dans le *Bulletin du Comité archéologique de Noyon*, t. XIII, 1897, p. 341.

6. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 41 v°.

7. Arch. de l'Oise, G 1350.

à la pose des grilles en fer du porche¹. Ces grilles, destinées à remplacer une clôture en bois, ne furent posées qu'au mois de mars 1688 et coûtèrent 3,800 livres². Au mois de juillet 1696, l'évêque fit installer à ses frais un nouveau trône épiscopal dans le chœur³. La fabrique disposait alors de revenus assez importants pour faire exécuter de véritables œuvres d'art, comme les ornements blancs et les parements d'autel commandés le 9 mai 1698 à Jérôme Watrin, brodeur à Beauvais, qui coûtèrent 6,116 livres⁴. L'évêque proposa de faire poser à ses frais des grilles autour du chœur en 1699, mais le chapitre le pria de ne rien changer à la décoration du sanctuaire⁵.

Pendant tout le xvi^e siècle, les sonneurs du petit clocher méridional engagèrent des procès contre le trésorier de la fabrique au sujet du paiement de leurs gages. Marin Dodard en 1590, Pierre Plaisant et Édouard Blancpain en 1600⁶, Jacques Beaumarest et Damien Noël en 1637⁷ réclamaient une somme équivalente à la valeur réelle de six muids de blé, qui leur avaient été garantis par la fondation de l'évêque Renaud en 1185⁸. Il faut en conclure que la charte de cet évêque s'appliquait bien aux sonneurs des petits clochers du chœur, et non pas à ceux des grosses tours de la façade, qui n'existaient pas encore à cette époque. Comme le moulin des Fossés, donné par l'évêque, avait été détruit pendant la guerre de Cent ans, la fabrique payait les sonneurs en argent et non plus en nature, suivant deux transactions de 1440 et 1622, mais ceux-ci n'y trouvaient pas leur compte. Un arrêt du Parlement, daté du 15 mai 1637, ne mit pas un terme à la procédure, car Antoine Picart, Martin Touret et Jean Lemaire recommencèrent à plaider contre la fabrique en 1693 et en 1709⁹.

La construction du grand orgue, commencée en 1698, fut terminée à la fin de l'année 1701. Le 13 mars 1698, le chapitre

1. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 44.

2. *Ibid.*, fol. 44 v°.

3. *Ibid.*, fol. 46 v°.

4. Arch. de l'Oise, G 1361.

5. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 47.

6. Arch. de l'Oise, G 1460.

7. Arch. de l'Oise, G 1461.

8. Arch. de l'Oise, G 1984, fol. 195 v°.

9. Arch. de l'Oise, G 1461 et 1462.

passa deux marchés importants, le premier avec Jean Dolé, charpentier, qui s'engageait à faire la tribune de l'orgue pour 800 livres, le second avec Jean Petit et Jean Enarme, menuisiers à Noyon, qui avaient dressé un devis de 2,258 livres pour le nouveau buffet et pour les sculptures de la tribune¹. La fabrication de l'instrument fut confiée aux frères Philippe et Antoine Picard, facteurs à Noyon, qui signèrent deux marchés de 3,000 livres en date du 13 mars 1698 et du 21 octobre 1699. Un couvreur, nommé Baudrimont, se chargea d'installer la soufflerie le 22 mars 1700 pour le prix de 1,000 livres².

Quand l'orgue fut achevé, Jean Vuisbecq, facteur de Reims, se rendit à Noyon le 30 décembre 1701 pour en faire l'essai, sur la demande des chanoines, mais les frères Picard avaient mal établi leur devis, et les 200 livres d'augmentation que le chapitre leur accorda en 1702 ne devaient pas suffire à éteindre leurs dettes³. A cette époque, Joseph Picard avait remplacé son frère Philippe, qui était sans doute décédé. En y joignant quelques dépenses accessoires, le prix du buffet, de l'orgue et de la tribune doit être évalué à la somme de 10,297 livres. L'évêque François de Clermont-Tonnerre, qui avait contribué à toutes ces dépenses, mourut le 15 février 1701 et fut inhumé cinq jours après devant le maître-autel de la cathédrale⁴.

Aussitôt après sa mort, on s'occupa de renouveler la sonnerie des clochers. Le 3 mars 1701, Florentin Leguay, fondeur, qui demeurait à Paris, rue de l'Arbalète, passa un marché avec le chapitre. Il s'engageait à refondre trois cloches et à les mettre en place pour la somme de 3,200 livres, en prenant à sa charge la réparation du beffroi, mais on devait lui fournir le métal, qui fut payé 3,775 livres. D'après la quittance de Louis Dobsen, qui livra du fer en barres à Leguay aux mois d'avril et de mai 1701, il est certain que la fonte des trois cloches eut lieu à Noyon vers cette époque : on dépensa 150 livres pour acheter le bois nécessaire à la fusion du métal⁵.

Les parrains et les marraines, désignés le 13 mai, furent, pour la première cloche, le nouvel évêque, Claude d'Aubigné, et la

1. Arch. de l'Oise, G 1354.

2. Arch. de l'Oise, G 1354.

3. Arch. de l'Oise, G 1354.

4. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 47 v°.

5. Arch. de l'Oise, G 1350.

duchesse d'Harcourt; pour la seconde, le marquis de Tigny, frère de l'évêque, et la marquise de Caulaincourt, et, pour la troisième, le chanoine d'Havrichecourt et madame de Vaugenlieu¹. Antoine Sézille et Joseph Delafosse, charpentiers, reçurent 1100 livres pour remanier le beffroi, descendre les anciennes cloches et remonter les nouvelles. L'ensemble de l'opération coûta 6,989 livres, d'après un compte du trésorier de la fabrique. Quand les cloches furent mises en branle, le chapitre prétendit que leur accord était imparfait et fit signifier à Florentin Leguay un acte d'opposition le 8 novembre 1701. L'affaire dut s'arranger à l'amiable, comme l'indique une lettre de remerciements adressée par le fondeur au chanoine Rousseau le 5 février 1702, car Leguay fut payé intégralement le 8 août de la même année². L'ouragan du 15 février 1702 endommagea la toiture du gros clocher sud, qui fut réparée par Louis Baudrimont. Cet entrepreneur avait également remanié les couvertures des chapelles du bas côté sud au mois d'août 1701³.

La petite tour de l'Horloge, qui s'élevait au nord de l'abside, renfermait les huit petites cloches du carillon. Le chapitre forma le projet de les refondre le 12 avril 1708, mais le trésorier, Louis de Brouilly, refusa d'employer les fonds de la fabrique à cette opération, par un acte daté du 23 avril suivant⁴. L'affaire fut portée devant le Parlement, qui donna gain de cause aux chanoines le 14 mars 1709. Ce procès avait suspendu l'exécution du marché passé le 12 juillet 1708 avec Nicolas Sense, fondeur à Noyon, qui s'engageait à descendre les huit cloches, à les fondre et à en livrer six nouvelles pour une somme de 1,200 livres. Le contrat fut renouvelé le 12 avril 1709, et des augmentations successives firent monter la dépense à 1,965 livres. La fonte et la bénédiction du métal eurent lieu le 24 mai 1709, mais le baptême des cloches devait faire l'objet d'une longue discussion entre les chanoines et l'évêque⁵.

Le chapitre consacra plusieurs séances à délibérer sur cette question depuis le 26 novembre 1708 jusqu'au 28 juin 1709. Comme François de Châteauneuf avait autorisé la refonte des

1. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 47 v°.

2. Arch. de l'Oise, G 1350.

3. Arch. de l'Oise, G 1367.

4. Arch. de l'Oise, G 1350. — Bibl. nat., fr. 12032, fol. 49.

5. Arch. de l'Oise, G 1350.

cloches, les chanoines prétendaient qu'ils pouvaient se passer de sa permission pour les faire bénir, mais des avocats leur conseillèrent de s'engager dans les voies de la conciliation. Après une démarche faite auprès de l'évêque le 19 juin 1709, celui-ci consentit à autoriser la bénédiction des cloches, qui fut faite le 28 du même mois¹, mais le chapitre protesta contre le procès-verbal de la cérémonie que l'évêque avait fait signer à plusieurs chanoines. Quand les cloches fondues par Nicolas Sense furent remontées dans la tour de l'Horloge, on reconnut que leur son n'était pas harmonieux. Le chapitre désigna comme expert un fondeur d'Amiens, nommé Chapron, qui fit deux voyages à Noyon, le 16 juillet et le 14 août 1709, et qui trouva plusieurs défauts dans la fonte de ces petites cloches². Le 12 septembre 1715, le chapitre fit célébrer un service funèbre à la cathédrale pour le repos de l'âme de Louis XIV³.

Depuis les grands travaux exécutés dans la seconde moitié du xv^e siècle, la cathédrale n'avait pas été l'objet de réparations sérieuses. Il devenait urgent d'y procéder. Le 27 juillet 1720, Bertin Faguet et Antoine Defrance, maçons, Joseph Sézille et Simon Noiret, charpentiers, Louis Baudrimont, couvreur, Claude Reneufve et Éloi Flon, serruriers, qui demeuraient à Noyon, dressèrent un devis de 39,230 livres, après avoir fait une visite générale de l'édifice. Ils signalaient les dégradations des marches, d'une voûte et de la terrasse du porche, le mauvais état des combles de la nef, des chapelles méridionales et du gros clocher sud, en insistant sur la nécessité de restaurer les petites tours du chœur et sept fenêtres dans les tribunes du rond-point. Ces entrepreneurs ne furent pas agréés par le chapitre, car, le 2 octobre 1720, le grand maître des eaux et forêts, résidant à Compiègne, désigna comme experts Charles Graux, maçon, Joseph Delafosse, charpentier, et Thomas Dantier, couvreur, domiciliés à Noyon, qui visitèrent la cathédrale du 27 au 30 novembre suivant. Leur premier devis se montait à 79,630 livres⁴.

Les chanoines voulurent faire contrôler leurs estimations par deux autres experts, nommés Pierre Dagault, architecte à Braine,

1. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 49 v^o.

2. Arch. de l'Oise, G 1350.

3. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 50 v^o.

4. Arch. de l'Oise, G 1338.

et Jean Moët, charpentier à Soissons, qui prêtèrent serment devant René Hudeline de Certon, subdélégué à Noyon de l'intendant de Soissons. Ceux-ci firent un nouvel examen du monument le 28 décembre 1720, avant de présenter un devis de 52,226 livres le 7 janvier 1721. Le chapitre trouva sans doute que cette évaluation était inférieure à la somme nécessaire pour restaurer la cathédrale, car Charles Graux, Joseph Delafosse et Thomas Dantier firent une seconde visite de l'édifice du 30 juin au 2 juillet 1721, après avoir prêté serment devant le lieutenant général du bailliage de Noyon¹. Leur devis définitif, qui servit de base à l'adjudication, s'élevait à la somme de 82,952 livres. Ces experts avaient tout d'abord examiné le porche, où trois rangs de marches et deux branches d'ogives s'étaient effondrés. Il fallait également remplacer les grilles de clôture et tous les vieux plombs de la terrasse du porche : ce dernier travail devait coûter 7,600 livres.

Au sud, plusieurs voûtes d'ogives du bas côté menaçaient ruine, ainsi que deux fenêtres des tribunes. Les combles de la chapelle de Hangest, de la chapelle de Saint-Nicolas et des tribunes de la nef renfermaient de nombreux bois pourris. Dans la grande charpente de la cathédrale, il était utile de changer onze grosses poutres, un grand nombre de chevrons et 260 toises de couverture, ce qui devait entraîner une dépense de 15,150 livres. Du côté nord, la corniche et les chéneaux de la nef et des chapelles latérales avaient besoin d'être recouverts en plomb, et le comble des tribunes se trouvait en mauvais état. On devait réparer les abat-son et la toiture de la grosse tour du nord, et remplacer la flèche en charpente de la tour méridionale. Les deux petits clochers de l'abside devaient être restaurés, mais on comptait diminuer la hauteur de celui du nord².

En outre, les entrepreneurs proposaient de refaire à neuf l'encadrement de cinq fenêtres calcinées par le feu dans les tribunes du chœur. Les feuilles de plomb qui recouvraient leurs voûtes et la balustrade en bordure, formée de petites arcades en tiers-point, avaient besoin d'être renouvelées. Le soubassement des chapelles rayonnantes était dégradé, et les tempêtes avaient fait tomber seize toises de balustrade sur les croisillons où les plombs des

1. Arch. de l'Oise, G 1338.

2. Arch. de l'Oise, G 1338.

chêneaux étaient rongés par les intempéries. A l'intérieur, les experts signalaient la nécessité de réparer les voûtes dans toutes les parties de l'église et de remplacer la colonne centrale et les archivoltes de deux fenêtres au fond des baies du transept. Le devis prouve que l'autel du croisillon nord était dédié à saint Antoine, et celui du croisillon sud à saint Eutrope. Enfin, les voûtes du cloître devaient être consolidées par douze nouveaux contreforts, et la toiture de ses galeries menaçait ruine, comme les pignons et les combles de la salle du Trésor et de la chapelle du Commun, située derrière la sacristie. En terminant leur rapport, les experts attestaient que ces réparations ne provenaient pas d'un défaut d'entretien, « mais de la vétusté et caducité de l'édifice et d'un incendie arrivé il y a quelconques siècles. »

Pour se procurer les ressources nécessaires, les chanoines avaient adressé une requête à Louis XV en 1721 pour lui demander l'autorisation de couper des réserves dans les bois du chapitre à Carlepont, à Thiescourt et à la Pottière-Pezée. A l'appui de leur demande, ils alléguaient que le chœur de la cathédrale avait été bâti avant le ^{vi}^e siècle et que la nef était l'œuvre de Charlemagne. On voit que cette légende était encore très répandue à Noyon au ^{xviii}^e siècle. Le roi accorda la permission nécessaire au chapitre par des lettres patentes datées du 30 mai 1721, et la vente des bois, qui eut lieu le 17 novembre de la même année, produisit une somme de 29,898 livres. Les réparations de la cathédrale furent adjugées le 13 mai 1722 pour 105,700 livres à un vitrier de Noyon, nommé Florent Soupplet, qui s'était fait représenter aux enchères par le notaire Jean Gueullette¹.

Le chapitre s'occupa tout d'abord d'acheter des ardoises et des bois de charpente pour faire réparer le grand comble. Au mois d'août 1722, les chanoines Sézille et Lesquevin se rendirent à Charleville avec le couvreur Baudrimont et leurs frais de voyage se montèrent à 120 livres. Ils signèrent, le 25 du même mois, un marché avec le président Collart, propriétaire des ardoisières de Saint-Louis, qui s'engageait à leur fournir des ardoises à raison de 22 livres le mille. D'après les quittances, on voit que le vendeur reçut 3,300 livres pour avoir livré 150,000 ardoises². Le transport par voitures de Charleville à Noyon, commencé le

1. Arch. de l'Oise, G 1338.

2. Arch. de l'Oise, G 1367.

12 octobre 1722 et terminé le 13 octobre 1724, coûta la somme énorme de 2,694 livres. Le couvreur Baudrimont se chargea de compter les ardoises et de les monter sur les toits¹.

Deux marchands de Coucy, nommés Claude Delin et Louis Sauvage, s'engagèrent à livrer les bois de chêne nécessaires à la réparation de la charpente par un marché de 3,000 livres daté du 29 octobre 1722; mais, d'après le compte du chanoine Geuffrin, trésorier de la fabrique, la somme de 8,520 livres leur fut versée en plusieurs paiements. Des scieurs de long débitèrent 593 toises de bois blanc pour faire les chevrons. Dès que le transport des solives fut achevé, l'adjudicataire général, Florent Souplet, fit signer un marché de 5,000 livres au charpentier Joseph Delafosse le 7 juin 1723². Celui-ci prenait l'engagement de consolider la charpente du transept et du chœur au moyen d'enrayeuses, et il devait remplacer les arbalétriers des noues au-dessus de la croisée. On peut évaluer à 19,500 livres environ la somme totale des travaux de charpente exécutés dans le grand comble de la cathédrale à cette époque.

Le 9 mai 1722, le chapitre avait eu la malencontreuse idée de consulter Jean Beaunof et Claude Poulet, maçons à Chantilly, sur les causes de l'infiltration des voûtes du chevet³. Ces experts prétendirent « que la pourriture de la charpente, des murs et des voûtes du chœur venait du voisinage des deux petites tours de droite et de gauche, qui empêchaient l'écoulement des eaux. » Ils concluaient à la nécessité de les démolir jusqu'au niveau de la corniche de l'abside, afin de prévenir l'effondrement du sanctuaire. Le chanoine Lesquevin, partisan déterminé de ce projet, le fit adopter par ses collègues, et la démolition des tours jumelles fut décidée au commencement de l'année 1723, malgré le projet de restauration présenté en 1721 par le maçon Charles Graux. En parcourant le devis rédigé du 30 juin au 2 juillet 1721, on voit que le petit clocher bâti à l'angle du chœur et du croisillon nord s'appelait la tour de l'Horloge, et que la tour Bazin s'élevait au sud, près de la chapelle de l'évêché. Ce nom lui avait sans doute été donné en 1421, quand le charpentier Thibaud Bazin y avait installé la cloche du beffroi de la ville⁴.

1. Arch. de l'Oise, G 1367.

2. Arch. de l'Oise, G 1366.

3. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 51 v°.

4. La Fons-Mélicocq, *Noyon et le Noyonnais au XIV^e et au XV^e siècle*, p. 31.

Les tours jumelles, bâties vers 1160 et restaurées sous le règne de Louis XI, devaient être divisées en trois étages. Le chapitre fit d'abord venir des ouvriers de Nesle pour évaluer le prix de leur démolition, mais ce travail fut exécuté par Pierre Mahon, entrepreneur de maçonnerie à Saint-Quentin, qui signa un marché de 1,950 livres avec Florent Soupplet, adjudicataire général, le 18 février 1723. Il s'engageait à raser les tours jusqu'à leur premier étage, qui se trouve au niveau de la corniche du chœur, à démolir l'escalier de la tour de l'Horloge, ajouté sans doute après coup, et à refaire une toiture au-dessus de chaque clocher. Pour descendre les poutres des beffrois, l'entrepreneur était autorisé à percer les voûtes des tribunes, à condition de boucher les arcs d'encadrement, pour empêcher la poussière d'entrer dans l'église. Il devait également remplir de maçonnerie les baies inférieures des tours et descendre tous les matériaux par l'extérieur dans le cimetière, qui se trouvait au chevet de la cathédrale. Enfin, il prenait l'engagement de démonter une grande poutre qui reliait les deux piliers de l'arc triomphal¹.

Les travaux de démolition devaient commencer le 5 avril 1723, et cette clause du contrat fut sans doute remplie, car le 30 mai le trésorier de la fabrique payait déjà les charretiers qui avaient transporté les premiers décombres jusqu'au moulin de Wez. Les quittances successives prouvent qu'on déboursa 149 livres pour charger 410 voitures². Cet acte de vandalisme était certainement consommé le 6 septembre de la même année, quand le chapitre fit un marché avec Pierre Mahon pour réparer l'étage inférieur de la tour de l'Horloge, qui devait être recouvert d'une calotte de plomb et pour refaire une voûte d'ogives sous la tour Bazin, dont les contreforts avaient besoin d'être renforcés. La dépense était évaluée à 600 livres, mais Pierre Mahon reçut encore 100 livres pour avoir fait des travaux supplémentaires³.

Le 22 décembre 1723, un terrible ouragan détruisit presque entièrement la toiture en pavillon de la grosse tour méridionale de la façade, qui était en fort mauvais état. Dès le lendemain, Christophe Bocquet, charpentier, et Théophile Blouet, maçon, nommés experts d'office, vinrent examiner les dégâts. Un pan de

1. Arch. de l'Oise, G 1338.

2. Arch. de l'Oise, G 1342.

3. Arch. de l'Oise, G 1340.

la charpente était tombé sur les combles des chapelles du Sépulcre, des Joies et de Saint-Louis¹ bâties contre le bas côté sud. Des pièces de bois étaient venues s'abattre dans deux grandes fenêtres du croisillon sud et sur les toits de l'évêché. Les trois autres pans étaient tellement ébranlés qu'on fut obligé de les attacher avec des cordes pour les empêcher de tomber. Le chapitre émit le vœu que Florent Soupplet suspendît les travaux en cours d'exécution pour réparer ce dommage, mais il mourut quelques jours après, car Paul de Richouftz, maître des eaux et forêts de Noyon, donna l'ordre à Soupplet fils de se mettre à l'œuvre le 28 décembre². La liquidation de la succession de l'adjudicataire général retarda sans doute ce travail, qui ne fut pas commencé avant l'année 1725.

La démolition des tours de l'abside obligea le charpentier Joseph Delafosse à entreprendre plusieurs réparations énumérées dans son mémoire de 1724. Il alla choisir dans les bois du chapitre les arbres dont il avait besoin pour recouvrir d'une toiture les souches des petits clochers et pour réparer le comble de la porte Saint-Eutrope endommagé par la chute des décombres de la tour Bazin. Ses ouvriers exécutèrent le même travail au-dessus de la chambre du trésorier, dont la charpente s'était affaissée sous le poids des matériaux tombés de la tour de l'Horloge. Cet entrepreneur, qui reçut 520 livres, démontra deux cloches dans ce petit clocher et consolida les fermes du chœur³.

Le couvreur Louis Baudrimont commença la réparation générale des toitures de la cathédrale au mois de septembre 1723. Entre le mois de décembre de la même année et la fin du mois d'avril 1725, il remplaça les dalles de plomb qui recouvraient les chapelles rayonnantes et les tribunes du chœur⁴. Le chapitre lui paya 974 livres et dépensa 3,600 livres pour acheter à Amiens le métal nécessaire. Louis Baudrimont le coula en feuilles avec le vieux plomb. Le 7 mars 1725, le chapitre donna l'ordre de supprimer une poutre posée vers 1461 à l'entrée du chœur pour empêcher les murs de boucler⁵. Le maçon Antoine Defrance, qui

1. La chapelle de Saint-Nicolas avait été placée sous ce vocable au XVIII^e siècle.

2. Arch. de l'Oise, G 1339.

3. Arch. de l'Oise, G 1367.

4. Arch. de l'Oise, G 1367.

5. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 52.

avait réparé deux arcades et les corniches du cloître en 1724, consolida un de ses piliers en 1726¹.

Le 15 février 1725, les héritiers de Florent Soupplet se décidèrent à passer un marché de 3,300 livres avec le charpentier Joseph Delafosse pour refaire à neuf la flèche en charpente de la grosse tour du sud, qui devait être flanquée de quatre clochetons ou « fillettes, » comme celle du clocher nord². Cette disposition, qui existe encore aujourd'hui, était la conséquence logique du plan de la tour, épaulée par des contreforts d'angle jusqu'au niveau de la plate-forme, car l'architecte du XIII^e siècle avait prévu la construction d'une flèche en pierre, accompagnée de quatre clochetons. La charpente et la couverture de la tour furent posées pendant les années 1725 et 1726. Les charpentiers Delafosse, Lejeune et Bocquet, le couvreur Baudrimont et le maçon Antoine Defrance, qui se mit à l'œuvre le 28 janvier 1726, y travaillèrent avec leurs ouvriers. Le serrurier Maille fut chargé de rallonger deux anciennes croix fleurdelisées pour les mettre sur la nouvelle toiture, et un chaudronnier de Saint-Quentin, nommé Guérin, reçut 135 livres pour avoir fabriqué deux boules et deux coqs. Une somme de 9,366 livres fut employée à cette grosse réparation³.

Dès l'année 1722, le serrurier Claude Reneufve avait transporté les six petites cloches du carillon de la tour de l'Horloge dans le gros clocher sud⁴. Mais quand l'horloge y fut installée à son tour en 1723, la fabrique se contenta de la faire réparer par l'horloger Jean Tapet. Pour remplacer l'ancien mouvement, le trésorier s'adressa, en 1726, à François Amourette, horloger à Noyon, qui devait recevoir une somme de 830 livres. Le menuisier Guillaume Bruyère et les serruriers Jean Lejeune et François Machu fabriquèrent les deux cadrans, qui furent peints par Pierre Soupplet. Enfin, deux fondeurs de Noyon, nommés Baudouin et Michaut, établirent un fourneau pour fondre sur place les trois timbres de l'horloge au mois d'avril 1726⁵. Ils touchèrent 205 livres, mais le chapitre leur avait fourni le métal acheté chez

1. Arch. de l'Oise, G 1348 et 1353.

2. Arch. de l'Oise, G 1339.

3. Arch. de l'Oise, G 1339.

4. Arch. de l'Oise, G 1350.

5. Arch. de l'Oise, G 1353.

une marchande d'Amiens pour la somme de 510 livres¹. On peut évaluer l'établissement de la nouvelle horloge à 2,384 livres en additionnant les diverses quittances. En 1727, le charpentier Delafosse monta un échafaudage pour poser une seconde horloge au-dessus du grand orgue².

Vers la fin de l'année 1727, le charpentier Bocquet répara les combles des chapelles du bas côté nord³. En 1728, il remplaça plusieurs abat-son dans les deux clochers⁴, et il remania la charpente de la chapelle Saint-Nicolas⁵. Les poutres et les chevrons nécessaires furent livrés par un marchand de bois nommé Formentin. Depuis le 3 novembre 1727 jusqu'au 2 octobre 1728, le couvreur Baudrimont fit d'importantes réparations aux toitures pour une somme de 1,220 livres. Il restaura maladroitement avec du plâtre les contreforts de la chapelle Saint-Nicolas⁶ et refondit 7,153 livres de vieux plomb pour remettre en bon état les terrasses du rond-point et les chéneaux de la cathédrale au mois de juillet 1728⁷.

Le grand escalier du porche tombait en ruine depuis longtemps quand Philippe Boulnois, maître maçon, entreprit de le restaurer dans le courant de l'été de 1728. Après avoir démonté toutes les marches, il les reposa sur un soubassement neuf, en les faisant remplacer ou retailer, suivant leur état de dégradation. Ce travail coûta 491 livres⁸. En même temps, Jean Grandhomme avait été chargé de recouvrir en plomb la terrasse du porche avec du métal acheté chez un marchand de Compiègne nommé Pierre Chastellain⁹. Le menuisier Deneaux toucha 1,326 livres, le 11 novembre 1728, pour avoir réparé les portes de la cathédrale. Il avait également posé des boiseries autour des piliers et contre les murs de la chapelle Saint-Nicolas¹⁰. Au mois d'août 1729, Louis Baudrimont consolida la charpente du cloître et refit la

1. Arch. de l'Oise, G 1350.

2. Arch. de l'Oise, G 1353.

3. Arch. de l'Oise, G 1367.

4. Arch. de l'Oise, G 1339.

5. Arch. de l'Oise, G 1344.

6. Ce travail fut exécuté du 13 au 17 juin 1728.

7. Arch. de l'Oise, G 1344.

8. Arch. de l'Oise, G 1343.

9. Arch. de l'Oise, G 1343.

10. Arch. de l'Oise, G 1343 et 1344.

toiture de deux galeries. Pendant l'automne, il boucha les crevasses des voûtes du chœur et de la nef¹.

Le compte du chanoine Geuffrin, trésorier de la fabrique, commencé le 17 octobre 1722 et terminé le 23 septembre 1730, prouve que les réparations exécutées à la cathédrale pendant cette période coûtèrent 62,447 livres². Le mémoire adressé au Conseil du roi, le 30 mai 1754, par les huit chanoines qui s'opposèrent à la construction du nouvel autel, contient quelques détails précis sur la marche des travaux³. Ainsi, un procès-verbal de visite, rédigé le 21 avril 1728, constatait qu'une somme de 45,621 livres avait été dépensée jusqu'à cette date. Les travaux prévus par huit articles du devis étaient restés en suspens. On n'avait pas réparé les grilles du porche, la charpente entre les deux tours, les balustrades du croisillon sud, le soubassement et la couverture en plomb des chapelles rayonnantes, les voûtes du cloître, les pignons de la chapelle du Commun et de la salle du Trésor.

L'ancien dallage et les pierres tombales du chœur n'avaient subi aucun remaniement jusqu'en 1743, mais, dès le 20 octobre 1741, le chapitre avait formé le projet de paver le sanctuaire en marbre⁴. Avant de procéder au nivellement du sol, on exhuma les restes de sept évêques ensevelis dans le chœur depuis la fin du xiii^e siècle jusqu'au milieu du xvi^e siècle. Jean Gineste, vicaire général, fut chargé de dresser un procès-verbal de cette opération⁵. Le 17 avril 1743, on ouvrit le caveau de Vermond de la Boissière, mort en 1272 et inhumé sous une tombe en cuivre d'une seule pièce. Son corps avait été déposé dans un cercueil de bois avec une crosse en cuivre ornée de pierreries, un calice et une patène en étain. Le même jour, les fouilles firent découvrir les ossements de Raoul de Coucy, mort en 1425. La pierre tombale de cet évêque était incrustée de lames de cuivre et d'étain, comme celle des cinq autres prélats suivants.

Le lendemain, on trouva dans la sépulture de Florent de la Boissière, mort en 1331, sa crosse en plomb, un calice, une patène et des débris d'ornements épiscopaux. Cette tombe était voisine de celle de Gilles de Lorris, mort en 1388, qui contenait

1. Arch. de l'Oise, G 1348.

2. Arch. de l'Oise, G 1338.

3. Arch. de l'Oise, G 1347.

4. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 58.

5. *Gallia christiana*, t. X. Instrum., col. 390.

un petit vase en grès rempli de charbon. Le 19 avril, on découvrit le cercueil en plomb de Jean de Mailly, mort en 1473, les restes de Guillaume Marafin, mort en 1501, et le corps de Charles de Hangest, inhumé en 1528 dans un petit caveau. On retrouva sa mitre, ses ornements, ses souliers, ses gants, sa crosse en bois doré et cannelé, son calice et sa patène en étain. Les ossements de ces anciens évêques furent déposés séparément dans des petites fosses en maçonnerie.

En 1743, l'évêque François de la Cropte de Bourzac bénit à l'église de Saint-Martin de Noyon une cloche nommée Jeanne-Pierre et fondue par Cavilier, qui fut transportée en 1795 dans la grosse tour du sud¹. Le 13 novembre 1744, la fabrique conclut un marché avec un facteur de Paris, nommé Vêjux, pour la réparation du grand orgue, qui donna lieu à une contestation, car Manceaux, organiste à Saint-Quentin, et Férant, facteur parisien, désignés comme experts, vinrent essayer l'instrument à Noyon le 11 mai 1750². Ils imposèrent au constructeur des retouches assez importantes. La cathédrale se trouvait encore en mauvais état à cette époque. En effet, un procès-verbal de visite, daté du 16 juillet 1742 et divisé en trente-cinq articles, évalue les réparations nécessaires à la somme de 39,289 livres. En outre, il fallait dépenser 99,178 livres pour restaurer les maisons des chanoines. Le chapitre s'adressa encore une fois à Louis XV pour lui demander d'autoriser la vente de nouvelles coupes de bois. Un arrêt du Conseil d'État, qui porte la date du 28 décembre 1745, permit aux chanoines de mettre ces réserves aux enchères, et l'adjudication produisit 60,000 livres³.

L'architecte Claude Bouillette, invité à présenter un devis moins élevé, visita Notre-Dame de Noyon le 24 avril 1747 et réduisit les évaluations à la somme de 21,122 livres pour la cathédrale, et à la somme de 48,950 livres pour les maisons canonicales⁴. Le 28 juin de la même année, un marchand, nommé Maurice Carpentier, se rendit adjudicataire des travaux de la cathédrale au prix de l'estimation⁵. Le cahier des charges lui

1. Laffineur (l'abbé), *Une visite à Notre-Dame de Noyon*, p. 74.

2. Arch. de l'Oise, G. 1354.

3. Arch. de l'Oise, G 1338 et 1347.

4. Arch. de l'Oise, G 1338.

5. Arch. de l'Oise, G 1347.

imposait comme dernier délai le mois d'octobre 1749, mais il est probable que cette clause ne fut pas remplie. Le mémoire qui contient tous ces détails fut rédigé par le chanoine Bonnedame et ses collègues le 30 mai 1754. On y voit que la réparation de la grande voûte du chœur, faite entre les années 1747 et 1751, avait coûté 600 livres¹. Il faut en conclure que les arcs-boutants supérieurs de l'abside, dont le mauvais style trahit l'époque de Louis XV, furent remplacés pendant cette période. Le 27 octobre 1746, un sonneur étourdi ayant tiré du haut de la grosse tour du sud un coup de fusil sur des corbeaux, le feu se déclara dans le clocher à huit heures du soir, mais les habitants l'éteignirent en faisant la chaîne².

Alexandre Margry, marbrier à Senlis, conclut un marché avec la fabrique, le 2 mai 1750, pour poser des dalles de pierre dure sur la terrasse des tribunes du chœur qui était recouverte de plomb³. Il s'engageait à prendre les pierres à Senlis, dans la carrière du Fossé, à fournir de nouvelles gargouilles, ornées de quelques figures, et devait toucher 21 livres 10 sous pour chaque toise carrée de dalles, 43 livres pour chaque toise de chéneaux et 10 livres pour chaque gargouille. Vers la même époque, le couvreur Bayart travailla dans les combles de la cathédrale et de ses dépendances⁴. Après avoir renouvelé les toitures de la chapelle du Sépulcre ou de Sainte-Luce et de la chapelle du Commun pour 664 livres, en 1750, il remit en bon état les couvertures de la nef, du cloître et de la sacristie en 1751 et en 1752. La fabrique paya son mémoire avec 9,376 livres de vieux plomb provenant des chéneaux et des terrasses. Cet entrepreneur avait été chargé de badigeonner la nef vers 1751, car on lui devait encore 800 livres sur ce compte spécial en 1752⁵.

Le défaut de quittances ne permet pas de préciser les autres travaux exécutés par les entrepreneurs de Maurice Carpentier, mais il fut obligé de faire des réparations non prévues dans le devis de 1747. Comme il réclamait de l'argent à la fabrique, le maître des eaux et forêts de Noyon désigna comme experts le maçon Éloi Graux et le charpentier Joseph Sézille, qui

1. Arch. de l'Oise, G 1347.

2. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 60.

3. Arch. de l'Oise, G 1367.

4. Arch. de l'Oise, G 1367.

5. Arch. de l'Oise, G 1367.

vérifièrent les travaux le 4 mai 1751. Le 3 juillet suivant, le chapitre fut condamné à payer à Carpentier 684 livres pour solde de diverses augmentations¹. Pour réaliser une économie, la fabrique se décida, le 26 mars 1754, à faire tailler en pente par le maçon Pierre Frémont les dalles placées sur la corniche de la nef et à recueillir les eaux dans des gouttières pour éviter la pose de feuilles de plomb dans les chéneaux².

Au milieu du XVIII^e siècle, l'ornementation du chœur avait encore gardé son caractère primitif, et l'autel du XIII^e siècle était resté intact au fond du sanctuaire. Cet autel, dépourvu de tabernacle, de cierges et de crucifix, était décoré de parements qui variaient suivant l'office du jour. La suspense en argent massif, dont Louis XIV admira la finesse, avait la forme d'un petit clocher à jour surmonté d'une flèche. Ses chaînes étaient soutenues par deux anges fixés à la crosse qui s'élevait au-dessus du retable. Les grands rideaux posés autour de l'autel ne s'ouvraient qu'à l'élévation en glissant sur des tringles fixées au sommet de colonnettes métalliques. Ces fûts étaient couronnés par des anges en cuivre argenté qui portaient les instruments de la Passion³. Autour de cette clôture et sur le retable, on avait placé les châsses de saint Éloi, de saint Médard, de saint Mummolin, de saint Achaire et de sainte Godeberte. Les jours de fête, on accrochait entre les colonnes du chœur des tapisseries achetées en 1648⁴, qui représentaient l'histoire de Noé.

Le dessin d'un nouvel autel « à la Romaine, » suivant l'expression de l'époque, fut soumis au chapitre le 30 avril 1753 par Louis Godot, architecte et contrôleur des bâtiments du roi, qui demeurait à Compiègne⁵. Son projet, approuvé le 20 août suivant par vingt-deux voix contre dix-huit, fut violemment critiqué par Claude Bonnedame et sept autres chanoines qui protestèrent contre la destruction de l'autel gothique⁶. Louis Godot proposait aussi de remplacer les anciennes stalles et d'entourer

1. Arch. de l'Oise, G 1338.

2. Arch. de l'Oise, G 1338.

3. Arch. de l'Oise, G 1347.

4. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 35.

5. *Ibid.*, fol. 60 v°.

6. Voici les noms de ces défenseurs des bonnes traditions archéologiques : Du Héron, Cuquigny, Bertault du Tombelle, Antoine de Caisne, Pelleton, Mauroy et Reneufve.

le chœur avec des grilles. Il avait fait dresser un devis de 33,500 livres par un menuisier de Compiègne, nommé Courtois, dit Cambray, pour l'autel à la Romaine et la nouvelle décoration du chœur¹. L'évêque Jean François de Bourzac s'était engagé à verser 6,000 livres, les legs et les dons des chanoines se montaient à 11,000 livres, la fabrique offrait 6,000 livres et la vente des parements et des rideaux de l'autel gothique devait fournir 6,000 livres. Enfin, on escomptait le produit de la vente du plomb remplacé par des dalles de pierre sur les terrasses de l'abside.

Dès le 27 août 1753, le chanoine Bertault du Tombelle, trésorier de la fabrique, présenta un mémoire au chapitre pour démontrer que la fabrique n'était pas en état de supporter une pareille dépense. De leur côté, Claude Bonnedame et ses partisans firent signifier une opposition à leurs collègues le 10 novembre suivant. Ils adressèrent ensuite une requête au lieutenant général du bailliage qui donna l'ordre au chapitre de suspendre sa décision. Le premier mémoire des huit opposants, émaillé de citations des Pères de l'Église et de Guillaume Durand, porte la date du 27 novembre 1753. Ils faisaient valoir des raisons liturgiques pour la conservation du maître-autel, qu'ils attribuaient par erreur à l'époque de saint Médard et s'indignaient contre le projet de suppression du jubé.

Pour essayer de concilier les deux parties adverses, Méliand de Thoisy, intendant de la généralité de Soissons, se rendit à Noyon le 23 janvier 1754, mais il ne parvint pas à triompher de l'obstination du chanoine Bonnedame et de ses collègues. C'est en vain qu'il fit venir le lendemain l'architecte Godot pour réfuter leurs arguments; mais, comme les opposants prétendaient que plusieurs membres du chapitre se laissaient intimider par la majorité, l'intendant interrogea séparément les quarante-sept chanoines qui se déclaraient partisans de l'autel. Cinq chanoines seulement déclarèrent qu'ils s'inclineraient devant la volonté du roi et deux autres refusèrent de faire obstacle à un projet qui n'était cependant pas de leur goût².

Louis XV renvoya l'affaire devant le Conseil d'État le 6 février 1754 et les huit opposants présentèrent un second mémoire le

1. Arch. de l'Oise, G 1347.

2. Arch. de l'Oise, G 1347.

14 mars suivant¹. Après avoir résumé leurs objections liturgiques, ils prétendaient avec raison que la somme demandée pour la nouvelle décoration du chœur pouvait être employée plus utilement à réparer les grandes voûtes qui menaçaient ruine. Le chapitre demanda la nomination de quatre experts pour contrôler cette assertion. L'architecte Louis Baudrimont et les maîtres maçons Éloi Graux, Pierre Frémont et Éloi Herblot prêtèrent serment devant le notaire Gueullette, le 6 mai 1754, après avoir visité la cathédrale². Ils déclarèrent que les voûtes et les arcs-boutants étaient en bon état et que les étais placés vers 1723 sous la première voûte du déambulatoire, du côté nord, pouvaient être retirés sans aucun danger.

Les huit chanoines ne se tinrent pas pour battus, mais Godot riposta par un mémoire justificatif au troisième exposé de leurs griefs, qui porte la date du 30 mai 1754³. L'auteur du projet s'appuyait sur l'autorité de Michel-Ange pour élever le nouvel autel au milieu du transept, comme à Saint-Pierre de Rome. Il citait les autels à la Romaine du Val-de-Grâce, de l'église des Invalides et de Saint-Germain-des-Près, en affirmant que le devis de Courtois s'élevait à 33,500 livres, et non pas à 80,000 livres, comme ses adversaires l'avaient prétendu. Le 1^{er} août 1755, un arrêt du Conseil d'État, signifié aux huit chanoines le 25 septembre, rendit exécutoire la délibération capitulaire du 20 août 1753 et décida que l'autel serait établi suivant le projet de l'architecte Godot⁴. Dans le courant de la même année, le chanoine Montain donna au trésor un superbe dais, orné de tapisseries des Gobelins, qui avait coûté 16,000 livres⁵.

En 1757, on remplaça les anciennes stalles par celles qui se trouvent encore aujourd'hui dans le sanctuaire⁶. Les grilles de clôture du chœur furent posées à la même époque et le chapitre donna l'ordre de démolir le jubé qui devait remonter au xiii^e ou au xiv^e siècle, car le peintre Étienne Gourdin fut chargé de le nettoyer en 1460. L'autel gothique disparut à son tour, car le

1. Arch. de l'Oise, G 1347.

2. Arch. de l'Oise, G 1338.

3. Arch. de l'Oise, G 1347.

4. Arch. de l'Oise, G 1347.

5. Brière, *Manuscrit Lucas* dans le *Bulletin du Comité archéologique de Noyon*, t. XI, 1895, p. 253.

6. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 61.

menuisier Courtois avait fabriqué un modèle en bois de l'autel à la Romaine, surmonté d'un palmier qui ombrageait le tabernacle¹. En même temps, on eut la fâcheuse idée de boucher les fenêtres basses des croisillons en y ménageant des niches destinées à recevoir des statues. Tous ces travaux furent terminés le 19 mai 1757, car une lettre de Mgr de Bourzac, datée du 9 mai, autorisa le doyen du chapitre à officier dans le nouveau chœur le jour de l'Ascension².

Le chapitre fit une convention additionnelle avec Courtois, le 13 août 1758, pour le démontage du maître-autel provisoire³. On pourrait en conclure que l'autel à la Romaine fut posé quelque temps après; mais, comme l'entrepreneur envoya un de ses ouvriers reprendre les bois du modèle le 5 décembre 1782, il faut bien admettre avec M. Moët de la Forte-Maison que le nouvel autel ne fut pas mis en place avant l'année 1779⁴. Le 24 juin 1761, on termina la pose d'une Assomption avec gloire au-dessus du trône épiscopal⁵. Peu de temps après, il devint urgent de remplacer les dalles qui recouvraient les chapelles du bas côté nord par une toiture destinée à protéger les voûtes. La fabrique conclut donc un marché de 880 livres, le 4 mai 1763, avec le charpentier François Barbier, qui devait avoir terminé son travail le 15 août suivant. Celui-ci s'engageait en outre à supprimer la corniche et les gargouilles, à réparer les voûtes, à établir un comble neuf en appentis, terminé par deux pignons en pierre, et à le recouvrir avec des tuiles⁶.

Eugène LEFÈVRE-PONTALIS.

(A suivre.)

1. Arch. de l'Oise, G 1347.

2. Arch. de l'Oise, G 1347.

3. Arch. de l'Oise, G 1347.

4. *Antiquités de Noyon*, p. 272.

5. Müller (l'abbé), *Promenade archéologique à la cathédrale de Noyon* dans le *Bulletin du Comité archéologique de Noyon*, t. IX, 1889, p. 171.

6. Arch. de l'Oise, G 1367.



AVANT CHRISTOPHE COLOMB

I. « L'ISLE-VERT. »

« Il n'est pas de miracle en mon pouvoir, » avait répondu saint François de Paule au roi Louis XI, qui se traînait à genoux devant lui et le suppliait de « faire alonger sa vie¹. » Mourir ! oncques homme ne craignait plus la mort que le sombre châtelain du Plessis-lèz-Tours, surtout depuis qu'il l'avait frôlée en mars 1481 dans une attaque de « percussion » apoplectique. Pour corriger l'acreté de son sang, il recourait à « de terribles et merveilleuses médecines², » du sang d'enfant, murmurait la légende. Du sang ? oui, mais de quoi, c'est ce que nous allons voir.

Le 8 juillet 1483, il donnait mille écus au capitaine de ses nef³, Georges le Grec, et, en hâte, l'envoyait « en *l'Isle-Vert* et pays de Barbarie⁴ » quérir « aucunes choses qui touchoient très fort le bien et santé de sa personne⁵. » Deux navires et une barque, mis aux ordres du capitaine, embarquèrent à Honfleur⁶ trois

1. *Acta Sanctorum*, 2 avril, p. 150. — Commynes, éd. Dupont, t. II, p. 231.

2. Jean de Roye, *Chronique scandaleuse*, éd. Bernard de Mandrot, t. II, p. 138. — A. Chereau, *Jacques Coitier, médecin de Louis XI*. Poligny, p. 18.

3. Mémoires de la Chambre des comptes, t. II. (Arch. nat., PP 110, fol. 260.)

4. Généalogie des Bissipat au xvr^e siècle. (Ms. fr. 30927, pièce 228.) G. le Grec emmenait pages et cuisiniers.

5. Troisième compte de Jean Lallemand, receveur général des finances de Normandie, en 1483. (Ms. fr. 23266, pièce 33, orig.; ms. fr. 20685, pièce 737, copie. Publié par moi dans les *Navigations françaises au XV^e siècle*, extrait du *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1895, p. 7.) Les villes normandes versèrent 10,000 livres pour les frais de l'expédition. — Il ne peut être question, parmi ces remèdes, du sang-dragon, produit des Canaries, dont les vertus astringentes, fort appréciées au moyen âge (cf. un compte de 1468, ms. fr. 26092, pièce 764), ne pouvaient convenir à un vieillard constipé et atteint d'hémorroïdes.

6. Les navires jaugeaient sept à huit [cents] tonnes, comme on le voit par un

cents soldats, des pages et des cuisiniers, aux frais des « manants » des villes normandes...

Il y avait vingt-cinq ans que les navigateurs portugais avaient découvert un archipel, dont une seule des îles était habitée. Saint-Jacques, dite aussi l'île du Cap-Vert, jouissait d'une propriété singulière, qu'un voyageur français, de retour de Guinée, venait de révéler aux gens du Nord, au moment où dépérissait Louis XI. On y guérissait de la lèpre. Le récit avait eu beaucoup de retentissement, à telle enseigne qu'un seigneur, Jean de Luxembourg, s'y était immédiatement rendu. Le traitement était simple. De grandes tortues, qui venaient à marée basse brouter l'herbe du rivage, étaient prestement retournées sur le dos par les insulaires, puis tuées; dans leur sang on baignait « les infectz et mallades de ladite lèpre... Quand ilz sont secz, ajoute notre voyageur, ilz se treuvent deux ou trois jours sy roidz qu'ilz ne se peuvent baigner, et les fault appasteler comme à un josne oysiel, et puis après, ilz se treuvent très bien, et cela les restrainct fort; par dedens, ilz se purgent à mengier dudit poisson et grasse de ladite tortue, à fachon que en continuant, au bout de deux ans, ilz en sont bien guarys¹. »

Un portulan contemporain porte au flanc de l'Afrique, à la hauteur du Cap-Vert, cette *Isla Verde*². C'est de ce côté, Eustache de La Fosse nous l'apprend, que les Portugais montaient jalousement la garde aux abords de leur Mine d'or, prétendant, pour écarter toute concurrence, que la violence des courants empêchait le retour des navires ronds; aussi envoyaient-ils en Guinée de vieilles hourques qui étaient dépecées sur place et transformées en caravelles³. Enfin, ils avaient pris soin, le 21 juillet 1481, de faire renouveler par Sixte IV⁴ le privilège

acte du 17 juin 1499, où Georges le Grec donne quittance des 10,000 livres. (Mémoires de la Chambre des comptes. Arch. nat., PP 110. — Abbé Renet, *les Bissipal*, p. 23, n. 2. — Du Cange, *Historia bizantina*. Paris, 1680, cap. 72.)

1. Eustache de La Fosse, *Voyage à la côte occidentale d'Afrique, en Portugal et en Espagne* (1479-1480), publié par Fouché-Delbosc. Paris, 1897, in-8°, p. 18-20. (Extrait de la *Revue hispanique*.)

2. Bibl. nat., Italien, 1710, dernier feuillet : atlas italien de 1479. Dans *les Navigations françaises au XV^e siècle* (p. 9), je me demandais si l'île Verte était Ténériffe.

3. Garcia de Rezende, *Chronica de D. João II*, éd. de 1607, fol. 14, cap. 23.

4. Schmauss, *Corpus juris gentium*, t. I, p. 112.

accordé par Nicolas V d'être les seuls navigateurs autorisés à fréquenter les côtes d'Afrique et îles adjacentes, depuis les caps Noun et Bojador jusqu'à la Guinée¹.

On s'explique ainsi, par l'éventualité d'un combat à soutenir, la présence, à bord des navires français, de nombreux soldats². Mais alors, Louis XI avait la lèpre ?

On le prétendait tout bas³. Jusqu'ici rien n'avait donné consistance aux bruits rapportés par le seul chroniqueur Thomas Basin. L'expédition de « l'Isle-Vert, » pour un motif dont je viens de dévoiler le secret, les confirme et jette une vive lumière sur la psychologie de Louis XI, son humeur atrabilaire, la claustration étroite qu'il s'imposa dans les derniers temps de sa vie. Le malheureux se croyait atteint de la lèpre.

La lèpre est un tubercule de la peau. Or, dès le mois de septembre 1482, le roi envoyait « à grande diligence » chercher à Florence un remède contre les tumeurs, « des poix loupins⁴, » ce qui achève de nous édifier sur la nature de l'élixir de « l'Isle-Vert; » il ne put en apprécier du reste l'efficacité : il mourut le 30 août 1483, avant le retour de l'expédition.

De celle-ci, aucun chroniqueur ne parle. Divers indices laissent croire qu'elle prit terre à l'île de Mai ou Maio, au nord-est de Saint-Jacques du Cap-Vert. Le « Jean-Baptiste, français de nation, maître de l'île de Mai » avant 1492⁵, ne peut être que Bissipat ou un colon laissé par lui; car la réputation qui s'attacha à cet îlot désolé d'être un sanatorium⁶ semble bien avoir

1. 8 janvier 1454. (Dumont, *Corps diplomatique*, t. III, 1^{re} partie, p. 200.)

2. L'année même, et peut-être en vue de l'expédition de l'*Isle vert*, on exhuma le fameux livre de *la Conquête des Canaries*; un Portugais établi en France rédigeait un *Routier de la mer* et on mettait à jour l'*Image du monde* de Pierre d'Ailly, dont Christophe Colomb allait s'inspirer. (Gravier, *le Canarien*, p. LXIV. — Pierre Garcie-Ferrande, *le Routier de la mer*, éd. en 1520. — Gravure de l'*Image du monde* (1483), dans Gaffarel, *Histoire de la découverte de l'Amérique*, t. I, p. 177. — HARRISSE, *Bibliotheca Americana vetustissima*, add. XV.)

3. « A nonnullis, priusquam obiret, leprosus fuisse assertus est. » (Thomas Basin, éd. Quicherat, t. III, p. 166.)

4. Ms. fr. 32511, fol. 397.

5. Barros, *Asia Decad.* I, l. II, chap. xi, trad. française. (Ms. fr. 9047, fol. 95 v°.)

6. « Si ung va demeurer en icelle, il guérisset, et n'y a en elle que ceux qui se vont guérir de ceste maladie. » (Jean Alphonse, 1544. — Cf. Margry, *les Navigations françaises*, p. 278.)

pour origine le voyage de Georges de Bissipat. La poésie dota de charmes, hélas absents, l'île exquise,

Ou grace tient de unguentz les vaisseaux plains
 Ou nature en joye se fye
 Recouvrer plaine garison
 A sa lépreuse humanité¹.

Voulez-vous savoir d'un mot ce qu'est l'île de Mai : on l'appelle l'Enfer du Cap-Vert².

Christophe Colomb, connaissant l'établissement du Français « Jean-Baptiste » à l'île de Mai, essaya de se nantir, lui aussi³, d'une de ces « isles enchantées, » dont les pilotes portugais racontaient, dès 1480, qu'elles « ne s'apparoistroient à personne, tant que toutes les Espagnes ne seroient remises à nostre bonne foy catholique⁴. » La légende était prophétique⁵.

II. SUR LA ROUTE DES INDES.

En France, on était persuadé, dès 1469, « que, se une nef tiroit tout droit à la longue [devers le couchant oultre ce pays d'Illande], que elle se trouveroit en la terre du Presbtre Jehan⁶. » La présence à la Cour, en 1479, d'un naturel de ces grandes Indes⁷, vers lesquelles Christophe Colomb croyait diriger sa course, montre que nos gens se préoccupaient comme le Génois de la route des Indes : ce qui rend plausible une tradition d'après laquelle le célèbre navigateur se serait *premièrement adressé* à la Cour de France « pour la descouverte de l'Occident⁸. » Un

1. Poésie de Jean Parmentier, 1524. (Ms. fr. 1537, fol. 77.)

2. Élisée Reclus, *Géographie univers.*, t. XII, p. 162.

3. Barros, *loc. cit.*

4. Eustache de la Fosse, p. 20.

5. A mesure qu'on s'enfonçait dans l'Océan, l'île Fortunée reculait son décevant mirage. On considéra un moment l'île Sainte-Hélène comme « le meilleur loppin de terre de toute la pomme du monde. » (Jean Alphonse, ms. fr. 676, fol. 126 v^o.) Dieu sait si la réalité en est loin et si l'histoire a ratifié pour le rocher de Sainte-Hélène le surnom glorieux d'île Fortunée.

6. Livre de la description des pays, par le héraut Berry, écrit vers 1469. (Ms. fr. 5873, fol. 51.)

7. « Maistre Antoine de Neyn, natif du pays d'Inde la Major, » gratifié de 32 livres tournois « oultre et par-dessus les autres biens faicts qu'il a du roy. » (Ms. fr. 32511, ancien cabinet des titres, vol. relié 685, fol. 379.)

8. Fait rapporté par André d'Albaigne, lucquois au service de la France vers

de ses frères, Barthélemy, vint effectivement se mettre au service de « Madame de Bourbon¹, » soit d'Anne de Beaujeu, soit de l'amirale de Bourbon.

Un autre indice de cette sorte d'effervescence qui précède les grandes découvertes est un récit de voyage fantastique antérieur de quelques années à la découverte de l'Amérique.

Villages, « conducteur des gallées de Prouvence, » était censé s'adresser à ses « très chiers et parfaicts amys seigneurs de Porcon et de Saint-Germain, fréquentant la mer en la région occidentale. » Il leur communiquait « les nouvelles admirables, lesquelles ont envoyées les patrons des gallées qui ont esté transportées du vent en plusieurs et divers pays et isles de mer, et principalement en parties des Indes². » Ce n'est, en grande partie, qu'une version nouvelle des lettres apocryphes du Prêtre-Jean³, dont le moyen âge est saturé, une description fantastique du pays que le négus habitait près du Paradis-Terrestre et des îles avoisinantes. Mais à côté de la légende des géants aux yeux luisants, de l'île des amazones, de la bataille des géants et des griffons, notons, comme un symptôme des idées du temps, la prétendue installation dans le royaume du Prêtre-Jean d'un prêtre français qui aurait été fort heureux de voir arriver des compatriotes.

Nous avons là un fil conducteur pour l'explication des « Nouvelles admirables. » En 1484, le roi de Bénin réclamait aux explorateurs portugais des missionnaires chrétiens, ce qui provoquait le voyage de Covilham à la recherche du Prêtre-Jean. Or, en cette même année 1484, Jean de Porcon et Michel de Saint-Germain étaient en relations étroites avec la marine portugaise... Le roi Jean se plaignait de voir dévaliser par eux ses navires marchands. Traduits pour ce fait devant une commission d'enquête⁴, ni Porcon, ni Saint-Germain, vieux récidiviste

1566. (Docteur Hamy, *Francisque et André d'Albaigne*. Extrait du *Bulletin de géographie historique*. Paris, 1895, in-8°, p. 12-13.)

1. Harriette, *Christophe Colomb*, t. I, p. 330, 332, 337.

2. Ce rarissime opuscule, dont je dois la communication à l'obligeance de M. Delisle, se trouve au musée Condé (IV, B 66), à Chantilly. (Cf. M. L. Delisle, *Une lettre du bâtard d'Orléans acquise pour le musée Condé*. Extrait des *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions*. Paris, 1899, in-8°, p. 22-23.)

3. Cf. ms. fr. 6115, fol. 11, 11 v°, 16 v°, etc.; 24941, fol. 64.

4. Délibération du Conseil royal, 6 septembre 1484. (*Procès-verbaux des séances du conseil de régence du roi Charles VIII* (1484-1485), éd. Bernier, dans la *Collection des documents inédits*, p. 89.)

incarcéré en 1470 par des gens de guerre rochelais pour des pirateries, « dont estoit par deçà grand bruyt¹, » n'abandonnèrent pour autant leur métier de corsaires. Changeant seulement de quartier, ils opéraient, en 1488, dans les eaux anglaises²; en 1489, du côté de la Rochelle³. Cette année-là, nous les voyons ensemble pour la dernière fois.

Le récit de voyage fantastique qui leur est adressé date de l'époque de leur association, par conséquent, de 1484-1489. Le pseudo-signataire, Villages, n'était plus, depuis 1476, « conducteur des gallées de Prouvence. » Mais les qualités de son successeur, Michel Gaillart, administrateur capable, économiste distingué même⁴, étaient trop ternes pour effacer l'impression produite par les nombreuses campagnes navales et par les négociations habiles du neveu de Jacques Cœur. Il semble donc que notre voyage fictif ait été rédigé dans une province riveraine de l'Océan où l'on connaissait de nom les capitaines de vaisseaux ponantais et par une vague tradition le capitaine des galères levantines. L'auteur ignorait même que la flottille privilégiée des galères de Provence avait été supprimée en 1484, et, par le fait même, leur « conducteur⁵. »

En 1484, Coetanlem, un corsaire breton dont je raconterai ailleurs l'histoire, s'installait à Lisbonne, à la suite d'une affaire où il avait fait prisonniers des marins de Bristol⁶. Quatre ans auparavant, des navires de cette ville, frétés par John Jay junior et commandés par Thomas Lloyd, avaient erré dans l'Océan⁷, à la recherche de la grande île (*breas-î*), bien connue

1. Arch. nat., X¹^a 9318, p. 46. — Michel de Saint-Germain était alors officier du duc Charles de Guyenne. (Ms. fr. 29237, doss. Saint-Germain, pièce 11.)

2. Rawdon-Brown, *Calendar of State Papers*. Venetian, t. 1, n° 530.

3. « Aux cappitaines Jehan de Porcon et Moreau... pour acompagner ledit de Saint-Germain » (juin 1489). Ils étaient à la solde du roi. (Ms. fr. 26190, pièce 3.)

4. Il essaya d'organiser à Marseille une Compagnie générale de navigation, actionnée par un syndicat de marchands des principales villes du royaume, 1482. (II. S^èc, *Louis XI et les villes*. Paris, 1892, in-8°, p. 406.)

5. Il est bien entendu que je ne parle que de l'époque de la rédaction des « Nouvelles admirables. » La date de l'impression est bien postérieure, et, selon M. Delisle qui a bien voulu me communiquer ses observations, elle est des premières années du règne de François I^{er}.

6. *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, t. VIII, p. 153, 165, etc.

7. Du 15 juillet au 18 septembre 1480. (Harrissee, *Cabot*. Paris, Leroux, 1880, in-8°, p. 329; et *Christophe Colomb*, t. I, p. 317.)

dans les légendes galloises, l'île d'où venaient les beaux bois appelés bois de Brésil¹, en raison de leur provenance, et bois d'Irlande², parce que les courants les jetaient sur les côtes de la verte Erin. Au château du Louvre, la tour qui contenait la librairie ou bibliothèque de Charles V était lambrissée de bois d'Irlande³. Ainsi, lors même qu'on eût oublié en Irlande la colonie monastique fondée au XI^e siècle, prétend-on, de l'autre côté de l'océan et dite la Petite-Irlande, *Irland it Mikla*⁴, l'échouage de ces bois d'essences inconnues arrivant du large laissait supposer l'existence de terres ou d'îles dans l'océan, qu'un portulan de l'an 1479 environ marquait au large de l'Espagne; îles de Brésil « Bacille, » « San Zorzi⁵, » etc.

Dès la fin du XIV^e siècle, le Français Philippe de Mézières parlait d'un « pais estrange, » sis par delà l'océan, « devers Godelant, si loings » que les « naves du roy (de Norvège) mettent trois ans avant qu'elles puissent retourner en Norvègue⁶. »

Christophe Colomb eut-il l'attention appelée là-dessus par les prisonniers de Coetanlem? En 1484, il était à Lisbonne, et, peu après l'arrivée de nos gens, il se rendait, le 20 janvier 1485, près des souverains espagnols demander des navires pour aller à la découverte. Or, ce qui tend à prouver qu'il n'appuyait pas seulement son projet de découverte sur les données théoriques de son compatriote Toscanelli, mais sur des traditions venues du nord, c'est qu'il avait poussé une pointe à Bristol et du côté de l'Islande⁷.

C'est une question de savoir si les Bretons, dont la navigation

1. « 11 livres de bois de Brezil à faire roses de Paris » sont payées 20 sols en 1468. (Comte de Laborde, *les Ducs de Bourgogne*, t. II, p. 349.)

2. « Bois d'Yrlande et bos de quesne » amenés au Crotoy, 1^{er} juillet 1462. (Ms. fr. 26088, pièce 86.)

3. L. Delisle, *le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, t. I, p. 20.

4. Mentionnée par trois sagas islandaises, *Landnamabok*, *Eyrbyggja Saga* et *Saga de Torfinn Cartsefne*, elle aurait existé sur les rives du Saint-Laurent. (Gaffarel, *Histoire de la découverte de l'Amérique*. Paris, 1892, in-8°, t. 1, p. 267 et suiv.)

5. Italien 1710, fol. 10. Le calendrier placé à la fin indique les dates de Pâques à partir de l'année 1480, d'où je conclus que l'atlas est de 1479.

6. *Le Songe du vieil pèlerin* (ms. fr. 9200, fol. 85) : « Si comme il me fut compté pour vray ou royaume de Norvègue, » ajoute Philippe de Mézières.

7. HARRISSE, *Christophe Colomb*, t. I, p. 306. — LAS CASAS, I, 227.

s'enveloppait de mystère, n'étaient pas déjà en possession du « secret de Terre Neuve¹. » A Paimpol, la ville toujours célèbre des Terre-Neuviens, les moines de Beauport déclarent lever sur les morues, merlans et autres poissons pêchés « tant en la coste de Betaigne, la Terre-Neuve, Islande que ailleurs » une dîme que les gens de Bréhat reconnaissent payer depuis « deux, troys, quatre, cinq, dix, vingt, trante, quarante, cinquante, sexante ans. » La transaction est du 14 décembre 1514. Reste à déterminer s'il faut disjoindre Terre-Neuve de l'Islande ou appliquer aux deux régions les soixante années de pêche, mentionnées dans le document, ce qui nous reporterait à l'année 1454². Cette solution n'aurait rien de trop extraordinaire : l'atlas de Bianco, dès 1436, porte, à l'ouest de l'Atlantique, une île *Stocafixa* ou des Morues (*stockfish*), dont la position répond à Terre-Neuve³.

Les registres de l'amirauté de Honfleur nous auraient donné peut-être une solution ; on y voyait, paraît-il, « avant que Colomb fust cogneu, des congés pour [aller] à la pesche des morues aux Terres Neufves, ... des journaux et des rapports des pilotes qui en estoient revenus⁴. » Mais ces registres sont tombés en poussière.

Nous aurions eu par eux la confirmation d'un récit du xvii^e siècle, qui attribuait aux pêcheurs français, à des pêcheurs de baleines, la découverte du Nouveau-Monde⁵. En cherchant le « repaire ordinaire des monstres, » les marins de Capbreton, près Bayonne, « ont descouvert, cent ans avant les navigations de Christophle Colomb, le grand et petit banc des mourues, les terres de Terre-Neuve, de Capberton et *Baccaleos* (qui est à dire morue en leur langage)... Le pilote, lequel porta la première nouvelle à Christophle Colomb et luy donna la cognoissance et

1. Cf. en 1511. (Navarrete, *Collecion de viages*, t. III, doc. 31, 32.)

2. Tempier, *les Bretons en Amérique avant Christophe Colomb*, dans les *Annales de Bretagne*, t. IX, p. 177. — Ch. de La Roncière, *les Navigations françaises*, p. 12.

3. Septième feuille de l'atlas de Bianco. (Formaleoni, *Saggio sulla antica nautica di Veneziani*, 1784.)

4. Lettre de l'abbé Paulmier. Rouen, 19 avril 1659. L'auteur fut à même de consulter ces registres, puisqu'il en fit extraire la copie authentique d'un récit d'expédition. (Bibl. nat., collection de Camps 124, fol. 109.)

5. Si Thevet méritait la moindre créance, on pourrait discuter son assertion que des capitaines rochelais découvrirent le Labrador quatorze ans avant Cortereal, en 1487. (*Cosmographie universelle*, l. XXIII, fol. 1022.)

l'adresse de ce monde nouveau, fut un de nos Basques terre neufvier¹. » Il est bien entendu que je ne reproduis cette gascnade que sous toutes réserves, car nous ne voyons pas sur quel texte elle peut s'appuyer².

III. JEAN COUSIN.

Maintenant que nous avons donné un sujet de méditation aux gens qui veulent nous réserver un lambeau de gloire dans la découverte de l'Amérique, faisons justice d'une légende qui n'a que trop duré.

Ouverte depuis deux siècles et perpétuellement reprise, la question de la découverte du Brésil en 1488 par les Français n'est pas encore résolue³. Voici ce qu'une tradition dieppoise, consignée au xvii^e siècle, nous a conservé :

« Un jeune capitaine⁴ (dieppois) s'étoit distingué par les habiles manœuvres qu'il avoit faites, et par la bravoure avec laquelle il s'étoit battu contre quelques vaisseaux anglois qu'il avoit pris. Le compte qu'on en rendit aux armateurs de Dieppe ne resta point sans aucune distinction méritée; il étoit trop de

1. Cleirac, *Us et coutumes de la mer*, 1647, p. 151.

2. Sauf un mémoire de mars 1710 adressé par les négociants de Saint-Jeand-Luz et de Siboure à M. de Planthion, syndic du pays de Labour. (Margry, *les Navigations françaises et la révolution maritime du XIV^e au XVI^e siècle*, p. 111.)

3. Je la croyais résolue par mon article sur *les Navigations françaises au XV^e siècle*; je montrais que Jean Cousin, maître d'équipage en 1505, ne pouvait être capitaine d'une escadre en 1488, et j'expliquais la légende par une confusion du prétendu voyage de 1488 avec celui de Gonneville-Jean Cousin en Afrique et Brésil (1503-1505). M. Le Corbeiller, loin de se rallier à ces conclusions, accepte comme vraie l'expédition de 1488 et invoque à l'appui le prénom d'un marin dieppois en février 1492; « Jehan Auber, dit *Nabalous*, » devrait, dit-il, ce sobriquet à quelque incident de voyage aux côtes de Batua, non loin du Zambèze. De plus, selon l'abbé de Longuerue, les Dieppois conservaient du temps de Colbert des observations nautiques remontant au xv^e siècle; le vieil historien de Dieppe, conclut M. Le Corbeiller, a donc pu lire l'expédition de Jean Cousin dans de vieux journaux de bord. (*La Question Jean Cousin*, dans le *Bulletin de la Société de géographie*, 1898, p. 383.)

4. Desmarquets, *Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de Dieppe et à celle de la navigation française, avec un recueil abrégé des privilèges de cette ville*. Paris, 1785, t. I, p. 91-98. — Asseline, *les Antiquités et chroniques de la ville de Dieppe*, éd. 1874, t. II, p. 325.

leur intérêt d'avoir d'habiles capitaines pour ne pas accueillir ceux qui donnoient des preuves de leur capacité ; aussi, n'hésitèrent-ils pas, tout jeune qu'il fût, de lui donner le commandement d'un de leurs grands vaisseaux, avec ordre d'élonger de plus en plus les côtes d'Afrique qui devoient suivre celles d'Adra et de Congo, pour lesquelles sa cargaison étoit destinée...

« Cousin partit du port de Dieppe dans le commencement de l'année 1488. Ce capitaine est le premier de l'univers qui ait su, d'après les leçons de Descaliers, prendre hauteur au milieu des mers ; aussi ne serra-t-il plus les côtes, comme avoient fait ses prédécesseurs. Dès qu'il fut sorti de la Manche, il s'élança dans l'océan, et se trouva arrêté au bout de deux mois par une terre inconnue, où il signala l'embouchure d'un grand fleuve, qu'il nomma Maragnon et que, depuis, on a nommé le fleuve des Amazônes. Cousin, sur la hauteur prise de cette terre, comprit qu'il falloit, pour gagner le dessus de la côte d'Adra, faire route vers le pôle du midi, en courant sur l'est ; à ce moyen, il fit le premier la découverte de la pointe d'Afrique ; il donna le nom des Aiguilles à un banc qu'il y observa. Ce jeune capitaine ayant pris note des lieux et de leur position, revint aux côtes de Congo et d'Adra, où il fit des échanges de ses marchandises, et arriva à Dieppe dans le courant de 1489.

« Les armateurs de cette ville étoient convenus, pour leur intérêt, de garder le secret des découvertes que feroient leurs navires ; ils cachèrent celle que Cousin venoit de faire du bout de l'Afrique ; ils crurent être les seuls qui pourroient à ce moyen pénétrer jusqu'aux Indes, et en tirer un parti immense... Ils armèrent, à cet effet, plusieurs navires pour les grandes Indes, dont Descaliers leur assuroit l'accès possible, par la facilité trouvée de tourner l'Afrique.

« Cousin, lors de son rapport, s'étoit plaint des inquiétudes et des peines que son second capitaine, nommé Pinçon, lui avoit données pendant son voyage. Cet homme, dur et jaloux de caractère, étoit, à la vérité, plus ancien marin que Cousin ; mais il ignoroit, ainsi que ceux de son temps, l'hydrographie, science que Descaliers venoit de faire éclore, et que Cousin mettoit en pratique. Vincent Pinçon n'avoit pu voir la science de ce dernier sans jalousie, et, pendant la traversée, il n'avoit manqué aucune occasion de donner des marques de la passion qui le dévorait. Dès qu'il eut vu Cousin quitter les côtes pour voguer au milieu

des mers, où l'on n'avoit point encore pénétré, il avoit tâché de faire révolter l'équipage...

« Outre ce tort personnel de Pinçon envers son capitaine, il étoit encore répréhensible vis-à-vis des armateurs, pour une action contraire à leurs intérêts et à l'esprit de bonne foi avec lequel ils vouloient qu'on agît dans les échanges, afin de mériter la confiance de ceux avec qui ils traitoient. Pinçon avoit été envoyé à terre avec six à sept hommes de l'équipage pour échanger des marchandises avec les habitants de la côte d'Angole. Les effets, réciproquement proposés avoient été placés à côté les uns des autres; mais les Africains demandoient une augmentation, que Pinçon ne vouloit point accorder; ce dernier avoit usé de violence, et s'étoit emparé, de force, des marchandises présentées par les premiers, qui, pour s'en faire raison, vinrent assaillir les Dieppois lorsqu'ils embarquoient les marchandises; de sorte que ceux-ci avoient été obligés de se servir de leurs armes à feu, et avoient tué plusieurs Africains; ce qui les avoit tellement épouvantés, qu'ils ne voulurent plus se présenter pour faire d'autres échanges.

« L'hôtel de ville, qui faisoit alors le service que la juridiction de l'amirauté fait aujourd'hui, prit le témoignage des officiers subalternes et des matelots de ce navire, et tous les faits ayant été constatés, il fut jugé que Vincent Pinçon, convaincu de s'être écarté des principes de la subordination, de bonne foi et de douceur nécessaires pour la prospérité de la navigation et du commerce, étoit déclaré incapable d'être à l'avenir employé comme officier sur les navires de Dieppe.

« Furieux de ce jugement, Pinçon quitta cette ville et fut demander du service à Gènes. Il y a lieu de penser qu'il eut par la suite occasion de connoître Christophe Colomb, puisqu'il fut un des capitaines de la petite escadre que commanda ce grand homme pour la découverte de l'Amérique.

« Les armateurs de Dieppe tirèrent quelque parti de la découverte du fleuve Maragnon, par des traités qu'ils y firent, en gardant le secret; ce qui leur étoit facile alors, puisque le gouvernement n'exigeoit ni déclaration, ni rapport des endroits où ils alloient, ni de ceux dont ils revenoient.

« Pour profiter de la possibilité de pénétrer aux grandes Indes, les négociants donnèrent à Cousin le commandement de trois navires chargés de marchandises et bien armés. Descaliers

assura ce capitaine du succès de cette entreprise s'il faisoit attention aux observations qu'il lui laissoit par écrit, et à la vraie position de l'Inde qu'il lui donnoit. Cousin s'étoit trop bien trouvé de ses leçons pour ne pas s'y conformer; ce marin tint le milieu des mers entre l'Afrique et l'Amérique qu'il avoit découverte, tourna le cap d'Afrique, qu'il avoit nommé des Aiguilles, et que les Portugais nommèrent cap de Bonne-Espérance, et toucha aux grandes Indes, où il fit les échanges les plus avantageux. Il revint à Dieppe environ deux ans après son départ. »

C'est beaucoup pour le même homme d'avoir prévenu Colomb en Amérique, Gama aux Indes. Aussi, quand on examine de près le texte du chroniqueur dieppois, ne tarde-t-on pas à relever des inexactitudes et des anachronismes stupéfiants. Cet historien qu'on prétend familier avec les archives de Dieppe, ignore qu'il y avait une amirauté à Dieppe au xv^e siècle et que le lieutenant de l'amiral seul connaissait des « questions, débats et procès entre gens de guerre et aultres... advenus en mer¹. » L'hôtel de ville n'avait donc eu aucunement à intervenir dans le cas d'insubordination de Pinçon. Mais il y a plus fort : le cartographe Desceliers, dont Jean Cousin aurait été l'élève en 1488, vivait en 1553² ! L'anachronisme s'explique par une confusion du personnage de la légende avec un quasi-homonyme, « Jehan Cossin, marinier, » auteur d'une *Carte Cosmo ou Nouvelle description du monde en 1570*. Mais quelle créance accorder à un historien qui commet de telles erreurs ?

Et pourtant le Jean Cousin de 1488 n'est pas un mythe. A cette époque, il existait bien un marin de ce nom; seulement, il n'était pas dieppois et encore moins capitaine de vaisseau. Dans les registres des confréries de la charité de Honfleur, parmi les humbles frères servants, s'est inscrite toute une dynastie de Jean Cousin : elle commence à 1482³, et les premiers du nom ont pris part à une expédition célèbre.

1. Entreprises de l'amiral de France sur la juridiction de l'archevêque de Rouen à Dieppe, vers 1480. (De Fréville, *Mémoire sur le commerce maritime de Rouen*, t. II, p. 405.)

2. Nous avons des cartes de Desceliers datées de 1546, 1550, 1553.

3. 1482, Jehan Cousin. — 1507, Guillaume Cousin. — 1509, Pierre Cousin. — 1518, Jehan Cousin. — 1527, Marguerite, veuve de Jehan Cousin. — 1528, Pierre Cousin, le jeune. — 1554, Jehan Cousin. (Registre des confréries de la charité de Honfleur, d'après une communication qu'a bien voulu me faire le savant historien de Honfleur, M. Ch. Bréard.)

Le 24 juin 1503, *l'Espoir* de Honfleur partait à destination des Indes orientales¹. Au lieu de doubler le cap de Bonne-Espérance, *l'Espoir*, dérivant beaucoup dans l'ouest, vira de bord vers les Indes occidentales, « où d'empuis aucunes années en çà, les Dieppois et les Malouinois et autres Normands et Bretons vont quérir du bois à teindre en rouge, cotons, guenons et perroquets. »

Or, en tête des dix-huit hommes « du mestier de la mer, » qui revinrent de l'expédition, on lit les noms de « Jean Cousin l'aisné, autre dit le jeune, » c'est-à-dire, en langage du temps, le père et le fils. Nous avons là, en double exemplaire, le fameux Jean Cousin de la légende dieppoise. Deux suppositions sont possibles : ou l'un de ces homonymes et plutôt le père, le maître d'équipage, était de ces Normands familiarisés avec les parages du Brésil, qui purent guider le navire en utilisant les vents alizés, et alors il aurait fait une expédition antérieure sur les côtes d'Amérique. Ou bien la légende dieppoise, réduite dans ses grandes lignes à une campagne aux Indes orientales et au Brésil et à un engagement avec les indigènes, se rapporte au voyage de *l'Espoir*, qui a un schéma identique. C'est à cette dernière solution que je me rallie.

Ch. DE LA RONCIÈRE.

1. D'Avezac, *Voyage du capitaine de Gonneville*, dans les *Annales des voyages*, juillet 1869, p. 53-81.

LES HEURES

DE L'AMIRAL

PRIGENT DE COËTIVY

Le vendredi 12 mars 1897, un antiquaire de Florence, M. Giuseppe Pallotti, m'apportait un petit livre d'heures, orné de nombreuses peintures, qu'il était chargé de vendre et qu'il avait déjà présenté à plusieurs amateurs de Paris. Je n'eus qu'à l'ouvrir pour constater, non sans regret, que le prix qu'on pouvait légitimement espérer en tirer n'était pas en rapport avec les ressources de la Bibliothèque nationale. Je n'en demandai pas moins à l'antiquaire la permission de garder son volume pendant quelques heures pour m'en rendre un compte exact et pour voir si je n'aurais pas à lui indiquer un bibliophile auquel il pourrait le soumettre. Cette autorisation me fut gracieusement accordée, et, dans la soirée du vendredi, je pus en prendre une description sommaire que je retrouve dans mes papiers et que j'insère ici, bien qu'elle doive être bientôt annulée par une notice beaucoup plus complète que M. Gustave Pawlowski a préparée de son côté, sans avoir su que le manuscrit avait précédemment passé sous mes yeux.

PETIT LIVRE D'HEURES, relié aux armes du comte de Bardi.
— Volume assez épais, dont les feuillets, en parchemin très fin, mesurent 136 millimètres sur 97.

Le calendrier n'offre aucune particularité notable; la nomenclature des fêtes est celle que nous offrent d'ordinaire les Heures écrites au ^{xv}^e siècle dans l'Ile-de-France.

Outre les prières et les offices qui forment le fond de presque tous les livres d'Heures de la fin du moyen âge, celui-ci contient plusieurs pièces de dévotion en vers français ou latins, dont le

dépouillement suivant permettra de reconnaître le sujet et le caractère :

I. Pièce de 15 strophes :

O royne, qui fustes mise
Et assise
Lassus ou throsne divin,
En vostre devote eglise
Sans faintise
Suy venu à ce matin,
Comme vostre pelerin,
Chef enclin.
Humblement je vous presente
M'ame et mon corps, afin
Qu'à ma fin
Vous vueilliés estre presente.

.

II. *Oraison et complainte à Nostre-Dame* (20 strophes).

Je vien et si vous presente,
Marie, vierge excellente,
Ma complainte en vo chapelle
De Lyesse, où j'ay entente,
Si tost que je me demente,
D'avoir joyeuse nouvelle.

.

III. *De Nostra Domina.*

Stella Maria maris,
Que sola beata vocaris,
Virgo regalis,
Et amica Dei specialis.

.

IV. *Septem gaudia beate Marie virginis.*

Gaude flore virginali
Honoreque spiritali,
Transcendens splendiferum
Angelorum principatum.

.

V. *De sancto Johanne Baptista.*

O Johannes gloriose
 Baptista preciose,
 Fons origo sanctitatis,
 Virgo sancte castitatis.

.

VI. *Le dit de la Vie contre la Mort* (14 strophes).

Je, Vie royne couronnée,
 Sans courroux née,
 Emperiere de tout l'umain règne,
 Par qui la terre est aournée
 Et gouvernée,
 Et qui sur tout le monde règne,
 A toy, Mort, de cruaulté pleine
 Et chambellaine,
 Hainne te mande pour salu,
 Pour dilection toute peine
 A toy rameine,
 Et de cuer hayneux te salu.

.

VII. *Comment la Mort respont à la Vie* (14 strophes).

A ma très douce dame,
 Très noble fame,
 Vie, de tout le monde amée,
 Je, Mort maleureuse et infame,
 Que chacun blame,
 Très miserable et adoulée,
 De toute joye alienée
 Et deboutée,
 En lieu de salu je vous mande
 Plainte de plours environnée
 Et arrosée,
 Et à vous je me recommande.

.

Le volume se termine par un *dictié*, poème français d'environ 1,600 vers, qui a pour sujet les mystères de la religion et la morale chrétienne. Il est dépourvu de titre et commence ainsi :

O glorieuse Trinité,

Une essence en vraye unité
 En III singulières personnes,
 O glorieuse deité
 En souveraine majesté,
 Qui ung Dieu de toutes pars sonnes,
 Qui toutes choses feis bonnes,
 Qui les IIII eslemens esbonnes.
 Qui règne[s] en eternité,
 Qui vivre et entendement donnes,
 Et tous tes biens nous abandonnes,
 Ayde moy à ce dictié.

C'est la pièce que Méon a publiée, à la suite du *Roman de la Rose*¹, sous le titre de : *le Trésor de maistre Jehan de Meung ou les Sept articles de la foi*, et que M. Paulin Paris² a cru devoir restituer à Jean Chapuis.

Le livre que je décris est surtout précieux en raison des 150 grandes miniatures dont il est orné. La plupart sont remarquables comme composition, comme dessin et comme coloris. L'attention doit principalement se fixer sur une trentaine de tableaux qui se rapportent à la vie de la sainte Vierge; il faut, à coup sûr, les classer parmi les plus gracieuses productions de l'art français du milieu du xv^e siècle.

Il y a, en outre, sur les marges de presque toutes les pages de petites peintures, dont la plupart sont très finement exécutées et dont les sujets sont très variés : scènes religieuses, scènes de genre, animaux de toute espèce, grotesques, etc.

La provenance du livre en augmente encore la valeur.

Les armes de Coëtivy, fascé d'or et de gueules de six pièces, sont peintes sur les marges d'un grand nombre de pages. Une dizaine de fois au moins, ces armes ont pour support un ange et un lion. Les mêmes armes et les mêmes supports se voient sur un sceau de l'amiral Prigent de Coëtivy, appendu à une quittance du 22 février 1449 (n. st.)³.

Deux devises sont très fréquemment répétées. L'une : DAME SANS PER, est parfois accompagnée d'une feuille de fougère; l'autre : HÉLAS! BELLE MERCI, est généralement tracée sur un

1. T. III, p. 331-395.

2. *Hist. litt. de la France*, t. XXVIII, p. 428.

3. Demay, *Sceaux de la collection de Clairambault*, t. I, p. 280, n° 2648.

disque blanc (un miroir?), entouré d'une bordure dorée. La première de ces devises nous est connue par trois manuscrits, conservés l'un à la Bibliothèque nationale, un autre au Musée Condé, le troisième au Musée Britannique; dans tous les trois l'Amiral, à côté de sa signature autographe, a tracé la devise DAME SANS PER¹.

Tout se réunit donc pour nous autoriser à attribuer à l'amiral Prigent de Coëtivy² les Heures dont je viens de donner une description sommaire.

Ces Heures durent être faites au plus tard en 1444. Ce sont elles, en effet, selon toute apparence, qui sont ainsi mentionnées sur un « Inventaire des choses envoyées à monseigneur de [Coëtivy] dedans une malle de cuir, non fermant à clef, le xiii^e d'octobre CCCC XLIIII, de Rochefort à Taillebourg : »

Unes belles heures, escriptes en lettres de forme, bien ystoriées, couvertes de velours cramoisi broché d'or, à fermoers; mises en une bourse de cuyr rouge.

Ce n'est pas ici le lieu d'écrire l'histoire de Prigent de Coëtivy, ce fidèle et vaillant serviteur de Charles VII, qui trouva la mort sous les murs de Cherbourg, au moment où le recouvrement de la Normandie allait être consommé.

Mais si nous n'entrons pas dans le détail des prouesses de l'Amiral, il nous est bien permis de nous arrêter un instant sur plusieurs manuscrits qui lui ont appartenu. C'est à bon droit que le duc d'Aumale a célébré le bon goût dont il a fait preuve en s'entourant de livres dont nous pouvons encore admirer la magnificence.

I. Bibliothèque nationale, ms. fr. 52. — Livres XXV-XXXII du Miroir historial de Vincent de Beauvais, traduit par Jean du Vignai. On lit au bas de la dernière page : « Ce livre est à Prigent, seigneur de Rais, de Coectivy et de Taillebourg, conseiller et chambellan du corps du roy et admiral de France. »

1. Voir un peu plus loin la liste des manuscrits qui ont appartenu à l'Amiral.

2. Nous avons de nombreuses signatures autographes de l'Amiral dans le ms. français 27281 (vol. 797 des Pièces originales du Cabinet des titres), toutes portent très nettement la leçon *Prigent de Coettivy*.

Et au-dessus de cette note, de la main même de l'Amiral :

DAME SANS PER¹.
A PRIGENT.

II. Bibliothèque nationale, ms. fr. 340. — Le livre du roi Meliadus de Leonnois, par Rusticien de Pise. A la fin : « Ce livre est à Prigent, seigneur de Rais, de Coictivy et de Taillebourg, conseiller et chambellan du corps du roy et admiral de France. »

III. Musée Condé, ms. n° 487. — Le livre des Cas des nobles hommes et femmes, par Boccace, traduction française de Laurent de Premierfait. A la fin, l'amiral a mis sa devise et son nom :

DAME SANS PER.
A PRIGENT.

IV. Musée britannique, fonds Lansdowne, n° 4479. — Livres IX-XVI du Miroir historial de Vincent de Beauvais. La devise et la signature de l'Amiral sont à la fin de ce manuscrit, qui est le deuxième volume de l'exemplaire dont la Bibliothèque nationale (fr. 52) possède le dernier².

Ce n'est là qu'une bien faible partie de la librairie de l'amiral Prigent de Coëtivy. Les titres d'une vingtaine de volumes qu'il avait rassemblés ont été relevés par feu P. Marchegay³ dans des fragments de comptes et d'inventaires que lui avait communiqués M. le duc de La Trémoille. Ce petit catalogue doit trouver sa place ici :

Une mappemonde, couverte de damas roge broché d'or.

Une peau de parchemin en laquelle est figurée une ville.

Unes petites Heures d'or.

Unes autres Heures d'or, bien belles, auxquelles est Nostre-Dame très bien et richement esmaillée, ix enges de toutes pars et Nostre-Seigneur par-dessus, qui luy met la couronne sur la teste; le tableau garny de xx grosses perles et de x rubis.

1. Et non DAME SANS SY. Voir P. Paris, *les Manuscrits français*, t. I, p. 58.

2. Voir le rapport de M. Paul Meyer, dans les *Archives des missions*, 2^e série, t. III, p. 278, et *Documents manuscrits de l'ancienne littérature de la France conservés dans les bibliothèques de la Grande-Bretagne*, 1^{re} partie, p. 32.

3. *Bulletin de la Société archéologique de Nantes*, 1871, t. X, p. 161. — *Lettres missives du chartrier de Thouars*, publiées par P. Marchegay, *Série du XV^e siècle*, p. 15.

Unes belles Heures, escriptes en lettres de forme, bien ystoriées, couvertes de veloux cramoisy broché d'or, à fermouers d'or, mises en une bourse de cuir rouge.

Le Mirouer historial en quatre volumes, couvers de velours noir.

Le Trésor des histoires, en un grant volume couvert de velours vermoil.

Ung Titus Livius, couvert de velours noir.

Les Histoires de Josèphe et de Merlin, tout en ung livre couvert de cuir vermeil.

Les Croniques de France, escriptes en lettres de forme, vestues d'une chemise de soie vert brochée d'or.

Les Croniques des rois et princes qui regnèrent en la Grant-Bretaigne, et le livre du roy Meliadus de Lionnoys, en ung grant livre couvert de cuir vermoil.

Boèce, de Consolacion, en ung petit volume comme unes Heures. La Légende dorée.

Boccace, des Melleures femmes.

Le livre de Tristan, escript en lettres de court, couvert de cuir roge.

Le livre de Lancelot.

Le livre de Guyron le Courtoys.

Le romans de la Roze.

Ung petit livre en papier pour se congnoistre en fait de monnoie et autres choses.

Deux petiz papiers qui parlent du fait du consille et du pape.

La décoration de trois de ces volumes, les Romans de Tristan, de Lancelot et de Giron le Courtois, avait été confiée à un enlumineur nommé Hancelin, qui reçut pour son travail une somme de 90 livres 17 sous 6 deniers tournois. Il doit s'agir ici de l'enlumineur parisien Jean Haincelin, qui travaillait en 1448 pour le duc Charles d'Orléans¹.

Mais ce qui nous montre quel souci l'Amiral avait pour la conservation de ses livres, c'est une lettre dans laquelle il insiste sur les précautions à prendre pour les faire voyager² :

A Olivier du Boys et Taillebourg le Poursuivant.

Olivier et toy Taillebourg, Au partir d'ici je vous avoie dit que je

1. *Le Cabinet des manuscrits*, t. I, p. 113.

2. *Bulletin de la Société archéologique de Nantes*, t. X, p. 163, d'après l'original appartenant à M. le duc de La Trémoille.

vous envoieroye Fleurequin et de l'argent par lui, duquel ne puis avoir ne recouvrer d'ici à xii ou xv jours. Et pour ce mettez voz besongnes à point et vous en venez le plus tost que vous pourrés; mais envelopez très bien mes livres et les faites enfoncer en pippes, en et par manière que, s'ilz cheoient en l'eau, qu'ilz ne se puissent mouller ne gaster en aucune manière. Et gardez bien que vous ne meslez ceulx qui sont chez maistre Jehan l'estin avec ceulx qui sont chez Paoul, mais les faites mettre à part les ungs des autres en belles pippes, tellement que, pour pluie ne eau quelconque, ils ne se puissent gaster.

Esript à Taillebourg, le xxiiii^e jour de septembre.

L'ADMIRAL.

Dans le partage de la succession de Prigent de Coëtivy, les Heures qui forment le sujet de la présente notice furent attribuées à sa veuve Marie de Raiz, qui en donna reçu le 19 janvier 1451 (n. st.), dans les termes suivants¹ :

Nous, Marie, dame de Rays, certiffions avoir receu de maistre Jehan Bourdelot, par les mains de Jehan Taule, unes petites Heures, escriptes en lettres de forme, enluminées d'or et d'azur, couvertes de veloux cramoisy, doublée ladicte couverture de satin cramoisy; et sur icelles Heures, dix clous d'or, en manière de rozes, fermantes d'un grant fermouer d'or, en manière de roze. Et d'icelles Heures sommes contente. Tesmoign ceste cedula signée de nostre main, le xix^e jour de janvier, l'an mil IIII^e cinquante.

MARIE DE RAIZ.

Après la mort de Marie de Raiz, les Heures durent arriver entre les mains de son beau-frère, le cardinal Alain de Coëtivy, évêque d'Avignon. C'est ce que nous pouvons déduire du chapeau de cardinal dont les armes de Coëtivy ont été timbrées après coup sur la page faisant face à une image de saint Yves.

Le cardinal de Coëtivy dut apprécier la valeur d'un tel manuscrit. Il aimait, en effet, les beaux livres. Nous en avons la preuve dans plusieurs volumes qu'il avait fait copier et enluminer, ou du moins dont il s'était assuré la possession. Tels sont :

1. Publié par P. Marchegay, dans la *Revue des sociétés savantes*, 4^e série, t. V, p. 346, d'après l'original que M. le duc de La Trémoille avait communiqué à l'éditeur. — *Lettres missives du chartrier de Thouars, série du XV^e siècle*, p. 16.

I. Le ms. latin 848 de la Bibliothèque nationale : Missel aux armes du Cardinal.

II. Le ms. latin 4492 A de la même Bibliothèque : Provincial, contenant les taxes des évêchés et des abbayes, avec les armes du Cardinal.

III. Le ms. latin 5565 A de la même Bibliothèque : Volume d'origine italienne, à en juger d'après l'écriture et les enluminures des fol. 4, 41, 74 et 404, sur lesquels sont peintes les armes du Cardinal. Il contient les quatre morceaux suivants :

1° (Fol. 4.) L'Andréide ou relation de la réception à Rome du chef de saint André, en 4462, par Pie II;

2° (Fol. 44.) Le discours d'Æneas Silvius à l'Assemblée de Francfort, en 1454;

3° (Fol. 74.) Le discours de Pie II, dans l'Assemblée de Mantoue, sur la nécessité de déclarer la guerre aux Turcs, le 26 septembre 1459;

4° (Fol. 404.) La déclaration du même, au sujet de la guerre à faire aux Turcs, le 22 octobre 1463. Le frontispice de cette dernière pièce représente une flotte, dont un bâtiment est pavoisé aux armes du cardinal de Coëtivy¹.

IV. Le ms. 249 de la bibliothèque de Poitiers : Vies des Pères; belle copie d'origine italienne².

On voit que le cardinal partageait les goûts de son frère pour les beaux livres. Il crut faire sa cour à Louis XI en lui offrant un volume qui devait être d'assez grand format, puisque le roi, pour mieux l'envelopper, fit faire un sac de deux peaux de mouton³.

On ignore par quelles vicissitudes ont passé les Heures de l'amiral de Coëtivy depuis la fin du xve siècle jusqu'à nos jours.

Comme on l'a vu plus haut, ce fut le 12 mars 1897 que j'en eus communication et que je pus prendre les notes d'après lesquelles la présente notice a été rédigée.

Le lendemain, 13 mars, je remis le manuscrit à M. Pallotti, avec une lettre d'introduction pour Monseigneur le duc d'Aumale.

Mon cher et regretté collègue, confrère et ami, Georges

1. Cette peinture a été reproduite dans *l'Histoire de la marine française*, par M. de La Roncière, t. I, en regard de la p. 258.

2. *Catal. des manuscrits des départements*, t. XXV, p. 73 et 74.

3. *Le Cabinet des manuscrits*, t. I, p. 74.

Duplessis, avait, lui aussi, examiné le manuscrit; il partageait mon avis sur la valeur qu'il convenait de lui attribuer, aussi bien comme œuvre d'art que comme monument historique. Je le priai d'en entretenir le Prince, qu'il devait voir le même jour à la séance de l'Académie des beaux arts, et de lui annoncer la visite de l'antiquaire florentin. Nous savions l'un et l'autre quel intérêt il attachait au souvenir de l'amiral de Coëtivy : il était heureux d'avoir reconnu dans les restes de l'ancienne librairie des Montmorency au moins un volume qui avait appartenu à ce grand homme de guerre; il l'avait signalé dans un charmant mémoire dont il a enrichi en 1856 les *Philobiblon Miscellanies* de Londres, et quand il faisait les honneurs de sa bibliothèque de Chantilly, il ne manquait jamais de le montrer et de rappeler, d'un son de voix éclatant, que c'était un livre de l'Amiral qui avait vaillamment combattu pour le recouvrement de la Normandie et qui avait péri emporté par un boulet de canon au siège de Cherbourg en 1450. M. Duplessis et moi nous étions bien certains que le Prince voudrait retenir cette relique et lui donner une place d'honneur dans son Cabinet des livres.

La semaine suivante, le 20 mars, à la séance de l'Académie, il se plaignit à Duplessis de ne pas avoir reçu la visite qui lui avait été annoncée. Il était à la veille de ce voyage qui devait avoir une si fatale issue, et il partit sans avoir vu le manuscrit.

Ainsi s'évanouit l'espoir de faire entrer au Musée Condé les Heures de l'amiral de Coëtivy.

Ce précieux volume fut porté à Londres au mois d'avril de la même année. Il en revint sans avoir trouvé acquéreur. Dans les années qui suivirent, je ne le perdis point de vue, et je m'assurai à plusieurs reprises qu'il était toujours en vente à Florence.

Grande fut ma surprise, le 31 mars dernier, en recevant une lettre de M. Pawlowski, l'ancien bibliothécaire de M. Didot, qui m'annonçait avoir entre les mains les Heures de l'amiral de Coëtivy : il avait découvert toutes les particularités qui donnent tant de prix à ce volume; mais ce fut en vain qu'il en fit part à plusieurs amateurs parisiens, dont cependant l'enthousiasme semblait avoir été surexcité les jours précédents par la chaleur des enchères à la vente de la bibliothèque de M. Guyot de Ville-neuve.

C'est alors qu'un bibliophile anglais, M. Henry Yates Thompson, déjà connu par deux publications du plus haut

intérêt¹, fut avisé de la présence à Paris des Heures de l'amiral de Coëtivy. Arrivé dans cette ville le 11 avril, il en repartait le 13, emportant à Londres le précieux volume dont il s'agit.

Perdues pour la France, mais échues à un bibliophile aussi libéral qu'éclairé, les Heures de l'amiral de Coëtivy vont se trouver en bonne compagnie. Elles ont été devancées dans le cabinet de M. Thompson par l'arrivée des Heures d'un autre capitaine français, dont les exploits ont puissamment contribué à affranchir notre pays de la domination étrangère. Je fais allusion aux Heures du bâtard d'Orléans, Jean, comte de Dunois². Ces Heures étaient restées chez nous jusqu'au XVIII^e siècle. Elles ont alors fait partie des collections d'un abbé Fauvel, sur lequel je regrette de ne pouvoir donner aucun renseignement, sinon qu'il croyait posséder dans son cabinet le prétendu talisman de Catherine de Médicis³, et que la gravure de ses *ex libris* dénote la première moitié du XVIII^e siècle.

Il faut appliquer, paraît-il, aux Heures de Dunois l'article 197 du Catalogue de la bibliothèque de Gaignat, vendue en avril 1769 :

197. Autres Heures anciennes. Manuscrit sur vélin, en lettres gothiques, avec de jolies miniatures, in-42. Maroquin rouge doré à compartimens. Ces Heures passent pour avoir été faites pour Louis XII lorsqu'il étoit encore duc d'Orléans⁴.

L'adjudication en fut prononcée sur une enchère montant à 30 l. 1 s.⁵.

1. *A descriptive Catalogue of fifty manuscripts from the collection of Henry Yates Thompson*, by Montague Rhodes James. Cambridge, 1898, in-8°, 276 pages. — *Thirty two miniatures from the book of Hours of Joan II, queen of Navarre...*, presented to the members of the Roxburghe Club, by Henry Yates Thompson. London, 1899. Deux fascicules in-4°.

2. J'ai publié dans *le Cabinet des manuscrits*, t. III, p. 194, un inventaire des livres du bâtard d'Orléans.

3. L'abbé Fauvel a fait imprimer la figure et l'explication de ce talisman sur un feuillet dont il y a un exemplaire à la Bibliothèque nationale, relié à la fin de la plaquette cotée Lb³⁴ 827. B. — Le Département des médailles de la Bibliothèque nationale possède un exemplaire de ce talisman.

4. *Catalogue des livres du cabinet de feu M. Louis-Jean Gaignat*, par G.-Fr. de Bure, le jeune, t. I, p. 57, n° 197.

5. Ce prix, qui nous paraît aujourd'hui infime, n'a rien qui doive nous étonner. A la même vente, l'Apocalypse de Beatus, venu de l'abbaye de Saint-Sever,

Ce fut sans doute vers cette époque qu'il prit le chemin de l'Angleterre. L'existence m'en fut signalée, il y a peu d'années, par un ancien libraire de Londres, F. S. Ellis, avec lequel j'ai longtemps entretenu d'excellents rapports¹. Voici le billet qu'il m'écrivait le 9 février 1894 :

Dear Sir,

I trust you will excuse the liberty I take in asking you if you can give me any information as to the identity of the person represented by the shield of arms which I enclose². It occurs in a very beautiful « livre d'Heures » belonging to a friend, and I believe represents a member of the royal family of France, at the beginning of the XIV century.

Je répondis sur-le-champ à M. Ellis, en lui révélant le nom du personnage désigné par les armoiries dont il m'avait envoyé le croquis. Je le priais en même temps de m'avertir de la mise en vente de ce volume, si le possesseur se décidait à s'en dessaisir.

M. Ellis m'adressa un remerciement par le retour du courrier, et m'indiqua le nom du possesseur du manuscrit, mais sans me donner le moyen d'entrer en relation avec lui :

The Redhouse, Chelston, Torquay.

Febr. 14 1894.

... Pray accept of my sincere thanks for your kindness in replying to my letter and for the valuable information afforded. The book belongs to a Mr Musgrave, resident in this place. He offered it last week to a London bookseller for L. 4000, and if he does not purchase it, he proposes to send it to a sale in London. — I have not mentioned to Mr Musgrave your information as to the provenance at present.

ne fut vendu que 15 livres. C'est cependant un des plus précieux manuscrits à peintures que le XI^e siècle nous ait laissés.

1. M. Ellis a généreusement donné à la Bibliothèque nationale, en 1882, un précieux manuscrit venu de l'abbaye de Saint-Denis, qui porte aujourd'hui le n° 1599 dans le fonds latin des nouvelles acquisitions.

2. A la lettre était joint le croquis de ces armoiries : Écu d'Orléans, brisé d'un bâton mis en barre. — Le croquis était accompagné d'une note ainsi conçue : « This shield is on the blue robe powdered with fleur de lys worn by a figure who kneels before the Virgin and shield. The robe is worn over a suit of armour. The same shield occurs frequently throughout the book. I esteem the book as belonging to about 1325-1340. The man's name was clearly JEAN. »

Peu de temps après, la mise en vente des Heures de Dunois était discrètement annoncée dans une brochure qui se terminait par un appel de nature à éveiller la convoitise des amateurs : « This volume presents to a lover of mediæval art an opportunity of securing an example of the very best type, such as has not been seen for sale for many decades and may never occur again. »

Cette brochure, tirée à petit nombre et non destinée à la publicité, est intitulée : « Some account of an illuminated manuscript of the Hours of the blessed Virgin Mary, executed for Jean, comte de Dunois, about A. D. 1450, and enriched with 72 miniatures. — One hundred copies privately printed for Ellis and Elvey, London. 1894. » — Petit in-4° de 7 p., avec 4 planches.

Je n'ai pu me procurer cette élégante plaquette qu'en saisissant au vol un exemplaire annoncé par le Catalogue de printemps que la maison Ellis et Elvey a mis en distribution à la fin du dernier mois de mars¹. J'y ai trouvé avec une vive satisfaction le fac-similé autotypique de deux miniatures représentant le bâtard d'Orléans, à genoux, en prières, assisté de son patron saint Jean. Cette illustration complète une notice de M. Montague Rhodes James et publiée en 1898 dans le Catalogue de M. Thompson.

Je n'avais pas attendu jusque-là pour prendre connaissance du livre d'Heures lui-même. Il m'avait été apporté à la Bibliothèque nationale par M. Thompson peu de temps après qu'il en avait fait l'acquisition.

Si nous avons le regret de voir aujourd'hui exilées en Angleterre, rangées à côté des Heures du fameux Talbot², les Heures de deux illustres capitaines français, nous devons nous féliciter du sort réservé aux Heures du maréchal Jean Le Meingre Boucicaut. Elles ont, elles aussi, séjourné en Angleterre. Mais le dernier possesseur, M. Guyot de Villeneuve, les en avait fait revenir, et maintenant que madame Édouard André s'en est ren-

1. Ellis and Elvey, 1900, *Spring Catalogue of choice books and manuscripts*, n° 94; p. 77, art. 517.

2. Ces Heures, découvertes en France par Alfred Ramé et cédées par lui à M. Didot, ont figuré à la vente du mois de mai 1879. M. Pawlowski les a décrites dans le catalogue publié pour cette vente, n° 19, p. 52-58. Des feuillets détachés de ces Heures de Talbot doivent exister chez un amateur anglais dont je ne connais pas le nom.

due adjudicataire, nous pouvons espérer qu'elles ne retourneront plus sur la terre étrangère.

Les Heures de Boucicaut ont un trait qui leur est commun avec celles de l'amiral de Coëtivy et celles du bâtard d'Orléans. Dans toutes les trois, on remarque une image de saint Léonard, aux pieds duquel sont agenouillés, dans une attitude de suppliants, deux prisonniers, à peu près complètement nus. M. Guyot de Villeneuve, quand il a décrit les Heures de Boucicaut, a cru voir là une représentation du maréchal et de son compagnon, Gui de La Trémoïlle¹. Ces deux grands seigneurs ayant été faits prisonniers dans le désastre de Nicopolis, Bajazet leur fit grâce de la vie et les mit en liberté moyennant le paiement d'une forte rançon. Leur délivrance aurait été attribuée à l'intervention miraculeuse de saint Léonard, et ce serait pour en consacrer le souvenir que Boucicaut aurait demandé à être représenté dans ses Heures, lui et Gui de La Trémoïlle, sous la figure de prisonniers en prières aux pieds de saint Léonard.

Cette explication, je l'avais acceptée quand je dus rendre compte du travail de M. de Villeneuve, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*². Mais je me crois obligé d'avouer qu'elle ne me satisfait pas complètement depuis que j'ai vu l'insertion d'un tableau analogue, non seulement dans les Heures de l'amiral de Coëtivy, mais encore dans celles du bâtard d'Orléans³.

Il me semble plus probable que la présence des deux prisonniers aux pieds d'un saint est simplement la caractéristique de la représentation de saint Léonard dans l'iconographie religieuse du moyen âge. Le P. Ch. Cahier⁴ l'avait déjà vaguement indiqué, en s'appuyant sur une petite médaille de plomb publiée par Forgeais; mais ce qui me semble mettre la question hors de doute, c'est que trois manuscrits de la Légende dorée conservés à la

1. *Notice sur un manuscrit du XIV^e siècle. Les Heures du maréchal de Boucicaut* (Paris, 1889, in-fol.), p. 49 et suiv.

2. Année 1890, t. LI, p. 145.

3. Cette miniature des Heures de Dunois est ainsi décrite dans la notice publiée en 1894 : « S. Leonard, with wonderfully painted figures of prisoners in chains, and others behind prison bars. » — On peut voir la note que M. Montague Rhodes James a consacrée à cette miniature dans le *Catalogue of fifty manuscripts of H. Yates Thompson*.

4. *Caractéristiques des saints dans l'art populaire*, p. 177.

Bibliothèque nationale¹ nous font voir pareillement saint Léonard ayant à ses pieds deux prisonniers agenouillés, dans la même attitude que sur la peinture du livre de Boucicaut.

Je crois donc qu'il faut renoncer à voir sur cette peinture les figures de Jean Boucicaut et de Gui de La Trémoille. Il sera plus prudent de la prendre simplement pour une image de dévotion représentant saint Léonard d'après le type traditionnel, c'est-à-dire avec deux prisonniers agenouillés. Vouloir dénommer ces deux prisonniers, ne serait-ce pas aussi dangereux que de donner des noms aux trois enfants des images de saint Nicolas?

Les Heures du maréchal Boucicaut et celles de l'amiral de Coëtivy n'en conserveront pas moins toute leur valeur, soit qu'on les admire comme des œuvres d'art, soit qu'en les feuilletant respectueusement on arrête sa pensée sur les exploits des deux grands capitaines qui s'en servaient il y a près de cinq cents ans.

L. DELISLE.

1. Français 183, fol. 188 v°; français 241, fol. 278 v°; français 242, fol. 235. Sur des images du xvii^e siècle, saint Léonard est pareillement représenté entre deux prisonniers agenouillés à ses pieds.

NOTE

SUR

UNE ANCIENNE « CHARTE-PARTIE »

CONSERVÉE AUX ARCHIVES NATIONALES.

M. Giry, dans son *Manuel de diplomatique* (p. 510), signale comme étant la charte-partie la plus ancienne qu'il connaisse un diplôme du roi de France Henri I^{er} pour l'abbaye de Sainte-Geneviève de Paris¹. Henri I^{er} déclare qu'en sa présence *Teudo* ou Thion de la Ferté-sur-Ourcq² a renoncé à tous les droits qu'il percevait injustement sur les habitants du village de Marizy, dépendance de l'abbaye de Sainte-Geneviève³. Il est facile de remarquer qu'au bas du document se trouve la partie inférieure des lettres capitales de la devise PETRVS PAVLVS GENOVEFA⁴; j'ai été assez heureux, au cours de recherches sur l'ab-

1. On trouvera une reproduction héliographique de ce document dans le *Recueil de fac-similés à l'usage de l'École des chartes*, n° 39. L'original figure actuellement au musée des Archives nationales (n° 103); sa cote primitive était K. 19, n° 9. Il a été publié par M. Tardif (*Monuments historiques*, n° 280, p. 173). On le trouvera également dans le *Recueil des Historiens de France*, t. XI, p. 651, et dans Carlier, *Histoire du duché de Valois* (Paris, 1724), t. III, pièces justificatives, n° 1. Cette dernière édition renferme plusieurs fautes; elle a été faite, ainsi que celle des *Historiens de France*, d'après le *Cartulaire* de l'abbaye de Sainte-Geneviève, qui est du XIII^e siècle. (Bibliothèque Sainte-Geneviève, ms. 356, p. 67.)

2. *Teudo de Firmitate que appellatur Urc*, c'est-à-dire de la Ferté-Milon. Voyez sur le nom de Teudo le *Polyptyque de l'abbé Irminon*, éd. Longnon, t. I, p. 365.

3. *Marisiacus*, aujourd'hui Marizy-Sainte-Geneviève, localité voisine de la Ferté-Milon.

4. Le diplôme dit encore *ecclesia apostolorum Petri et Pauli et Sancte Genovefe*.

baye de Sainte-Geneviève, pour découvrir une seconde expédition du diplôme, portant la partie supérieure des lettres de la devise. Le document conservé aux Archives nationales est coté S. 1562 B, n° 20. Le rapprochement de la partie inférieure des lettres de la devise permet de voir que les deux expéditions ont été rédigées à l'origine sur la même feuille de parchemin ; la devise réapparaît dans son intégrité.

Les deux expéditions sont presque absolument identiques en ce qui concerne la forme. Comme le document du musée des Archives, le document de la série S a perdu son sceau qui, lui aussi, a été fixé au moyen d'une incision cruciale. Deux croix tracées lourdement, et dont l'une émane probablement du roi, ont servi à l'authentifier. Les deux actes sont l'œuvre du même scribe : dans le document de la série S, l'écriture est plus serrée que dans l'autre document, et l'on y compte quatorze lignes au lieu de quinze¹. En ce qui concerne leur situation respective dans la feuille de parchemin, les documents sont symétriquement opposés : dans le document de la série S, le sceau est à droite ; dans l'autre, il est à gauche ; réciproquement, d'une part, les croix sont à gauche, d'autre part, elles sont à droite. Le tout est disposé de telle sorte que sceaux et croix se trouvaient au centre de la feuille de parchemin, le texte de l'acte étant transcrit aux deux extrémités.

On apprendra sans doute avec surprise que les documents proviennent tous deux du fonds de l'abbaye de Sainte-Geneviève, ainsi que le prouvent les analyses écrites au verso de chaque pièce par un génovéfain du XVIII^e siècle et la mention « parmi les titres doubles » portée par le document de la série S. Il faut admettre qu'une expédition de l'acte fut remise à l'abbaye même et l'autre à son prieuré. Quant à la date, il est impossible de la déterminer mieux que ne l'a fait M. Tardif (1031-1060)².

Le diplôme est en lui-même intéressant. Si Thion de la Ferté-Milon ne nous nomme pas les *malæ consuetudines* auxquelles il renonce, par contre il énumère les droits dont il prétend conserver la jouissance. On lui paiera une mine d'avoine par mois ; une fois par an les paysans lui viendront en aide pour

1. On ne peut observer que quelques différences insignifiantes.

2. M. Frédéric Sahnée, bien connu par ses travaux sur le règne du roi Henri I^{er}, n'est pas arrivé à une plus grande précision.

labourer et biner ses terres. Tout propriétaire d'une *carruca integra*, c'est-à-dire du nombre de bœufs suffisant pour traîner une charrue, paiera 12 deniers; pour une *dimidia carruca* on paiera 6 deniers; les paysans qui travaillent sans bœufs paieront 2 deniers par maison. Tous les ans, le seigneur transporte du foin à Soissons; on lui fournira une charrette; on fera de même à Noël pour le transport du bois. Thion est châtelain : en cas de guerre, les paysans devront transporter pieux et branches *ad firmaturam castelli*.

Le diplôme du roi Henri I^{er} fut confirmé après plus d'un siècle par une bulle du pape Alexandre III¹ (28 juillet 1173 ou 1174). Le document, reprenant les expressions mêmes du diplôme, est sans intérêt, mais on peut être surpris d'une confirmation aussi tardive. C'est que la grande abbaye parisienne dont dépendait Marizy avait été réformée en 1147² : des chanoines réguliers avaient remplacé les chanoines séculiers et les nouveaux venus étaient sans doute heureux d'obtenir la confirmation de leurs privilèges³.

Marizy était l'un des plus anciens prieurés de Sainte-Geneviève⁴. Il existe en réalité deux localités portant ce nom, toutes deux voisines de la Ferté-Milon : Marizy-Sainte-Geneviève et Marizy-Saint-Mard⁵. Primitivement, les deux villages appartenaient à l'abbaye bénédictine de Saint-Médard de Soissons; une bulle du pape Eugène II, de l'année 824, les mentionne parmi les dépendances de cette abbaye⁶. Un diplôme de Charles le Chauve et un acte du concile de Douzy⁷ confirment le

1. Archives nationales, L. 231, n° 44, original scellé sur lacs de soie jaune.

2. Voy. Féret, *Histoire de l'abbaye de Sainte-Geneviève*, t. I, p. 101 et suiv.

3. Le 24 avril 1163, le pape Alexandre III avait accordé à l'abbaye une confirmation générale de ses biens. (*Gallia christiana*, t. VII, *instrumenta*, col. 241.)

4. Voy. Eug. Lefèvre-Pontalis, *l'Architecture religieuse dans l'ancien diocèse de Soissons au XI^e et au XII^e siècle*, t. II (1896), p. 64 et suiv.

5. Forme abrégée de Médard.

6. Bibl. nat., *Monasticon benedictinum*, latin 12684, fol. 231 v^o et suiv. Le ms. ne donne qu'une copie moderne. A la suite de l'acte, le scribe a écrit : « Il faut remarquer qu'une main récente a changé l'année de la date. »

7. L'original de ce diplôme, malheureusement mutilé, existe aux Archives nationales sous la cote K. 14, n° 92. Il a été publié par M. Tardif, qui n'a pas comblé les lacunes. (*Monuments historiques*, n° 212, p. 135.) Il existe de cet acte une copie complète, mais également dépourvue de date, dans le cartulaire de Saint-Médard aujourd'hui conservé aux archives de l'Aisne (H. 477, fol. 128).

fait. Le diplôme de Charles le Chauve a été confirmé par le pape Jean VIII en 876¹ et par Louis le Bègue en 879². En un mot, s'il faut en croire les textes diplomatiques, en 879 les deux villages de Marizy étaient encore la propriété de l'abbaye de Saint-Médard.

L'examen des sources narratives nous fait voir que cette assertion était erronée. Malgré les diplômes dont on la gratifiait, l'abbaye de Saint-Médard ne possédait plus, en 879, tous les domaines dont elle pouvait avoir la jouissance en 824. Ces diplômes avaient si peu de valeur qu'une abbaye parisienne elle-même n'en tenait pas compte. Les *Miracula sanctæ Genovefæ post mortem*³ nous apprennent que les reliques de sainte Geneviève ont été chassées deux fois de Paris par l'invasion normande. La première fois, les religieux transportèrent leur châsse à Athis et à Draveil; il faut reporter cette translation à l'année 845, date de la première incursion des Normands à Paris⁴. La deuxième fois, les reliques furent transportées à Marizy⁵, où elles demeurèrent cinq ans⁶. Il faut reporter cette nouvelle translation à l'année 857, date de la seconde incursion des Normands.

Cette copie a été publiée d'une façon déplorable par M. Melleville dans la 2^e édition du *Dictionnaire historique du département de l'Aisne* (1865), t. I, p. 326. M. Melleville attribue l'acte au « roi Charles-Martel. » Il ne faut pas confondre ce diplôme avec un autre diplôme de Charles le Chauve en faveur de Saint-Médard, daté de 870 et publié par dom Bouquet (t. VIII, p. 628). Enfin, ajoutons qu'il existe aux Archives nationales, sous la cote LL. 1021, une copie du cartulaire conservé à Laon, faite au xvii^e siècle; on y trouvera le diplôme de Charles le Chauve (p. 316-320). — On trouvera le texte du concile dans dom Germain, *Histoire de l'abbaye de Notre-Dame de Soissons, preuves*, p. 432.

1. Mabillon, *Annales ordinis s. Benedicti*, t. III, p. 631. Dom Bouquet (t. VIII, p. 628, n. a) voit à tort dans ce diplôme une confirmation du diplôme de 870.

2. Mabillon, *De re diplomatica* (1681), p. 549.

3. *Acta sanctorum*, janvier, I, p. 147 et suiv.

4. *Annales Bertiniani*, éd. G. Waitz, année 845, p. 32. — Voy. Bonamy, *Mémoire sur les incursions que les Normans firent dans la Neustrie par la Seine* (*Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XVII, 1751), p. 277.

5. En réalité, le texte des Bollandistes dit *Parisiacam villam*, mais il faut lire *Marisiacam villam*; la suite du récit ne laisse aucun doute à cet égard. Le scribe a écrit avec d'autant plus de facilité *Parisiacam* qu'à la ligne précédente il avait déjà écrit *Parisiacam urbem*.

6. *Per quinque annorum curricula*.

En 857, les Normands brûlent la basilique de Sainte-Geneviève¹; en 861, ils commettent de nouveaux dégâts². C'est durant ces désastres que la châsse resta éloignée de Paris.

Mais les *miracles* nous donnent une mention intéressante relativement à Marizy; ils parlent de « Marisiacam villam, quam Helmegaudis vir nobilissimus dudum dederat per instrumenta chartarum beatis apostolis Petro et Paulo, atque beatæ virgini Genovefæ, ad memorandum singulis annis suum anniversarium. » Que ces *instrumenta chartarum* aient ou n'aient pas existé, il est fort curieux de voir le chroniqueur s'efforcer de légitimer la possession du domaine et d'en cacher l'origine suspecte. Helmegaudis s'était en somme contenté de mettre la main sur un domaine qui ne lui appartenait pas; c'était une donation à peu de frais.

En 1085, Hilgot, évêque de Soissons, lui-même ancien chanoine et doyen de Sainte-Geneviève, concède aux religieux les deux autels de Marizy et de Saint-Vaast de la Ferté-Milon, moyennant une rente annuelle de cinq sous³; mais un conflit bien naturel ne tarde pas à éclater entre le chapitre de la cathédrale de Soissons et les chanoines de Sainte-Geneviève : à qui appartiendra la nomination aux cures? Guillaume de Champagne, archevêque de Reims, est chargé de trancher le débat : Sainte-Geneviève aura le soin de la nomination, mais la redevance de cinq sous due au chapitre est doublée⁴ (1177).

De nombreuses donations enrichissent le prieuré : en 1183, c'est celle d'Agathe, dame de Pierrefonds, qui renonce à la plupart des droits qu'elle a sur les serfs de Sainte-Geneviève⁵. En 1187, un archidiacre de Meaux, *Rericus*, renonce à tous les biens qu'il possède à Marizy⁶.

Étienne de Tournai, alors abbé de Sainte-Geneviève, illustre le petit prieuré par les séjours qu'il y fait : il y demeure vraisemblablement en 1179 lors d'une maladie⁷. Évêque de Tournai, il se souvient en 1192-1193 de Marizy et y fait un nouveau séjour.

1. *Annales Bertiniani*, p. 48.

2. *Ibid.*, p. 54.

3. Archives nationales, K. 20, n° 6.

4. *Ibid.*, K. 25, n° 87, et L. 885, n° 79.

5. L. 885, n° 80.

6. S. 1561, n° 7.

7. Voy. *Lettres d'Étienne de Tournai*, éd. J. Desilve, l. XLIX (p. 63), l. LXI (p. 75), l. CXXVI (p. 148).

Dans une lettre à l'évêque de Soissons Nivelon de Cherisy¹, il annonce son arrivée dans le prieuré : « In parrochia vestra locum quietis et silencii, moram aliquam factururus, elegi apud Marisia-cum, sedens ibi solidarius et tacens, si forte respirare possim a pusillanimitate spiritus et tempestate. » Et il demande à Nivelon l'autorisation de donner la confirmation à Marizy, ce que l'évêque lui accorde non seulement pour Marizy, mais pour tout le diocèse de Soissons².

Des liens étroits unissent les religieux du prieuré aux seigneurs d'un château voisin, les sires de Passy³. En mars 1223, Pierre Tristan, seigneur de Passy, chambellan du roi, accorde à l'abbaye de Sainte-Geneviève une rente de 15 livres, moyennant laquelle un chanoine de Marizy viendra dire la messe tous les jours, si cela est nécessaire, au château de Passy⁴. Franchissons plusieurs siècles : les rapports ne sont plus les mêmes : en 1687, les religieux déclarent que leur seigneurie de Marizy a été considérablement amoindrie et qu'on n'y compte plus que 2822 arpents, « le surplus ayant été usurpé par les seigneurs de Passy dont la seigneurie ne contenait que leur enclos et un quartier de terre auprès, et maintenant est d'une grande étendue⁵. »

L'abbaye de Sainte-Geneviève ne possédait à Marizy que la moyenne et la basse justice; la haute justice appartenait au roi⁶.

René GIARD.

1. L. CCXLIII (p. 300).

2. L. CCXLIV (p. 302).

3. Aujourd'hui Passy-en-Valois, canton de Neuilly-Saint-Front.

4. L. 887, n° 1, publié par Carlier, *Histoire du... Valois*, t. III, pièces justificatives, n° XXX, p. xxxviii.

5. S. 16207, p. 45-48.

6. Ibid.



BIBLIOGRAPHIE.

Gallia christiana novissima. Histoire des archevêchés, évêchés et abbayes de France, accompagnée des documents authentiques recueillis dans les registres du Vatican et les archives locales. Par le chanoine J.-H. ALBANÈS. T. 1 : Aix, Apt, Fréjus, Gap, Riez et Sisteron. Montbéliard, Société anonyme d'imprimerie Montbéliardaise, 1899. In-4°, xvi pages, 792 et 616 colonnes.

En rendant compte dernièrement dans ce recueil du deuxième volume de la *Gallia Christ. novissima*, consacré au diocèse de Marseille, nous rappelions que le premier volume, dont le projet fut annoncé dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, en 1894, n'était encore publié qu'en partie. Sans vouloir faire une analyse détaillée de ce volume, nous pensons être utile à nos lecteurs en leur faisant connaître dans quelles conditions il est enfin terminé. Nous empruntons les détails qui vont suivre à l'avertissement que le chanoine Chevalier a mis en tête du volume. Une partie des fiches de la table s'étant perdue à la poste, l'auteur a été obligé de la recommencer, et lorsqu'il mourut, l'introduction était inachevée. M. Chevalier a surveillé l'impression de l'Index et complété la préface, soit au moyen du prospectus rédigé par M. Albanès lui-même, soit en y introduisant des développements bibliographiques qui n'étaient pas dans la pensée primitive de l'éditeur. Il signale dans l'œuvre de M. Albanès une lacune importante que nul ne peut combler, c'est la mise en œuvre des arguments que l'auteur tenait pour irréfragables en faveur de l'apostolicité des églises de Provence.

Quoi qu'il en soit, la préface qui vient de paraître embrasse les deux points suivants : l'énumération des travaux antérieurs relatifs à l'histoire des évêchés de la Gaule, et l'exposé des motifs qui font désirer une révision totale de la *Gallia Christiana*. On sait la rareté et même l'absence de documents anciens sur l'histoire des églises, au point que, pour la Provence en particulier, le seul diocèse d'Arles a une liste antique de ses évêques. C'est depuis trois siècles seulement que les savants ont commencé à reconstituer les listes épiscopales au prix d'immenses travaux. L'abbé Albanès rappelle ce qui a été fait pour l'ensemble de la France ou des Gaules; et l'on trouve dans les additions faites par le chanoine Chevalier un relevé exact et aussi complet que possible de tous

les travaux effectués ou entrepris sur les évêques de la Gaule, depuis le ^{xvii}^e siècle jusqu'à Denys de Sainte-Marthe et à ses continuateurs, les Bénédictins de Saint-Maur et M. Hauréau, sans oublier les savants travaux de chronologie épiscopale de Gams et du P. Eubel.

Tant d'efforts auraient-ils été inutiles pour arriver à la connaissance de la vérité et tant d'ouvrages si estimés jusqu'ici seraient-ils frappés de discrédit? L'abbé Albanès expose dans la seconde partie de son introduction les motifs qui lui paraissent rendre nécessaire une révision complète de la *Gallia*; les arguments qu'il donne ne sont pas contestables, et l'on est bien obligé d'avouer que l'on ne peut avoir une confiance entière dans les notices et les listes publiées par les Bénédictins. Qu'on en juge! L'abbé Albanès ne relève pas moins de six causes d'erreurs : 1^o Absence dans la liste d'un grand nombre de personnages; 2^o Intrusion de personnages ou bien inventés, ou placés dans des églises autres que celles qu'ils ont occupées; 3^o Dédoublement sans motif de nombreux évêques, dont on fait jusqu'à trois, quatre et cinq personnes différentes; 4^o Personnages anonymes, dont on ne fait connaître que les prénoms; 5^o Nombreuse série de pseudonymes, c'est-à-dire d'évêques affublés de noms falsifiés; 6^o Enfin, mauvaise chronologie des personnages; l'ordre des successeurs est incertain, les translations d'un siège à un autre sont ignorées. Inutile d'ajouter que toutes ces erreurs sont justifiées par de nombreux exemples relatifs aux évêchés de Provence.

Pour remédier à ces graves défauts, l'abbé Albanès n'a pas hésité à remonter aux sources et à la principale, c'est-à-dire aux archives du Vatican; il y a recherché les bulles de provisions données aux nouveaux évêques et il a été récompensé par la découverte, pour la seule Provence, de plus de 800 actes qui lui ont permis de renouveler la physionomie des listes épiscopales de sa province. De plus, il a montré la nécessité d'entreprendre un travail analogue pour toute la France et même pour toute l'ancienne Gaule et a été suivi dans cette voie par le P. Eubel, dont les savantes recherches pourront servir de guide pour une étude plus approfondie.

Il nous reste à dire quelques mots du plan de l'édition de la *Gallia novissima* tel qu'il avait été conçu par M. Albanès. Chaque province devait fournir un volume de 1200 colonnes; chaque volume comprenait deux parties; l'une, rédigée en français, donnait l'histoire de la métropole et des métropolitains, puis par ordre alphabétique, celle des évêchés suffragants et de leurs évêques; la seconde renfermait les *instrumenta*, les principaux documents qui constituent les archives des églises, et pour chacune toutes les bulles épiscopales. C'est ce que M. Albanès a exécuté pour la province d'Aix, dont le volume ne comprend pas moins de 1342 colonnes, savoir 792 pour l'histoire et 550 pour les preuves. Il faut y ajouter xvi pages d'Introduction et la table des noms de personnes et de lieux en 64 colonnes (553-616).

Malheureusement le plan de l'éditeur ne pourra être exécuté dans toute sa rigueur. Le chanoine Chevalier donnera plus et moins que son prédécesseur. Il compte, en effet, publier un volume de pièces inédites sur la province d'Aix que l'abbé Albanès avait copiées, mais qu'il s'était décidé à sacrifier. D'autre part, pour les volumes II à IV le nouvel éditeur renonçant à la rédaction historique donnera seulement les documents constituant la biographie des personnages et les annales de chaque institution. C'est ce qu'il a déjà fait pour le t. II, analysé dans ce recueil, t. LX, p. 281-283. Ce sera, au moins quant aux listes des prélats, un travail définitif pour la Provence. Il resterait à le faire pour toute l'ancienne Gaule et, comme ce ne peut être l'ouvrage d'un seul érudit, il nous semblerait infiniment désirable qu'il fût entrepris par les membres de l'École française de Rome si bien préparés par leurs publications antérieures à une œuvre de cette nature.

A. BRUEL.

Le R. P. DE LA CROIX. *Mélanges archéologiques. Fouilles archéologiques de l'abbaye de Saint-Maur de Glanfeuil (Maine-et-Loire) entreprises en 1898-99 d'après des textes anciens. (Mémoire lu à l'Académie des inscriptions dans la séance du 28 avril 1899.)* Paris, Alphonse Picard, 1899. Gr. in-4°, 23 pages, 44 figures et 5 planches.

Les fouilles entreprises en 1898 par l'abbé D.-Ed. Du Coëtlosquet, sous la direction du R. P. de la Croix, avaient pour but de vérifier le récit d'Odon de Glanfeuil relatif à la fondation de cette abbaye par saint Maur lui-même en 543.

Suivant ce récit, le saint s'établit dans la villa dont un personnage appelé Florus lui avait fait don; il y fit élever quatre églises, la principale consacrée à saint Pierre, la seconde à saint Martin, les autres étaient des chapelles de saint Séverin et de saint Michel, cette dernière en forme de *turris quadrifida*. Le saint se fit bâtir une cellule contiguë à l'église de Saint-Martin, dans laquelle il fut enterré. A la fin du VIII^e siècle, Gaidulphe fit démolir le monastère et s'acharna même sur les fondations.

Le R. P. de la Croix a trouvé dans les substructions de Glanfeuil la confirmation presque complète de ce récit : d'abord les substructions d'une villa romaine, les chapelles Saint-Séverin et Saint-Martin, la cellule et le sarcophage du saint et la *turris quadrifida* se retrouvent également; l'église Saint-Pierre avec le monastère semblent avoir été radicalement démolis.

Ces constructions sont-elles véritablement contemporaines de saint Maur? Pour la chapelle de Saint-Séverin, le P. de la Croix n'a pas pensé un instant à la faire remonter aussi haut : les bases de ses colonnes accusent incontestablement le XI^e siècle.

La *turris quadrifida* se retrouve pour lui dans la nymphée à colonnade circulaire de la villa antique, dont on avait bouché les entrecolonnements pour faire une sorte de tour cantonnée de quatre contreforts, divisée par conséquent en quatre travées.

L'église Saint-Martin, qui dans sa forme actuelle date du ^{xiii}e siècle, est élevée sur les fondations d'un édifice plus petit et très ancien auquel se reliait une salle quadrangulaire qui serait la cellule de saint Maur; un sarcophage mérovingien à faces ornées de grosses stries retrouvé dans le chœur serait son tombeau. Il ressemble, en effet, à beaucoup de sarcophages de cette époque, notamment à celui de saint Erkembode à Saint-Omer (^{vii}e siècle). Quant à l'ancienne église Saint-Martin, si vraiment elle date du ^{vi}e siècle, elle confond les données que nous possédons sur cette époque : avec ses énormes piliers rectangulaires, ses murs épais, ses arcades timides, ses collatéraux d'une extrême étroitesse, elle est visiblement destinée, en effet, à recevoir une voûte; l'aspect du plan fait au premier coup d'œil penser au ^{xi}e siècle.

La nymphée elle-même ressemblerait beaucoup par sa forme, le profil de ses bases, la place qu'il occupe dans l'ancien cloître à une fontaine de cloître roman, analogue à celles de Thoronet (Var), Saint-Cyprien de Poitiers et Beaulieu près Loches (démolies), Poblet et Santas Creus (Catalogne), Valmagne (Hérault).

L'une des découvertes les plus curieuses du P. de la Croix consiste en une crose funéraire d'abbé, en terre cuite vernissée, qu'il attribue avec assez de vraisemblance au ^{xii}e siècle. Quelle que soit la date véritable des diverses substructions découvertes par le P. de la Croix, elles sont fort intéressantes et le savant archéologue a droit une fois de plus à la reconnaissance et aux éloges de tous ceux qui s'intéressent à notre archéologie nationale.

C. ENLART.

H. JADART et L. DEMAISON. *Monographie de l'église de Rethel*. Paris, Picard, 1899. In-8°, 96 pages, 8 planches et dessins. (Extrait de la *Revue historique ardennaise*.)

« L'église de Rethel, » disent les auteurs de cette intéressante monographie, « est loin d'être un édifice de premier ordre, mais elle a sur d'autres églises beaucoup plus importantes l'avantage de posséder une histoire assez bien documentée. On sait combien sont rares, surtout pour les époques antérieures au ^{xiv}e siècle, les pièces d'archives qui nous initient aux détails de la construction des monuments. »

Cette histoire, ces détails rares et curieux, nul ne pouvait les mieux connaître et les mieux mettre en lumière que les deux érudits dont le nom restera inséparable de l'histoire des arts en Champagne. L'histoire commence dans le dernier quart du ^{xiii}e siècle; elle est si documentée

qu'on pardonne au monument d'être médiocre et qu'on lui sait gré d'avoir été sans cesse rapiécé; de bons dessins et deux planches photographiques suffisantes permettent d'apprécier les détails les plus curieux de l'église. Le plus intéressant est certainement le grand portail flamboyant du xvi^e siècle, œuvre imposante, d'une élégance et d'une pondération rares dans cette période de l'art, mais il aurait besoin d'une bien complète restauration; doit-on la lui souhaiter?

C. ENLART.

V. MORTET. *Étude archéologique sur l'église abbatiale Notre-Dame d'Alet*. Paris, Picard, 1898. In-8°, 55 pages et 3 planches en phototypie. (Extrait du *Bulletin monumental*.)

L'église abbatiale d'Alet, qui devint cathédrale en 1318, n'est plus qu'une ruine. C'est un des plus beaux édifices romans du midi, mais il avait été jusqu'ici trop peu étudié: signalé par Mérimée et par Quicherat, admiré à l'excès, mais mal décrit par Taylor, presque laissé de côté par Viollet-le-Duc, tout à fait négligé par Revoil, il avait fini par recevoir la consécration d'une notice locale dont l'auteur ignorait les premiers principes de l'archéologie. On ne peut donc que savoir très grand gré à M. V. Mortet de lui avoir enfin consacré une étude sérieuse accompagnée de belles vues photographiques. L'auteur relève avec raison l'intérêt de cet édifice qui participe comme Saint-Gilles de l'art de la Provence et de celui du Languedoc; il fait justice de l'attribution à un temple antique de la riche abside polygonale à niches intérieures; il fait valoir l'intérêt de la disposition assez rare avec tribunes et sans fenêtres dans la nef et celui de l'ornementation si riche même autour des fenêtres latérales; il n'indique pas assez clairement la forme ni même l'existence de ces voûtes d'ogives des bas côtés qui avaient intéressé Quicherat. En l'absence de tout document écrit, il ramène avec beaucoup de sagesse la date du monument au xii^e siècle en remarquant que les gros piliers pourraient remonter au xi^e et que le petit appareil du bas des murs peut être de cette date s'il n'est un vestige de l'église carolingienne. L'œuvre de M. Mortet est une bonne et très intéressante monographie; elle comble une lacune regrettable, mais qu'il me soit permis d'ajouter qu'elle ne la comble pas assez et de solliciter une seconde édition pour les archéologues qu'il sert trop bien pour ne pas les rendre exigeants. Cette seconde édition devrait être enrichie d'un plan, d'une coupe, d'un dessin des voûtes d'ogives et de quelques nouvelles comparaisons avec les édifices de la région.

C. ENLART.

Victor MORTET. *Notes historiques et archéologiques sur la cathédrale et le palais archiépiscopal de Narbonne, XIII^e-XVI^e siècles*. Toulouse, Privat; Paris, Picard, 1899. In-8°, 50 pages.

La cathédrale, le cloître et le palais archiépiscopal de Narbonne forment un ensemble monumental d'une grandeur et d'une originalité surprenantes. Leur style sobre et fier, d'allure plus militaire que religieuse, rejette les ornements superflus, mais cette simplicité voulue est une sorte de coquetterie; elle fait valoir la beauté et le soin impeccable de la construction, de l'appareil, des profils.

La cathédrale de Narbonne est dans le midi un des monuments les plus caractéristiques de l'influence septentrionale; elle a cependant revêtu le caractère propre qu'a pris le style gothique dans ces régions; c'est un des édifices types de cet art qui a rayonné sur la Catalogne, longtemps soumise à la juridiction spirituelle de Narbonne, sur l'Italie du sud au temps des princes angevins, sur les îles de la Méditerranée et en particulier sur Chypre, que les marchands de Narbonne fréquentaient assidûment au XIV^e siècle.

C'est donc un groupe d'édifices très important pour l'art et pour l'histoire qu'a étudié M. Victor Mortet, et dans cette étude il apporte les mêmes qualités d'érudit et de critique, la même somme de consciencieuses investigations que dans tous ses travaux; après avoir recherché l'origine des fonds qui furent employés à la construction, il aborde l'histoire des architectes et rectifie ici à l'aide d'un document original conservé à Girone ce que Viollet-le-Duc nous avait dit de Jacques de Favari, maître de l'œuvre de la cathédrale de Narbonne, appelé à diriger celle de Girone en 1312.

Cet artiste remplaçait à Girone et peut-être aussi à Narbonne Maître Henri, que Viollet-le-Duc appelle à tort de Narbonne tandis que son prénom implique une origine septentrionale; en 1346, le maître de l'œuvre était Raimond Aicard.

Au sujet de l'origine de ces maîtres et du style qui les a inspirés, M. Mortet confirme par des renseignements historiques une remarque de Viollet-le-Duc qui constatait la grande similitude des cathédrales de Clermont (1248 à 1265), Limoges (commencée en 1273) et Narbonne (commencée en 1272). Toutes trois sont d'inspiration septentrionale; or, l'architecte Henri était du Nord; l'architecte Jacobus Favari pourrait être un Favart, nom répandu dans la Corrèze, le Cantal et l'Aveyron; enfin, l'archevêque de Narbonne, Gilles Aycelin (1291-1311), était d'Auvergne, il avait été prévôt du chapitre de Clermont; il résidait au château de Chateldon. Pierre de la Jugée, son successeur en 1347-1375, était Limousin.

Pour le palais, M. Mortet, critiquant par des textes l'opinion de

Viollet-le-Duc, prouve qu'il était bâti en partie en 1346, probablement sous la direction de Raimond Aicard; il n'est donc pas l'œuvre de Pierre de la Jugée, comme on l'a prétendu. Notons que dans la seconde moitié du xiv^e siècle l'archevêque louait à des artisans cinq ateliers ou boutiques dans le bas de son palais; cette disposition rappelle celle de l'évêché de Famagouste.

Enfin, quant à l'emploi de la pierre de Sigean et de l'île Sainte-Lucie, M. Mortet trouve dans le *livre vert* la confirmation des observations techniques de Viollet-le-Duc et même d'intéressants détails sur l'exploitation des carrières appartenant à l'archevêque.

Combien il serait à souhaiter que chacune de nos plus belles cathédrales fût l'objet d'une de ces petites notices critiques et substantielles dont M. Demaison avait donné un modèle à Reims et dont M. Mortet vient de donner ici un autre modèle!

C. ENLART.

Les Maisons-Dieu et léproseries du diocèse de Paris au milieu du XIV^e siècle, d'après le registre de visites du délégué de l'évêque, par LÉON LE GRAND. Paris, 1899. In-8°, cxxx1-309 pages. (Extrait des *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, t. XXIV (1897), et t. XXV (1898).)

M. Le Grand a réuni en un volume les deux parties de l'étude qu'il avait consacrée dans les *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris* aux Maisons-Dieu et léproseries du diocèse au milieu du xiv^e siècle. Il est inutile de rappeler la compétence de l'auteur sur ces questions, et ses jeunes confrères savent avec quelle bienveillance, — continuant les traditions de Léon Gautier, dont il rappelle le nom à la première page de son livre, — il les dirige dans cette voie où son exemple et ses conseils ont contribué à les faire entrer. Cette nouvelle étude s'appuie non seulement sur une connaissance spéciale des registres du Parlement, non seulement sur un heureux usage de textes peu utilisés encore, tels que la chanson d'*Amis et Amile*, mais sur un document sans doute unique dans nos dépôts d'archives : un registre de visites d'établissements hospitaliers. Ce registre, rédigé par Jean de Villescoubtain, puis par Jean Mouton et Hugues de Pressy, délégués par l'évêque de Paris à l'inspection des Maisons-Dieu du diocèse, fournit les détails les plus intéressants sur l'état de ces hôpitaux de 1351 à 1369. M. L. G. publie ce texte intégralement (p. 12-297), mais en distinguant d'une façon très pratique les procès-verbaux rédigés pour chaque établissement par les visiteurs en tournée et en les faisant précéder d'une notice où il groupe à la fois les renseignements qu'il a pu recueillir sur l'histoire de cet établissement aux xii^e et xiii^e siècles, et ceux qui lui sont fournis par

le procès-verbal lui-même sur l'hôpital, sa chapelle, son personnel, ses propriétés, son mobilier, en un mot sa situation morale et surtout matérielle.

Complétant ce premier travail, M. L. G. nous donne en tête de son nouveau volume une étude qui comprend d'une part une suite de courtes monographies sur vingt-deux Maisons-Dieu et douze léproseries non mentionnées dans le Registre, et d'autre part une vue d'ensemble sur le régime de tous ces établissements. L'auteur insiste sur les fondations rurales, et c'est un des grands intérêts de cette publication que de nous faire mieux connaître l'organisation de maisons peu étudiées jusqu'ici et dont l'absence d'archives rend en effet l'étude peu abordable. Qu'il s'agisse de ces hôpitaux semés au long des routes pour recevoir, non seulement les habitants du lieu, mais les passants, toujours sûrs de trouver là un repas et un lit, ou de ces maladreries fondées soit par un village soit à usage commun par plusieurs paroisses réunies, ces établissements apparaissent comme des fermes, exploitant par elles-mêmes les terres primitivement aumônées par la charité publique et tirant à peu près toutes leurs ressources de cette exploitation. C'est aussi le caractère que présentent, dans le reste de la France, les léproseries situées « hors et près » de certaines grandes villes. — Dans ces fermes, veillant aux soins domestiques ou s'occupant des malades, quelques frères et sœurs, « donnés » mi-religieux, mi-laïques, dirigés par un « maître, » sortes de conférences pieuses que fait assez bien connaître un formulaire inséré à la suite du registre de visites (p. 298-306) et qui ne ressemblent ni aux communautés qui existaient dans les grands hôpitaux, ni aux puissantes congrégations que nous voyons fonctionner aujourd'hui. — Ces groupements épars n'ont qu'un lien commun : la surveillance de l'évêque. Ici le principe est très net; c'est l'évêque qui a la haute main sur les hôpitaux, par la même inspiration qui lui confie toutes les œuvres pies, qui le charge, par exemple, de distribuer entre les institutions charitables l'héritage d'étrangers intestats. Mais il importe de ne pas confondre le patronat de l'hôpital, le droit de visite, le droit de réception ou de correction que l'évêque ne réunit pas toujours. Il importe de tenir compte, — et M. L. G. en a tenu ici, croyons-nous, plus de compte que dans ses études antérieures, — des nombreuses restrictions apportées à son autorité, non seulement au *xv^e* ou au *xvi^e* siècle par le grand aumônier, mais dès le *xiii^e* et même le *xii^e* par les seigneurs ou les organisations communales; dès 1152, la maladrerie d'Amiens semble sous l'administration des échevins; au *xiii^e* siècle, l'hôpital de la Rue-Grande à Cahors, les léproseries de Reims sont des établissements communaux¹.

1. Le texte cité p. lxxxiv et publié d'ailleurs par Varin.

A côté de ces nombreux renseignements sur la situation matérielle des hôpitaux (ch. III, 2°), leur personnel (ch. III, 1°), leur administration (ch. II, 2°), l'introduction de M. L. G. nous fournit des indications précieuses sur le régime des malades : cinq pages seulement sur l'hospitalisation dans les Maisons-Dieu (ch. I, 2°), mais un chapitre des plus nourris sur la situation des lépreux dans les maladreries (ch. II, 3°). L'auteur y étudie tour à tour : leur état physique, en montrant très bien que ce qu'on craint surtout des méseaux c'est le contact immédiat et habituel¹; leur situation morale dans la société²; la *séparation* des lépreux, où, sans reprendre, il est à peine besoin de le dire, les périodes apitoyées qu'excitent généralement les textes cités par Martène (voy. p. LXXXVII), il distingue le cérémonial, introduit, semble-t-il, au xv^e siècle, des processions ou cérémonies antérieurement en usage; les causes de la disparition de la lèpre, avec quelques nouveaux détails sur la triste affaire de 1321; enfin, la condition des lépreux. On pourrait peut-être regretter trop de brièveté sur certains points, tels que l'emploi du temps des malades, leurs travaux, leur vie intime; la vérité, c'est qu'on souhaiterait retrouver ici un pendant au tableau si vivant que nous avait donné M. L. G. de la journée d'un aveugle aux Quinze-Vingts. Ces 20 pages n'en sont pas moins un excellent résumé de ce que l'on sait sur les lépreux, et il pourra plus d'une fois dispenser les curieux de la lecture d'une foule de monographies difficiles à retrouver et trop souvent insuffisantes.

Ainsi, bien que limité dans son titre à la région parisienne, ce travail nous fait mieux connaître l'organisation charitable de la France entière. Et il nous la fait connaître à une époque particulièrement intéressante : avant que la disparition de la lèpre, déjà décroissante (p. xci), n'ait entraîné la transformation des maladreries et que la guerre de Cent ans n'ait amené la ruine de beaucoup de ces petits hôpitaux de campagne. Il se trouve donc servir comme d'introduction aux recherches du P. Denifle sur la désolation des églises et des hôpitaux au milieu du xv^e siècle, et tous ceux qu'intéressent ces questions se féliciteront d'avoir ainsi acquis en deux ans deux œuvres qui apportent une telle contribution à l'histoire de la charité et des mœurs du moyen âge.

HILDENFINGER.

1. Aux exemples indiqués par M. L. G. on peut ajouter celui du poète J. Bodet, que ses amis continuent à recevoir « moitié sain et moitié porci » (*Romania*, IX, p. 235, v. 60).

2. L'idée que c'est par la permission de Dieu qu'ils sont frappés de ce mal est en effet courante, mais dans certains textes le mot « ladre » est aussi considéré comme une insulte.

L'abbaye de Rebais-en-Brie. Sommaire chronologique, de 635 à 1800, par le Dr V. LEBLOND. Beauvais, impr. G. Tholomé, 1898. In-8°, 420 p.

Comme il l'indique dans le titre de son ouvrage, M. le Dr Leblond n'a pas voulu donner une histoire de l'abbaye de Rebais, mais un simple « sommaire chronologique où sont notés, au cours de 1200 années, tous les faits et documents qui intéressent le passé de ce pays. » Autrement dit, on a, réunis en un volume et classés chronologiquement, les matériaux nécessaires pour écrire une monographie. A la suite de ce sommaire et en appendice, M. Leblond a donné une sorte de catalogue des principaux actes concernant l'abbaye de Rebais, catalogue qui renferme, non seulement l'analyse des pièces, mais encore quelques lignes de texte. Tel qu'il est présenté, et malgré ses imperfections, ce répertoire sera utile aux érudits qui s'occupent de l'histoire d'une partie de l'ancienne Brie. M. Leblond a en effet dépouillé de nombreux recueils et s'est livré à de longues recherches aux Archives et à la Bibliothèque nationales, à la bibliothèque Sainte-Geneviève, à la Mazarine, à l'Arsenal, aux archives départementales de Seine-et-Marne, dans les registres des paroisses et dans les études des notaires; aussi était-il bon, en attendant une bonne histoire de l'abbaye de Rebais, que le résultat de toutes ces investigations ne fût pas exposé à être perdu.

J. VIARD.

Les Courtenay de Bontin, par M. H. DE FLAMARE, archiviste de la Nièvre (extrait des *Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais*, tiré à part à 50 exemplaires). Fontainebleau, 1899, 63 pages.

M. de Flamare s'est préoccupé, dans cette courte notice, de « refaire, à l'aide de documents manuscrits conservés dans les importantes archives du château de Bontin (Yonne), l'histoire détaillée de Courtenay. » Il y a lieu de le féliciter de s'être acquitté avec beaucoup de soin d'une tâche assurément ingrate; il a rendu à ceux qui voudront désormais étudier la seigneurie de la Ferté-Louzière le service de leur fournir des renseignements plus précis que ceux du P. Anselme ou de Du Bouchet.

Je signale à mon confrère de la Nièvre un compte-rendu consacré à un travail paru dans le *Bulletin historique et littéraire de la Société de l'histoire du protestantisme français* (15 juillet 1899); dans cet article, il est spécialement question de François de Courtenay, le beau-père de Sully.

J.-Th. DE RAADT. *Sceaux armoriés des Pays-Bas et des pays avoisnants* (Belgique, royaume des Pays-Bas, Luxembourg, Allemagne, France). Bruxelles, Société belge de librairie, 1898-99. Tomes I et II. In-8°, 524 et 536 pages, avec figures.

Cette publication se poursuit avec une activité louable, et l'on peut en espérer le prompt achèvement. Je ne veux cependant pas attendre qu'elle soit terminée pour la signaler aux lecteurs de notre *Bibliothèque*, car elle peut leur rendre des services de plus d'un genre, et que le titre adopté par M. de Raadt, malgré le sous-titre explicatif de « Recueil historique et héraldique, » ne laisse point soupçonner. Nous ne sommes pas ici, en effet, en présence d'un simple catalogue descriptif d'une foule de sceaux armoriés, mais d'un immense recueil d'analyses de chartes, l'auteur ayant très souvent fait connaître sommairement le contenu des chartes auxquelles appendent les sceaux, objet principal de son travail. Il lui est même arrivé de donner *in extenso* quelques-unes de ces chartes. La preuve en est dans le premier fascicule du tome III (qui vient de paraître), où, sous le mot « Oudenhem, » on trouve le texte presque intégral d'une charte du célèbre maréchal de France Arnoul d'Audrehem.

Comme les investigations de M. de Raadt ont porté sur un nombre considérable de fonds d'archives, et qu'il a notamment exploré les dépôts départementaux de Metz et de Nancy, on devine la masse énorme de renseignements que son travail nous apporte. Je dois dire toutefois qu'il est loin d'être complet, les recherches de l'auteur n'ayant pas été dirigées méthodiquement, mais faites simplement au hasard des voyages. On peut le regretter; mais, d'autre part, il est évident que, si M. de Raadt avait attendu d'avoir vu tous les fonds d'archives qui pouvaient l'intéresser pour commencer d'imprimer ses notes, nous en serions encore à espérer longtemps le premier volume de son précieux recueil. Il y a donc des dépôts d'archives, et non des moindres, où M. de Raadt n'a pas travaillé, notamment à Paris et à Lille, où il aurait trouvé à glaner, je puis le lui affirmer, après les Douët d'Arcq et les Demay. En outre, la plupart des dépôts où l'auteur a passé n'ont été, en quelque sorte, qu'écrémés par lui. C'est ce qui fait que, en ce qui me concerne, j'ai cherché vainement dans son livre la solution de certains problèmes que j'espérais y trouver. Mais, je le répète, M. de Raadt n'aurait jamais imprimé s'il avait eu la prétention d'être absolument complet. Remercions-le déjà de ce qu'il nous donne, et espérons que le supplément, qu'il nous annonce dès maintenant, améliorera beaucoup sa publication.

Les *Sceaux armoriés des Pays-Bas* commencent par une Introduction copieuse, où je vois surtout des notes sur la science du blason; j'aurais

aimé que M. de Raadt rédigeât ces notes. Dans le corps même de l'ouvrage, les sceaux sont naturellement décrits suivant l'ordre alphabétique des noms de leurs possesseurs; mais un ordre alphabétique qui oblige à chercher *Condé*, *Clermont* ou *Conflans* sous la lettre K me paraît inadmissible. Chaque nom fait l'objet d'un chapitre dans lequel les sceaux sont décrits suivant l'ordre chronologique. Je me demande s'il n'aurait pas été mieux de grouper les sceaux divers d'un même personnage, en faisant abstraction de leur date, de façon à n'avoir pas à décrire en deux endroits tout différents, par exemple, les deux sceaux successifs d'un Guillaume de Mortagne. Enfin, il faut regretter que M. de Raadt n'ait pas cru devoir indiquer les dimensions des sceaux décrits par lui, non plus que la couleur de leur cire, non plus que leur mode d'attache; les dimensions tout au moins auraient dû être données.

Je terminerai en reproduisant intégralement l'un des articles du livre de M. de Raadt, de manière à donner une idée nette de la façon dont ce livre est conçu, de ce qu'il y manque et de ce qu'on y peut trouver. J'emprunte cet article au chapitre *Aspremont* :

« Aspremont (Goberz, sires d') tient de Henri, comte de Bar, un fief à Briey et dans la chastelerie, 1235. Type équestre; le bouclier et l'écu du contresceau à la croix (Lorr. Briey, B. 590, n° 8). »

Je dois faire remarquer que cette indication de source est fautive et mise pour (Nancy, Arch. dép., B. 590, n° 8). D'ailleurs, dans le recueil de M. de Raadt, les références sont trop souvent défectueuses. Son livre n'en constitue pas moins un ouvrage qui rendra des services et qui, malgré quelques imperfections, me paraît vraiment recommandable.

Armand d'HERBOMEZ.

H. PIRENNE. *Histoire de Belgique, des origines au commencement du XIV^e siècle*. Bruxelles, Henri Lamertin, 1900. In-8°, XII-434 pages.

Voilà un livre destiné à prendre une place importante dans la production historique de ce temps et qui mérite tout spécialement d'attirer l'attention du public savant de notre pays¹. L'auteur, déjà connu par de nombreux et solides travaux d'érudition, s'est révélé, dans cet ouvrage, comme un historien de mérite supérieur, à la fois profond et original. La tâche était redoutable; elle était faite pour effrayer un travailleur moins résolu et moins bien armé. M. Pirenne s'est proposé, en effet, de retracer l'histoire de Belgique en faisant ressortir surtout

1. L'ouvrage de M. Pirenne a d'abord paru en allemand dans la collection dirigée par MM. Heeren, Akert, v. Giesebrecht et Lamprecht : *Geschichte der europäischen Staaten*, sous le titre : *Geschichte Belgiens* (trad. par F. Arnheim). Gotha, Perthes, 1899.

son caractère d'unité. Il a voulu écrire, nous dit-il, une œuvre d'ensemble et de synthèse. Personne n'ignore les difficultés d'une telle entreprise puisque jusqu'à présent l'opinion partout admise au sujet de l'unité de l'histoire de Belgique, c'est que cette unité n'existait point. Les Belges eux-mêmes aiment à répéter que leur pays est une œuvre, sinon artificielle, du moins toute récente de la diplomatie européenne, datant de la conférence de Londres et dont le passé ne remonte qu'à 1830. Le livre de M. Pirenne aura ce résultat considérable de modifier complètement cette manière de voir et de faire comprendre loyalement, sans forcer les textes, par la seule lumière des faits sociaux bien groupés, étudiés avec une philosophie sagace et attentive, comment il existe une histoire de Belgique. Certes, à première vue, rien ne paraît plus déconcertant que l'histoire des Pays-Bas méridionaux avant la période bourguignonne. On y chercherait vainement soit l'unité géographique, soit l'unité de race, soit l'unité politique. Il faut, partant de cette vérité que nul peuple n'a subi plus continuellement et plus profondément l'action de ses voisins, chercher l'histoire du peuple belge en dehors de lui ; il faut considérer la Belgique, divisée ethnographiquement entre la race romane et la race germanique, de même qu'elle l'est politiquement entre la France et l'Allemagne, comme un « microcosme » de l'Europe occidentale et étudier ses destinées à la lumière de celles des deux grands États qui l'entourent. Son unité provient, — et c'est l'idée maîtresse, vraiment neuve et féconde, de ce volume, — non de l'action centralisatrice d'une monarchie héréditaire comme en France ou en Angleterre, non de la communauté de race comme en Allemagne, mais de l'unité de la vie sociale. « Notre culture nationale, observe M. Pirenne, est une sorte de syncrétisme où l'on retrouve mêlés l'un à l'autre et modifiés l'un par l'autre le génie de la France et celui de l'Allemagne. C'est dans cette admirable réceptivité, dans cette rare aptitude d'assimilation que réside l'originalité de la Belgique ; c'est par quoi elle a rendu à l'Europe de signalés services et c'est à quoi elle doit d'avoir possédé, sans sacrifier l'individualité des deux races dont elle est faite, une vie nationale commune à chacune d'elles. »

Nous voyons très bien les provinces qui devaient constituer la Belgique rompre l'un après l'autre les liens qui les attachaient soit à l'Allemagne soit à la France. Grâce à de naturelles affinités, à des intérêts, à des aspirations, à des mœurs communes, elles tendent à se rapprocher les unes des autres et à constituer, entre les deux grandes puissances qui se les partageaient à l'origine, cet État intermédiaire, fait de deux fragments d'États, que les ducs de Bourgogne ont réussi à créer au ^{xv}^e siècle et qui dure encore. Or, on ne saurait trop insister sur ce fait que si la maison de Bourgogne a pu réunir des territoires aussi différents, c'est parce que ceux-ci, en dépit du bilinguisme et du morcellement politique, possédaient d'ancienne date une civilisation com-

munne. Une certaine unité nationale a précédé ainsi l'unité de gouvernement. Par une dérogation à la règle ordinaire, la civilisation des Pays-Bas méridionaux s'est dégagée en quelque sorte spontanément avant de recevoir la consécration politique. La religion, le droit, la culture intellectuelle, l'art et la littérature, les institutions et surtout la vie économique ont préparé ce résultat pendant des siècles, en soudant l'une à l'autre deux races différentes et en réalisant finalement la fusion du romanisme et du germanisme.

On comprend que dans un pareil essai de construction historique il n'y avait pas place pour un récit détaillé des événements. Vouloir tout dire eût été une faute ; le savant professeur de Gand l'a bien compris, et je l'en félicite d'autant mieux que l'art de discerner le fait essentiel et de l'isoler du détail inutile n'a jamais été moins commun qu'aujourd'hui. Fixer les traits originaux d'une civilisation où l'élément économique a joué le rôle principal, dégager les péripéties du mouvement qui, à la longue, a détaché la Flandre de la France et la Lotharingie de l'Allemagne pour les pousser l'une vers l'autre et préparer leur réunion : tel était le but à atteindre dans les trois livres qui forment le premier volume de *l'Histoire de Belgique*.

Le premier livre présente le tableau des origines des Pays-Bas et de leurs destinées jusqu'au ^{xii}e siècle. Au moment où elle apparaît pour la première fois dans l'histoire, cette région présente déjà le caractère de pays frontière qu'elle conservera à travers les siècles. Sur son sol se trouvent en présence, dès avant la conquête romaine, l'arrière-garde des Celtes et l'avant-garde des Germains. Le fait considérable à retenir en ce qui touche cette première période, c'est le lien étroit qui existe entre la romanisation et la diffusion du christianisme. L'organisation ecclésiastique a puissamment contribué à faciliter les bons rapports entre Wallons et Flamands. En établissant les cadres de son gouvernement sans tenir compte de la frontière des races et des langues, en y faisant entrer à la fois les Francs et les Gallo-Romains, l'Église poussa nécessairement les deux populations à se rapprocher. Par là, l'histoire des Pays-Bas méridionaux diffère sensiblement, dès l'origine, de celle des Pays-Bas du Nord.

Personne n'ignore que la période carolingienne fut particulièrement favorable aux pays situés entre le Rhin et la mer. L'auteur énumère les causes qui expliquent la prédilection des souverains de la nouvelle dynastie à l'égard de cette région. On peut résumer d'un mot les progrès accomplis dans les Pays-Bas à partir de Charlemagne, en disant que la civilisation carolingienne a trouvé dans les vallées du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut son expression peut-être la plus complète, la plus classique. Remarquons que le traité de Verdun a assigné aux territoires destinés à former un jour la Belgique les conditions spéciales dans lesquelles elle devait se développer au sein de la communauté euro-

péenne. Les incursions normandes furent désastreuses pour les Pays-Bas. Elles eurent, d'autre part, pour conséquence immédiate d'amener la formation des dynasties locales puissantes. Désormais, l'attention doit se partager entre les comtes de Flandre et les ducs de Lotharingie dont les destinées furent si différentes. Les luttes des ducs de Lorraine contre les Otton remplissent toute l'histoire du ^x^e siècle. Durant cent cinquante ans, l'Église maintint la Lotharingie dans l'obéissance de l'empereur. Nous assistons ensuite à l'affaiblissement de l'Église impériale pendant la guerre des Investitures, tandis que, dans le comté de Flandre, le pouvoir des comtes ne cesse de croître en intensité comme en étendue et que l'unité politique de ce pays s'affirme toujours davantage. Trois chapitres, dignes d'être médités, terminent ce premier livre, l'un consacré à l'origine des institutions territoriales, les deux autres à la vie économique et au mouvement intellectuel. Il importe d'insister sur ce fait : avant le ^{xii}^e siècle, l'économie est tout agricole ; mais le mode d'exploitation de la terre varie avec les régions.

Avec le livre II, nous abordons l'histoire des Pays-Bas au ^{xi}^e et au ^{xii}^e siècle. Les grands changements accomplis pendant cette période sont d'abord la diminution de l'influence allemande au profit de l'influence française, ensuite l'importance prise par les villes sous l'influence du commerce et de l'industrie (industrie drapière, industrie du métal, etc.) et enfin les premiers rapprochements entre la Flandre et la Lotharingie. En traitant de l'origine des villes, l'auteur se retrouve sur un terrain qui lui est depuis longtemps familier. A ses yeux, entre le commerce et l'industrie et la formation des villes, il existe un lien très étroit. Rien de plus exact en ce qui concerne la Flandre, mais j'estime qu'il ne faudrait pas étendre d'une façon trop absolue cette théorie à certaines régions de la France ou de l'Allemagne. Dès le ^{xi}^e siècle apparaissent des corporations, des gildes, des frairies, des charités. C'est dans le rôle joué par les villes que réside, à partir du ^{xii}^e siècle, le meilleur de l'histoire des Pays-Bas. L'industrie qui se développe si rapidement chez elles est une grande industrie qui travaille pour l'exportation, comme le prouvent suffisamment la puissance de la Hanse et l'activité du commerce maritime. Nous n'entrerons point dans le détail des transformations politiques et sociales produites en Flandre comme en Lotharingie par l'intensité de la vie économique et par l'extension des échanges avec les pays voisins. Les batailles de Bouvines et de Woeringen, la querelle des d'Avesnes et des Dampierre, le triomphe de l'influence française au cours du ^{xiii}^e siècle marquent les étapes les plus saillantes dans l'ordre des changements politiques. Dans le domaine de la littérature et de l'art, M. Pirenne, tout en reconnaissant, dans la mesure qui convient, la prédominance de l'élément français, s'efforce de dégager ce qu'offrent d'original et d'absolument neuf les créations monumentales du génie flamand. Il me semble toutefois qu'il aurait

pu insister davantage sur le côté artistique, notamment sur les œuvres architecturales. Il est vrai que le volume suivant devra y revenir.

Cependant, la prépondérance de notre pays dans les Pays-Bas touchait à son terme. La révolution démocratique qui se produisit en Flandre à la fin du ^{xiii}^e siècle, mettant en présence les patriciens, représentants du grand commerce et des gildes, et les plébiens, tisseurs et foulons, eut ce résultat inattendu qu'elle conquit aux Pays-Bas leur indépendance vis-à-vis du roi de France. Rien de plus tragique que l'histoire des événements qui amenèrent cette émancipation dans les premières années du ^{xiv}^e siècle. Ils forment un drame grandiose d'un intérêt considérable, et qui suffit à remplir le troisième livre de l'ouvrage. L'auteur a su présenter avec beaucoup de relief et de pénétration le tableau des luttes sociales qui préparèrent le conflit entre Gui de Dampierre et ses fils, alliés à la démocratie urbaine (*Klauwaerts*), et Philippe le Bel, allié des patriciens (*Leliaerts*). Il en a compris et mis en lumière le côté proprement économique. La révolution qui précède la bataille de Courtrai n'a pas eu pour but de fonder une unité nationale. Ses conséquences politiques ont été, si j'ose dire, fortuites. La démocratie urbaine a combattu la royauté française parce que cette dernière soutenait le patriciat. Il n'y a pas eu de plan préconçu : les deux belligérants n'ont consulté que leurs intérêts immédiats. La révolution du ^{xiv}^e siècle s'est accomplie sur le terrain social; elle est étrangère à toute idée de nationalité. C'est ce qui la distingue de celle du ^{xvi}^e siècle qui fut avant tout un mouvement national et religieux. A la suite de la paix de 1319, la Flandre devient un territoire purement germanique, mais elle échappe pour toujours à l'absorption française. L'œuvre des ducs de Bourgogne est désormais possible.

Nous avons résumé dans ses grandes lignes la conception directrice du livre de M. Pirenne. Ce n'est pas lui assigner une portée trop haute que de dire qu'elle marque une date dans le développement de l'historiographie belge. Certes, on peut trouver, — et ce n'est pas mon avis, — qu'il l'a par endroits affirmée trop nettement, mais on ne saurait en méconnaître un seul moment l'importance et la nouveauté. Je dirai plus : si l'auteur, en adoptant cette thèse, s'était trompé ou si, tout au moins, il l'avait exagérée ou faussée, nul doute qu'il n'eût pas réussi à faire une œuvre aussi vivante, aussi bien équilibrée, offrant au même degré que la sienne le caractère d'une œuvre achevée. Dominé par l'idée que je viens d'exposer, M. Pirenne ne lui a rien sacrifié; il l'a développée avec une érudition également sûre et sincère, en un style précis et sobre, remarquablement approprié au sujet. Son plan lui appartient; et nul ne pourra désormais écrire sur l'histoire de Belgique sans tenir le plus grand compte des principes qu'il vient de poser.

Abel LEFRANC.

LIVRES NOUVEAUX.

SOMMAIRE DES MATIÈRES.

SCIENCES AUXILIAIRES. — Paléographie, 236. — Manuscrits, 169, 180, 184, 221, 262. — Imprimés, 191, 219. — Bibliographie, 181, 194.

SOURCES. — Légendes, 204. — Archives, 189, 242, 263, 272. — Cartulaires, 174, 188. — Chartes, 238, 256. — Regestes, 206, 212. — Comptes, etc., 196, 231, 273.

BIOGRAPHIE, GÉNÉALOGIE. — Espagne, 210. — Aléandre, 248; Anjou, 179; Antoine de Padoue, 260; Jeanne d'Arc, 253; Béroalde, 247; Bussy, 208; Charlemagne, 209; Clovis II, 256; Christophe Colomb, 219; Dante, 215, 255; Fichet, 197; Jouvenel des Ursins, 270; Kaltenburg, 269; Raymond Lulle, 170; saint Louis, 221; Gaudenzio Merula, 187; Northeim, 269; Philippe VI, 273; Pietro d'Abano, 211; Savona-rola, 226; Galéas Marie Sforza, 190; Stade, 269.

DROIT, 177, 199, 207, 213, 264.

HISTOIRE ÉCONOMIQUE, MŒURS, 255, 274.

ENSEIGNEMENT, 175.

ARCHÉOLOGIE, 183, 193, 209, 234. — Architecture, 178, 202. — Peinture, 217, 228. — Gravure, 265. — Tapisserie, 235. — Musique, 172. — Numismatique, 173, 214, 216, 233, 266. — Sigillographie, 203.

RELIGIONS. — Catholicisme, 252; conciles, 226; ordres religieux, 278; lipsanographie, 186, 225; théologie, 176; liturgie, 243.

LANGUES ET LITTÉRATURES, 185. — Langues romanes : français, 241, 259; provençal, 268; italien, 275. — Langues germaniques : 171, 184, 220; allemand, 276; anglo-saxon, 229, 249. — Langues slaves : polonais, 277.

SOMMAIRE GÉOGRAPHIQUE.

Abbeville, 255; Afrique, 192; Agde, 181; Albi, 196; Allemagne, 230; Angers, 188; Angoulême, 246; Arcetri, 217; Bade, 212; Bâle, 216; Bar-sur-Aube, 261; Baume-les-Messieurs, 186; Beauvaisis, 177; Beauvoir-sur-Mer, 239; Béziers, 181; Boscherville, 245; Byzance, 205; Châlons, 202; Clairvaux, 261; Coesfeld, 225; Cologne, 223; Courville, 251; Danemark, 267; Dargun, 278; Ellrich, 222; Ferrières, 256; Flandre, 263; Florence, 178, 200, 232; Frise, 271; Giaiole in Chianti, 189;

Hohenzollern, 173; Hollande, 257; Languedoc, 207; Larrivour, 261; Liviers, 182; Lodève, 181; Maestricht, 258; Melk, 237; Montiéramy, 261; Montpellier, 181; Mülhausen, 224; Nîmes, 174; Orléans, 198; Pologne, 213; Porretta (la), 195; Reims, 202; Russie, 250; Saint-Pons-de-Thomières, 181; Sienne, 175; Silésie, 214; Tarascon, 227, 244; Tewkesbury, 240; Thuringe, 206; Velden, 218; Ypres, 263.

169. AHLWARDT (W.). Verzeichniss der arabischen Handschriften, 10. Register und Schrifttafeln. Berlin, A. Asher, 1900. In-4°, ix-595 p., 12 pl. (Die Handschriften-Verzeichnisse der k. Bibliothek zu Berlin, 22.)

170. ANDRÉ (Marius). Le Bienheureux Raymond Lulle (1232-1315). Paris, Lecoffre, 1900. In-18, iv-220 p. (Les Saints.) 2 fr.

171. ARBOIS DE JUBAINVILLE (H. d'). Études sur la langue des Francs à l'époque mérovingienne. Paris, Bouillon, 1900. In-16, xi-342 p.

172. AUBRY (Pierre). Mélanges de musicologie critique. La musicologie médiévale; histoire et méthodes. Paris, H. Welter, 1900. In-4°, vi-136 p. 20 fr.

173. BAHRFELDT (Emil). Das Münz- und Geldwesen der Fürstenthümer Hohenzollern. Berlin, A. Weyl, 1900. In-8°, vii-184 p., pl., ill. 20 m.

174. BARDON (Achille). Un registre de M^e Eustache de Nîmes, notaire à Nîmes (1380-1388). Nîmes, impr. Chastanier, 1900. In-8°, 52 p.

175. BARDUZZI (D.). Documenti per la storia della r. università di Siena. Serie I (1275-1479). Siena, tip. di L. Lazzeri, 1900. In-8°, 38 p.

176. BARTHOLI (Fratris Francisci) de Assisio tractatus de indulgentia S. Mariae de Portiuncula, nunc primum integre edidit Paul Sabatier. Paris, Fischbacher, 1900. In-8°, clxxxiv-204 p. (Collection de documents pour l'histoire religieuse et littéraire du moyen âge, II.) 12 fr.

177. BEAUMANOIR (Philippe de). Coutumes de Beauvaisis, texte critique, publié avec une introduction, un glossaire et une table analytique, par Am. Salmon. II. Paris, Picard et fils, 1900. In-8°, xlviii-555 p. (Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire.) 14 fr.

178. BELTRAMI (Luca). Storia della facciata di S. Maria del Fiore in Firenze. Milano, tip. Umberto Allegretti, 1900. In-8°, 65 p., ill.

179. BLANC (Alphonse). Le rappel du duc d'Anjou et l'ordonnance du 25 avril 1380. Paris, Impr. nationale, 1900. In-8°, 24 p. (Extrait du *Bulletin historique et philologique*.)

180. BLOCHET (E.). Catalogue des manuscrits mazdéens (zends, pehlvis, parsis et persans) de la Bibliothèque nationale. Besançon, impr. Jacquin, 1900. In-8°, 136 p.

181. BONNET (Émile). Bibliographie du diocèse de Montpellier : anciens diocèses de Maguelone-Montpellier, Béziers, Agde, Lodève et Saint-Pons-de-Thomières. Montpellier, impr. Firmin et Montane, 1900. Gr. in-8°, 150 p.

182. BOURDERY (Louis). Note sur un souterrain refuge situé à Liviers, commune de Jumilhac-le-Grand (Dordogne). Limoges, veuve Ducourtioux, 1900. In-8°, 8 p., plan.

183. BRAND (J.). Observations on popular antiquities. New edition, notes of sir Henry Ellis. London, Chatto and Windus, 1900. In-8°, 824 p. 3 s. 6 d.

184. BRAUNE (Wilhelm). Die Handschriften-Verzeichnisse der Nibelungenliedes. Halle, M. Niemeyer, 1900. In-8°, 222 p. (Extrait des *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Litteratur.*) 6 m.

185. BRUECKNER (Al.). Apokryfy średniowieczne. I. [Les Apocryphes médiévaux.] Cracovie, Société d'éditions, 1900. Gr. in-8°, 119 p. (Extrait du t. XXVIII des *Rozpr. wydziału filolog. Akademii umiej.*) 3 kr.

186. BRUNE (abbé). Les Reliques de l'abbaye de Baume-les-Messieurs (Jura) et leurs anciens authentiques. Paris, Impr. nationale, 1899. In-8°, 16 p. (Extrait du *Bulletin archéologique*).

187. BUTTI (Attilio). Vita e scritti di Gaudenzio Merula. Milano, tip. di P. Confalonieri, 1899. In-8°, 106 p. (Extrait de l'*Archivio storico lombardo*.)

188. Cartulaire de l'abbaye du Ronceray d'Angers. Introduction et table alphabétique des noms, dressées par Eugène Vallée. Imprimé sous les auspices et aux frais du comte Bertrand de Broussillon. Angers, Lachèse; Paris, Picard et fils, 1900. In-8°, p. i-xv, 385-495, ill.

189. CASABIANCA (Ant.). L'Archivio comunale di Giaiole in Chianti. Firenze, tip. M. Cellini e C., 1899. In-8°, 14 p. (Extrait de l'*Archivio storico italiano*.)

190. CASANOVA (Eugenio). L'uccisione di Galeazzo Maria Sforza e alcuni documenti fiorentini. Milano, tip. di P. Confalonieri, 1899. In-8°, 36 p. (Extrait de l'*Archivio storico lombardo*.)

191. Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale. Auteurs. T. II : Alcaforada-Andoyer. Paris, Impr. nationale, 1900. In-8°, vi-624 p.

192. CAUDEL. Les premières invasions arabes dans l'Afrique du Nord. L'Afrique du Nord, les Byzantins, les Berbers, les Arabes avant les invasions. Paris, Leroux, 1900. In-8°, 11-213 p. (Extrait du *Journal asiatique*.)

193. CHARDON DU RANQUET (H.). Cours d'art roman auvergnat. Clermont-Ferrand, impr. Mont-Louis, 1900. In-8°, 51 p.

194. CHEVALIER (chanoine Ulysse). Répertoire des sources historiques du moyen âge. Topobibliographie, 3^e fasc. I. J. Monbéliard, Société anonyme d'impr. monbéliardaise, 1899. In-8°, col. 1057-1592.

195. COMELLI (G. B.). I primi conti della Poretta. Bologna, tip. Alfonso Garagnani e figli, 1900. In-8°, 122 p., pl.

196. Comptes consulaires d'Albi (1359-1360), publiés avec une introduction, un glossaire et des notes, par A. Vidal, et une étude linguistique par A. Jeanroy. Paris, Alphonse Picard et fils, 1900. In-8°, ci-269 p. 5 fr.

197. COUDERC (Camille). Documents inédits sur Guillaume Fichet et sa famille. Paris, Leclerc, 1900. In-8°, 13 p. (Extrait du *Bulletin du bibliophile*.)

198. CUISSARD (Ch.). Les Chanoines et dignitaires de la cathédrale d'Orléans. Orléans, Herluison, 1900. In-8°, 199 p.

199. Danmarks gilde- og lavsskraaer fra middelalderen, udgivne ved C. Nyrop af selskabet for udgivelse af kilder til dansk historie. I. Binds 2. Hefte. København, Gad, 1900. In-8°, 288 p. 2 kr. 15.

200. DAVIDSOHN (Rob.). Forschungen zur Geschichte von Florenz. II. Aus den Stadtbüchern und Urkunden von San Gimignano (13. und 14. Jahrhundert). Berlin, E. S. Mittler und Sohn, 1900. In-8°, iv-352 p. 9 m.

201. DAVIS (H. W. Carless). Charlemagne (Charles the Great). New York, Putnam, 1900. In-12, xvi-338 p., ill. (Heroes of the nation, 26.) 1 d. 50.

202. DEMAISON (L.). Les Chevets des églises Notre-Dame de Châlons et Saint-Remi de Reims. Paris, Impr. nationale, 1899. In-8°, 28 p. (Extrait du *Bulletin archéologique*.)

203. DES MAREZ (G.). Les Seings manuels des scribes yprois au XIII^e siècle. Bruxelles, impr. Hayez, 1900. In-8°, 18 p. (Extrait des *Bulletins de la Commission royale d'histoire*.)

204. DICKINSON (William Howship). King Arthur in Cornwall. New York. Longmans, Green and Co., 1900. In-12, viii-86 p. 1 d. 20.

205. DIEHL (Charles). Introduction à l'histoire de Byzance. Paris, Leroux, 1900. In-8°, 13 p. (Extrait de la *Revue archéologique*.)

206. DOBENECKER (Otto). Regesta diplomatica nec non epistolaria historiae Thuringiae. II, 2 (1210-1227). Jena, G. Fischer, 1900. In-4°, vi p. et p. 273-556. 15 m.

207. DOUAIS (Mgr C.). La Procédure inquisitoriale en Languedoc au XIV^e siècle, d'après un procès inédit de l'année 1337. Toulouse, E. Privat; Paris, Picard et fils, 1900. In-8°, 89 p.

208. DU PIN DE LA GUÉRIVIÈRE (vicomte E.). Une famille d'épée sous l'ancien régime. Maison de Bussy d'Ogny (1203-1696). Vannes, impr. Lafolye, 1900. In-8°, 78 p. (Extrait de la *Revue des Questions héraldiques*.)

209. ESNAULT (abbé Gustave-René). Dictionnaire des artistes et artisans manceaux. Notes et documents. Publiés par l'abbé J.-L. Denis. Laval, Goupil, 1899. In-8°, III-311 et 314 p.

210. FERNANDEZ DE BÉTHENCOURT (Francisco). Historia genealógica y heráldica de la monarquía española, casa real y grandes de España. T. II. Madrid, tip. Enrique Teodoro, 1900. In-fol., VIII-632 p., ill. 31 p. 50.

211. FERRARI (Sante). I tempi, la vita, le dottrine di Pietro d'Abano. Genova, istituto Sordomuti, 1900. In-4°, XVI-490 p. (Atti della r. Università di Genova, 14.)

212. FESTER (Richard). Regesten der Markgrafen von Baden und Hachberg, 1050-1515. 9-10. Innsbruck, Wagner, 1900. In-4°, v p. et p. 529-661. 10 m. 40.

213. FRIEDBERG (Jan). Pospolite ruszenie w Wielkopolsce w drugiej połowie XV w. [L'appel public dans la Grande-Pologne au XV^e siècle.] Léopol, impr. W. Lezinski, 1900. In-8°, 98 p. (Studia nad historią prawa polskiege, I, 3.) 1 th. 50.

214. FRIEDENSBURG (F.). Nachträge und Berichtigungen zu Schlesiens Münzgeschichte in Mittelalter. Berlin, A. Weyl, 1900. In-8°, 36 p., 2 pl. 2 m.

215. GARDNER (E. G.). Dante. London, Dent, 1900. In-12, 166 p. 1 s.

216. GEIGY (Alfred). Katalog der Basler Münzen und Medaillen der im historischen Museum zu Basel deponierten Ewig'schen Sammlung. Basel, histor. Museum, 1900. In-8°, XVII-171 p. (Katalog des hist. Museums in Basel, 2.) 6 m.

217. GUASTI (Gaetano). Gli Affreschi del secolo XV scoperti in una villa ad Arcetri. Firenze, Rassegna nazionale, 1900. In-8°, 14 p. (Extrait de la *Rassegna nazionale*.)

218. GUENBEL (Theodor). Geschichte des Fürstentums Pfalz-Veldenz. Kaiserslautern, E. Crusius, 1900. In-8°, vi-378 p. 4 m. 50.
219. HAEBLER (K.). Sur quelques incunables espagnols relatifs à Christophe Colomb. Besançon, impr. Jacquin, 1900. In-8°, 24 p. (Extrait du *Bibliographie moderne*.)
220. HAGEN (Paul). Der Gral. Strassburg, K. J. Trübner, 1900. In-8°, v-124 p. (Quellen und Forschungen zur Sprach- und Culturgeschichte der germanischen Völker, 85.) 3 m.
221. HASELOFF (Arthur). Les Psautiers de saint Louis. Paris, 1900. In-8°, 25 p. (Extrait des *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*.)
222. HEINE (K.). Chronik der Stadt Ellrich. Ellrich, G. Krause, 1900. In-8°, viii-191 p., ill. 4 m.
223. HELDMANN (Karl). Der Kölngau und die Civitas Köln. Historisch-geographische Untersuchungen über den Ursprung des deutschen Städtewesens. Halle, M. Niemeyer, 1900. In-8°, vii-136 p. 6 m.
224. HEYDENREICH (Eduard). Aus der Geschichte der Reichsstadt Mülhausen in Thüringen. Halle, O. Hendel, 1900. In-8°, xx-60 p., pl. et grav. 3 m. 50.
225. HUESING (Augustin). Das hl. Kreuz in der St Lambert-Kirche zu Coesfeld. Geschichtliche Nachrichten zur Feier des 1100jährigen Jubiläums desselben im Jahre 1900. Coesfeld i. W., J. Fleissig, 1900. In-12, 67 p., 4 pl. 0 m. 50.
226. HURTAUD (le P. Jourdain). Lettres de Savonarole aux princes chrétiens pour la réunion d'un concile (étude doctrinale). Paris, 222, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 1900. In-8°, 50 p. (Extrait de la *Revue thomiste*.)
227. KAHN (Salomon). Les Juifs de Tarascon au moyen âge. Paris, Durlacher, 1899. In-8°, 59 p. (Extrait de la *Revue des Études juives*.)
228. KALLAB (Wolfgang). Die toscanische Landschaftsmalerei im xiv. und xv. Jahrhundert, ihre Entstehung und Entwicklung. Wien, Leipzig, G. Freytag, 1900. In-fol., 90 p., 9 pl., ill. (Extrait des *Jahrbuch der kunsthist. Sammlungen des allerhöchsten Kaiserhäuser*.) 20 m.
229. KELLER (Wolfg.). Die litterarischen Bestrebungen von Worcester in angelsächsischer Zeit. Strassburg, K. J. Trübner, 1900. In-8°, viii-104 p. (Quellen und Forschungen zur Sprach- und Culturgeschichte der germanischen Völker, 84.) 2 m. 50.
230. KRAUS (Victor v.). Deutsche Geschichte im Ausgange des Mittel-

alters, 1438-1519. VII. Stuttgart, J. G. Cotta Nachf., 1900. Gr. in-8°, p. 481-560.

231. LABANDE (L.-H.). Fragment d'un inventaire estimatif du trésor royal de France (1^{er} tiers du x^ve siècle). Paris, Impr. nationale, 1899. In-8°, 8 p. (Extrait du *Bulletin archéologique*.)

232. LAPINI (Ag.). Diario fiorentino dal 252 al 1596, ora per la prima volta pubblicato da Guil. Odoardo Corazzini. Firenze, G. C. Sansoni, 1900. In-16, xxvii-384 p. 3 l. 50.

233. LA TOUR (Henri de). Catalogue de la collection Rouyer, léguée en 1897 au département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale. I. Jetons et méreaux du moyen âge. Paris, Leroux, 1899. Gr. in-8°, xviii-301 p., pl.

234. LEHFELDT (P.). Einführung in die Kunstgeschichte der thüringischen Staaten. Jena, G. Fischer, 1900. In-8°, viii-199 p., ill. 4 m.

235. LESSING (Julius). Wandteppiche und Decken des Mittelalters in Deutschland. I. Berlin, E. Wasmuth, 1900. In-fol., 10 p. et 10 pl. 20 m.

236. LIKHATCHEV (N. P.). Paleografitcheskoe znachenie boumajnykh vodianykh znakov. [Importance paléographique des filigranes du papier.] I. Saint-Petersbourg, impr. Balachev. In-8°, 724 p. 17 pl.

237. LINDE (Franz Xaver). Chronik des Marktes und der Stadt Melk, umfassend den Zeitraum von 890 bis 1899. 2. Aufl. Melk, H. Aigner, 1900. In-8°, 480 p., 4 pl. 4 m.

238. LOISNE (comte A. de). Anciennes chartes inédites en langue vulgaire reposant en original aux Archives du Pas-de-Calais (1221-1258). Paris, Impr. nationale, 1900. In-8°, 16 p. (Extrait du *Bulletin historique et philologique*.)

239. MAÎTRE (Léon). Beauvoir-sur-Mer au xⁱe siècle, d'après un décret épiscopal inédit d'Isambert, évêque de Poitiers vers 1040. Vannes, impr. Lafolye, 1900. In-8°, 15 p. (Extrait de la *Revue du Bas-Poitou*.)

240. MASSÉ (H. J. L. J.). Abbey church of Tewkesbury; priory church of Deerhurst, Gloucestershire. London, Bell, 1900. In-8°, 138 p., ill. (Cathedral series.) 1 s. 6.

241. MERTENS (Paul). Die kulturhistorischen Momente in den Romanen des Chrestien de Troyes. Berlin, Vossische Buchhandlung, 1900. In-8°, v-69 p. 2 m.

242. Mitteilungen der k. preussischen Archivverwaltung. 1. Ueber den gegenwärtigen Stand der archivalischen Forschung in Preussen, von Reinhold Koser. 2. Geschichte des kgl. Staatsarchivs zu Hannover. Leipzig, S. Hirzel, 1900. In-8°, 40 et 83 p. 0 m. 80 et 1 m. 60.

243. MOREL (abbé). Aperçu de la liturgie des diocèses de Beauvais, Noyon et Senlis du XIII^e siècle au XVII^e. Paris, Impr. nationale, 1900. In-8°, 19 p. (Extrait du *Bulletin historique et philologique*.)

244. MOURRET (Charles). Documents inédits sur le château de Tarascon. Caen, Delesques, 1899. In-8°, 16 p. (Extrait du *Compte-rendu du 64^e congrès archéologique de France*.)

245. MULLER (chanoine). L'Église et l'abbaye de Boscherville. Beauvais, impr. du Moniteur de l'Oise, 1900. In-8°, 12 p. (Extrait des *Mémoires de la Société académique de l'Oise*.)

246. NANGLARD (abbé). Pouillé historique du diocèse d'Angoulême. III. Angoulême, impr. Despujols, 1900. In-8°, VIII-582 p.

247. PAQUIER (abbé Jérôme). De Philippi Beroaldi junioris vita et scriptis (1472-1518). Paris, Leroux, 1900. In-8°, 127 p.

248. PAQUIER (J.). L'Humanisme et la Réforme. Jérôme-Aleandre, de sa naissance à la fin de son séjour à Brindes (1480-1529). Paris, Leroux, 1900. In-8°, LXXIII-397 p.

249. PARIS (Gaston). Les Danseurs maudits, légende allemande du XI^e siècle. Paris, Bouillon, 1900. In-4°, 17 p. (Extrait du *Journal des Savants*.)

250. PAVLOV (N. M.). Rousskaia istoriia ot drevnieichikh vremen, pervye piat vekov rodnoi stariny. [Les cinq premiers siècles de l'histoire russe.] 862-1362. III. Moscou, impr. Kouchnerév, 1900. In-8°, 432 p. 1 r. 50.

251. PELÉ (Armand). Courville, essai historique. Vannes, Lafolye, 1900. In-8°, 155 p., ill.

252. PERRAULT-DABOT (A.). Un exemplaire du décret d'union entre les Grecs et les Latins. Paris, Bouillon, 1899. In-8°, 3 p. (Extrait du *Moyen Age*.)

253. PETIT DE JULLEVILLE (L.). La Vénérable Jeanne d'Arc. Paris, Lecoffre, 1900. In-18, 207 p. (Les saints.) 2 fr.

254. PLUMPTRE (E. H.). Life of Dante. Edited by Arthur John Butler. London, Isbister, 1900. In-12, 252 p. 2 s. 6.

255. PRAROND (E.). Les Mœurs épiques de la bourgeoisie provinciale (XV^e-XVIII^e s.). Abbeville à table et les convivialités de l'échevinage. Paris, Picard et fils, 1900. In-8°, 113 p. (Extrait de *la Picardie*.)

256. PROU (Maurice). Fragments d'un diplôme inédit de Clovis II pour Ferrières. Paris, Bouillon, 1899. In-8°, 8 p. (Extrait du *Moyen Age*.)

257. RAMAER (J. C.). Geographische geschiedenis van Holland bezui-

den de Lek en Nieuwe Maas in de middeleeuwen. Amsterdam, Joh. Muller, 1900. In-8°, 308 p. 4 cartes. (Verhandelingen der koninkl. akademie van wetenschappen te Amsterdam, afd. letterkunde. Nieuwe reeks, II, 3.) 5 fl.

258. RAS. (J. DE). Histoire de Maestricht. I. Louvain, Fr. Clynmans, 1900. In-8°, 130 p. 3 fr. 50.

259. RAYNAUD (Gaston). La Complainte de Paris en 1436. Paris, 1900. In-8°, 8 p. (Extrait du *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris*.)

260. RIGAULD (la Vie de saint Antoine de Padoue par Jean), frère mineur, évêque du Crégnier, publié pour la première fois (texte latin et traduction) d'après un manuscrit de la bibliothèque de Bordeaux, avec une introduction sur les sources de l'histoire antonienne et un appendice sur les légendes de saint François et de saint Antoine, du frère Julien de Spire, par le P. Ferdinand-Marie d'Araules. Bordeaux, sœurs Franciscaines, 1899. In-8°, XL-206 p.

261. ROSEROT (Alphonse). Les Abbayes du département de l'Aude : abbayes de Montieramey, de Bar-sur-Aube (Saint-Nicolas), de Clairvaux et de Larrivon. Additions et corrections à la Gallia christiana, t. IV et XII. Paris, Impr. nationale, 1900. In-8°, 16 p. (Extrait du *Bulletin historique*.)

262. SACHAU (Ed.). Verzeichnis der syrischen Handschriften. 1.-2. Abth. Berlin, A. Asher, 1900. In-4°, xv-vii-943 p., 3 pl. (Die Handschriften-Verzeichnisse der k. Bibliothek zu Berlin, 23.) 45 m.

263. SAGHER (Émile DE). Notice sur les archives communales d'Ypres et documents pour servir à l'histoire de Flandre du xiii^e au xvi^e siècle. Ypres, Callewaert de Meulenaere, 1900. In-8°, 415 p. 12 fr. 50.

264. SCHEFFER-BOICHORST (Paul). Das Gesetz Kaiser Friedrich's II *de resignandis privilegiis*. Berlin, G. Reimer, 1900. Gr. in-8°, 31 p. (Extrait des *Sitzungsberichte der preuss. Akademie der Wissenschaften*.) 1 m.

265. SCHREIBER (W.-L.). Manuel de l'amateur de la gravure sur bois et sur métal au xv^e siècle. T. VIII. Berlin, A. Cohn Nachf., 1900. In-fol., xi p. et 32 p. 12 m.

266. SIMONIS (Julien). L'Art du médailleur en Belgique. Contribution à l'étude de son histoire depuis l'avènement de Charles le Téméraire au duché de Bourgogne jusqu'au milieu du xvi^e siècle. Bruxelles, A. Dupriez, 1900. In-4°, 144 p. 15 fr.

267. STEENSTRUP (J. C. H. R.). Danmarks sydgrænse og herredømmet over Holsten ved den historiske tids begyndelse (800-1100). Kæbenhavn, Tillge, 1900. In-4°, 111 p. (Extrait de *Universitetets Indbydelskrift*.) 2 cour.

268. TOBLEX (A.). Der provenzalische Sirventes « Senher n' enfantz s'il vos platz » (Bartsch Grundr., 461, 219). Berlin, G. Reimer, 1900. Gr. in-8°, 8 p. (Extrait des *Sitzungsberichte der preussischen Akademie.*) 0 m. 50.

269. USLAR-GLEICHEN (Edmund Freiherr von). Die Abstammung der Grafen von Northeim und Kaltenburg von den Grafen von Stade, nebst biographischen Nachrichten über die älteren Glieder dieser Häuser. Hannover, M. und H. Schaper, 1900. In-8°, 64 p. (Veröffentlichungen zur niedersächsischen Geschichte. 3.) 1 m.

270. VALOIS (Noël). Notes sur l'origine de la famille Jouvenel des Ursins. Paris, 1900. In-8°, 14 p. (Extrait des *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France.*)

271. VAN BLOM (Ph.). Geschiedenis van Oud-Friesland. Leeuwarden, Meije en Schaafsma, 1900. In-8°, 318 p. 3 fl. 75.

272. VAN WERVEKE (N.). Inventaire analytique des archives du château d'Aunsenbourg. T. I (1200-1600). Luxembourg, impr. P. Worré-Mertens, 1900. In-8°, XIX-185 p. (Publications de la section historique de l'Institut grand ducal de Luxembourg, 47.)

273. VIARD (Jules). Les Journaux du trésor de Philippe VI de Valois, suivis de l'*Ordinarium thesauri* de 1338-1339. Paris, Impr. nationale; Leroux, 1899. In-4°, LXXIV-1026 p.

274. VILLARET (comtesse Amicie de). Une épave culinaire au XIV^e siècle. Quelques pages d'une version inconnue et inédite du Vian-dier de Taillevent. Vannes, impr. Lafolye, 1900. In-8°, 28 p. (Extrait de la *Revue des Questions héraldiques.*)

275. VOSSLER (Karl). Poetische Theorien in der italienischen Frührenaissance. Berlin, E. Felber, 1900. In-8°, VII-88 p. (Litterarhistorische Forschungen, XII.) 2 m., 1 m. 70 pour les souscripteurs.

276. WADSTEIN (Elis). Kleinere altsächsische Sprachdenkmäler. Norden, D. Soltau, 1900. In-8°, XV-250 p. (Niederdeutsche Denkmäler, VI.) 7 m. 10.

277. WIERZBOWSKI (Teodor). Materyały do dziejów piśmiennictwa polskiego i bibliografii pisarzy polskich (Matériaux pour l'histoire littéraire de Pologne). I. 1398-1600. Varsovie, impr. Szkaradzinski, 1900. In-4°, XXIV-339-XXI p. 4 r. 50.

278. WIESE (Alb.). Die Cistercienser in Darggum von 1172 bis 1300. 2. Aufl. Güstrow, H. Kitzing, 1900. In-8°, 96 p. 1 m. 40.



CHRONIQUE ET MÉLANGES.

Dans la séance du 26 avril, la Société de l'École des chartes a renouvelé comme il suit son bureau et ses commissions pour l'année 1900-1901 :

Président : M. J. Guiffrey, O. ✱.

Vice-président : M. H. Omont.

Secrétaire : M. C. de La Roncière.

Secrétaire-adjoint : M. L. Mirot.

Commission de publication. Membres ordinaires : MM. L. Delisle, G. O. ✱, R. de Lasteyrie, ✱, N. Valois.

— *Membres suppléants* : MM. E.-G. Ledos, J. Tardif.

Commission de comptabilité : MM. A. de Barthélemy, ✱, A. Bruel, A. Morel-Fatio.

Archiviste-trésorier : M. E. Lefèvre-Pontalis.

Commission de la collection des « Mémoires et documents » : MM. F. Lot, A. Molinier, A. Morel-Fatio, M. Prou, N. Valois.

— Notre confrère M. le comte Arthur de Marsy est décédé à Compiègne le 29 mai 1900.

A la cérémonie des funérailles, trois de nos confrères, MM. Guiffrey, Héron de Villefosse et Jules Lair, se sont faits les interprètes des sentiments de profond regret que la mort du comte de Marsy inspire à tous ceux qui ont connu cet homme de bien et de grand savoir, et qui ont eu l'occasion d'apprécier son caractère, son érudition, son goût, son dévouement aux intérêts de la science et les immenses services qu'il a rendus en continuant et développant les œuvres d'Arcisse de Caumont.

DISCOURS DE M. GUIFFREY, PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE DES CHARTES.

« Au nom et comme président de la Société de l'École des chartes à laquelle le comte de Marsy appartenait depuis trente-cinq ans, je

viens rendre au confrère qui nous quitte l'hommage suprême de nos sincères et profonds regrets.

« L'École des chartes lui avait indiqué la carrière qui convenait le mieux à ses aptitudes et à ses goûts. Sa situation de fortune lui permettait de se donner tout entier à l'étude des anciens monuments de l'histoire et de l'art sans préoccupation des nécessités matérielles. L'indépendance de son caractère se fût mal accommodée d'une position qui eût coûté quelque chose à sa liberté. Il ne voulut être qu'un savant libre et sans attaches officielles; il a été mieux que cela, car il a su rendre de signalés services à la science en dirigeant comme il l'a fait pendant de longues années la Société française d'archéologie.

« Nommé archiviste paléographe en 1865, il commença de suite la série de ces innombrables publications sur les sujets les plus variés, qui prouvent à la fois la curiosité toujours en éveil de son esprit et la sûreté de son érudition. Membre de nombreuses Sociétés savantes, directeur du *Bulletin monumental*, et, en dernier lieu, président de la Société française d'archéologie après la retraite de Léon Palustre, il a su rendre à la vieille association scientifique fondée par M. de Caumont la prospérité et le prestige qu'elle avait autrefois connus.

« Par l'affabilité de son caractère, par la courtoisie de ses manières, par son soin scrupuleux à ménager toutes les susceptibilités, de Marsy avait conquis les sympathies, je puis dire l'affection d'un public nombreux de confrères, d'amis, de travailleurs de tout âge, qui le suivait chaque année avec le plus vif plaisir dans ses instructives excursions à travers nos vieilles villes françaises. Mais aussi, avec quelle sollicitude toutes choses étaient d'avance étudiées sur place et préparées! Les collaborateurs qu'il avait su s'attacher savent seuls les correspondances, les démarches, les voyages que nécessitaient ces tournées archéologiques. Et jamais un mot qui trahit la fatigue ou l'impatience chez celui sur qui retombait toute la responsabilité de l'organisation. Il lui suffisait d'avoir mené à bien cette délicate entreprise de loger, de nourrir, de transporter un nombre considérable de voyageurs au cours de ces pèlerinages de la science, dans les localités qui semblaient offrir le moins de ressources, pour être pleinement satisfait. Le succès, la satisfaction de ses compagnons étaient sa meilleure récompense. Il n'en demanda jamais d'autre. Il lui suffisait d'être l'âme de la Société à laquelle il consacrait la meilleure partie de son temps et de son activité.

« Sans doute, il aurait pu laisser dans des ouvrages de longue haleine la preuve de son savoir et de sa critique. Les nombreux articles publiés dans divers recueils témoignent assez de l'abondance et de la sûreté de son érudition. Ce n'est pas ici le lieu d'en dresser la liste; un de ses amis se chargera de ce soin en rendant au travailleur, à l'archéologue, la justice qui lui est due. Mais n'eût-il fait que répandre, comme président de la Société française d'archéologie, le goût et

l'étude des monuments anciens de notre histoire, cette tâche qu'il a remplie avec tant de dévouement et d'abnégation suffit bien à lui mériter notre gratitude. Il a accompli une œuvre utile, il a servi la science avec un désintéressement absolu; tous ses loisirs ont été consacrés à une noble cause. Qu'il n'ait pas obtenu la récompense bien méritée de ses peines, peu importe. Il laisse un nom grandement honoré de tous ceux qui l'ont connu et la Société de l'École des chartes gardera le souvenir de de Marsy comme celui d'un homme bon, loyal, sympathique à tous, ayant rempli jusqu'à son dernier jour la mission généreuse qu'il avait librement acceptée. »

DISCOURS DE M. JULES LAIR, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE
D'ARCHÉOLOGIE.

« La Société française d'archéologie m'a fait l'honneur de me déléguer pour porter la parole aux obsèques de notre regretté confrère et ami. Mais est-il possible de parler en présence de cette mort tombée comme la foudre? La veille, le matin même du jour funeste, Arthur de Marsy ne songeait qu'à l'avenir, à ce prochain Congrès de chartes qu'il avait préparé avec son soin habituel et qui promettait d'être brillant. Une minute d'émotion, de pitié profonde et c'en est fait de cette noble existence. L'homme, le savant succombe à un âge où l'on espérait encore de lui de nombreux travaux et plusieurs années d'un concours précieux pour l'archéologie.

« Arthur de Marsy était né à Doullens le 4 septembre 1843. C'est surtout à Abbeville qu'il passa sa jeunesse. A l'ouverture du Congrès de 1893, il nous a raconté, en termes attendris, cette première partie de sa vie, au sein d'une famille aimée, dans cette petite cité féconde en artistes, en collectionneurs et en antiquaires. Il y grandit dans une atmosphère d'étude et de respect pour le passé!

« Cette éducation le conduisit tout droit à l'École des chartes, où il entra en 1862. Plusieurs de ses camarades se rappellent encore son arrivée dans l'ancien hôtel Clisson. Éléphant et séduisant de sa personne, il unissait au charme de l'adolescence une parfaite bonne grâce, un caractère aimable, et les qualités plus hautes d'un esprit studieux et ouvert, chercheur infatigable. Dès cette époque, il adressait à divers recueils, à diverses sociétés les communications les plus intéressantes et les plus variées. On en dressera la liste et le lecteur restera émerveillé de la masse de connaissances, de la somme de travail représentées par ces publications. Réunies, elles formeraient plusieurs gros volumes.

« Il avait montré tant d'aptitude pour les travaux d'érudition que ses camarades le choisirent comme secrétaire-adjoint de leur Société, celle

qui publie le recueil connu sous le nom de Bibliothèque de l'École des chartes.

« Marsy conserva toujours une grande reconnaissance de l'instruction qu'il avait reçue dans cette École. Il s'efforça d'en faire passer la méthode dans les études archéologiques, qui devaient être le principal emploi de sa vie laborieuse.

« Comment ce jeune érudit, qui aurait pu tout aussi bien être archiviste ou historien, se trouva-t-il voué spécialement à l'archéologie ? Cela se produisit tout naturellement.

« Il avait formé avec plusieurs de ses camarades d'école des amitiés précieuses, solides, inaltérables, fortifiées par le temps, pour lesquelles la première douleur se fait sentir en ce jour de séparation. Une de ces affections l'appelaient souvent à Caen, dans une famille où l'hospitalité cordiale est de tradition comme l'intelligence et le savoir. Caen, c'était Abbeville en grand, avec le même esprit conservateur ; Caen, c'était la patrie d'Arcisse de Caumont.

« Ainsi tout s'enchaîne dans la vie. Les Normands avaient accueilli Arthur de Marsy ; ils lui avaient donné droit de cité et Marsy, en retour, se constitua le continuateur infatigable et passionné d'une des plus grandes œuvres qui aient été fondées en Normandie pour de là étendre son utile action sur la France entière.

« Arcisse de Caumont a particulièrement connu Arthur de Marsy. Il l'a apprécié et estimé, comme s'il devinait en lui un successeur.

« Loin de nous la mesquine pensée de louer un ami aux dépens d'un autre, d'opposer Marsy à Palustre, dont nous regrettons encore la perte, dont nous honorons le savoir et le caractère. La vérité, c'est que, à la Société française d'archéologie, qui ne publie pas seulement des mémoires, mais qui agit, visite, étudie sur place et chaque année dans une zone étendue, c'est qu'à cette Société il faut un chef doué de qualités d'administration et de commandement.

« Marsy fut un directeur idéal.

« Ceux qui y ont pris part n'oublieront jamais ces réunions si attrayantes, si instructives de Nantes, de Soissons, de Brive, de Dôle, de Bourges, mais, parmi les sociétaires qui en recueillaient les fruits, combien peu se doutaient de la peine prise par le directeur pour leur assurer ces belles journées ! Négociations préalables avec les sociétés savantes de la contrée, Marsy les connaissait toutes et savait s'y assurer des concours indispensables au succès. Même diplomatie, même tact avec les autorités. Puis venait la reconnaissance du terrain. Il fallait obtenir l'entrée des châteaux, des collections particulières. La réputation établie du comte de Marsy, ses grandes relations lui ouvraient les portes les plus fermées, et, à sa suite, le Congrès passait.

« Une fois tout en marche, il ne prenait la parole que pour exposer

les questions, et la cédait aussitôt aux orateurs désignés par leurs études spéciales. S'il intervenait, c'était seulement pour maintenir la discussion dans de justes limites. Toutes ces discussions, assurément, n'avaient pas la même portée; mais il ne s'est pas passé de Congrès où il ne s'en soit présenté d'importantes.

« Où de Marsy excellait, c'était dans la visite des monuments et des musées. Comme il avait beaucoup voyagé, parcouru l'Europe entière, il avait beaucoup vu, et, grâce à son excellente mémoire, il indiquait les plus utiles comparaisons.

« Notre éminent directeur a, pendant plus de quinze ans, maintenu, fortifié l'œuvre d'Arcisse de Caumont et de Palustre, contribué à sauver nombre d'antiquités précieuses. Un tel labeur ne vaut-il pas autant que plusieurs volumes?

« On voudrait citer ici toutes les sociétés françaises et étrangères qui avaient tenu à compter Arthur de Marsy parmi leurs membres.

« La Société des Antiquaires de Normandie se l'était associée depuis longtemps et s'honore de l'avoir eu pour directeur. C'était un plaisir pour lui d'assister à sa réunion annuelle, où il pouvait se croire encore au milieu de sa chère Société française d'archéologie.

« Toutes les sociétés de la Picardie le réclamaient comme un compatriote, et, par le fait, sa famille était originaire d'Amiens.

« Marsy avait été élu associé de la Société des Antiquaires de France, où les sièges sont aussi limités que recherchés.

« Il était encore correspondant du ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, membre du Comité des Sociétés des beaux-arts pour les départements. Enfin, ses amis ne désespéraient pas de le voir nommer un jour correspondant de l'Institut.

« Quant à ce que Arthur de Marsy a fait pour la bibliothèque de Compiègne et pour la Société historique de cette ville, M. le président Sorel vous l'a dit, en termes excellents, mieux que je n'aurais su le faire.

« La réputation d'Arthur de Marsy avait dépassé nos frontières. Nous l'avons bien vu à l'accueil flatteur dont il était l'objet en Belgique, en Suisse, en Espagne, en Angleterre. Aussi, avait-il reçu en retour de nombreux services rendus aux archéologues étrangers des distinctions méritées, au milieu desquelles on regrettait de ne pas voir l'ordre de son propre pays et cette croix qui n'aurait jamais été placée sur un cœur plus français.

« J'ai montré, dans la mesure de mes forces, le savant, indiqué sommairement son œuvre. Arrêtons-nous un instant encore devant l'homme.

« Nous avons vu Marsy pendant les séances des Congrès. Rappelons-nous-le aussi pendant les heures de détente, gai, affable, la courtoisie en personne, s'occupant de tous. Tel un bon officier qui, après une journée de marche, veille au campement et au bien-être de ses hommes. Il était plein d'attentions délicates pour les dames et se servait de leur

présence pour maintenir dans les réunions la réserve, la bienséance et les bonnes façons de la politesse nationale. C'est dans ce groupe reconnaissant qu'il sera bien vivement et très sincèrement regretté et pleuré.

« S'ils devaient choisir entre tant de qualités que possédait Marsy, ceux qui l'ont connu désigneraient la bonté. — Il se montra bon jusqu'à sa dernière heure.

« Mon cher Bonnault, vous qui à peine revenu des obsèques d'un fils revenez courageusement assister aux funérailles d'un ami, pardonnez-moi de rappeler ce cruel moment.

« Marsy aimait tendrement François de Bonnault, jeune homme accompli, entré récemment à l'École des chartes, où l'on concevait de lui les plus belles espérances. Mardi matin, il apprend que le pauvre enfant vient de rendre le dernier soupir. Il veut courir chez les parents; mais en route les forces l'abandonnent; il tombe au seuil de cette maison désolée, et la mort, deux fois inexorable, emporte presque en même temps et le conscrit et son ancien.

« Inclignons-nous devant ces arrêts de la Providence.

« Pour ceux qui partagent la foi que Marsy professa sans affectation, mais avec fermeté durant toute sa vie, pour ceux qui redoutent cette heure du jugement, les circonstances qui ont accompagné ce décès trop subit ne sont-elles pas un gage rassurant?

« Marsy, on le sait, avait toujours vécu en chrétien; il n'en est pas moins consolant de penser que la dernière action de notre ami a été une œuvre de bonté, d'amitié, une œuvre de miséricorde, et que c'est porté par elle qu'il s'est présenté devant le Dieu infiniment bon et miséricordieux. »

Les paroles prononcées par M. Héron de Villefosse n'ont pas été recueillies. Le compte-rendu des funérailles, inséré dans la *Dépêche de l'Oise*, du 3 juin 1900, les a résumées comme il suit :

« M. Héron de Villefosse, dans une improvisation pleine d'amitié douloureuse, a retracé les qualités du comte de Marsy, bon, loyal, serviable, ami sûr et d'un dévouement sans bornes.

« De Marsy communiquait l'impulsion de l'activité aux Sociétés dont il faisait partie. La section des travaux historiques aurait bien désiré le voir récompensé par la croix de la Légion d'honneur, mais ce désir n'a pu être réalisé assez tôt.

« Témoin de sa vie, l'orateur a connu dans le Congrès de la Société française d'archéologie les grands services qu'il a rendus. Il s'occupait non seulement de l'organisation matérielle et scientifique de ces réunions, mais, par son érudition vaste et aimable, il était en quelque sorte l'âme de l'archéologie nationale. Digne successeur de Léon

Palustre et du savant Arcisse de Caumont, notre Société avait en lui un directeur qui devra être notre modèle.

« Tous regretteront cet ami si bon, si aimable, en qui se résumaient toutes les qualités. »

Parmi les legs que le comte de Marsy a faits à plusieurs bibliothèques ou musées, nous devons citer les suivants :

A la bibliothèque municipale de Compiègne : toutes les brochures comprises dans des cartons ou paquets et relatifs au département de l'Oise, de la Somme, de l'Aisne, de Seine-et-Oise, Pas-de-Calais et Nord;

Toutes les autres brochures archéologiques, à l'exception de celles qui feraient double emploi;

Toute la partie de la bibliothèque relative à la Belgique.

A la bibliothèque de la ville d'Amiens : tous les manuscrits qu'il possède ainsi que le cartulaire d'Arrouaise, ainsi que ses chartes originales et celles qui viennent de Ferdinand Le Proux;

Ses manuscrits personnels et ceux de M. de Marsy, son père.

A la Bibliothèque nationale (département des estampes) : dessin à la pierre noire du portrait de Mabillon.

— Notre confrère M. Guillaume Soehnée, ancien archiviste du Tarn, est décédé le 26 mai 1900 à Salies-de-Béarn.

— Un lapsus nous a fait annoncer, dans le dernier cahier de 1899, la nomination de M. Porée aux archives de la Lozère; il faut lire : de l'Yonne.

— Notre confrère M. Gérard a été nommé bibliothécaire à la Bibliothèque historique de la ville de Paris.

— Par arrêté ministériel du 30 avril 1900, notre confrère M. Paul Marais a été nommé conservateur-adjoint de la bibliothèque Mazarine.

— Par décret en date du 30 avril 1900, notre confrère M. Émile Molinier a été nommé officier de la Légion d'honneur.

— Par arrêté ministériel en date du 8 juin 1900, ceux de nos confrères dont les noms suivent ont été nommés :

1^o Officier de l'Instruction publique :

M. Coyecque, sous-archiviste de la Seine.

2^o Officiers d'Académie :

MM. André, archiviste de l'Ardèche;

Bruchet, archiviste de la Haute-Savoie;

Buche, ancien archiviste aux Archives nationales;

Claudon, archiviste de l'Allier;

Hubert, archiviste de l'Indre;

MM. Lemoine, rédacteur au ministère de la Guerre;
Soyer, archiviste du Cher.

— Les cinq premières récompenses du concours ouvert par l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour les ouvrages relatifs aux antiquités de la France viennent d'être attribuées à cinq de nos confrères :

La première médaille à M. Enlart pour son ouvrage sur les monuments de l'île de Chypre;

La deuxième à M. Legrand pour ses recherches sur les Maisons-Dieu et léproseries du diocèse de Paris au milieu du ^{xiv}^e siècle;

La troisième à M. Lecacheux pour l'histoire et le cartulaire de l'Hôtel-Dieu de Coutances;

La première mention honorable à M. Tausserat-Radel pour son édition de la correspondance de Pélissier, ambassadeur de François I^{er} à Venise;

La deuxième mention honorable à M. Viard pour son édition du journal du trésor de Philippe de Valois.

— L'un des prix de la fondation Brunet a été décerné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres à notre confrère M. Henry Martin pour son *Histoire de la bibliothèque de l'Arsenal*.

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres a décerné le prix Jean Reynaud au Dictionnaire général de la langue française auquel a collaboré notre confrère M. Antoine Thomas.

CONGRÈS INTERNATIONAL DES BIBLIOTHÉCAIRES.

Nous reproduisons le règlement et le programme du Congrès international des bibliothécaires, qui s'ouvrira à Paris le 20 août prochain.

RÈGLEMENT.

1. Conformément à l'arrêté ministériel en date du 11 juin 1898, il est institué à Paris, au cours de l'Exposition universelle de 1900, un Congrès international des bibliothécaires.

2. Ce Congrès s'ouvrira le 20 août à la Sorbonne. Sa durée sera de quatre jours.

3. Seront membres du Congrès les personnes qui auront adressé leur adhésion au secrétaire général de la Commission d'organisation avant l'ouverture de la session, ou qui se feront inscrire pendant la durée de celle-ci, et qui auront acquitté la cotisation dont le montant, fixé à *dix francs*, devra être envoyé au trésorier de la Commission.

4. Les membres du Congrès recevront une carte qui leur sera délivrée par les soins de la Commission d'organisation.

Ces cartes sont strictement personnelles. Toute carte prêtée sera immédiatement retirée.

5. Le bureau de la Commission d'organisation fera procéder, lors de la première séance, à la nomination du bureau du Congrès.

6. Le bureau du Congrès fixe l'ordre du jour de chaque séance.

7. Le Congrès comprend des séances et des visites à des établissements scientifiques.

8. Les membres du Congrès ont seuls le droit de présenter des travaux et de prendre part aux discussions.

Les délégués des administrations publiques françaises et étrangères jouiront des avantages réservés aux membres du Congrès.

9. Les mémoires qui serviront de point de départ aux discussions devront être communiqués à la Commission avant le 15 juillet 1900.

10. La langue officielle du Congrès est le français. Toutefois, les travaux en latin seront admis. Il en sera de même des mémoires écrits en allemand, en anglais, en espagnol et en italien; mais ces derniers devront être accompagnés d'un résumé ou de conclusions rédigées en langue française.

11. Les orateurs ne pourront occuper la tribune pendant plus de quinze minutes, ni parler plus de deux fois dans la même séance sur le même sujet, à moins que l'assemblée consultée n'en décide autrement.

12. Les membres du Congrès qui auront pris la parole dans une séance devront remettre au secrétaire, dans les vingt-quatre heures, un court résumé, en langue française ou en langue latine, de leurs communications, pour la rédaction des procès-verbaux. Dans le cas où ce résumé n'aurait pas été remis, le texte rédigé par le secrétaire en tiendra lieu, ou le titre seul sera mentionné.

13. La Commission d'organisation pourra demander des réductions aux auteurs des résumés; elle pourra effectuer ces réductions ou décider que le titre seul sera inséré, si l'auteur n'a pas remis le résumé modifié en temps utile.

14. Des procès-verbaux sommaires seront imprimés et distribués aux membres du Congrès le plus tôt possible après la session.

15. Indépendamment de ces procès-verbaux, il sera publié un volume comprenant, avec la liste des adhérents au Congrès, les mémoires et communications dont la Commission aura décidé la publication. L'étendue de ce volume se trouvera subordonnée aux ressources mises à la disposition de la Commission.

16. Le bureau du Congrès statue en dernier ressort sur tout incident non prévu au règlement.

Les adhésions et toutes les communications relatives au Congrès doivent être adressées à M. Henry Martin, secrétaire général de la Commission d'organisation, à la bibliothèque de l'Arsenal, 1, rue de Sully, à Paris. — Le montant de la cotisation doit être adressé à

M. J. Couraye du Parc, trésorier du Congrès, à la Bibliothèque nationale, rue de Richelieu, 58, à Paris.

PROGRAMME.

Première division. — Histoire, législation, organisation des bibliothèques publiques. Dépôt légal, copyright, etc.

Questions proposées :

I. Résumer les renseignements *nouveaux* qu'on peut avoir sur l'histoire des bibliothèques depuis les origines jusqu'aux temps modernes.

II. Étudier et comparer les lois qui régissent les bibliothèques dans les divers pays.

III. Échanges internationaux.

IV. Rapports des bibliothèques avec les administrations : État, municipalités, corporations, etc.; autonomie des bibliothèques.

V. De la meilleure organisation des bibliothèques populaires.

VI. Recrutement du personnel des bibliothèques; conditions exigées ou à exiger des candidats aux fonctions de bibliothécaires; situation faite à ces fonctionnaires.

Deuxième division. — Bâtiments, mobilier, aménagement des bibliothèques.

Questions proposées :

I. Étudier l'aménagement des bibliothèques au moyen âge.

II. Exposer les meilleurs moyens à employer pour installer les livres dans une bibliothèque nouvelle et pour améliorer l'installation d'une bibliothèque ancienne.

III. Indiquer les perfectionnements réalisés ou projetés dans les bibliothèques les plus récemment installées.

IV. Indiquer particulièrement les précautions à prendre pour mettre les bibliothèques à l'abri de l'incendie.

Troisième division. — Traitement des manuscrits, livres imprimés, cartes de géographie, estampes, photographies, etc. — Acquisition de volumes. — Enregistrement. — Estampillage. — Inventaires, catalogues et répertoires. — Moyens de conservation. — Restauration. — Reliure.

Questions proposées :

I. Indiquer les mesures qui ont été récemment reconnues comme les plus propres à dresser le catalogue d'une bibliothèque nouvelle ou à améliorer les catalogues d'une bibliothèque ancienne.

II. Application à la bibliothéconomie des divers systèmes de classification bibliographique.

III. Des catalogues collectifs.

IV. Utilisation des éléments de répertoire publiés à l'état de fiches ou des bulletins imprimés joints par les éditeurs aux volumes.

V. Traitement à appliquer aux pièces volantes et aux documents

parlementaires et administratifs qu'il importe de conserver, mais qui ne peuvent être immédiatement catalogués.

VI. Avantages et inconvénients de la constitution des recueils factices, aussi bien de ceux qui ont été formés anciennement que de ceux qui sont à constituer.

VII. De l'utilité des récolements et des meilleurs moyens d'y procéder.

VIII. De l'hygiène des livres. Par quels moyens peut-on le mieux les préserver des divers agents de destruction ?

IX. Mesures à prendre pour la conservation et la restauration des objets composant une bibliothèque : palimpsestes, papyrus, manuscrits, manuscrits à peintures, livres imprimés, cartes de géographie, estampes, etc.

Quatrième division. — Usage des livres à l'intérieur et à l'extérieur des bibliothèques.

Questions proposées :

I. Sous quelles conditions le prêt des livres peut-il être autorisé dans les différentes catégories de bibliothèques ?

II. Comment doivent être réglées les communications des volumes imprimés et manuscrits d'une bibliothèque à une autre ?

III. De la responsabilité des bibliothécaires pour la communication et le prêt des livres confiés à leur garde.

IV. Des dangers de transmission des maladies contagieuses par les livres des bibliothèques publiques et des moyens d'y remédier.

MANUSCRITS

RÉCEMMENT ENTRÉS DANS LES COLLECTIONS DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
(1891-1900)

ET EXPOSÉS DANS LA GALERIE MAZARINE.

Les collections du Département des manuscrits de la Bibliothèque nationale ont été augmentées en ces dix dernières années, par des acquisitions, classements, dons ou legs, de près de 5,000 volumes. Dans ce nombre, on compte environ 3,500 manuscrits français et latins, 300 grecs et 1,200 orientaux.

Les quelques volumes exposés temporairement dans deux vitrines de la Galerie Mazarine ne donneront qu'une idée très imparfaite de l'importance et de la variété des manuscrits entrés récemment dans les collections de la Bibliothèque nationale. On devra, pour en apprécier l'ensemble, se reporter aux notices sommaires qui ont été publiées, en particulier pour les manuscrits latins et français, tous les deux ans, depuis 1891, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*,

et, pour les plus précieux d'entre eux, consulter les descriptions plus détaillées imprimées à part¹ ou dans différents grands recueils.

Si, à côté des manuscrits autographes des œuvres de Victor Hugo et de Lamartine, ceux de Quinet ou de Renan, donnés également par leurs héritiers à la Bibliothèque nationale, ne figurent pas dans cette exposition temporaire, c'est que, aux termes mêmes des actes de donation, les premiers ne peuvent être communiqués qu'en 1905 et les seconds qu'en 1921.

MANUSCRITS LATINS.

1. Seconde partie d'un Octateuque, renfermant les livres du Deutéronome, Josué, les Juges et Ruth; ms. en écriture onciale, du viii^e siècle. — (*Nouv. acq. lat.* 1740.)

Une notice détaillée de ce ms., acquis à la vente du baron Dauphin de Verna et qui provient de la bibliothèque de l'ancienne église cathédrale de Lyon, a été publiée dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1895, p. 651-655.

2. PALLADIUS, Traité d'agriculture; ms. du ix^e siècle. — (*Nouv. acq. lat.* 1730.)

3. FLORUS, Histoire romaine; ms. du xi^e siècle. — (*Nouv. acq. lat.* 1767.)

Une notice détaillée de ce ms., avec fac-similé de l'écriture, a été publiée dans le *Catalogue des mss. grecs, latins, etc., recueillis par feu Emm. Miller*, 1897, p. 68-69.

4. Cartulaire du comté de Rethel; ms. du xiv^e siècle. — (*Nouv. acq. franç.* 6366.)

Une notice détaillée de ce ms., qui n'appartenait pas alors à la Bibliothèque nationale, a été publiée dans l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*, 1867, p. 1-160.

5. Cartulaire de la nation d'Angleterre et d'Allemagne de l'Université de Paris; ms. du xiv^e siècle. — (*Nouv. acq. lat.* 535.)

Une notice détaillée de ce ms. a été publiée par M. Ém. Chatelain dans les *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris*, 1891, p. 73-100.

6. Listes des membres de l'Université de Paris en 1464. — (*Nouv. acq. lat.* 1815.)

Don de M^{me} la baronne James DE ROTHSCHILD. — Ces listes ont fait l'objet,

1. Les manuscrits orientaux (*arabes, persans et turcs*) de la collection de M. Ch. Schefer, au nombre de 739 volumes, acquis par l'État en 1899, ont été sommairement décrits dans un volume spécial publié en 1900, in-8°. — Les manuscrits *mexicains* de la collection Aubin, au nombre de 384, donnés en 1898 par M^{me} veuve Eugène Goupil, ont été décrits en détail dans les *Documents pour servir à l'histoire du Mexique*, etc., par M. Eug. Boban (1891, 2 vol. in-4°); un résumé de ces deux volumes, complété par la liste des autres manuscrits mexicains de la Bibliothèque nationale, a été publié en 1899, in-8°.

en 1888, d'une publication de M. Max Spirgatis intitulée : *Personalverzeichnis der Pariser Universität von 1464 (Beihefte zum Centralblatt für Bibliothekswesen, I)*.

7. Registre des procès-verbaux de la Faculté de théologie de l'Université de Paris, du 3 novembre 1505 au 25 novembre 1533. — (*Nouv. acq. lat.* 1782.)

Don de M. le duc DE LA TRÉMOÏLLE, membre de l'Institut. — Une notice détaillée de ce ms. a été publiée dans les *Notices et extraits des mss.* (1899), t. XXXVI, p. 315-408.

8. Procès-verbal, écrit sur une plaque d'ardoise, constatant la pose de bornes de terrains sur lesquels les habitants de Chenoise (Seine-et-Marne) possédaient des droits de pâture (1492). — (*Nouv. acq. franç.* 5858.)

Don de M. l'abbé BONNO, curé de Chenoise. — Une notice sur ce document, avec fac-similé, a été publiée dans le *Bulletin historique et philologique du Comité*, 1894, p. 543-544.

9. « Secretum de thesauro experimentorum ymaginationis hominum. » Traité d'alchimie, en écriture cryptographique, du x^ve siècle. — (*Nouv. acq. lat.* 635.)

Une notice détaillée de ce ms., avec fac-similé de quatre pages de l'écriture cryptographique, a été publiée dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1897, p. 253-258.

MANUSCRITS FRANÇAIS.

10. Le Chastoiement, traduction française de la *Disciplina clericalis* de PIERRE ALPHONSE, suivie de l'Art d'aimer d'OWEIN; ms. du xiii^e siècle. — (*Nouv. acq. franç.* 7517.)

Une notice détaillée de ce ms., acquis en 1899 à la vente de la bibliothèque du comte d'Ashburnham, a été publiée dans le *Journal des Savants*, 1899, p. 511-512.

11. Regrets sur la mort du comte Guillaume de Haynaut, par JEAN DE LA MOTTE, et Roman du châtelain de Coucy, par JAKEMON SAQSESEP; ms. du xiv^e siècle. — (*Nouv. acq. franç.* 7514.)

Une notice détaillée de ce ms., acquis en 1899 à la vente de la bibliothèque du comte d'Ashburnham, a été publiée dans le *Journal des Savants*, 1899, p. 506-510.

12. Mémoires autographes de PHILIPPE DE VIGNEULLES, bourgeois de Metz (1471-1522). — (*Nouv. acq. franç.* 6720.)

Legs de M. Auguste PROST. — Cf. le *Catalogue des collections... relatives à l'histoire de Metz et de la Lorraine léguées par M. Auguste Prost*, 1897, p. 68.

13. Lettre de remerciements de jeunes filles huronnes, adressée « à

M. Sain, receveur général des finances à Bourges » (octobre 1676). — (*Nouv. acq. franç.* 6561.)

Ms. sur écorce de bouleau, provenant de Saint-Germain-des-Prés; texte huron et français.

14. Papiers et correspondances autographes du ministre ROLAND de la Platière et de Madame Roland. — (*Nouv. acq. franç.* 9532.)

Legs de M. Prosper FAUGÈRE.

15. Manuscrit autographe des œuvres poétiques d'André CHÉNIER. — (*Nouv. acq. franç.* 6850.)

Legs de M^{me} veuve ÉLISA DE CHÉNIER.

16. LAMARTINE, *les Méditations*; ms. autographe.

Legs de Mademoiselle Valentine de Cessiat DE LAMARTINE.

17. VICTOR HUGO, *les Misérables*; ms. autographe.

Legs de VICTOR HUGO.

MANUSCRITS GRECS.

18. Évangile selon saint MATTHIEU; ms. en onciale d'or sur parchemin pourpré, orné de peintures, du VI^e siècle. — (*Supplément grec* 1286.)

Cf. une notice sur ce ms. publiée dans le *Journal des Savants*, 1900, p. 275-285.

19. Fragments historiques de THÉODORE LE LECTEUR et de JEAN D'ÉGÉE; ms. du XI^e siècle. — (*Supplément grec* 1156.)

Une notice de ce ms. a été publiée dans le *Catalogue des mss. grecs, latins, etc., recueillis par feu Emm. Miller*, 1897, p. 11-14.

20. Sentences morales de JEAN GEORGIDÈS; ms. du XI^e siècle. — (*Supplément grec* 1246.)

VITRINE XIV.

MANUSCRITS ORIENTAUX.

21. Séances de HARIRI; ms. copié en 1237 et orné de peintures. — (*Arabe* 5847.)

Provient de la collection de M. Ch. Schefer, acquise par l'État en 1899.

22. Chronique arabe d'IBN-EL-ATHIR; ms. contemporain de l'auteur copié en 1290. — (*Arabe* 5856.)

Provient de la collection de M. Ch. Schefer, acquise par l'État en 1899.

23. MASOUDI, *Traité de mécanique céleste*, avec notes marginales en chinois; ms. copié en 1339. — (*Supplément persan* 1306.)

Provient de la collection de M. Ch. Schefer, acquise par l'État en 1899.

24. NISHAPOURI, *Histoire des Prophètes*; ms. orné de peintures, provenant de la bibliothèque des empereurs timourides de l'Hindoustan, du XV^e siècle. — (*Supplément persan* 1313.)

Provient de la collection de M. Ch. Schefer, acquise par l'État en 1899.

25. Divan du sultan ABOU'L GHAZI HOSEÏN BAÏKARA; ms. orné de peintures, exécutées par le peintre Behzad, et copié à Hérat en 1485. — (*Supplément turc* 993.)

Provient de la collection de M. Ch. Schefer, acquise par l'État en 1899.

26. Manuscrit du Dhammapada, en caractères kharosthi, découvert sur les rives du Karakâch Dâria par Dutreuil de Rhins. — (*Pâli* 715.)

Le texte de ce ms. a été publié par M. Ém. Senart dans le *Journal asiatique*, 1898, n° 11 (avec fac-similés).

MANUSCRITS MEXICAINS.

27. Histoire de la nation chichimèque (963-1482), par Don Fernando de Alva Ixtlilxochitl; ms. figuratif sur papier indigène d'agave mexicana. — (*Mexicain* 1-10.)

Collection Aubin; don de M^{me} veuve Eugène Goupil.

28. *Codex mexicanus*, contenant l'histoire des Mexicains jusqu'en 1590; ms. figuratif sur papier indigène d'agave mexicana. — (*Mexicain* 23-24.)

Collection Aubin; don de M^{me} veuve Eugène Goupil.

29. *Mappe Baur-Goupil*, représentant l'invasion des provinces de Cholula et Tlaxcala par les Chichimèques; ms. figuratif sur papier indigène d'agave mexicana. — (*Mexicain* 375.)

Collection Aubin; don de M^{me} veuve Eugène Goupil.

LETTRE ORIGINALE AVEC LA SIGNATURE DU ROI JEAN.

La Bibliothèque de l'École des chartes a fait connaître en 1854 une lettre originale, avec signature autographe du roi Jean, adressée au dauphin Charles le 19 juillet 1357. Une deuxième lettre originale avec signature de ce prince, adressée également au dauphin, à la date du 26 novembre 1357, a été publiée en 1854 dans les *Miscellanées* de la *Philobiblon Society* de Londres. En 1863, M. Paul Meyer inséra dans l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France* une lettre du 15 juin 1360 également signée par le roi Jean, dont il avait trouvé l'original aux archives de la ville d'Agde. Une quatrième lettre, avec signature du roi, vient d'être découverte par M. Alphonse Vignaux dans la partie non inventoriée des archives municipales de Toulouse. Elle a été expédiée le 22 mai 1360, c'est-à-dire quatorze jours après la conclusion du traité de Brétigny et elle a pour objet la levée des sommes d'argent qu'il fallait se procurer pour acquitter la rançon du roi.

Nous la reproduisons d'après le texte que M. Vignaux en a communiqué à la rédaction du *Journal des Savants* :

« Jehan, par la grace de Dieu roys de France, à noz amez et feaulz les prelaz, evesques, abbez, chapitres, collèges, religieux et seculiers et autres personnes d'eglise quelconques, contes, barons, chevaliers et autres nobles, communes, universitez, consuls, bourgeois et habitans de notre bonne ville et de toutes les autres de nostre seneschaucie de Thoulouse, salut et dilection. Comme, à l'onneur de Dieu et de saintte eglise, pour le proufit commun de vous et de touz noz autres bons et feaulx subgiez de nostre royaume et de toute crestienté, bonne paiz et accor aient esté traittiez, accordez et jurez par nostre très chier et ainsné filz Charles, duc de Normandie, dalphin de Viennois, par deliberacion de plusieurs de nostre lignage et autres dux, contes, barons, bourgeois et autres de nostre conseil et du sien, avec le roy d'Angleterre, le prince de Gales, son ainsné filz et pluseurs autres dux, contes, barons et chevaliers du conseil du dit roy d'Angleterre, sur touz les debaz et descors qui entre nous et li pouoient estre, à laquele paiz et accort nous, qui avons tousjours désiré et desirons sur toutes choses la paiz, repos et tranquillité de nostre royaume et de tous noz bons et loyaux subgiez, qui longuement ont esté travailliez et domagiez par les guerres qui par lonc temps ont duré entre nostre très chier seigneur et père, que Diex absoille et nous, d'une part, et le dit roy d'Angleterre, d'autre, desqueles guerres moult de grans malefices et inconveniens se sont ensuiz, nous sommes accordez et descenduz et avons ferme et agreable la ditte paiz traictée, accordée et jurée, comme dessus est dit; et parmi la ditte paiz nous soions tenuz à paier au dit roy d'Angleterre une grant somme d'argent, tant avant nostre partie du royaume d'Angleterre, et que nous soions mis en la liberté de nostre royaume, comme après, laquelle nous ne pourrions paier sanz l'ayde de noz bons et loiaus subgiez; et pour ce que, pieça, parmi un autre accort de paiz qui fu traictié entre nous et le dit roy d'Angleterre, lequel ne se tint pas ne ne vint à effet, vous nous octroiastes gracieusement un subside bel et grant à convertir en nostre delivrance, et non ailleurs, de quoy nous vous avons merciez et mercions encores par ces presentes, duquel subside une grant et la greigneur partie fut levée, receue et mise en depost jusques à tant que mestier fust de la baillier et convertir pour le fait de nostre ditte delivrance; nous vous requerons, prions et mandons, sur l'amour et loiauté que vous avez envers nous et à la coronne de France, que tout ce qui a esté levé, receu et mis en depost, comme dit est et pour la cause dessus ditte, vous faites baillier et delivrer tantost et sanz delay à nostre dit ainsné filz; ou aus deputez à ce de par li, pour aidier à faire le premier paiement qui doit estre fait avant nostre delivrance, ou vous mesmes deputez et ordenez certaines notables personnes qui apporteront au lieu et jour accordez et ordenez pour faire le dit paiement, selon ce que nostre dit ainsné fils le vous fera assavoir; et le demourant, qui est encores à lever, faites lever prestement et sanz

delay, si comme vous savez que besoing en est. Et, oultre ce, nous vuillez ottoier et faire tel et si convenable subside pour faire et accomplir le dit paiement, chascun selon son pouoir, par voie de don ou de prest, et si briefment que par faute du dit paiement l'execucion de la paiz ne la delivrance de nostre persone ne soient delaiées, retardées ou empeschées en aucune manière, quant grant reproche, blasme et villennie seroient à touz ceux de nostre royaume que nous, qui summes leur roy et seigneur naturel, et summes pris pour la defense de eulx et de nostre royaume demouressions prisons du roy d'Angleterre à tous jours, et que la paiz, qui est accordée, faite et jurée pour tout le bien publique et proufit de toute la crestienté, fust empeschée pour un tel deffaut. Et se aucuns, par simple consideracion, ignorance ou autrement, s'efforçoient de delaier ou empescher l'execucion de la ditte paiz et nostre delivrance, ou de ycelle blasmer ou contredire par aucune voie, ce que nous ne croirions pas de legier, nous vous mandons et deffendons, sur l'amour et feaulté que vous nous devez, que à telx contredisans vous ne croiez, ne donnez conseil, confort ne ayde, mais perseverez et continuez en la bonne loyauté que vous avez tousjours monstrée jusques ici envers nous et la coronne de France. Et ceux qui feroient ou diroient le contraire ne garderoient pas bien leur loyauté envers nous, et prandroient leur fondement contre Dieu, contre loyauté et contre le bien de la chose publique. En tesmoing de laquelle chose, nous avons fait mettre à ces presentes le seel de nostre secret. Et pour ce que vous sachiez que ce vient de nostre volonté et conscience, nous y avons escript nostre nom de nostre propre main. Donné à Londres, le xxii^e jour de may, l'an de grace mil CCC soixante.

« JEHAN.

« Par le roy :

« J. ROYER. »

On remarquera que cette pièce est une lettre patente. Les autres pièces sur lesquelles on avait jusqu'ici remarqué la signature du roi Jean sont des lettres closes. Il y a là une particularité assez curieuse qui n'a pas encore été relevée dans les travaux relatifs à la diplomatique de la chancellerie royale.

MANUSCRITS VENDUS A LONDRES.

Dans une vente faite à Londres le 20 juin dernier, par les soins de MM. Sotheby, Wilkinson and Hodge (*Catalogue of an interesting portion of the valuable collection of illuminated and other manuscripts and early printed books with woodcuts the property of a gentleman in Austro-Hun-*

gary) ont figuré plusieurs manuscrits qui intéressent nos études et dont il faut signaler l'existence :

Coutumes de Bretagne. Ms. au x^e siècle, in-8°, 214 feuillets de parchemin. « At the end a French poem. »

« Carcer d'Amore. La prison d'Amours (aussi : la Chalve d'Amours), traduit de l'espagnol de Diegos de Sant Pedros. » Ms. sur vélin, de 92 feuillets in-8°, ayant appartenu à Ant. Meran. Ouvrage connu sous le titre de Roman de Lerriano et Laureola. Le catalogue de vente l'annonce comme étant du x^e siècle; mais il ne doit dater que du siècle suivant, comme un exemplaire du même roman que la Bibliothèque nationale a récemment acquis en Angleterre, et comme celui qui faisait partie des collections du comte d'Ashburnham (n° 170 de l'Appendix) et qui a figuré à la vente de l'année 1899, sous le n° 109.

Roman de la belle Helayne, mère de saint Martin de Tours, et de saint Brice, son frère. Ms. in-fol., du x^e siècle, de 95 feuillets de parchemin, venu de la bibliothèque Hopetoun.

Traité de Saint-Thomas d'Aquin : « Questiones de Potentia Dei et Questiones de Malo. » Volume copié en 1480 pour Ferdinand d'Aragon, roi de Naples. Volume provenu de la bibliothèque du collège de Clermont et qui a passé par les mains du comte d'Ashburnham (n° 88 de l'Appendix et n° 39 de la vente de l'année 1899).

LE NOM DE GRIFO.

Dans un récent essai dont le titre est : *Études sur la langue des Francs à l'époque mérovingienne*, j'ai parlé, p. *99, du nom de *Grifo*, fils de Charles Martel, et j'ai dit : « On ne connaît pas, je crois, de forme solennelle correspondant à ce nom hypocoristique. » En note, je renvoie à Ferdinand Wrede, *Ueber die Sprache der Ostgoten in Italien*, 1891, et à Ernst Förstemann, *Altdeutsches Namenbuch*, erster Band, *Personennamen*, 1856¹, qui ont cherché à expliquer *Grifo* par le gothique *greipan*, en allemand moderne *greifen*, « saisir, prendre. » Il m'avait échappé que la forme solennelle de *Grifo* a été signalée par M. Auguste Longnon en 1895 dans son introduction au *Polyptyque de Saint-Germain-des-Prés*, p. 273. Cette forme solennelle est *Gaire-fredus* dans un diplôme de Pépin le Bref, qui date du 8 juillet 753, et dont il y a beaucoup d'éditions. On peut trouver une liste de ces éditions chez

1. La première livraison de la seconde édition de ce grand ouvrage vient de paraître à la librairie P. Hanstein, Bonn. Elle se termine au thème *arga*, col. 144.

Mühlbacher, *Die Regesten des Kaiserreichs unter den Karolingern*, 1889 ; mais à cette liste manque l'édition donnée en 1887 par M. le comte R. de Lasteyrie, *Cartulaire général de Paris*, p. 26-28.

Grifo pour *Gaire-fredus* est du nombre des noms hypocoristiques où l'on peut reconnaître deux éléments, empruntés l'un au premier terme du nom solennel, l'autre au second terme. Ce genre de formation a été étudié avec détail par Franz Stark, *Die Koenamen der Germanen*, seconde partie, intitulée : *Zweistämmige Koenamen*, p. 103-132 du tirage à part. Vienne, 1868. J'ai donné comme exemple, p. *86, *Canna-bas*, tenant lieu de *Canna-baudes*, et déjà cité par F. Stark, p. 104 ; j'en ai rapproché, p. *85, $\Delta\eta\mu\sigma\text{-}\sigma\theta\acute{\epsilon}\nu\varsigma$ pour $\Delta\eta\mu\sigma\text{-}\sigma\theta\acute{\epsilon}\nu\eta\varsigma$ (August Fick, *Die griechischen Personennamen*, 2^e édition, 1894, p. 15, 95, 250). Dans *Grifo*, *gri-* est une notation abrégée de *Gaire-*, et dans *-fo* on doit reconnaître un débris de *-fredus* ; ce débris est *f*, développé au moyen du suffixe *-o*, *-onis*.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

FRAGMENTS D'UN FORMULAIRE DE LETTRES

DU TEMPS DE PHILIPPE VI.

Les gardes du ms. n° 206 de la bibliothèque de Lyon sont des feuillets d'un manuscrit en parchemin du xiv^e siècle, qui contenait un formulaire de lettres. Notre confrère M. Coville a bien voulu, à ma requête, les faire décoller et photographier. Chaque garde se compose d'un feuillet, jadis plié en deux, et présente par conséquent quatre pages d'écriture (trente lignes à la page).

Il n'est pas douteux que ce recueil date du temps de Philippe de Valois. L'écriture l'indique, et le passage suivant d'une lettre royale le confirme : « Nostre tres chier seigneur et oncle, le roi Ph. le Bel, de bonne memoire. »

Voici les rubriques des formules de lettres qu'offrent ces huit pages : *Usuris*. — *Littera concessionis loci monachi*. — *Lettre que un seneschal est transporté de sa seneschaussée en une autre*. — *Quomodo canonicus presentat prelatu capellanum ad ecclesiam*. — *Lettre d'anoblissement*. — *Littera concessionis officii vacantis ad presens vel primi vacaturi*. — *Concessio officii occupati de facto sed vacantis per ordinationes regis*. — *Concessio ad inquirendum veritatem super articulis*. — *Littera de assignatione*. — *Littera quod servientes regis non exerçant suum officium in terris baronum nisi in casibus pertinentibus ad regem*. — *Littera que vocatur*

« indebite et de novo. » — *Littera revocationis commissionis facte in causa appellationum.*

Toutes ces lettres, si ce n'est la quatrième (*Quomodo canonicus...*), sont des lettres royales au nom du roi Philippe. Aucune n'est datée. Le compilateur du formulaire a presque partout remplacé, suivant l'usage, les noms propres des lettres originales qu'il a transcrites par l'expression « talis. » Toutefois, il en a conservé quelques-uns par mégarde. Le document qui porte le n° 1 dans le relevé ci-dessus est adressé au bailli de Lille; le n° 4 à l'archevêque de Reims par « G. de Sancta Maura, canonicus Remensis; » le n° 6 au sénéchal de Carcassonne; le n° 8, « dilectis magistris Guidoni Bonifacii et G. Rolandi, judici Verduni, clericis nostris; » le n° 11 au sénéchal de Toulouse; le n° 12 au garde du sceau royal de Toulouse. Sont en outre nommés : Pierre de Mornac(?), chevalier, sénéchal d'Agenais, transféré dans la sénéchaussée de Périgord (document n° 3); l'église de Landres, au diocèse de Reims (n° 4); « Guillelmus de Donas de Narbona » (n° 6); le monastère de la Case-Dieu, de l'ordre de Prémontré (n° 11).

Le document n° 7 est ainsi conçu :

Ph., senescallo¹ tali aut ejus, etc. G. talis nobis humiliter supplicavit quod cum in ordinationibus nostris regiis contineatur expresse quod clerici, cujuscunque conditionis existant, aliqua sergenteriarumstrarum officia non tenebunt, et Stephanus talis quoddam sergenterie officium in castellania de Najaco contra ordinationes nostras predictas, ut dicitur, exerceat et teneat, ut dictum officium sibi concedere dignaremur. Nos igitur, ejusdem supplicationi favorabiliter annuentes, mandamus vobis quatinus, si vobis constiterit dictum talem fore clericum, ipsum sergenterie officium eidem tali liberetis, et ipso uti et gaudere more solito et ad emolumenta consueta pacifice, dicto tali abinde primitus amoto, universis² presentibus, faciatis, mandantes omnibus justiciariis et subditis nostris ut dicto tali tanquam servienti nostro in hiis que ad dictum officium pertinent pareant efficaciter et intendant. Datum Parisius, anno etc.

Ch.-V. L.

1. En interligne : « alias baillivo. » Il y a d'autres variantes interlinéaires du même genre.

2. Ms. : « hiis usis, » sans abréviation. Comme la plupart des formulaires, celui-ci a été copié avec beaucoup de négligence.

PREMIÈRES NÉGOCIATIONS

DE

CHARLES LE MAUVAIS

AVEC LES ANGLAIS

(1354-1355).

Le manque de foi a été le trait dominant de la politique étrangère de Charles le Mauvais. Comme ses « adversaires de France », Édouard III eut occasion d'éprouver la duplicité du roi de Navarre et l'instabilité d'une alliance, trop favorable à ses vues pour être repoussée quand elle s'offrait à lui, trop peu sûre également pour ne pas lui causer de mécomptes. C'est que le prince, dont l'ambition servit si bien les desseins du monarque anglais, ne se piquait d'aucune fidélité à tenir ses engagements et savait les éluder avec une aisance déconcertante. Ne voyant dans les traités, conclus ou projetés, que des expédients destinés le plus souvent à le tirer d'un mauvais pas, il cessait de les prendre au sérieux, si, le péril écarté, son intérêt l'invitait à sacrifier ses amis d'un jour et à renouer avec ses ennemis de la veille. Dès le début de son règne, il apparut tel qu'il devait rester jusqu'à la fin : dépourvu de scrupules, prompt aux intrigues et aux négociations secrètes, mais pour les désavouer ou les rompre au moment décisif, sans souci des complices ou des alliés qu'il pouvait laisser en fâcheuse posture. Sa conduite au lendemain de l'assassinat du connétable Charles d'Espagne¹ offre un

1. Charles d'Espagne fut tué le 8 janvier 1354. (« Ce mescredi après la Thiphanie », écrit le roi de Navarre au duc de Lancastre. Voy. Kervyn de Let-

exemple de ces revirements soudains, si fréquents dans son histoire¹.

I.

On sait avec quelle préméditation implacable², et qui étonne chez un homme de son âge, — il n'avait alors que vingt-deux ans, — le roi de Navarre fit égorger le favori de Jean II, l'un des grands personnages du royaume, allié de près à la maison de France³. Ce meurtre, hautement avoué, et qui finalement procura à son auteur des avantages considérables, l'avait mis tout d'abord dans une situation critique. A l'accablement des premiers jours avait succédé, chez Jean II, une violente colère qui aurait pu le porter aux pires résolutions⁴. S'il parvint à maîtriser sa

tenhove, *Froissart*, XVIII, p. 353.) La même date est donnée par les *Grandes Chroniques*, VI, 7; elle est généralement adoptée. (*Chron. normande*, p. 298, n. 5; *Chronographia regum Francorum*, II, 255, n. 2; *Chron. de Richard Lescot*, p. 93, n. 4.) Secousse (*Mémoires pour servir à l'hist. de Charles II, roi de Navarre*, etc., p. 33), et, d'après lui, Siméon Luce (*Froissart*, IV, p. LI, n. 1) ont indiqué par erreur, au lieu du 8, le 6 janvier.

1. J'ai utilisé, pour cet article, des documents assez nombreux conservés dans un registre manuscrit de la bibliothèque Cottonienne (Caligula, D. III). Kervyn de Lettenhove en a déjà publié quelques-uns (*Froissart*, t. XVIII, n° LXXXII. *Documents relatifs au meurtre de Charles d'Espagne*), parfois d'une façon incorrecte ou incomplète. Ceux qu'il a omis ne sont pas les moins curieux.

2. La préméditation, qui ne ressort pas très clairement de la déposition de Friquet de Fricamps (Secousse, *Recueil de pièces sur Charles II, roi de Navarre*, p. 52), est établie avec toute la netteté possible par le propre témoignage de Charles le Mauvais, écrivant au roi d'Angleterre et au duc de Lancastre. (Kervyn de Lettenhove, *op. et loc. cit.*, pièces 1 et 2.)

3. Il y avait un lien de parenté assez étroit entre la famille royale de France et la famille de la Cerda. (Philippe VI et Alphonse d'Espagne, le père du connétable, étaient cousins issus de germains.) De plus, Charles d'Espagne avait épousé, en 1351, une petite-nièce de Philippe VI, la fille aînée de Charles de Blois. — La généalogie des la Cerda a généralement été rapportée d'une façon inexacte. Voy., sur ce point, un article rectificatif de M. H.-Fr. Delaborde, dans les *Mélanges Julien Havet*, p. 411-427 : *Un arrière-petit-fils de saint Louis, Alphonse d'Espagne*. « On devra compter désormais une génération de plus entre saint Louis et Charles d'Espagne, naguère considéré comme son arrière-petit-fils » (p. 414).

4. Matteo Villani, lib. III, c. 95 (Muratori, XIV, col. 219-220) : « Della quale cosa il Re di Francia si turbò di cuore con smisurato dolore, e più di quattro di stette senza lasciarsi parlare. » *Froissart*, éd. S. Luce, IV, p. 130-131; *Chron. norm.*, p. 108.

douleur, à envisager avec plus de calme le fait accompli¹, il n'oublia jamais l'injure sanglante qu'il avait reçue.

Charles le Mauvais s'était vengé avec trop d'éclat pour n'être pas exposé à de terribles représailles. Non seulement il était menacé de perdre toutes les terres qu'il possédait en France, mais, s'il fût tombé aux mains du roi, il aurait pu craindre pour sa vie, Jean II paraissant déterminé à mesurer le châtiment à l'offense. Dans cette extrémité, le roi de Navarre n'éprouva, semble-t-il, aucune hésitation sur le parti à prendre. Le 10 janvier, — le surlendemain du meurtre, — il écrivait à Édouard III, au prince de Galles et au duc de Lancastre pour réclamer l'assistance des Anglais². A Édouard III, il demandait de se tenir prêt à entrer en campagne au premier avis qu'il lui ferait tenir. Le temps pouvant manquer au roi d'Angleterre pour intervenir personnellement, il était prié de donner à son « capitaine de Bretagne » l'ordre de répondre à l'appel du roi de Navarre avec toutes les forces dont il disposait, et, en attendant, de concerter son action avec les garnisons navarraises du Cotentin³. A Lancastre, il rappelait les offres de services qu'il en avait reçues dans une circonstance récente. Le moment était venu, pour le roi de Navarre, d'éprouver le dévouement de ses amis. Que le duc voulût donc bien réunir à Calais et à Guines le plus grand nombre

1. Le pape Innocent VI, qui fut pendant longtemps la dupe du roi de Navarre, ne trouvait pas d'autre consolation à adresser à Jean II que de lui conseiller la résignation, le malheur dont il gémissait étant irréparable : « Licet casus quondam Caroli de Ispania... displicuerit valde nobis, quia tamen necesse est ut scandala veniant et non possunt preterita revocari, expedire credimus, multis considerationibus persuasi, quod serenitas tua id equanimiter ferat et quadam mansuetudine benigne supportet, etc. » (*Reg. Vat.*, n° 236, fol. 29b, ad an. 1354, februarii 16. — Cité par le P. H. Denifle, *la Désolation des églises en France pendant la guerre de Cent ans*, t. II, 1^{re} part. Paris, A. Picard, 1899, in-8°, p. 99, n. 5.)

2. Kervyn de Lettenhove, *Froissart*, XVIII, p. 350-354. On n'a conservé que les lettres adressées à Édouard III et au duc de Lancastre. Beaucoup d'autres lettres furent expédiées par la chancellerie navarraise, soit pour justifier le meurtre commis, soit pour demander du secours contre les amis du connétable. (Secousse, *Mémoires*, etc., p. 33.)

3. « Veuillez mander à vostre capitaine de Bretagne. etc. » Le lieutenant d'Édouard III en Bretagne était alors Jean Avenel, qui avait succédé à Gautier de Bentley, et que devait remplacer Thomas de Holland. (S. Luce, *Hist. de Bertrand du Guesclin*, p. 121, 131.)

possible d'hommes d'armes et d'archers, pour être en mesure d'agir dès qu'il en serait requis.

Huit jours après (18 janvier), et sans attendre la réponse à ses premières lettres, Charles le Mauvais revint à la charge¹, insistant sur le péril qu'il courait, bien qu'il fût de taille à se défendre contre les agressions de ses adversaires et à leur causer un dommage irréparable². Il avait de « beaux et bons » châteaux, notamment en Normandie, et tous les nobles de cette province s'étaient déclarés pour lui, « à la vie et à la mort³ ». Il ajoutait que le roi de France, toujours aussi courroucé contre son gendre, lui ayant fait demander s'il avouait le meurtre du connétable, il avait assumé toute la responsabilité de cet acte : « Je l'ai avoué pleinement, disant que je en ma personne y ai esté et l'ai fait faire, et ce est vérité. »

En se jetant dans les bras des Anglais, Charles le Mauvais allait au-devant de leurs désirs, car depuis longtemps ils guettaient l'occasion de rompre, dans des conditions favorables pour eux, les trêves si souvent renouvelées, qui, sans aboutir à une paix définitive, s'opposaient à la reprise des hostilités. On ignore les termes de la réponse, favorable à coup sûr, faite par le Conseil d'Édouard III aux ouvertures du Navarrais, mais on sait comment elles furent reçues par le duc de Lancastre, que, peu de jours après, le roi d'Angleterre « chargeait de conduire les négociations en son nom⁴ ». Il semblait que ces négociations dussent aboutir à une « ligue perpétuelle⁵ » ; un brusque changement d'attitude de Charles le Mauvais permit à peine de les ébaucher.

Au début de l'année 1354, le duc de Lancastre se trouvait à Malines, dans le Brabant, où, suivant les instructions d'Édouard III, il s'employait à rétablir une « bonne paix » entre la comtesse de

1. Lettres à Édouard III (Kervyn de Lettenhove, *loc. cit.*) et au duc de Lancastre (la seconde inédite, mais peu différente de celle qui était adressée au roi. Voy. Pièces justif., n° II).

2. Lettre à Édouard III : « ... et certes, s'il commence (le roi de France), je lui porterai tiel damage qu'il ne l'amendera jamais. »

3. *Ibid.* : « Et si ay de beaus et bons chateux en Normandie, et aillours, fort bien garnis et bien appareillés... Et, très chier cousin, veuilliés savoir que tous les nobles de Normandie sont passés ovesque moi à mort et à vie... »

4. Rymer, III, 1^a p., Record edit., p. 271. — 26 janvier 1354 : « De potestate (data duci Lancastriæ) tractandi super *ligis perpetuis* cum Rege Navarræ. »

5. Voy. la note précédente.

Hainaut et son fils¹. C'est là que lui parvint, — probablement vers le 18 janvier², — la première lettre du roi de Navarre. Elle le surprit peut-être médiocrement, car il n'est pas impossible que, dans quelque circonstance antérieure, Charles le Mauvais eût déjà laissé entendre que volontiers il recourrait à l'alliance anglaise. Quoi qu'il en soit, un des valets du duc³, Gautier de Bintree⁴, partit aussitôt pour Évreux, porteur d'une réponse dont le texte, sans doute assez court, ne s'est point conservé, et que devaient compléter des explications données de vive voix. Une longue note, qui nous est parvenue, dictait à l'envoyé les termes dans lesquels ces explications seraient fournies⁵. Tout en protestant de son bon vouloir, Lancastre représentait au roi de Navarre combien il lui était difficile d'intervenir immédiatement, en raison de la mission qu'il avait à remplir et dont le but n'était pas encore atteint. Il n'avait avec lui qu'un petit nombre d'hommes d'armes et point d'archers. Pour prêter à Charles un concours utile, il

1. Marguerite, sœur et héritière de Guillaume IV, comte de Hollande et de Hainaut, et femme de l'empereur Louis de Bavière, avait été en guerre avec son fils Guillaume V, dit l'Insensé, auquel elle avait cédé ses états héréditaires, à la charge de lui servir une pension annuelle, qui ne lui fut jamais payée. Cette guerre, après diverses alternatives, se termina par la destruction de la flotte de Marguerite, le 4 juillet 1351. Elle se réfugia alors en Angleterre, où le roi Édouard III, son beau-frère, lui offrit sa médiation. Une sentence arbitrale intervint le 7 décembre 1354, aux termes de laquelle Marguerite accorda son pardon à son fils et lui abandonna la Hollande, la Zélande et la Frise, tout en se réservant certains revenus de ces provinces. (Hossart, *Histoire ecclésiastique et profane du Hainaut*. Mons, 1792, 2 vol. in-8°, t. II, p. 142-147.)

2. En supposant qu'il a fallu au messager du roi de Navarre huit jours pour se rendre à sa destination. Le duc de Lancastre dit lui-même qu'il a reçu à Malines, le 26 janvier, une lettre écrite d'Évreux le 18 du même mois. (Pièces justif., n° III.)

3. « ... un des miens (vadlets)..., » écrit le duc de Lancastre au roi de Navarre. — Déposition de Friquet de Fricamps dans Secousse, *Recueil*, p. 52 : « ... et assez tost après vint devers ledit Roy de Navarre un escuier de cuisine du duc de Lancastre, appelé Gautier, à Évreux... »

4. Gautier de Byntre, Wautier Byntre. Kervyn de Lettenhove imprime : Wyntre, ce qui est évidemment une mauvaise lecture. — Bintree est une paroisse du comté de Norfolk.

5. « La credence baillée à Gautier de Byntre de dire au Roy de Naverre de par Monseigneur le duc de Lancastre, son cousin. » (British Museum, Cotton., Caligula, D. III, n° 64.) — Kervyn de Lettenhove a publié cette pièce, dont il a omis une partie importante, — tout le début, — qu'on trouvera aux Pièces justificatives.

devait au préalable retourner en Angleterre, d'où il lui serait aisé de faire passer des secours sur le continent. Il annonçait que, dès la veille ou l'avant-veille de la Chandeleur, il se trouverait à Bruges en Flandre, pour y attendre les messagers du roi de Navarre, au nombre desquels il serait bon, disait-il, de comprendre le sire de Fricamps¹, parce que sa personne ou son nom étaient déjà connus en Angleterre. C'est à Bruges également que Lancastre avait donné rendez-vous à l'écuyer envoyé en Angleterre pour porter à Édouard III et au prince de Galles les lettres de Charles le Mauvais. Le choix de Bruges se justifiait par une double considération : on pouvait s'y rendre aussi vite et plus sûrement qu'à Calais, et, tout en y venant, le duc restait à proximité du Hainaut, où les instructions d'Édouard III pouvaient le rappeler.

Sur ces entrefaites, Lancastre, qui n'était point encore parti de Malines, reçut le 26 janvier la deuxième lettre du roi de Navarre. Il se borna, dans sa réponse, à renouveler ses précédentes déclarations, en s'efforçant de détourner Charles d'entrer en traité avec le roi de France. Déjà, en effet, la situation était moins tendue, et la voie ne semblait plus fermée à une réconciliation.

Le 8 février, Jean II, singulièrement radouci contre toute attente, donnait pleins pouvoirs à deux commissaires, le cardinal de Boulogne et le comte de Bourbon, pour négocier la paix avec le roi de Navarre, lui faire en terres et en rentes les

1. Jean de Fricamps, dit *Friquet*, d'une ancienne famille de Picardie, dont une branche cadette était, depuis le xiii^e siècle, fixée dans la Basse-Normandie. Chevalier; capitaine pour le roi de France en la comté d'Angoulême (1351); entra au service du roi de Navarre au début du règne de Jean II et à l'instigation même de ce prince. Il joua un rôle plus ou moins actif dans tous les événements auxquels son maître fut mêlé. Arrêté avec lui à Rouen, en 1356, il fut enfermé au Châtelet de Paris, mais parvint à s'évader, non sans avoir subi trois interrogatoires, en partie conservés, et qui sont une très précieuse source d'information. Le dauphin réussit à le détacher de la cause navarraise, lorsqu'il eut conclu la paix avec son beau-frère (1360), et en fit un de ses chambellans. Plus tard, après son avènement au trône, il lui accorda une pension viagère de 1,000 livres parisis pour l'indemniser des pertes qu'il avait subies en quittant le parti du roi de Navarre, redevenu l'ennemi de la couronne. Mort après 1366 et avant 1369, et non point en 1375 ou 1376. Sa femme était Marie de Vierville. Il laissa un fils surnommé également Friquet. (Bibl. nat., Pièces orig., 125, FRICAMPS. — René de Belleval, *Lettres sur le Ponthieu*, 2^e éd. Paris, Aug. Aubry, 1872, in-8°. Lettre XX. Friquet de Fricamps, p. 425-472.)

« assiettes » ou assignations réclamées depuis longtemps, et enfin pour accorder des lettres de grâce à l'instigateur du meurtre de Charles d'Espagne, comme à tous ceux qui y avaient participé¹. Évidemment, il avait fallu les raisons les plus graves pour décider le roi de France à accepter un véritable renversement des rôles. S'il se résigna à des concessions aussi pénibles et aussi humiliantes, que son gendre pouvait à certains égards considérer comme une réparation, c'est qu'il y fut poussé par ses conseillers habituels. L'appel adressé aux Anglais par le roi de Navarre n'était resté un secret pour personne; peut-être avait-il eu soin de divulguer lui-même cette démarche, où le calcul aurait eu la plus grande part et qu'il faudrait se garder de prendre pour un coup de désespoir. Le sentiment général, en France, était qu'une alliance entre Édouard III et le Navarrais mettrait le royaume en péril et que rien ne devait coûter pour rompre cet accord. Jean II se laissa persuader.

Charles le Mauvais comptait assez d'amis ou de complices à la cour de France pour ne rien ignorer de ce qui l'intéressait. Dès la fin de janvier, il savait que le roi ne se montrerait pas intraitable. N'ayant plus à redouter un éclat soudain de la vengeance royale, il est possible qu'il ait mis peu de hâte à faire partir les messagers attendus par le duc de Lancastre. Les lettres de créance pour le chancelier de Navarre, Thomas de Ladit², et pour Friquet de Fricamps sont datées du 31 janvier³. C'est par un interrogatoire que subit en 1356 ce même Fricamps, pendant sa détention au Châtelet de Paris, que nous connaissons les détails du voyage de Bruges⁴, auquel prirent part également deux autres familiers de Charles le Mauvais, Pierre de la Tannerie et Jean de Bantelu⁵.

1. Secousse, *Recueil*, p. 27-32 (8 février 1354).

2. Thomas de Ladit, chantre de Chartres; arrêté à Paris, après la mort de Marcel, et massacré par la populace, le 12 septembre 1358, au moment où il était transféré de la prison du Palais dans celle de l'évêque. (*Grandes Chron.*, VI, 140.)

3. Pièces justif., n° IV.

4. Secousse, *Recueil*, p. 53.

5. Jean de Bantelu (Bantalu, Banthelu), écuyer, fut arrêté à Rouen, en même temps que le roi de Navarre, et enfermé au Châtelet de Paris avec Fr. de Fricamps. (*Grandes Chron.*, VI, 27.) Il figure sur la liste des partisans du roi de Navarre qui obtinrent, en 1360, des lettres de rémission. — Pierre de la Tannerie est sans doute le même que « Mess. Pierre de la Tavernie », mentionné

Par mesure de prudence, les quatre envoyés eurent soin de ne pas faire route tous ensemble; ils se partagèrent en deux groupes et ne se réunirent qu'au moment d'entrer en Flandre. Gautier de Bintree, le valet du duc de Lancastre, qui paraît être parti d'Évreux en même temps qu'eux, prit alors les devants de façon à arriver le premier à Bruges¹. Le chancelier et Fricamps étaient porteurs de lettres adressées par leur maître au comte et à la comtesse de Flandre; dans l'une de ces lettres, il était question d'une somme d'argent à emprunter, et des bijoux avaient été remis à P. de la Tannerie et à Jean de Bantelu pour servir de gage à l'emprunt.

La députation navarraise fut reçue très courtoisement par le duc de Lancastre. Bien qu'il se disposât à rejoindre l'armée du comte de Savoie, alors en guerre avec le dauphin, il offrait de renoncer à cette nouvelle chevauchée pour accompagner le chancelier de Navarre en Angleterre et le présenter lui-même à Édouard III. Il proposa simplement à Fricamps d'entrer au service des Anglais, lui disant qu'il pourrait devenir aussi bon Anglais qu'il avait été bon Français. Cette ouverture aurait été repoussée avec indignation. Le duc s'entretint ensuite secrètement avec le chancelier, dans l'embrasure d'une fenêtre; mais personne ne put surprendre un mot de leur conversation. En somme, bien que Lancastre eût les pouvoirs nécessaires pour traiter, rien ne fut conclu à Bruges. Pour des raisons que l'on soupçonne et que la suite des événements fera mieux comprendre, le chancelier de Navarre n'accepta pas de passer en Angleterre. En revenant de Bruges, il rapportait à son maître l'assurance formelle des bonnes dispositions du duc de Lancastre, prêt à le servir envers et contre tous, « excepté le roi d'Angleterre et le prince de Galles, son fils, » et l'offre d'un secours personnel de 200 hommes d'armes et de 500 archers². Mais déjà il était aisé

dans les lettres de Jean II, confirmatives du traité de Valognes, parmi les nombreux Navarrais auxquels le roi de France accorda son pardon. (24 sept. 1355. — Secousse, *Recueil*, p. 582.)

1. Secousse, *Recueil*, p. 53. Le passage de l'interrogatoire qui concerne G. de Bintree n'est pas clair. Il en ressort seulement que le valet de Lancastre se sépara des envoyés navarrais au moment de pénétrer en Flandre.

2. Secousse, *Recueil*, p. 54 : « ... et aussi qu'il deist au Roy de Navarre que il li aideroit à 111 hommes d'armes et 500 archers, se il avoit besoing de li... » Je crois qu'il s'agit là d'un secours personnel, mais non d'un secours immédiat,

de reconnaître qu'après avoir fait les premiers pas Charles le Mauvais cherchait à se dérober, se souciant peu de préciser les conditions d'une alliance dont il n'attendait plus aucun avantage.

Les envoyés du roi de Navarre le retrouvèrent à Mantes, où se poursuivaient, depuis quelques jours, les négociations qui devaient aboutir au traité du 22 février. Elles étaient même assez avancées au moment du retour des quatre commissaires envoyés à Bruges, c'est-à-dire vers le 10 ou le 12 février. Le vendredi 21 février, — la veille de la signature du traité, — Charles le Mauvais dépêcha au duc de Lancastre deux valets à cheval pour lui dire de différer jusqu'à dix jours après les Brandons, — soit jusqu'au 12 mars, — toute intervention armée en sa faveur. Ce délai s'imposait, les négociations en cours devant le retenir à Mantes plus longtemps qu'il ne l'avait présumé¹.

Il est à remarquer que c'est le roi de Navarre lui-même qui, dans une lettre écrite peu après, résume ainsi, à sa façon, les termes du message²; mais, même en admettant cette version, la plus favorable pour lui, un simple rapprochement de dates suffit à faire éclater sa duplicité. Le traité avec le roi de France devant être signé le lendemain, une entente avec les Anglais n'avait plus de raison d'être, et il eût été loyal de ne pas prolonger l'équivoque. Mais, en réalité, et comme le duc de Lancastre le lui reprochera plus tard, le Navarrais avait poussé la dissimulation beaucoup plus loin et tenu un langage bien différent³.

L'œuvre des négociateurs était achevée depuis une semaine au moins, lorsque Charles le Mauvais prit de nouveau la plume, — le 1^{er} mars, — pour informer le duc de la conclusion de la paix⁴. Il se louait de tout le monde : des deux reines, — Jeanne, sa tante, et Blanche, sa sœur, — qui s'étaient entremises en sa

car c'est seulement en Angleterre que le duc de Lancastre pouvait trouver ces 200 hommes d'armes et ces 500 archers.

1. Pièces justif., n° V.

2. Ibid.

3. Nous n'en sommes pas réduits sur ce point à des conjectures, car cette lettre du 21 février doit être celle qui est conservée dans le manuscrit Cotto-nien et publiée par Kervyn (p. 358-359), sous la date du 26 février. Quelle que fût la fourberie du roi de Navarre, il n'aurait jamais pu écrire une semblable lettre quatre jours après la conclusion du traité.

4. Pièces justif., n° V.

faveur avec beaucoup de zèle, du cardinal de Boulogne comme des autres conseillers de Jean II, du roi de France lui-même, en qui il avait trouvé « toute raison ». Le meurtre du connétable était pardonné. Tout ce qu'il avait jamais réclamé, il l'obtenait. En Normandie, particulièrement, sa situation devenait très forte, par la cession de près d'une moitié du Cotentin. Pouvait-il refuser « raison du roi », puisque celui-ci « la lui offrait » ? Dès lors, tous les préparatifs faits pour lui venir en aide devaient être contremandés. Sa reconnaissance était grande envers le duc de Lancastre, dont, à l'occasion, il servirait les intérêts de tout son pouvoir et avec un égal dévouement. Il terminait par un avertissement où l'on a quelque peine à ne pas sentir une pointe d'ironie. Comme il ne voulait à aucun prix que les Anglais souffrissent de dommage à cause de lui, il faisait savoir au duc que « les ports, spécialement ceux où les gens de monseigneur supposaient que les Anglais penseraient mieux descendre, étaient de nouvel bien grossièrement garnis et renforcés de vaisseaux et de gens ».

Le lendemain, 2 mars, il écrivait au roi d'Angleterre, pour le même objet, une lettre beaucoup plus courte, plus sèche, qu'il suffit d'indiquer¹.

Le traité de Mantes était un échec pour l'amour-propre des Anglais. Nous ignorons quelle fut l'impression d'Édouard III, mais le duc de Lancastre en éprouva une mortification assez sensible. Il reste de lui deux lettres fort significatives, écrites peu après l'événement, et, quoiqu'il affecte de s'y montrer beau joueur, il ne parvient pas à dissimuler complètement son dépit.

Dans sa réponse au roi de Navarre (13 mars)², il témoigna, non sans vivacité, la surprise que lui avait causée un dénouement si contraire à ses prévisions et qu'il avait connu de bonne heure par une autre voie. Le cardinal de Boulogne avait été le premier à lui annoncer (10 mars) le succès des négociations auxquelles il avait eu la plus grande part³. Rien, dans les déclarations antérieures de Charles, ne permettait de supposer qu'il fût à la veille de se réconcilier avec son beau-père. Le duc de Lancastre ne manquait pas à ce propos de mettre le Navarrais en

1. Kervyn de Lettenhove, *op. cit.*, p. 359-360.

2. Pièces justif., n° VI.

3. Ibid.

contradiction avec lui-même. A lire sa dernière lettre, — celle du 1^{er} mars, — il aurait écrit dès le 21 février de surseoir à tous les préparatifs faits pour le secourir. Or, à cette date, il mandait, au contraire, de continuer les armements commencés, sans avoir égard aux négociations ouvertes avec la cour de France.

Le cardinal de Boulogne, si empressé à communiquer au duc de Lancastre une nouvelle désagréable, avait eu, au moins en apparence, un autre motif de lui écrire. Il l'informait qu'il serait en personne à la « journée » ou conférence, ordonnée par le roi de France pour traiter du renouvellement de la trêve qui était sur le point d'expirer¹. Mais l'heureux négociateur de Mantes ne s'était point fait faute d'insister sur un succès diplomatique, dû à son habileté, et qui contrariait si fort les projets des Anglais. Le « pertuis » par où ils avaient espéré se glisser en France se trouvant « étoupé », c'est-à-dire bouché, il fallait chercher une autre voie pour pénétrer au cœur du royaume. Le duc convenait de bonne grâce que de ce côté il n'y avait plus rien à tenter, mais les Anglais sauraient bien découvrir un autre passage, et il rappelait le dicton populaire : « Souris qui n'a qu'un pertuis est souvent en péril². »

Le cardinal, qui se piquait d'être, lui aussi, homme d'esprit, voulut avoir le dernier mot. Dans une lettre écrite quelques semaines plus tard (8 avril)³, il feignit de comprendre à merveille le sentiment qui avait porté le duc de Lancastre à offrir ses bons offices et son appui au roi de Navarre. Assurément, Lancastre trouverait des amis aussi empressés et aussi dévoués s'il lui arrivait, quelque jour, de faire mourir l'un des amis les plus chers du roi d'Angleterre. Il était libre d'en faire l'essai. La plaisanterie eût pu être plus légère. Relevant l'allusion à la souris qui doit connaître plusieurs « pertuis » sous peine d'être en péril, il se borna à répondre que tous les passages donnant accès dans le royaume étaient bien gardés. Au demeurant, il regrettait fort que

1. Il s'agit de la conférence, ou plutôt des conférences de Guines, qui aboutirent au renouvellement de la trêve pour un an (6 avril 1354). Voy. Rymer, Record edition, III, p. 276-277 : « De treugis cum Francia a data presentium ad primum diem Aprilis proximo anno, duraturis. » — « Comme nous eions esté assembléz par pluseurs journées par devant Reverent Piere en Dieu, Monsieur Guy de Boloigne, cardinal de Pors et mediatour entre nous en ceste partie, etc. »

2. Pièces justifiées, n° VII.

3. Kervyn de Lettenhove, *op. cit.*, p. 360-361.

le duc ne pût assister à la conférence où Anglais et Français allaient se rencontrer pour travailler au maintien de la paix¹. « Si Dieu plest, disait-il en terminant, briefment vous verrons, et coment que vous tenson (tançons) maintenant par lettres, certainement nous ferrions volontiers et de coer tousjours ce que vous voudriés. »

II.

Un document important reste à examiner, qui ne se rattache pas directement, il est vrai, aux négociations entamées par Charles le Mauvais avec les Anglais après l'assassinat de Charles d'Espagne, mais dont la date incertaine n'est pas postérieure de beaucoup à ces mêmes négociations. Selon toute probabilité, il se rapporte à l'une des deux années 1354 ou 1355. Je veux parler d'un projet de traité à intervenir entre les Navarrais et les Anglais pour la conquête et le partage du royaume de France. Ce projet, conservé dans le même recueil manuscrit que les lettres utilisées jusqu'ici, semble faire corps avec elles. C'est également une copie du xiv^e siècle, d'une écriture anglaise, et sur la provenance de laquelle aucun doute n'est possible. « Ceste copie », dit une courte note placée en tête, « feust trovée entre les lettres de Navarre, escrite de la main l'evesqe de Loundres. »

Voici, article par article, un résumé de cette sorte de *memorandum*, remarquable par la précision avec laquelle sont énoncées les prétentions du roi de Navarre et les concessions qu'il croit devoir faire. On sait que, dans sa correspondance secrète, Charles le Mauvais usait volontiers de pseudonymes; dans la pièce en question, il se qualifie de *cadet (mainsné)*, tandis que le roi d'Angleterre est appelé *l'aîné (ainsné)*.

1. Une alliance perpétuelle existera entre les deux parties contractantes, contre toutes personnes, excepté le roi d'Aragon².

2. Les deux alliés ne feront jamais paix, trêve, ni accord l'un sans l'autre.

1. Le duc de Lancastre ne figure pas, en effet, parmi les commissaires anglais envoyés par Édouard III aux conférences de Guines.

2. Un traité d'alliance avait été conclu entre Jeanne, reine de Navarre, et Pierre, roi d'Aragon, à Conflans, près de Paris, le 27 août 1349. (Bibl. nat., Duchesne, 107, fol. 291. Copie moderne.)

3. *Le cadet* gardera la « terre » qu'il « tient », et il aura de plus tout le duché de Normandie, c'est-à-dire tout ce que le roi de France occupe actuellement, et ceci en compensation du comté d'Angoulême et de plusieurs rentes dues sur le trésor;

Les comtés de Champagne, de Brie et de Bigorre, qui lui appartiennent par vraie succession et font partie de son héritage;

Les comtés de Toulouse et de Chartres, avec toutes leurs dépendances;

Le Carcassès, les terres de Béziers, de Montpellier et d'Aigues-Mortes jusqu'aux montagnes d'Aragon, de Comminges et de Foix; d'Aigues-Mortes, la nouvelle frontière remontera au nord par Beaucaire et Viviers, pour aboutir en ligne droite vers Massailles, à l'extrémité opposée du comté de Toulouse, sans toucher à l'ancien duché de Guyenne¹.

1. Je transcris textuellement ce dernier paragraphe : « *Item*, les terres de Carcassès, de Bediers, de Montpellier, d'Aigemort jusques as montaignes d'Arragon, de Comenges et Ffois, et d'Aigemort, retournant par Bel[cayre] et par Viviers, jusques à l'autre part de la contée de Tholouse, droit à Massalle, sanz rien toucher à la duchée de Guyenne auncient. » — Après *Bel*, il y a un trou dans le parchemin, mais la restitution *Bel[cayre]* paraît absolument légitime. — Le manuscrit porta *Massal*; or, dans les manuscrits anglais du ^{xiv}^e siècle, le signe abrégatif tient lieu d'une lettre ou de deux au plus (Massale, Massalle ou Massalhe). Je crois qu'il s'agit de Masseilles, Gironde, arr. de Bazas, cant. de Grignols. Cette localité, qui occupe un des points culminants du département de la Gironde (cote 147), a, en effet, très sensiblement la même latitude que Viviers (*par Viviers... droit à Massalle*). Elle n'a pas de passé historique; on n'y voit aucune trace d'anciennes fortifications, et l'on peut être surpris de la mention dont elle est ici l'objet. Mais il est certain qu'au ^{xiv}^e siècle il existait, pour la délimitation des provinces, des points de repère que nous sommes loin de tous connaître aujourd'hui. Le moine de Malmesbury, qui a établi d'une façon si précise l'itinéraire du prince de Galles dans sa chevauchée de 1356, a soin de noter, à propos d'une autre localité également peu importante (Lury, Cher, arr. de Bourges, ch.-l. de cant.), qu'elle marquait la limite du duché de Guyenne : « Postea (28 août) venit per unam antiquam villam et muratam tamen fractam, quod (quæ) vocatur Lury; ibi enim finis esse solebat ducatus de Gyen in illa parte. Postea transivit unam aquam quæ dividit ducatum et regnum Franciæ, et vocatur Cheri, et pernoctavit in villa de Virizon. » Sur le territoire de la commune actuelle de Masseilles était située l'abbaye cistercienne de Fontguillem; c'est près de cette abbaye qu'au mois de novembre 1355 s'effectua la rentrée en Guyenne d'une partie de l'armée du prince de Galles. — Voici les formes anciennes de Masseilles que j'ai pu relever : Marsselhes (1277), *Cartul. de Saint-Seurin de Bordeaux*, éd. Brutails, p. 368; — Masseilhas (1313), *Arch. hist. de la Gironde*, II, 315; — Massailhe; Masselhas (1316), *ibid.*, II,

4. Toutes les terres énumérées ci-dessus seront tenues du roi d'Angleterre à un seul hommage et à la charge des « devoirs accoutumés », excepté le comté de Bigorre, pour lequel ni le *cadet* ni ses successeurs ne feront jamais hommage et n'acquitteront aucun service.

5. On fera à la « veuve blanche », c'est-à-dire à Blanche de Navarre, veuve de Philippe VI, l'assiette du restant de son douaire, en terre prise du roi d'Angleterre.

6. Un an après que *l'aîné* aura été couronné roi de France et qu'il sera maître de Paris, de Reims et de la totalité ou de la plus grande partie du royaume, il payera au *cadet* 100,000 florins d'or qui lui sont dus sur le trésor pour plusieurs arrérages.

7. Deux ans après son couronnement, *l'aîné* payera à Blanche de Navarre 100,000 florins d'or pour certains joyaux qu'on lui retient indûment.

8. Les deux frères du *cadet* « serviront bien », et *l'aîné* leur « fera bien, selon leur estat ».

9. En raison du tort que le roi de France lui a causé, de ses dénis de justice à son égard, *le cadet* renonce en faveur de *l'aîné* à tous ses droits à la couronne de France. Il le reconnaîtra pour son souverain seigneur et lui fera hommage. Tous ceux qui tiennent le parti du *cadet* devront se conformer à son exemple, sous peine de rébellion.

10. Les deux alliés uniront leurs efforts et supporteront en commun les frais de la guerre, en conquérant les terres qui doivent appartenir à chacun d'eux. Les opérations militaires commenceront par la conquête de la Normandie, effectuée pour le compte de *l'aîné*; après quoi, les deux princes marcheront ensemble sur Paris, selon ce qui semblera bon à *l'aîné*.

323; — Masselhes (1406), *ibid.*, X, 73; — Massalles (1684), *ibid.*, VII, 372; — Maceilles (1698), *ibid.*, XIII, 548. — Massalle ne saurait être identifié ni avec Massals (Tarn), ni avec Massels (Lot-et-Garonne). La première de ces localités est située en plein Albigeois; la seconde, moins connue encore que Masseilles, n'est desservie par aucune voie de communication fréquentée au moyen âge. Par « duché de Guyenne ancien », il faut entendre, semble-t-il, le duché de Guyenne des Plantagenets et y comprendre, par conséquent, l'Agenais et une partie du Périgord; mais on aurait tort, sans doute, de trop presser un texte, où il est fort possible que Charles le Mauvais ait laissé subsister à dessein quelque équivoque, favorable à ses projets.

11. *L'aîné* et ses gens ne causeront aucun dommage aux terres, ni aux sujets du *cadet*.

12. Au cas où *le cadet* mourrait avant la réalisation de ce plan, et sans laisser d'« hoir de son corps », ses frères lui seront substitués et seront substitués l'un à l'autre, le cas échéant, dans l'ordre de primogéniture.

13. Les amis, alliés, serviteurs et partisans du *cadet*, qui éprouveront quelque dommage pour avoir servi sa cause, en seront indemnisés par *l'aîné*, dans le plus bref délai, sur les conquêtes qu'il aura faites.

Rien ne dévoile mieux les secrètes convoitises du roi de Navarre qu'un tel programme, et l'intérêt en serait encore grand, lors même qu'il n'aurait jamais été transformé en un instrument diplomatique. C'est beaucoup qu'il ait été formulé avec autant de décision. Charles le Mauvais avait, il est vrai, et il a parfois affiché de plus hautes prétentions. Petit-fils de Louis le Hutin, il aspirait au trône dont sa mère avait été exclue¹, et, sans se poser ouvertement en rival des Valois, il caressa toujours l'espoir de les supplanter.

Toutefois, comptant plus sur les événements que sur des revendications qu'il eût été impuissant à soutenir, il savait dissimuler ses visées ambitieuses, surtout quand il s'agissait de ne pas rebuter un puissant allié. C'est ainsi que, dans ses négociations avec Édouard III, il ne fait aucune difficulté de le reconnaître pour roi de France, bien qu'il tînt ses propres droits à la couronne pour bien supérieurs à ceux du monarque anglais². Sans doute, il se flattait de recouvrer quelque jour ce qu'il était contraint d'abandonner. Maître de près de la moitié du royaume, il eût traité d'égal à égal avec son suzerain, en attendant une occasion favorable pour le dépouiller. Tout au moins lui eût-il arraché sans trop de peine Paris, le siège du gouvernement, et

1. *Chron. de Froissart*, éd. Siméon Luce, t. V, p. 98 : « ... et donna adonc assés à entendre à ses parolles que, se il voloît calengier le couronne de France, il monsteroit bien par droit que il en estoit plus proçains que li roi d'Engleterre ne fust. » — Cf. *Chronographia regum Francorum*, éd. Moranvillé, t. II, p. 267-268. — Secousse, *Mémoires*, p. 5-6. — P. Viollet, *Hist. des instit. polit. et admin. de la France*, t. II, p. 70-71.

2. Voy. la note précédente.

Reims, la ville du sacre, se faisant peut-être, par un de ces revirements qui lui coûtaient si peu, le champion de la cause nationale. Quelle que soit la valeur de ces conjectures, le document analysé plus haut paraît bien traduire la pensée intime de Charles le Mauvais.

On en trouve la preuve dans les articles signés, le 1^{er} août 1358, par les plénipotentiaires des rois d'Angleterre et de Navarre et destinés à servir de base à un traité d'alliance entre les deux souverains¹. Évidemment, les propositions faites ou acceptées par Charles le Mauvais en 1358 ne sont pas aussi avantageuses pour lui que celles qui viennent d'être résumées, mais elles procèdent de la même inspiration. Le projet retrouvé parmi les « lettres de Navarre », et dont il reste à déterminer la date, ne saurait appartenir, comme je l'ai déjà dit, qu'à l'une des deux années 1354 ou 1355. Rien n'y rappelle les événements considérables qui se succédèrent les années suivantes et auxquels le roi de Navarre se trouva mêlé au moins indirectement ; aucune allusion n'est faite ni à sa captivité, ni à celle de Jean II, ni à la situation du royaume au lendemain de la défaite de Poitiers. Tout indique au contraire que ce document a été rédigé peu de temps après la paix de Mantes. Charles le Mauvais s'attribue à lui-même la Normandie en compensation du comté d'Angoulême et de certaines rentes sur le trésor qui ne lui ont pas été payées. Or, on sait qu'au cours des négociations de Mantes on avait admis, sans l'énoncer formellement dans le traité, le principe d'une indemnité, d'une « récompense », pour le comté d'Angoulême². Quant aux rentes sur le trésor dont les arrérages n'avaient

1. Rymer, III, 228 (avec la date fausse du 1^{er} août 1351). Secousse (*Recueil*, p. 318, n. 1) a le premier relevé cette erreur et proposé de lire : 1^{er} août 1358. S. Luce a repris la démonstration de Secousse, qui est absolument concluante (*Négociations des Anglais avec le roi de Navarre pendant la révolution parisienne de 1358*. Paris, 1875, in-8°. Extrait des *Mémoires de la Soc. de l'hist. de Paris et de l'Ile-de-France*, t. I). La date de 1358 paraît douteuse au P. Denifle. (*La Désolation des églises de France*, t. II, 1^{re} part., p. 177.) On ne voit pas bien pour quels motifs elle devrait être rejetée. Je n'ai pu retrouver au Public Record Office l'original, sans doute déjà en très mauvais état, lorsque Rymer l'a publié. Il a pu disparaître depuis cette époque. Un certain nombre de pièces, de la catégorie des *Diplomatic documents*, sont aujourd'hui fort endommagées, pour des causes diverses, et à peine utilisables.

2. Secousse, *Mémoires*, p. 47. Le comté d'Angoulême fut réuni à la couronne

jamais été acquittés, elles faisaient l'objet d'un article spécial. Mais sur bien des points le traité avait été mal exécuté, et certaines clauses accessoires qui n'y figurent point, mais dont la réalité n'en est pas moins certaine, n'avaient pas été mieux observées¹. Il convient enfin de relever ce détail capital, qu'on s'expliquera mieux dans un instant, que le projet d'alliance nous est connu par une copie « de la main de l'évêque de Londres ».

Mécontent de l'inexécution des engagements pris à son égard, Charles le Mauvais sortit de France au mois de novembre 1354, et, non sans quelque mystère, se rendit à Avignon, à la cour du pape². Il s'y rencontra, — il est difficile de voir là une coïncidence fortuite, — avec l'ambassade extraordinaire envoyée par Édouard III pour répondre à l'appel d'Innocent VI, qui, contre toute espérance, s'efforçait de rétablir une paix durable entre d'irréconciliables adversaires. De cette ambassade faisaient notamment partie le duc de Lancastre et l'évêque élu de Londres, Michel de Northburgh³. On sait que le roi de Navarre, après avoir feint de quitter Avignon avec toute sa suite, y rentra à la dérobée et pendant plus de quinze jours multiplia les conférences secrètes avec le duc de Lancastre⁴. Ces entrevues avaient lieu la nuit, tantôt dans la demeure du cardinal d'Arras, tantôt dans celle du cardinal de Boulogne⁵. Charles le Mauvais ne s'attarda

par des lettres du mois de mai 1354. (*Op. et loc. cit.*, n. 4.) Cf. Secousse, *Recueil*, p. 42.

1. Secousse, *Mémoires*, p. 47-48.

2. *Grandes Chron.*, VI, p. 13-14 : « Item, assez tost après, c'est assavoir environ le moys de novembre, l'an dessusdit, le roy de Navarre se parti de Normendie et s'en ala *latitant* en divers lieux jusques à Avignon. »

3. Voy. la composition de cette ambassade dans Rymer, *Record éd.*, III, p. 283. « De tractatu cum ambassiatoribus Franciæ coram Papa continuando. » (Rockingham, 18 août 1354.)

4. Secousse, *Mémoires*, p. 52.

5. *Ibid.* Le cardinal d'Arras est Pierre de Colombiers, successivement évêque de Nevers et d'Arras, cardinal-prêtre du titre de Sainte-Susanne, et enfin évêque d'Ostie et de Velletri. Il était neveu du cardinal Pierre Bertrand. Il avait été élevé au cardinalat par Clément VI, le 26 février 1344. Innocent VI le nomma évêque d'Ostie et de Velletri en 1355. Le cardinal de Boulogne (Guy d'Auvergne, archevêque de Lyon, cardinal-prêtre du titre de Sainte-Cécile, puis évêque de Porto et de Sainte-Ruffine) était tombé en disgrâce peu de temps après le traité de Mantes, comme tous ceux qui avaient pris part aux mêmes négociations. (A. Du Chesne, *Hist. de tous les cardinaux français*. Paris, 1660, in-fol., p. 501, 525.)

point à de vaines récriminations contre Jean II. Comme après l'assassinat du connétable, il sollicita l'appui et l'alliance des Anglais; il alla même beaucoup plus loin, puisqu'il leur communiqua tout un plan pour le démembrement et le partage du royaume de France. Il est très vraisemblable, en effet, que le projet copié de la main de l'évêque de Londres a vu le jour aux conférences d'Avignon et qu'il y a été discuté. Approuvé par le duc de Lancastre, il fut soumis à Édouard III, et c'est sans doute pour le convertir en un traité formel, — avec des modifications probables, mais au sujet desquelles on ne peut même pas émettre de conjectures, — que, quelques mois plus tard, un des agents du Navarrais, Colin Doublel, fut envoyé en Angleterre¹. Malgré les protestations les plus solennelles d'Édouard III, répudiant tout concert avec le roi de Navarre², il semble bien qu'une entente ait existé entre eux à cette époque et qu'elle se soit faite sur les bases précédemment indiquées³.

Au mois d'août 1355, Charles le Mauvais débarquait à Cherbourg, avec une armée, pour y recevoir le roi d'Angleterre, dont la venue était attendue⁴. Les opérations devaient commencer par la Normandie, comme le portait un article du projet. Encore une fois, le danger fut conjuré, grâce à des négociations habiles, dont Jean II prit l'initiative, grâce surtout à la défection du roi de Navarre, qui abandonna son allié pour signer le traité de Valognes (10 septembre), par lequel il obtenait pleine satisfaction⁵.

La rupture de l'alliance anglo-navarraise causa une joie très

1. Secousse, *Mémoires*, p. 51. — Colin Doublel est cet écuyer qui fut mis à mort, lors de l'arrestation du roi de Navarre, pour avoir voulu porter à Jean II un coup de dague.

2. Rymer, III, p. 329.

3. Il est certain qu'à Avignon le roi de Navarre et le duc de Lancastre ne se bornèrent pas à un simple échange de vues. L'un des manuscrits de la Chronique de G. Le Baker de Swynebroke offre une variante intéressante que M. Maunde Thompson a donnée en note : « ... Anno supranominato [1354], invocato presenti sacramento altaris, [Rex Navarre] *juravit fidelitatem regi Anglie, quam dominus dux Lancastrie, apud Avinioniam, sibi securitate interposita suscepit.* » Il est vrai que le chroniqueur, intervertissant l'ordre chronologique, place le serment de fidélité avant l'assassinat du connétable; mais le fait n'en subsiste pas moins et l'erreur de date est facile à corriger.

4. Secousse, *op. cit.*, 51, 55.

5. *Ibid.*, 56-58.

vive au roi de France, qui se réconcilia avec son gendre dans une séance publique tenue au Louvre (24 septembre). Réconciliation trompeuse et éphémère, car au moment même où elle s'affirmait avec le plus d'éclat, le roi de Navarre ourdissait de nouvelles intrigues.

Les événements qui se déroulèrent au cours des années suivantes permettent sans doute de mieux pénétrer le caractère du roi de Navarre. Ils ne nous apprennent rien cependant que les négociations de 1354 et de 1355 n'aient indiqué déjà avec une suffisante clarté. Du premier coup, Charles le Mauvais donne sa mesure et se révèle tout entier, avec son ambition démesurée et ses rancunes impitoyables ; prêt à tout pour les satisfaire, à nouer des intelligences avec les ennemis du royaume, comme à y déchaîner la guerre civile. Son attitude, à la fois provocante et pleine de dissimulation, ses desseins, avoués ou secrets, ne peuvent que tenir en éveil la défiance du roi de France jusqu'au jour où un mot imprudent, un faux bruit peut-être, déterminera l'explosion d'une colère longtemps contenue.

R. DELACHENAL.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

I.

18?-26 janvier 1354.

*La credence baillée à Gautier de Byntre de dire au Roi de Nauverre de par
Monseigneur le duc de Lancastre, son cousin.*

(British Museum, Cotton., Caligula, D. III, n° 64. — Copie du xiv^e siècle.)

Primes, de dire quant la lettre nous vint, de lui mercier de par nous de ce q'il si fiablement nous ad requis, si come est contenuz en noz lettres de ce une partie.

Item, de dire au dit Roi coment nous sumes moult empeschéz des grantz busoignes que nous avons entre mains ès parties où nous sumes, si come nous avons auxi touché en noz dites lettres en general, mes ce point volons que à lui seit déclaré en especial, coment nous sumes envoïé de par le Roi Monseigneur affaire nostre poair que une bonne pees soit faite entre la mier et le filz de Henaud et de Holand, et bien seit come près il nous appartient¹, et sur ce coment nous avons pris une journée ove l'une partie et l'autre, ove lour conseil et plusours de leurs amis et de grantz seignurs devoient estre, et coment nous avons grant espoir que si nous y seions ils ferront bone accord entre eux si Dieu plect; mes toutes cestes choses lessées, si nous sachons qu'il busoigne de nous, nous serons appa-railléz de lui servir, et coment nous serrons à Brugges le vendredy ou le samedy proschein devant la Chandelure, pur encontreer ceux qi vendront de par le dit Roi, et sur ce nous taillerons de lui faire tout l'eide que nous purrons saunz nulle faintesie, etc.

(Le reste a été publié par Kervyn de Lettenhove, *Froissart*, XVIII, p. 356-357.)

1. Ceci indiquerait que, dès cette époque, Guillaume, comte de Hollande et de Hainaut, était fiancé avec Mahaut, fille du duc de Lancastre, qu'il n'épousa, semble-t-il, qu'en 1357. (*Fragments inédits de la Chron. de Jean de Noyal*, publ. par A. Molinier dans l'*Annuaire-Bulletin de la Soc. de l'hist. de France*, 1883, p. 256.)

II.

Évreux, 18 janvier 1354.

Lettre du roi de Navarre au duc de Lancastre.(British Museum, Cotton., Caligula, D. III, n° 68. — Copie du XIV^e siècle.)

Très cher et très amé cousin. Je vous escriz nadgaires par mes lettres coment et pur queles causes j'ay fait mourir Charles d'Espaigne, jadiz connestable de Ffrance, et vous remenoie¹ par ycelles, sur amour, lignage et tout le bien que vous me povez vouloir, qu'il vous plect venir tantost à Guynes ou à Caleis au plus efforcement de genz d'armes et archiers que vous purriez, pur estre tout prest de moi eider et secourir tantost qe je le vous ferreie savoir. Si veulliez savoir, très cher cousin, qe, depuis qe mon message qui vous portoit les dites lettres est parti de moi, le Roi a envoié devers moi certaines messagers savoir si je avoueroie le fait, et je l'ai avouée plainement, disant que je en ma personne y ai esté et li fait faire (*sic*), et ce est verité. Si ai sceu qe pur ce le Roi me veult trop de mal et m'entent à porter damage et si ai esté avisée par aucuns mes amis qe s'il me poet tenir, soit par voie de traictié ou autrement, il me courroucera du corps et des biens, et a dit qu'il me desheritera, et touz les miens. Mais, très cher cousin, je n'en pense à garder et deffendre de tout mon pouvoir et ai ferme entencion de soustenir en ce mon fait contre lui et touz autres qui pur ce voudr[o]ient entreprendre contre moi, si hautment et si avant qe mon honneur y serra sauf, à l'ayde de Dieu, de vous et mes autres bons amis, et meiment de vous qui estes l'un des principals par qui je voudroie plus gouverner corps et honneur. Pur quoi, très cher cousin, je vous prie et acertes come plus puis, et si vous en requier par lignage et sur l'amour et tout le bien que vous me povez onques vouloir, ensi come autrefois ai fait, que hastivement, ces lettres veues, vous vous voillez traire ès ditz lieux de Guynes ou de Calais, et illoques vous faire et tenir le plus fort de gentz d'armes et archiers qe vous pourriez onques à fin de venir tantost en Normandie pur moi aider prestement et secourir, ou de faire guerre par delà, quant je le vous ferrai savoir, ou si tost qe

1. *Sic*. Une erreur de transcription me paraît probable : remen[te]voie, remen[br]joie ?

vous orrez nouvelles qe le Roi ara commencé à moi damagier. Et de ce, très cher cousin, ne me veulliez faillir, quar, à ceste feitz, en ce present fait où mon corps, mon estat et m'onneur dependent, il m'est bien mestier d'avoir l'aide de mes bons amis et de les cognoistre, et Diex sciet qe en tiel cas je ne vouldroie espargner corps ne chevance envers eux. Très cher cousin, je escriis sur ceste matire à mes très chers cousins le Roi d'Engleterre et le prince de Gales, ensi come vous verrez par copie de leurs lettres qe je vous envoie cy dedeinz enclose. Si vous prie moult chèrement qe mes [lettres] vous leur voulliez envoyer sanz delai par un vostre message, quar il purra mieltz et plus seurement passer qe message qe jeo y envoiasse. Et, très cher cousin, vous povez bien veier le busoigne qu'il en est. Si ne m'en veulliez faillir, quar Deux sceit qe sur touz je me fie en vous de mon corps, mon honneur et mon esta. Très cher et très amé cousin, ce choses me veuillez briement rescrire vostre bonne volenté. Le Seint Esperit vous eit en sa seinte garde. Donné à Evreux, le xviii^e jour de janvier.

III.

26-31 janvier 1354.

Lettre du duc de Lancastre au roi de Navarre.

(British Museum, Cotton., Caligula, D. III, n° 70. — Copie du xiv^e siècle.)

Mon très cher et très amé Seignur cousin, vous plese savoir que jeo ai resceuz unez autres lettre de vous à Malyns le xxvi^e jour de janvier, les queles fount mencion, come fesoient les autres, de la mort du conestable, et auxi en font mencion de ma venue à Caleys et à Guynes et de ce, Seignur, vous ai-je fait respouns par vostre vadlet et un des miens, les queux sont enforméz de cestes choses et des autres à vous dire, et à moi sur ce respouns reporter à une certeine journée, si come je vous ai plus pleinement certifiéz, et si soiez, très cher sire, certain qe sur les novels q'ils me reporteront de vous à la dite journée, toutes autres choses lessées, je me afforcerais de tout mon coer de vous conforter et servir à mon petit poair, et, très cher sire, jeo vous merci si de coer come jeo plus puisse de ce qe vous plust si amiablement à moi vostre volenté mander et si entierment vous affier en moy, et soiez certain, très cher sire, qe je n'esparnerei ne corps, ne chevance, de vous eider et servir, ove tout mon

petit poair et ove toute la haste qe je purrai, selonc les responses qe je averai de vous, et, chers sires, la cause pur quoi je ne viegne pas efforcement à Caleys, si est pur ce qe je entre autres sui jurréz à tenir les trewes, et, si je fesise guerre d'illoques en hors, homme purroit penser qe je ne fesise mie tout à point, car tout plein des gentz ne le saveront mie qe je le fesise pur cause de vous, et auxint ne sui-je mie bien purveu de vous servir en avant qe je ai esté en mon pays, le quel ne demande pas très grant delay, car je y serroi plus près et plus prest d'illoques pur vous eider qe de Caleis. Et, très cher sire, vous vous veuillez bien garder de ces trectéz et parlementz, car eles vous sont, come il me semble, en cas moult dotables, et est bien aparant qe par toutes les subtilitéz qe voz adversaires purront ymager et trover ils vous mettront devant par douces paroles et beales promesses à cele fin q'ils vous purront happer et prendre en lour laas et en lour engines, et pur ce qe vous estes garni par voz autres amis, voillez estre bien aviséz devant la main, car après vendroit l'avisement trop tard, et soiéz, Sire, ferme et de bon confort, et ne dotez qe vous ne trouverez assez des bons amis qui ne vous faudront point en ceste busoigne n'en autre uncore plus grant. Et, très cher sire, les lettres qe vous m'avez envoié pur mander à Monseigneur le Roi d'Engleterre et à Monseigneur le prince, je les ai tanttoust envoié. A Dieu, etc. Escript, etc.

Le ducs de Lancastre.

IV.

Évreux, 31 janvier 1354.

Le roi de Navarre au duc de Lancastre. — Lettres de créance pour Thomas de Ladit et Friquet de Fricamps.

(British Museum, Cotton., Caligula, D. III, n° 78. — Copie du xiv^e siècle.)

Très cher et très amé cousin. Pur acomplir le contenu de mes autres lettres qe je vous envoiai darrainement, je envoi devers [vous] mes messages, c'est assavoir mon amé et feal chancelier mestre Thomas de Ladit et mon amé et feal chivaler Ffriguet de Ffrigua[nt], pur vous dire pleinement tout l'estat de mon fait et toute ma volonté et entencion sur ycelui. Si vous pri, très cher cousin, qe vous voill[ez] ajouter pleine foi à eux come à moi meismes et les croire en tout ce q'ilz vous dirront de par moi, car je m'affi en eux de mon

honor et de mon estat plus avant qe en gentz qe j'ai, et sur ce q'ils vous dirront veulliez faire le mielleur à vostre avis pur mon honor, du quel certes j'ai en vous parfaite fiance. Très cher et très amé cousin, Nostre Seigneur vous eit en sa sainte garde. Donné à Evreux le darrein jour de janvier.

V.

Mantes, 1^{er} mars 1354.

Lettre du roi de Navarre au duc de Lancastre.

(British Museum, Cotton., D. III, n° 68. — Copie du xiv^e siècle.)

Très chers et très améz cousins, vendredi xxi^e jour de ffeverer, partirent de nous à Mante deux de noz valletz à cheval pour aller dever vous; et par chescun d'ycelx vous envoiasmes unes lettres contenant entre les autres choses qe le parlement qe nous avons à Mante ovesques les gentz de Monseigneur le Roi, il nous convenoit tenir plus long qe nous ne quidons pur certaines causes contenues en noz dites lettres, et pur ce vous escrissmes qe vostre arroi et ordenance qe vous faisez pur nous vous retardisiez et aloingnisiez jueques à x jours après la dimenche des Brandons, et qe dedeinz lors vous orriez senz faute certainnes et clères nouvelles de nous sur tout nostre fait. Ore est ainsi, très cher et amé cousin, qe parmy le grant travail et bon conseil de mes dames les Reines de Ffrance¹ et de nostre très cher cousin le cardinal de Boloigne et autres pluseurs bones gentz, et auxi parmy ce qe nous avons trouvé toute rayson en Monseigneur le Roy, nous sommes à accort ovesques lui par ainsi : qe, premier, le fait de la mort de Charles d'Espaigne, jadis connestable de Ffrance, et toutes les autres choses qui de se se sont ensuiez, ou pur ce ont esté faites, il acquite et pardonne bonement à nous et à touz noz aidantz et confortantz, si come est plus au plain contenu en ses lettres donnéz sur ce, et après il nous a baillée et delivré reaument et de fait, ou duchié de Normandie, en lieux molt bien seanz à nous, les heritagez en quoi il nous estoit tenuz et auxi nous ad satisfait de toutes les sommes des deniers qu'il nous devoit. Molt d'autres bons poinz a pour nous en l'accort d'entre nous, les quels pur cause de brieté nous ne vous escrivons pas à present, mais

1. Jeanne de Navarre, tante de Charles le Mauvais, veuve de Charles IV le Bel, et Blanche de Navarre, sœur de Charles le Mauvais, veuve de Philippe VI.

nous vous escrivons le plus principal, si come raison est, quar certes, très cher et amé cousin, nous cognoissons molt bien l'amour, confort et bone volenté que nous avons trové prestement en vous, dont nous vous mercions très chèrement, et vous promectons laiaument qe à touz jours vous nous trouverez bien prest et en grant desir de faire pur vous toutes choses qe en ce monde faire purrons et devons par honneur, car, en verités, nous nous y reputons pur grantement tenuz. Très cher et amé cousin, nous sommes à accort ovesques Monseigneur le Roi, si come cy dessus est dit. Si ne voudrions pur riens que souz l'ombre de nostre fait il preist aucune damage, quar vous savez q'il nous seroit tourné à si grant mal et blame qe jammés n'en serroions lavéz, et par Dieu, beau très cher père, nous tenons fermement que vous ne le voudriez pas, ne aussi qe nous eussions reffusé rayson de Monseigneur le Roi, puis q'il la nous offroit. Pur quoi nous vous faisons savoir et prions chèrement qe tout l'armée et apparaille qe fait aviez pur nous, vous laissez et deffaciez du tout, quar il n'en n'est mais mestier, Dieu mercie, et en tant come vous avez travaillé et fraié pur nous grandement, par ma foi, très cher père, tout ensi ferrons-nous pur vous de corps et de chevance, quant vous voudriez, en touz les cas qe faire purrons saunz blame. Très cher cousin, nous ne voudriens qe en la fiance de nous, ne pur nostre fait, aucune de voz gentz de par delà preissent damage, et pur ce vous faisons savoir certain qe les portz de Normandie, especialment ceux où les gentz de Monseigneur le Roi pensoient que vous pensiez mieulz descendre sont de novell bien grossement garniz et enforciez de navire et des gentz. Très chers et très améz cousin, Nostre Seigneur vous ait en sa saint garde. Escript à Mante samedy vigile des Brandons.

VI.

Londres, 13 mars 1354.

Lettre du duc de Lancastre au roi de Navarre.

(British Museum, Cotton., Caligula, D. III, n° 64. — Copie du xiv^e siècle.)

Très chers et très amés sir et cousins, nous avons receu voz lettres, les quelles nous vindrent mardy le xi^e jour de march à Londres contenuz¹, entre les autres choses, ensi come vous estes acordé et

1. Contenant.

paissée au Roi vostre seigneur par III certains pointz dont d'aucun fait me[n]cion par voz dicte lettre, la quele pais et accord nous aviens entendu par le cardinal de Bouloigne [le quel] le jour devant la presentation de voz lettres le nous signifia o aucun mos revelleus¹ poingnans sur vostre fait² contenans³ en ycelles. Dou quel accord, très chers sires, certainement nous avons esté, sommes et serrons très miervilleus tant come nous vivrons, et ce n'est pas miervelle selonch c'on puet considerer ès choses qui furent desrainnées⁴ et aussi les mandementz premiers, mogens et dierrains, par les II vallés à cheval. Très chers sir, vostre dierraines lettres faisant mencion dou boin accord que fait avez continnent qe vous nous scrisistes par les II vallés à cheval qe nous deussiens tardier et soustrair nostre arroy et nostre armée jucques à x jours après la dimence des Brandons, et qe là en dedens vous nou[s] senefiere clerement la perfection de vostre fait, au quel nous disons que, — sauve la grace de vous, — ensi ne se contenoit mie ès dites lettres, les quelles li doi vallés aportèrent, ainschois parloient très clerement que coment vous feussez en parlement parmy vostre cousin le cardinal, ma dame la Roine Johanne et plusurs autres, que se melloient du fait, jà pur ce ne lassesiens que nous ne feussions tout dis ordeinné et purveu de vous, au plus efforcement que nous purriens, venir eider et securrir, et sur ce vous escrismes les suans⁵, chers cousins, par les II messages, entre les autres choses, que nous estoions touz appareilléz, noz gentz et nostre arroy, et en ce point demourriens fermement jucques à l'eur qe vous nous manderiens (*sic*), et ensi avons tout dis esté à tout v° hommes d'armes et II archiers et sur le meer jucques à tant que vous nous avez mandé que vous y estes accordé. Très chers sir, ytant sachiez que nous pensons, si nous et nostre compaignie eussions esté delés vous, vostre pais et vostre accors n'en feussent de riens amenri⁶, ainschois tennons que à l'ayuwe de Diu vostre accors et vos honnurs en feussent essauchiéz, et vraiment, très chers sir, un peu sommes-nous tourblé que les parlens et les mandementz de par vous ne s'ensuient mie à effeccion d'uevre qui

1. Vifs, piquants, ironiques.

2. Touchant vostre fait.

3. Contenus.

4. Racontées, exposées, échangées. — Cf. le verbe *deraisnier* qui a ces divers sens.

5. Les suivants.

6. Amoindri.

puisse, ne doive plaire. Biaux, très dous sir, de tant sommes joiant ¹ que en nous n'a eu, s'il plaist à Diu nulle defaute, et vous prions et ramentevons à memoir d'une lettre que nous receumes de vous à Mallines, la quelle contenoit que vous aviez tout plain de boins amis qui bien vous amonestoient et enfourmoient, et par les quelles vous estiés bien garnis, que coment vous trouveziez ou pensier trouver pais ou accors au Roi vostre seigneur, vous tenniés que eu cas la fin en menret² que essilh et dextruccions pur vous et pur vos amys. Ore prions Dieu que vous puissiez avoir voz ditz amis bien owy et bien entendu et que vous soiez si bien garnis et enantis³ sur vostre fait que vous n'aiez busoigne d'avoir remembrance du conselx ne des garnimentz que on vous souvent pur bien et pur honneur mis (*sic*) devant pendant les choses dessus dites. Nostre Seigneur vous eit en sa sainte garde. Donné à Londres, le xiiii^e jour de march.

VII.

Londres, 17 mars 1354.

Lettre du duc de Lancastre au cardinal de Boulogne.

(British Museum, Cotton., D. III, n° 72. — Copie du xiv^e siècle.)

Très reverent pière en Dieu et très chers sir et cousyns. Nous resceumes voz lettres le x^e jour de march dierrainement passé, à Londres, entre les autres choses contenuz qe, Dieu eidant, vous serrez à la journée ordennée, et qe li Roi devers vous a ordeinné de là envoyer bien souffisamment, le quel, très reverent pier, est auxi ordeiné par le Roi monseignur, qi, si Dieu plest, y envoira en tele manière qe pur cause qe par decha (*sic*) en serra nul faute, et pur ce qe, tant come appent, il ne plaist mie au Roi monseignur qe nous soions à la dite journée, si vous prions qe en ce nous voillez avoir pur escusé, très reverent et très cher sir, et encore et d'abondant contenu voz lettres q'il vous est convenu hasteement entendre à apaiser aucun novellit[é], et les queles nous devons bien savoir qi estoient suvenuz entre le Roi par de là et le Roi de Navarre, la quele discension est tout apaisié, et est li Roi de Navarre dou tout venuz à

1. Joyeux, satisfait.

2. Mènerait, amènerait.

3. Nantis.

obbeissance, non obstant le grant eide q'il attendoit de ceste nostre part et q'il nous convient, selonc vostre mandement enserchir un autre pertus, car cesti nous avez bien clos. Très reverent et très cher sir, il est bien voirs qe nous avons senti et entendu dou debat et de la discension dessus dit et certainement nous esteons ordeini et touz aparailliéz bien et grossement selonc nostre leal poair pur servir le Roi de Navarre, nostre cousyn, et en ce ussons usé point de fraunchise à faire entierement ce qe ust esté son honur et son profit selonc nostre poair et avisement, et bien sachez q'il nous poise de tout nostre coer quant si bien nous avez le pertus clos et de tant come vous en estes travailliés si très ententivement, tant come pur nous ne graces ne merchis, et nounpurquant¹ sanz faille² tout devant ces choses nous savions des pertus qi ne sont encore clos, et les quels nous n'avons mie obliés, et sanz doute nous pensons qe comment li sens et la discrecions de vous soient molt grant vous ne poiez touz les pertues estoupper, car on dist est (et?) vous est [connu?] : *Soris qi ne seit c'un pertus est sovent en peril*. Pur quoi, très reverent et très cher sir, à ceste journée, qi ore aproche soudainement, il fait besoins qe vous mettez très grant diligence et payne qe li pertus soient sauvement estoupé et clos, et nous prions Dieu q'il vous en doinst grace à honur et essaucement dou Roi monseigneur et de touz ses amis, et Nostre Seigneur vous eit en sa sainte garde. Donné à Londres, le xvii^e jour de march.

Li dux de Lancastre.

VIII.

Date incertaine (déc. 1354-janv. 1355).

Projet de traité entre Édouard III et le roi de Navarre.

(British Museum, Cotton., Caligula, D. III, p. 61. — Copie du xiv^e siècle³.)

En noun de Dieu. Amen. Il sembleroit par manère de remembrance que pur treter de faire alliance et amour ferm[e] entre les deux seignurs [se] pourroit faire se qe s'ensuit :

Primerement, ils aideront et conforteront l'un et l'autre à tous jours mais, contre toutes persones, excepté aucune alliance faite au

1. Néanmoins.

2. Sans faute.

3. Feuille de parchemin. Hauteur moyenne : 0^m262; largeur moyenne : 0^m306.

Roi d'Arragon, laquelle demorra en sa vertue, selonc l'ordenance purparlée entre les parties.

Item, que james l'un ne puet faire pees, treves, ne accord, sanz l'autre.

Item, que ovesques la terre que lui meinnés tient lui demorront et serront delivrés les terres que s'ensuent :

Primes, toute la duchée de Normandie entière, c'est assavoir tout ce que lui Rois de France tient à jour de huy et est pur recompensation de la countée d'Angolesme et d'autres rentes plusours que au meisné sont duz ou tresor ;

Item, touz les countés de Champaigne, Brye et de Bygorre, tieles et en l'estat qu'elles estoient quant lui Rois Loïs Hustins vivoit, que elles lui appartiennent par verreie succession et de son heritage ;

Item, la countée de Tholouse toute entière, ovesques toutes ses appartenances ;

Item, semblablement toute la countée de Chartres et les appartenances ;

Item, les terres de Carcassès, de Bediers, de Montpellier, d'Aigemort, jusques as montaignes d'Arragon, de Comenges et Ffois, et d'Aigemort retournant par Bel[cayre] et par Viviers jusques à l'autre part de la contée de Tholouse droit à Massalle, sanz riens toucher à la duchée de Guyenne auncient.

Et est assavoir que toutes les terres dessusdites serront tenuz du Roi a un hommage et une empere, et ent ferra home les devoirs acoustuméz, excepté tant que de la terre du contée de Bigorre lui meismes, ne lui successour ne ferront jamès point de homage, ainceis serra ajointe à touz jours au roialme de meinsné ousi franchise ment come il est tenu au grey de pais.

Item, à la veve blanche serra assis en terre pris de lui le remenant de son dowair.

Item, que un an après ce que lui ainsnés serra coroné et peisiblement sire de Paris, Reins et de tout le roialme, ou de la plus grant partie, il paiera au meisné c mil florins d'or que lui sont duz au tresor pur plusours arrerages.

Item, que deux anz après ce que dit est lui ainsnés paiera c mille florins à l'escu à la veve blanche pur certains joiaix que homme lui tient contre reson.

Item, lui deux frères de lui meisné serviront bien, et lui ainsnés lour ferra bien selonc lour estat.

Et parmy les choses dessusdites et les grantz tortz et defautes que

homme ad fait à meisné et as soens il quitera et lessera à l'eisné tout le droit q'il ad ou peut avoir en la corone, et tant pur l'un droit come pur l'autre lui meisné conoistra lui aisé seigneur souverain de ycele et en ferra hommage lui meisnés au terme qe serra ordonné par lui et par son pierre, et ce meisme ferront tout chil qi se tenront pur le meisné et qui fairè le devient, ou lui meisnés les tendra pur rebealx et pur enemis.

Et est l'entencion qe lui deux seignurs serviront et aideront l'un à l'autre à leur coust et à leur freil en conquerant tout ce qe à chescun appartient, et conqueront primerement Normandie pur le meisné, et de là treiront à Paris selonc ce qe semblera bon à l'eisné.

Et est acordée en bone foi qe à paiis ne as amis de meisné ne serra porté aucun damage par l'eisné, ne par ses gentz.

Item, qe ou cas qe lui meisné trespaseroit sanz heir de son corps avant qe toutes cestes choses serront faites et acomplies, et tout ce fait serra mis ou second frère du meisnés, et si lui second trespas-soit sanz heir de son corps serra mis à tierz frère, tout ensi come il est dit pur l'aisnés.

Item, qe ou cas qe les amis ou alliez, servitours ou autres eidantz de meisnés prendroient aucun damage pur son service et pur tenir sa partie, soit de terres, rentes ou autres biens et choses, l'eisné le lour rendra de la conquete q'il ferra, et si tost come il avera conquis cose seante et proschaine à eux.

HISTOIRE

DE LA

CATHÉDRALE DE NOYON

(Suite¹.)

La toiture du chevet de la cathédrale se trouvait sans doute en bien mauvais état en 1763, car le couvreur Bayart signa, le 24 juin de la même année, un marché de 9,700 livres avec la fabrique pour la réparation du comble de l'abside et pour enlever les dalles de pierre posées en 1750 sur les tribunes du rond-point². Ces dalles devaient être remplacées par un petit toit en appentis établi sous le glacis des fenêtres supérieures. Le 5 juin 1765, Théophile Deslandes et Éloi Herbet, couvreurs, s'engagèrent à faire deux toits en pavillon au-dessus de la souche des petites tours jumelles et à les recouvrir en ardoise pour une somme de 1,200 livres³. Le 8 janvier 1766, le chapitre fit célébrer un service pour le repos de l'âme du dauphin. Mgr de Bourzac, mort le 23 janvier de la même année, fut inhumé trois jours après dans la chapelle de Saint-Nicolas⁴.

Dom Grenier, qui vint dépouiller les archives du chapitre à la fin du mois de mai 1768⁵, constate que la bibliothèque du chapitre renfermait à cette époque 280 manuscrits, à savoir 19 du ix^e et du x^e siècle, 13 du xi^e et du xii^e siècle. Il signale également l'obituaire en quatre volumes rédigé par le chanoine

1. Cf. *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LX, 1899, p. 457.

2. Arch. de l'Oise, G 1367.

3. Arch. de l'Oise, G 1367.

4. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 64.

5. *Ibid.*, fol. 64 v^o.

Adrien de Hénencourt, qui mourut en 1530¹. Le chanoine Letellier fit poser à ses frais les appuis en fer forgé des tribunes de la nef vers 1770². L'avocat Beaucousin rapporte que la cathédrale fut complètement badigeonnée à l'intérieur l'année suivante; mais il ne donne aucun détail sur cette malencontreuse opération. Mgr de Broglie supprima la confrérie des Joies le 18 décembre 1772 et le roi approuva cette décision par des lettres patentes datées du même mois³. Un service solennel pour le repos de l'âme de Louis XV fut célébré dans la cathédrale le 29 août 1774⁴.

Les papiers annexés à l'ouvrage manuscrit du chanoine Sézille renferment une liste des vingt-cinq chapelles de Notre-Dame de Noyon vers 1775⁵, mais leur emplacement exact n'est pas facile à déterminer. On sait cependant que la chapelle centrale du déambulatoire, mentionnée en 1233⁶, était consacrée à saint Éloi. Les chapelles de Saint-Maurice et de Notre-Dame de la Gésine, fondées vers 1215⁷, la première chapelle de Saint-Pierre et de Saint-Paul se trouvaient également autour du chœur. L'autel de Saint-Antoine s'élevait dans le croisillon nord⁸ et l'autel de Saint-Eutrope dans le croisillon sud. Une confrérie de chapelains désignée sous le nom de cantuaire Saint-Eutrope, dont le plus ancien compte remonte à l'année 1559, était chargée de l'entretenir⁹. Au nord de la nef, une chapelle, fondée en 1309, était placée sous le vocable de saint Pierre et de saint Paul¹⁰ et une autre chapelle était désignée sous le nom de Saint-Jérôme ou des quatre saints docteurs. Le bas-côté sud renfermait la chapelle de Sainte-Luce et de Sainte-Marguerite ou du Sépulcre, fondée en 1286¹¹, la chapelle de l'Assomption ou des

1. Bibl. nat. Collection de Picardie, t. CLXV, fol. 136 v°.

2. Moët de la Forte-Maison, *Antiquités de Noyon*, p. 270.

3. Arch. de l'Oise, G 1605.

4. Mazière, *Annales noyonnaises*, dans le *Bulletin du Comité archéologique de Noyon*, t. XIII, 1897, p. 407.

5. Bibl. nat., fr. 12031, fol. 10.

6. Levasseur, *Annales de l'église cathédrale de Noyon*, p. 945.

7. Démocharès, *De divino missæ sacrificio*, fol. 24.

8. Le doyen Pierre Prevot fut enterré devant cet autel en 1374. — *Gallia christiana*, t. IX, col. 1034.

9. Arch. de l'Oise, série G, supplément non inventorié.

10. Bibl. nat., fr. 12031, fol. 14.

11. Démocharès, *De divino missæ sacrificio*, fol. 24 v°.

Joies, fondée en 1528¹, et la chapelle de Saint-Nicolas ou de Saint-Louis, fondée en 1643². On avait placé dans les tribunes deux autels consacrés à saint Nicaise et à saint Michel. Enfin une chapelle, dédiée à sainte Catherine et mentionnée en 1246³, s'ouvrait dans le cloître qui renfermait également la chapelle de Saint-Denis, citée en 1512⁴.

Parmi les autres chapelles dont l'emplacement reste douteux, il faut signaler celles de Sainte-Catherine, citée en 1249⁵, de Saint-André, de Saint-Denis, de Saint-Étienne, citées en 1499⁶, de Saint-Jean l'évangéliste et de Saint-Quentin, citées en 1439⁷, qui rayonnaient peut-être autour du déambulatoire. Colliette⁸ et Sézille⁹ font encore mention des chapelles de Saint-Éloi de l'Aurore, de Saint-Thomas, apôtre, de Saint-Thomas de Cantorbéry, de Saint-Laurent, de Saint-Vincent, de Saint-Martin, citées en 1389¹⁰, de Saint-Mathieu, citée en 1463¹¹, de Sainte-Madeleine, citée en 1388¹², et de Saint-Gilles, transférée en 1592 du château de Ronsoy¹³. Avant la Révolution, les véritables chapelles étaient au nombre de dix-huit, comme aujourd'hui, mais le nombre des autels, qui ne devait pas dépasser vingt-huit, avait diminué depuis le xiv^e siècle, car le pape Clément VI en comptait trente-neuf dans une bulle datée de 1348.

L'évêque Charles de Broglie, mort à Carlepont le 20 septembre 1777 et enterré trois jours après, fut le dernier prélat inhumé dans le chœur de la cathédrale¹⁴. Le 5 octobre suivant, on inaugura solennellement une nouvelle châsse octogone pour remplacer celle qui renfermait une relique de saint Médard

1. Levasseur, *Annales de l'église cathédrale de Noyon*, p. 1115.

2. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 33 v°.

3. Bibl. nat., fr. 12031, fol. 13.

4. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 20.

5. Arch. de l'Oise, G 1984, fol. 336.

6. Levasseur, *Annales de l'église cathédrale de Noyon*, p. 1087.

7. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 15.

8. *Mémoires pour servir à l'histoire du Vermandois*, t. III, p. 23.

9. Bibl. nat., fr. 12031, fol. 10.

10. Bibl. nat., fr. 12032, fol. 12.

11. *Ibid.*, fol. 16.

12. Levasseur, *Annales de l'église cathédrale de Noyon*, p. 1004.

13. Les sources de l'histoire de toutes ces chapelles se trouvent aux archives de l'Oise, G 1512 à 1524 bis.

14. *Bulletin du Comité archéologique de Noyon*, t. VIII, 1886, p. 231.

depuis 1650¹. Deux ans plus tard, Courtois vint poser dans le carré du transept le nouveau maître-autel en marbre, soutenu par six anges en cuivre doré². On avait ménagé au-dessous un caveau garni de vases acoustiques pour augmenter la sonorité des chœurs. Le pavage en marbre du sanctuaire, que le chapitre voulait faire exécuter dès l'année 1743, ne fut terminé qu'en 1779³. Vers 1780, l'architecte Watin commit l'imprudence de remanier les ogives qui reposaient sur une colonne centrale, dans la chapelle du Commun, bâtie au xiv^e siècle derrière la sacristie; comme la voûte se lézardait, le chapitre donna l'ordre de retirer tout le mobilier de la chapelle; mais, pendant cette opération, les nervures s'écroulèrent avec fracas, suivant le récit d'un témoin oculaire⁴.

Jusqu'à la fin du xviii^e siècle, le trésor de la cathédrale se trouvait à l'étage supérieur du bâtiment construit au xii^e siècle, à l'angle du chœur et du croisillon nord; mais, en 1783, le chapitre résolut de le faire transporter dans la première ou dans la seconde chapelle du déambulatoire, du côté sud. On ferma cette chapelle par une grille et par une double porte, et les reliques y furent déposées le 6 novembre de la même année⁵. L'inventaire détaillé, rédigé le même jour, renferme d'intéressantes descriptions des objets du trésor au moment où ces richesses allaient disparaître dans la tourmente révolutionnaire⁶. La grande châsse de saint Éloi, fabriquée au xvii^e siècle et placée sous le maître-autel, avait la forme d'un temple rond porté par huit lions. Ses quatre entablements reposaient sur deux colonnes torsées. Les statues des douze apôtres, de saint Éloi et de deux anges garnissaient les niches de ce reliquaire, couronné de têtes d'anges et surmonté d'un dôme et d'une lanterne, comme l'indique une gravure de l'ouvrage de Tavernier⁷.

1. Arch. de l'Oise, G 1358.

2. Moët de la Forte-Maison, *Antiquités de Noyon*, p. 272.

3. *Ibid.*, p. 287.

4. *Ibid.*, p. 391.

5. Le trésor était ouvert aux fidèles à l'Épiphanie, à Pâques, à la Pentecôte, à la Dédicace, à l'Assomption, à la Nativité de la Vierge, à la Toussaint, à la fête des Reliques, à Noël, le jour de la fête de saint Antoine, de saint Albin, de sainte Godeberte, de saint Mummolin, de saint Achaire, de saint Maxime, de saint Éloi et pour l'anniversaire de la translation des reliques de saint Médard.

6. Arch. de l'Oise, G 1358.

7. *Voyage pittoresque de la France*, 1787, in-fol.

Cinq autres reliquaires renfermaient des ossements de saint Éloi : les deux premiers, qui avaient la forme d'un bras et d'un croissant, remontaient au ^{xiv}^e siècle ; mais le reliquaire du menton de saint Éloi, dont le piédestal octogone reposait sur huit boules et dont les supports étaient garnis de fleurs en argent, devait être une œuvre du ^{xvii}^e siècle, ainsi que deux reliquaires en forme de médaillon ovale et de lanterne. En 1783, le trésor conservait encore plusieurs objets mentionnés dans l'inventaire de 1402, notamment le chef de sainte Godeberte en vermeil, le bras reliquaire de saint Maxime, la châsse du menton de saint Barthélemy, un diptyque en argent et une tour de vermeil renfermant des reliques, le diptyque en ivoire donné par le doyen Hugues de Coucy au commencement du ^{xiii}^e siècle, deux grandes croix de vermeil ornées de filigranes, d'émaux, de perles et de pierres précieuses, le camée en aventurine, la croix pectorale, l'anneau, les burettes et le bénitier en cristal de saint Éloi.

La magnifique châsse de sainte Godeberte, fabriquée par Jean de Graval, au commencement du ^{xvi}^e siècle, avait été remplacée vers 1630 par un reliquaire en argent, en forme de tombeau, orné des statuette de la sainte et de saint Eloi. Le reliquaire en argent qui contenait le menton de saint Augustin, avait été donné au trésor par le chanoine Delahaye au ^{xviii}^e siècle, et une statuette en argent de saint Antoine portait cette inscription : *A. D. Brouly dono dedit*. La châsse octogone de saint Médard, en argent, fabriquée en 1777, était ornée de quatre bas-reliefs qui représentaient le saint gardant les troupeaux et faisant l'aumône aux pauvres, l'entrée du saint évêque à Tournai et la consécration de sainte Radegonde. A la partie supérieure on voyait six têtes d'anges qui sortaient des nuages¹.

Il est impossible de savoir à quelle époque pouvaient remonter les châsses en bois de saint Albin, de saint Mummolin, de saint Achaire, les reliquaires en vermeil de sainte Catherine, de saint Philippe et de saint Grégoire, qui avaient la forme d'une chappe et d'une lanterne ; le reliquaire en cristal de saint Mummolin, les châsses en bois recouvertes de lames d'argent qui contenaient des ossements de saint Fursy, de saint Martin et de saint Nicaise et le reliquaire en forme de pupitre qui se trouvait sous le maître-autel. Enfin, on peut encore signaler un reliquaire en

1. Arch. de l'Oise, G 1358.

forme de rose et un médaillon en émail qui représentait saint Éloi travaillant à une pièce d'orfèvrerie.

En 1787 et en 1788, le menuisier Deneaux fit des tambours derrière les trois grandes portes de la façade¹. Depuis le mois de décembre 1788 jusqu'au mois de juin 1789, le couvreur Lucas remania les toitures de la cathédrale et les chêneaux des chapelles de Hangest et de Saint-Nicolas². Le maître maçon Hubert refit le carrelage de la chapelle du Commun au mois de mars 1789, après la pose d'un autel en bois. Il répara également la sacristie, le puits et les tombes du cloître, les contreforts et les murs des chapelles méridionales au mois d'avril et au mois de mai, sous la direction de l'architecte Watin, avant de repiquer les soubassements des portails³. De 1788 à 1790, la fabrique dépensa 451 livres pour faire réparer les vitraux par un vitrier nommé Toquenue⁴.

Pendant la Révolution, la cathédrale fut dépouillée de son trésor et de ses cloches, et les sculptures de ses portails subirent de regrettables mutilations. L'inventaire du mobilier et du trésor, rédigé le 25 février 1790⁵, fait mention des dix-sept reliquaires en argent ou en vermeil déjà décrits dans l'inventaire de 1783 qui contient des détails beaucoup plus précis sur la forme des châsses. La cathédrale possédait encore huit tapisseries représentant les scènes du déluge et l'histoire de Noé, le beau dais donné en 1755 par le chanoine Montain et dix-sept ornements brodés qui comprenaient généralement six chapes, une chasuble, deux tuniques, deux étoles et trois manipules.

L'évêché et le chapitre de Noyon furent supprimés par la loi du 12 juillet 1790 et la première fermeture de la cathédrale eut lieu le 22 novembre de la même année par ordre des administrateurs du district, mais l'édifice fut rouvert le 17 juillet 1791 pour l'abbé Coupé, prêtre assermenté, ancien curé de Sermaise⁶. En 1792, un charpentier, nommé Herbet, brisa sur place les neuf cloches de la cathédrale et le gros bourdon du poids de

1. Arch. de l'Oise, G 1368.

2. Arch. de l'Oise, G 1344 et 1367.

3. Arch. de l'Oise, G 1345 et 1365.

4. Arch. de l'Oise, G 1357.

5. *Bulletin du Comité archéologique de Noyon*, t. VII, 1885, p. 133.

6. Brière, *Manuscrit Lucas*, dans le *Bulletin du Comité archéologique de Noyon*, t. XI, 1895, p. 250.

18,000 livres dont le battant se trouve au pied de l'escalier des tribunes de la nef. On envoya les morceaux à la fonte à Paris, avec les cinquante-huit cloches des autres paroisses de Noyon¹. En exécution d'un arrêté de Dumont et Levasseur, représentants du peuple en mission dans l'Oise, Antoine Parisot pesa le 15 février 1793 tous les objets en cuivre qui se trouvaient dans la cathédrale avant de les envoyer à Amiens pour fabriquer des canons². Ainsi disparurent toutes les lames de cuivre incrustées sur les tombes des évêques du xiv^e, du xv^e et du xvi^e siècle, les plaques funéraires et les statues de bronze qui décoraient l'édifice. Le 10 août de la même année, les archives du chapitre furent brûlées en dehors de la ville. Le 23 octobre suivant, les administrateurs du district s'emparèrent des châsses, des statuettes, des ornements et de tous les objets précieux du trésor pour les envoyer à Paris³, mais un sacristain, nommé Eustache Rohault, recueillit les reliques et les enterra le lendemain dans le préau du cloître. La châsse de saint Éloi, placée sous le maître-autel, resta dans la cathédrale jusqu'au mois de novembre.

La municipalité décida le 28 octobre 1793 que les statues des portails seraient brisées et que toutes les sculptures des tympans et des soubassements seraient mutilées⁴. Cet acte de vandalisme fut exécuté le lendemain aux frais de la ville. Les ouvriers jetèrent quelques fragments de sculptures dans un caveau qui se trouve sous la tour du nord. On en a retiré deux grands morceaux d'une statue d'évêque du xiii^e siècle en 1856⁵. Au moment où un maçon allait briser le maître-autel, André Dumont, député à la Convention, qui était de passage à Noyon, fit observer que ces sculptures avaient un sens mythologique et sauva cette œuvre d'art du marteau révolutionnaire. La première fête de la déesse Raison fut célébrée à la cathédrale le 20 novembre 1793.

1. Brière, *Manuscrit Lucas*, dans le *Bulletin du Comité archéologique de Noyon*, t. XI, 1895, p. 225.

2. Boulongne, *Inscriptions tumulaires de l'église Notre-Dame de Noyon*, p. 23.

3. Brière, *Manuscrit Lucas*, dans le *Bulletin du Comité archéologique de Noyon*, t. XI, 1895, p. 252.

4. D'après Levasseur, *Annales de l'église cathédrale de Noyon*, p. 709, la scène du jugement dernier était sculptée sur le tympan du portail central dont les statues représentaient saint Éloi, sainte Godeberte, Hérode.

5. *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie*, t. VI, p. 247.

Après toutes ces mutilations, la nef et les bas côtés de la cathédrale furent transformés en écurie au mois de février 1794 : on y logea jusqu'à 800 chevaux. Le transept fut converti en magasin à fourrages et le chœur devint une salle de danse où les citoyens se réunissaient tous les décadis¹. Après la réouverture de la cathédrale, le 4 juin 1795, on installa dans la tour du sud la cloche de la paroisse de Saint-Martin, fondue en 1743². Le 20 août suivant, les reliques de saint Médard, de saint Éloi, de saint Mummolin et de sainte Godeberte furent exhumées du préau du cloître³. La cérémonie de la translation, célébrée le dimanche 23 août, attira une foule immense à la cathédrale, mais une partie de l'édifice servait encore de grenier à foin, car une lettre du commissaire des guerres, datée du 21 juillet 1796, constate que les fonds manquaient pour transporter les fourrages ailleurs⁴. Un arrêté départemental du 23 septembre 1799 n'autorisa l'ouverture des églises que les jours de décadi et de fêtes nationales ou pour les enterrements ; mais cette mesure fut rapportée le 26 novembre et Notre-Dame de Noyon rouvrit définitivement ses portes le 1^{er} décembre. En décrétant la conservation des édifices destinés au culte, les consuls sauvèrent la cathédrale, qui aurait pu être démolie sans l'ingénieux procédé d'un notaire de Noyon, M. Moët. Celui-ci, nommé expert par la municipalité, avait estimé l'édifice à un prix tellement élevé que le citoyen Pruz, maire de la ville, qui avait acheté l'évêché le 7 mars 1797, n'osa pas faire des offres acceptables. Les autres entrepreneurs de démolition gardèrent heureusement la même réserve⁵.

L'histoire de la cathédrale au XIX^e siècle peut se diviser en deux périodes. Pendant la première, qui se termine avec l'année 1842, la fabrique s'efforça de remplacer le mobilier et de faire disparaître la trace des dommages causés par la Révolution. Au cours de la seconde période, commencée en 1843, on entreprit la restauration de la cathédrale qui se continue encore aujourd'hui. Dès l'année 1801, les commissaires de la paroisse avaient fait poser

1. Brière, *Manuscrit Lucas*, dans le *Bulletin du Comité archéologique de Noyon*, t. XI, 1895, p. 254.

2. *Ibid.*, p. 257.

3. *Bulletin du Comité archéologique de Noyon*, t. VII, 1885, p. 108.

4. *Ibid.*, t. XIV, 1898, p. XL.

5. Brière, *Manuscrit Lucas*, dans le *Bulletin du Comité archéologique de Noyon*, t. XI, 1895, p. 260 et 261.

de chaque côté du chœur deux grandes portes en bois, ornées des figures de saint Bruno et de saint Louis sur leur couronnement, qui se trouvaient à la Chartreuse du Mont-Renaud. Vers la même époque, ils firent installer dans la chapelle de Saint-Nicolas un grand retable provenant de l'église des Capucins et sculpté par Jean Froment vers 1735. Le 24 août 1802, Mgr de Villaret, évêque d'Amiens, fut reçu solennellement à la cathédrale par le clergé et par la municipalité¹.

Le conseil de fabrique, dont les trois premiers membres furent nommés par le préfet le 9 décembre 1803, s'occupa tout d'abord de faire remettre en bon état le dallage de la nef. Ce travail, terminé en 1804, coûta 6,270 francs, mais l'entrepreneur Margry utilisa les anciennes pierres tombales qui furent déplacées ou sciées en plusieurs morceaux. En même temps le maçon Lesueur réparait les marches du grand perron². L'année suivante, la fabrique fit l'acquisition d'une chaire donnée par Louis XIV aux Augustins de Crépy-en-Valois. Le carrelage des trois chapelles du bas côté sud fut réparé en 1806, et le 29 novembre de la même année Nicolas Cavillier signait un marché avec la fabrique pour livrer trois cloches qui furent fondues le 28 avril 1807 à Carrepuis. Le 28 mai suivant, Mgr de Mandolx, évêque d'Amiens, vint les baptiser au milieu d'une nombreuse assistance. On avait choisi comme parrains Charles Druon, maire de Noyon, François de Richouffz, président du conseil de fabrique, et Charles-Sézille d'Armancourt, ancien président du grenier à sel³. La plus grosse de ces cloches, nommée Marie-Charlotte, qui s'était fêlée, fut refondue par Cavillier en 1830 et la sonnerie comprend également les deux cloches de 1481 et de 1743, avec une nouvelle cloche ajoutée en 1849. Depuis cette époque, les cloches sont mises en branle avec des bascules établies par Louis Chicot, mécanicien à Caen⁴.

Les vitraux qui avaient beaucoup souffert des intempéries

1. Brière, *Manuscrit Lucas*, dans le *Bulletin du Comité archéologique de Noyon*, t. XI, 1895, p. 261 et 263.

2. Archives de la fabrique, registre I, fol. 4. Je dois la communication de ces registres à l'obligeance de M. l'abbé Lagneaux, archiprêtre, et de M. Brière, auteur du *Précis descriptif et historique de la cathédrale de Noyon*, 1899, in-16.

3. Brière, *Manuscrit Lucas*, dans le *Bulletin du Comité archéologique de Noyon*, t. XI, 1895, p. 266 à 269.

4. Archives de la fabrique, registre I, fol. 7, 47 et 122.

furent réparés par Vantigny du Valois, de 1805 à 1807 et en 1811¹. Napoléon I^{er} et Marie-Louise visitèrent la cathédrale en 1810, après avoir été reçus par le clergé sur la place du parvis². En 1811, la fabrique fit malheureusement démolir deux galeries du cloître qui menaçaient ruine³, mais la galerie occidentale adossée à la salle capitulaire fut consolidée. A la même époque, on ferma les chapelles rayonnantes par des balustrades. Quand le château d'Ourscamp fut démoli, en 1819, la fabrique acheta des carreaux de liais blanc et noir pour repaver les croisillons, le déambulatoire et les chapelles du rond-point⁴. Depuis le milieu du xviii^e siècle, la cathédrale n'avait été l'objet d'aucune réparation sérieuse. Un devis, présenté le 29 juillet 1820 au conseil de fabrique, signale le mauvais état de la toiture du clocher sud, des planchers des deux tours, de la balustrade du porche, des toitures des chapelles du nord, de la sacristie et de la bibliothèque. En outre, il était urgent d'entreprendre des réparations dans la nef et dans le chœur, mais le défaut de ressources obligea la fabrique à différer tous ces travaux, évalués à 26,000 francs⁵. On se contenta de poser vers 1822 des ancrs, des chaînages et des tirants en fer dans le croisillon sud, en bouchant l'une des travées de sa galerie inférieure.

La réception solennelle de la duchesse de Berry à la cathédrale eut lieu le 25 mai 1821. Cette cérémonie fut présidée par Mgr de Bombelles, évêque d'Amiens⁶. En souvenir de la mission prêchée pendant l'hiver de 1824, une grande croix de bois, déposée aujourd'hui dans la première chapelle du bas-côté nord, fut dressée derrière l'abside de la cathédrale le 26 décembre de la même année⁷. En 1828, M. Croizet, architecte à Compiègne, dressa un devis des réparations les plus urgentes de l'édifice. Ces travaux furent adjugés pour 2,440 francs au serrurier Lebel, qui dut fournir des tirants pour arrêter l'écartement des murs. En même temps, on répara deux piliers de la cathédrale. Dans la

1. Archives de la fabrique, registre I, fol. 9 et 13.

2. Brière, *Manuscrit Lucas*, dans le *Bulletin du Comité archéologique de Noyon*, t. XI, 1895, p. 270.

3. Moët de la Forte-Maison, *Antiquités de Noyon*, p. 351.

4. Archives de la fabrique, registre I, fol. 22.

5. Archives de la fabrique, registre I, fol. 25.

6. *Ibid.*, fol. 29.

7. Brière, *Manuscrit Lucas*, dans le *Bulletin du Comité archéologique de Noyon*, t. XI, 1895, p. 321.

nuit du 24 au 25 octobre 1833, des voleurs forcèrent le tabernacle du maître-autel, qui contenait un ciboire moderne, car le trésor, autrefois si riche en objets d'art, ne renferme plus que deux beaux calices du ^{xvii}^e siècle. Le 15 mai 1835, les marguilliers adressèrent une lettre au ministre des Cultes pour demander le classement de Notre-Dame de Noyon parmi les monuments historiques¹. La commission, créée en 1837 et organisée le 19 février 1839, accueillit favorablement leur désir et confia la direction des travaux à M. Daniel Ramée.

Dès l'année 1837, cet architecte signalait des lézardes dans les voûtes du cloître, et le 2 avril 1839 il présentait au conseil de fabrique un devis de 11,414 francs². Grâce à la générosité des habitants de Noyon, aux dons de la famille royale et aux subventions ministérielles, les toitures furent remises en bon état, mais, par mesure d'économie, M. Ramée eut la fâcheuse idée de faire couler du bitume sur les voûtes des chapelles rayonnantes et des tribunes qui étaient dépourvues de couvertures. Le grand orgue, déjà réparé en 1817 et en 1825, fut remis complètement à neuf en 1840 et en 1841, par la maison Daublaine-Callinet³. Les reliques de sainte Godeberte furent transférées dans une nouvelle châsse le 1^{er} août 1841, et la même cérémonie se renouvela le 23 juillet 1852 pour les reliques de saint Médard et de saint Mummolin⁴.

La restauration de la cathédrale, commencée en 1843, s'est continuée jusqu'à nos jours sous la direction successive de trois architectes, M. Daniel Ramée, M. Aymar Verdier et M. Selmersheim⁵. Le 24 juillet 1842, M. Ramée présentait à la Commission des monuments historiques un devis pour la réparation partielle du croisillon sud. Après avoir démoli une de ses travées jusqu'au ras du sol en 1843, il refit le mur avec des matériaux neufs et consolida la charpente du transept. Une seconde série de travaux fut exécutée en 1845 par l'entrepreneur Éloi Lequeux, qui employa un crédit de 9,561 francs à réparer les marches, les

1. Archives de la fabrique, registre I, fol. 64.

2. *Ibid.*, fol. 75.

3. *Ibid.*, fol. 21, 37 et 79.

4. *Ibid.*, fol. 88 et 138.

5. Grâce à l'obligeance de M. Lucien Paté, qui m'a permis de consulter les archives de la Commission des monuments historiques, j'ai pu préciser la date de tous les travaux exécutés depuis 1843 jusqu'en 1900.

contreforts, les voûtes, la terrasse, la balustrade et les pinacles du grand porche de la façade.

Les premiers travaux de M. Ramée n'étaient que des expédients, car M. Mérimée signalait, dès 1850, le mauvais état des chapelles du rond-point dont les couvertures en bitume s'étaient fendillées. M. Aymar Verdier, qui avait succédé à M. Ramée, rédigea un premier devis de 51,104 francs, daté du 7 décembre 1850, pour réparer la toiture du chevet, des chapelles rayonnantes, des tribunes du chœur, des chapelles du bas côté nord, du clocher méridional et du cloître. En outre, il insistait sur la nécessité de baisser les combles des tribunes de la nef qui masquaient les fenêtres hautes, et il se proposait de restaurer la salle du trésor, les travées droites du sanctuaire, les fenêtres des chapelles de l'abside, le porche du croisillon sud et la balustrade du croisillon nord. Le second devis, qui se montait à 18,620 francs, comprenait la restauration partielle de la salle capitulaire.

En 1852, la démolition d'une maison acquise par la ville dégagaa le chevet de la cathédrale, et les maisons à pans de bois et en briques bâties au xvi^e et au xvii^e siècle contre le mur occidental de la salle capitulaire disparurent à la même époque. Cette belle salle, dont la porte principale avait été mutilée au xviii^e siècle, était divisée par des cloisons modernes en plâtre. Sa restauration, confiée aux soins de MM. Sauvage et Milon, entrepreneurs à Paris, fut l'objet d'une première campagne, qui dura depuis le mois de décembre 1851 jusqu'au mois de juin suivant. On gratta le badigeon des voûtes, on remplaça la plupart des assises du mur occidental, et l'encadrement des fenêtres fut refait à neuf. En 1852, M. Verdier présenta un devis complémentaire de 70,501 francs pour la sculpture des archivoltes, le carrelage et les vitraux. Les travaux, commencés seulement en 1858, furent terminés à l'automne de 1859. Les crochets qui décorent les claveaux des fenêtres, du portail et des deux arcades donnant sur le cloître, les chapiteaux des baies, les pinacles des contreforts et la corniche furent sculptés par Augustin Marchant et Victor Thiébault. Les trois statues qui décorent la porte centrale et les deux baies sont l'œuvre du sculpteur Froget.

Pendant les années 1853 et 1854, M. Verdier fit reprendre les soubassements de l'abside après avoir restauré les fenêtres d'une chapelle rayonnante. En même temps, on renouvela les combles de quatre chapelles du rond-point et l'encadrement

des fenêtres hautes du chœur avant de procéder au nettoyage des voûtes dans les tribunes de la nef. Dans un nouveau devis de 142,169 francs, daté de 1858, M. Verdier concluait à la nécessité de supprimer les terrasses en bitume sur les tribunes du chœur, et il proposait de restaurer les chapelles du chevet, le bâtiment du trésor et la charpente des tribunes qui surmontent le bas côté sud, en y comprenant la seconde série de travaux à exécuter dans la salle capitulaire qui se trouvent indiqués plus haut. MM. Sauvage et Milon se mirent à l'œuvre en 1859, mais les travaux ne furent terminés qu'à la fin d'octobre 1862 par suite du manque de ressources en 1860 et en 1861. Au mois de juin précédent, l'architecte avait déposé un devis supplémentaire de 43,567 francs pour recouvrir en plomb les tribunes du chœur, pour remplacer la balustrade du croisillon sud et pour renouveler la toiture des grosses tours et des tribunes de la nef du côté nord. La couverture du clocher sud fut refaite en 1866 aux frais de la ville et de la fabrique.

Le 25 mai 1867, M. Verdier présentait à la Commission des monuments historiques un devis de 123,387 francs qui comprenait la remise en état des toitures de la cathédrale, la restauration du perron en avant du porche, des tourelles et des contreforts de la salle capitulaire, du portail Saint-Eutrope qui s'ouvre dans le croisillon sud et l'assainissement de l'édifice du côté nord. Dans une seconde catégorie, l'architecte classait la reprise des fondations des chapelles rayonnantes et l'abaissement des toitures des tribunes de la nef qu'il était utile de recouvrir avec des feuilles de plomb. MM. Sauvage et Mozet, agréés comme entrepreneurs le 14 avril 1869, venaient de terminer la restauration des chapelles de l'abside et des deux salles du trésor quand la guerre de 1870 éclata. Les toitures en ardoises avaient été remises en bon état, les vitraux peints par M. Oudinot garnissaient les fenêtres hautes du chœur, mais les marches et les dalles du porche n'étaient pas encore posées. Le grand perron resta inabordable pendant quatre ans. Le 11 mars 1872, la fabrique déboursa la somme de 6,500 francs pour acheter la chapelle de l'évêché, qui sera bientôt démolie. Au mois d'août suivant, M. Verdier dressait un devis supplémentaire de 65,113 francs pour achever la restauration des chapelles du rond-point, pour refaire les arcatures de la première chapelle du bas côté nord, consacrée à Saint-Pierre, pour les toitures des tribunes au nord

de la nef, pour les vitraux de la nef et de la rosace du trésor, mais l'exécution de ces travaux fut différée jusqu'en 1874.

Un intéressant rapport de M. Bœswilwald, en date du 25 février 1873, indique l'état où se trouvait la cathédrale à cette époque. Au nord, les tribunes du chœur et la salle supérieure du trésor étaient recouvertes de toitures provisoires. Il restait à faire le ravalement et les sculptures des chapelles rayonnantes, à poser des gargouilles autour de l'abside, à réparer les contreforts de la salle capitulaire et à mettre en place les nouvelles marches du grand perron. Le 10 juillet 1873, le duc d'Aumale, député de l'Oise à l'Assemblée nationale, signalait au ministre l'urgence de ces réparations, et, le 25 septembre, un crédit de 10,000 francs permettait d'achever avant l'hiver les travaux de couverture sur les tribunes du sanctuaire et sur le trésor.

Nommé architecte de la cathédrale le 7 avril 1873, M. Selmersheim déposa le 15 juillet suivant un devis de 134,209 francs divisé en deux parties. Dans la première catégorie, il plaçait l'achèvement des toitures, la consolidation des deux salles du trésor, le ravalement des chapelles du rond-point et la reprise de leurs fondations, la reconstruction des contreforts du croisillon nord et la réfection du perron. En seconde ligne, l'architecte indiquait la nécessité de rempiéter la salle capitulaire à l'ouest et de restaurer le portail Saint-Eutrope. La Commission des monuments historiques vota la somme de 90,853 francs, nécessaire pour exécuter la première partie du devis, le 19 décembre 1873, mais les soumissions des entrepreneurs Sauvage et Mozet pour la maçonnerie, Lucas pour la charpente, Monduit, Gaget, Gauthier pour la plomberie ne furent acceptées que le 12 novembre 1874. La même année, le peintre verrier Oudinot restaura les deux vitraux du ^{xiii}^e siècle placés dans la chapelle de la Vierge, qui représentent la légende de saint Pantaléon.

Pendant l'hiver suivant, Augustin Marchant sculpta les chapiteaux qui ornent les contreforts et les fenêtres des chapelles du rond-point, tandis que les maçons restauraient la première travée des tribunes du chœur au nord, grattaient le badigeon de la salle supérieure du trésor. Pour isoler ce bâtiment, on démolit une des travées de bois de la bibliothèque et la maison du sacristain. On refit également les arcatures de la chapelle Saint-Pierre, qui s'ouvre dans le bas côté nord, près de la porte du cloître. Enfin le grand perron fut reconstruit et les contreforts du

porche furent repris en sous-œuvre. L'année 1875 fut employée à remanier les toitures adossées au côté sud de la nef, à faire quelques reprises dans les baies inférieures de la grosse tour du nord et à restaurer le portail Saint-Pierre, qui s'ouvre dans le croisillon du nord¹. Les travaux de consolidation de cette partie de l'église et du bâtiment du trésor, où M. Selmersheim fit poser un nouveau dallage, furent particulièrement délicats, mais son expérience sut triompher de toutes les difficultés.

L'ouragan du 12 mars 1876 fit d'importants dégâts aux toitures du chevet, des chapelles rayonnantes et de la salle capitulaire. Dans le cours de la même année, la chapelle de la Vierge, qui s'ouvre au centre de l'abside, et les deux chapelles carrées bâties au sud du chœur furent complètement restaurées². Les ouvriers de M. Mozet dressèrent les plus belles pierres tombales de la cathédrale contre les murs du cloître et reprirent les fondations de la salle capitulaire à l'ouest après avoir achevé les travaux du bâtiment du trésor. La ville fit à la même époque l'acquisition d'une maison au sud du grand porche pour la démolir. La restauration de la fenêtre et du tombeau arqué qui se trouvent dans la dernière chapelle du bas côté nord, dédiée à sainte Godeberte, ne fut terminée qu'en 1879. A la même époque, on remania la charpente de la bibliothèque avant de réparer l'entrée de la magnifique cave du ^{xiii}e siècle qui s'étend sous la salle capitulaire. Après avoir acheté l'ancien évêché en 1885, la ville fit démolir trois travées d'un bâtiment du ^{xiii}e siècle accolé à la chapelle. Enfin, en 1893, les masures adossées au mur crénelé du cloître qui s'élevaient sur l'emplacement de la galerie du nord disparurent à leur tour.

Les travaux en cours d'exécution dans la cathédrale se trouvent énumérés dans un devis de 171,437 francs présenté par M. Selmersheim à la Commission des monuments historiques le 8 janvier 1895 et approuvé dans la séance du 8 mars suivant, mais la nécessité de réunir les fonds fit ajourner l'adjudication jusqu'au

1. Les colonnettes et les chapiteaux de ce portail ont été appliqués après coup contre des murs plus anciens. On peut faire la même remarque dans le portail Saint-Eutrope, qui donne accès au croisillon sud.

2. M. Vitet considérait ces chapelles comme la partie la plus ancienne de la cathédrale, mais le rinceau qui passe sous leurs fenêtres porte l'empreinte d'un style plus avancé que le bandeau à trous cubiques des autres chapelles rayonnantes.

11 mars 1899. Le premier lot, adjugé pour la somme de 93,708 francs à M. Abel Meunier, entrepreneur de maçonnerie à Pierrefonds, comprenait la démolition de la chapelle de l'évêché, la restauration du croisillon sud, la reprise en sous-œuvre de ses contreforts, la réouverture de ses fenêtres basses, bouchées au XVIII^e siècle, et la réparation de sa toiture. En outre, le portail de Saint-Eutrope et la petite tour du sud devaient être restaurés, ainsi que la première chapelle du bas côté sud. Enfin, l'entrepreneur s'engageait à réparer la tourelle et le pignon nord de la salle capitulaire, le mur crénelé du cloître et la prison du chapitre.

Au mois de mai 1899, le croisillon sud fut isolé dans sa hauteur par une cloison en planches, tandis que les ouvriers démolissaient la façade et la nef de la chapelle de l'évêché, élevée au commencement du XIII^e siècle. Cette chapelle, dont les voûtes d'ogives avaient été détruites à l'époque moderne par un incendie, se composait de quatre travées droites et d'un chevet en hémicycle éclairé par cinq fenêtres. Ses contreforts à quatre glacis s'arrêtent sous la corniche, et ses baies géminées, surmontées d'un grand oculus, sont encadrées par deux colonnettes et par des archivoltes en tiers-point qui retombent sur un meneau central flanqué d'un petit fût. Après le dégagement du croisillon sud, la démolition de la chapelle a été provisoirement suspendue jusqu'à la signature d'une convention avec le propriétaire des caves creusées sous cet édifice. Sa façade reposait sur le mur de l'enceinte gallo-romaine dont les moellons bruts sont reliés par un mortier de chaux, de gros gravier et de fragments de tuiles. On peut voir encore des débris du parement extérieur qui était formé de six rangs de petites pierres cubiques entre deux cordons de trois briques longues et minces. Ce mur, épais de trois mètres, pénètre dans le croisillon sud, à côté du portail Saint-Eutrope, entre le second et le troisième contrefort après le petit clocher méridional du chœur, à l'endroit où se trouvait la cage d'escalier qui conduisait à la chapelle de l'évêché.

La restauration extérieure du croisillon sud fut commencée dès le mois de juin suivant, car le soubassement et les contreforts étaient dégradés jusqu'à quatre mètres de hauteur. Les fenêtres basses furent débouchées tandis qu'on démolissait l'encadrement de deux portes, percées au XVIII^e siècle, pour faire communiquer le transept avec les bâtiments et avec la cour de l'évêché. Au mois d'août, les ouvriers grattèrent le badigeon des voûtes reconstruites

par Jean Masse en 1460. Avant la fin de l'année, les murs qui présentent de nombreuses crevasses étaient nettoyés jusqu'au glacis des baies inférieures. L'habile appareilleur, M. Bourdeaux, a reconnu que les pierres dures du soubassement et les fûts des colonnettes proviennent des carrières voisines de Compiègne, tandis que les assises tendres des parties hautes furent extraites du mont Saint-Siméon, entre Noyon et Salency.

Pendant l'été de 1899, la restauration de la première chapelle du bas côté sud, consacrée à Sainte-Luce et à Sainte-Marguerite et désignée aujourd'hui sous le nom de chapelle des Morts, s'est poursuivie régulièrement. On a réparé les piles qui soutiennent les nervures et les doubleaux, la piscine et les socles des arcatures, après avoir nettoyé les voûtes recouvertes de badigeon. Au mois de juin, la démolition d'un réduit voûté, adossé au mur occidental, qui renfermait jadis un sépulcre, c'est-à-dire un Christ au tombeau, donné par Pierre Isabeau, en 1497, a fait apparaître la tombe de ce chanoine; ses restes ont été inhumés dans un caveau qui se trouve au centre de la chapelle.

En même temps, les maçons creusaient la cave du nouveau calorifère dans la première travée de la galerie orientale du cloître qui avait conservé son remplage, protégé par une cloison de briques. Les fouilles ont fait découvrir des cercueils de pierre, avec emboîtement pour la tête, qui contenaient des squelettes et des vases en terre cuite percés de trous. En outre, on a constaté que les fondations du bas côté nord descendaient à quatre mètres de profondeur et celles du croisillon voisin à 3^m25. Pendant l'automne, M. Selmersheim fit déboucher l'ancienne porte du cloître qui se trouve dans l'avant-dernière travée du bas côté nord. Les travaux qui restent encore à exécuter, au mois de juillet 1900, comprennent la restauration du portail Saint-Eutrope et la reprise de la tourelle d'escalier du clocher méridional de l'abside. Dans le croisillon sud, les ouvriers vont supprimer la porte et la cage d'escalier qui conduisaient à la chapelle épiscopale, restaurer les arcatures, reprendre les lézardes, refaire les joints, déboucher les deux grandes fenêtres adossées à la dernière chapelle du bas côté sud et rétablir le chéneau et la balustrade au pied de la toiture. Enfin, le chœur de la chapelle de l'évêché sera démoli, un nouveau carrelage doit être posé dans la chapelle des Morts, et le mur crénelé du cloître sera réparé.

Ainsi, la cathédrale de Noyon, précédée par quatre autres monuments du ^{vi}^e, du ^{vii}^e, du ^x^e et du ^{xi}^e siècle, a pu traverser huit siècles malgré deux terribles incendies et les nombreux sièges de la ville. Le chœur fut commencé vers 1135 et terminé vers 1160, le transept et les deux dernières travées de la nef devaient être achevés quand l'évêque Baudouin III mourut, en 1174. On employa le dernier quart du ^{xii}^e siècle à bâtir la nef, mais les travées qui s'élèvent sous les gros clochers, le porche et la tour du sud ne sont pas antérieurs au commencement du ^{xiii}^e siècle, tandis que l'étage supérieur de la tour du nord est une œuvre du ^{xiv}^e siècle. Incendié en 1293 et en 1316, réparé après ces désastres, ce bel édifice fut flanqué de chapelles latérales au ^{xiv}^e siècle, en 1528 et en 1643. D'autres travaux de maçonnerie furent exécutés à la cathédrale de 1459 à 1462, en 1476, de 1722 à 1729, de 1747 à 1751, de 1843 à 1845, de 1851 à 1854, en 1859, en 1862, de 1869 à 1870, de 1874 à 1876, en 1899 et en 1900. On peut évaluer à 524,148 francs la somme dépensée par l'État, par la fabrique, par la ville et par le département pour les restaurations entreprises au ^{xix}^e siècle sous l'habile direction de M. Verdier et de M. Selmersheim. Confiée depuis longtemps aux soins d'un architecte qui a donné tant de preuves de sa science archéologique, Notre-Dame de Noyon peut braver longtemps encore les injures du temps pour le plus grand profit de ceux qui voudront y étudier les origines et le développement du style gothique.

Eugène LEFÈVRE-PONTALIS.



LA

MESURE DES VOUTES ROMAINES

D'APRÈS DES TEXTES D'ORIGINE ANTIQUE.

I.

Dans un précédent mémoire¹, nous avons montré quel parti l'on pouvait tirer de textes relatifs à la géométrie romaine pour étudier la mesure des colonnes antiques. C'est encore à une source du même genre qu'il faut avoir recours pour trouver quelques indications sur la mesure des voûtes dans l'architecture des Romains.

M. A. Choisy, qui est l'auteur de magistrales études sur l'art de construire chez les anciens², se plaint avec raison du silence presque absolu des écrivains latins à l'égard de la technique des constructions. Vitruve, dit-il, ne parle des voûtes qu'incidemment, avec des expressions vagues et une concision qui ne semble pas en rapport avec l'importance du sujet. Nous avons déjà vu que Vitruve, qui nous donne maints détails sur l'architecture gréco-romaine, ne nous renseigne pas sur la façon technique de construire les différentes sortes de colonnes qui étaient en usage dans l'antiquité, et cela est d'autant plus surprenant que l'auteur du *De Architectura* ne peut avoir ignoré les procédés techniques

1. Voy. dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, année 1896 (et à part), l'article intitulé : *la Mesure des colonnes à la fin de l'époque romaine, d'après un très ancien formulaire*. — Cf. notre article : *Vitruvius Rufus*, § 39 : *Mesure des hauteurs*, et § 39 bis : *Formule de l'arc surhaussé*, dans la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, XXII (1898).

2. *L'Art de bâtir chez les Romains* (1873); *L'Art de bâtir chez les Byzantins* (1882).

qu'exige la pratique de l'art de construire dans ses applications variées. D'autre part, si nous consultons Pline l'Ancien, nous voyons qu'il développe moins les méthodes suivies dans l'emploi des matériaux que l'histoire naturelle de ces matériaux mêmes; quant à Frontin, il considère la construction plutôt en administrateur qu'en architecte, et s'il mentionne des ouvrages voûtés qui s'élevaient sous ses yeux ou sous sa direction, il n'entre point dans le détail des procédés de construction.

Nous ne sommes pas plus heureux si nous cherchons dans Vitruve ou chez d'autres auteurs latins des détails précis sur la manière dont les architectes utilisaient les données géométriques pour établir les tracés et les cotes nécessaires à la construction des voûtes dans l'architecture romaine. L'auteur du *De Architectura* devait les connaître, et il avait plus d'une occasion d'en parler; quant aux figures explicatives qu'il avait jointes à son traité, et qui pourraient être, à ce point de vue, d'une véritable utilité, on sait qu'elles ne sont point parvenues jusqu'à nous. Ces lacunes sont assurément regrettables. En effet, « les textes nous montrent, dit M. Choisy dans son étude sur *l'Architecte chez les Romains*¹, à la tête des ouvrages publics, trois sortes de préposés classés dans un ordre invariable et répondant à cette distinction de l'ordonnance, de l'exécution et de la forme : le *mechanicus*, le *geometra* et l'*architectus*... En ce qui concerne le *geometra*, en particulier, la définition que le Code Théodosien nous donne de ses fonctions est celle-ci : *mensuris operam fabricationi stringit*²; c'est un agent chargé des tracés

1. *Revue archéologique*, 1874, II, p. 262. — Cf. *Gli architetti e l'architettura presso i Romani*, memoria di C. Promis (*Mem. della r. Accademia delle scienze di Torino*, ser. II, t. XXVII, 1873; *Vocaboli latini di architettura posteriori a Vitruvio oppure a lui sconosciuti*, raccolti da C. Promis, a complemento del Lessico Vitruviano di Bernardino Baldi (Estr. dalle *Mem. della reale Accademia delle scienze di Torino*, série II, t. XXVIII, 1875).

2. Voici le texte dont il s'agit : « *Mechanicos et geometras et architectos qui divisiones partium omnium incisionesque servant, mensurisque et institutis operam fabricationibus stringunt.* » (XIII, 4, 3, ann. 344.) L'éd. Haenel, de 1842, offre pour cette constitution la leçon : « *Mensurisque et institutis operam fabricationi stringunt* », tandis qu'au Code Justinien où la constitution est reproduite (c. 10, 66 (64), 2), l'édition Krueger donne : « *Mensurisque et institutis operam fabricationibus stringunt.* » Haenel observe (c. Théod., *loc. cit.*) que les éditions antérieures au *Corpus juris antejustiniani* de Beck portaient avec raison *fabricationi*, « id est qui operæ fabricandi limites ponunt, aliis verbis qui artem celeriter et apte fabricandi docent. » D'après lui, le

et des vérifications de cotes, contrôle doublement utile pour des travaux dont les diverses parties sont confiées à des corporations qui opèrent à part et dans une mutuelle indépendance... Pour les constructions ordinaires, qui ne comportaient point une surveillance ainsi partagée, les trois fonctions d'ordonnateur, de géomètre et d'architecte se réunissaient en une même personne, et ce directeur unique prenait tantôt l'un, tantôt l'autre des trois titres dont il cumulait les rôles. On lisait à Béryte sur un temple l'inscription suivante : « Fel. Ber. L. Varronius. Rufinus. GEOMETRA. fecit¹. » Il est facile de comprendre que les fonctions du *mentor* avaient de l'analogie avec celle du *geometra* ; mais c'est là un point sur lequel nous n'avons pas à insister ici². Ce qu'il faut noter, c'est que Vitruve, qui se montre exigeant, à bon droit, sur l'utilité de la connaissance de la géométrie pour les architectes, sur la manière de se servir du compas dans les tracés géométriques (*circinationes*³), sur les règles linéaires (*grammicæ rationes*⁴), nécessaires pour disposer les plans, ne nous parle pas, entre autres problèmes (*quæstiones*), de ceux qu'avait à résoudre pour les voûtes ou les arcades, soit le *geometra*, qui en établissait les cotes, soit le *mentor*, qui en calculait le toisé, une fois la construction effectuée. Il y a chez Vitruve ce que l'on peut appeler des sous-entendus géométriques qu'il suppose connus de ses lecteurs, mais qu'il serait utile à nous de connaître. C'est sur quoi nous aurons l'occasion de revenir dans la présente étude.

Si nous ouvrons le recueil des *Gromatici veteres* de Lachmann et Rudorff, nous voyons qu'à propos de la mesure des objets appartenant à l'architecture, la presque totalité des manuscrits mis à contribution pour cette édition ne fait pas la

Code Justinien donnerait *opera* (Cujas *operam*) *fabricationibus*, ce qui aurait porté Godefroy à conjecturer sur le Cod. Théod. *opera fabricationi*, et Beck à corriger *opera fabricatione*. Pour nous, le bon texte doit être : *institutis operum fabricationibus* (cf. Vitr. II, 1, « fabricationibus aedificiorum »).

1. Secchi (G.-P.), *Iscrizioni... trovate in Arado* (Diss. Ac. rom. di archeol., IX, p. 406; Promis, *op. cit.*, p. 34). C. I. L. III, 2, n° 6041.

2. Voy. notre article sur *la Mesure des colonnes*, 36, note 1.

3. Vitruve, éd. Valentin Rose, *passim*; cf. Nohi, *Index Vitruvianus*, v° *circinatio, circinus*. Voy. dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Daremberg et Saglio l'art. *circinus* (avec fig.).

4. ... *Deformationibus grammicis ostendi* (III, Préf.); — hac ratione duplicatio *grammicis rationibus* ab Platone, uti schema subscriptum erit, in ima pagina explicata est... (IX, 1).

moindre mention des surfaces courbes qui peuvent se trouver dans les édifices et que les géomètres-arpenteurs romains devaient connaître en détail¹. Les éditeurs de ce recueil donnent cependant dans les notes une leçon d'un manuscrit de Rostock, employé pour leur édition, qui méritait de figurer dans le texte même, quelque rare qu'elle fût dans les autres manuscrits : « Metimur... parietum structuram et pilam et lapides et maceriam, *itemque res cavas*². » Nous avons rencontré dans le ms. lat. 13955 de la Bibliothèque nationale la mention de ce genre de mesure faite à peu près dans les mêmes termes : *itemque res concavas et his similia*³. On ne peut douter que ces expressions, dont le sens était général, comprenaient les diverses mesures d'arcs, d'arcades, de voûtes qui étaient usitées chez les Romains dans la construction des édifices, portiques, aqueducs, viaducs et autres travaux d'art. Mais, si nous cherchons dans l'édition du recueil précité, et spécialement dans l'*Expositio et ratio mensurarum* de Balbus, quelque allusion précise à telle espèce d'arc, nous ne trouvons plus rien aujourd'hui dans ces textes qui nous renseigne à ce sujet; car ils ont subi des lacunes regrettables. Au contraire, dans les sources grecques que nous avons conservées la compilation Héronienne, nous avons déjà vu⁴ que, parmi les problèmes intéressant la capacité et le volume des corps solides appartenant à l'architecture, il y a des formules qui sont spécialement relatives à la mesure des voûtes antiques, désignées sous les noms de $\chi\mu\acute{\alpha}\rho\alpha$ ⁵ et de $\kappa\acute{\epsilon}\gamma\chi\eta$ ⁶.

Étant donné le rôle considérable que l'on attribue d'un commun accord aux différentes sortes de voûte en architecture, il semble que les moindres fragments de textes romains qui sont relatifs aux mesures et calculs servant à ce genre de construction ne doivent pas être négligés, malgré leur aridité apparente; ils sont trop rares pour rester inaperçus, et ils méritent, croyons-nous, d'être mis en lumière. C'est ce que nous allons essayer de

1. Voy. notre étude sur *la Mesure des colonnes...*, p. 35 et suiv. (tir. à part).

2. Balbi ad Celsum, *Expos. et rat. mensurarum*, *Grom. vet.*, I, p. 97, l. 12 (en note).

3. Fol. 129 v°.

4. Voy. *la Mesure des colonnes...*, p. 43 (*Ibid.*).

5. *Heronis Alexandrini geometricorum et stereometricorum reliquia*, éd. Fr. Hultsch : *Stereometrica*, II, 32, 1, 3; *Mensura*, 16.

6. *Stereometrica*, II, 1, 3; *Mensura*, 38.

faire pour les textes suivants, quelque court que soit leur contenu et quelque altérée que soit la forme sous laquelle ils nous sont parvenus. A vrai dire, ces fragments ne sont pas inédits, mais l'on ne penserait guère à aller les chercher dans l'ouvrage déjà ancien qui seul les a longtemps renfermés; de plus, on ne s'est pas occupé jusqu'à présent d'en améliorer le texte, qui en avait grand besoin, ni surtout d'en faire ressortir l'intérêt soit au point de vue mathématique, sur lequel nous n'aurons pas à insister, soit au point de vue architectonique et lexicographique.

C'est encore au *Codex arcerianus* (VI^e-VII^e siècle) que l'on doit la conservation de ces précieux fragments. S'ils ne figurent pas dans le recueil des *Gromatici veteres*, ils ont été du moins insérés dans une ancienne édition d'Hygin, celle qui a paru en 1607, à Leyde, par les soins de P. Scriverius et sous le titre suivant : *Hygini gromaticus sive de castrametatione liber*¹. Les éditions d'Hygin que l'on consulte le plus souvent aujourd'hui ne contiennent pas les fragments que nous allons rapporter. Nous ne les trouvons ni dans l'édition du *Liber de munitio-nibus castrorum*, publiée par Lange, à Göttingue, en 1848, ni dans celle que l'on doit à Gemoll et qui fait partie de la collection Teubner (Leipzig, 1879²). C'est qu'en effet, il a dû paraître plus que douteux à ces éditeurs que ces fragments aient fait partie de l'œuvre d'Hygin. M. Boubnov, professeur à l'Université de Kiev, qui préparait une édition critique des *Gromatici veteres*, et pour lequel nous avons collationné à cette fin plusieurs manuscrits de la Bibliothèque nationale, a bien voulu nous faire savoir que l'attribution à Hygin des fragments en question devait s'expliquer par suite d'une erreur à laquelle l'état des manuscrits avait donné naissance. Ils n'ont pu être attribués à Hygin que parce qu'ils se trouvaient entre deux traités de cet auteur dans le *Codex arcerianus*³.

1. P. 70-71. L'éditeur renvoie à un passage de Pierre Pithou (*Adversarior. subsidiorum*, lib. II, cap. XIV) où il est question d'un ms. d'Hygin sur la castramétation que ce savant avait vu à Lyon chez Louis « Miraens. »

2. Cf. Gemoll, dans *Hermes*, X (1875), p. 244 et suiv.

3. M. Boubnov s'exprime de la manière suivante à propos de ces fragments de l'*Arcerianus* dans son récent ouvrage sur les œuvres mathématiques de Gerbert : « Huic ipso codici a glutinatore adjunctum est apographon Wouwerianum (Wouwer, † 1635, codicem P. Scriverio legavit; cf. *Grom. rel.*, II, 54, 470), cujus textus non ex codice quodam classis TBa (III classis Blumii, ut

Au moment où nous achevons le présent travail, l'érudit que nous venons de nommer, bien connu par ses recherches sur Gerbert, a fait entrer les fragments que nous allons étudier dans l'ouvrage qu'il publie sous le titre de *Gerberti opera mathematica*¹. Le texte qu'il nous offre reste à peu près le même que celui de l'édition de 1607, à quelques variantes près, et il n'y a pas lieu de s'en étonner, puisque l'on n'a pas encore pu mettre la main sur un manuscrit notablement meilleur que celui qui a servi à l'édition du commencement du xvii^e siècle. Cette bonne fortune n'a pas non plus échu à M. Max. Curtze, qui donne une nouvelle preuve de son zèle pour l'histoire des mathématiques au moyen âge en publiant les résultats d'un voyage de recherches scientifiques qu'il a entrepris dans les bibliothèques d'un certain nombre de villes sous les auspices de l'Académie de Berlin². C'est ainsi que ce savant nous a fait connaître tout récemment, entre autres textes intéressants, deux manuscrits de la bibliothèque royale de Munich, lat. 4020 et 4024³, qui contiennent les fragments en question ; ceux-ci, dérivant d'une source déjà connue, à savoir du *Codex arcerianus*, n'apportent pas d'amélioration à des textes qui en auraient vraiment besoin. Nous nous bornerons ici à donner ces textes dans l'état où M. Boubnov a essayé tout récemment de les présenter, d'après les manuscrits qu'il a connus, la collation qu'il a faite étant actuellement la moins incomplète qui ait paru sur ce sujet³. Nous mettrons en regard de ces fragments, qui, dans plus d'un endroit, laissent encore à désirer, les corrections que M. Paul Tannery a cherché à y apporter, grâce à son expérience des anciens textes de mathématiques, corrections qu'il n'a faites d'ailleurs que sous certaines réserves, car il

Blume conjecit), sed ex nostro codice TAB fluxit (vide Gemoll, *Hermes*, X, 1875, p. 244 et suiv.). » Cf. l'*Appendix VII* imprimé par Boubnov à la fin de son ouvrage, p. 394 et suiv., pour la liste, la description et la désignation des mss. qui peuvent servir à un *Corpus gromaticorum*. Ces fragments ont été publiés par M. Boubnov dans ce même appendice sous la rubrique suivante : « [Marcus Terentius Varro?], *Aliud fragmentum geometriæ*. » L'éditeur a bien fait, assurément, de marquer par un point d'interrogation la provenance des textes qu'il a placés sous cette rubrique.

1. *Berolini*, 1898, in-8°.

2. *Centralblatt für Bibliothekswesen*, 1899 ; *Eine Studienreise... Forschungen zur Geschichte der Geometrie im Mittelalter* (voy. notamment p. 260, 295 et suiv.).

3. *Op. cit.*, p. 507-508.

lui semble qu'elles peuvent encore être çà et là sujettes à revision.

Pour notre part, nous ferons suivre le texte de ces fragments d'un commentaire détaillé au point de vue archéologique, parce que leur contenu n'a pas plus appelé jusqu'à présent l'attention des archéologues que celle des historiens des mathématiques. Nous aurons ainsi l'occasion de faire divers rapprochements entre ces fragments, qui par leur objet même semblent, en partie au moins, se rattacher à l'œuvre de Vitruvius Rufus, et le texte d'auteurs grecs et latins, notamment celui de Vitruve et de ses abrégiateurs.

I.

CONCHA INSTRUCTORIA SUPRA CIRCINUM.

Tria æra¹ in quarta, id in X..., ejus partem XVI. Vel : longitudinem cum curvaturam² minorem quæris infra circinum de curvaturam majorem inter se adicito eo partem XXI. Omne in unum, id per curvaturam, partem dimidiam.

Tres eræ in quartam : id in XI, eius partem XXI vel longitudinem cum curvatura minori [si] quæris infra circinum vel curvatura majori ter in (?) se adicito ei partem XXI^{am}, omne in unum, id per curvaturæ partem dimidiam.

INFRA CIRCINUM.

Tria æra in quarto, duco IIII quater, sumo partem VIII. Vel : computati depipedes deducis per aliam curvaturam et fit CV, demes partem tertiam.

Tres eræ in quartam, duco in quartum, sumo partem nonam. Vel computati podis[mi] [summam] ducis per aliam curvaturam, et fit, cuius demes partem tertiam.

1. Dans les notes que M. Paul Tannery a bien voulu joindre à notre texte des *Traité d'arpentage et de géométrie d'Epaphroditus et de Vitruvius Rufus*, où l'on trouve l'emploi de ce terme, on lit ce qui suit : « L'expression d'*era* (*æra*) au lieu de *latus*, pour désigner le nombre des termes de la progression à sommer ; celle encore plus singulière d'*arca* (doublant le mot impropre d'*area*) ; il y a là des témoignages incontestables qu'avant de s'approprier les formules grecques, les Romains avaient une terminologie à eux pour la sommation des nombres d'*asses* en progression » (*Not. et extr.*, XXXV, 2^e part., p. 30, n. 20).

2. Le mot *curvatura* est fréquemment employé par Vitruve, voy. l'*Index Vitruvianus* de Nohl ; cf. le *De Architectura*, éd. Val. Rose et Müller-Strübing.

AREÆ¹ PEDES AD SEDEM².

S. Q. [A]eræ inter se, deduco partem tertiam, deduco per æs tertium, erint ped. quadrati.

Sic quaeras. Eræ in ter se, duco in partem tertiam, duco per æs tertium. Erunt pedes quadrati.

II.

CAMARA(M) INFRA CIRCIUM.

Podisma(ri) infra circum et duces per æs tertium, eri[n]t p[edes] q[ua]drati.

Ejusdem circuitum. S. Q. Latitudinem in se, curvaturam bis ductam in se, utrumque in unum, ejus latus dem(itt)o de latitudine(m), reliquæ tres octavas adicies ad latus, erit circuitus.

Si habes latitudinem et circuitum inventa, curvaturam si[c]. De circuitu deme latitudinem reliq[ua] summæ demes tres et XI quod superfuerit adicio latitudinem, id in sedem, inde latitudinem in se, reliquæ latus, ejus dimidia erit curvalura.

Podisma infra circum et duces per æs tertium, erunt pedes quadrati.

— *Eiusdem circuitum. S[ic] q[ua]eras. [Duc](?)latitudinem in se, curvaturam bis ductam in se, utrumque in unum, ejus latus; demitto latitudinem: reliquæ XI octavas adicies ad latus, erit circuitus.*

Si habes latitudinem et circuitum, invenire curvaturam. Sic. De circuitu deme latitudinem, reliquæ summæ demes tres XI^{as}, ei quod superfuerit adicio latitudinem, id in se, [deme inde latitudinem, reliquæ latus in se] ejus dimidium, erit curvalura.

CAMARA [AD] CIRCIUM.

Podisma ad circum et duces

Podisma ad circum et duces

Nous reviendrons plus loin sur certaines expressions dans lesquelles ce terme a été usité.

1. Voy. ci-dessus l'avant-dernière note.

2. Ce terme a le sens de base; *basis*, id est *sedes*, lit-on dans les *Traité d'arpentage et de géométrie d'Epaphroditus et de Vitruvius Rufus*. « § 4. — Trigoni ortogoni linearum nomina; chatetus, id est perpendicularis, basis, id est sedes, hypotenusa, id est obliqua. » (M. Cantor, *Die römischen Agrimensoren*, appendice, texte, p. 208; cf. notre étude sur *la Mesure des colonnes à la fin de l'époque romaine*, dans la *Bibl. de l'Éc. des chartes*, 1896, p. 294, note 2.)

per æs tertium, erint pedes quadrati.

Ejusdem circuitum. — Latitudinem et curvaturam in unum, adjicio partem XXI, erit circuitus.

Si habes latitudinem et circuitum, dicere (et) curvaturam. De circuitu dempta parte XXII, reliqui parte[m] tertiam, erit curvatura.

per æs tertium, erunt pedes quadrati.

Eiusdem circuitum; latitudinem et curvaturam in unum, adjicio partem XXI^{am}, erit circuitus.

Si habes latitudinem et circuitum, dicere curvaturam. De circuitu demitte partem XXII^{am}, reliqui partem tertiam, erit curvatura.

CAMARA SUPRA CIRCIUM.

Podisma¹ supra circum et duces per æs tertium, eruntque pedes quadrati.

Ejusdem circuitum quærere. Quo cyclo sit inventum diametrum ter duces, [adde] partem XXI]. Deme inde delumbatam² suam rationem, erit circuitus. Vel : longitudo[inem] et curvaturam in unum, adjicio partem XXVI, [erit circuitus].

Podisma supra circum et duces per æs tertium, eruntque pedes quadrati.

Ejusdem circuitum quærere, cuius circuli sit, inventa diametro, ter duces partem XXI...

Nous pouvons maintenant, grâce à l'extrême obligeance de

1. *Podismare*, calculer en pieds, de *podismus*, calcul en pieds, terme usité chez les arpenteurs et géomètres romains; cf. l'expression *podismales quæstiones* pour indiquer les problèmes auxquels ce calcul pouvait donner lieu (*Boethii geometria subtilicia*, dans *Gerberti... opera mathematica*, p. 194).

2. Le terme *delumbata* se rencontre une fois dans Vitruve (éd. Val. Rose, l. VI, 5, p. 143) : « Supra columnas curva lacunaria ad circum *delumbata*, » à propos des plafonds arrondis en forme de voûte qui surmontaient les corniches des salons corinthiens. L'un des traducteurs de Vitruve, Maufrais (éd. Panchoucke), a essayé d'en donner l'explication; cf. Perrault (voy. notes du liv. VI, t. II, p. 82). Si le terme *delumbata* doit être maintenu dans cette formule, l'altération actuelle du texte ne permet point d'en donner ici une explication correcte au point de vue mathématique. M. Tannery se demande si l'on doit même aller jusqu'à lire après « partem XXI » les mots suivants, qui se prêteraient peut-être à un sens meilleur : « Dimidiam (?) de summa (?), tum sume (?) rationem, erit circuitus. » M. Boubnov donne la leçon « *delumbatam* » sans commentaire.

M. Paul Tannery, donner ici la caractéristique sommaire de chacun de ces problèmes. Le premier, « *Concha instructoria super circinum*, » paraît donner le calcul de l'aire plane d'un demi-cercle ou d'un segment inférieur au demi-cercle (fig. I).

Le second problème, « *Infra circinum*, » semble au contraire relatif au calcul du volume du quart de sphère. La fin du problème, qui concerne le calcul d'une aire, est à présent indéchiffrable (fig. II).

Dans le troisième problème, « *Camera infra circinum*, » il s'agit du calcul d'un arc de cercle d'après la corde et la flèche (fig. III). Ce problème peut être considéré comme restitué sûrement; sa formule est d'autant plus intéressante au point de vue mathématique qu'elle ne paraît point avoir été empruntée à la compilation Héronienne.

Le quatrième problème, « *Camara [ad] circinum*, » présente pour une demi-circonférence le calcul de l'aire et de la longueur de l'arc (fig. IV).

Quant au cinquième, « *Camara supra circinum*, » il concerne le calcul d'une demi-circonférence, le diamètre étant connu, en calculant la surface du carré circonscrit (fig. V).

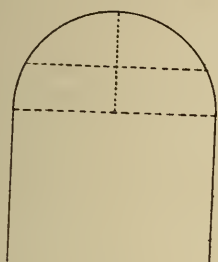
Nous ferons remarquer que, vu l'état imparfait dans lequel plusieurs de ces problèmes nous sont parvenus, leur contenu ne correspond pas toujours rigoureusement à la rubrique que chacun porte et que nous aurons à interpréter; il se pourrait aussi que le texte primitif fût plus développé que celui que nous possédons aujourd'hui. Le troisième problème, « *Camara infra circinum*, » est celui qui présente à la fois le meilleur texte et la plus exacte concordance entre l'intitulé et la question traitée.

Comme nous l'avons déjà dit, la compilation Héronienne nous a laissé entre autres formules métriques des problèmes qui s'appliquent aux voûtes appelées $\kappa\mu\acute{\alpha}\rho\chi$ et $\chi\acute{\epsilon}\gamma\chi\eta$. L'une d'entre elles est intitulée : Μέτρησης $\kappa\mu\acute{\alpha}\rho\chi$ ¹; les mesures de la $\chi\acute{\epsilon}\gamma\chi\eta$ sont plus fréquentes et d'une application, semble-t-il, plus variée (Κογγίτων μετρήσεις διάφοροι²). Dans l'analyse qu'il a faite de quelques-unes de ces formules, M. Th.-H. Martin s'exprime ainsi au sujet de la mesure de la $\chi\acute{\epsilon}\gamma\chi\eta$, autrement dit des constructions formées d'un demi-cylindre vertical surmonté d'un quart de sphère³ :

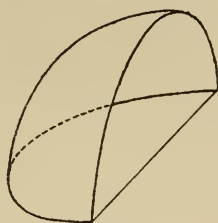
1. *Stereometrica*, II, 32; *Mensuræ*, 16.

2. *Stereometrica*, I, 41, 42; II, 1, 3; *Mensuræ*, 38.

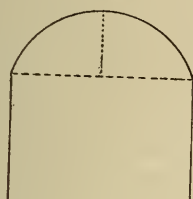
3. *Recherches sur la vie et les ouvrages d'Héron d'Alexandrie* (Mém. de



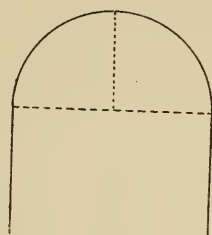
I



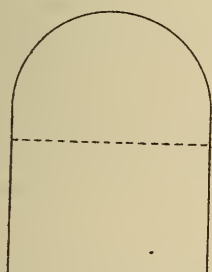
II



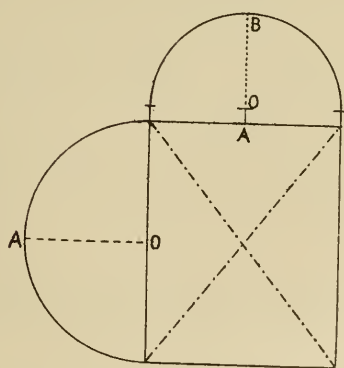
III



IV

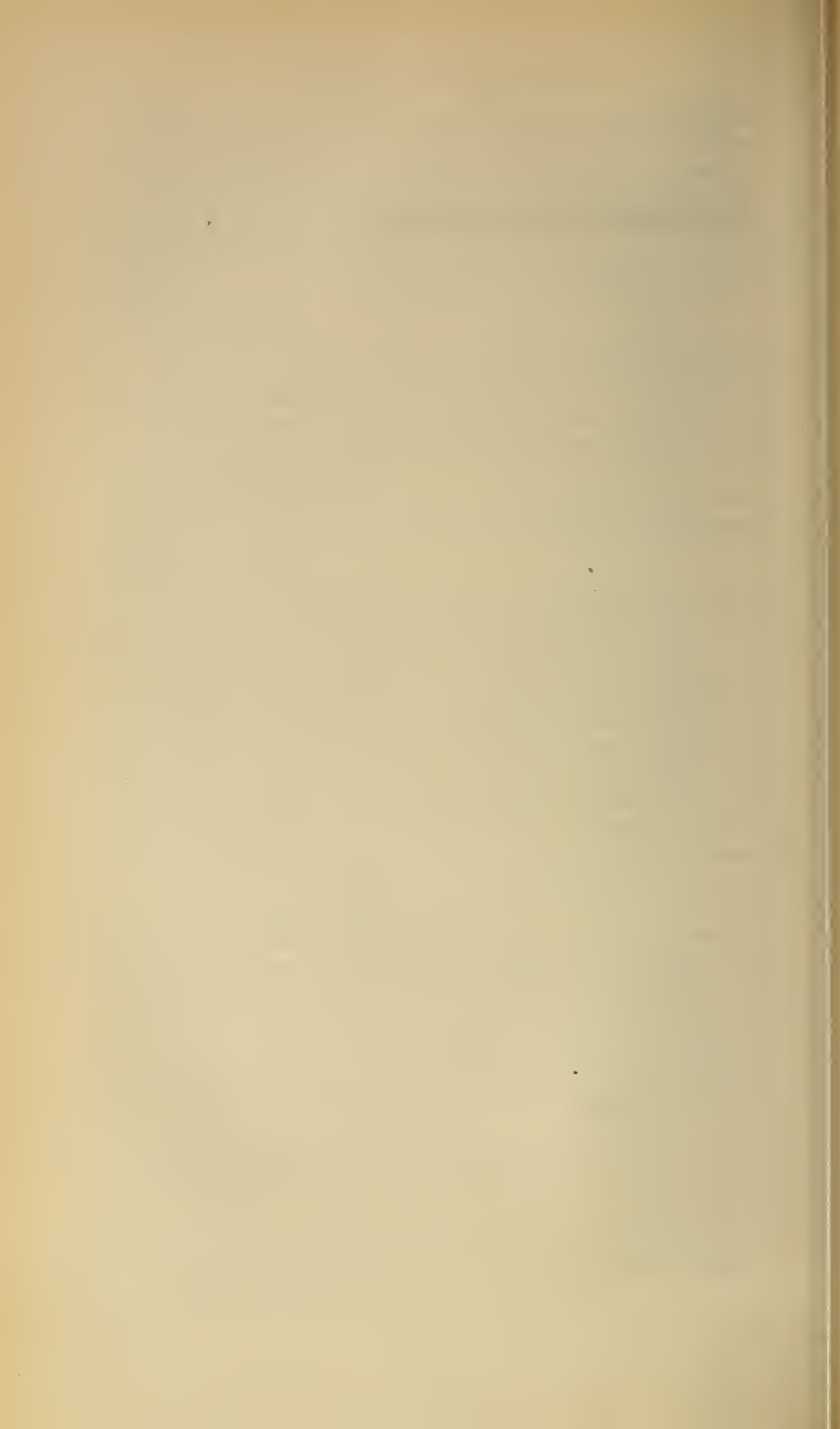


V



VI

MESURE DES VOÛTES ROMAINES



« Notre auteur paraît nommer *κῶγχη* seulement la partie supérieure et voûtée de ces constructions, et il semble supposer que *cette portion de coupole n'était pas toujours un quart de sphère, mais qu'elle pouvait avoir quelquefois pour base un segment moindre qu'un demi-cercle et pour hauteur une ligne moindre que le rayon de la sphère*. Ce sont ces portions de coupoles que l'auteur paraît s'être proposé de mesurer approximativement pour en cuber la maçonnerie. Il nomme *βᾶσις* ou *διάμετρος* le diamètre du cercle dont un segment sert de base à la partie de coupole; *κῆθος*, la plus grande hauteur de cette portion de coupole au-dessus de cette base, et *ἔσω τελευτῶσα*, la portion du rayon comprise entre le milieu de la corde de ce segment et le milieu de l'arc. Quand de ces trois lignes les deux dernières étaient égales entre elles et que leur somme était en même temps égale à la première ligne, la portion de coupole était un quart de sphère; alors il fallait mesurer, comme l'auteur le dit dans le premier de ses deux problèmes sur la *κῶγχη*, le cercle dont la moitié servait de base à ce quart de sphère; ensuite, le surplus du problème, omis par le compilateur, consistait à trouver le volume du quart d'une sphère, étant donnée l'aire d'un grand cercle de cette sphère. Quand la portion de coupole était moindre qu'un quart de sphère, les deux dernières lignes pouvaient être inégales entre elles, et leur somme était moindre que la première ligne. »

L'Orient surtout nous offre de nombreux exemples de constructions où l'on trouve une forme absidale variée. « Dans les églises de Constantinople, dit le même auteur, et sans doute aussi dans celles d'Alexandrie, sous la domination byzantine¹, on nommait *κῶγχη* une construction destinée à recevoir un autel; cette construction, ouverte à l'intérieur de l'église, y présentait un enfoncement dont la forme était celle d'un demi-cylindre vertical surmonté d'un quart de sphère², et c'est sans doute cette dernière partie, c'est-à-dire cette moitié de coupole, qui donna son nom à la construction entière. Il y avait aussi des constructions semblables, nommées de même *κῶγχαι*, mais destinées à un autre

divers savants, Académie des inscriptions, 1^{re} série, IV, 1854, p. 184 et suiv.).

1. Sur la formation de l'architecture byzantine, voy. surtout A. Choisy, *l'Art de bâtir chez les Byzantins*, 1882. Cf. Pulgher, *Les anc. égl. byzantines de Constantinople*, Vienne, 1878-80.

2. Voy. les notes de Du Cange sur Paul le Siléntiaire, *Description de Sainte-Sophie*, p. 216-217, éd. de Venise (p. 561-564, éd. de Paris).

usage, dans les palais de Constantinople, et sans doute aussi dans les édifices d'Alexandrie. Le nombre de trois était le plus fréquent. De là l'épithète de *τρίκορρος*¹ donnée souvent à des églises ou à des palais byzantins. On trouve aussi des édifices nommés *τετράκορρος* et *ἐπτάκορρος*². »

Observons enfin, avant de passer au commentaire archéologique des textes ci-dessus, que la même source latine³ qui a été faussement attribuée à Hygin nous fournit un autre paragraphe que nous devons signaler, car il n'a pas encore été rapproché des rares passages de Vitruve, où il est question des règles linéaires « *grammicae rationes*, » que le constructeur, et en particulier le *geometra*, devait savoir appliquer. Ce texte est relatif à la mesure des surfaces à sections quadrangulaires, et c'est le seul de ce genre que nous connaissons sous la rubrique qu'il porte. Il devait faire partie d'un ensemble de règles graphiques dont le texte n'a pas subsisté jusqu'à nous. C'est par suite d'une erreur provenant d'une faute de lecture que ce paragraphe a été intitulé dans l'édition d'Hygin de 1607 *Cirammica ratio* au lieu de *Grammica ratio* qu'il faut lire évidemment. Nous le donnons ci-dessous, d'après le texte que M. Boubnov vient de publier et en y introduisant une correction qui nous a paru nécessaire.

GRAMMICA RATIO.

Sic dicemus. Quoniam traditum est⁵ : « Si recta linea, secta quomodolibet, [ab ea tota⁶] quadratum, par est ab sectionibus quadratis

1. Sur les constructions absidales de forme trichore, cf. Saladin, *Arch. des missions scientifiques*, 3^e série, VIII, et les observations de M. R. de Lasteyrie dans son mémoire intitulé : *L'Église Saint-Martin de Tours, étude critique sur l'histoire et la forme de ce monument du V^e au XI^e siècle* (Mém. de l'Ac. d. inscr., XXXIV, 1892). Pulgher, *op. cit.*

2. Voy. Du Cange, *Lexicon med. et inf. græcitatibus*, v^o *κόρρη*.

3. *Ed. cit.*, p. 70.

4. Liv. IX, 1; cf. III, Préf.

5. Euclides a Boethio translatus (*Grom. vet.*, I, 386, 13).

6. Le texte d'Euclide porte ceci : « Το ἀπὸ τῆς ὀλῆς τετράγωνον. » L'édition d'Hygin, de 1607, donne *abigito*, l'édition de Boubnov *abigitur*. Ces leçons ne sont pas bonnes; il est beaucoup plus conforme à l'intelligence du texte latin, rapproché du passage d'Euclide, de corriger ainsi : *ab ea tota*, ces mots étant la traduction des termes grecs ἀπὸ τῆς ὀλῆς du texte d'Euclide. N'eût-on pas ici ce texte pour guide, la correction *ab secta*, inférieure, pensons-nous, à celle que nous venons de donner, serait encore préférable à la leçon *abigito* ou *abigitur*, qui est inintelligible.

et bis sub sectionibus comprehensæ ordinatæ arææ rectangulæ, » [esto linea secta in X et VII, quadratum a tota habebit] ducentos LXXXVIII. Tolles inde maximum, id est [X]; fit in se C. Reliqui CLXXXVIII; erit : a reliqua quadratum et bis sub sectionibus comprehensæ ordinatæ arææ rectiangulæ. Decem ducemus bis, fit XX; septies XX fit CXL, tollo de CLXXXVIII, reliqui XXXXVIII.

II.

L'énoncé des problèmes que nous venons de rapporter nous amène à établir une distinction assez tranchée entre les termes *camara* et *concha* appliqués à des constructions voûtées. Le premier de ces termes vise la voûte en berceau, tandis que le second est relatif à la voûte en demi-coupole. A la vérité, on savait depuis longtemps la signification du mot *camara* ou *camera*, mais nous ne connaissons pas d'autre exemple du mot latin *concha*, dans l'acception qui lui est donnée ici et qui n'est pas indiquée dans le *Dictionnaire des Antiquités* de Daremberg et Saglio¹. On savait que le terme grec *κρήνη* qui a donné naissance au latin *concha* avait entre autres sens celui de voûte en demi-coupole, autrement dit en cul-de-four. Mais il est arrivé, comme on le verra plus loin, que l'on a confondu les procédés appliqués aux voûtes romaines qui s'appelaient *camara* et *concha*; c'est là une confusion qu'il ne faut plus faire désormais.

M. L. Heuzey s'exprime de la manière suivante au sujet du mot *camara* dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*² : « *Camara*, ou plus ordinairement *camera*, en grec *κρήνη*, est un des mots par lesquels les anciens désignaient la voûte et certaines constructions voûtées³. . . Chez les Romains, qui empruntèrent de bonne heure la voûte aux Étrusques, *for-niæ*⁴ (terme ancien dont on se servit jusqu'à la fin de la Répu-

1. T. II, 2^e part., art. *concha*.

2. T. I, 2^e part., art. *camara*.

3. Il est curieux de voir le mot *κρήνη* fréquemment usité en Orient, dans les inscriptions d'Asie Mineure (*C. I. G.*, *passim*); c'est d'Orient que sont venues les constructions voûtées; mais en Grèce on ne s'en est pas beaucoup servi.

4. Il semble que ce terme se soit plus spécialement appliqué aux voûtes construites en forme d'arc régulier de briquetage ou de maçonnerie avec intrados et voussoirs réguliers, tandis que *camera*, dans un sens plus large, a désigné, outre les voûtes en pierre, soit appareillées, soit maçonnées, sans appa-

blique et encore sous l'Empire), et qui lui donnèrent un rôle important dans leur architecture, le mot *camara*, dégénéré en *camera*, et ses dérivés *concamerare*, *concameratio* servent communément à désigner la voûte en berceau, même lorsqu'elle est construite en brique, en maçonnerie de moellons ou en claveaux de pierre (*concamerationes ex structura factæ*, en bas-latin *cameræ structiles*). » Adopté par la langue latine classique, le terme *camera* est aussi employé couramment par Vitruve, par Palladius et enfin par Cetus Faventinus, lequel a compulsé ces deux derniers auteurs vers le ^v^e siècle¹. Voici un extrait du passage de Vitruve où il est question des règles à suivre (*rationes*) pour l'exécution de la voûte appelée *camera*; on y remarquera l'expression « *forma circinationis*, » qui répond implicitement aux données géométriques contenues dans l'énoncé de problèmes cités plus haut : « Cum ergo *camerarum* postulabitur *ratio*, sic erit faciendum. Asseres directi disponantur inter se ne plus spatium habentes pedes binos... hique asseres cum *ad formam circinationis* fuerint distributi²... » Vitruve fait allusion ici aux différentes sortes de courbes qui peuvent servir de tracés aux voûtes de ce genre, soit qu'elles mesurent un demi-cercle, soit qu'elles dépassent ou qu'elles n'égale pas cette dimension moyenne. Cetus Faventinus insiste aussi, à un autre point de vue, sur la rigueur des mesures à employer préalablement à la mise en œuvre des matériaux mêmes de la voûte : « *Cameræ ergo cannicæ sic erunt disponendæ* : asseres abiegni ad lineam aut regulam æqualiter dirigantur, ne plus habeant grossitudinis quam digitos tres hos inter se sesquipedali mensura divisos ordinabis, ...; » et ce passage se termine ainsi : « Fasciculos de canna facies et laquearis vel delicatæ et *arcuatilis cameræ* exemplis uteris³. » On remarquera l'expression *arcuatilis camera*, que l'on peut rapprocher de celle de *camera curva*⁴, employée aussi par le même abrégiateur, comme si le

reil proprement dit, les plafonds voûtés de certaines chambres, avec emploi de bois et de fer, ainsi que nous le montrerons plus loin : « *Parieles atque insuper camera lapideis fornicibus vincta*, » lit-on dans Salluste.

1. « Libellus satis antiquus, » dit H. Nohl dans sa préface à l'*Index Vitruvianus*, p. iv; cf. XVII (De cameris balnearum), *ibid.*, p. 300.

2. Éd. Valentin Rose et Müller-Strübing, VII, 3.

3. § XXI, p. 303 de l'éd. Rose.

4. *Ibid.*, p. 307. — Palladius, *De re rustica*, l. I, tit. XIII, 1. *De cameris*

mot *camera* ne désignait pas suffisamment par lui-même la couverture voûtée d'une pièce, quand cette couverture était faite de bois ou de plâtre.

C'est qu'en effet à l'époque romaine et pendant la période de la décadence, le mot *camera* pouvait indiquer non seulement une pièce voûtée, la *camera curva* ou *arcuatilis*¹, dont parle Cetus Faventinus, qu'une bonne maçonnerie rendait souvent plus solide (*camera structilis*), mais même une pièce surmontée d'une couverture en bois, d'une surface plus ou moins plane et non plus seulement courbe. C'est ce que Cetus Faventinus a bien pu exprimer par l'expression *plana camera* : « *Camæræ structiles fortiores erunt... eadem ratione et planas cameras facies*; » nous pensons qu'il n'a point voulu faire entendre par là qu'il s'agit d'une pièce voûtée très simplement, c'est-à-dire sans l'emploi d'un véritable appareil de maçonnerie, de forme très régulière. On n'a pas assez remarqué que déjà Vitruve, dans sa description des voûtes employées dans les établissements de bains chez les Romains², a rapproché d'une façon très étroite les procédés de construction des voûtes proprement dites, *cameræ*, *concamerationes*, des autres procédés de charpente qu'on appliquait aux planchers qui recouvraient certaines salles chez les anciens; des poutres solides formaient l'ossature de ces planchers, *contignatio*; des règles ou des arcs de fer suspendus à la charpente avec des crochets du même métal amenaient une disposition telle que le plafond de toute la voûte étant soutenu par du fer obtenait une grande fermeté. Si on lit attentivement le texte de Vitruve, on voit que, par suite d'une sorte d'abus de langage, les mots *camera*, *concameratio* s'appliquaient non seulement aux voûtes faites de pierre, mais même aux plafonds de bois, auxquels pouvaient s'ajouter des briques (*figlinum opus*) ou du métal (*regulæ ferreæ aut arcus*), matériaux dont l'usage est surtout aujour-

canniciis, donne des renseignements intéressants sur les matériaux qui servent à construire la *camera*, sans parler des formes qu'elle pouvait présenter.

1. La signification d'*arcus*, plus restreinte que celle de *fornix*, paraît s'être appliquée surtout à des voûtes de peu de profondeur, par exemple à des niches cintrées. L'expression *arcus triumphalis* a un sens particulier. Quant à « *arcuationes, arcuatium opus* », ces expressions ont été employées à propos du système d'arcades des aqueducs (Frontin, *Aquæd.*, 13 et 121; Plin, *Epist.*, X, 46). Voy. à ce sujet L. Heuzey, art. *Arcus*, dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et latines* de Daremberg et Saglio.

2. P. 300, § XVIII (De cameris balnearum).

d'hui très répandu dans les constructions voûtées, mais suivant des procédés perfectionnés dont nous n'avons pas à parler ici. Voici comment Vitruve s'exprime dans ce passage :

Concamerationes vero si ex structura factæ fuerint, erunt utiliores, sin autem *contignationes* fuerint, figlinum opus subiciatur, sed hoc ita erit faciendum. Regulæ ferreæ aut arcus fiant eæque uncinis ferreis ad *contignationem* suspendantur quam creberrimis, eæque regulæ sive arcus ita disponantur uti tegulæ sine marginibus sedere in duabus invehique possint, et ita *totæ concamerationes* in ferro nitentes sint perfectæ, *earumque camerarum* superiora coagmenta ex argilla cum capillo subacta liniantur, inferior autem pars, quæ ad pavementum spectat, primum testa cum calce trullissetur, deinde opere albario sive tectorio poliatur¹...

Il faut observer d'abord qu'à côté de l'acception principale du mot *camera*, telle qu'on l'a donnée plus haut, il y a eu aussi, dès l'antiquité romaine, une certaine extension du sens de ce mot, qui a pu ainsi s'appliquer à une œuvre en charpente servant de recouvrement à un édifice ou à l'une de ses parties ; c'est là une signification plus ou moins détournée que ce terme n'a pas perdue à l'époque de la décadence, et il est intéressant pour nous de constater que nous la retrouverons plus tard à l'époque mérovingienne et carolingienne, où nous voyons le mot *camera* signifier le comble, l'ouvrage de charpente qui supporte les deux rampants de la toiture². En second lieu, le paragraphe de Vitruve que nous venons de citer offre encore un intérêt particulier au point de vue des procédés d'enduits, qui étaient usités pour le revêtement des murs et des plafonds voûtés de la manière qui vient d'être expliquée (*opus albarium sive tectorium*). L'abréviateur de Vitruve, Cetus Faventinus, recommande dans les mêmes termes, ou peu s'en faut³, cette façon d'appliquer les enduits ; leur usage se conservera dans les siècles suivants⁴,

1. Vitruve, éd. Val. Rose, l. V, 10, p. 125 ; cf. l. II, 4, 8 ; l. VII, 3.

2. Voy. Quicherat, *Fragments d'un cours d'archéologie*, p. 383 et suiv. ; cf. le même auteur, *la Basilique de Fanum*, *Mél.*, p. 7.

3. *Éd. cit.*, XVII, p. 300-301 : « Inferior autem pars juncturæ quæ ad pavementum spectabit primo calce cum testa temperata trullizetur, deinde albario sive tectorio opere inducatur. »

4. Cf. Quicherat, *Frag. d'un cours d'archéol.*, § des revêtements, p. 377 : « Un enduit, *tectorium*, est un mortier fin que l'on étend par couches sur les murs et qu'on dresse à la règle de manière à produire une surface parfaitement plane. Les

s'employant pour les combles des basiliques ainsi qu'on le faisait pour les peintures. A l'époque carolingienne, on trouvera cet emploi désigné par un terme qui est aussi d'origine antique, *hypocartosa* (*hypochartosis*¹), que l'on ne rencontre point dans le traité de Vitruve.

Revenons maintenant au sens ordinaire du mot *camera* et voyons comment on procédait pour ce genre de voûte. Sous cette dénomination, on trouve dans l'architecture romaine tout un genre de voûtes qui sont d'un grand intérêt pour l'étude des origines de la construction voûtée, parce qu'elles nous donnent la transition entre les voûtes légères de cerceaux ou de treillage et les voûtes en maçonnerie proprement dite². Les voûtes légères, très employées surtout dans les villas romaines, étaient formées à peu de frais par un expédient de construction plutôt que par un véritable système d'architecture; cette manière de construire se serait prolongée jusqu'après l'époque romaine. Dans l'une de ses études sur les voûtes, J. Quicherat, après avoir émis l'opinion que beaucoup d'absides antiques étaient voûtées en pierres d'appareil, la voûte qui convient aux constructions de cette sorte étant une demi-coupoie, s'exprime en ces termes³ : « Je pense que les barbares se tinrent plus volontiers à la pratique consignée par

anciens ont fait entrer du plâtre dans leurs mortiers d'enduit, et cela constituait l'ouvrage appelé *gypsatio*... » Voy. les notes additionnelles de M. R. de Lasteyrie (*Ibid.*).

1. Voy. Du Cange au mot *Hypocartosis* : « Tectorium sive crusta qua parietes et cameræ inducuntur. » Nous trouvons ce terme dans la lettre que le pape Adrien, voulant restaurer le comble de Saint-Pierre de Rome, adressait au viii^e siècle à Charlemagne pour le prier de lui envoyer un de ses sujets capable d'exécuter ce travail : « De camarado, — pour *camarato*, — autem, quod est *hypocartosa*, ad renovandum in basilica beati Petri apostoli prius nobis unum dirigite magistrum, qui considerare debeat lignamen quod ibidem necesse fuerit ut sicut antiquitus fuit ita valeat renovari. » (*Ep. Adr. papæ ad Carol. M.*, dans le *Cod. Carol.*, n° 67.) Cf. *Gloss. græc. lat.*, ὑποχάρτωσις; voy. *Salmasii in Flavium Vopiscum notæ* dans les *Hist. Aug. Scriptores*, 1620, p. 393. — Dans le *Liber pontificalis* l'expression *camera basilicæ*, appliquée notamment à la basilique Constantinienne (I, 191), à celle de Saint-Pierre (I, 176 et 508), à celle de Saint-Paul (I, 262), nous paraît s'appliquer au comble surmonté de charpente et revêtu, en dessous, d'une riche décoration, et non point à l'abside (*absida*), à la conque absidale, comme l'interprète le savant éditeur de ce *Liber*. C'est un point sur lequel nous aurons à revenir.

2. Heuzey, *op. cit.* (*Dict. des antiquités*, t. I, 2^e part., p. 856).

3. *De l'architecture romane*, § Voûtes, dans les *Mélanges d'archéologie*, p. 134.

Vitruve pour la construction des *cameræ* ou absides, c'est-à-dire à l'emploi du *craticium opus*. Cette façon consistait à exécuter grossièrement le cul-de-four en bois et en lattes. Par dessus cette carcasse, on appliquait un garni de roseaux¹ et enfin une couche épaisse de mortier, qu'on amenait à une forme sphérique parfaite par la manœuvre d'un calibre en quart de cercle, lequel pivotait suivant l'axe du solide dont on voulait produire la concavité. On trouve dans le formulaire de Cassiodore une pièce relative à l'administration des travaux publics où l'exécution des absides par ce procédé est représentée comme formant une branche spéciale dans l'art du bâtiment. Les ouvriers qui s'y livraient étaient appelés *camerarum rotatores*. » Voici l'extrait de la formule de Cassiodore à laquelle J. Quicherat renvoie le lecteur. Elle est intitulée *Formula curæ palatii*² :

Quicquid enim aut *instructor* parietum aut *sculptor* marmorum aut *æris fusor* aut *camerum*³ *rotator* aut gypsoplastes⁴ aut musivarius ignorat, te prudenter interrogat et tam magnus ille fabrilis exercitus ad tuum recurrit iudicium, ne possit aliquid habere confusum.

Quicherat nous paraît faire ici une confusion entre les procédés qui devaient être appliqués par les Romains à l'abside en cul-de-four et ceux qui servaient à la voûte en berceau. Il y a lieu, en effet, de distinguer de nouveau ici la voûte nommée *camera* d'avec celle qu'on appelle *concha*. Le texte de Cassiodore s'appliquerait aux voûtes en berceau (*cameræ*) et aux gens de métier chargés de produire dans ces voûtes une forme concave régulière au moyen de la rotation d'un instrument servant à cette opération (*rotatores*). Il est très vraisemblable que, pour les absides en demi-coupole, on employait chez les Romains le procédé dont parle Quicherat, mais, à proprement parler, cette manière d'opérer n'est pas visée dans la formule de Cassiodore. — Quel devait être cet instrument mécanique? Il n'avait pas précisément la forme d'un quart de cercle qui convient très bien à

1. Les couches de roseau étaient parfois remplacées par des planches (*tabulis*) (Heuzey, *Ibid.*, p. 856).

2. Cassiodori *Varia*, l. VII, 5, éd. Mommsen, p. 204-205, 1894, dans les *Monumenta Germaniæ historica*.

3. Var. : *camerarum* (*Ibid.*).

4. Var. : *gipsofastes*, *gissofastes*, *giplastes* (*Ibid.*). Cf. *suprà* l'opération appelée *gypsatio*.

une abside en demi-coupole, mais qui ne s'applique pas de même à une voûte en berceau, c'est-à-dire à un demi-cylindre; pour cette dernière espèce de construction, on pouvait très bien employer un instrument ou calibre ayant la forme d'un rectangle et tournant autour de l'un de ses côtés. Si l'espace à voûter était d'une dimension supérieure ou bien inférieure à celle d'une demi-circonférence, le rayon de courbure n'étant pas constant, il en résultait que l'opération à effectuer était peut-être un peu moins simple; mais il n'y avait guère là de différence.

Nous devons expliquer maintenant quel est le sens du qualificatif *instructoria* placé après *concha* dans la rubrique de l'un des textes que nous venons de citer. L'expression *concha instructoria* ne peut s'appliquer aux ouvrages d'appareil sans mortier; elle désigne une construction maçonnée (*struere, structura*). Les nombreux ouvrages de pierre appartenant à cette dernière catégorie étaient spécialement confiés chez les Romains à un collège d'artisans, appelé *collegium structorum*¹, parmi lesquels on remarquait les *structores parietarii*, autrement dit les *instructores parietum*, dont il est question dans une formule de Cassiodore. L'expression *concha instructoria* désigne bien ici une voûte d'abside construite en maçonnerie, de même que nous avons vu Cetus Faventinus appeler *camera structilis* une voûte maçonnée en forme de berceau.

L'usage romain de la construction maçonnée appliquée aux absides se continua dans les siècles suivants. « Le cul-de-four, dit Quicherat² à propos de la couverture des absides dans les basiliques, a pu être fait en pierres appareillées d'une certaine

1. A. Choisy, *l'Art de bâtir chez les Romains*, III. *Essai historique*, p. 202 et suiv. — Le *Collegium structorum* est mentionné dans un certain nombre d'inscriptions (Wilmanns, 2564, 2565); une inscription donnée par Orelli (n. 6354) constate l'incorporation d'esclaves au collège des *structores*; une autre inscription donnée par Spon (*Miscell. er. antiq.*, p. 231) semblerait indiquer dans le *collegium structorum* une catégorie spéciale de *structores parietarii*. Le Digeste paraît d'ailleurs distinguer des *structores* les *arcuarii*, qui auraient été, dit Choisy, spécialement chargés de la construction des voûtes (lib. 4, tit. VI, 1, 6). Les *structores* étaient compris dans la liste des trente-deux professions auxquelles une loi de Constantin accorde l'immunité de toutes les charges publiques et en particulier des corvées (*Cod. Th.*, lib. XIII, tit. IV, 1, 2). Il ne faut point les confondre avec d'autres corporations, telles que celles des *lapidarii*, *marmorarii*, *quadratarii*, etc.

2. *Frag. d'un cours d'archéol.*, § De l'étagement et des couvertures, p. 388.

façon... Plus généralement, la voûte des absides fut exécutée en maçonnerie, par-dessus une carcasse de bois que l'on commençait par recouvrir d'un garni de lattes ou de jonc. On chargeait le dessus d'une chape de gros mortier. On enduisait le dessous d'un revêtement de luxe, soit stuc, soit peinture ou mosaïque. La toiture était conique et sans autre support que des chevrons assemblés par leur tête qui portaient de l'autre bout sur le sommet de l'hémicycle. »

Quels rapports y avait-il entre les termes *concha* et *absis* chez les Romains? L'un et l'autre s'appliquaient à des constructions dont le tracé avait une forme courbe, en général plus ou moins demi-circulaire et qui étaient surmontées d'une voûte. Mais d'ordinaire, la concavité de l'*absis* semble être plus prononcée que celle de la *concha*, et l'usage de celle-ci bien moins répandu que l'emploi de celle-là. C'est ce qui aiderait à expliquer pourquoi chez les auteurs latins on ne relève point d'exemple de ce terme, dans son acception architectonique. Au contraire, on trouve chez eux les termes *absis* et *hemicyclium* avec leurs congénères; mais, à ce point de vue, la source romaine que représente pour nous l'œuvre de Vitruve est loin d'être suffisante. Pour bien comprendre la signification complexe du mot abside chez les anciens, il faut remonter à son étymologie. « *Absis* ou *apsis* sous une forme moins latine, dit M. L. Heuzey¹, c'est la transcription du mot grec ἀψίς, ἱερός, qui, venant de ἄπτω, ajuster, exprime proprement l'assemblage, la connexion de plusieurs pièces se tenant l'une par l'autre, comme les différentes parties d'une roue qui s'arc-boutent réciproquement. Or, en architecture, ce principe est celui de toutes les constructions voûtées et trouve son application la plus complète dans les voûtes hémisphériques que nous appelons coupoles². » Employé quelquefois par les écrivains de l'époque romaine pour désigner un arc de triomphe³, il sert à Pline le Jeune⁴ pour désigner une chambre formant plus ou

1. *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, art. *Absis*.

2. Le mot ἀψίς paraît avoir été emprunté à la lexicographie architectonique pour être appliqué parfois au langage astronomique. On s'en est servi par métaphore, chez les Grecs, pour exprimer la forme de la voûte céleste; Pline l'Ancien l'emploie pour désigner les points de jonction, *commissuræ absidum*, dans le système astronomique des anciens.

3. Dion Cassius, *Hist. rom.*, XLIX, 15; LIII, 22 et 26.

4. « Adnectitur angulo cubiculum in absida, quod ambitum solis fenestris omnibus sequitur » (*Epist.*, X, 17).

moins rotonde et construite en saillie sur un corps de bâtiment. On voit par des figures tirées de monuments antiques que parfois les absides romaines semblent se confondre avec des coupoles¹; de telles constructions n'auraient pu s'appeler *conchæ*, vu leur forme circulaire, mais le terme *absis* pouvait, effectivement, leur être appliqué. Le plus souvent, les absides chez les Romains avaient la forme d'une grande niche demi-circulaire, voûtée en cul-de-four, qui terminait un temple ou une basilique; dans les édifices romains de cette dernière espèce, l'abside assignée d'abord à l'usage du préteur fut conservée plus tard dans les basiliques chrétiennes, où elle fut, comme on sait, la place d'honneur réservée à l'évêque et à son clergé.

Les constructeurs qui élevaient des édifices d'une certaine importance et particulièrement les *geometræ*, qui en établissaient le tracé et les cotes, devaient nécessairement se livrer à des calculs de superficie plus ou moins détaillés, afin de répartir exactement sur les surfaces à bâtir un nombre déterminé de pieds carrés qui répondait à telle quantité de matériaux, pierres, briques ou marbres pour des théâtres par exemple, ou bien des basiliques; de leur côté, les *mensores* étaient appelés à en faire le toisé, souvent considérable. C'est ainsi que la *Geometria incerti auctoris*² nous a conservé la manière d'évaluer chez les Romains le nombre de briques que devait contenir le pavement d'une basilique : « Basilicæ cujus longitudo pedum sit CC XL, latitudo CXX, pavimentum quot laterculi implere debeant... » Ces pavements étaient exécutés, comme ceux d'aujourd'hui, avec des pièces de toutes les dimensions qu'on reliait entre elles par du mortier. Sans parler de la mosaïque, outre le dallage *opus sectile*, en grands carreaux de pierre dure ou de marbre, et la marqueterie, *opus alexandrinum* ou *quadratarium*, combinée avec de petites pièces de marbre et de porphyre produisant des dessins à formes géométriques, il y avait, comme on sait,

1. Voy. la fig. 25, jointe à l'art. *Absis* du recueil déjà cité. « Empruntée à un sarcophage romain, elle offre des exemples de constructions de formes diverses; quelques-unes sont couvertes de coupoles et de demi-coupoles auxquelles convient le nom d'*absis*. »

2. Imprimée dans le *Thesaurus anecdot. novissimus* de Pez, t. III, pars II (1721), coll. 37-82, réimpr. dans Olleris, *Œuv. de Gerbert* (1867), § 75, et dans Boubnov, *Gerberti opp. math.*, App. IV, 1, § 38, p. 355.

3. Voy. Quicherat, *Fragm. d'un cours d'archéol.*, § Des pavements, p. 379-381; cf. les notes additionnelles de R. de Lasteyrie, *Ibid.*

le carrelage appelé *tesseratum* ou *tessellatum opus*, qui est celui dont s'occupe le texte ci-dessus; il était souvent composé de carreaux de terre cuite plus ou moins volumineux (*lateres*, *laterculi*) qui affectaient aussi diverses formes empruntées à la géométrie. Quant à la mesure des hémicycles ou absides, elle ne nous a pas été seulement conservée par la compilation Héronienne : ἡμικύκλιον ἤτοι ἀψίς, ἡγούσιν ἀψίς¹, lit-on à plusieurs reprises dans ce recueil, où les mots ἡμικύκλιον et ἀψίς paraissent présenter un sens analogue et être assimilés à peu près l'un à l'autre²; nous la retrouvons encore chez les Romains dans les traités des géomètres-arpenteurs, dans celui de Vitruvius Rufus « architecton » :

Si fuerit [h]emicyclus, cujus sit basis pedum XXVIII, curvatura pedum XIII, quæro hujus [h]emicieli aream. Sequitur : multiplico basem [h]emicieli per curvaturam, id est XXVIII per XIII, fit CCCXCII. Hoc duco per XI, fiunt IIII CCCXII; sumpta parte quarta decima, fit CCCVIII. Tot pedum est hujus [h]emicieli area (§ 37).

Absidem ad circinum datam sic quæro : curvaturam altitudinis per basem multiplicatam duco undecies; sumo partem quartam decimam, erit embadum³ (§ 38).

L'expression *ad circinum*, qui a un sens très large chez Vitruve⁴, est appliquée dans l'une de nos formules, principale-

1. *Op. cit.* Index ad Heronem, p. 285.

2. Le mot ἀψίς a été pris aussi dans l'acception d'une figure moindre que le demi-cercle : τὸ ἑλάττω ἡμικυκλίου περιεχόμενον σχῆμα... dans la compilation Héronienne. (Martin, *op. cit.*, p. 406.)

3. *Un nouveau texte des traités d'arpentage et de géométrie d'Epaphroditus et de Vitruvius Rufus*, par V. Mortel, avec une introduction par P. Tannery, p. 4 (cf. *Notices et extraits*, XXXV, 2, p. 546); cf. Cantor, § 28, et Curtze, p. 115. — Cf. dans la *Geometria incerti auctoris* le § 19 : « In hemicyclo, cujus basis sit pedum XXVIII, diametrum XIII, aream sic quæras... » (Boubnov, *op. cit.*, p. 346).

4. Vitruve emploie à plusieurs reprises l'expression *ad circinum*, au compas, tantôt pour désigner un arc de cercle, pour le dessin des volutes, par exemple, « de volutarum descriptionibus, uti *ad circinum* sint recte involutæ... » (*éd. cit.*, 80, 3), ou pour des plafonds voûtés, comme nous l'avons vu : « Curva lacunaria *ad circinum* delumbata » (143, 18); tantôt pour désigner un cercle, comme dans la plinthe arrondie d'une colonne, « habeant spiræ earum plinthus *ad circinum* altam suæ crassitudinis dimidia parte » (99, 25). Cf. dans le recueil des *Gromatici veteres*, l. 105, l'*Expositio et ratio mensurarum* de Ballus, où nous lisons : « Ex pluribus circulis forma sine angulo, ut harenæ ex quatuor circulis; ex pluribus quam quinque, ut in opere picturarum aut architectura; forma anguli unius *ex tribus circinis*, ut in opere marmoreo,

ment à un arc dont la courbe est demi-circulaire¹, soit qu'il s'agisse de l'arc d'une voûte en berceau appelée *camara*, soit qu'il s'agisse du tracé de la conque absidale, *concha* ou *absis*. L'expression *infra circinum*² convient à un arc dont la courbe est inférieure à un demi-cercle, autrement dit à un arc surbaissé (*camera infra circinum*); quant à l'expression *supra circinum*³ (qui comprend *a fortiori* la précédente⁴), elle désignerait, par opposition, l'arc surhaussé (*camara supra circinum*), dont on calculait d'abord la partie équivalente au demi-cercle, puis le surcroît (dont le calcul n'est pas donné dans nos formules), à savoir l'espace rectangulaire situé au-dessous du demi-cercle qui semblait se prolonger au delà de ses points extrêmes. Ajoutons enfin que les rubriques des formules qui contiennent les expressions que nous commentons ne correspondent pas toujours strictement au contenu du texte desdites formules, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer.

De même que dans l'architecture romaine, l'arc par lequel s'ouvrait l'abside a pu n'avoir pas rigoureusement la forme en plein cintre, mais présenter une ouverture légèrement plus petite (*concha infra circinum*) ou plus grande (*concha supra circinum*), de même le tracé inférieur sur lequel s'élevait le mur de l'abside pouvait n'avoir pas toujours la forme exacte d'un demi-cercle. L'exemple suivant va nous le montrer.

Dans le temple d'Auguste, joint à la basilique de Fanum construite par Vitruve, il y avait un tribunal dont l'auteur des Dix livres de l'architecture nous a indiqué les dimensions. Voici le texte où il en est parlé :

Item tribunal quod est in ea æde, *hemicyclii schematis minoris*

duorum angulorum forma e duobus circinis, trium angulorum ex tribus circinis, quat(t)uor angulorum ex quat(t)uor circinis (fig. 107-111). Ces deux dernières expressions sont relatives aux figures trilobées et quadrilobées.

1. Voy. ci-dessus la formule intitulée : *Camara [ad] circinum* (fig. 4).

2. Voy. plus particulièrement la 3^e formule : *Camara infra circinum* (fig. 3).

3. Voy. surtout la 5^e formule (fig. 5). On a pu dire de même : *absis infra, supra circinum*, sans que nous en connaissions d'exemple.

4. Voy. la 1^{re} formule. L'intitulé de cette formule ne correspond pas exactement à son contenu, autant qu'on peut juger de celui-ci sous sa forme actuelle; on ne s'attendrait point à y trouver le calcul d'un segment inférieur au demi-cercle, — étant donnée la rubrique *supra circinum*, — calcul implicitement contenu dans celui du demi-cercle.

curvatura est formatum; ejus autem hemicyclii in fronte est intervallum pedum XLVI, *introrsus curvatura* pedum XV, uti qui apud magistratus starent negotiantes in basilica ne impedirent¹.

La forme qu'on avait donnée à ce tribunal était celle d'un arc de cercle et non d'un demi-cercle. Il s'en fallait de huit pieds que le tribunal ne fût demi-circulaire, puisqu'il avait quarante-six pieds de largeur et seulement quinze de profondeur au lieu de vingt-trois. On remarquera les expressions dont Vitruve se sert pour caractériser ce genre d'hémicycle aux proportions un peu réduites : « Hemicyclii schematis *minoris curvatura*, » « *introrsus curvatura*, » expressions qui correspondent à celle d'*infra circinum*, qui est employée dans les textes géométriques que nous avons rapportés plus haut. Vitruve ne nous a pas laissé le calcul évalué en pieds de ces surfaces de construction ; mais le traité de Vitruvius Rufus comble en partie cette lacune dans la teneur des deux paragraphes que nous venons de citer². Le mot *apsis* ou *absis* ne se rencontre pas dans le texte de Vitruve tel que nous le possédons actuellement. Qu'est-ce à dire ? sinon que ce terme dont nous avons essayé de définir la signification n'était pas indispensable à Vitruve pour désigner ce qu'il expliquait à ses lecteurs. Le terme *hemicyclium* lui suffisait pour qualifier une enceinte de forme exactement demi-circulaire ; voulait-il parler d'une enceinte inférieure à une demi-circonférence, il employait, comme nous venons de le voir, l'expression « hemicyclii schematis *minoris curvatura* » ou celle d'*introrsus curvatura* ; de même, s'il avait voulu désigner une enceinte en forme d'arc surhaussé, c'est-à-dire supérieure à un demi-cercle, il pouvait se servir de l'expression inverse « hemicyclii schematis *majoris curvatura*. » L'auteur du *De Architectura* ne nous a guère parlé que des voûtes qui étaient le plus communément usitées de son temps, ce qui n'est pas le cas des voûtes absidales ; et d'ailleurs son traité n'est point sans lacunes appréciables dans l'exposé des matières qui relèvent de l'architecture.

1. L. V, II, p. 107. — Cf. Quicherat, *la Basilique de Fanum construite par Vitruve*, dans les *Mélanges d'archéologie*, p. 1 et suiv.

2. Voy. notre étude : *Un nouveau texte des traités d'arpentage et de géométrie d'Epaphroditus et de Vitruvius Rufus...*, p. 40, §§ 37 et 38 (Cf. Cantor, § 28, et Curtze, p. 115).

III.

Nous venons de voir que l'arc d'une voûte en berceau peut affecter trois formes principales : ou bien c'est un arc qui a la forme d'un plein cintre et qui est construit, à proprement parler, *ad circinum*; c'est le cas le plus fréquent dans l'architecture romaine; ou bien c'est un arc surbaissé d'une ouverture inférieure à un demi-cercle (*infra circinum*); c'est un cas bien moins fréquent que le précédent, la forme de cette courbe est quelquefois très légère; ou bien enfin c'est un arc surhaussé (*supra circinum*), présentant plus d'élévation d'ouverture que l'arc en plein cintre¹. Cette dernière forme, dont l'effet est souvent très heureux, est particulièrement intéressante à étudier, car les architectes romains lui ont fait jouer un rôle considérable dans leurs grandes constructions. Nous allons examiner successivement ce qui concerne : 1° l'arc surhaussé proprement dit, 2° la voûte de forme surhaussée.

Le texte du *Codex arcerianus* publié par M. Cantor, et le texte de Schott, publié dans les *Epistolæ Parisienses* de Bredow, ne contiennent pas le paragraphe suivant qui est relatif à la mesure de l'arc surhaussé. Dans le mémoire que nous avons fait paraître en collaboration avec M. P. Tannery sur Epaphroditus et Vitruvius Rufus (*Notices et extraits des manuscrits*, XXXV, 2° part.), nous avons publié ce fragment pour la première fois (p. 519, en note), en nous servant uniquement du ms. 6842° de la Bibliothèque nationale. Nous croyons utile de reproduire ici ce paragraphe en faisant connaître les leçons de deux autres manuscrits. On verra que ces leçons diffèrent à peine entre elles et que ce fragment nous est parvenu dans un état assez satisfaisant. Nous le publions en désignant par A le ms. Vat. reg. 1286, par B le ms. 6842° de la Bibliothèque nationale et par C le ms. Sloane 296 du British Museum, lequel est un peu moins correct que les deux autres. Nous donnons ici le texte du ms. A :

Si vero arcum² in ædificiis facere volueris, hoc modo quantæ altitudinis facere oporteat judicabis³. Verbi gratia, si super duas

1. Voy. les fig. jointes à la présente étude.

2. C. *archum*.

3. C. *judicaberis* (pour *judicaveris*).

columnas¹ arcum [id est volsam²] facere deliberas, collige mensuram qua ipsæ columnæ³ inter se distant, et subtracta medietate mensuræ ipsius, secundum alteram medietatem arcum levabis⁴ ab eo loco quo eum facere incipis et parum plus.

Ces derniers mots indiquent le léger surhaussement pratiqué maintes fois par les Romains sur les arcs comme sur les voûtes en plein cintre. A vrai dire, on ne rencontre pas cet artifice de construction dans de nombreux monuments romains qui subsistent encore, plus ou moins atteints par le temps ou par la main des hommes. Les arcs de triomphe, à notre connaissance, sont loin de nous présenter souvent cet heureux effet de surhaussement qui d'ailleurs ne leur est pas indispensable, étant données leurs formes si élevées et si imposantes. Nous en avons cependant un bel exemple à signaler sur le sol même de la Gaule dans l'arc de triomphe d'Orange⁵, qui date du 1^{er} siècle de notre ère et qui était destiné à perpétuer le souvenir de la défaite de Sacrovir sous Tibère ; on le considère comme « le plus intact et d'ailleurs le plus remarquable de ces monuments⁶ » qui subsistent dans notre pays.

C'est surtout dans la construction des grandes voûtes romaines que la forme de l'arc surhaussé eut une importance capitale, et voici de quelle manière il en fut ainsi. Il faut savoir que les Romains évitaient autant que possible les pénétrations de berceaux de voûte comme présentant des difficultés et une perte de temps considérable pour les constructeurs. Il résulte de l'étude de leurs monuments que les Romains, tout en bâtissant avec une parfaite solidité et en assurant une longue durée aux constructions, cherchaient à obtenir des résultats très notables dans un très court espace de temps. « Ils évitaient donc, dit Viollet-le-Duc⁷,

1. A. et C. *columnnas*.

2. Les mots entre crochets sont probablement une glose. *Volsa* (*volla*) voûte.

3. C. *collumpne*.

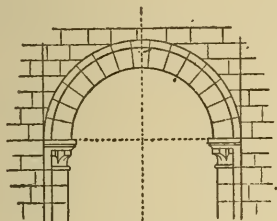
4. Sur l'acception particulière de ce mot dans notre texte, cf. Vitruve, l. X, 8, p. 252 (éd. Rose). « De tractoriis rationibus... neque sine rotunditate motus porrecti nec sine porrecto versationes onerum possunt facere *levationes*. »

5. Voy. A. Caristie, *Monuments antiques à Orange, Arc de triomphe...* (1856) ; l'arc d'après Joseph de la Pise, III, *Vue de l'arc dans son état au XIII^e siècle*, pl. II, II bis et II ter (état actuel) ; cf. l'Arc de triomphe d'Orange supposé dans son état primitif, dans Havard, *Histoire et philosophie des styles*, pl. II.

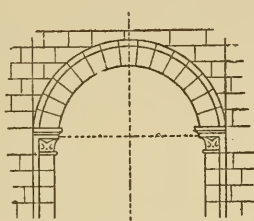
6. C. Jullian, *Gallia*, p. 262-263 (et fig.).

7. *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, IX, art. Voûte, p. 487 (fig. 13).

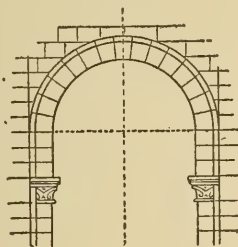
les appareils demandant un tracé compliqué et une taille longue. S'ils avaient un berceau de voûte à faire pénétrer dans une salle voûtée, ils tenaient la clef de ce berceau pénétrant *au-dessous* de la naissance du berceau, qui eût dû être pénétré... Le Colisée à Rome, les arènes d'Arles et de Nîmes présentent cette structure à chaque pas. » Mais il y a des cas où l'importance de leurs édifices leur a fait prendre un autre parti et où ils ont usé d'un artifice de construction qui est remarquable en ce qu'il présente l'emploi d'un arc de cercle autre que l'arc en plein cintre si fréquemment employé d'ailleurs. On sait que le cintre surhaussé diffère du plein cintre par un certain effet qui consiste en ce que les impostes architectoniques sont placées au-dessus des impostes virtuelles de la courbe¹ (voy. ci-dessous les fig. VII, VIII, IX²). C'est cette forme architectonique dont l'emploi mérite une attention particulière.



VII



VIII



IX

1. Voy. Quicherat, *Frag. d'un cours d'archéol. (Diversité de forme des cintres)*, p. 437 et fig. 44).

2. Nous empruntons ces figures à l'ouvrage de J. Quicherat, *Fragments d'un cours d'archéologie*, dans les *Mélanges*, p. 437-438 (fig. 42, 43 et 44).

« Les Romains, dit M. A. Choisy¹, qui avaient en toutes choses une préférence marquée pour les solutions simples, s'attachaient à réduire leurs voûtes d'arête à la pénétration de deux berceaux d'égale ouverture; ils pouvaient ainsi prendre pour les berceaux des courbes circulaires et échapper, au moins pour les formes transversales destinées à porter ces cintres, aux tracés elliptiques. Pour parler d'une manière plus exacte, les Romains s'imposaient rarement entre deux berceaux qui se pénétrèrent une rigoureuse égalité; s'il se trouvait entre leurs diamètres une légère différence, ils la négligeaient et se contentaient de placer les sommets au même niveau, en conservant aux deux berceaux une courbure en plein cintre. C'est ainsi qu'ils ont voûté la nef centrale de la basilique de Constantin (voy. la fig. VI jointe à la présente étude). Ils ont pris pour montée commune des deux berceaux le rayon OA du plus large des deux; le profil de l'autre berceau est un *demi-cercle surhaussé* dont la montée totale AB est égale à OA. Le léger *surhaussement* qu'ils ont été conduits à donner au berceau, loin de nuire à l'effet de l'édifice, prêtait au contraire à ses voûtes une extrême élégance. »

Ce qui donne, à notre avis, un réel intérêt aux formules architectoniques que nous avons rapportées et commentées, formules où l'on ne dispose guère que d'une variable, le rayon du plein cintre, c'est qu'elles répondent exactement, dans leur ensemble, sinon toujours dans leur intitulé, aux données qui se dégagent de l'examen des constructions romaines ayant des formes en partie circulaires. Somme toute, c'est le plein cintre qui domine dans ces constructions; en cas de surhaussement du demi-cercle, ce qui est fréquent, on est encore en présence d'un plein cintre, dont on a descendu, il est vrai, les naissances; en cas de surbaissement du demi-cercle, il s'agit presque d'un demi-cintre, dont on a seulement élevé les naissances suivant plus ou moins de degré. C'est ce que nous montre l'art technique de l'ingénieur s'appliquant à l'étude des constructions des Romains. Quant à l'arc en tiers point et à l'arc de cercle, entendu comme de nos jours, « l'architecture romaine² semble les avoir proscrits systé-

1. *L'art de bâtir chez les Romains*, 1873, p. 72 et suiv. *Ibid.*, fig. 39, p. 73. Une faute d'impression, d'ailleurs très insignifiante, a fait substituer, dans la partie gauche de la fig. VI, les lettres OA à CD qui se trouvent dans la fig. tirée de l'ouvrage de Choisy.

2. A. Leger, *les Travaux publics au temps des Romains* (1875), p. 270,

matiquement; probablement, entre autres raisons, à cause des angles vifs que comportent ces constructions; ces angles leur semblaient courir des dangers spéciaux de rupture, et déranger toute l'harmonie de courbes et de lignes régulières. Les Romains ne paraissent pas avoir admis davantage les courbes surbaissées, anses de paniers en ellipses, malgré les grands avantages qu'elles présentent... Le plein cintre leur offrait des garanties spéciales de sécurité, de grandes facilités de tracé et d'appareil.

« Au lieu du plein cintre, les Romains employèrent quelquefois l'arc de cercle dans leurs grands ouvrages, mais sans que la flèche descendît jamais au-dessous des deux tiers du rayon, ce qui laisse encore bien loin nos arcs modernes, dont la flèche s'abaisse jusqu'au $1/10^e$ de l'ouverture; ils ne firent, à vrai dire, que des pleins cintres dont les naissances furent remontées. Ils n'eurent qu'une confiance très médiocre dans les arcs à faible flèche, à cause, sans doute, des poussées latérales qu'elles engendraient; quelques-uns de ces arcs, employés comme couvertures de portes dans les enceintes romaines de Tours et de Dax, sont en effet déchargés par une voûte plein cintre supérieure. » C'est, en somme, le même artifice de construction dont les Romains usèrent parfois dans la construction de leurs ponts, où le faible enracinement des fondations et la réduction du débouché constituent souvent des défauts regrettables. Ils élevèrent des rangées d'arcades dans lesquelles ils introduisirent l'emploi de l'arc de cercle à la partie correspondant au rez-de-chaussée, tandis que le plein cintre règne au-dessus.

De ces arcs de forme surbaissée, ayant une ouverture inférieure au demi-cercle, nous avons un magnifique exemple qui subsiste encore dans le Midi de la France. L'aqueduc du Gard, près de Nîmes, est formé de trois rangées d'arcades superposées, à savoir deux étages de grandes arcades et d'un troisième de petites à sa partie supérieure. L'étage inférieur de grandes arcades présente une série d'arcs moindres que le demi-cercle. L'arc sous lequel passe le Gardon est plus large que les autres¹.

p. 120-121. — Voy. aussi les belles planches dessinées par A. Choisy et jointes à son ouvrage déjà cité sur *l'Art de bâtir chez les Romains*.

1. Voy. le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, au mot *Aqueduc*, par C. Thierry (fig. 403 et 404). — Cf. A. Léger, *les Travaux publics...* pour ce pont-aqueduc et pour d'autres aqueducs romains, avec les figures et coupes de la pl. XI de l'atlas joint à l'ouvrage de cet ingénieur. Voy. notam-

IV.

Le plein cintre ou demi-cercle et le cintre surbaissé moindre que le demi-cercle sont, dit Quicherat, les seules courbes que nous ayons trouvé employées dans l'architecture des temps barbares. Mais à l'époque carolingienne, on sait qu'on a employé aussi l'arc en fer à cheval, dont la formule est celle du plein cintre outrepassé, en d'autres termes, du demi-cercle continué sous son diamètre pour aller chercher ses impostes qui sont établies plus bas que le diamètre. « Les miniatures de cette époque en fournissent de nombreux exemples. On en voit d'assez accusés dans l'église de Germigny-les-Près, dont l'attribution au commencement du ix^e siècle est indiscutable¹. »

A l'époque romane, on trouve encore dans divers monuments un assez grand nombre d'exemples de l'emploi des arcs surhaussés et des arcs surbaissés. « En général, dit Quicherat², les maîtresses arcades des églises romanes sont surhaussées de piédroits. Ce n'est guère que dans celles des églises qui furent construites pour être plafonnées ou lambrissées qu'on trouve observée la proportion établie par les anciens entre l'élévation et l'écartement des piédroits. Encore le surhaussement apparaît-il dans beaucoup d'édifices de cette catégorie. Si l'on peut dire qu'à l'époque romane, le cintre normal de la maîtresse arcade est le plein cintre, il ne manque pas d'exemples qui attestent qu'on y a appliqué aussi le cintre surhaussé, le cintre en fer à cheval et même le cintre brisé. » Le triforium échappa à la tendance de l'architecture romane, et, au lieu d'être d'une forme élancée, il fut souvent d'une forme plutôt déprimée, afin de ne pas trop affaiblir les piédroits de la voûte au milieu de leur élévation.

On sait que, dans les constructions romaines, on rencontre souvent des arcs de décharge, qui reportent la pesanteur sur des points de fondations et des soubassements établis plus solidement que le reste de la bâtisse. Cette tradition se conserva encore un peu pendant la période romane. Mais il faut bien remarquer que,

ment les fig. et coupes qui représentent le pont-aqueduc de Metz et celui de Ségovie en Espagne.

1. M. R. de Lasteyrie, note add. à Quicherat, *ibid.*, p. 439; voy. *ibid.*, fig. 46.

2. *Fragm. d'un cours d'archéol.*, p. 458.

dans les édifices romans, la construction devient presque toujours un motif d'ornementation et, lorsqu'on se servait alors d'arcs de décharge, on cherchait à les accuser, soit par des saillies, soit par des moulures et ornements à l'extrados. Les archivoltas des portails, des portes et des ouvertures en général sont des arcs de décharge, dont beaucoup sont plus ou moins dissimulés sous des artifices de décoration. On retrouve là, parfois, l'usage du surhaussement des arcs, amené par l'extension en hauteur de l'arc de décharge et souvent aussi par la superposition des rangées de moulures d'archivoltes ou d'arcatures, dont les plus élevées étaient formées par des courbes à plus grande ouverture. « Les archivoltas, dit Viollet-le-Duc, pendant la période romane jusqu'au xii^e siècle, sont plein cintre, quelquefois surhaussées, très rarement en fer à cheval. » Quant au système d'arcs de décharge extradossés permettant d'élever des murs minces entre les piles destinées à recevoir le poids des constructions et permettant par suite une économie de matériaux, on le voit employé dans beaucoup d'églises de l'Auvergne, de l'Anjou, du Poitou et de la Saintonge pendant l'époque romane. En ce qui concerne ces deux dernières provinces², en particulier, nous avons noté dans l'architecture d'un certain nombre d'églises l'emploi de l'arc surhaussé et parfois aussi de l'arc surbaissé pour un certain nombre d'arcades, arcatures ou archivoltas ; d'autres régions nous en offrent aussi des exemples³. Dans l'architecture civile et militaire des xi^e et xii^e siècles, on rencontre, pour les portes et les fenêtres, l'usage d'un arc de décharge, formé par une légère courbe, venant appuyer ses sommiers sur une portée ménagée aux deux extrémités du linteau⁴. La fenêtre romane civile est souvent divisée par un meneau, par une colonnette, et elle peut se terminer par deux minces portions d'arc surbaissé, qui s'évident dans un linteau extérieur, disposition élégante, dont il nous reste un exemple remarquable au château de Car-

1. Viollet-le-Duc, I, art. *Arc*, p. 46.

2. Voy., au Musée du Trocadéro, les photographies d'églises romanes de la Charente, de la Charente-Inférieure, de la Haute-Vienne et des Deux-Sèvres, n^{os} 60, 102 bis, 121, 175, 179, 192.

3. Tels sont, par exemple, les arcs de décharge qui se voient le long du mur des bas côtés de l'église romane Saint-Étienne de Nevers. On en trouve une figure dans Viollet-le-Duc, I, art. *Arc*, fig. 74.

4. Viollet-le-Duc, *ibid.*

caissonne¹. On peut dire, d'une manière générale, que les constructeurs romains ont souvent tiré un très heureux parti de l'arc en plein cintre et des variétés d'arcs qui s'y rattachent; et leurs successeurs de l'époque gothique sont arrivés, comme on sait, à des résultats bien plus importants encore par l'emploi régulier et la savante combinaison d'arcs et de voûtes de forme brisée.

Pour nous borner à l'époque romane, et en ce qui concerne les voûtes, les constructeurs du moyen âge ont parfois essayé d'appliquer le procédé romain de la pénétration des voûtes que nous avons expliqué plus haut, en tenant la clef de ce berceau pénétrant au-dessous de la naissance du berceau qui eût dû être pénétrée. Il en fut ainsi notamment « en Provence², où les architectes avaient sous les yeux les exemples de l'antiquité; mais les plans qu'ils adoptaient pour certaines parties d'édifices, comme les bas côtés pourtournant les sanctuaires des églises, bas côtés sur lesquels s'ouvrent des chapelles, nécessitaient des berceaux annulaires pénétrés normalement par d'autres berceaux. Il y avait là une difficulté réelle pour la solution de laquelle on ne pouvait recourir aux structures romaines, qui ne présentent pas d'exemples de ce genre de voûtes. » Nous n'avons pas à entrer ici dans l'exposé des résultats auxquels arrivèrent, sous ce rapport, les constructeurs romains; nous rappellerons seulement que, par suite du mode d'architecture qui fut alors adopté, le procédé du surhaussement des arcades se propagea dans les ronds-points au pourtour du sanctuaire des églises romanes; souvent surhaussées, ces arcades sont étroites, sans doublement dans leur cintre et portées sur des colonnes³. En faisant des efforts pour améliorer la construction des voûtes, les premiers architectes romains ne réalisèrent qu'avec beaucoup d'à peu près la forme qu'ils auraient voulu rendre. « Le résultat de ces tâtonnements, dit Viollet-le-Duc, fit que les voûtes d'arêtes n'étaient plus des pénétrations de cylindres ou de cônes, mais d'ellipsoïdes... » D'autre part, la forme de plein cintre ne s'est pas toujours conservée dans les voûtes romanes telle qu'elle a été

1. Viollet-le-Duc, V, art. *Fenêtre*, p. 401 et fig. 29.

2. Viollet-le-Duc, IX, art. *Voûte*, p. 488. — « Le berceau épaulé plus bas que ses impostes est le système usité entre la rive gauche du Rhône inférieur et les Alpes. » (Quicherat, *Mélanges...*, p. 455.) Cette région correspond à celle de la Gaule romaine qui est devenue la Provence.

3. Quicherat, *op. cit.*, p. 468-469 et fig. 70.

exécutée autrefois, et telle voûte que l'on suppose avoir été construite en anse de panier, n'a acquis cette courbe que par suite de l'écartement des piles¹. Étant donné le cadre de notre étude, nous n'insisterons pas davantage sur la forme surhaussée ou surbaissée des arcs et des voûtes dans l'architecture romane²; nos lecteurs trouveront quelques détails intéressants à cet égard dans les remarquables articles *Arc*, *Construction* et *Voûte*, dont on est redevable à l'auteur du *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e siècle*.

Victor MORTET.

1. Viollet-le-Duc, IV, art. *Construction*, p. 27, cf. I, art. *Arc*, p. 45. — La même remarque s'applique quelquefois à des monuments antiques, par exemple, au point de vue des arcatures; cf. pour l'arc de triomphe d'Orange, les planches qui en représentent les élévations, orientale et occidentale, 1^e dans leur état actuel, 2^e avant leur consolidation (Caristie, *op. cit.*, pl. VII).

2. Pour les voûtes et arcs surhaussés dans les églises byzantines de Constantinople, notamment du VIII^e au XII^e siècle, voy. Pulgher, *op. cit.*, p. 9 (et pl. à part).



MESSE POUR LA PESTE

La grande peste de 1348, dont les ravages furent tels que, selon Froissart, « la tierce partie du monde mourut, » plongea dans la consternation l'Europe entière. Tous les contemporains en parlent dans des termes qui ne peuvent laisser subsister aucun doute sur la violence du fléau. Pétrarque, à qui elle dicta quelques-uns de ses plus beaux vers, dit que l'univers fut presque entièrement dépeuplé, que les maisons sont demeurées sans famille, les villes sans citoyens, les campagnes incultes et toutes couvertes de cadavres. Boccace, au premier chapitre du *Décaméron*, nous dépeint l'étendue de ses ravages à Florence. Si les poètes nous retracent avec des accents émus l'effrayant tableau de cette mortalité, les chroniqueurs, quoique plus concis, ne sont pas moins d'accord pour nous représenter cette peste comme un des fléaux les plus épouvantables qui aient frappé l'humanité dans les siècles passés¹.

Ces différents récits ne sont malheureusement que l'expression de la vérité, car tous les documents de cette époque, de quelque nature qu'ils soient, les confirment. Des villes, telles que Puiseux-en-Bray², Amiens³, Montfaucon⁴, Coincy⁵, Montreuil-sur-Mer⁶,

1. *Chroniques de Jean le Bel*, éd. Polain, t. I, p. 203. — Froissart, *Chroniques*, éd. Luce, t. IV, p. 330. — *Grandes Chroniques*, éd. P. Paris, t. V, p. 485 et 486. — *Chronique de Guillaume de Nangis*, éd. Géraud, t. II, p. 210 à 214, etc...

2. Oise. Lettres de mai 1349 (Arch. nat., JJ. 77, n° 308).

3. Arch. nat., JJ. 68, n° 425, et A. Thierry, *Recueil de monuments inédits de l'histoire du tiers-état*, t. I, p. 544, lettres de juin 1349.

4. Meuse. Lettres de juillet 1349 (Arch. nat., JJ. 68, n° 379).

5. Aisne. Lettres du 21 août 1349 (Arch. nat., JJ. 68, n° 357).

6. Lettres du 6 septembre 1349 (Arch. nat., JJ. 78, n° 14).

Abbeville¹, Nogent-les-Vierges², Saint-Valery-en-Caux³, etc., sont obligées de demander au roi l'autorisation d'agrandir leurs cimetières ou d'en ouvrir de nouveaux, les anciens ne pouvant plus suffire. A Lille, on enterre les cadavres la nuit, hors la ville⁴. A Paris, vers le carême de 1349 (n. st.), on est obligé de fermer le cimetière des Innocents⁵ et d'ouvrir un nouveau cimetière hors des murs, dans un terrain cédé par l'abbaye d'Hermières⁶. Au reste, nous pouvons montrer par des chiffres authentiques de quelle étendue fut en certains endroits la diminution de la population. Ainsi, nous voyons, à Paris, le nombre des Filles-Dieu tomber pendant l'été 1349, c'est-à-dire de Pâques à la Saint-Remi, de cent deux à quarante; ce qui représente une disparition de plus de la moitié⁷.

En présence d'une telle épidémie, le roi ordonna aux médecins de la Faculté de Paris de rédiger une consultation sur les moyens de la combattre, et des mesures furent prises pour l'enrayer⁸. Mais à cette époque où la foi était encore si vive, on ne se contenta pas des ressources que pouvait offrir la science humaine ne disposant alors que de bien faibles moyens; on eut recours aux prières⁹. Or, dans la religion catholique, la plus sublime

1. Lettres du 19 septembre 1349 (Arch. nat., JJ. 68, n° 374).

2. Oise. Lettres du 21 septembre 1349 (Arch. nat., JJ. 68, n° 381 et 386).

3. Seine-Inférieure. Lettres du 13 mai 1349 (Arch. nat., JJ. 77, n° 298). Voy. encore : Arch. nat., JJ. 79A, n° 30 (octobre 1348), n° 48. JJ. 77, n° 411 (mai 1349). JJ. 78, n° 264 (juin 1349) et n° 231 (14 mai 1350), d'autres lettres pour d'autres localités.

4. Arch. mun. de Lille, compte de 1350, fol. 14 et 23 v°.

5. Arch. nat., S. 28, n° 3.

6. Le Grand, *les Maisons-Dieu et léproseries du diocèse de Paris au milieu du XIV^e siècle*, Introduction, p. XIII. (Extrait des *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Île-de-France*, t. XXV, p. 59.)

7. J. Viard, *Journaux du trésor de Philippe VI de Valois*, n° 3796, et D. Félibien, *Histoire de Paris*, preuves, t. I, p. 116 et 117. Voy. en particulier, sur la diminution de la population causée en France par la peste noire, le P. H. Denifle, *la Désolation des églises, monastères et hôpitaux en France pendant la guerre de Cent ans*, t. II, 1^{re} partie, p. 57 à 63, où il trace un bon tableau des ravages causés par cette épidémie dans notre pays et donne des chiffres intéressants au sujet de la mortalité.

8. Voy. L.-A.-J. Michon, *Documents inédits sur la grande peste de 1348*. Paris, Baillièrre, 1860, in-8°, et Rébouis, *Étude historique sur la peste*, 1888, in-12.

9. Voy. *Gallia Christiana*, t. XVI, col. 574 et 575, mention de prières dites dans le diocèse de Viviers à cette occasion.

prière, celle qui peut être le plus agréable à Dieu, est sans contredit le saint sacrifice de la messe. Dans une circonstance aussi extraordinaire, on ne se contenta pas des messes habituelles, et le pape Clément VI en institua une particulière pour demander au Ciel la cessation de ce fléau. Cette messe, établie dans un but spécial, a subsisté depuis dans la liturgie catholique et se dit encore au moment des épidémies. Comme il existe quelques différences entre le texte du XIV^e siècle et celui que donnent les missels modernes, nous avons cru bon de publier in extenso l'ancien texte, en faisant ressortir en notes les différences qu'il présente avec celui d'aujourd'hui, pensant qu'il serait intéressant de connaître, en même temps que l'origine de cette messe, sa leçon la plus ancienne.

Jules VIARD.

Missa pro evitanda mortalitate, quam dominus papa Clemens sextus fecit et constituit in collegio, cum dominis cardinalibus, anno Domini millesimo CCC XLVIII. Et concessit omnibus predictam missam audientibus et dicentibus ducentas sexaginta dies indulgentie. Et omnes audientes predictam missam debent portare in manu unam candelam ardentem per quinque dies continue sequentes; et eis mors subitanea nocere non poterit. Hoc est certum et approbatum in Avinione et in partibus Avinionensibus.

Sequitur Officium misse.

Introïtus. Recordare Domine testamenti tui, et dic Angelo percutienti : cesset jam manus tua et non desoletur terra et non¹ perdas omnem animam viventem. *Ps.* Qui regis Israhel intende; qui deducis velut ovem Joseph.

Gloria Patri. Sicut erat. Recordare Domine.

Oratio. Deus qui non mortem sed penitentiam peccatorum desideras², populum tuum quesumus ad te converte propitius³, ut dum tibi devotus extitit iracundie tue ab eo flagella amoveas⁴. Per Dominum nostrum Jhesum Christum filium tuum qui tecum vivit et

1. Ne.

2. Desideras peccatorum.

3. Populum tuum ad te revertentem propitius respice.

4. Flagella ab eo clementer amoveas.

regnat in unitate Spiritus Sancti Deus, per omnia secula seculorum. Amen.

*Lectio libri Regum*¹. In diebus illis, immisit Deus pestilentiam in Israhel, de mane usque ad tempus constitutum, et mortui sunt de populo a Dan usque [ad] Bersabee, septuaginta milia virorum. Cumque extendisset manum suam angelus Domini super Jherusalem ut disperderet eam, misertus est Dominus super afflictionem, et ait angelo percutienti populum : sufficit; nunc contine manum tuam. Erat autem angelus Domini juxta aream Areuna Jebuzei. Dixitque David ad Dominum, cum vidisset Angelum percutientem populum. Ego sum qui peccavi, et ego inique egi : isti qui oves sunt, quid fecerunt? Vertatur, obsecro, manus tua contra me et contra domum patris mei. Venit autem Gaad propheta Domini ad David in die illa et dixit ei : Ascende et constitue altare Domino super arenam Areuna Jebuzei. Et ascendit David juxta sermonem Gaad quem preceperat ei Dominus².

Responsum. Misit Dominus verbum suum, et sanavit eos et eripuit eos de interitu³ eorum. ✠ Confiteantur Domino misericordie ejus : et mirabilia ejus filiis hominum. Misit Dominus etc. Alleluya⁴. ✠ Salvabo populum meum in medio Jherusalem, et ero illius in veritate in Deum et justicia. Alleluya.

*Secundum Lucam*⁵. In illo tempore : Surgens Jhesus de synagoga

1. Livr. II, chap. 24, § 15.

2. Le missel actuel continue : Et ædificavit altare Domino, et obtulit holocausta et pacifica, et propitiatus est Dominus terræ, et cohibita est plaga ab Israël.

3. Morte.

4. Après ce premier *Alleluia*, le missel moderne offre les variantes et additions suivantes :

Salvum me fac Deus, quoniam intraverunt aquæ usque ad animam meam. Alleluia.

Post septuagesimam, omissis alleluia, et versu sequenti, dicitur.

Tractus. Domine non secundum peccata nostra, quæ fecimus nos, neque secundum iniquitates nostras retribuas nobis ✠. Domine, ne memineris iniquitatumstrarum antiquarum : cito anticipent nos misericordiæ tuæ, quia pauperes facti sumus nimis ✠. Adjuva nos Deus salutaris noster : et propter gloriam nominis tui Domine libera nos : et propitius esto peccatis nostris propter nomen tuum.

Tempore paschali omittitur Graduale et ejus loco dicitur.

Alleluia, alleluia ✠ Salvum me fac Deus, quoniam intraverunt aquæ usque ad animam meam. Alleluia ✠ Salvabo populum meum Israël in die malo : et ero eis in Deum, in veritate et justitia. Alleluia.

5. Chap. IV, § 38.

introivit in domum Symonis. Socrus autem Symonis tenebatur magnis febribus; et rogaverunt illum pro ea; et stans super illam imperavit febrim; et statim dimisit illam. Et continuo surgens ministrabat eis. Cum autem sol occidisset, omnes qui habebant infirmos variis languoribus ducebant illos ad eum. At ille, singulis imponens manus, curabat eos. Exibant autem demonia a multis clamantia et dicentia. Quia tu es Filius Dei. Et increpans non sinebat ea loqui, quia sciebant ipsum esse Christum. Facta autem die, egressus Ihesus ibat in desertum locum, et turbe requirebant eum, et venerunt usque ad ipsum, et detinebant eum ne discederet ab eis. Quibus ille ait. Quia et aliis civitatibus oportet me euangelizare regnum Dei, quia ideo missus sum. Erat autem predicans in synagoga Galilee.

Offerenda. Stetit pontifex iuxta mortuos et viventes¹ habens thuribulum aureum in manu sua : et offerens incensum [in conspectu] Domini et cessavit plaga a [Domino]².

Secreta oratio. Subveniat nobis Domine sacrificii percepti operatio, que nos ab erroribus universis potenter absolvat, a totius perditionis incursu³. Per Dominum, etc.

Communio. Multitudo languentium, et qui vexabantur a spiritibus immundis veniebant ad eum, quia virtus de illo exibat et sanabat omnes.

Post communionem. Oratio. Exaudi nos Deus salutaris noster; et intercedente beata Dei genitrice semperque virgine Maria⁴, populum tuum ab iracundie tue terroribus libera⁵ et misericordie tue fac largitate securum. Per Dominum nostrum Ihesum Christum filium tuum, qui tecum vivit et regnat in unitate Spiritus sancti Deus. Per omnia secula seculorum. Amen⁶.

1. Inter mortuos et vivos.

2. Et offerens incensi sacrificium, placavit iram Dei, et cessavit quassatio a Domino.

3. Subveniat nobis, quæsumus, Domine, sacrificii præsentis oblatio; quæ nos et ab erroribus universis potenter absolvat, et a totius eripiat perditionis incursu.

4. *Intercedente beata Dei genitrice semperque virgine Maria* est suppressum.

5. Liberum.

6. Bibliothèque de Lille, ms. n° 23, fol. 71 r° du *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France*, t. XXVI. Voy. aussi le ms. n° 28 de la même bibliothèque qui, au fol. 122, donne la même messe avec cette mention : *quam papa Clemens fecit*.

UNE

LETTRE INÉDITE DE SAINT HUGUES

ABBÉ DE CLUNY

A BERNARD D'AGEN, ARCHEVÊQUE DE TOLEDE

(1087).

A Monsieur Léopold Delisle.

Monsieur ¹,

Je fus frappé en parcourant, il y a quelques années, un manuscrit liturgique du XII^e siècle ayant appartenu à l'abbaye de Sahagun et aujourd'hui à la Bibliothèque nationale de Madrid sous la cote Hh 7, d'y rencontrer une assez longue lettre qui débute par ces mots : « Karissimo et amantissimo filio et per invocationem Dei patri mox futuro, domno B. abbati fr. H. peccator salutem. » Ce frère H. répondait à un abbé, élevé depuis peu au plus haut degré du sacerdoce et qui venait de lui faire connaître cette bonne nouvelle.

D'après le texte de la lettre, cet H., qui se qualifie simplement de « peccator, » était lui-même, à n'en pas douter, un personnage de marque. Il appelle, en effet, son correspondant « son fils très cher ; » il le félicite de son humble soumission et de la pitié filiale qu'il a toujours montrée envers ses cheveux blancs, aussi bien à l'époque où il était un simple « privatus, » que lorsqu'il fut honoré de la dignité abbatiale. Il le félicite de n'avoir pas voulu accepter sans sa permission l'honneur suprême que la pitié du roi et de toute sa

1. Cette communication du savant historien de l'abbaye de Silos a été adressée au président du Comité de publication de la *Bibliothèque de l'École des chartes*.

cour, aussi bien que l'acclamation des évêques, lui avaient imposé. Vient ensuite une exhortation à prêcher avec intrépidité la parole de Dieu, à convertir à la foi catholique les nations qui n'ont pas encore appris à rendre au Créateur l'honneur qui lui est dû. Puis il lui rappelle de ne jamais oublier la révérence qu'il lui a promise, à lui « *seni qualicumque peccatori* » et au monastère, où il a fait jadis profession de la vie religieuse. La dernière partie de la lettre est consacrée à lui tracer ses devoirs de pasteur. Elle est brusquement interrompue au milieu d'une phrase, qui semble bien le commencement d'une formule d'adieu.

Malgré l'absence complète de date et de noms de lieux, il était impossible d'avoir le moindre doute sur l'auteur de cette lettre et le nom de son correspondant. Il s'agissait évidemment du grand abbé Hugues de Cluny et de Bernard, ancien moine de la célèbre abbaye bourguignonne, puis abbé de Sahagun, au royaume de Léon, et enfin premier archevêque de Tolède, après la conquête de cette ville sur les Musulmans (25 mai 1085).

L'histoire de Bernard n'a jamais été écrite et la chronologie rigoureuse des faits les plus importants de sa vie est malaisée à établir. Trois dates toutefois semblent acquises : 1° celle de son arrivée en Espagne pour gouverner l'abbaye de Sahagun (dans les premiers mois de l'année 1080¹) ; 2° celle de son premier voyage à Rome, où il reçut la bénédiction abbatiale des mains du pape Grégoire VII (vers octobre 1083²) ; 3° enfin, la date de son élévation au siège archiepiscopal de Tolède (18 décembre 1086³). C'est sans doute quelques

1. Voy. Perez-Escalona, *Historia del real monasterio de Sahagun*, p. 75 et 478. — Disons ici que Bernard était né à Sauvetat, près d'Agen, ce qui l'a fait appeler *Bernard d'Agen* par la plupart des historiens. Il passa sa jeunesse dans les armes, puis revêtit le froc monastique à l'abbaye de Saint-Orens d'Auch, d'où saint Hugues le fit venir à Cluny.

2. *Ibid.*, p. 77 et 481.

3. Il faut lire à ce sujet la charte de dotation de la nouvelle église de Tolède, octroyée par Alphonse VI le jour même de l'élection de Bernard et de la dédicace, comme église chrétienne, de la grande mosquée. (Voy. Tejada, *Colección de Cánones y de todos los Concilios de la Iglesia de España*, t. II, p. 424-428.) Ce diplôme royal réduit à néant le récit, assez ancien du reste, d'après lequel Bernard, d'accord avec la reine Constance, se serait emparé de force de la mosquée et l'aurait convertie en église, au mépris de la parole donnée par Alphonse aux Maures de Tolède. Le roi, ajoute la légende, serait allé jusqu'à menacer la reine de la faire brûler vive sur le bûcher qu'il préparait à l'archevêque. C'est une pure fable, imaginée par un chroniqueur du xiii^e siècle.

jours après son élection que Bernard écrivit à Hugues de Cluny pour lui faire part de cet événement. Sa lettre est perdue : du moins n'a-t-elle pas été retrouvée. La réponse de saint Hugues doit donc dater des premiers mois de l'année 1087. C'est le texte encore inédit de cette réponse qu'on va lire. Les savants auteurs de l'histoire de Sahagun n'en ont même pas soupçonné l'existence, le manuscrit où elle se trouve ayant été transféré, à une date que je ne puis préciser, dans les archives de la cathédrale de Tolède (códice 35. 14), d'où il est allé à la *Biblioteca nacional* de Madrid vers 1870¹.

Je vous remercie, Monsieur, de votre aimable invitation à publier ce texte nouveau dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, où tout ce qui intéresse l'histoire religieuse, politique et littéraire du moyen âge reçoit si bon accueil. C'est sans doute un mince incident de notre influence nationale dans la Péninsule que cette correspondance entre le grand abbé de Cluny et un des plus célèbres archevêques, Français lui aussi, du premier siège de l'Espagne. Le document qui nous le fait connaître méritait pourtant de ne pas rester dans l'ombre.

Agréez, Monsieur, l'hommage de ma respectueuse considération.

Dom Marius FÉROTIN.

St-Michael's Priory, Farnborough, 24 juillet 1900.

Voici la lettre de saint Hugues de Cluny :

Karissimo et amantissimo filio et per invocationem Dei patri
 mox futuro², domno B. abbati, fr. H. peccator, salutem et cum

1. Le Dr Læwe, lors du voyage littéraire qu'il fit en Espagne dans les derniers mois de 1878, vit à Madrid le *Missale Sancti Facundi*. Il le décrit avec sa précision ordinaire et cite même les premières lignes de la lettre d'Hugues de Cluny. (Voy. Læwe-Hartel, *Bibliotheca Patrum latinorum Hispaniensis*. Vienne, 1887, p. 298.) Mais il ne poussa pas plus loin ses recherches : il ne semble point avoir soupçonné sous les initiales B. et H. les noms de nos deux personnages. D'après lui, le manuscrit serait antérieur au XII^e siècle, ce qui n'a rien d'impossible, à condition toutefois de ne pas le reculer au delà des dernières années du XI^e. — Ewald, qui travailla en même temps que Læwe à la Bibliothèque de Madrid, ne cite pas le codex de Sahagun dans la longue étude publiée par le *Neues Archiv* (t. VI, p. 284). Il ne cherchait que des textes historiques, et notre missel n'attira pas son attention.

2. Ces mots semblent indiquer assez clairement que, lorsque saint Hugues écrivait sa réponse, le nouvel archevêque de Tolède n'avait pas encore reçu la consécration épiscopale.

sua benedictione eam quam extra aliorum sortem liberorum filio suo Ioseph patri Israhel reliquit benedictionis portionem.

Lectis litteris vestris, karissime, quanto gaudio exultaverim, quantas Deo laudes et gratias corde potius quam ore retulerim vix valeo cogitare, nedum enarrare; non tantum quod ad celsiorem honorem summumque sacerdotii gradum, cum tamen et ex hoc non mediocriter gauderem, Deo provehente vocaremini, sed quia quorundam corda que de vobis aliter suspicabantur¹, illa vestra semper comite humilitatis virtute et obedientie documento sanari maluistis et excitari.

Liquet enim luce clarius quanta et quam mera dilectione, quanta et quam prompta obedientia privatus vel in abatia canitium patris vestri amplectendo coluisti, cum tanta obstinatio pietate regis et cum omni curia sua, sacerdotum reverentia acclamante et impellente, oblatum honorem, nisi permissionis nostre comitarentur suffragia, suscipere respuistis². Insignem utique et

1. Saint Hugues fait ici allusion à des difficultés survenues entre lui et Bernard et qui ne nous sont pas autrement connues. Il est aisé d'en deviner la nature. La présence d'un abbé ou d'un prieur français dans un monastère espagnol créait parfois une situation assez délicate; aussi la réforme clunisienne ne s'introduisit-elle pas sans une sérieuse résistance et des luttes parfois assez vives. Les tribulations de Robert, ancien chambrier de Cluny, en sont un exemple. Imposé aux moines de Sahagun en 1079 par la volonté d'Alphonse VI et surtout de sa femme Constance de Bourgogne, il fut, dès l'année suivante, obligé à se démettre de sa charge. C'est alors que le roi écrivit à l'abbé de Cluny pour lui demander un autre de ses moines. Hugues lui envoya Bernard, et le roi dut, pour le faire agréer, concéder à la communauté de Sahagun un simulacre tout au moins d'élection canonique. « *Per electionem fratrum ibidem commorantium Bernardum in eodem prefato [sanctorum Facundi et Primitivi] monasterio abbatem constitui,* » dit Alphonse lui-même dans la charte octroyée à l'abbaye en cette circonstance. (Voy. Perez-Escalona, p. 478.) Bernard, instruit par la mésaventure de son prédécesseur, se crut obligé à une très grande réserve et sut ménager la susceptibilité des moines léonais, avec lesquels il semble avoir vécu en parfaite harmonie. Cette prudence déplut sans doute à des compatriotes trop zélés qui cherchèrent à le compromettre auprès de l'abbé de Cluny.

2. Il est intéressant de rapprocher de ce passage ce que dit de l'élection de Bernard le roi de Castille lui-même : « *Convocavi episcopos et abbates, necnon et primates mei imperii, ut essent Toletio die quinto decimo kalendarum Januarii, ad quorum consensum ibi dignus Deo eligeretur archiepiscopus actibus probus et sapientia clarus : ... quorum consilio et providentia est electus archiepiscopus nomine Bernardus* », etc. (Charte de dotation de l'église de Tolède, 18 décembre 1086.)

Deo prorsus amabilem rem, fili karissime, quod fecistis, quod facere debuistis, magnum et egregium humilitatis et obedientie posteris vestris exemplum reliquistis; et licet ego semper de vobis id arbitratus fuerim, non minimum tamen et nostrum et aliorum corda commilitonum vestrorum hoc uno egregio facto revelastis et exhilarastis. Sed de his hactenus.

Nunc ergo, karissime, quia divine bonitati, que cui vult miserando ex eadem luti massa aliud quidem vas in honorem sue Ecclesie, aliud facit in contumeliam, contraire nec debemus nec audemus, ipsius Dei vocationem et tantorum virorum consonam petitionem nostre quoque exiguitatis cedendo subsequitur affectus : mandando per eam que vestro insita est pectori obedientie virtutem, et precando ut nostris ac fratrum nostrorum comitatus orationibus, oblatis regiminis non honorem sed grave pondus subeatis. Et quia gratia Dei utriusque testamenti pagina omnique divina lege fideliter eruditus estis, gentibus, que peccatis nostris usque id temporis creatori suo debitum honorem non exhibuerant, verbum Dei incessanter intrepide predicando ad fidem catholicam et ad sancte matris Ecclesie gremium revocare invigiletis¹.

Huius tamen conditionis tenorem et exigimus et retinemus, ut quia omnis vita, comite obedientia, securior et Deo gratior est, terraque gelu et frigore excocta et vomere discipline sepe reversata laboranti agricolae magis respondet, huic seni qualicumque

1. Dans ce passage, l'abbé de Cluny veut parler de la conversion des Maures, qui formaient l'immense majorité de la population de Tolède et de la nouvelle province ecclésiastique. Il revient encore deux fois sur cette pensée dans la suite de la lettre. Depuis longtemps déjà la prédication de l'Évangile aux Musulmans préoccupait ce grand esprit, à l'activité duquel ne suffisait pas le gouvernement des milliers de monastères dépendants de Cluny. Vers 1074, il avait dans ce but envoyé en Espagne le moine Anastase, Vénitien d'origine, très instruit dans la science des Écritures. Mais cette mission, malgré l'intrepidité du missionnaire, n'eut pas le succès qu'il en attendait. (Voy. la vie du moine Anastase, *Patrol. lat.*, t. CXLIX, c. 429.) Pierre le Vénérable, second successeur de saint Hugues à Cluny et qui comme lui avait voyagé en Espagne, hérita de son zèle contre les sectateurs du faux prophète, mais sous une tout autre forme. On sait qu'il fit traduire en latin le texte arabe du Coran et de plusieurs autres traités de moindre importance. Lui-même entreprit une réfutation des doctrines de l'Islam, travail dont une notable partie est arrivée jusqu'à nous. (Voy. *Patrol. lat.*, t. CLXXXIX, c. 663-720.) On peut consulter, sur cet essai de lutte scientifique, *Pierre le Vénérable et son activité littéraire contre l'Islam*, article publié par le R. P. Mandonet dans la *Revue thomiste*, année 1893, p. 328-342.

peccatori vos noveritis quodammodo subesse et loco cui, Deo auctore, ultro professus estis debito dilectionis et obedientie reverentiam nulla umquam dignitate, nulla prosperitate, dum vixeritis, dedignemini exhibere. Hoc fraterne caritatis et votive professionis vinculum vobis minime relaxamus, communi scilicet utilitati providentes, ut et nos predicationis ac laboris vestri participium capiendo, bene operantem commendare, commonere, etiam si opus fuerit arguere debeamus, vestraque singularitas, fratrum suorum in vita et in morte fulta beneficiis et orationibus, ad destruendum diabolice illusionis murum et componendum decorem domus Dei robustior accingatur, vel quecumque evenerit necessitas, certi et tranquilli quo appellat pre oculis habeat stationem portus.

Licet autem, karissime, Dei misericordia bonis admodum polleatis moribus, et qualiter secundum Apostolum verbum Dei arguendo, obsecrando, increpando in omni patientia et doctrina, doctis et indoctis, christianis et incredulis fideliter dispensare debeatis ad plenum cognoscatis : admonendum tamen nobis estis, ut vitam et conversationem vestram pietate, humilitate, compassione, largitate, immo omnium bonorum operum executione condire et commendare memineritis ; ne quod in spiritualibus preceptis, Christo duce, perscrutari et intelligere subditis intimanda poteritis, vivendo conculcetis, et doctrinam vestram non opere sed sola meditatione videamini didicisse, quia eam moribus impugnetis.

Restat ergo, karissime, ut studio castitatis mundus, abstinentie robore validus, doctrine dapibus refertus, patientie longanimitate humilis, auctoritatis fortitudine erectus, pietatis gratia benignus, iustitie severitate pro culpe modulo districtus sitis. Que vobis bona inerunt non pro vobis tantummodo, sed etiam pro aliis, ne forte iuste adimantur vobis, vos accepisse estimetis ; non que vestra, sed que Dei sunt querendo, aliorum lucra in omni quod agitis cogitetis : ut secundum Apostolum non vobis, sed qui pro vobis mortuus est Christo vivatis. Nec solius contemplationis studiis inardescetis, nec secretum quietis diligetis, nec secessum speculationis, nisi forte ad horam ut vacetis orationi, appetetis ; ut proximorum utilitate et eorum precipue qui Dominum usque modo non noverunt parere in predicatione refugiat, sed cotidie, nisi forte inevitabilis supervenerit causa, verbo Dei predicando insistatis. Super omnia autem viduarum

et orphanorum atque inopum vobis curam committo, et ut eos tamquam digniora vasa et interiora membra Domini sollerti vigilantia consolando, iuvando, de propriis sustentando, de manu exactorum eripiendo, foveatis, custodiatis, fraterna karitate commoneo.

Hæc enim vita, scilicet inreprehensibilis, et bonorum operum cum cultis moribus exhibitio super omnem predicationem ad excitandos et convertendos infideles prevalebunt. Per hæc sacerdotes maiores, inferiores cuiuscumque ordinis, cuiuscumque ætatis, cuiuscumque legis, reverentiam mirabuntur, colent, timebunt et honorabunt. Si his insignibus fueritis insignitus, confidimus in misericordia Dei, quoniam.

(Le dernier folio du manuscrit, qui renfermait la fin de la lettre, fait défaut.)



BIBLIOGRAPHIE.

Histoire illustrée de la France. La France avant l'histoire de la Gaule indépendante, par le vicomte DE CAIX et Albert LACROIX. Paris, P. Ollendorff, 1900. In-8°, 320 pages.

Bien que ce volume ne rentre pas précisément dans la catégorie des ouvrages dont nous avons à rendre compte ici même, nous ne pouvons pas cependant ne pas saluer l'apparition de ce tome I^{er} d'une *Histoire illustrée de la France*, qui est appelée à une certaine réputation.

Parmi les illustrations il en est qu'il faut mentionner tout spécialement : ce sont celles qui reproduisent des objets de l'industrie préhistorique, des armes, bijoux et ustensiles des Gaulois. Elles fournissent le document à côté du texte.

Pour celui-ci les auteurs se sont plus attachés à faire œuvre de vulgarisation d'après les meilleurs auteurs qu'à émettre des théories personnelles et à présenter des faits inédits. Ils ne pouvaient adopter avec succès d'autre manière d'agir.

Nous souhaitons bien sincèrement qu'ils continuent un labeur aussi colossal que celui qu'ils ont entrepris : ce premier volume est d'un bon augure.

L.-H. L.

Marcel DIEULAFOY. *La Bataille de Muret*. (Extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XXXVI, 2^e partie.) Paris, C. Klincksieck, 1899. In-4°, 44 pages.

Lebon, dans un « mémoire » ancien déjà, mais dont les conclusions ont été confirmées par les travaux plus récents, a prouvé que le gain de la journée de Bouvines ne doit être attribué ni aux conceptions tactiques de Philippe-Auguste ni à d'habiles manœuvres exécutées sur le champ de bataille. Retardé dans sa marche rétrograde par le passage de la Marque, le roi de France vit s'avancer sur lui l'armée des coalisés. Force lui fut de faire face en arrière et d'accepter le combat. L'aile droite française chargea la gauche de l'ennemi, rompit les lignes flamandes, puis attaqua le centre qui, vainqueur au début, dut reculer à son tour. M. Dieulafoy, dans le présent mémoire, prouve que Simon

de Montfort à Muret, comme Philippe-Auguste à Bouvines, triompha d'un ennemi numériquement très supérieur au moyen de mouvements dont la simplicité autant que l'uniformité semblent exclure la mise en pratique de toute science tactique. Mais à Muret, les dispositions prises par les armées en présence se combinaient avec les opérations du siège dirigé contre la ville par les armées du comte de Toulouse et de Pierre II d'Aragon. De là des récits fantaisistes, où l'imagination des historiens se livra carrière au détriment de l'exacte vérité basée sur une connaissance approfondie de la topographie du champ de bataille et de la ville.

Aussi, le premier soin de M. Dieulafoy fut de restituer, à l'aide des sources contemporaines, les dispositions intérieures de Muret et son système de défense. A l'aide d'un plan très clair joint au texte, il est aisé de se rendre compte de l'assiette de la ville, construite sur un éperon au confluent de la Louge et de la Garonne. On s'explique comment, le matin de la bataille, Simon de Montfort sortit de Muret par une porte au sud-est de la ville, par conséquent hors des vues de l'assiégeant, comment il contourna la ville en longeant les murailles parallèles à la Garonne, atteignit le saillant nord-est, passa la Louge sous la protection du château et gagna les plaines des Pesquiés où se livra la bataille. Cette plaine, basse et marécageuse, s'étend entre la Garonne et une suite de collines qui délimitent la vallée. La Louge passée, Simon de Montfort forma ses trois cents chevaliers en trois escadrons, face à l'ennemi qui occupait une position perpendiculaire au fleuve. Le premier escadron s'ébranla tout d'abord, obliqua à gauche et débarrassa les abords de la place des troupes qui l'assiégeaient, puis, se redressant, piqua sur l'ennemi. Presque simultanément, le deuxième escadron fonda sur le centre par une charge droite; enfin, Simon de Montfort, à la tête du troisième, chargea un peu sur la droite et acheva la déroute.

Donc, si à Muret, comme un an après à Bouvines, l'attaque directe, la charge de cavalerie en ligne droite fut seule employée, c'est qu'en somme les mouvements plus compliqués n'étaient plus guère employés, soit qu'ils fussent d'un usage trop délicat, soit que toute science tactique fût dès lors oubliée.

M. Dieulafoy explique la décadence de l'art militaire au début du *xiii^e* siècle par le commandement qui était improvisé et manquait des intermédiaires nécessaires entre le chevalier combattant et le chef de l'armée; en second lieu par l'armement lourd et encombrant qui rendait inexécutables les mouvements d'ensemble bien coordonnés. On pourrait ajouter aussi que l'éducation guerrière du chevalier était faite moins en vue de développer l'esprit de discipline que le courage personnel, si bien qu'au lieu de devenir une unité tactique destinée à agir simultanément avec d'autres unités semblables, le chevalier restait un

combattant de champ-clos qui, dans la mêlée même, cherchait son ennemi personnel, l'attaquait, sans se soucier de la direction générale du combat. Enfin, et cela fut très sensible à Bouvines, chevaliers et gens de pied, loin de se prêter un mutuel secours, de combiner leur attaque, se gênaient réciproquement; la confusion ne tardait pas à se mettre dans les rangs et conduisait à l'impuissance.

Comte Maxime DE GERMINY.

Parlement, par E. GLASSON, membre de l'Institut, doyen de la Faculté de droit de Paris. (Extrait de la *Grande Encyclopédie*, t. XXV.) Paris, Société anonyme de la Grande Encyclopédie, 1899. In-8°, 60 pages.

M. Glasson avait été chargé de résumer pour la *Grande Encyclopédie* tout ce que l'on sait actuellement sur le Parlement de Paris, les parlements de province et les Grands Jours. Pour réussir, il fallait à de vastes lectures joindre de profondes connaissances juridiques, et personne n'était mieux préparé que le savant doyen de la Faculté de droit de Paris. L'intéressant article qu'il a composé comptera parmi les meilleurs.

M. G. divise ainsi son sujet : le Parlement de Paris, les parlements de provinces et les Grands Jours, compétence des parlements, enfin leur rôle politique. Au Parlement de Paris est consacrée la plus grande partie du travail; cela est de toute justice, mais il est permis de trouver que trois pages pour les parlements de province et les Grands Jours ne suffisent pas. La bibliographie qui termine est bonne : on constate que l'auteur a mis à profit les meilleurs ouvrages et les monographies les plus recommandables.

Faisant œuvre de compilateur, M. G. a parfois été amené à choisir entre des assertions contradictoires, et presque toujours il a pris parti pour celles que les documents justifiaient le mieux.

Un critique rigoureux pourrait contester la date assignée à l'ordonnance de saint Louis sur le duel, regretter l'omission de la Chambre de la marée, le peu de place donné au recrutement des membres du Parlement et aux conflits avec la juridiction ecclésiastique, etc., mais, dans un article de soixante pages tout dire, tout indiquer devenait impossible, et il faut reconnaître que M. G. a su présenter un bon résumé de tout ce qui concerne les parlements.

Félix AUBERT.

La Mort civile des religieux dans l'ancien droit français. Étude historique et critique, par l'abbé Ch. LANDRY, docteur en droit canonique. Paris, A. Picard et fils, 1900. In-8°, XII-174 pages.

Dans une très courte introduction, M. Landry expose le but de son

travail, puis il donne la liste des ouvrages qu'il a consultés ; quelques-uns sont un peu démodés, ainsi le Dictionnaire historique des institutions de Chérueil. Le chapitre 1^{er} renferme les notions générales et un aperçu historique de la question. Sous l'influence de diverses causes, l'usage s'établit assez tôt d'exclure des successions les moines et avec eux les monastères. Le désintéressement des religieux dut y donner prétexte, non moins que la cupidité des familles, et l'exemple vint d'abord de ces cas isolés. Avec la naissance des ordres mendiants parurent les premiers jugements proclamant qu'en France le religieux ne peut succéder. Le xiii^e siècle vit encore paraître des bulles pontificales précieuses pour l'étude de cette question et qui permettent de suivre les progrès de l'envahissante coutume à laquelle on oppose des privilèges de plus en plus multipliés. Déjà Guillaume d'Auvergne s'était indigné de l'empressement des familles à jeter leurs enfants dans les cloîtres avec le désir avoué que « *civiliter moriantur*, videlicet ut portione hereditaria priventur et hec ad eos qui in seculo remanent devolvatur. » Rien n'y fit : la fiction de la mort civile des religieux s'établit solidement, et l'édit de Châteaubriand, en 1532, étendit cette pratique là même où elle n'existait pas.

Au xvii^e siècle, il était évident pour tous que le religieux étant mort civilement devait être considéré par la société comme mort naturellement. C'est la profession qui opérait la mort civile, et par là on entendait « l'émission faite solennellement, et suivant les lois de l'Église et de l'État, des vœux qui lient le religieux à l'ordre dans lequel il veut s'engager. »

L'auteur passe ensuite en revue les incapacités qui résultent de cette mort civile (incapacités relatives aux contrats onéreux et à titres gratuits, incapacités de contracter mariage, d'ester en jugement, de porter témoignage), les conditions requises pour que la mort civile soit encourue (profession, noviciat, consentements requis...), et les exceptions à la discipline générale : exceptions locales (Franche-Comté, Bourgogne...) ou personnelles (Chevaliers de Malte, Jésuites, Pères de la doctrine chrétienne). Enfin il termine par une bonne discussion de la valeur juridique de la législation française ; pour cela, il examine la doctrine des juristes en ce qui concerne les attributions du pouvoir civil dans les affaires ecclésiastiques, puis il étudie, d'après le droit canon, la situation légale des religieux. La conclusion n'est pas à l'honneur de la législation, et juridiquement M. L. a raison, mais la politique et la cupidité, comme il arrive souvent, ont fait dévier le droit.

Ce sujet intéressant a été bien traité par M. L. ; son ouvrage est agréable à lire et, dans les conditions présentes, il offre un incontestable mérite d'actualité.

Félix AUBERT.

Histoire de Bretagne, par Arthur LE MOYNE DE LA BORDERIE, membre de l'Institut.

Tome II [753-995]. Rennes, J. Plihon et L. Hervé; Paris, A. Picard, 1898. Grand in-8°, **nr**-560 pages, avec 2 cartes.

Tome III. De l'an 995 après J.-C. à l'an 1364. Rennes et Paris, 1899. Grand in-8°, **iv**-624 pages, avec une carte et la phototypie d'une charte de Jean le Roux, duc de Bretagne, du 10 avril 1240.

La *Bibliothèque de l'École des chartes* a annoncé en 1896 (t. LVII, p. 585) l'apparition du premier tome de l'*Histoire de Bretagne* de notre confrère M. Arthur de La Borderie. Les espérances qu'avait fait concevoir ce volume ont été pleinement justifiées par la publication des tomes II et III. L'accueil qui leur a été fait en Bretagne et hors de cette province me dispense de louer la belle ordonnance du livre, la richesse et la sûreté de l'information, l'abondance et la variété des détails.

Les tomes II et III sont consacrés à la période comprise entre les années 753 et 1364. L'auteur y a successivement étudié les efforts de Charlemagne et de Louis le Pieux pour faire reconnaître leur autorité en Bretagne, la fondation de la monarchie bretonne à la suite des exploits de Nominoë, la prospérité du pays sous les règnes d'Érispoë et de Salomon, les luttes intestines qui suivirent la mort de Salomon, le rétablissement de l'unité bretonne sous le sceptre d'Alain le Grand, la désolation de la province pendant les invasions normandes, la libération du pays par Alain Barbetorte, dont le gouvernement aboutit à la définitive constitution d'un duché, en réalité indépendant, rattaché par un lien nominal de suzeraineté à la monarchie française.

L'expulsion des Normands marque dans les annales de la Bretagne le commencement d'une ère nouvelle, qui se prolonge jusqu'à la fin du **xv^e** siècle, c'est-à-dire jusqu'à l'annexion du duché au royaume de France. Dans cette période d'environ cinq cents ans, M. de La Borderie distingue trois époques qu'il a passées ou qu'il doit successivement passer en revue : le duché sous la dynastie bretonne (940-1213), le duché sous la maison de Dreux (1213-1364), le duché sous la maison de Montfort (1364-1491). Le tome III nous conduit jusqu'à la défaite et la mort de Charles de Blois à la journée d'Aurai (29 septembre 1364).

Nous avons donc dans les tomes II et III du livre de M. de La Borderie toute l'histoire de la Bretagne pendant sept siècles et demi. L'exposé des événements, qui contient beaucoup de détails absolument nouveaux, y est plus circonstancié que dans les ouvrages des Bénédictins; l'enchaînement des faits y est beaucoup mieux compris et mis en relief; les questions de chronologie et de géographie y sont traitées avec plus de rigueur. Ces genres de mérite ne sont peut-être pas,

cependant, ce qui caractérise le mieux l'originalité de la nouvelle Histoire de Bretagne. Ce dont il faut avant tout féliciter M. de La Borderie, c'est d'avoir fait dans son livre une très large part à l'étude des institutions civiles et religieuses, à l'état social et économique, à la culture des lettres et des arts, en un mot à ce qui nous donne une idée du degré de civilisation auquel la Bretagne était parvenue à l'époque carlovingienne et à l'époque féodale. A ces intéressants sujets sont consacrés les chapitres qui ont les titres suivants :

Dans le tome II : « Institutions civiles de la Bretagne au ix^e siècle. — État des personnes et hiérarchie politique. — Le machtiern et le plou au ix^e siècle. — La recommandation et le bénéfice au ix^e siècle. — Les divisions territoriales, les terres, les biens. — Les diverses espèces de biens. — Institutions religieuses de la Bretagne au ix^e siècle. — Mœurs et épisodes du ix^e siècle. »

Dans le tome III : « La construction féodale bretonne [à partir du xi^e siècle]. — Le plan général. — Tableau des grandes seigneuries de Bretagne. — La vie des campagnes. — Condition des classes rurales en Bretagne aux xi^e et xii^e siècles. — Les villes de Bretagne aux xi^e et xii^e siècles. — L'église de Bretagne aux xi^e et xii^e siècles. — Les lettres en Bretagne aux xi^e et xii^e siècles. — Les lais bretons. — L'épopée bretonne du xv^e siècle. — La chanson d'Aquin. — Les trois évêques poètes du xii^e siècle (Marbode, Baudri, Étienne de Fougères). »

En lisant ces chapitres, on est frappé de l'habileté avec laquelle l'auteur a su combiner tous les témoignages fournis par les documents les plus variés, dont beaucoup n'avaient pas encore été produits ou n'avaient pas été exactement compris. Il faut surtout remarquer les chapitres relatifs à l'état des personnes et à l'état des terres : c'est là qu'ont été pour la première fois convenablement mis en œuvre les inappréciables renseignements contenus dans le cartulaire de l'abbaye de Redon. Signalons également les recherches approfondies dont la géographie féodale a été l'objet et dont les résultats ont été fixés sous une forme très claire dans les cartes qui accompagnent chacun des trois volumes.

Somme toute, nous devons à M. Arthur de La Borderie l'histoire détaillée d'une grande province, telle que le programme en pouvait être compris à la fin du xix^e siècle.

L. D.

E. WRANGEL. *Ett blad ur historien om Sveriges litterära förbindelser med Frankrike*. Upsal. In-8°, 27 pages. — *Danske og Norske Studenter, der ere indskrevne i « Natio Germanica » ved Universitet i Orléans*. Kjøbenhavn, Det Hoffensbergske Etabl., 1898. In-8°, 29 pages. Tirages à part.

Le premier de ces mémoires a paru dans une revue, *Samlaren*, que

publie à Upsal la Société historique de littérature suédoise ; le second, dans *Personalthistorisk Tidsskrift*, qui est l'organe de la Société biographique de Copenhague. Les titres diffèrent ; le sujet est le même en son fond. M. Wrangel, privat-docent à l'Université de Lund, que préoccupe depuis longtemps la question de l'influence de la littérature française sur la littérature suédoise, se propose de publier des documents utiles à l'histoire des relations intellectuelles des pays scandinaves et du Danemark avec la France ; ce sont ceux qui concernent le séjour dans nos Universités des étudiants originaires de ces pays.

Le premier mémoire comprend deux parties distinctes. D'abord, M. W. esquisse l'histoire des rapports littéraires entre notre nation et la péninsule scandinave. Il y marque quatre moments : 1^o xvi^e siècle, avec notre littérature protestante (De Bèze, d'Aubigné, du Bartas) ; 2^o xvii^e siècle, avec la littérature des précieuses et des habitués de l'hôtel de Rambouillet (Benserade, Scudéri chantant Gustave-Adolphe, pour qui la belle Julie s'était, comme on sait, éprise d'une romanesque passion ; Balzac dédie son *Aristippe* à Christine de Suède dont on connaît par ailleurs le commerce d'amitié avec plusieurs écrivains français) ; 3^o xviii^e siècle, avec la période connue dans l'histoire scandinave sous le nom de « temps de la liberté » (1718-1733), où l'influence française fut assez forte pour qu'elle ait déjà fait l'objet d'une dissertation spéciale de M. W. ; 4^o enfin on sait quel fut le retentissement de notre littérature à la cour de Gustave III.

M. W. recherche ensuite les étudiants suédois qui fréquentèrent nos Universités. On en rencontre à peu près dans toutes, depuis le xiii^e siècle. M. W. relève les noms de ceux qui résidèrent à Paris, Montpellier, Caen, Reims, Angers, Saumur, Orléans ; il note même les Suédois qui se bornèrent à visiter ces Universités. C'est au xv^e siècle que la fréquentation fut la plus nombreuse. Il va de soi que la révocation de l'édit de Nantes lui nuisit grandement.

En ce qui concerne les Danois et les Norvégiens, qui font l'objet du second mémoire de M. W., leur liste reconstituée va de 1548 à 1688. L'auteur s'est appliqué à identifier les personnages ; l'on voit que les étudiants d'Orléans, revenus dans leur patrie, s'y élevèrent pour la plupart à de hautes fonctions dans le clergé, l'enseignement, la diplomatie, l'armée, la magistrature.

M. W., qui a travaillé en France dans les dépôts d'archives, est au courant des études antérieurement publiées sur son sujet. En particulier, pour l'Université d'Orléans et sa Nation germanique, il cite Bimbenet, Tranchau, Fournier. M. Doinel, ancien archiviste du Loiret, avait fait paraître (*Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*, t. VIII) une liste des étudiants scandinaves ; M. W. l'a complétée et en a rectifié quelques détails.

Camille Bloch.

Histoire de Cléry et de l'église collégiale et chapelle royale de Notre-Dame de Cléry, par Louis JARRY. Ornée de 10 héliogravures et de 4 plans, précédée d'une notice sur l'auteur par M. le comte BAGUENAUT DE PUCHESSE. Orléans, Herluison, 1899. In-8°, xxxii-428 pages.

C'est un ouvrage posthume, publié par les soins d'un fils qui est notre confrère. Longtemps, l'auteur le porta dans son esprit; il le médita dans la patience inlassée des recherches d'une documentation qui ne veut rien ignorer ni se tromper. C'est que nous avons ici une œuvre de pieuse dilection; l'auteur la dépose comme un « tribut aux pieds de Notre-Dame de Cléry; » sa dévotion a ce scrupule de ne vouloir faire hommage que de la vérité établie avec toute la rigueur d'une érudition avertie.

M. Louis Jarry était bien préparé à écrire cet ouvrage; il savait solidement les faits de l'ancienne histoire orléanaise, pour les avoir appris au cours de multiples travaux antérieurs que M. Baguenaut de Puchesse rappelle dans une amicale et heureuse notice. Au vrai, ce que M. Jarry nous a donné, ce sont les annales de l'église de Notre-Dame de Cléry, et l'histoire de Cléry s'y trouve toute confondue. Dans les dix chapitres de l'ouvrage on distingue deux parties : l'une, d'exposition chronologique, où mentions et faits concernant l'église sont soigneusement colligés; l'autre, archéologique, qui est bien traitée, à laquelle de nombreuses héliogravures forment comme un commentaire courant.

L'histoire de la collégiale de Cléry se caractérise par la protection ininterrompue que cette église trouve jusqu'au xvii^e siècle auprès des rois de France. Elle eut même « le privilège unique, durant un demi-siècle, de remplacer Saint-Denis comme sépulture officielle des rois de France et de leur famille. » Après Louis XI, sa veuve Charlotte de Savoie, Charles VIII et son fils François, la reine Anne de Bretagne y furent enterrés. Cléry ayant été, depuis le milieu du x^e siècle, possession du bâtard d'Orléans, c'est dans son église aussi que furent inhumés la plupart des membres de la famille des Dunois-Longueville. M. Jarry rectifie une erreur courante d'histoire locale : l'œuvre de restauration de Notre-Dame de Cléry, détruite pendant la guerre de Cent ans, ne fut pas exclusivement, comme on l'a cru, de Louis XI, mais Dunois y participa grandement. Il n'en reste pas moins que la part de Louis XI, comme dauphin et comme roi, fut encore bien plus grande. Adorateur de Marie, il prodigua les privilèges et les donations à son sanctuaire, il pressa les travaux de reconstruction, prit pour lui et pour ses successeurs le titre de premier chanoine de la collégiale, érigea la terre de Cléry en baronnie et châtellenie, établit deux foires franches;

enfin, cette église qu'il avait tant aimée de son vivant, il ne voulut même pas la quitter après sa mort; selon son vœu, il y reposa à jamais.

On ne saurait suivre M. Jarry dans le récit minutieux de tous les événements, menus ou importants, qui eurent Cléry pour centre ou pour écho. Comme l'auteur connut à peu près tous les documents du sujet, du moins de la partie du sujet qu'il traite, il est complet et mérite confiance. Quelques pièces intéressantes ont pourtant échappé à ses investigations; elles concernent les biens du chapitre : ce sont divers états et déclarations de ces biens, ainsi que de ceux des chapelles, datant de 1693, 1695, 1703, 1757 (fonds de la chambre syndicale du clergé du diocèse d'Orléans, aux archives du Loiret), un curieux et intéressant mémoire sur la situation du chapitre qui paraît être du premier tiers du XVIII^e siècle et qui aurait mérité, ce nous semble, d'être publié au moins par extraits (archives du Loiret, A 1101), enfin, la « déclaration des biens et revenus du chapitre royal Notre-Dame de Cléry, en exécution du décret de l'Assemblée nationale du 18 novembre 1789. » (Archives du Loiret, série L; cahier de 40 ff., in-fol.) Au moyen de ces diverses pièces, l'auteur nous aurait donné quelques pages utiles sur l'histoire financière du chapitre de Cléry au XVIII^e siècle.

Le très louable travail de M. Jarry me suggère certaines réflexions qui ne seront pas déplacées ici. Nul doute que l'auteur n'ait fait ce qu'il s'est proposé réellement de faire. Mais son titre dépasse son sujet. Nous avons bien une histoire de l'église collégiale et chapelle royale de Notre-Dame de Cléry; nous n'avons pas une histoire de Cléry; du moins l'auteur ne s'occupe-t-il de celle-ci que d'une manière infiniment sporadique, et autant que le fait intéresse l'église. Il nous a donné exclusivement une histoire religieuse. Or, voici d'assez longues années que les esprits se portent aux études d'ordre administratif et économique et qu'on s'applique à faire revivre les institutions de cette double sorte. M. Jarry avait l'occasion de fournir à l'histoire nouvelle une contribution. On sait, par exemple, de quel prix est la reconstitution de la vie des anciennes communautés d'habitants; mais elle est rendue difficile par la difficulté même d'avoir accès à des sources capitales du sujet, les archives notariales. M. Jarry a eu la bonne fortune de disposer des minutes des notaires de Cléry, de Meung, de Beaugency et d'Orléans. Interrogés dans le sens que je viens de dire, ils auraient vraisemblablement répondu à l'appel du chercheur. Et si par impossible non, du moins eût-il été bon de nous le dire. Pour la curieuse période de transition qui va de 1787 à 1790, l'auteur aurait trouvé à la mairie de Cléry le registre des délibérations de l'assemblée municipale et de celle de Saint-André de Cléry. Il est d'un intérêt général d'étudier le régime encore mal connu de ces assemblées qui rentraient dans le « système » de la réforme provinciale de 1787 et y étaient si liées que le contrôleur

général pouvait, en 1788, écrire aux intendants que tout le profit de la réforme serait perdu si les assemblées municipales n'étaient pas promptement organisées partout. Au point de vue purement local, les deux registres nous initient à ces rivalités de paroisse à paroisse, comme il a dû y en avoir beaucoup sous l'ancien régime et qui se répercuteront jusqu'à l'époque révolutionnaire, lors de la refonte administrative et territoriale de la France. La querelle de Cléry et de Saint-André de Cléry au sujet de la délimitation de leurs territoires respectifs et de l'extension de leurs rôles de tailles eût été utilement racontée; d'autant plus que la relative importance historique de Cléry pourrait faire illusion sur son importance administrative; le bourg de Cléry ne formait pas même une paroisse, et il était revendiqué par les habitants de Saint-André comme leur annexe. L'écho de cette querelle retentit encore dans le cahier de doléances de Cléry, un des plus curieux et des plus personnels, pourrait-on dire, de la riche collection de cahiers des paroisses du bailliage d'Orléans conservés aux archives du Loiret. A le lire, M. Jarry aurait eu sans doute l'idée d'agrandir le champ de ses recherches. — Dans le registre des délibérations de Saint-André de Cléry, il aurait trouvé le procès-verbal d'une intéressante assemblée des habitants, dirigée contre le curé Bernard, dont il appelle la réinstallation au commencement de ce siècle une « éclatante réparation. » Il eût pu en tirer parti. — En outre, avec le fonds de l'intendance et celui de l'élection d'Orléans, aux archives du Loiret, l'un et l'autre fort abondants en ce qui concerne le XVIII^e siècle, M. Jarry aurait retracé, pour la dernière période de l'ancien régime, les caractères économiques d'une communauté de village située dans le vignoble aux confins de la Beauce et de la Sologne. Comme il insiste plusieurs fois sur les foires de Cléry, il aurait utilement dirigé ses recherches vers l'agriculture, l'industrie et le commerce de cette localité. — Les archives du Loiret conservent aussi des vestiges assez riches des justices de La Salle-lès-Cléry, de Saint-Benoit de Cléry et de quelques justices voisines entremêlées. C'était de quoi faire un vivant tableau des justices seigneuriales et de leurs misères, à ce point caractérisées dans ce coin de pays que le cahier des doléances de Cléry demande, entre autres, la confusion de ces tribunaux caducs et vexatoires en un bailliage royal unique. Je ne parle pas même des traits de mœurs qu'on eût pu y recueillir. Ces documents d'archives judiciaires ne sont dédaignés que par ceux qui ne les connaissent pas ou que la « paperasserie » rebute. Mais M. Louis Jarry avait la patience et les connaissances juridiques nécessaires pour un genre de travail qui serait du plus haut intérêt, s'il était fait en beaucoup d'endroits, systématiquement. Et il ne peut l'être que sur place par des personnes ayant des loisirs. Enfin, puisque l'auteur a poussé l'étude de Cléry jusqu'à nos jours, il aurait trouvé dans les registres municipaux la matière d'une histoire de la commune pendant

la Révolution, au lieu de se contenter des notes prises, visiblement sans méthode, par le marquis de Vernon (page 302).

Je ne puis, ignorant la plupart des documents antérieurs au xviii^e siècle, indiquer tous les points du sujet, tel qu'à mon sens il eût pu être traité, s'il l'avait été avec toute l'ampleur souhaitable. Mais on m'accordera sans doute que l'histoire locale ne doit pas se borner à la besogne, d'ailleurs fort utile, d'enregistrer les faits d'ordre archéologique et religieux, même avec la précision de M. Jarry. Elle doit tenir compte des préoccupations nouvelles de la science et s'orienter dans leur sens, si elle veut être ce qu'il faut qu'elle soit, l'auxiliaire avisée de l'histoire générale. Dans cette voie, M. Louis Jarry nous eût donné une monographie complète; son bon travail serait devenu un livre excellent, peut-être un modèle.

Camille BLOCH.

L. VUILHORGNE. *Notice biographique sur Jean Pillet, historien de Gerberoy, 1615-1691*. Beauvais, impr. Lamiabie, 1899. In-8°, 20 pages (fac-similés d'autographe).

Jean Pillet, chanoine de Gerberoy, est l'auteur de *l'Histoire du château et de la ville de Gerberoy*, publiée à Rouen en 1679, en un volume in-4° de 361 pages. Cet ouvrage, abondamment documenté, constitue une source des plus précieuses pour l'histoire du Beauvaisis.

La vie de Jean Pillet était jusqu'ici très peu connue : la notice que lui consacre M. Vuilhorgne vient donc très utilement combler une lacune.

Pillet naquit à Wambez près Gerberoy en 1615; pourvu de la maîtrise de l'église de Gisors en 1636, il fut ordonné prêtre à Beauvais en 1639 et devint chapelain à la collégiale de Gerberoy en 1640; pendant quarante ans, de 1641 à 1681, il dirigea les petites écoles du village qualifié ville de Gerberoy. C'est seulement en 1676 qu'il fut pourvu d'un canonicat dans la collégiale; ses infirmités l'obligèrent à résigner ce bénéfice en 1682. Il mourut en 1691 et fut inhumé dans une chapelle de l'église de Gerberoy.

Une note du xvii^e siècle, retrouvée par M. Vuilhorgne, nous apprend, pour la première fois, qu'une partie des matériaux de l'Histoire de Gerberoy fut recueillie par Pierre Aubert, lieutenant général du vidamé de Gerberoy; pour occuper sans doute les loisirs que lui laissait sa charge, Aubert avait entrepris d'écrire cette monographie; « en quittant son emploi, il donna tout ce qu'il en avait fait à Pillet, » qui consacra encore quinze ans à amasser des matériaux et à écrire son Histoire si documentée.

Il y a certainement, dans cette esquisse biographique, des lacunes que des recherches dans certains fonds d'archives locales auraient

peut-être pu combler ; mais, telle qu'elle est, cette première étude fait déjà suffisamment connaître, dans ses grandes lignes, la vie si modeste de l'érudit historien de Gerberoy.

Ernest ROUSSEL.

Le Massif central. Histoire d'une région de la France, par Alfred LEROUX... Paris, E. Bouillon, 1898. 3 vol. in-8°, xxvii-432, 387 et 314 pages.

Cette œuvre, à laquelle notre confrère M. A. Leroux s'est depuis longtemps entraîné par des études diverses, a exigé un travail constant pendant de longues années et a demandé à son auteur des qualités spéciales pour la coordination et la présentation des faits. Elle représente donc un effort considérable, dont il faut tenir grand compte.

L'entreprise était ardue et je n'oserais pas affirmer encore, après avoir lu attentivement ces trois volumes, que M. Leroux n'ait été plusieurs fois gêné par l'étendue même de son sujet. Le Massif central, malgré les belles raisons qu'il en donne et dont je reconnais la valeur, est en effet loin de former un tout homogène. J'admets parfaitement que cette région de la France se délimite assez bien des pays environnants et possède une sorte d'unité géographique, mais à la condition pourtant qu'on ne l'étende pas trop loin. A cette unité géographique correspond, dit l'auteur, à quelques détails près, une unité ethnique très prononcée, et l'une et l'autre ont eu pour conséquence l'unité politique des populations pendant les premiers temps de l'histoire des Celtes. Tout cela est parfait, mais, depuis les premiers temps, comme cette fameuse unité politique s'est brisée, comme les habitants du Massif ont pris des caractères différents et ont suivi des destinées diverses ! Quelles oppositions historiques, politiques, administratives, morales, ne voyons-nous pas entre Uzès et Limoges, Saint-Étienne et Cahors, Montauban et Moulins ! Pendant de longs siècles, pendant presque tous les temps historiques, les pays dont la réunion forme le Massif sont restés étrangers les uns aux autres, et ce n'est que depuis ces dernières années que les relations, facilitées par le développement des moyens de communication, se sont nouées d'une façon réellement effective.

Telle est donc la grosse objection que l'on peut faire. De cette diversité d'institutions, de coutumes, de gouvernements, etc., découle naturellement une véritable complication dans l'ordonnement du récit. Le plan offrait donc de grandes difficultés, surtout si l'on voulait tout embrasser. Ce plan mérite d'être exposé avec quelques détails.

Tout d'abord, notre confrère, ne voulant pas se limiter dans le temps, s'est imposé la tâche d'écrire la géographie du Massif avant d'en raconter l'histoire. Il a remonté aux origines mêmes du sol, il en a exposé la constitution et les caractères, il y a recherché la trace des premiers

hommes qui l'ont habité, il a étudié l'influence exercée par la nature du pays sur les différentes races. C'est là presque une innovation, à laquelle on doit donner des éloges, surtout quand on considère la science avec laquelle cette partie géographique et ethnographique est traitée.

Partant de si haut, l'auteur n'avait pas de raisons d'arrêter son récit à une date quelconque : il a donc poursuivi l'étude du Massif central jusqu'à nos jours. Son ouvrage est ainsi, en même temps qu'une histoire, un tableau de la situation actuelle de cette région de la France. Peut-être même s'est-il arrêté avec trop de complaisance sur ce dernier point ; mais il ne faut pas l'en blâmer, car plus tard son livre sera une mine de précieux renseignements. Une conséquence de ce système a été l'importance donnée à la statistique concernant les hommes d'aujourd'hui et les institutions contemporaines.

Après l'introduction géographique, dont il a été question ci-dessus, M. Leroux passe en revue ce qu'il appelle les cadres de la vie publique : les peuples du Massif avant la féodalité, les seigneuries et les provinces sous la féodalité et l'ancien régime, les circonscriptions ecclésiastiques jusqu'en 1790, les circonscriptions judiciaires, financières et administratives établies par la royauté, celles qui ont existé ou existent depuis la Révolution, les divisions militaires. En second lieu, vient l'étude des organes de la vie publique ou des institutions publiques, ecclésiastiques et administratives. Ces deux premières parties ont obligé l'auteur à des redites assez fréquentes : il était difficile de faire autrement, étant donné que les circonscriptions et les agents qui les déterminent ne peuvent parfois se comprendre si l'on ne parle pas en même temps des institutions et vice versa.

Les autres parties de l'ouvrage se détachent plus distinctement. Elles concernent d'abord l'exploitation économique du Massif (notre érudit confrère indique quels ont été et quels sont aujourd'hui dans cette région l'agriculture et l'élevage, l'industrie, les voies de communication et le commerce), puis l'histoire et l'état actuel de la civilisation dans les mêmes pays. Cette quatrième partie est à vrai dire une étude des mœurs et coutumes, des croyances et des idées, du langage, des arts, des sciences et des lettres, enfin du progrès social des populations. Comme couronnement de l'édifice, M. Leroux a marqué la place que le Massif tient dans l'histoire générale de notre patrie et celle qu'elle peut légitimement revendiquer.

La nécessité d'embrasser une région aussi vaste et de la considérer sous des aspects aussi variés a pourtant plus d'une fois contraint l'auteur à écourter son récit et à ne faire œuvre que de vulgarisation. On comprendrait mal ce que je veux dire, si l'on s'imaginait qu'il s'est borné à puiser dans des publications préexistantes tous ses renseignements et à les coordonner suivant un plan habilement conçu. Il y a beaucoup plus et beaucoup mieux que cela dans son livre : lui-même

a exploré le Massif central dans tous les sens, il a fouillé avec patience les archives du pays, il a utilisé très souvent des documents inédits, il a fait avec sagacité la critique des historiens ses devanciers; enfin, il est aussi le premier qui ait exposé aussi scientifiquement la situation de la région pendant tout le xix^e siècle. La masse énorme de renseignements qu'il lui a fallu ramasser et mettre en œuvre ne l'a donc pas empêché d'exercer un contrôle sévère; aussi n'a-t-il laissé passer que quelques erreurs de détail, d'importance tout à fait secondaire¹.

J'en reviens donc à ce que je disais au commencement de ce compte rendu : cet ouvrage est d'un érudit qui n'a pas plaint sa peine; c'est un véritable monument, élevé au prix de grands efforts et offrant de très réelles qualités.

L.-H. LABANDE.

L'Université d'Avignon aux XVII^e et XVIII^e siècles, par J. MARCHAND... Paris, A. Picard et fils, 1900. In-8°, XIII-327 pages.

L'Université d'Avignon, fondée en 1303, vécut pendant près de cinq siècles d'une existence tantôt obscure, tantôt brillante. Avec sa couronne de collèges, dont quelques-uns furent très fréquentés, elle constituait, au midi de la France, une des plus importantes institutions de ce genre. Pourtant on a conservé relativement peu de documents sur les trois premiers siècles de son fonctionnement. MM. Laval et M. Fournier ont bien publié sur ce sujet une assez longue suite de pièces, mais c'est encore bien insuffisant pour pénétrer la vie intime des maîtres et des étudiants, approfondir l'enseignement des uns et apprécier le profit que les autres en retiraient. Pour l'époque antérieure à Henri IV, pas de registres de délibérations du Collège des docteurs agrégés en droit, le véritable « conseil souverain de l'Université, » à peine de ci et de là quelques comptes, des lacunes énormes dans la liste des gradués; certaines Facultés même demeurent dans une ombre compacte.

1. Je n'en relèverai que deux ou trois. Au t. I, p. 362, M. Leroux dit que le Sacré Collège des cardinaux, au xiv^e siècle, ne comptait que douze membres; j'en trouve dans les listes du *Trésor de chronologie* dix-neuf vivants en 1350, dix-neuf en 1370, vingt-trois en 1378, au moment du décès de Grégoire VI. — Au t. II, p. 187, il parle de la statue de saint Bénézet, qui est encore dressée sur une arche brisée du pont d'Avignon; je crois pouvoir affirmer que pareille statue n'a jamais existé sur ce pont. — Même tome, p. 363, les confréries de Pénitents, dit-il, sont nées dans l'extrême Midi à la fin du xv^e ou au commencement du xvi^e siècle; Avignon, Toulouse, etc., paraissent avoir possédé les premières. En réalité, quelques-unes de ces confréries remontent beaucoup plus haut; celle des Pénitents Gris d'Avignon en particulier existait déjà au temps de Louis VIII.

C'est pour ces raisons que M. Marchand n'a entrepris l'histoire de l'Université d'Avignon que pour les ^{xvii}e et ^{xviii}e siècles. Son premier devoir était donc, en se tenant dans ces limites, d'être absolument complet; il se condamnait à épuiser le sujet. Je dois déclarer tout de suite qu'il a atteint parfaitement son but et que son ouvrage est définitif pour la période qu'il embrasse. On se tromperait pourtant si l'on pensait ne trouver aucune notion sur les époques précédentes; l'auteur, jugeant avec raison que « d'étroits liens unissent les différentes phases » de l'histoire de l'Université, a cru devoir prendre chacune des institutions à ses débuts; il en a montré l'origine, raconté succinctement la fondation et les diverses modifications subies dans le cours des âges. Sans doute, cette partie de son œuvre, qui n'est en somme pour lui qu'une sorte de préambule, sera susceptible d'additions, et peut-être de corrections. Il est certain en effet qu'un dépouillement méthodique des registres des notaires, qui ont instrumenté pour le compte du Collège des docteurs, fournira de nombreux documents inédits, mais sans cependant suppléer aux lacunes des comptes et des délibérations. Il n'en reste pas moins vrai qu'il sera par contre difficile d'ajouter au récit détaillé qui a été donné pour l'histoire des ^{xvii}e et ^{xviii}e siècles. Ce récit est encore écrit d'une façon très agréable : certains chapitres, tel celui qui est consacré aux arides questions budgétaires, y gagnent de pouvoir être lus avec aisance. D'ailleurs, tout le livre est présenté avec une grande clarté et avec une habileté qui dénote chez son auteur une réelle expérience.

Qu'on me permette une petite rectification. La note 3 de la page 209 est consacrée aux armes et aux sceaux de l'Université; il y est dit que les matrices de ces sceaux ont disparu. C'est une erreur : le Musée Calvet les a recueillis au nombre de cinq. Ils proviennent soit de Chambaud, le dernier secrétaire de l'Université, soit des Archives départementales, d'où ils sont sortis en 1835 par décision préfectorale. Trois sont en argent et deux en fer; trois sont aussi au nom du primicier, les deux autres sont de simples cachets. Je n'en donnerai pas la description : ils ont tous été reproduits, M. Marchand ne l'ignore pas, sur le frontispice du t. I^{er} de l'*Histoire de la Faculté des arts d'Avignon*, par le Dr Laval. Le Musée Calvet a de même conservé deux planches, l'une en bois, l'autre en cuivre, qui servaient aux imprimeurs de l'Université pour les thèses et programmes.

L.-H. LABANDE.

Mélanges de littérature et d'histoire religieuses, publiés à l'occasion du jubilé épiscopal de Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier. Paris, Picard, 1899. 2 vol. gr. in-8°.

Les amis de Mgr de Cabrières ont eu l'heureuse idée de fêter son jubilé épiscopal en lui offrant ces deux volumes de *Mélanges*. A vrai

dire, tous les travaux contenus dans ces deux volumes ne sont pas de même valeur : à côté de quelques études excellentes de tous points, d'autres font voir chez leurs auteurs une trop réelle absence d'esprit critique. Au risque de ne pas échapper à la sécheresse et à la monotonie, nous allons passer rapidement en revue chacune des monographies qui composent cet ouvrage; à notre avis, ce sera le meilleur moyen de donner au lecteur un aperçu sommaire du sujet traité et de la valeur du travail.

TOME I. — L'étude de M. l'abbé DOUAI sur les *Origines de l'épiscopat* renferme d'intéressantes discussions, notamment en ce qui concerne la prétendue similitude des sociétés religieuses grecques et des premières églises chrétiennes; mais, sur l'organisation même de ces premières églises, sur le rôle et les fonctions des ἐπίσκοποι, le travail de M. l'abbé Douais est moins complet et moins bien informé qu'une étude semblable publiée naguère par le P. de Smedt¹. — M. l'abbé JACQUIER donne une édition critique des *Sentences de Jésus* découvertes en 1897 en Égypte, à Behnesa; son introduction présente un excellent résumé critique des travaux publiés jusqu'ici sur ce document. Nous en retiendrons la conclusion : ces sentences ont vraisemblablement été extraites par un Juif converti d'évangiles primitifs quelconques, peut-être des *Logia* de saint Mathieu, mais, dans leur état actuel, elles ne représentent pas le texte original, ce qui empêche de se prononcer sur leur authenticité. — M. G. BOISSIER démêle avec beaucoup de perspicacité les causes de la sévérité du *Jugement de Tacite sur les Juifs*; résistance énergique faite par ces derniers aux efforts des empereurs pour fondre dans un même culte les divinités des peuples conquis, et, par conséquent, crime de lèse-patrie; vie séparée de celle des autres Romains; esprit de prosélytisme. — Le R. P. GERMER-DURAND publie (p. 97) une *Inscription grecque chrétienne* provenant des environs de Jérusalem; ce monument, qui renferme une formule d'actions de grâces, paraît dater de l'époque du siège de Jérusalem par Titus. — M. l'abbé BATIFFOL donne (p. 99-105) une nouvelle édition, d'après le manuscrit unique appartenant au chapitre de Vérone, de l'*Historia acephala Ariannorum*. Nous regrettons que M. B. n'ait joint à ce texte aucune annotation, et qu'il se soit contenté de donner la bibliographie des éditions précédentes, sans rappeler, ne fût-ce qu'en peu de mots, la date et l'importance du document. — Le R. P. Dom Germain MORIN restitue (p. 108-124) à son véritable auteur un *Écrit de saint Césaire d'Arles* renfermant un témoignage sur les fondateurs des églises des Gaules; ce n'est autre chose que le traité connu sous le nom de *Collectio de myste-*

1. *Rev. des Quest. hist.*, t. XLIV (1888). Cf. notamment deux passages importants de l'épître de Clément Romain aux Corinthiens (éd. Funk, I, XL et XLIV), textes que M. D. semble n'avoir pas connus.

rio sanctæ Trinitatis, attribué d'abord à saint Augustin, puis, dans ces dernières années, à Fauste de Riez. La tradition de l'apostolicité y est admise en faveur des églises d'Arles, Narbonne, Toulouse et Vaison, mais, — constatation qui est peu à l'honneur de sa perspicacité historique, — saint Césaire y considère comme un disciple immédiat des apôtres l'évêque Daphnus, qui, en réalité, prit part au concile d'Arles en 314. — M. l'abbé DUCHESNE étudie les souvenirs qui se rattachent au *Forum chrétien*; à une époque fort ancienne, la voie sacrée et la prison Mamertine ont été l'objet de la vénération des fidèles; par contre, c'est seulement au III^e siècle que l'on a commencé à professer la même vénération pour le lieu de la chute de Simon le Magicien, et, au V^e siècle, pour la prison de saint Pierre. Quant aux églises du Forum, la plus ancienne, celle des saints Côme et Damien, n'est pas antérieure au pontificat de Félix IV (VI^e siècle). Saint-Adrien n'est autre chose que la salle des séances du Sénat (*Curia Hostilia*), consacrée au culte chrétien par le pape Honorius (625-638); postérieures de quelques années sont Sainte-Marie-Majeure, Saints-Serge et Bacchus; Saint-Antoine remonte au pontificat de Paul I^{er} (757-767); du VIII^e ou du IX^e siècle sont Sainte-Marie *in Cannapara* et Saint-Laurent *in Miranda*. En terminant, M. l'abbé D. décrit les cérémonies qui se faisaient en divers endroits du Forum aux jours de certaines fêtes, et les événements religieux importants dont cette partie de Rome a été le théâtre en 713 (guerre civile arrêtée par le pape Jean VII) et en 768 (élection d'Étienne III).

M. le baron DESAZARS DE MONTGAILLARD ne nous apprend rien de nouveau sur *les deux Wisigoths* (?), saint Benoît d'Aniane et saint Guillaume de Gellone (p. 145-164); ses assertions sont d'ailleurs assez difficiles à discuter, car il n'indique aucune référence. — De l'*abbaye d'Aniane*, le R. P. Dom du BOURG donne une histoire trop sommaire (p. 165-194); c'est plutôt un catalogue d'actes, ce qui explique un manque de suite souvent choquant. Malheureusement, le R. P. du B. est trop avare d'indications critiques et de références, et nous pourrions relever dans son travail quelques inexactitudes.

M. ROCHE, à l'aide d'une *Chronologie inédite de l'abbaye de Gellone* (p. 195-229), compilation rédigée en 1700 avec assez de soin par D. Magnon, moine de Gellone, apporte quelques compléments au *Gallia* et au *Cartulaire* récemment publié.

Le travail du R. P. Dom CAGIN sur le *Sacramentaire de Gellone* est un modèle de critique perspicace et profonde. En comparant minutieusement les formules de la messe *in natale episcopi* de ce sacramentaire avec celles du sacramentaire mozarabe, il a remarqué des analogies frappantes; mais ces mêmes analogies se retrouvent dans plusieurs documents semblables composés en Austrasie, ceux de Saint-Gall, Epternach, Fulda, Cologne, Nevers, etc. Cependant, de nouvelles diffé-

rences prouvent que ces sacramentaires ne dérivent pas du *Gellonensis*, pas plus qu'ils ne lui servent de source. Le fonds commun auquel tous ont puisé, dans le même ordre et avec les mêmes altérations, n'est autre que les *Confessions* de saint Augustin, non pas directement, mais par un intermédiaire. Le P. C. a trouvé les traces de cet intermédiaire lui-même : c'est un centon liturgique, aujourd'hui perdu dans son ensemble, mais dont Mai a publié une *Contestata* (préface), connue d'Alcuin et de Jean de Fécamp. A la suite de ce savant et ingénieux travail, le P. C. publie les messes du *Natale episcopi* et le sommaire du manuscrit. Souhaitons que l'édition qu'il prépare en ce moment ne tarde pas à voir le jour ; des travaux de ce genre font faire à l'histoire de la liturgie les plus grands progrès.

M. GAY, dans son histoire du *Monastère de Saint-Adrien de Calabre* (p. 291-305), monastère qui remonte au x^e siècle, nous révèle tout un côté peu connu de la vie religieuse des Grecs établis dans le sud de l'Italie. — M. COUTURE publie (p. 307-328) une traduction française exécutée au xvii^e siècle par le P. Odo de Gisse, jésuite, d'une vie de saint Luperc, évêque d'Éauze au iii^e ou iv^e siècle. Le texte latin de cette vie, écrit à une époque très postérieure à celle de la mort du saint, avait été publié par les Bollandistes. — L'étude de M. l'abbé AURIOL sur la *Cathédrale de Sainte-Cécile d'Albi* (p. 329-342) est plutôt une œuvre littéraire qu'un travail scientifique; historiens et archéologues n'ont rien à y glaner. — Du mémoire de M. CAUVET sur l'*Entrée du serf dans les ordres* (p. 343-350) nous pouvons tirer cette conclusion que, en règle générale, l'évêque devait affranchir le serf avant de l'admettre aux ordres ecclésiastiques; sinon, il le payait un prix double de sa valeur réelle. Il ne faut cependant pas oublier qu'un certain nombre d'exemples contredisent absolument cette règle. — Le R. P. DOUSSOT publie (p. 351-377) deux opuscules inédits de Bernard Guy : le *De ordinatione officii misse*, véritable histoire de la messe, et les *Casus qui contingere possunt in celebrando*, ou solutions, d'après saint Thomas d'Aquin, de quelques difficultés pratiques de liturgie. — M. GRANIER écrit l'histoire du couvent des *Frères Prêcheurs de Béziers* (p. 379-431), d'après les *Mémoires* de ce monastère, et le tome XL de la collection Doat, documents sur la valeur desquels il ne nous renseigne pas. Il s'attache principalement à l'étude du siècle qui a suivi la fondation (1262) et de la réforme du P. Michaëlis (1603), et il ajoute une courte notice sur le vicariat de Mongères, dépendant du couvent de Béziers. En appendice, il publie la *Fundacio et priores conventus Biterrensis*, opuscule inédit de Bernard Guy, et de larges extraits des *Mémoires* déjà cités.

L'étude de M. NOGUIER sur l'*Église Saint-Nazaire de Béziers* (p. 433-445) n'est ni assez complète ni assez précise; les définitions et les descriptions manquent de netteté. Mais, ce qui est plus grave, l'auteur ne

paraît connaître, en fait de travaux archéologiques, que l'*Abécédaire* de Caumont, et il en est encore à qualifier d'« arcs ogives » des ouvertures en tiers-point. — Le travail du même auteur sur l'*Église Saint-Étienne d'Agde* a, du moins, l'avantage de contenir la reproduction de quelques chapiteaux et moulures, mais l'on y parle encore de « voûtes légèrement ogivales », lisez *berceaux brisés*.

Sur un certain nombre de points, le R. P. DENIFLE renouvelle, à l'aide de documents inédits tirés des archives du Vatican, la biographie d'*Arnaud de Cervole* (p. 455-481). L'archiprêtre fut réellement clerc; il fut déposé vers 1353 par l'archevêque de Bordeaux, à cause de sa vie de rapines et de brigandage. Loin d'avoir appelé l'archiprêtre en Provence, comme on le croit souvent, le pape Innocent VI employa tous ses efforts pour l'empêcher d'envahir cette contrée. Le P. D. décrit longuement les ravages commis par Arnaud de Cervole en Provence, particulièrement contre les établissements religieux (1357-1358), et prouve que le pape paya pour les Provençaux, non pas 40,000 écus, mais 1,000 florins d'or. — A l'aide des pièces d'un procès découvertes par lui au Vatican, M. l'abbé VIDAL étudie l'affaire des *Poursuites contre les lépreux en 1321* (p. 483-518); il conclut à l'existence d'un véritable complot, ourdi par les lépreux contre les chrétiens, à l'instigation des Sarrasins et des Juifs. Malgré les assertions de l'accusé Guill. Agassa dans son interrogatoire, les faits exposés par lui touchent tellement au merveilleux et au romanesque qu'il nous est impossible de leur accorder la valeur que M. V. veut bien leur donner. Mais, pour l'histoire des idées et des mœurs, nous y pourrions relever des détails fort intéressants. — M. l'abbé CASSAN trace très sommairement l'histoire de la *Confrérie de la Sainte-Vraie-Croix de Montpellier* (p. 519-541), et publie ses statuts en provençal, statuts remontant à l'année 1294. — Enfin, M. l'abbé POUJOL complète, à l'aide des travaux de Mgr Douais et des œuvres de Bernard Guy, l'étude de M. Germain sur les *Dominicains et les Dominicaines de Montpellier* (p. 543-571). A la suite, il publie deux opuscules inédits de B. Guy : la *Fundacio et priores conventus Montis Pessulani* et la *Fundacio monasterii Prulianis Montispezzulani*.

TOME II. — Le R. P. DOM MOUGEL étudie dans son ensemble l'*Oeuvre littéraire de Denys le Chartreux*. Dans ce travail, court et condensé, il considère successivement l'exégète, le théologien, l'écrivain mystique et le polémiste. — M. DE MARIEN dresse le *Catalogue des sceaux ecclésiastiques languedociens du moyen âge et de la Renaissance* (p. 30-157), catalogue qu'il accompagne de très nombreux dessins. Malheureusement, ce répertoire est nécessairement incomplet, car, sauf une seule exception, M. de M. a borné ses recherches aux archives départementales de la Haute-Garonne. — Sous le titre de l'*Église collégiale de Saint-Jean de Pézenas*, M. l'abbé DELOUVRIER publie une histoire, sous forme d'annales, de la ville de Pézenas. Mais il n'indique aucune source avec

précision, il semble avoir ignoré D. Vaissète, et, s'il donne un plan de l'église qui fait l'objet de son travail, la description qu'il y ajoute est beaucoup trop sommaire pour pouvoir nous donner une idée, même approximative, du monument. — Le travail de M. GRASSET-MOREL sur les *Demeures épiscopales des évêques de Maguelonne et de Montpellier* (p. 179-209) serait peut-être excellent, s'il n'était complètement dépourvu de références. C'est surtout une histoire annalistique de ces différentes demeures, et il n'y faudrait chercher aucun renseignement archéologique. — Le P. DUDON, S. J., dans son mémoire très documenté sur l'*Établissement des Jésuites à Montpellier* (p. 211-271), complète heureusement les travaux antérieurs de Faucillon et de Germain. Les Jésuites n'ouvrirent leur collège qu'en 1629, mais il résulte des recherches fort complètes du P. D. que cet établissement fut préparé par les difficultés du régime séculier, mi-partie catholique mi-partie protestant, du collège des Humanités, et par les prédications fréquentes que les Jésuites vinrent faire à Montpellier dès l'année 1600. Les religieux eurent à lutter contre l'opposition que leur faisaient les protestants, mais ils furent imposés par Richelieu et soutenus par l'évêque Fenoillet. Le mémoire du P. D. est très précieux pour l'histoire du protestantisme, des Jésuites et de l'instruction publique à Montpellier.

Le travail de M. le chanoine SAUREL sur les *Anciennes chapelles et églises des Pénitents Blancs de Montpellier* (p. 273-306) ne renferme que peu de détails intéressants; signalons seulement (p. 280) une description ancienne, mais, malheureusement, assez imprécise, de l'église romane de Sainte-Croix, aujourd'hui détruite. — La *Vie du P. Grégoire de Vissec*, récollet du couvent de Montpellier, mort en 1667, publiée par M. R. FLAMENT, a été écrite dès 1672; elle ne présente aucune particularité intéressante. — La notice de M. l'abbé CABANEL sur l'*OEuvre de la miséricorde de Montpellier* (p. 331-349) nous donne des renseignements très précieux sur l'instruction primaire gratuite et sur l'assistance publique à Montpellier au XVIII^e siècle. — Sous le titre de *Villars et les États de Languedoc* (1704), M. l'abbé CHARPENTIER décrit (p. 351-366), d'une manière très vivante et très exacte, la réunion des États, la réception du maréchal, et il nous fait voir l'habileté dont usa Villars pour obtenir trois millions de don gratuit et deux millions de capitation. — M. l'abbé BOUSQUET nous donne le récit du pillage fait par les *Camisards à Saturargues*, au diocèse de Montpellier (p. 367-377). Les habitants, que les brutalités des Camisards avaient contraints à quitter leur village en septembre 1703, ne commencèrent à y revenir qu'en 1707, et, pendant de longues années, on peut constater leur état d'extrême misère, car, en 1703, tout fut brûlé, sauf l'église et le presbytère que l'on avait fortifiés. — Sous le titre de *Notes sur l'archéologie religieuse de Saint-Pons-de-Thomières* (p. 378-402), M. SAHUC dresse l'inventaire des richesses d'art, malheureusement très peu nombreuses,

qui subsistent encore aujourd'hui dans l'ancien diocèse de Saint-Pons : églises, mobilier, statuaire, épigraphie, cloches. Ces notes sont souvent trop brèves, surtout en ce qui concerne les édifices du culte. — Ce volume se termine par une histoire des *Récollets de Saint-Pons-de-Thomières*, due à la plume de M. l'abbé ESTOURNET. Nous signalerons tout particulièrement le chapitre III, consacré à l'étude des luttes très vives qui furent livrées entre les Récollets et l'évêque janséniste et gallican Percin de Montgaillard (1668-1713). L'évêque et les religieux épuisèrent toutes les juridictions civiles et ecclésiastiques, et se firent une violente guerre de libelles. C'est une des pages les plus tristes de l'histoire religieuse du règne de Louis XIV. De tels événements expliquent le développement du scepticisme et l'abaissement de l'esprit de foi dans les classes instruites pendant le XVIII^e siècle. M. l'abbé E. en fait très bien ressortir tous les détails, et son récit, très vivant, accuse des recherches très étendues et s'appuie sur des documents certains dont il a tiré tout le parti possible.

En résumé, les deux volumes de mémoires offerts à S. G. Mgr de Cabrières contiennent d'importantes contributions à l'histoire religieuse, surtout en ce qui concerne le midi de la France. Certains articles sont assez faibles et accusent de la part de leurs auteurs un manque réel de critique et une inexpérience assez grande des choses de l'érudition. Mais, en dehors même des excellents travaux qui relèvent la moyenne de l'ouvrage, nous saluons avec plaisir le mouvement qui entraîne de plus en plus les ecclésiastiques vers les études historiques, et nous sommes heureux de constater les progrès rapides qui se font dans ce sens.

André LESORT.

DOM J.-M. BESSE. *Les moines d'Orient antérieurs au concile de Chalcédoine* (151). Paris, H. Oudin, 1900. In-8°, vii-554 pages.

— *Le monachisme africain*. Paris, H. Oudin, 1900. In-8°, 88 pages.

La place importante qu'occupent les ordres monastiques dans notre histoire du moyen âge, l'intérêt qu'on attache depuis quelques années à l'étude des constitutions de ces ordres, et, par suite, la valeur des recherches dans ce sens remontant jusqu'aux plus lointaines origines orientales des règles claustrales expliqueront pourquoi nous présentons aux lecteurs de la *Bibliothèque* le travail de Dom Besse sur le monachisme asiatique et africain.

La question du degré de confiance que nous pouvons accorder aux différentes sources dont nous disposons était la première à considérer. Tout en ayant l'exacte connaissance de ce problème préjudiciel, D. B. a mieux aimé ne pas s'y engager; il a accepté les textes tels que

la Patrologie les lui donne et il a fait état de ce que Migne avait imprimé. On lui reprochera de ne pas avoir dans un chapitre préliminaire esquissé, même s'il ne voulait pas aborder les points discutés, l'ensemble de cette question et exposé les lignes principales de ce sujet.

Cette critique réservée, il faut dire que D. B. a heureusement disposé le résultat du dépouillement minutieux qu'il a fait de la littérature grecque et latine orientale. Le tableau qu'il nous présente de ce qu'on peut savoir de la vie des anciens moines est aussi étendu qu'on était en droit de le désirer. L'auteur donne bien l'impression de ce que les institutions ont à ce moment d'indécis, de varié, d'inégal, d'insuffisant dans certains cas, d'excessif dans d'autres. Topographie des monastères, règles, recrutement monastique, hiérarchie, discipline, enseignement, vêtements et habitations ou nourriture, liturgie, travail, études, discussions théologiques, apostolat, voyages, hospitalité ou austérités, nous avons là une considérable quantité de faits rassemblés, dont la mise en un ordre clair constitue un des principaux mérites de l'œuvre. Si D. B. a voulu montrer, en somme, comment les communautés monastiques se sont peu à peu acheminées vers une organisation qui, se perfectionnant avec saint Augustin, devait amener à la règle de saint Benoît, premier code et définitif de nos ordres du moyen âge, il y a assurément réussi.

Par sa manière sobre, précise, le soin de n'écrire aucune phrase inutile et d'appuyer chaque affirmation d'une référence très courte, mais exacte, pour celles que nous avons été amené à vérifier, peut-être même par une sécheresse marquée, voulue ou non voulue, D. B. rejoint un peu la tradition des anciens bénédictins des siècles passés, tout de même en inclinant davantage vers la façon de Lenain de Tillemont.

L. B.

Recherches sur la fabrication des cartes à jouer à Troyes, par Louis MORIN, typographe, membre correspondant de la Société des Études historiques. (Extrait de l'*Annuaire de l'Aube*, année 1899.) Troyes, impr. de P. Nouel, 1899. In-8°, 60 pages, suivies de 16 planches.

M. Morin, déjà connu par ses recherches sur l'ancienne imprimerie, apporte quelque lumière à l'histoire si obscure des cartes à jouer. Troyen d'origine, M. Morin étudie spécialement la carterie à Troyes, mais les renseignements qu'il nous donne s'étendent à toute la carterie française depuis le xvi^e siècle jusqu'à la fin de l'époque révolutionnaire. Aussi, eût-il mieux fait de donner à son travail un titre plus général.

La ville de Troyes posséda un atelier de carterie dès l'année 1511. Aux termes d'une déclaration de 1605 elle devint, avec Rouen, Toulouse, Lyon, Thiers et Limoges, un des six bureaux autorisés pour la confec-

tion des cartes; mais malgré ce privilège, qui du reste fut accordé plus tard à d'autres villes, les cartiers troyens ne paraissent pas avoir prospéré. En 1789, ils se répandirent en amères doléances auprès des États généraux.

M. Morin étudie ensuite l'organisation corporative de la carterie et fournit des renseignements utiles sur les contrats passés entre patrons et apprentis. A la fin il nous donne une liste des maîtres et ouvriers cartiers qui exercèrent leur profession à Troyes. Le plus célèbre d'entre eux est Claude Piquet, l'inventeur du jeu de ce nom.

L'ouvrage de M. Morin est une contribution précieuse à l'histoire de la région champenoise.

J. DUMOULIN.

Robert PARISOT. *Le Royaume de Lorraine sous les Carolingiens (843-923)*, avec deux cartes. Paris, Alphonse Picard et fils, 1899. In-8°, xxxi-820 pages.

Le livre de M. P. est certainement l'œuvre la plus considérable et la plus remarquable à la fois qui ait paru en France sur l'époque carolingienne depuis plusieurs années.

La Lorraine, cœur de l'empire carolingien, loin d'avoir été prédestinée à n'être qu'une annexe de la France ou de l'Allemagne, pouvait et devait rester indépendante après le démembrement de l'empire. Pour qu'il en ait été autrement, pour que la Lorraine ait cessé d'être un État, il a fallu « un concours inouï de circonstances malheureuses. » C'est justement l'histoire de ces malheurs que M. P. s'est proposé d'étudier.

La Lorraine, après avoir fait partie des États de Lothaire I^{er}, constitue, lors du partage d'Orbe, la part de Lothaire II; mais l'obstination de ce prince à poursuivre le projet de divorce avec Teutberge, pour épouser Waldrade, l'empêche de jouer, dans la politique carolingienne, le rôle qui lui revient. A sa mort, un partage de sa succession a lieu entre Charles le Chauve et Louis le Germanique, en vertu du traité de Meerssen. Au moment où Louis le Germanique disparaît, Charles le Chauve essaie d'annexer à la France la Lorraine tout entière et songe à mettre la main sur Mayence, Worms et Spire; mais le désastre d'Andernach l'oblige à lâcher prise et c'est précisément son rival heureux, Louis le Jeune, qui, en 879-880, obtient, par la menace, des fils de Louis le Bègue, la moitié de la Lorraine échue à la France à Meerssen. De 880 à 895, la Lorraine n'est plus qu'une province du royaume de Germanie; les souverains qui la gouvernent ne comptent même pas leurs années de règne en Lorraine. C'est une période de désordres incessants. Hugues le Bâtard, fils de Lothaire II, se fait chef de bandits et s'allie aux pirates normands. Charles le Gros lui fait crever les yeux en 885.

Deux ans plus tard, le faible empereur est déposé par une conspiration de grands et d'évêques. Les Lorrains ne prennent aucune part à cette révolution ; ils ne font rien non plus pour maintenir le représentant de la dynastie légitime et se rallient à l'élu des Germains, Arnulf, sans regret comme sans enthousiasme. En 895, Arnulf parvient à faire accepter comme roi particulier en Lorraine son bâtard Zwentibold. La situation de ce prince vis-à-vis de son père n'est d'ailleurs pas nette. Il semble pourtant qu'en fait Zwentibold ait agi à l'intérieur et à l'extérieur avec une réelle indépendance. Au demeurant, il use de son pouvoir avec une imprévoyance singulière : il n'a aucun esprit de suite dans ses rapports avec la France ; il n'a aucune adresse dans ses rapports avec les grands, et il expie cruellement ses fautes, car les grands révoltés le battent et le tuent (13 août 900). Le fils légitime d'Arnulf, Louis l'Enfant, recueille la succession de Zwentibold. Ainsi s'opère la seconde réunion de la Lorraine à la Germanie. Mais, cette fois, la Lorraine demeure, à proprement parler, un État distinct, qui a sa chancellerie à part. Elle est, par rapport à la Germanie, dans une situation que M. P. compare à celle de la Hongrie vis-à-vis de l'Autriche, ou plutôt de la Norvège à l'égard de la Suède. Pendant cette période, que l'on pourrait appeler celle de l'union personnelle, la Lorraine est gouvernée d'abord, au nom de Louis l'Enfant, par le duc Gebhard, qui partage l'autorité effective avec son frère Conrad. La domination des *Conradins* soulève des mécontentements qui ne tardent guère à se manifester par une prise d'armes ; mais les mécontents sont vaincus et punis. Gebhard meurt tout-puissant en 910. Après lui, l'autorité est exercée par Renier, mais sans la dignité ducale. Louis l'Enfant étant mort à peine âgé de dix-huit ans, les Lorrains transportent leurs hommages à Charles le Simple (911). Mais rien n'est modifié dans la situation du pays. Il est d'ailleurs troublé, à diverses reprises, par l'indocilité de Giselbert, fils de Renier. En 923, l'emprisonnement de Charles le Simple provoque un nouveau partage de la Lorraine entre Raoul et Henri l'Oiseleur. Giselbert hésite quelque temps entre les deux rois et se rallie finalement à Henri, qui annexe toute la Lorraine. Tous les efforts des derniers Carolingiens pour revenir sur le fait accompli seront désormais inutiles. La réunion opérée par Henri l'Oiseleur constitue « pour la Lorraine un des faits les plus importants de son histoire ; le pays cesse désormais d'être soumis à la dynastie nationale des Carolingiens et il unit pour de longs siècles ses destinées à celles de l'Allemagne. »

La composition de l'ouvrage était à peu près imposée par le sujet lui-même et par le point de vue exclusivement lorrain auquel l'auteur déclare se placer dans son introduction. Une *première partie* traite de la *Lorraine indépendante* de 843 à 869 en deux livres respectivement consacrés aux règnes de Lothaire I^{er} et de Lothaire II ; les événements

de chacun de ces règnes sont exposés dans un ordre méthodique, c'est-à-dire que l'auteur traite successivement, dans des chapitres distincts, des diverses affaires qui intéressent le royaume à l'intérieur et à l'extérieur. La disposition est différente à partir de la *deuxième partie*, relative à la *Lorraine incorporée aux États voisins* (869-895); l'ordre devient aussi chronologique que possible. La *troisième partie*, consacrée à la *Lorraine de nouveau indépendante* (895-900), ne correspond qu'à un règne, celui de Zwentibold : aussi ne comprend-elle qu'un seul livre, qui lui-même se réduit à un chapitre unique. La *quatrième partie* est plus étendue : elle montre la *Lorraine unie à l'Allemagne, puis à la France, tout en constituant un royaume autonome* (900-923); les deux règnes de Louis l'Enfant et de Charles le Simple forment autant de livres, dont le second seul contient plusieurs chapitres. Enfin la *cinquième partie* est un *Coup d'œil sur les institutions politiques*. Comme on le voit, la disposition du livre est très logique et très rigoureuse. M. P. n'a point recherché cette fausse symétrie qui consiste à répartir sa matière en des divisions à peu près égales : il s'est attaché à trouver des périodes et à consacrer à chacune d'elles un développement proportionné à son importance, par conséquent très inégal d'étendue. Tout au plus pourrait-on dire que la cinquième partie constitue plutôt un véritable appendice; elle a d'ailleurs l'inconvénient de revenir à chaque instant sur des questions déjà traitées auparavant (et les nombreux renvois en note en sont la preuve), surtout en ce qui concerne les territoires.

M. P. a rejeté en appendice l'examen de quelques points spéciaux. L'appendice I est intitulé *Lothaire I^{er} et Hincmar*; il démontre que l'archevêque de Reims n'a jamais reçu de Léon IV que le pallium ordinaire, et prend en flagrant délit d'interpolation, sinon de falsification, des textes de la *Collectio Britannica* dont l'étude critique s'impose désormais à nouveau. L'appendice II concerne la *Vacance du siège de Cologne*, de 841 à 850. L'appendice III, *Étymologie et formes latines du mot « Lorraine » et pays compris dans la Lorraine*, détermine la part respective qu'il faut attribuer à Lothaire I^{er} et à Lothaire II dans la dénomination qui est demeurée celle de la Lorraine, ainsi que l'extension de cette dénomination aux diverses époques. Enfin, l'appendice IV est consacré au *Faux diplôme de Lothaire II pour Belmont* (15 novembre 858). La fausseté de ce document, déjà affirmée par M. Pfister¹, résulte avec évidence de l'analyse qu'en présente M. P. C'est une invention de J. Vigner, d'après des actes authentiques, peut-être d'après un acte authentique de la date que porte le faux.

Deux pièces, dont la seconde seule était inédite², figurent comme

1. *Annales de l'Est*, t. VI (1892), p. 86.

2. La première avait été mise au jour par Ulysse Chevalier (*Description*

pièces justificatives. L'une est un diplôme de Lothaire II pour Saint-Pierre de Vienne, daté du 30 avril 863 à Mantaille, l'autre une donation d'Hildebert, fils d'un comte Bérenger, pour Saint-Vanne de Verdun (18 septembre 882). L'ouvrage se termine par un *Index alphabétique des noms de lieux et de personnes*.

Telle est l'économie de l'ouvrage. Le nombre des faits qui ont trouvé place dans ce vaste cadre est vraiment extraordinaire. Toutes les sources connues ont été mises à contribution avec autant d'abondance que de soin. Il ne saurait être question de relever ici les innombrables conquêtes nouvelles que la science doit à M. P. et de signaler les rectifications fréquentes qu'il apporte aux recherches de ses devanciers. Tous les faits sont passés au crible d'une critique minutieuse, toutes les informations sont examinées jusque dans le moindre détail. Seul, l'usage prolongé du livre permettra d'éprouver les résultats obtenus par M. P. Néanmoins, on peut affirmer sans témérité que, sur presque tous les points, c'est à lui que restera le dernier mot. Je me contenterai de signaler ici quelques cas dans lesquels il m'a paru que M. P. se trouve en défaut. A propos de l'entrevue d'Andernach, en 859 (p. 132-133), M. P. s'exprime ainsi : « Quoique les documents ne disent pas que Lothaire y ait assisté, on ne peut guère mettre en doute sa présence. » Tout indique au contraire que Lothaire II était absent, car cette entrevue nous est présentée par les sources narratives comme un tête-à-tête entre les deux rois de France et de Germanie, et c'est pour obtenir la médiation du roi de Lorraine qu'ils se donnent ensuite rendez-vous à Coblenz, lorsque l'entrevue de Bâle a été décommandée, à cause du voyage de Lothaire en Italie. — M. P. (p. 297) place le traité de Saint-Arnoul de Metz en 867 au lieu de 868, date du manuscrit, comme l'a déjà fait M. Dümmler; mais l'avis de M. Schrörs¹, qui maintient la date de l'acte, est préférable; en effet, tous les éléments de date de la source diplomatique concordent parfaitement et l'itinéraire ne crée aucune impossibilité. En revanche, l'intervention d'Hincmar est invraisemblable en 867, époque à laquelle il est encore en disgrâce, comme l'attestent les Annales de Saint-Bertin; et plus invraisemblable encore serait le langage des rois à l'égard de la papauté, car ce ton, s'il est possible sous Adrien II, est tout à fait inattendu sous Nicolas I^{er}. — A la page 345, M. P. signale un prétendu désaccord entre Hincmar et Adon de Vienne. Il s'agit des assurances qu'avant de partir pour Rome Lothaire II demande à ses deux oncles : « D'après Hincmar, dit M. P., Charles le Chauve aurait refusé d'en donner à son neveu, tandis qu'Adon représente le roi de France

analytique du Cartulaire du Chapitre de Saint-Maurice de Vienne, s. l., 1891, in-8°, Appendice, p. 56 et suiv.).

1. Hincmar, *Erzbischof von Reims*, p. 304.

comme ayant consenti, malgré l'opposition de quelques-uns de ses évêques, au voyage que Lothaire s'apprêtait à accomplir. » Or, on lit dans Hincmar : « A Karolo autem nullam firmitatem suscepit, » et dans Adon : « Piissimus rex Carolus in hoc itinere ejus assensit, si forte vel consilio pontificis romani superatus, tandem a re illicita quiesceret, plurimis tamen episcopis Gallorum contradicentibus, qui Spiritus Dei tacti, periculum generale in Ecclesia Dei oriri timebant, ne pontifex romanus, favoribus inclinatus, ab ædificationibus pietatis exorbitando, romanæ Ecclesiæ vulnus erroris infligeret. » Ainsi, d'après Adon, Charles autorise le voyage, si Lothaire renonce à une chose illicite ; or, cette réserve équivaut justement à refuser toute garantie, puisque Lothaire va précisément à Rome pour obtenir cette chose qualifiée d'illicite, et c'est ce que dit plus brièvement Hincmar. Il n'y a donc aucune contradiction entre les deux témoignages. Quant aux évêques qui n'approuvaient pas l'attitude du roi, ils auraient évidemment voulu qu'il s'opposât purement et simplement au voyage, parce qu'ils redoutaient que la faiblesse d'Adrien II ne vint rouvrir le débat.

Il est temps d'en revenir à l'idée générale qui domine le livre de M. P., depuis l'introduction, où elle s'annonce, jusqu'à la conclusion, où elle reparait forte de tout le développement qui précède. Cette idée, c'est celle de la vitalité de la Lorraine. La Lorraine pouvait et devait demeurer l'un des grands États de l'Europe et jouer dans l'histoire un rôle considérable. Quelque opinion que l'on puisse professer sur la vitalité de la Lorraine, il faut savoir gré à M. P. de s'être affranchi de la tyrannie des faits accomplis. L'historien est trop souvent dupe de lui-même. Parce qu'il s'efforce de démêler les causes et de trouver l'enchaînement des faits qu'il retrace, il se persuade aisément que ces causes qu'il découvre étaient nécessaires, que cet enchaînement qu'il reconstitue était inéluctable. M. P. s'est délivré hardiment du joug de cette sorte de déterminisme historique. Il a pensé et il a dit très clairement qu'à son avis l'histoire de la Lorraine aurait pu être, ou plutôt qu'elle aurait dû être, tout autre qu'elle n'a été ; il a pensé et il a dit que la destinée de la Lorraine avait été le résultat, non des conditions mêmes que lui avait créées le démembrement de l'empire, mais d'une série d'accidents. C'est par accident que Lothaire II, le premier roi de Lorraine, a perdu le bénéfice de la situation que lui avait léguée son père, en s'épuisant en efforts stériles pour épouser Waldrade. C'est par accident aussi que le second roi de Lorraine, Zwentibold, a perdu le bénéfice de « sa qualité de roi national » en accumulant fautes sur fautes.

La thèse de M. P. est séduisante. Elle contient à coup sûr une part de vérité : il n'était pas impossible que la Lorraine subsistât, et l'on peut aisément se représenter sur la carte politique un État intermédiaire entre la France et la Germanie, en laissant à l'une et à l'autre

de ces deux puissances des frontières plus ou moins analogues à celles du traité de Verdun. Toutefois M. P. n'est pas sans avoir envisagé avec quelque optimisme la situation faite par le partage d'Orbe au royaume de Lothaire II entre les deux grandes puissances de l'est et de l'ouest qui le convoitent. Pour qu'un si petit État eût pu se maintenir dans de telles conditions, il n'eût pas suffi qu'une série d'accidents malheureux fût évitée, il eût fallu qu'une série d'accidents heureux fût réalisée. Et tout d'abord il eût fallu que Lothaire II pût épouser Waldrade. M. P. considère comme une calamité pour la Lorraine la politique matrimoniale de Lothaire. Comment n'a-t-il pas vu que, précisément, l'existence de la Lorraine en tant qu'État était subordonnée à l'existence de la dynastie, c'est-à-dire à la répudiation de Teutberge, femme stérile, et à l'union légitime avec Waldrade¹? M. P. n'a voulu voir dans l'histoire de Waldrade qu'une histoire d'amour : c'est comme un roman ingénieux qui se développe au milieu de son livre, à travers plusieurs chapitres, et dont on tirera peut-être un jour un fort beau drame. De portée politique, il n'en est pas question. Et pourtant, quel recours restait à Lothaire s'il restait uni à Teutberge? Quel avenir pouvait être celui de la Lorraine, si son premier roi était condamné à disparaître sans postérité apte à lui succéder? Que la passion très réelle de Lothaire pour sa maîtresse ait trouvé son compte à la combinaison du divorce, c'est ce qu'il est aisé d'imaginer; mais que toute l'activité de ce prince, que toute celle de son entourage ait tendu pendant tout le règne à cette combinaison, c'est ce qu'on ne saurait expliquer, si l'on méconnaît qu'elle était, au premier chef, une combinaison politique. Lothaire l'avait compris, et beaucoup de ses contemporains, ses oncles en particulier, l'avaient compris également : ou il divorcerait, ou son royaume ne lui survivrait pas. Encore est-il permis de se demander si le divorce n'aurait pas été précisément le signal d'une conflagration, dans laquelle l'indépendance de la Lorraine eût été bien compromise. Quant aux fautes de Zwentibold, sans doute rien de plus ne les a déterminées que l'incapacité de ce prince lui-même. Mais l'établissement du bâtard d'Arnulf comme roi de Lorraine n'était-il pas déjà un accident? Aucun sentiment national, M. P. le proclame lui-même à plusieurs reprises bien haut, n'existe au ix^e siècle. Zwentibold n'est pas demandé par les Lorrains, qui le refusent une première fois, et ne l'acceptent qu'à contre-cœur. C'est dire qu'il n'a rien d'un « roi national, » et l'on est quelque peu surpris de rencontrer l'expression sous la plume de M. P. Lorsque la couronne de Lorraine devient vacante, on la donne aussi bien, sinon plus volontiers, à un roi

1. Ce point de vue se fait jour dans le *de divortio* d'Hincmar : « Nec sterilem conjugem fas est relinquere, ut alia fecunda ducatur. » (Migne, *Patrol. lat.*, CXXV, 734-735.)

de Germanie ou à un roi de France qu'à un prince particulier. L'autonomie passagère de la Lorraine n'a donc pas la haute signification qu'on serait, au premier abord, tenté de lui attribuer : ce n'est apparemment que l'effet indirect de l'ambition toute personnelle de quelque grand personnage, tel que Gebhard et Giselbert.

En réalité, rien ne prédestinait la Lorraine à être un État, rien non plus ne la prédestinait à être l'annexe d'autres États. Mais, à partir du traité de Verdun, à partir surtout du traité d'Orbe, les chances de la Lorraine à se maintenir au rang d'État diminuent en raison même de la disproportion qui existe entre elle et les royaumes voisins. L'ambition des deux rois de France et de Germanie s'affirme dans la question du divorce. L'idée du partage apparaît officiellement à Tusey, officiellement à Saint-Arnoul de Metz, et se réalise à Meerssen. Encore le partage n'est-il qu'une solution provisoire. Chacune des deux maisons rivales rêve l'annexion intégrale : la question du Rhin est née ; elle est posée pour la première fois dans toute sa netteté par Charles le Chauve, car on ne peut interpréter autrement son intention d'occuper, à la mort de son frère, Mayence, Worms et Spire. Or, la question du Rhin est tout justement la contre-partie de l'idée de la Lorraine indépendante, et l'on souhaiterait qu'elle tint, dans l'ouvrage de M. P., la place qu'elle mérite dans une histoire de la Lorraine.

Heureusement M. P. est si impartial et surtout si complet que sa « manière d'envisager les faits » ne fausse jamais son développement, et l'auteur de ce grand ouvrage concilie à merveille ces deux choses, si souvent inconciliables, une thèse très personnelle et très originale, partant très contestable, et un exposé très complet et très impartial. Il en résulte un fort beau livre d'histoire générale, qui est en même temps un modèle d'érudition.

J. CALMETTE.

LIVRES NOUVEAUX.

SOMMAIRE DES MATIÈRES.

GÉNÉRALITÉS, 540.

SCIENCES AUXILIAIRES. — Épigraphie, 505. — Paléographie, 313. — Diplomatique, 458. — Bibliothèques, 446, 478, 495. — Manuscrits, 294, 345, 357, 419, 421, 479, 515, 548. — Typographie, 307, 507, 545, 547.

SOURCES, 418. — Légendes, vies de saints, 279, 349, 441. — Chroniques, 295, 502. — Correspondances, 342, 512. — Archives, 287, 310,

412, 413, 437, 463, 506, 521. — Cartulaires, etc., 400, 455, 538. — Chartes, 343, 385. — Regestes, 282, 537. — Comptes, 334. — Obituaire, 391.

BIOGRAPHIE, GÉNÉALOGIE. — Musiciens, 353. — Adelmann, 514; Amédée V, 378; Amédée VI, 308; Arc (Jeanne d'), 525; Avicenne, 324; Borgia (César), 359; Carafa, 492; Charlemagne, 385; Charles le Chauve, 385; Charles IV, 345; Charles VIII, 311; Clément VII, 496; Cranach, 363; Dante, 293, 375, 459; Dürer (Albert), 550; Édouard III, 442; Ferjeux (saint), 511; Ferréol (saint), 511; Foix (Pierre de), 365; François (saint) d'Assise, 445; Gérard de Dainville, 345; Gilbert de Narbonne, 283; Gueifes, 500; Gutenberg, 307, 361, 450, 545; Herman-Joseph, 516; Honorius, 310; Hugues de Vermandois, 457; Hus, 344; Jean Scot Eugène, 374; Jeanne des Planques, 345; Julien de Spire, 534; Laurent de Médicis, 433; Leidrade, 342; Louis IV d'Outremer, 432; Louis (saint), 435; Louis l'Ancien, 513; Merlin, 441; Milon de Narbonne, 288; Norbert (saint), 546; Pétrarque, 362; Philelphe, 281; Philippe-Auguste, 325; Ponthieu, 484; Prosper (saint), 520; Savonarole, 469; Sforza, 298; Sigismond, 282; Thomas (saint) d'Aquin, 330; Urbain VI, 496; Van Eyck, 407, 527; Vincent Ferrier (saint), 427; Walther von der Vogelweide, 319; Wenceslas, 345; Yrieix (saint), 292; Zanobi (saint), 333; Zell (Ulrich), 448.

DROIT, 290, 336, 341, 350, 367, 368, 376, 396, 402, 438, 440, 522, 535.

INSTITUTIONS, 411.

HISTOIRE ÉCONOMIQUE, MŒURS, 339, 346, 369, 383, 440, 466, 483, 543.

ENSEIGNEMENT, SCIENCES, 288, 305, 347, 377, 456, 486, 512, 526.

ARCHÉOLOGIE, 306, 312, 327, 331, 386, 434, 452, 503, 524. — Architecture, 318, 338, 351, 371, 426, 431, 460, 474. — Sculpture, 354, 429, 501. — Peinture, 527. — Miniature, 515. — Broderie, 358. — Tapisserie, 508. — Costume, 337. — Armement, 384. — Escrime, 326. — Musique, 487. — Héraldique, 475. — Numismatique, 284, 286, 457, 468. — Sigillographie, 379, 410. — Lipsanographie, 333, 485.

RELIGIONS. — Judaïsme, 296, 370, 490. — Catholicisme : 542; croisades, 417; papauté, 394; conciles, 393, 544; ordres religieux, 302, 303, 455, 470, 539; églises nationales, 323, 401; théologie, 291, 424; liturgie, 332, 335, 493. — Hétérodoxie, 348, 387, 541.

LANGUES ET LITTÉRATURES, 316, 532. — Grec, 388. — Latin, 309, 451, 464. — Langues romanes, 366; provençal, 529; français, 280, 297, 340, 404, 422, 439, 472, 477, 499, 504, 528, 531; italien, 301, 372, 382, 390, 444, 447, 453, 465, 481, 488; espagnol, 454; latin, 414. — Langues germaniques : 462; allemand, 364, 398, 530; anglo-saxon, 300; anglais, 304, 314. — Langues scandinaves, 389. — Langues slaves, 408, 409, 415. — Langue hongroise, 406.

SOMMAIRE GÉOGRAPHIQUE.

Aix, 332; Allemagne, 401, 467; Ambleny, 524; Angers, 385; Angleterre, 320, 323; Aquitaine, 470; Arezzo, 473; Aschaffenburg, 296; Augsbourg, 371; Baden en Suisse, 535; Baltiques (provinces), 420; Bavière, 511; Beine, 386; Bergpflege, 438; Besançon, 377, 491; Blois, 331; Bohême, 417, 471, 549; Bologne, 369; Boppard, 438; Bornholm, 416; Boussagues, 483; Brandon, 373; Bretagne, 428; Brugg, 535; Brunswick, 392; Budweis, 312; Catalogne, 336; Caumont, 426; Cherbouurg, 287; Chenevose, 329; Civitella, 445; Coblenze, 438; Comago, 321; Compiègne, 327; Constantinople, 395; Cosaques, 355; Danemark, 509; Dijon, 521; Drôme, 317; Écosse, 430; Eger, 506; Égypte, 337; Finlande, 467; Frei-Waldau, 403; Frocourt, 524; Fulham, 360; Gravelines, 413; Hainaut, 489; Halbau, 403; Helmstedt, 536; Holstein, 509; Hongrie, 418, 498; Ingolstadt, 370; Istrie, 414; Italie, 397; Kapellendorf, 533; Kaschau, 482; Kitzingen, 299; la Ferté-Macé, 290; Langais, 306; Littau, 425; Louvain, 517; Lyon, 335, 342; Magdebourg, 537; Mariazell, 352; Mayenne, 289; Meaux, 429; Mecklembourg, 468; Millas, 322; Minden, 410; Mons, 343; Moscou, 380; Nantes, 431; Narbonne, 284; Naumburg, 403; Orques-en-Charnie, 391; Osnabruck, 410; Paderborn, 410; Paray, 436; Pays-Bas, 461; Pesaro, 359; Poperinghe, 476; Rhin (Bas-), 518; Rumilly-sous-Cornillon, 428; Russie, 387; Saar, 423; Saint-Florent, 385; Saint-Laurent-des-Arbres, 351; Saint-Maurice-la-Fougereuse, 449; Saint-Pons-de-Thomières, 495; Sainte-Segrée, 405; Santerre, 340; Saugues, 356; Saverne, 510; Savoie, 378; Saxe, 536; Scandinavie, 467; Sedlitz, 328; Séville, 381; Sienné, 437; Silésie, 543; Spire, 396; Strasbourg, 399; Strasbourg (Prusse), 480; Surrey, 443; Termonde, 526; Toulouse, 460; Ulm, 466; Urbino, 487; Usedom-Woltin, 434; Venaissin, 367; Veulettes, 338; Vincennes, 523; Westminster, 519; Westphalie, 494; Wurtemberg, 538; Ypre, 476.

279. ACHELIS (Hans). Die Martyrologien, ihre Geschichte und ihr Wert. Berlin, Weidmann, 1900. In-4°, viii-247 p. (Abhandlungen der kgl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, philol.-histor. Klasse. Neue Folge, III, 3.) 16 m.

280. ADAN DE LA HALE, le bochu d'Aras. Canchons und Parlures. Herausgegeben von Rudolf Berger. I. Halle, M. Niemeyer, 1900. In-8°, viii-530 p. (Romanische Bibliothek, XVII.) 12 m.

281. AGOSTINELLI (L.), BENADDUCI (G.). Biografia e bibliografia di Giovan Mario Filelfo. Tolentino, tip. Francesco Filelfo, 1900. In-8°, 74 p. 1 l. 50.

282. ALTMANN (Wilhelm). Regesta imperii. XI. Die Urkunden des

Kaiser Sigmunds (1410-1437). II, 3. Innsbruck, Wagner, 1900. Gr. in-8°, p. I-IV, et 433-588. 11 m.

283. AMARDEL (G.). Le Comte de Narbonne Gilbert. Narbonne, impr. Caillard, s. d. In-8°, 10 p. (Extrait du *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*.)

284. AMARDEL (G.). Le Denier mérovingien de Narbonne. Narbonne, impr. Caillard, 1900. In-8°, 12 p. (Extrait du *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*.)

285. AMARDEL (G.). Les Liards de France. Narbonne, impr. Caillard, 1900. In-8°, 16 p. (Extrait du *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*.)

286. AMARDEL (G.). La Première monnaie de Milon, comte de Narbonne. Narbonne, impr. Caillard, 1900. In-8°, 12 p. (Extrait du *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*.)

287. AMIOT (G.). Inventaire analytique des archives de la ville de Cherbourg antérieures à 1790. Cherbourg, impr. L'Hôtelier, 1900. In-8°, XII-439 p.

288. ANDRÉ-PONTIER (L.). Histoire de la pharmacie (origines, moyen âge, temps modernes). Paris, Doin, 1900. In-8°, XXI-730 p. et grav.

289. ANGOT (abbé A.). Dictionnaire historique, topographique et biographique de la Mayenne. T. I. Laval, Goupil, 1900. In-8° à 2 col., VII-851 p.

290. APPERT (J.). La Verderie de la Ferté-Macé au commencement du x^v^e siècle, d'après le Grand Coutumier des forêts de Normandie, par Hector de Chartres, chevalier, maire et enquêteur des eaux et forêts pour le roi en Normandie et Picardie. Caen, Delesques, 1900. In-8°, 16 p. et carte. (Extrait de l'*Annuaire de l'Association normande*.)

291. APRINGIUS DE BÉJA. Commentaire de l'Apocalypse. Écrit sous Theudis, roi des Wisigoths (531-548). Publié pour la première fois par dom Marius Férotin. Paris, A. Picard, 1900. In-8°, XIV-91 p. et 2 photographures. (Bibliothèque patrologique, I.)

292. ARBELLOT (abbé). Vie de saint Yrieix; ses miracles et son culte. Paris, Halon, 1900. In-8°, VIII-98 p.

293. AREZIO (Luigi). L'onore di Dante nella predizione di Brunetto Latini. Palermo, Alberto Reber, 1899. In-8°, 24 p. 1 l.

294. AUVRAY (Lucien), OMONT (Henri). Catalogue général des manuscrits français de la Bibliothèque nationale. Ancien Saint-Germain français. III. Nos 18677-20064 du fonds français. Paris, libr. Leroux, 1900. In-8°, XI-563 p. 10 fr.

295. BALZANI (Ugo). Le Cronache italiane nel medio evo. 2^a edizione. Milano, Ulrico Haeppli, 1900. In-16, xi-323 p. 4 l.

296. BAMBERGER (Salomon). Historische Berichte über die Juden der Stadt und des ehemaligen Fürstentums Aschaffenburg. Strassburg, J. Singer, 1900. In-8°, v-112 p. 3 m.

297. BÉDIER (Joseph). Spécimen d'un essai de reconstruction conjecturale du Tristan de Thomas. Halle, M. Niemeyer, 1900. In-8°, 40 p. (Extrait des *Forschungen zur romanischen Philologie*.) 1 m. 20.

298. BENADDUCI (Giovanni). Nuovi documenti sforzeschi secondo l'archivio Gonzaga di Mantova e quello di Tolentino. Tolentino, tip. Francesco Filelfo, 1899. In-4°, 27 p. (Nozze Arturo Guarnieri-Beatrice Silvarj-Gentiloni.)

299. BERNBECK (Friedrich). Kitzinger Chronik, 755-1565. Herausgegeben und mit sachlichen Erläuterungen versehen von Leop. Bachmann. I. Kitzingen, K. Rehbein, 1900. In-8°, xi-viii-144 p. 1 m. 30.

300. BERNER (N.). Die mit der Partikel *ge* gebildeten Wörter im Heliand. Lund, Gleerup, 1900. In-8°, 98 p. 1 kr. 50.

301. BERTOLDI (Alf.). Il canto xix dell' Inferno. Firenze, G. C. Santoni, 1900. In-8°, 50 p. 1 l.

302. BESSE (dom J.). Les Diverses sortes de moines en Orient avant le concile de Chalcédoine (451). Paris, libr. Leroux, 1899. In-8°, 44 p. (Annales du musée Guimet. Revue de l'histoire des religions.)

303. BESSE (dom J.-M.). Le Monachisme africain. Paris, H. Oudin, s. d. In-8°, 88 p. (Extrait de la *Revue du Monde catholique*.)

304. BJÖRKMAN (Erik). Scandinavian loanwords in middle English. 1. Halle, M. Niemeyer, 1900. In-8°, vi-191 p. (Studien zur englischen Philologie, VII.) 5 m.

305. BLANCHET (Augustin). Essai sur l'histoire du papier et de sa fabrication. Première partie. Paris, Leroux, 1900. Gr. in-8°, iv-177 p., avec grav.

306. BOBEAU (Octave). Fouilles dans un cimetière antérieur au x^e siècle, à Langeais (Indre-et-Loire). Paris, Impr. nationale, 1900. In-8°, 20 p., avec fig. et pl. (Extrait du *Bulletin archéologique*.)

307. BÖRCKEL (Alf.). Gutenberg und seine berühmtesten Nachfolger im ersten Jahrhundert der Typographie. Frankfurt-a.-M., Klimesch, 1900. In-8°, xii-211 p., ill. 3 m.

308. BOLLATI DI S. PIERRE (F.). Illustrazioni della spedizione in Oriente di Amedeo VI il conte verde : conto del tesoriere Antonio Bar-

bier dal giugno 1366 al gennaio 1368 e altri documenti. Torino, fratelli Bocca edit., 1900. In-8°, vii-373 p. (Biblioteca storica italiana, V.)

309. BONAVENTURA (Arnaldo). La Poesia neo-latina in Italia dal sec. xiv al presente. Città di Castello, S. Lapi, 1900. In-16, xlvii-362 p. 4 l.

310. BORDET (L.). Le Pape Honorius. Arras, Sueur-Charruey, 1900. In-8°, 14 p. (Extrait de la *Science catholique*.)

311. BOTTINI MASSA (Enrico). L'opera politica di Carlo VIII, re di Francia (1483-1498). Cagliari-Sassari, tip. G. Dessi, 1899. In-8°, 13 p.

312. BRANIŠ (Josef). Politický okres česko-budějovický. [Le cercle de Budweis.] Prague, Bursik et Kohout, 1900. Gr. in-8°, 140 p. (Soupis památek historických a uměleckých v království českém, VIII.) 3 kr. 60.

313. BREIDENBACH (Heinr.). Zwei Abhandlungen über die tironischen Noten. Darmstadt, H. L. Schlapp, 1900. In-8°, 39 p. 1 m.

314. BRIx (Otto). Ueber die mittellenglische Uebersetzung des Speculum humanae salvationis. Berlin, Mayer und Müller, 1900. In-8°, vii-126 p. (Palaestra, VII.) 3 m. 60.

315. BRUEL (Alexandre). Inventaire d'une partie des titres de famille et documents historiques de la maison de la Tour-d'Auvergne conservés dans les papiers Bouillon, aux Archives nationales (pour faire suite aux inventaires rédigés par Baluze). Nogent-le-Rotrou, impr. Daupeley-Gouverneur, 1900. In-8°, 62 p. (Extrait de l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*.)

316. BRUGMANN (Karl), DELBRUECK (Berthold). Grundriss der vergleichenden Grammatik der indo-germanischen Sprachen. V, 3. Strassburg, K. J. Trübner, 1900. In-8°, xx-608 p. 15 m.; relié, 17 m. 75.

317. BRUN-DURAND (J.). Dictionnaire biographique et biblio-iconographique de la Drôme, contenant des notices sur toutes les personnes de ce département qui se sont fait remarquer par leurs actions ou leurs travaux, avec l'indication de leurs ouvrages et de leurs portraits. T. I. Grenoble, libr. dauphinoise, 1900. In-8° à 2 col., x-414 p.

318. BRUTAILS (J.-A.). Note sur l'antériorité et l'influence de l'école romane auvergnate. Paris, Impr. nationale, 1900. In-8°, 12 p. (Extrait du *Bulletin archéologique*.)

319. BURDACH (Konrad). Walther von der Vogelweide. Leipzig, Dunccker und Humblot, 1900. In-8°, xxxiii-320 p. 7 m. 20.

320. BYKOVA (A. F.). Razskazy iz istorii Anglii xi-xix v. [Esquisses d'histoire d'Angleterre du xi^e au xix^e s.] Saint-Pétersbourg, impr. Leifert. In-8°, 264 p., ill. 1 r.

321. CAMBIASO (Domenico). *Memorie storiche di Comago in Polcevera*. Genova, tip. della Gioventù, 1900. In-16, 160 p., pl.

322. CAPEILLE (abbé J.). *Étude historique sur Millas. La Seigneurie, la Commune et l'Église, depuis leurs origines jusqu'à la Révolution*. Céret, Rôque, 1900. In-8°, xi-336 p., avec grav. 2 fr. 50.

323. CAPES (W. W.). *English church in xivth and xvth centuries*. Edited by W. R. W. Stephens. 3. London, Macmillan, 1900. In-8°, 404 p. 7 s. 6.

324. CARRA DE VAUX (baron). *Les Grands philosophes. Avicenne*. Paris, libr. l'. Alcan, 1900. In-8°, vii-304 p. et plan. 5 fr.

325. CARTELLIERI (Alex.). *Philipp II. August, König von Frankreich*. I, 3. Leipzig, Dyk, 1900. In-8°, xxviii p. et p. 193-322, 113-141. 4 m. 50.

326. CASTLE (Egerton). *Schools, and masters of fence, from the middle ages to the end of the xviiith century, with a complete bibliography*. New York, Macmillan, 1900. In-12, lxxviii-355 p., ill. (Bohn's artist's library.)

327. CAUCHEMÉ (V.). *Description des fouilles archéologiques exécutées dans la forêt de Compiègne sous la direction de M. Albert de Roucy. Première partie, comprenant : 1° un rapport de M. Albert de Roucy; 2° fouilles du Mont-Berny. Compiègne, impr. Lefebvre, 1900. In-4°, 67 p. et 15 pl. (Société historique de Compiègne.)*

328. ČELAKOWSKY (Jaromir). *Ze starších dějin kláštera Sedleckého*. [Histoire ancienne du couvent de Sedlitz.] Prague, Fr. Rivnáč, 1900. Gr. in-8°, 10 p. 0 kr. 20.

329. CHAUVIGNÉ (A.). *Limites comparatives de la forêt de Chenevose au moyen âge et à l'époque actuelle*. Paris, Impr. nationale, 1900, In-8°, 11 p.

330. CHIMENTI (Em.). *Belcastro patria di S. Tommaso d'Aquino*. Napoli, C. Taranto, 1900. In-8°, 31 p.

331. CLINCH (G.). *Old English churches : architecture, furniture, decoration, monuments*. London, L. U. Gill, 1900. In-8°, 280 p. 6 s. 6.

332. CLUGNET (Léon). *Bibliographie du culte local de la Vierge Marie. France. 1^{er} fascicule : Province ecclésiastique d'Aix*. Paris, Picard et fils, s. d. In-8°, 78 p.

333. COCCHI (Arnaldo). *Ricognizioni e traslazioni delle reliquie di S. Zanobi, vescovo di Firenze*. Firenze, tip. Pellas, 1900. In-4°, 42 p., ill.

334. *Comptes des recettes et dépenses de la ville de Blois en l'an 1404*. Transcription « in extenso » de l'original conservé aux Archives natio-

nales, avec des notes historiques et philologiques, par Jacques Soyer. Blois, Mignault et C^{ie}, 1900. Petit in-8°, 48 p.

335. CONDAMIN (J.). Le Culte de Marie à Lyon, de saint Pothin à la fin du xix^e siècle (177-1900). Lyon, Vitte, 1900. In-8°, 34 p.

336. Cortes de Cataluña III (1368-1375). Madrid, Murillo, 1900. In-4°, 446 p. (Cortes de los antiguos reinos de Aragón y de Valencia y principado de Cataluña, publicadas por la real academia de la historia, tomo III.) 16 p.

337. Costume (le) en Égypte du m^e au xiii^e siècle, d'après les fouilles de M. Al. Gayet. Paris, libr. Leroux, 1900. In-18 Jésus, 256 p., avec grav. (Exposition universelle de 1900. Palais du Costume.) 2 fr.

338. COUTAN (Dr). L'Église de Veulettes. Rouen, Gy, 1900. In-8°, 13 p. et pl.

339. CURSCHMANN (Fritz). Hungersnöte im Mittelalter. Leipzig, B. G. Teubner, 1900. In-8°, VII-217 p. (Leipziger Studien a. d. Gebiete der Geschichte, VI, 1.) 7 m.

340. DARSY (F.-J.). Le Santerre. Étymologie de ce nom. Amiens, impr. Yvert et Tellier, 1900. In-8°, 9 p.

341. DEGLI AZZI (Giustiniano). Della polizia negli statuti dei comuni italiani nel medio evo. Prolegomeni. Perugia, Unione tipografica cooperativa, 1900. In-8°, 23 p.

342. DESVERNAY (Félix). I : Lettre de Leidrade, évêque de Lyon, à Charlemagne, sur la réorganisation du clergé et la restauration des églises (vers 813-814), publiée d'après le manuscrit de la bibliothèque de Lyon (Vidimus du 18 octobre 1447); II : Lettre de Leidrade, traduction de l'abbé H. Favier; III : Bibliographie de Leidrade, évêque de Lyon, par l'abbé J.-B. Martin; IV : Ouvrages ayant appartenu à Leidrade et portant des notes autographes de dédicace, description par Félix Desvernay; V : Liste des chanoines de l'église Saint-Étienne de Lyon vers l'an 830. Lyon, Vitte, 1899. In-8°, 32 p. et fac-similé d'autographe.

343. DEVILLERS (L.). Chartes du chapitre de Sainte-Waudru à Mons. I. Bruxelles, P. Imbreghts, 1900. In-4°, XLVIII-836 p. 12 fr.

344. DOBIAS (Josef). Husův poslední den. [Les derniers jours de Hus.] Weinbergen, Fr. Horálek, 1900. In-8°, 42 p. 0 k. 20.

345. Donation d'un livre d'heures en vélin par Gérard de Dainville, évêque et comte de Cambrai, à Jeanne des Planques, sa parente, religieuse à l'abbaye noble d'Étrun (14 février 1374). Suivi de : Entrée et séjour à Cambrai de Charles IV, empereur et roi de Bohême, et de son

fls Wenceslas, roi des Romains (22-26 décembre 1378). Arras, impr. Laroche, s. d. In-4°, 4 p.

346. DONIOL (Henri). Serfs et vilains au moyen âge. Paris, Picard et fils, 1900. In-8°, vi-299 p.

347. DUA (E.). Le previsioni del tempo da Virgilio ai di nostri. Torino, fratelli Bocca, 1900. In-16, 230 p. (Piccola biblioteca di scienze moderne, 25.) 3 l.

348. DUFOURCQ (Albert). De manichæismo apud Latinos quinto sex-
toque sæculo atque de latinis apocryphis libris (thèse). Paris, Fon-
temoing, 1900. In-8°, 112 p.

349. DUFOURCQ (Albert). Étude sur les Gesta martyrum romains. Paris, Fontemoing, 1900. In-8°, viii-447 p., ill.

350. DU PLESSIS DE GRENÉDAN (comte J.). Histoire de l'autorité pater-
nelle et de la société familiale en France avant 1789 (les origines,
l'époque franque, le moyen âge et les temps modernes). Paris, Arthur
Rousseau, 1900. In-8°, ix-632 p.

351. DURAND (abbé Albert). Les Monuments de Saint-Laurent-des-
Arbres, mémoire présenté au Congrès archéologique de France (session
de Nîmes). Caen, Delesques, 1899. In-8°, 12 p. et grav. (Extrait du
*Compte-rendu du 64^e congrès archéologique de France tenu en 1897
à Nîmes.*)

352. EIGNER (Otto). Geschichte des aufgehobenen Benedictinerstiftes
Mariazell in Oesterreich. Mit Benützung des Ignaz Franz Keiblinger-
schen Nachlasses. Wien, H. Kirsch, 1900. In-8°, xv-533 p., ill.,
pl. 7 m.

353. EITNER (Robert). Biographisch-bibliographisches Quellen- Lexi-
kon der Musiker und Musikgelehrten der christlichen Zeitrechnung
bis zur Mitte des XIX. Jahrhunderts. II. Leipzig, Breitkopf und Härtel,
1900. In-8°, iii-480 p. 10 m. en souscription; 12 m. isolément.

354. ENGELS (Michael). Die Kreuzigung Christi in der bildenden
Kunst. Luxembourg, St. Paulus-Gesellschaft, 1900. In-4°, 96 p.,
42 p. 8 m.

355. EVARNITSKIÏ (D. J.). Istoriiia zaporojskikh Kazakov. [Histoire des
Cosaques zaporogues, 2^e édition.] I. Moscou, impr. Gerbek. In-8°,
688 p. 4 r.

356. FABRE (F.). Notes historiques sur Saugues (Haute-Loire). Saint-
Flour, impr. Boubounelle, 1899. In-8°, 363 p., avec 20 grav.

357. FANCHIOTTI (G.). I manoscritti italiani in Inghilterra. Serie I.
(Londra, il museo britannico.) Vol. I. (La collezione Sloane.) Caserta,
tip. Salvatore Marino, 1899. In-8°, 163 p.

358. FARCY (Louis DE). La Broderie, du XI^e siècle jusqu'à nos jours, d'après des spécimens authentiques et les anciens inventaires. (Supplément.) Angers, Josselin-Belhomme, 1900. In-fol., p. 139 à 148, et 34 pl.

359. FELICIANGELI (B.). Sull' acquisto di Pesaro fatto da Cesare Borgia. Camerino, tip. Savini, 1900. In-8°, 101 p.

360. FERET (C. J.). Fulham Old and New : exhaustive history of the ancient parish of Tulham. London, Leadenhall press, 1900. In-fol., 1,023 p., carte, plans, grav. 63 s.

361. Festschrift zum 500 jährigin Geburtstage von Johann Gutenberg. Hrsg. v. Otto Hartwig. Leipzig, O. Harrassowitz, 1900. In-8°, VII-584 p., atlas in-4°. (Beitragt 23 zum *Centralblatt für Bibliothekwesen*.) 25 m.

362. FINZI (Giuseppe). Petrarca. Firenze, G. Barbera, 1900. In-16, VIII-316 p. (Panteon.) 2 l.

363. FLECHSIG (Ed.). Cranachstudien. I. Leipzig, K. W. Hiersemann, 1900. In-8°, XVI-313 p., ill. 16 m.

364. FÖRSTEMANN (Ernst). Altdeutsches Namenbuch. I. Personennamen. 2. Aufl. 1. Lief. Bonn, P. Hanstein, 1900. In-4°, XII-144 p. 4 m.

365. FOIX. Testament du cardinal Pierre (3 août 1461), publié par MM. Labande et Requin. Paris, Impr. nationale, 1900. In-8°, 28 p.

366. Forschungen zur romanischen Philologie. Festgabe für Hermann Suchier zum 15. III. 1900. Halle, M. Niemeyer, 1900. In-8°, V-646-XXXVI p. 18 m.

367. FOULQUIÉ (Charles). Étude sur les tribunaux du Comtat-Venaisin pendant la domination des papes. Nîmes, impr. coopérative ouvrière la Laborieuse, 1900. In-8°, 63 p.

368. FRANCESCHELLI (Alf.). Il diritto italico nel medio evo : le fonti. Camerino, tip. Marchi, 1900. In-8°, 27 p.

369. FRATI (Lod.). La Vita privata di Bologna dal sec. XIII al XVII. Bologna, ditta N. Zanichelli, 1900. In-8°, 287 p., pl.

370. FRIEDMANN (A.). Die Geschichte der Juden in Ingolstadt (1300-1900). Ingolstadt, Krüll, 1900. In-8°, 27 p. 0 m. 70.

371. FRIESENEGGER (J. M.). Die St. Ulrichs-Kirche in Augsburg. Zum 400 jährigen Kirchenbau-Jubiläum herausgegeben. Augsburg, M. Huttler, 1900. In-8°, VII-92 p., 9 pl., ill. dans le texte. 1 m.

372. Frotula del Gagliano a Gian Galeazzo Visconti, conte di Virtù e signore di Milano, 1391. (Pubblicato de V. Forcello.) Milano, tip. M. Bellinzaghi, 1900. In-8°, 26 p. (Nozze Sinigaglia-Madureri.)

373. FYOT (Eugène). Le Château et les seigneurs de Brandon. Autun, Dejussieu, 1900. In-8°, 108 p. et grav. (Extrait des *Mémoires de la Société éduenne*.)

374. GARDNER (Alice). Studies in John the Scot (Erigena), a philosopher of the dark ages. London, Frowde, 1900. In-8°, 158 p. 2 s. 6.

375. GARDNER (Edmund G.). Dante. New-York, Macmillan, 1900. In-16, vi-159 p. 40 c.

376. GARNIER (Henri). De l'idée du juste prix chez les théologiens et canonistes du moyen âge (thèse). Paris, Arthur Rousseau, 1900. In-8°, 146 p.

377. GAUTHIER (Jules). L'Université de Besançon. Des origines à la Révolution (Gray, 1287; Dôle, 1422; Besançon, 1691); de la Révolution à nos jours; organisation actuelle. Besançon, impr. Dodivers, 1900. In-8°, 55 p. et grav.

378. GERBAIX SONNAZ (C. Alb.). Studi storici sul contado di Savoia e marchesato in Italia. III, 1. Gioventù di Amedeo V., sua precoce prudenza politica. Torino, Roux e Viarengo, 1900. In-8°, viii-1198 p.

379. GERMER-DURAND. Les Sceaux de la Maison-Carrée. Mis en ordre par M. l'abbé François Durand. Nîmes, impr. Chastanier, 1900. In-8°, 39 p.

380. GERRARE (Wirt). Story of Moscow. New-York, Macmillan, 1900. In-16, xii-345 p. (Mediæval towns series.) 1 d. 50.

381. GESTOSO Y PÉREZ (José). Ensayo de un diccionario de los artifices que florecieron en Sevilla desde el siglo xiii al xviii inclusive. I. Madrid, Murillo, 1899. In-8°, lxxx-413 p. 11 p. 50.

382. GIOVANNI DA SASSOFERRATO, NICOLA DA MONTENAGGIORE. Due sonetti inediti del sec. xv. (pubbl. da M. Morici). Pistoia, tip. G. Flori, 1900. In-8°, 5 p. (Nozze Arnaldo Grassi-Clorinda Morici.)

383. GIOVANNINI (Gemma). Le donne di casa Savoia dalle origine delle famiglia fino ai nostri giorni. Milano, L. F. Cogliati, 1900. In-8°, xv-422 p., ill. 3 l.

384. GIRAUD (J.-B.). Documents pour servir à l'histoire de l'armement au moyen âge et à la Renaissance. T. IX : Notes pour servir à l'histoire de la sidérurgie en Lorraine (arsenal de Nancy, mines, forges, armes, etc.). Lyon, impr. Rey, l'auteur, 1900. Gr. in-8°, p. 99 à 191.

385. GIRY (A.). Étude critique de quelques documents angevins de l'époque carolingienne (I : Diplômes de Charlemagne et privilège de Charles le Chauve en faveur de Saint-Aubin d'Angers; II : Diplômes faux de l'abbaye de Saint-Florent). Paris, C. Klincksieck, 1900. In-4°,

74 p. (Extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XXXVI, 2^e partie.)

386. GIVELET (Ch.), JADART (H.), DEMAISON (L.). Répertoire archéologique de l'arrondissement de Reims. 10^e fascicule : canton de Beine. Reims, Michaud, 1900. In-8°, 397 p., avec grav. 12 fr.

387. GOLOUBINSKIÏ (E.). Istoriiâ rousskoi tserkvi. Period IIⁱ moskovskii. [Histoire de l'église russe : période moscovite.] II. Moscou, Société impériale d'histoire et d'archéologie russes de l'Université de Moscou, 1900. In-8°, 927 p. 4 r. 50.

388. GREIF (Wilhelm). Neue Untersuchungen zur Dictys- und Daresfrage. I. Dictys Cretensis bei den Byzantinern. Berlin, R. Gaertner, 1900. In-4°, 40 p. 1 m.

389. Grettis saga Asmundarsonar, hrsg. v. R. C. Boer. Halle, M. Niemeyer, 1900. In-8°, LI-348 p. (Altnordische Sagabibliothek, 8.) 10 m.

390. GRIBAUDI (Pietro). I Cognomi Garibaldi, Gribaldi, Gribaudo nel medio evo in Piemonte. Firenze, tip. salesiana, 1900. In-8°, 16 p.

391. GUILLOREAU (dom Léon). Études monastiques. I : Fragments d'un obituaire de la Chartreuse du parc d'Orques-en-Charnie, avec introduction et notes. Mamers, Fleury et Dangin, 1900. In-8°, 80 p. et grav. (Extrait de la *Revue historique et archéologique du Maine*.)

392. HAENSELMANN (Ludwig). Urkundenbuch der Stadt Braunschweig. II, 3, 1316-1320. Braunschweig und Berlin, C. A. Schwetschke und Sohn, 1900. In-4°, XVIII p. et p. 441-749. 16 m. 40.

393. HALLER (Johannes). Die Protokolle des Concils 1434 und 1435. Aus dem Manuale des Notars Bruneti und einer römischen Handschrift. Basel, R. Reich, 1900. Gr. in-8°, IX-302 p. (Concilium Basiliense, III.) 25 m. 60.

394. HAMEL (Heinrich). Untersuchungen zur älteren Territorialgeschichte des Kirchenstaates. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1900. In-8°, III-98 p., carte. 2 m. 50.

395. HARRISON (Frederic). Byzantine history in the early middle ages. New-York, Macmillan, 1900. In-8°, 63 p.

396. HARSTER (Theodor). Das Strafrecht der freien Reichsstadt Speier in Theorie und Praxis. Breslau, M. und H. Mareus, 1900. In-8°, X-287 p. (Untersuchungen zur deutschen Staats- und Rechtsgeschichte, 81.) 9 m.

397. HARTMANN (Ludo Moritz). Geschichte Italiens im Mittelalter. II, 1. Leipzig, G. H. Wigand, 1900. In-8°, IX-280 p. 9 m.

398. HARTMANN VON AUE. Werke. IV. Gregorius. Hrsg. von Hermann Paul. 2. Auflage. Halle, M. Niemeyer, 1900. In-8°, xxiii-103 p. 8 m. 20. (Altdeutsche Bibliothek, 2.)

399. HAUVILLER (Ernst). *Analecta Argentinensia*. Vatikanische Akten und Regesten zur Geschichte des Bistums Strassburg im xiv. Jahrhundert (Johann XXII, 1316-1334) und Beiträge zur Reichs- und Bistumsgeschichte. I. Strassburg, E. Van Hanten, 1900. In-8°, clxxxii-369 p. 20 m.

400. HERRE (Hermann). Deutsche Reichstagsakten unter Kaiser Sigmund IV. I : 1431-1432. Gotha, F. A. Perthes, 1900. In-4°, vi-514 p. (Deutsche Reichstagsakten, 10.) 30 m.

401. HEUCK (Albert). Kirchengeschichte Deutschlands. II. Die Karolingerzeit. 2. Aufl. 2. Hälfte. Leipzig, J. C. Hinrichs, 1900. In-8°, p. i-ix, 401-842. 8 m. 50.

402. HEINEMANN (Franz). Der Richter und die Rechtspflege in der deutschen Vergangenheit. Leipzig, Diederichs, 1900. In-8°, 144 p., ill. (Monographien zur deutschen Kulturgeschichte, IV.) 4 m.

403. HEINRICH (Arthur). Geschichtliche Nachrichten über Naumburg a. B., Frei-Waldau und Halban. Sagan, R. Schoenborn, 1900. In-8°, iv-129 p. 1 m. 20.

404. HERZOG (Eugen). Untersuchungen zu Macé de la Charité's alt-französischer Uebersetzung des alten Testaments. Wien, C. Gerold's Sohn, 1900. In-8°, 82 p. (Extrait des *Sitzungsberichte der k. Akademie der Wissenschaften*.)

405. HODENT (Léopold). Histoire de Sainte-Segrée, 2^e partie. Abbeville, impr. Fourdrinier et Cie, 1898. Pet. in-8°, 141 p. (Extrait du *Cabinet historique de l'Artois et de la Picardie*.)

406. HORVATH (P.), KARDOS (A.), ENDRÖDI (A). Histoire de la littérature hongroise. Ouvrage adapté du hongrois par J. Kont. Budapest; Wien, A. Holder, 1900. Gr. in-8°, xii-420 p. 8 m. 50.

407. Hubert und Jan Van Eyck (1366?-1426) (1370?-1440). I. Haarlem, H. Kleinmann, 1900. In-fol, 10 pl. en photot. 12 m.

408. HUS (Jan). Proti němcům a cizozemcům. Obrana kutnohorského mandátu krále Wáclava IV. z r. 1409. Přeložil Dr. V. Flajhans. (Contre les Allemands et les étrangers.) Prague, Jos.-R. Vilímek, 1900. In-8°, 32 p.

409. Hus (Jan). Vybrané spisy. (Oeuvres choisies.) Pořádá, F. Žilka. I. Starkenbach, Al. Neubert, 1900. In-8°, 378 p. 2 k.

410. ILGEN (Th.). Die Siegel von Adligen, Bürgern und Bauern der

Bistümer Minden, Osnabrück und Paderborn. Münster, Regensburg, 1900. In-fol., III-38-75 p., 44 pl. (Die westfälischen Siegel des Mittelalters, IV, 3.) 20 m.

411. INBART DE LA TOUR. Les Origines religieuses de la France. Les paroisses rurales du IV^e au XI^e siècle. Paris, Picard et fils, 1900. In-8°, 360 p.

412. Inventaire des archives de la marine. Série B. Service général, T. II, 2^e fascicule. T. IV. Paris, Baudoin, 1898. In-8°, p. 193 à 579, VIII-402 p.

413. Inventaire sommaire des archives communales de la ville de Gravelines antérieures à 1790. Lille, Danel, 1900. In-4°, XXI-78 p.

414. IVE (Ant.). I Dialetti ladino-veneti dell' Istria. Strassburg, K. J. Trübner, 1900. In-8°, XXIII-207 p. 5 m. 50.

415. JAGIĆ (Vratoslav). Zur Entstehungsgeschichte der kirchenslavischen Sprache. I. Wien, C. Gerold's Sohn, 1900. In-8°, 88 p. (Extrait des *Denkschriften der k. Akademie der Wissenschaften.*) 5 m. 30.

416. JØRGENSEN (J. A.). Bornholms historie. I. Fra Oldtiden til 1660. I. Rønne, Sørensen, 1900. In-8°, 48 p. 0 k. 50.

417. JURITSCH (Georg). Der 3. Kreuzzug gegen die Husiten (1427). Ein Beitrag zur Geschichte Kaiser Siegmunds und des Königreichs Böhmens. Wien und Prag, F. Tempsky, 1900. In-8°, III-52 p. 1 m. 50.

418. KAINDL (Raimund). Studien zu den ungarischen Geschichtsquellen. IX-XII. Wien, C. Gerold's Sohn, 1900. In-8°, 106 p. (Extrait de *l'Archiv für österreichische Geschichte.*) 2 m. 30.

419. Katalog over de Oldnorsk-islandske Håndskrifter i det store kongel. bibliotek og i Universitetsbiblioteket. København, Gyldendal, 1900. In-8°, 588 p. 10 kr.

420. KEISLER (F.). Okontchanie pervonatchalnago rousskago vladychestva v Pribaltiïskago kraie v XIII v. [Fin de la première domination russe dans le cercle baltique au XIII^e siècle.] Saint-Petersbourg, impr. de l'Académie des sciences. In-8°, 140 p. 1 r. 60.

421. KEUFFER (Max). Beschreibendes Verzeichnis der Handschriften der Stadtbibliothek zu Trier. V. Trier, F. Lintz, 1900. In-8°, VII-112 p. 3 m.

422. KRAUSE (Arnold). Zu Barlaam und Josaphat des Gui von Cambrai. 2. Berlin, R. Gaertner, 1900. In-4°, 27 p. 1 m.

423. KROHN (August). Beiträge zur Geschichte der Saargegend. II. Saarbrücken, C. Schmidtke, 1900. In-8°, IV-365 p. (Mitteilungen des historischen Vereins für die Saargegend, VII.) 3 m. 50.

424. KURZ (Anton). Die katholische Lehre vom Ablass vor und nach dem Auftreten Luthers. Paderborn, F. Schöningh, 1900. In-8°, iv-308 p. 6 m.

425. KUX (Johann). Geschichte der Stadt Littau von den ältesten Zeiten bis zum J. 1848. Brunn, C. Viniker, 1900. In-8°, v-257 p., plan. 5 m.

426. LABANDE (L.-H.). Études d'histoire et d'archéologie romane. Saint-Symphorien de Caumont. Avignon, Seguin, 1900. In-8°, 23 p. (Extrait des *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*.)

427. LA BORDERIE (A. DE). La Mission de saint Vincent Ferrier en Bretagne (1418-1419). Vannes, impr. Lafolye, 1900. In-8°, 15 p. (Extrait de la *Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou*.)

428. LA FOREST-DIVONNE (Henri DE). Notes sur le château et le mandement de Rumilly-sous-Cornillon (Haute-Savoie) (1210-1899). Annecy, Abry, 1900. In-8°, 16 p. (Extrait de la *Revue savoisiennne*.)

429. LAMBIN (Émile). La Flore de la cathédrale de Meaux. Meaux, Le Blondel, 1900. In-8°, 14 p., avec 2 grav. et 1 héliograv.

430. LANG (Andrew). A history of Scotland. New-York, Dodd, Mead and Co, 1900. In-8°, xxvii-509 p. 3 d. 50.

431. LA NICOLLIÈRE-TEIJEIRO (S. DE). Essai historique sur la maison de Derval ou des Dervallières (hôtel de ville de Nantes). Vannes, impr. Lafolye, 1900. In-8°, 31 p. (Extrait du *Bulletin de la Société archéologique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure*.)

432. LAUER (P.). Le règne de Louis IV d'Outremer. Paris, Bouillon, 1900. In-8°, 379 p. (Annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne, 127° fascicule. — Bibliothèque de l'École des hautes études.)

433. LEBEY (André). Essai sur Laurent de Médicis, dit le Magnifique. Paris, Perrin et Cie, 1900. In-16, ii-323 p.

434. LENEKE (Hugo). Die Bau- und Kunstdenkmäler des Regierungs-Besirks Stettin. IV. Der Kreis Usedom-Wollin. Stettin, L. Saunier, 1900. In-8°, p. 343-430 p. (Die Bau- und Kunstdenkmäler der Provinz Pommern, II.) 5 m.

435. LÉOTARD (E.). Saint Louis et ses historiens, conférence faite aux Facultés catholiques de Lyon, le 25 janvier 1878. Lyon, impr. Vitte, 1900. In-16, 62 p.

436. LÉPINE-AUTHELAIN (Jean). Paray à travers les âges. Abbeville, Paillart, 1900. In-18 jésus, 72 p.

437. LISINI (A.). Indice sommario delle serie dei documenti al 1° gen-

naio 1900 nel r. archivio di stato di Siena. Siena, tip. di L. Lazzeri, 1900. In-8°, 151 p.

438. LOERSCH (Hugo). Die Westümer der Rheinprovinz. I. Die Weistümer des Kurfürstenthums Trier. I. Oberamt Boppard, Hauptstadt und Amt Koblenz, Amt Bergpflege. Bonn, H. Behrendt, 1900. In-8°, L-352 p. (Publikationen der Gesellschaft für rheinische Geschichtskunde, XVIII.) 9 m.

439. LOEWINSKI (Henri). Die Lyrik in den Miracles de Nostre-Dame. Berlin, R. Gaertner, 1900. In-4°, 27 p. 1 m.

440. LOHMANN (Friedrich). Die staatliche Regelung der englischen Wollindustrie vom xv. bis zum xviii. Jahrh. Leipzig, Duncker und Humblot, 1900. In-8°, x-100 p. (Staat- und socialwissenschaftliche Forschungen, XVIII, 1.) 2 m. 60.

441. LOT (Ferdinand). Étude sur Merlin; les sources de la Vita Merlini de Gaufrey à Monmouth. Rennes, Oberthür, 1900. In-8°, 57 p.

442. MACKINNON (James). History of Edward the Third (1327-1377). New-York and London, Longmans, Green and Co, 1900. In-8°, xx-625 p. 5 d.

443. MALDEN (H. E.). History of Surrey. London, Elliot Stock, 1900. In-8°, 330 p. (Popular county histories.) 7 s. 6.

444. MARENCO (Luigi). L'oratoria sacra italiana nel medio evo. Savona, tip. A. Ricci, 1900. In-8°, 227 p. 3 l.

445. MARIOTTI (le P. Candido). Il ritiro di S. Francesco presso Civitella. Roma, tip. Sallustiana, 1894. In-8°, 303 p., 8 pl. 3 l.

446. MAU (August). Katalog der Bibliothek der kais. deutschen archäologischen Instituts in Rom. I. Allgemeines und Vermischtes. Die Alterthümer nach ihrem Ort. Rom, Loescher, 1900. In-8° x-431 p. 4 l.

447. MAZZOLENI (Achille). La cronologia della visione dantesca, con appendice bibliografica. Bergamo, Istituto italiano d'arti grafiche, 1900. In-8°, 31 p.

448. MERLO (Joh. Jakob). Ulrich Zell, Kölns erster Drucker. Nach dem hinterlassenen Manuskript bearbeitet von Otto Zaretsky. Köln, Kölner Verlagsanstalt, 1900. In-8°, viii-73 p. ill. 5 m.

449. MICHAUD (l'abbé G.). Monographie paroissiale. Saint-Maurice-la-Fougereuse et son prieuré millénaire. Parthenay, impr. Cante, 1900, In-8°, 188 p.

450. MILCHSACK (Gustav). Gutenberg, sein Leben und seine Erfindung. Wolfenbüttel, J. Zwissler, 1900. In-8°, vii-32 p. 1 m.

451. MOHL (F. Georg). Les Origines romanes. Études sur le lexique

du latin vulgaire. Prague, Fr. Rivnáč, 1900. In-8°, 144 p. (Extrait des *Sitzungsb. der k. böhm. Gesellschaft der Wissenschaften.*) 2 kr.

452. MONSALUD (Mariano Carlos Solano Gálvez de San Pelayo y Vilalpando, marquis DE). Discursos leídos ante la r. Academia de la historia. (Arqueología romana visigótica de Extremadura.) Madrid, tip. Fortanet, 1900. In-4°, 85 p.

453. MONTANARI GIOIA (Zaira). Il dramma pastorale in Italia nel xv e xvi secolo. Firenze, tip. di Alessandro Aleozzi, 1900. In-8°, 33 p.

454. MONTORO (Cancionero de Anton DE), poeta del siglo xv, reunido, ordinado y anotado por D. Emilio Cotarelo y Mori. Madrid, Murillo, 1900. In-8°, 315 p. 4 p. 50.

455. Monumenta ordinis fratrum prædicatorum historica. V. Litteræ encyclicæ magistrorum generalium O. P. ab a. 1233 usque ad a. 1376. Recensuit Fr. Benedictus Reichert. VIII. Acta capitulorum generalium O. P. Vol. III. Ab a. 1380 usque ad a. 1498. Recensuit fr. Benedictus Maria Reichert. Romæ, in domo Generalitia. Stuttgartiæ, J. Roth. Gr. in-8°, ix-347 p. et xiii-437 p. 7 et 8 m.

456. MORAWSKI (Kazimierz). Historia Uniwersytetu Jagiellonskiego. [Histoire de l'Université Jagellone.] T. I. Cracovie, Gebethner, 1900. In-8°, xviii-467 p.

457. MOREL (Léon). Denier rémois attribué à Hugues de Vermandois, trente-sixième archevêque de Reims. Reims, Monce, 1900. Pet. in-8°, 4 p., avec fig.

458. MOREL (Octave). La grande chancellerie royale et l'expédition des lettres royaux, de l'avènement de Philippe de Valois à la fin du xiv^e siècle (1328-1400). Paris, Picard et fils, 1900. In-8°, xiii-597 p., avec fig. (Mémoires et documents publiés par la Société de l'École des chartes, III.)

459. MOROSINI (Giov.). La leggenda di Dante nella regione giulia. Triest, F. N. Schimpff, 1900. In-8°, 31 p. (Extrait de l'*Archeografo triestino*.)

460. MORTET (Victor). Un ancien devis languedocien. Marché pour la reconstruction du campanile de l'église de la Dalbade, à Toulouse (1381). Toulouse, E. Privat; Paris, A. Picard et fils, 1900. In-8°, 14 p. (Extrait des *Annales du Midi*.)

461. MULLER (J.). Fz. Schetsen mit de middeleeuwen. Amsterdam, S. L. Van Looy, 1900. In-8°, vi-326 p. 2 fl. 40.

462. NECKEL (Gustav). Ueber die altgermanischen Relativsätze. Berlin, Mayer und Müller, 1900. In-8°, vii-96 p. (Palaestra, V.) 2 m. 60.

463. NEUDEGGER (M. J.). Geschichte der bayerischen Archive. III b. Bayerische Archiviepertorien und Urkundenregister im Reichsarchiv zu München von 1314-1812. Mit Abhandlung : System und Systematisierung der Papst-, Kaiser- und Landes-Register, auch Inventare, Bücher und Akten. München, Th. Ackermann, 1900. In-8°, vi-243 p., pl. 7 m.

464. NILSSON (E. E.). The Syntax of the homilies and homiletic treatises of the XII and XIII centuries edited by Richard Morris. I. Lund, Gleerup, 1900. In-8°, xi-89 p. 4 kr. 50.

465. NOVATI (Francesco). Indagini e postille dantesche. Bologna, ditta Nicola Zanichelli, 1899. In-8°, 177 p. 3 l.

466. NUEBLING (Eugen). Ulms Handel im Mittelalter. I. Lief. Ulm, Gebr. Nübling, 1900. In-8°, vi-354 p. 6 m.

467. OEDMAN (H.). Medeltidens Korstolar i Tyskland, Skandinavien och Finland. Helsingfors, Aktiebolaget, 1900. In-4°, 126 p., pl. 4 kr. 50.

468. OERTZEN (O.). Beiträge zur mecklenburgischen Münzkunde. Berlin, A. Weyl, 1900. In-8°, 25 p. 2 m.

469. O'NEIL (J. L.). Was Savonarola really excommunicated? Boston, Marlier, Callanan and Co., 1900. In-12, viii-202 p. 0 d. 75.

470. OTHON (le R. P.). L'Aquitaine séraphique. Notes historiques sur l'ordre des Frères mineurs, et en particulier sur la province séraphique d'Aquitaine. Auch, impr. Foix, 1900. In-8°, 315 p. et grav.

471. PALACKY (František). Dějiny národu českého v Čechách a na Moravě. [Histoire des Tchèques de Bohême et de Moravie.] V : 1471-1526. Prague, Bursik et Kohout, 1900. In-8°, xix-598 p. 3 kr. 80.

472. PARIS (Gaston). Poèmes et légendes du moyen âge. Paris, Société d'édition artistique, 1899. In-8° carré, viii-269 p.

473. PASQUI (Ubaldo). Documenti per la storia della città di Arezzo nel medio evo. Vol. I : Codice diplomatico (650?-1180). Firenze, G. P. Vieusseux, 1899. In-4°, xlv-576 p., pl., facs. (Documenti di storia italiana pubblicati a cura della r. deputazione toscana, XI.) 15 l.

474. PASQUIER (F.), ROGER (R.). Château de Foix. Notice historique et archéologique. Foix, Gadrat aîné. In-8°, 161 p., avec grav. et plans.

475. PAUL (sir J. B.). Heraldry in relation to Scottish history and art. Edinburgh, Douglas, 1900. In-8°, 252 p. 10 s. 6.

476. PAUW (Jhr. Mr. Napoléon). Ypre jeghen Poperinghe aangaande den verbonden. Gedingstukken der xiv^e eeuw nopens het laken. Gent, A. Siffer, 1900. In-8°, xlvi-332 p. 4 fr.

477. PHILIPPE DE THAÜN. Le Bestiaire, texte critique publié par E. Walberg. Lund, Hj. Möller, 1900. In-8°, cxiv-175 p. 5 kr.

478. PISCHEL (R.), FISCHER (A.), JACOL (G.) Catalog der Bibliothek der deutschen morgenländischen Gesellschaft. I, 2. Aufl. Leipzig, F. A. Brockhaus, 1900. In-8°, xviii-726 p. 10 m.

479. Plautus. Codex Heidelbergensis 1613 Palatinus C. phototypice editus. Praefatus est Carol. Zangemeister. Leiden, A. W. Sijthoff, 1900. In-fol., xviii-474 p. (Codices graece et latine photographice depicti, V.) 225 m.

480. PLEHN (Hans). Geschichte des Kreises Strasburg in Westpreussen. Leipzig, Duncker und Humblot, 1900. In-8°, xxvii-369 p. (Materialien und Forschungen zur Wirtschafts- und Verwaltungsgeschichte von Ost- und Westpreussen, II.) 8 m. 80.

481. POGGE (les Facéties de), Florentin. Traduction nouvelle et intégrale, accompagnée des Moralitez, de Guillaume Tardif, suivie de la description des bains de Bade (xv^e siècle) et du dialogue « Un vieillard doit-il se marier? » Édition annotée, précédée d'une notice sur Pogge, sa vie, son œuvre, ses traducteurs, par Pierre des Brandes. Paris, libr. Garnier frères. In-18 Jésus, LXIX-481 p. 3 fr.

482. POTKANSKI (Karol). Daty zjazdów Koszyckich, 1373, 1374 i 1379 r. [Les assemblées de Kaschau.] Cracovie, Société d'édition, 1900. In-8°, 31 p. (Studia nad xiv w., VI.)

483. POUX (Joseph). Notes et documents sur les mines de charbon de Boussagues, en Bas-Languedoc, aux XIII^e et XIV^e siècles. Paris, Impr. nationale, 1900. In-8°, 32 p.

484. PRAROND (Ernest). Les Comtes de Ponthieu. Gui I^{er} (1053-1100). Paris, Picard et fils, 1900. In-4°, 107 p., avec deux extraits de la tapisserie de Bayeux (clichés de M. Picard-Josse).

485. PROU (Maurice), CHARTRAIRE (abbé E.). Authentiques de reliques conservées au trésor de la cathédrale de Sens. Nogent-le-Rotrou, impr. Daupeley-Gouverneur; Paris, 1900. Pet. in-8°, 46 p. (Extrait des *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*.)

486. PTASNIK (Jan). Obrazki z życia Zaków krakowskich w xv i xvi w. [Les étudiants de Cracovie au xv-xvi^e siècle.] Cracovie, impr. de Czas, 1900. In-8°, 68 p.

487. RADICIOTTI (Giuseppe). Contributi alla storia del teatro e della musica in Urbino. Pesaro, tip. A. Nobili, 1899. In-16, 72 p.

488. RAFFA (GARZIA). Dell' eloquenza sacra nel quattrocento e parti-

colarmente dei sermoni volgari del Poliziano. Cagliari Sassari, tip. G. Dessi, 1899. In-8°, 93 p.

489. RAYMOND (F.). Histoire du Hainaut français et du Cambrésis, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Paris, Lechevalier, 1899. In-8°, xxxi-822 p. 8 fr.

490. REINACH (S.). L'Inquisition et les Juifs, conférence faite à la Société des Études juives, le 1^{er} mars 1900. Paris, Durlacher, 1900. In-8°, 19 p. (Extrait de la *Revue des Études juives*.)

491. ROBERT (Ulysse). L'Enseignement à Besançon jusqu'à la fin du xvi^e siècle. Besançon, impr. du Progrès, 1900. In-8°, 107 p. (Extrait du *Progrès français*.)

492. RONDONI (Giuseppe). Diomede Carafa, uomo di stato e scrittore del secolo xv. Firenze, Rassegna nazionale, 1899. In-8°, 12 p. (Extrait de la *Rassegna nazionale*.)

493. Rituel de Saint-Martin de Tours (xiii^e siècle), par A. F. 3^e partie. Paris, 1900. In-8°, p. 49 à 93. (Documents et manuscrits.)

494. ROTHERT (Ed.). Rheinland-Westphalen im Wechsel der Zeiten. Karten und Skizzen. Düsseldorf, A. Bagel, 1900. Gr. in-8°, 4 p. et 17 cartes in-4°. 6 m.

495. SAHUC (Joseph). Inventaire de mes manuscrits, titres, pièces et ouvrages imprimés concernant l'histoire de l'ancien diocèse de Saint-Pons de Thomières. Saint-Pons, l'auteur, 1899. In-4°, 126 p., et la table, facs.

496. SALEMBIER (L.). Une double élection pontificale à la fin du xiv^e siècle : Urbain VI et Clément VII. Arras, Sueur-Charruey. In-8°, 47 p. (Extrait de la *Revue de Lille*.)

497. SAUSSE (Georges). Étude sur quelques chapelles romanes de Provence. Caen, Delesques, 1900. Pet. in-8°, 54 p., avec fig. (Extrait du *Bulletin monumental*.)

498. SAYOUS (Éd.). Histoire générale des Hongrois. 2^e édition, par André-E. Sayous et J. Dolencz. Budapest et Vienne, A. Hölder, 1900. Gr. in-8°, 563 p., ill. 12 m. 80.

499. SCHLAEGER (G.). Ueber Musik und Strophenbau den französischen Romanzen. Halle, M. Niemeyer, 1900. In-8°, xxvii-46 p. (Extrait des *Forschungen zur romanischen Philologie*.) 2 m. 40.

500. SCHMIDT (Friedr.). Die Anfänge des welfischen Geschlechtes. Hannover, M. und H. Schapper, 1900. Gr. in-8°, iv-xi-60-52 p. 3 m.

501. SCHMIDT (James von). Die Altäre des Guillaume des Perriers und

verwandte Werke. Ein Beitrag zur Geschichte der römischen Quattrocentoplastik. Saint-Petersbourg, R. Jasse, 1900. In-4°, v-36 p. 20 pl.

502. SCHNUERER (Gustav). Die Verfasser der sogenannten Fredegarchronik. Freiburg (Schweiz), Universitäts-Buchhandlung, 1900. In-4°, v-264 p. (Collectanea Friburgensia, IX.) 8 m.

503. SCHOFFER (Jean). Documents relatifs à l'art du moyen âge contenus dans les manuscrits de N. C. Fabri de Peiresc, à la bibliothèque de la ville de Carpentras. Impr. nationale, 1900. In-8°, 68 p. et pl. (Extrait du *Bulletin archéologique*.)

504. SCHWAN, BEHRENS. Grammaire de l'ancien français. Traduction française d'après la 4^e éd. allemande, par Oscar Bloch. Leipzig, O. R. Reisland, 1900. In-8°, viii-278 p. 5 m. 40.

505. SERBAT (Louis). Une inscription du XI^e siècle. Caen, libr. Delesques, 1900. In-8°, 7 p. et grav. (Extrait du *Bulletin monumental*.)

506. SIEGL (Karl). Die Kataloge des Egerer Stadtarchivs. Eger, J. Kobrtsch und Gschihay, 1900. In-8°, xi-388 p. 5 m.

507. SCHWENKE (Paul). Untersuchungen zur Geschichte des ersten Buchdrucks. Berlin, A. Asher, 1900. Gr. in-8°, xi-90 p., facs., pl. (Festschrift zur Gutenbergsfeier, hrsg. von der kgl. Bibliothek zu Berlin am 24. VI. 1900.) 5 m.

508. SOIL (E.-J.). La Tapisserie de Judith et Holopherne à la cathédrale de Sens. Caen, Delesques, 1900. In-8°, 20 p. et 1 grav.

509. STEENSTRUP (Johannes C. H. R.). Indbydelsesskrift til Kjöbenhavns Universitets aarsfest i anledning af H. M. Kongens fødselsdag den 8. April 1900. Heri : Danmarks sydgrænse og herredømmet over Holsten, ved den historiske tids begyndelse (800-1100). Kjöbenhavn, J. H. Schultz, 1900. In-4°, viii-121 p., carte.

510. STIEVE (Richard). Zabern im Elsass oder Elsass-Zabern. Zabern, A. Fuchs, 1900. In-8°, viii-259 p., pl. (Bausteine zur Elsass-lothringischen Geschichts- und Landeskunde, 6.) 5 m.

511. SUCHET (chanoine). Apostolats des saints Ferréol et Ferjeux en Franche-Comté. (Prédication, martyre, culte.) Besançon, Bossanne. In-12, 142 p. et 1 grav.

512. TANNERY (Paul), CLERVAL (l'abbé). Une correspondance d'écolâtres du XI^e siècle. Paris, C. Klincksieck, 1900. In-4°, 61 p. (Tiré des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques*, t. XXXVI.)

513. TAUBE (Friedrich Wilhelm). Ludwig der Aeltere als Markgraf von Brandenburg (1323-1351). Berlin, E. Ebering, 1900. In-8°, 147 p. (Historische Studien, 17.) 4 m.

514. THUNHOFER (Franz-Xaver). Bernhard Adelman von Adelmansfelden, Humanist und Luthers Freund (1457-1523). Freiburg-i.-Breisgau, Herder, 1900. In-8°, vii-153 p. (Erläuterungen und Ergänzungen zu Janssens Geschichte des deutschen Volkes, II, 1.) 2 m. 20.

515. TIKKANEN (J. J.). Die Psalterillustration im Mittelalter. I. Die Psalterillustration in der Kunstgeschichte. 3. Abendländische Psalterillustration. Der Utrecht-Psalter. Helsingfors; Leipzig, K. W. Hiersemann, 1900. In-4°, p. 153-320, ill. 7 m.

516. TIMMERMANS (F.). Vie du bienheureux Herman-Joseph, chanoine régulier de l'ordre de Prémontré, suivie de sa vie latine, par Bonovici-nus-Raso, O. Prem. Lille, Desclée, de Brouwer et C^{ie}, 1900. In-8°, xxiv-366 p., avec grav. et musique.

517. TORFS (J. A.). Geschiedenis von Leuven von den vroegsten tijd tot op heden. Leuven, Em. Charpentier, 1900. In-8°, 440 p. 3 fr. 50.

518. TROSTORFF (Johann von). Beiträge zur Geschichte des Niederrheins mit besonderer Berücksichtigung der Kirchen- und Klostergeschichte und der Geschichte einzelner Adelsgeschlechter. IV-V. Düsseldorf, Schmitz und Olbertz, 1900. In-8°, iv-121 p. et iii-86 p. 6 m.

519. TROUTBECK (G. E.). Westminster abbey. Illustr. by F. D. Bedford. London, Methuen and Co., 1900. In-12, 292 p. 3 s.

520. VALENTIN (l'abbé L.). Saint Prosper d'Aquitaine. Étude sur la littérature latine ecclésiastique au v^e siècle en Gaule. Toulouse, Privat, 1900. In-8°, 940 p.

521. VALLÉ (Philippe). Inventaire sommaire des archives communales antérieures à 1790. Ville de Dijon. T. IV. Dijon, impr. Carré et Berthoud, 1900. In-4° à 2 col., 447 p.

522. VAN WETTER (P.). Le droit romain et le droit germanique dans la monarchie franque. I : La famille. Paris, Chevalier-Marescq, 1900. In-8°, 88 p. 1 fr. 50.

523. VARAVILLE (Jules de). Histoire du château de Vincennes, des origines à nos jours, d'après d'anciens documents. Paris, Librairie d'éducation nationale. Gr. in-8°, 320 p., avec 75 grav. (Bibliothèque d'éducation nationale. — Collection Picard.) 6 fr.

524. VAUVILLÉ (O.). Notes sur des enceintes à Ambleny (Aisne) et à Frocourt, commune de Saint-Romain (Somme). Nogent-le-Rotrou, impr. Daupley-Gouverneur, 1900. Pet. in-8°, 36 p. (Extrait des *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*.)

525. VISMARA (Fel.). I pretesi rapporti dei Milanesi con Giovanna d'Arco. Milano, tip. Pietro Confalonieri, 1900. In-8°, 11 p. (Extrait de l'*Archivio storico lombardo*.)

526. VLAMINCK (Alphonse DE). Les anciennes chambres de rhétorique de Termonde. Termonde, Aug. de Schepper-Philips, 1900. In-8°, 70 p. (Extrait des *Annales du cercle archéologique de la ville et de l'ancien pays de Termonde*.)

527. VOLL (Karl). Die Werke des Jan Van Eyck. Strassburg, K. J. Trübner, 1900. In-8°, xv-136 p. 3 m.

528. VORETZSCH (Carl). Epische Studien. Beiträge zur Geschichte der französischen Heldensage und Heldendichtung. I. Die Compositionen des Huon von Bordeaux, nebst kritischen Bemerkungen über Begriff und Bedeutung der Sage. Halle, M. Niemeyer, 1900. In-8°, xii-420 p. 10 m.

529. VORETZSCH (Carl). Zur Geschichte der Diphthongierung im Altprovenzalischen. Halle, M. Niemeyer, 1900. In-8°, vi-79 p. (Forschungen zur romanischen Philologie.) 2 m. 40.

530. WADSTEIN (Elis). Kleinere altsächsische Sprachdenkmäler. Norden, D. Soltau, 1900. In-8°, xv-250 p. (Niederdeutsche Denkmäler, VI.) 7 m. 20.

531. WARNEKE (Karl). Die Quellen des Esope der Marie de France. Halle, M. Niemeyer, 1900. In-8°, iv-124 p. (Extrait des *Forschungen zur romanischen Philologie*.) 3 m. 60.

532. WECHSSLER (E.). Gibt es Lautgesetze? Halle, M. Niemeyer, 1900. In-8°, iii-190 p. (Extrait des *Forschungen zur romanischen Philologie*.) 5 m.

533. WEINER (Franz). Geschichte des Ortes Kapellendorf, insbesondere seiner Burg und seines Klosters, mit Berücksichtigung der früheren Amtsdörfer Frankendorf, Hammerstedt, Hohlstedt, Grossschwabhausen, Stobra und Hermstedt. Weimar, L. Thelemann, 1900. In-8°, iii-103 p. 1 m. 60.

534. WEIS (J.-E.). Julian von Speier († 1285). Forschungen zur Franziskus- und Antoniuskritik, zur Geschichte der Reimoffizien und des Chorals. München, J. J. Lentner, 1900. In-8°, viii-155 p. (Veröffentlichungen aus d. kirchenhistorischen Seminar München, III.) 3 m. 60.

535. WELTI (Friedrich Emil), MERZ (Walther). Die Stadtrechte von Baden und Brugg. Aarau, H. R. Sauerländer, 1900. Gr. in-8°, xxiv-449 et xiii-346 p. (Sammlung schweizerischer Rechtsquellen. Les sources du droit suisse, XVI, 1, 2.)

536. WICHERS (Franz Xaver). Die Einführung des Christenthums im östlichen Niedersachsen und die Begründung der Stadt Helmstedt. Hildesheim; Helmstedt, Fr. Richter, 1900. In-8°, 16 p. 0 m. 20.

537. WINTER (G.), LIEBE (G.). Regesta archiepiscopatus Magdeburgen-

sis. IV. Orts- Personen- und Sachregister. Magdeburg, E. Baenck jun, 1900. Gr. in-8°, III-301 p. 5 m.

538. WIRTEMBERGISCHES URKUNDENBUCH. VII. Stuttgart, K. Aue, 1900. In-4°, XXXII-513 p. 10 m.

539. WISHART (Alfred Wesley). A short history of monks and monasteries. Trenton, N. J., Albert Brandt, 1900. In-8°, 454 p., ill. 3 d. 50.

540. WOISIN (J.). Ueber die Anfänge des Merowingerreiches. I. Mel-dorf, M. Hansen, 1900. In-8°, 49 p. 1 m. 20.

541. WOLFRAM (Ludu.). Die Illuminaten in Bayern und ihre Verfolgung. II. Erlangen, Th. Blaesing, 1900. In-8°, II-78 p. 7 m.

542. WORKMAN (H. B.). The Church of the West in middle ages. II. London, C. H. Kelly, 1900. In-8°, 338 p. 2 s. 6.

543. WUTKE (Konr.). Schlesiens Bergbau und Hüttenwesen. Urkun-den (1136-1528). Breslau, E. Wohlfahrt, 1900. In-4°, VII-302 p. (Codex diplomaticus Silesiae, XX.) 10 m.

544. WYLIE (John H.). Council of Constance to death of John Hus. London, Longmans, 1900. In-8°, 194 p. 6 s.

545. WYSS (Arthur). Ein deutscher Cisianus für des Jahr 1444, Gedruckt von Gutenberg. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1900. In-4°, 19 p., pl. (Drucke und Holzschnitte des xv. und xvi. Jahrhunderts, V.) 3 m.

546. ZAK (F. Alphons). Der heilige Norbert, Herr von Gennep, Stifter der Prämonstratenserordens und Erzbischof von Magdeburg. Wien, St. Norbertus-Verlagshandlung, 1900. In-8°, VIII-280 p., ill. 3 m.

547. ZEDLER (Gottfried). Die Inkunabeln nassauischer Bibliotheken. Festschrift zur 500jährigen Gedächtnisfeier Johann Gutenbergs. Wies-baden; Leipzig, O. Harrassowitz, 1900. Gr. in-8°, VIII-114 p. (Annalen des Vereins für nassauische Alterthumskunde, XXXI, 1.) 6 m.

548. ZETTERSTÉEN (K. V.). Verzeichnis der hebräischen und aramäi-schen Handschriften der kgl. Universitätsbibliothek zu Upsala. Lund, H. Möller, 1900. In-8°, 22 p. 2 m. 50.

549. ZIBRT (Čeněk). Bibliografie české historie. I. [Bibliographie de l'histoire de la Bohême.] Prague, Bursik et Kohout, 1899. Gr. in-8°, 674 p. 7 kr. 70.

550. ZUCKER (M.). Albrecht Dürer. Halle, M. Niemeyer, 1900. In-8°, V-184 p., 15 pl. (Schriften des Vereins für Reformationgeschichte, XVII.) 6 m.



CHRONIQUE ET MÉLANGES.

NÉCROLOGIE.

AUGUSTIN CORDA.

Notre confrère M. Augustin Corda, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, est décédé à Paris le 1^{er} juillet 1900, à l'âge de quarante-trois ans.

Aux funérailles, M. Marchal, conservateur du Département des imprimés, s'est fait l'interprète des regrets que cette mort prématurée a inspirés à tous les camarades, collègues et amis de M. Corda.

PAROLES DE M. MARCHAL.

« Messieurs,

« Monsieur l'administrateur général de la Bibliothèque nationale m'a confié la douloureuse mission d'adresser un dernier adieu au collègue que la mort vient de nous enlever si prématurément. Il a pensé que celui dont M. Corda avait été pendant tant d'années le dévoué collaborateur devait être devant cette tombe l'interprète des regrets de la Bibliothèque nationale.

« Né à Paris en 1856, M. Augustin Corda, après de brillantes études au collège Stanislas, était admis à l'École des chartes, dont il suivait les cours avec distinction, et dont il sortait en 1883 avec le diplôme d'archiviste-paléographe.

« Chargé l'année suivante d'une mission à Toulon, — il s'agissait du classement des archives hospitalières, — il s'en acquittait de façon à ne mériter que des éloges. Puis il rentrait à Paris, où il était de suite attaché au bureau du catalogue de la Bibliothèque nationale.

« C'était précisément le moment où le Département des imprimés consacrait toutes ses forces à la préparation du Catalogue général, et M. Corda prenait une part, — non des moindres, — à l'achèvement de ce gigantesque labeur. Chargé d'abord de la rédaction de l'inventaire de la poésie latine, il le quittait bientôt pour se donner tout entier à la rédaction du catalogue des Factums.

« C'est moi, Messieurs, qui l'avais désigné pour cette importante et délicate besogne ; je n'aurais pu faire un meilleur choix : instruction profonde, activité inlassable, amour des livres, M. Corda possédait en effet toutes les qualités requises pour mener à bonne fin une semblable entreprise. Par ses soins, le travail marchait rapidement ; le premier volume, publié en 1890, était bientôt suivi de quatre autres, et l'impression du tome VI commençait quand la mort est venue faire tomber la plume de sa main. Je dis la mort, car la maladie elle-même avait été impuissante à arrêter son zèle, et pendant les rares moments de répit qu'elle lui laissait, c'était encore, c'était toujours le catalogue des *Factums* qui était l'objet de ses préoccupations.

« A cette tâche déjà lourde ne se bornait pas la part de collaboration que M. Corda apportait à nos travaux. Souvent, les nécessités du service public nous obligeaient de faire appel à sa bonne volonté, et les lecteurs qui fréquentent la salle de travail ont pu apprécier la variété et l'étendue de ses connaissances, en même temps que sa complaisance et l'aménité de son caractère.

« La récompense de si utiles et si persévérants efforts ne se faisait pas attendre. M. Corda franchissait rapidement les premiers échelons de notre hiérarchie, et après douze ans de services il obtenait le grade de bibliothécaire. C'était la porte ouverte à de plus hautes espérances.

« Voilà, Messieurs, ce qu'était le fonctionnaire dont nous déplorons la perte. Que dirai-je de l'homme que vous ne sachiez déjà ? D'un commerce très sûr, de relations agréables, M. Corda avait su conquérir l'estime et l'affection de tous ses collègues, et je suis certain de ne pas me tromper en affirmant qu'il ne comptait à la Bibliothèque nationale que des amis qui le pleurent avec moi, et qui conserveront toujours de lui le plus sympathique souvenir.

« Puissent ces regrets unanimes adoucir l'amertume de la douleur de sa veuve et de sa famille si cruellement frappées ! »

Les examens de fin d'année de l'École des chartes ont eu lieu du 29 juin au 9 juillet 1900. Ils ont porté sur les textes et les questions qui suivent :

PREMIÈRE ANNÉE.

Épreuve orale.

1^o Paléographie latine : Lecture d'un passage du ms. de la Bibliothèque nationale, latin 3283 (fin du XIII^e siècle).

2^o Interrogations sur l'histoire de France.

3^o Traduction latine : *Layettes du Trésor des chartes*, n^o 4186.

4° Paléographie française : Lecture d'une quittance de l'année 1396 (Bibl. nat., nouv. acq. fr., n° 5846).

5° Philologie romane : On a présenté aux élèves une charte du Ponthieu du xiii^e siècle, et on leur a demandé d'en expliquer les caractères linguistiques.

Épreuve écrite.

1° Texte latin à transcrire d'après le n° 105 du nouveau fonds de l'École.

2° Texte roman à transcrire d'après le n° 404 de l'ancien fonds.

3° Texte latin à traduire (*Archives de l'Orient latin*, t. I, p. 388).

4° Texte provençal à traduire, tiré des poésies du troubadour Peirol. Les élèves ont eu en outre à décrire sommairement les pays où se parle le ladin.

5° Bibliographie : I. Indiquer les procédés d'illustration usités dans les livres imprimés au xv^e siècle; donner quelques exemples empruntés à la typographie française de cette époque. II. Exercices pratiques de rédaction de fiches alphabétiques et méthodiques.

DEUXIÈME ANNÉE.

Épreuve orale.

1° Paléographie : Lecture d'un passage du ms. de la Bibliothèque nationale, latin 3283 (fin du xiii^e siècle).

2° Diplomatique : Quels sont les caractères distinctifs des lettres apostoliques, dites grandes bulles et petites bulles, au xiii^e siècle?

3° Institutions : I. De quelle institution du xiii^e siècle procèdent les ministres de l'ancienne monarchie? II. Par qui étaient remplies au xvii^e siècle les fonctions exercées aujourd'hui par les ministres et par le Conseil des ministres? III. Combien de ministères a créés la Constitution de 1791?

4° Sources de l'histoire de France : Vie et œuvres d'Hincmar, archevêque de Reims.

5° Classement d'archives : I. Quelles sont les différentes formes qu'on peut donner à l'inventaire des archives? II. Composition des séries O et P du cadre des archives départementales modernes.

Épreuve écrite.

1° Texte à transcrire d'après le fac-similé n° 236 du nouveau fonds de l'École.

2° Texte latin à traduire (Guigue, *Cartulaire lyonnais*, t. I, p. 121, n° 90).

3° Texte latin à analyser (*Mémoires présentés à l'Académie des inscriptions*, 2^e série, t. VI, p. 246).

4° Diplomatique : Indiquer les raisons pour lesquelles le diplôme, imprimé dans les *Monumenta Germaniæ historica. Diplomata*, t. I, p. 129, ne peut pas avoir été expédié par la chancellerie d'un roi mérovingien et déterminer l'époque à laquelle il a été fabriqué.

5° Institutions : I. Indiquer très sommairement quelles sont les institutions nées de la spécialisation des services que le moyen âge avait réunis dans les mains des baillis royaux. II. Résumer l'histoire des gouverneurs de provinces.

TROISIÈME ANNÉE.

Épreuve orale.

1° Paléographie : Lecture d'une minute d'un notaire d'Anduze (Bibl. nat., nouv. acq. lat. 1720).

2° Droit : I. Connaissez-vous, en droit canon, une compilation officielle de la fin du xiii^e siècle qui fait partie du *Corpus juris canonici*? II. Quel est le plus important traité de droit français rédigé en France dans le dernier quart du xiii^e siècle? Que savez-vous de son auteur?

3° Archéologie : L'école romane du Poitou.

Épreuve écrite.

1° Texte à transcrire d'après le fac-similé n° 397 du nouveau fonds de l'École.

2° Droit : Le régime matrimonial des pays coutumiers.

3° Archéologie : Quels sont les principaux caractères des châteaux féodaux au xiii^e siècle?

4° Sources de l'histoire de France : la *Chronique du religieux de Saint-Denis*, que savez-vous de l'ouvrage et de l'auteur?

A la suite des examens, et par arrêté ministériel du 17 juillet 1900, ont été admis à passer en deuxième année (ordre de mérite) :

- MM. 1. BOURGIN.
2. CLERC.
3. CHASSAING DE BORREDON.
4. LEMAITRE.
5. BOINET.
6. CLOUZOT.
7. DUMAS.
8. ANCHEL.
9. BRUEL.
10. PRESSAC.
11. DELMAS.
12. GRIVEAU.
13. GIRARD.

14. LECERF.
15. HENRIOT.
16. FAGES.
17. PANDIN DE LUSSAUDIÈRE.

Et, à titre étranger, MM. Barbey et Micheli.

Ont été admis à passer en troisième année :

- MM. 1. PÉRINELLE.
2. IMBERT.
3. GRAVIER.
4. LEVALLOIS.
5. LE PELLETIER.
6. MARTIN.
7. PRÉVOST.
8. DUGUEYT.
9. BOUTEYRE.
10. GIARD.
11. GUIGNARD.
12. ESQUER.
13. LAVOLLÉE.
14. HUARD.
15. THOMAS DE PANGE.
16. DEBAINS.
17. DE LA PORTE.

Ont été admis à subir l'épreuve de la thèse (ordre alphabétique) :

- MM. 1. BERLAND.
2. BOISLISLE (DE).
3. BONNAT.
4. BROCHE.
5. COCHIN.
6. DUVAL.
7. GABORY.
8. GALABERT.
9. GIARD.
10. KNIGHT.
11. LAURENT.
12. LEMOISNE.
13. LÉVÊQUE.
14. PATRY.
15. PHILIPPE.
16. PIDOUX.
17. SAMARAN.

— L'intérêt que le Gouvernement porte à la Société de l'École des chartes est attesté par un décret qui vient d'être rendu le 19 août 1900, sur le rapport du ministre des Finances, le Conseil d'État entendu, et dont le dispositif est ainsi conçu :

Art. 1^{er}. Sur l'émolument du legs universel qui a été fait à l'État par M. Henry Giffard, en vertu du testament du 11 décembre 1873 et dont l'acceptation a été autorisée par décret du 31 août 1885, il est attribué une rente de 1,000 francs à la Société de l'École des chartes, dont le siège est à Paris.

Art. 2. Le ministre des finances est chargé de l'exécution du présent décret, qui sera inséré au *Journal officiel* et au Bulletin des lois.

— Par arrêté du 19 juillet 1900, notre confrère M. Hildenfinger a été nommé stagiaire au Département des imprimés de la Bibliothèque nationale.

— Par décret rendu sur la proposition de M. le ministre des Affaires étrangères, notre confrère M. de Manneville a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

— Par décret rendu sur la proposition de M. le ministre de l'Instruction publique, notre confrère M. Prudhomme a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

— Par décret rendu sur la proposition du même ministre, à l'occasion de l'Exposition universelle, notre confrère M. Bouchot a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

— Par arrêté du 27 juillet 1900, nos confrères MM. Déprez et Poupardin sont autorisés à prolonger leur séjour à l'École française de Rome pendant l'année 1900-1901.

— Par arrêté en date du 13 août, notre confrère M. Levillain est nommé, à titre provisoire, professeur d'histoire au lycée de Poitiers.

— Par arrêté ministériel du 2 août 1900, notre confrère M. Charles Grandjean, contrôleur des monuments historiques, a été nommé membre de la Commission de publication des documents archéologiques de l'Afrique du Nord.

— Notre confrère M. Théophile Dufour ayant donné sa démission de directeur de la bibliothèque publique de Genève, l'administration municipale de cette ville l'a nommé (15 mai) directeur honoraire et a désigné pour lui succéder notre confrère M. Hippolyte Aubert, jusqu'ici conservateur de la même bibliothèque.

— Les cinq premières récompenses du concours des Antiquités de la France ont été décernées par l'Académie des inscriptions et belles-lettres aux travaux de cinq de nos confrères. Le mérite en a été apprécié

comme il suit par M. Salomon Reinach au nom de la Commission chargée de juger le concours :

« M. Enlart, auquel vous décernez la première médaille pour deux volumes intitulés : *l'Art gothique et la Renaissance en Chypre*, est un archéologue d'une haute distinction, dessinateur habile et voyageur infatigable, qui a pris à tâche, depuis plusieurs années, l'exploration de ce qu'on peut appeler avec lui le domaine colonial de l'art français. Une mission du ministère de l'Instruction publique l'a conduit, en 1896, dans l'île de Chypre, qu'il a visitée en tous sens pendant cinq mois, et où il a recueilli les éléments archéologiques du beau mémoire que vous êtes heureux aujourd'hui de couronner. Le royaume de Chypre a vécu trois siècles, de 1191 à 1489, et n'a été autre chose qu'une colonie française, non pas un territoire occupé militairement, mais un véritable prolongement de la France et du génie français en Orient. Ce fait, attesté par de nombreuses constructions religieuses et civiles qu'on croirait nées sur le sol de l'Ile-de-France, de la Champagne ou de la Provence, avait été constaté, dès 1847, par M. de Mas-Latrie, puis vérifié, en 1860, par MM. de Vogüé et Rey, aidés d'un architecte éminent, M. Duthoit, dont les dessins ont été mis à la disposition de M. Enlart par la libéralité de notre confrère, M. A. de Vogüé. Mais il restait à faire une exploration détaillée et méthodique, à la faveur des nouvelles conditions politiques de l'île qui, depuis 1878, en ont singulièrement facilité l'accès; il restait surtout à démêler les influences diverses qui se sont exercées tour à tour sur l'architecture franque de Chypre, depuis la conquête bienfaisante de Richard Cœur-de-Lion jusqu'à l'établissement du régime turc. M. Enlart a parfaitement rempli cette lourde tâche : il a donné une statistique monumentale complète, éclairée par un très grand nombre de photographies, de plans et de dessins, et il a su tirer des conclusions d'un haut intérêt de la comparaison des édifices de Chypre avec ceux qui s'élevaient, à la même époque, dans les différentes régions de la France. Antérieurement à la conquête, l'architecture romane, importée de la côte syrienne, avait pénétré dans l'île, où elle est représentée dans le long promontoire du Karpas, qui s'étend vers la côte asiatique. En 1209, date des fondations de la cathédrale de Nicosie, commence la première phase de l'art gothique, à laquelle nous devons, en outre, le château de Cérines, l'église de Lapaïs et la grande salle de Saint-Hilarion. Le style qui domine alors est celui du nord de la France, avec quelques modifications imposées par le climat. Le chœur de Sainte-Sophie de Nicosie présente une ressemblance frappante avec celui de Notre-Dame de Paris à la fin du xii^e siècle, et cette ressemblance s'explique d'autant mieux que l'archevêque fondateur était un Parisien, Thierry, dont le père était sous-chantre à Notre-Dame. De 1250 à 1350 environ, l'influence de l'Ile-de-France s'efface devant celle de l'École champenoise, patronnée d'abord par la jeune reine Alix de

Champagne, femme de Hugues I^{er} de Lusignan, puis par de nombreuses familles originaires de la même province qui paraissent, au xiii^e et au xiv^e siècle, à la cour de Chypre. La cathédrale de Famagouste ressemble à la fois à Saint-Urbain de Troyes et à deux églises contemporaines de Reims. Après 1350, un fort courant provençal se fit sentir, par suite des fréquentes relations commerciales de l'île avec le midi de la France et aussi des circonstances politiques. Au xiv^e siècle, en effet, la cour d'Avignon envoyait de préférence à Chypre des archevêques et des légats provençaux ou languedociens, qui, à leur tour, demandaient des artistes à leur pays d'origine. Ainsi se vérifie, à Chypre même, l'influence artistique de la papauté d'Avignon, sur laquelle a justement insisté M. Eugène Müntz; entre autres preuves qui l'attestent, on peut citer les murs de l'abbaye de Lapaïs, directement inspirés de ceux du palais pontifical. Pendant la première partie du xv^e siècle, Chypre, sans cesser d'être française, noue des relations étroites avec le nord de l'Espagne, qui se manifestent par l'introduction de l'art catalan; bientôt paraît, pour dominer sans conteste, l'influence de la Renaissance italienne, qui s'était exercée, dès le xiv^e siècle, dans le domaine de la peinture. Il est remarquable qu'alors que la sculpture était française comme l'architecture, la peinture, à Chypre, a toujours été byzantine ou italienne; on peut tirer de là une conclusion intéressante sur la faiblesse relative de l'école française dans cette branche de l'art et rappeler que les papes d'Avignon faisaient décorer leur palais par des Siennois.

« M. Enlart nous dit lui-même que le temps lui a manqué pour étudier les églises byzantines; il y a là une lacune regrettable, car, à côté des influences extérieures qu'il a indiquées, on voudrait connaître celles qui se sont exercées, pour ainsi dire, du dedans vers le dehors. Mais on hésite vraiment à formuler une critique de ce genre à l'adresse d'un ouvrage qui donne si bien tout ce qu'il promet. Il serait plus légitime, et c'est par là que nous terminerons, de constater dans la rédaction de M. Enlart une certaine hâte et parfois quelque dédain de la correction. Quand une seconde édition de son livre deviendra nécessaire, l'auteur voudra bien s'appliquer à mieux dire, pour le plus grand agrément de ses lecteurs, les choses excellentes et d'une nouveauté parfois imprévue dont il enrichit notre savoir.

« La seconde médaille est attribuée à M. Léon Le Grand, auteur d'un volume très documenté et très judicieux intitulé : *les Maisons-Dieu et léproseries du diocèse de Paris au milieu du XIV^e siècle*. Le point de départ de son étude a été la découverte d'un texte important et peut-être unique en son genre, le registre des visites des délégués de l'évêque; le texte lui-même est publié dans la seconde partie de l'ouvrage. Il contient les observations faites par l'envoyé épiscopal dans soixante-dix-huit léproseries ou Maisons-Dieu du diocèse; sur chacune de ces mai-

sons, M. Le Grand a publié, d'après des documents d'archives, une notice historique approfondie. Elles sont loin, d'ailleurs, d'épuiser la liste des « lieux pitoyables » qui existaient alors dans le diocèse ; ainsi le grand Hôtel-Dieu de Paris, d'assez nombreuses petites léproseries ou petits Hôtels-Dieu n'y figurent pas. En réalité, comme nous le savons d'ailleurs, l'évêché de Paris comprenait, vers le milieu du xiv^e siècle, au moins deux cent cinquante-neuf maladreries et une cinquantaine d'hôpitaux ou d'hospices. Dans une solide introduction, M. Le Grand a passé en revue tous ces établissements et a résumé avec sûreté et précision tout ce que nous savons à leur sujet. Quant aux procès-verbaux de visites, qui commencent en 1351 et finissent en 1369, ce sont des documents du plus haut intérêt. Ils contiennent l'état du personnel, des biens et des revenus, l'inventaire du mobilier de chaque maison. Des statistiques de ce genre sont extrêmement rares au moyen âge, et M. Le Grand, qui a eu la bonne fortune de découvrir celle-ci, s'est donné, par surcroît, le mérite de la publier avec une méthode exemplaire et d'en épuiser, ou peu s'en faut, les enseignements.

« C'est à des recherches du même ordre sur l'histoire de la charité en France qu'est consacré l'excellent livre de M. P. Le Cacheux, auquel vous accordez la troisième médaille. Son *Essai historique sur l'Hôtel-Dieu de Coutances*, depuis le commencement du xiii^e siècle jusqu'à la fin de l'ancien régime, est un travail de première main, fondé sur les archives de la maison hospitalière qui avaient été négligées jusqu'alors. Sans jamais s'écarter de son sujet, l'auteur a relevé chemin faisant nombre de particularités dont l'histoire générale peut faire son profit. La valeur de ces deux volumes est encore augmentée par le cartulaire qui en forme la seconde partie et qui contient plus de cinq cents pièces. C'est le plus important recueil de chartes du xiii^e et du xiv^e siècle qui ait été publié pour le diocèse de Coutances, et il se recommande par le soin scrupuleux que l'éditeur a mis à le préparer ; les textes sont en général correctement établis, les dates bien déterminées, les anciens noms de lieu rigoureusement identifiés. En un mot, c'est une monographie modèle, qui fait bien augurer de celles qui doivent lui faire suite, l'histoire de l'Hôpital général de Coutances et celle des Augustines hospitalières ; l'auteur annonce en outre la publication prochaine de l'inventaire des archives de l'Hôpital de Coutances, faisant suite au cartulaire de l'Hôtel-Dieu.

« M. Tausserat-Radel, titulaire de la première mention, a publié la *Correspondance politique de Guillaume Pellicier, ambassadeur à Venise (1540-1542)*. La courte période embrassée par ces lettres est celle où François I^{er}, en paix avec Charles-Quint depuis la trêve de Nice, travaille assidûment à réconcilier Soliman avec Venise pour le mettre en mesure de se tourner vers la Hongrie et d'en ravir la possession à Ferdinand d'Autriche. La part la plus personnelle de l'auteur consiste

dans une substantielle introduction, où il raconte les antécédents et les dernières années de l'ambassadeur du roi de France à Venise; mais il faut aussi tenir grand compte des sommaires qui précèdent les lettres, ainsi que des notes érudites qui les accompagnent. La tâche de commenter les lettres de Pellicier était loin d'être facile, car cet ambassadeur, quoique lettré, ne se distingue ni par la clarté du style ni par la logique de l'exposition. On doit encore louer M. Tausserat-Radel du soin avec lequel il a comparé les trois manuscrits, ou, pour mieux dire, les trois copies de cette correspondance. Si, par l'importance des résultats nouveaux, cette œuvre n'est pas à la hauteur de celles dont nous avons parlé jusqu'à présent, elle ne leur cède guère pour les qualités de méthode et de conscience qui recommandent les travaux historiques à votre attention.

« M. Jules Viard, à qui vous décernez la seconde mention, vous a adressé deux volumes : *Lettres d'état enregistrées au Parlement sous le règne de Philippe VI* et *les Journaux du trésor de Philippe VI, suivi de l'Ordinarium Thesauri de 1338 à 1339*. Nous avons pour la première fois, dans la longue et savante introduction du second ouvrage, l'histoire détaillée du trésor royal pendant le xiv^e et le xv^e siècle, principalement pendant le règne de Philippe de Valois. M. Viard nous y fait connaître, d'après des textes pour la plupart inédits, quelle fut l'organisation de ce trésor, les attributions des différents officiers et surtout le caractère des registres ou rouleaux sur lesquels on consignait toutes les opérations d'une comptabilité très compliquée. Cette dernière partie de la tâche de l'éditeur était rendue difficile par la disparition à peu près complète des écritures qui constataient les opérations effectuées à Paris et dans les provinces. Les débris qui en subsistent ont été recherchés avec beaucoup de diligence, non seulement aux Archives, mais dans différents dépôts français et étrangers. Le petit volume intitulé *Lettres d'état* n'est pas moins digne d'éloges; M. Viard y a analysé et commenté 642 lettres patentes par lesquelles l'action judiciaire était suspendue en faveur de certaines personnes, pour des raisons déterminées. L'auteur de ces deux ouvrages s'impose à votre estime par la variété de son érudition et son aptitude à démêler les questions obscures. Si, dans l'index des *Journaux du trésor*, l'identification des noms de lieu appelle quelques réserves, si les lectures et les interprétations ne sont pas toujours irréprochables, ce sont là des défauts qui laissent à peu près intacte l'importance des contributions apportées par M. Viard à l'histoire financière et à l'histoire judiciaire de la monarchie. »

Le rapport de M. Salomon Reinach se termine par la mention d'un ouvrage qui obtiendra une récompense quand il sera terminé et dont l'un des auteurs appartient à notre Société.

« Je serai plus bref sur le très estimable recueil des *Inscriptions de*

l'ancien diocèse de Sens, dont les deux premiers volumes nous ont été adressés par MM. P. Quesvers et H. Stein. L'ouvrage sera continué, et si la suite, comme tout le fait prévoir, répond au début, votre Commission aura lieu d'en reconnaître les mérites autrement que par une parole de bienvenue. »

— Le rapport annuel de la Commission des Écoles d'Athènes et de Rome, présenté à l'Académie des inscriptions et belles-lettres par M. Eug. Müntz le 20 juillet 1900, contient les articles suivants sur les travaux de nos confrères, membres de ces Écoles :

« M. Déprez, ancien élève de l'École des chartes, s'est voué, et on ne saurait trop l'en féliciter, à la continuation de l'œuvre considérable à laquelle le souvenir de l'École de Rome sera indissolublement associé. Je veux parler de la publication des *Regestes* pontificaux. Le catalogue des 12,000 bulles et brefs de Clément VI, le plus fastueux des papes d'Avignon, telle est la tâche que se propose le jeune érudit. Il a dû y joindre, par suite de la maladie d'un de ses collègues, M. de Puybaudet, l'achèvement du catalogue des bulles et brefs de Martin IV.

« M. Lauer, également ancien élève de l'École des chartes, a jeté son dévolu sur l'histoire du Latran. L'exploration des archives capitulaires lui permettra, tout semble l'indiquer, d'étudier, dans les directions les plus diverses, les vicissitudes d'une institution si intimement mêlée à l'histoire même de l'Église romaine.

« M. de Manteyer a continué son exploration des manuscrits constituant le fonds de la reine Christine, en vue surtout de reconnaître ceux qui sont d'origine française. Cette année, il a pu examiner les nos 347 à 1000 de ce fonds. C'est un travail délicat et très méritoire, qui a demandé beaucoup d'attention et de sagacité. Les résultats qui nous en ont été communiqués sont aussi satisfaisants que ceux de l'an dernier ; ils ont droit aux mêmes éloges.

« Les recherches de M. de Manteyer feront faire un grand pas à l'histoire de la dislocation des bibliothèques ecclésiastiques du moyen âge et à la formation des collections particulières de manuscrits qui sont venues, au xvii^e et au xviii^e siècle, grossir les anciens fonds des grandes bibliothèques publiques. »

IMPRIMEUR BRETON ÉTABLI EN ESPAGNE.

Dans un précédent cahier de la bibliothèque de l'École des chartes (1900, p. 68), nous avons parlé d'un imprimeur breton qui a exercé son industrie avec un certain éclat en Espagne dans la ville de Valence. La Bibliothèque nationale vient de se procurer un important volume

qui est sorti en 1512 des presses de cet imprimeur, Jean Jofré, et dont voici le titre :

« Sermones festivitatum annualium beatissime Virginis Marie, fratris Santii || de Porta, conventus Cesar Aguste, sacri || ordinis Predicatorum, magistri sacri || palatii, celeberrimi predicatoris, visi || et emendati per fratrem Alfonsum || de Castro, ejusdem ordinis, artium || et sacre theologie professorem, || necnon ejusdem solerti cura et diligenti indagine et impensis || impressum. || Cum privilegio. »

A la fin de la table qui termine le volume : « Opus Mariale, sive sermones de laudibus virginis, a reverendo per || inde doctissimo ac religiosissimo viro Santio || de Porta, in sacra pagina professore, ordinis sacri || Predicatorum, editum; impressum industria et opera || Joannis Joffre, salutis anno supra millesimum || quingentesimo duodecimo, decima septima martii, feliciter explicit, in coronata Hispaniarum || urbe Valentie, die mercurii in quo celebra || tur festum archangeli Gabrielis. »

In-folio, 142 feuillets, plus 6 feuillets de table non numérotés. Cahiers signés a-s et †. Caractères gothiques.

Sur la dernière page, la grande marque de Jean Jofré, telle qu'elle est figurée à la p. 230 de l'ouvrage de José-Enrique Serrano y Morales sur les imprimeries de Valence.

Au verso du titre, grande gravure sur bois, sur laquelle on voit, dans le compartiment supérieur, « magister Sancius de Porta » écrivant son ouvrage, et dans le compartiment inférieur, le même religieux prêchant devant un auditoire au premier rang duquel sont assis le roi et la reine d'Aragon.

Ce volume porte dans la Réserve le n° D. 3455.

UNE NOUVELLE REVUE D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

L'Université de Louvain possède depuis plusieurs années un séminaire historique, où des étudiants, recrutés principalement dans les rangs du jeune clergé belge, se forment à la méthode et à la critique historique sous la direction de professeurs distingués. M. l'abbé Alfred Cauchie, qui dirige actuellement ce séminaire, a pensé qu'il pourrait être bon de publier un recueil où les travaux du séminaire pourraient prendre place et qui servirait en même temps à combler une lacune en procédant à un recensement régulier des innombrables publications et des multiples périodiques qui s'occupent d'histoire ecclésiastique. La *Revue d'histoire ecclésiastique*, qui paraît, depuis le 15 avril dernier, par livraisons trimestrielles de dix feuilles environ in-8° (Louvain, Charles

Peeters; collège du Saint-Esprit, 13 fr. pour la Belgique, 15 fr. pour la France), est donc avant tout une revue d'informations. A côté des articles originaux, elle comprend une chronique étendue et assez richement informée, des comptes-rendus et une bibliographie méthodique, où l'on trouve relevée, à la suite des ouvrages mentionnés, l'indication des principaux comptes-rendus auxquels ils ont donné lieu. Le fondateur de la publication, M. Alfred Cauchie, en a indiqué le plan, avec les idées qui en ont provoqué la création, dans un article qui a paru dans le premier numéro et qui a été tiré à part, mais non mis en vente, *Les Études d'histoire ecclésiastique* (Louvain, Charles Peeters, 1900. In-8°, 26 pages).

LES RERUM ITALICARUM SCRIPTORES.

La fameuse collection des *Rerum italicarum scriptores*, faite au XVIII^e siècle par Muratori, est assez peu commune dans le commerce pour que l'on sache gré à M. Scipione Lapi, l'imprimeur et éditeur bien connu de Città di Castello, d'en entreprendre la réimpression dans un format plus commode (in-4°), et en mettant dans la mesure du possible le travail au courant de la science. Il ne pouvait s'agir d'une refonte complète, qui entraînerait dans l'exécution des lenteurs regrettables. Mais l'éditeur et les deux savants qui ont consenti à prendre la direction de la réimpression, M. Giosué Carducci et M. Vittorio Fiorini, ont jugé avec raison qu'il n'était pas possible de ne pas faire profiter l'œuvre de Muratori des améliorations et des éclaircissements qui y ont été apportés par des publications plus récentes. L'ouvrage se publie par livraisons de 112 pages, à 10 fr. l'une (5 fr. pour les souscripteurs à l'ouvrage entier).

REPRODUCTIONS PHOTOTYPIQUES

D'ANCIENS MANUSCRITS GRECS ET LATINS.

Il y a bientôt dix ans que la librairie A. W. Sythoff de Leyde travaille à réaliser un projet conçu par le regretté directeur de la bibliothèque universitaire de Leyde, le Dr Du Rieu, et repris avec un grand succès par son successeur M. le Dr Scaton de Vries. Il s'agit de reproduire en fac-similé les manuscrits les plus célèbres des grands classiques grecs et latins. La récente publication du cinquième volume de

cette magnifique collection¹ nous fournit l'occasion de signaler à nos lecteurs le degré d'avancement auquel l'œuvre est parvenue.

Le tome I est consacré aux débris du manuscrit grec de l'Ancien Testament, en lettres onciales, connu sous le nom de *Codex Sarravianus Colbertinus*. Les fragments qui en subsistent sont partagés entre la bibliothèque de Leyde, notre Bibliothèque nationale et la bibliothèque de Saint-Pétersbourg. Éditeur, notre confrère M. Omont.

Le tome II est la reproduction du ms. 363 de Berne, qui contient des textes de saint Augustin, du vénérable Bède, d'Horace, d'Ovide, de Servius et d'autres grammairiens. Éditeur, M. Herman Hagen.

Les tomes III et IV sont remplis par le texte du Platon d'Oxford, daté de l'année 895 (n° 39 du fonds Clarke). Éditeur, M. Thom. W. Allen.

Le tome V nous offre la fidèle image du manuscrit de Plaute conservé à la bibliothèque de Heidelberg et connu sous la dénomination de *Codex decurtatus*. Éditeur, M. le professeur Zangemeister.

M. Sýthoff, que nous devons féliciter de sa courageuse entreprise, nous annonce qu'il s'est mis à même de publier prochainement la reproduction du Tacite de la Laurentienne, de l'Iliade de la bibliothèque de Venise et du Tércence de l'Ambrosienne.

LES MÉNESTRELS DE LILLEBONNE.

La Commission des antiquités de la Seine-Inférieure² ne s'occupe pas seulement des monuments proprement dits, pour la conservation desquels elle a été instituée. Elle étend aussi sa sollicitude sur les documents conservés dans les bibliothèques et dans les archives. Le dernier fascicule qu'elle a fait paraître contient un texte curieux sur la condition des ménestrels au moyen âge. C'est notre confrère M. Ch. de Beaurepaire qui l'a fait connaître dans les termes suivants :

La pièce suivante, empruntée au fonds du comté de Lillebonne, qui s'est ajouté assez récemment aux archives du département, est précieuse à conserver; elle est dépourvue de date, mais j'estime qu'elle doit être du ^{xiii}e siècle, du moins quant au fond :

Le travers des menestreaux.

Nul jongleur franc à nul seigneur, soit prince ou prélat, excepté le

1. *Codices græci et latini photographice depicti*, duce Scalone de Vries. In-fol.

2. *Bulletin de la Commission des antiquités de la Seine-Inférieure*, t. XI, 3^e livr. (Rouen, 1900), p. 472.

menestrel de monseigneur, se il mène et conduit monseigneur ou autre prince souverain, et doibt tenir le cheval de son maistre par le frain, et ne le doit lesser jusques à ce qu'il soit dedens le chastel ou hors d'entre les quatre barres.

Tout homme ou femme qui est menestrel ne peult passer instrument, aucun qu'il soit, qu'il ne l'acquitte et qu'il ne joue et chante en toute banlieue de Lislebonne; et s'il grouche, il doibt tourner troys tours en la halle par dehors pour l'amende en jouant de son mestier; et se il passe la banllieue sans acquitter les instruments, il les forfait; et se ilz sont en char ou charrette ou sur cheval, le chariot ou charette ou le cheval sont forfaitz.

Et s'il alloit oultre Seyne, et il fut au bastel, le battelier luy doibt demander se il s'est acquitté; et se il ne l'est, il ne doibt pas passer; et se il est suy, l'on le doibt appeler; et se le bastellier ne retourne et il ne le peult ouyr, l'on peut prendre son bastel quant il revient et le haller sur terre tant qu'il ait restably les instrumentz; et semblablement de toutes derrées qui doibvent travers; et sy ne peuvent passer fors que dès le solleil luyant, sans le congé de monseigneur.

Tout homme ou femme jongleur ou jongleresse qui porte instrument, quel qu'il soit, ne peut passer la banllieue qu'il ne forface ses instrumentz, quelz qu'ils soient, sans les acquicter.

LE TITRE DE RÉGENT

DANS

LES ACTES DE LA CHANCELLERIE ROYALE

L'étude des termes et des formules employés dans les anciennes chancelleries n'a pas seulement pour effet de contrôler les actes publics, d'en établir l'authenticité ou le sens précis ; elle emprunte un intérêt particulier à la corrélation qui a toujours existé entre les grands faits de l'histoire et la rédaction des documents. Le principal attrait de la diplomatie vient précisément de ce qu'elle se modifie avec l'histoire elle-même ; le jour où une institution acquiert sa forme définitive, il est rare qu'on ne voie pas apparaître en même temps les termes exacts qui servent à la dénommer ; en général, les mots qui la désignent se précisent à mesure qu'elle se perfectionne ; l'emploi en devient régulier, mais peut varier suivant les conditions dans lesquelles sont appliqués les lois et les usages. Il nous a semblé qu'à cet égard les titres portés en France par les régents et les régentes méritaient d'être étudiés.

Nous désignons couramment, en France, par le nom de régents, tous ceux qui, à diverses époques, ont exercé par délégation, et dans toute sa plénitude, l'autorité royale : grands dignitaires de l'Eglise ou du monde féodal, reines douairières, premiers princes du sang, chargés, dans les circonstances les plus diverses, de régner en l'absence d'un roi. On prête même, dans l'usage, cette qualité à des personnes qui ne l'ont pas eue ; telle la dame de Beaujeu, cette femme remarquable et si dévouée à la France tant que le bien de l'Etat s'est trouvé d'accord avec ses sentiments de famille ou son intérêt particulier ; or, c'est un fait connu qu'en réalité la fille de Louis XI n'a jamais porté ce titre, qui n'aurait

pu, en aucun cas, lui appartenir¹. Pour ne citer ici que des noms illustres, Suger et Blanche de Castille, dans l'opinion commune, sont traités de régents; ils ont pu l'être par le fait, mais en réalité ils n'ont jamais porté ce titre, qui, à leur époque, n'existait pas.

A commencer par Suger, le titre de régent n'est adjoint à son nom ni dans les actes publics ni dans les récits des historiens. Le biographe du célèbre abbé de Saint-Denis, parlant de l'assemblée d'Étampes, dans laquelle Louis VII et les grands s'occupèrent de régler le gouvernement pour le temps où le roi serait à la croisade, dit simplement que Suger accepta malgré lui l'administration et le soin de l'État, « reipublicæ amministrationem et curam²; » dans la lettre par laquelle le couvent de Saint-Denis notifia la mort de ce grand homme, il est dit que le roi, sur l'avis des grands, lui avait confié le gouvernement, « regnum specialiter regendum commisit³, » mais Suger lui-même, dans les actes où il apparaît comme chef de l'État, ne porte jamais d'autre titre que celui d'abbé de Saint-Denis⁴. Une observation du même genre peut être faite au sujet du comte Raoul de Vermandois, qui partagea les pouvoirs délégués à Suger.

A l'exemple de son père, Philippe-Auguste, quand il partit pour la croisade de Saint-Jean-d'Acre, remit le pouvoir royal à deux personnes, sa mère, Adèle ou Ale de Champagne, et son oncle, Guillaume de Champagne, archevêque de Reims. Ils furent investis de la puissance souveraine⁵, ce qui d'ailleurs n'empêcha pas le roi de prendre ses mesures pour qu'ils fussent bien secondés. C'est ainsi que dans la célèbre ordonnance de 1190, connue sous le nom de Testament de Philippe-Auguste, le roi ordonne à ses baillis d'adjoindre à chacun des prévôts quatre hommes de bien, chargés de veiller, pendant son voyage, à

1. On sait qu'il n'y a pas eu de régence déclarée en 1483, quoique l'on considérât, sans doute par une fausse interprétation de l'ordonnance de 1374, Charles VIII comme n'étant pas encore majeur, attendu qu'il n'avait pas encore achevé sa quatorzième année.

2. *Vie de Suger*, I. III, éd. Lecoy de la Marche, p. 293.

3. *Œuvres de Suger*, éd. Lecoy, p. 406.

4. *Ibid.*, p. 246, 255, 257.

5. Delaborde, *Œuvres de Rigord, etc.*, p. 99 : « Adele carissime matri sue et Guillelmo Remensi archiepiscopo, avunculo suo, pro tutela et custodia totum regnum Francorum cum filio suo dilectissimo Ludovico commendavit. » (Testament de Philippe-Auguste, *Ibid.*, p. 101-102.)

l'expédition des affaires; à Paris, on établit un conseil de six bourgeois, que l'historien Rigord fait seulement connaître par leurs initiales¹, mais dont M. Léopold Delisle a depuis longtemps retrouvé les noms². Ces précautions n'empêchèrent pas Adèle et Guillaume d'agir, pendant la troisième croisade, en véritables souverains. Nous possédons une charte, provenant de l'évêché d'Autun³, et aujourd'hui conservée aux archives de Saône-et-Loire, par laquelle ils règlent, en vertu de leur pouvoir, des difficultés d'ordre féodal pendantes entre l'évêque d'Autun et l'abbé de Flavigny. Or, s'ils ont soin de dire, dans l'exposé des faits, qu'ils agissent en la place du roi, « *dum vices regias geremus*, » ils se bornent à prendre, en tête de la charte, leurs titres ordinaires : « Ale, par la grâce de Dieu reine de France, et Guillaume, par ladite grâce archevêque de Reims, cardinal du titre de Sainte-Sabine et légat du Saint-siège⁴. »

Blanche de Castille a par deux fois gouverné la France, de 1226 à 1236, pendant la minorité et la jeunesse de saint Louis, et de 1248 à 1252, pendant la croisade d'Égypte; or, elle n'a jamais songé à faire savoir, en prenant un titre, qu'elle était dépositaire de la puissance souveraine; il est même à remarquer qu'elle ne s'est jamais nommée, ni en tête des actes royaux, ni dans une partie quelconque de ces actes. Le fait est surtout frappant pour sa seconde régence, pendant laquelle, exerçant l'autorité la plus incontestée, elle a gouverné comme peut le faire un souverain absolu⁵.

Au contraire, saint Louis, quand il entreprit, en 1270, la croisade de Carthage, consacra par un terme spécial les fonctions de ceux auxquels il laissait le gouvernement. Mathieu de Vendôme, abbé de Saint-Denis, et Simon de Nesle, furent appelés

1. Testament de Philippe-Auguste, p. 100.

2. Léopold Delisle, *Catalogue des actes de Philippe-Auguste*, p. LXIII.

3. A. de Charmasse, *Cartulaire de l'évêché d'Autun*. Autun, 1880, in-4°, p. 17. (*Recueil de fac-similés à l'usage de l'École des chartes*, pl. CLXXVI.)

4. « Al., Dei gratia Francorum regina, et Willelmus, eadem gratia Remorum archiepiscopus, Sancte Romane Ecclesie tituli Sancte Sabine cardinalis, Apostolice sedis legatus. »

5. Après la mort de Blanche, le gouvernement fut, en principe, remis au prince Louis, fils aîné du roi, mais l'autorité royale fut exercée, de fait, par le comte Alphonse de Poitiers, qui, d'ailleurs, ne porte pas, à cette occasion, de titre spécial, ainsi que nous l'avons démontré. (*Saint Louis et Innocent IV*, in-8°, p. 385-388.)

lieutenants du roi. Ils prirent cette qualité en tête d'actes officiels¹, mais elle n'est pas rappelée par la légende du sceau qu'ils employèrent, et sur lequel la couronne de France, emblème de la royauté, est simplement entourée des mots : « S. Ludovici, Dei gratia Francorum regis, in partibus transmarinis agentis². » Investis des mêmes pouvoirs, lorsqu'en 1285 Philippe III envahit l'Aragon, ils reprirent leur ancien titre de lieutenants du roi³, et firent usage d'un sceau à couronne, analogue à celui de 1270⁴.

Ainsi, jusqu'à la fin du XIII^e siècle, ceux qui furent chargés de gouverner la France en l'absence du roi exercèrent leur autorité, les uns sans porter de titre spécial, d'autres sans même se nommer, d'autres enfin en s'intitulant lieutenants du roi ; mais, lorsque la descendance d'Hugues Capet et de saint Louis s'éteignit dans la branche aînée, le royaume se trouva dans des circonstances d'une gravité exceptionnelle, qui eurent pour effet la constitution de pouvoirs spéciaux, représentés dans les documents par un terme nouveau, celui de régent.

On sait qu'en 1316, Louis X étant mort sans laisser d'héritier mâle, l'aîné de ses frères, Philippe le Long, comte de Poitiers, fut chargé du gouvernement en attendant la délivrance de la reine Clémence de Hongrie, qui était enceinte. Le comte de Poitiers devait conserver le pouvoir, si Clémence avait un fils, jusqu'à la majorité de son neveu, sauf à devenir roi lui-même au cas où l'enfant dont on attendait la naissance serait une fille. Philippe le Long, dans les jours qui suivirent la mort de Louis X, n'avait d'abord figuré en tête des actes qu'avec sa qualité de frère du roi défunt : « germanus primus inclite recordacionis domini nostri carissimi, domini Ludovici quondam Dei gratia regis Francie et Navarre⁵. » Mais bientôt, investi des pouvoirs les plus étendus, il s'intitula : « regis Francorum⁶ (ou : Francie⁷) filius,

1. Arch. nat., J. 726, n° 47, du 13 au 30 avril 1270. — Ibid., J. 396, n° 4, mai 1270. (*Layettes du Trésor des chartes*, t. IV, n°s 5686 et 5698.)

2. Arch. nat. (Douët-d'Arcq, *la Collection des empreintes de sceaux, etc.*, t. I, n° 43.)

3. Arch. nat., K. 35, n° 16, juin 1285. (*Musée des Archives nationales*, n° 291.) — Ibid., S. 5161, juillet 1285.

4. Douët-d'Arcq, *la Collection des empreintes de sceaux, etc.*, n° 46.

5. Arch. nat., K. 40, n° 2, 17 juin 1316.

6. Arch. nat., JJ. 54b, fol. 1 r°, n° 1 : « regis Francorum filius. »

7. Arch. nat., K. 40, n° 4, octobre 1316 : « regis Francie filius. »

regens regna Francie et Navarre, » ce qui se traduisit ainsi en français : « Phelippes, filz de roy de France, regent les royaumes de France et de Navarre¹. » Ce simple adjectif verbal, traduit du latin, devint la désignation officielle de tous ceux qui, depuis le xiv^e siècle jusqu'à la fin de la monarchie, firent fonction de roi sans être rois eux-mêmes.

Nous possédons de Philippe le Long, régent du royaume, des actes assez nombreux; les uns sont des originaux scellés, les autres des copies consignées dans les registres du Trésor des chartes. Les termes dont Philippe fait usage à la fin de ces documents montrent que, dans son esprit, à des fonctions d'un ordre si élevé, aurait dû correspondre l'emploi d'un sceau spécial : « Presentes litteras sigilli nostri, quo ante dictorum regnorum susceptum regimen utebatur, fecimus impressione muniri². » Nous n'avons trouvé aucun exemplaire du sceau de régence dont parle le premier continuateur de Guillaume de Nangis, et qui, à l'en croire, portait la légende : « Philippus, regis Francorum filius, Franciæ et Navarræ regens regna³. » A la mort de Charles IV, Philippe de Valois, destiné bientôt à porter la couronne, prit la régence dans des conditions analogues; le registre 65^a du Trésor des chartes⁴ nous a conservé de nombreuses lettres, datées des mois de janvier-avril 1328, en tête desquelles, suivant l'exemple de Philippe le Long, il s'intitule : « Phelippes, cuens de Valois et d'Anjou, regens les royaumes de France et de Navarre⁵. » Comme son cousin, il n'eut pas le temps de faire graver un sceau portant en légende sa qualité de régent, et c'est avec son sceau de feudataire qu'il a scellé les actes royaux, non seulement au temps de sa régence⁶, mais pen-

1. Arch. nat., K. 40, n° 31, 17 juillet 1316.

2. Arch. nat., K. 40, n° 4. La même observation s'applique aux actes rédigés en français : Arch. nat., reg. JJ. 54b, fol. 1 r° et suiv., n°s 2, 3, 14, 15, etc. (Voy. aussi la pièce cotée K. 40, n° 3.) M. Octave Morel, dans son livre sur *la Grande chancellerie royale* (Paris, 1900, p. 211), consacre des pages intéressantes au sceau *ante susceptum*, ou, pour mieux dire, *quo ante susceptum*.

3. Éd. Gérard (*Soc. de l'hist. de France*), t. I, p. 427.

4. JJ. 65a, fol. 1 à 23 v°.

5. JJ. 65a, n° 3. En latin (*Ibid.*, n° 1) : « Ph., Valesii et Andegavie comes, Franc. et Navarre regna regens. » — (N° 2) : « Ph., comes Valesii et Andegavie, regens regna Franc. et Navarre. » — (N° 4) : « Francorum et Navarre regna regens. » On trouve tantôt « Andegavie » (n°s 7, 16, 20), tantôt « Andegavensis » (n°s 6, 10).

6. JJ. 65a, n°s 1-3, etc.

dant les deux premiers mois de son règne (avril et mai 1328)¹.

Lorsque le roi Jean fut tombé entre les mains des Anglais à la bataille de Poitiers, livrée le 19 septembre 1356, son fils aîné, le dauphin Charles, prit aussitôt le gouvernement; mais, comme il n'était pas encore majeur, il ne put pas dès lors se proclamer régent; il promulgua d'abord les actes royaux, latins et français, en adjoignant à ses titres ordinaires celui de lieutenant du roi, que son père lui avait conféré peu de temps auparavant : « Charles, aîné filz du roi de France et son lieutenant, duc de Normandie et d'alphin de Viennois². » Ce système fut suivi par lui de septembre 1356 à mars 1358. On le voit même, en date du 29 mai 1357, s'appeler lieutenant général du roi, « et suum locum tenens generalis³. » Les actes ainsi rédigés portaient à leur partie inférieure la mention : « Per dominum ducem⁴, » ou : « Par monseigneur le duc⁵. » Pendant cette longue période, des lettres assez nombreuses furent encore expédiées au nom du roi Jean. Pour corroborer ses actes, le dauphin employait alors, soit le sceau de son père, soit le sceau du Châtelet de Paris, parfois aussi son sceau particulier : « Sigillum nostrum in absencia magni sigilli dicti domini regis presentibus litteris duximus apponendum⁶. »

Ce n'étaient là que des mesures transitoires; le dauphin Charles, ayant atteint, le 21 janvier 1358, l'âge de vingt et un ans, fit

1. Le registre JJ. 65^a offre plusieurs exemples de ce cas. Le fait que Philippe de Valois a porté, avant d'être roi, le titre de régent a été relevé par le continuateur de Guillaume de Nangis (éd. Géraud, t. II, p. 84) : « et vocatus est tunc regnum regens seu regni. »

2. Arch. nat., JJ. 84, fol. 297 v°, n° 579, 4 octobre 1356. Formule latine : « Karolus, primogenitus regis Francorum, locum suum tenens, dux Normannie et d'alpinus Vienn., » septembre 1356. (JJ. 84, fol. 308 r°, n° 605.) Autre exemple du titre de lieutenant, dans un acte français, en septembre 1356. (JJ. 89, fol. 69 r° et v°, n° 150.) Le titre de lieutenant se rencontre très souvent, dans les registres JJ. 84, 86 et 89, jusqu'au mois de mars 1358. Pour cette dernière date, voy. JJ. 86, n° 11 et 12, 9 mars 1358, et JJ. 86, n° 31 et 38, JJ. 89, n° 339, 340, 342, mars 1358.

3. « Et suum locum tenens generalis. » (JJ. 85, fol. 67 r°, n° 145, 29 mai 1357.)

4. JJ. 84, fol. 308 r°, n° 605 : « Per dominum ducem. » — JJ. 84, fol. 297 v°, n° 581.

5. JJ. 84, fol. 297 v°, n° 579 : « Par monseigneur le duc. »

6. JJ. 84, fol. 314 r°, octobre 1356. — JJ. 86, n° 31, fol. 13 r°, mars 1358 : « nostre seel. » L'organisation de la chancellerie royale, pendant la captivité de Jean le Bon, a été étudiée à fond par M. Octave Morel dans son récent ouvrage : *la Grande chancellerie royale*. Paris, 1900, p. 237-243.

publier à Paris, le 14 mars suivant, qu'à l'avenir il s'appellerait régent du royaume. Les *Grandes chroniques de France*, auxquelles nous devons la connaissance de ce fait, ajoutent qu'à partir de ce moment aucun acte ne fut plus émis au nom du roi Jean : « Et jasoit ce que par avant l'en eust tousjours escript au nom du roy en Parlement et en toutes lettres de justice, il fu defendu celui jour que plus on n'y escriisist. Et fut baillé le titre tel, comme dessus est dit, en cedulles aux notaires et aux escrivains du Palais; et fut le nom du roi tout estaint. Et ne scella-on plus du scel du Chastellet, mais du scel dudit duc en cire jaune¹. » Cette dernière assertion ne peut s'appliquer qu'à certaines pièces, en particulier aux mandements royaux et aux actes judiciaires émanés du Parlement, car, pendant toute la période qui s'étendit depuis le 14 mars 1358 jusqu'à la délivrance de Jean, le dauphin Charles a continué de sceller en cire verte et sur lacs de soie rouge et verte ceux des actes de l'autorité royale pour lesquels cette forme de corroboration était d'usage. Il conserva d'ailleurs, comme régent, le sceau équestre dont il se servait depuis le règne de son père, et sur lequel étaient seules mentionnées ses qualités de fils aîné du roi, de duc de Normandie et de dauphin de Viennois. Son ordonnance fut aussitôt exécutée; dès le 16 mars 1358, on trouve un arrêt du Parlement, rendu au criminel, en tête duquel figure son nom²; ce fut dès lors la règle, tant au Parlement qu'à la chancellerie royale; à partir du 15 mars 1358³, les pièces conservées dans les Cartons des rois ou transcrites dans les registres du Trésor des chartes sont toutes expédiées en son nom : « Charles, ainsnez fils du roy de France

1. Les *Grandes chroniques de France*, éd. Paulin Paris, t. VI, p. 97. Le continuateur de Guillaume de Nangis (éd. Gérard, t. II, p. 242) ne s'est pas exprimé avec exactitude quand il a dit que le dauphin Charles fut régent dès 1356, après la bataille de Poitiers. Les *Grandes chroniques* ont en ce cas une autorité incontestable, reconnue depuis longtemps, puisque les auteurs de *l'Art de vérifier les dates*, se rangeant à cette opinion, ont admis que la qualité de régent a été prise par Charles le 14 mars 1358. (Éd. in-fol., t. I, p. 599.) La coïncidence du 14 mars 1358 avec un mercredi, donnée par les *Grandes chroniques*, est exacte.

2. Registre criminel du Parlement, Arch. nat., X^{2a} 6, fol. 379 v^o, 16 mars 1358.

3. Trésor des chartes, registre 86, fol. 1 v^o, n^o 3, 15 mars 1357-1358 : « regent le royaume. » Pour mars 1358 et les mois suivants, les actes émanés du dauphin Charles, comme régent, sont très nombreux dans les registres JJ. 86, 89, 90 (fol. 2 v^o) et dans les cartons K. 47b et 48 des Arch. nat.

et regent le royaume. » Quand une mention est tracée sur le repli, elle est généralement rédigée sous la forme : « Par monseigneur le regent¹. »

Depuis cette époque, les régents ont en général instrumenté en leur nom, quand le roi était en dehors du royaume, et au nom du roi lorsque celui-ci était présent. Cependant, à l'avènement de Charles VI, nous relevons une dérogation à cet usage, si tant est qu'il fût dès lors fixé. Depuis la mort de Charles V jusqu'au sacre de Charles VI, célébré à Reims le 4 novembre 1380, le duc d'Anjou, l'aîné des oncles du roi, promulgua les actes publics en son nom : « Loys, filz de roy de France, regent le royaume, duc d'Anjou, de Touraine et conte du Maine². » Ce fait peut être relevé dans plus de vingt lettres conservées dans le registre 118 du Trésor des chartes³; nous le constatons pour la dernière fois le 26 octobre 1380⁴, et, à partir du 4 novembre, Charles VI émit les actes en son nom⁵. Les lettres de Louis d'Anjou étaient munies du sceau dont il usait avant la régence⁶, et plusieurs d'entre elles portaient au bas la mention : « Par monseigneur le regent⁷. » Les frères du duc d'Anjou ne lui laissèrent pas longtemps ce pouvoir dont il faisait peut-être un usage exagéré en rendant en son nom les actes publics; dès le 2 octobre 1380, le Parlement, en sa présence, devant les princes et grands de l'État, déclara que le roi, bien que mineur, serait sacré au plus tôt et gouvernerait dès lors en son nom⁸. Pourtant, le sacre n'eut lieu qu'un mois plus tard. On voit que Dupuy s'est trompé quand il a dit, dans son *Traité de la majorité de nos rois*, que le duc d'Anjou exerça la régence pendant seize jours seulement⁹.

1. Arch. nat., K. 47b, n° 48 et 48 bis; JJ. 86, n° 107. En latin : « Per dominum regentem, » K. 47b, n° 52; JJ. 86, n° 106.

2. Arch. nat., JJ. 118, n° 1, 30 septembre 1380.

3. Ibid., n° 7, 27 septembre; n° 2, septembre; n° 6, 2 octobre; n° 3, 5 octobre; n° 9 et 22, 14 octobre; n° 26, 16 octobre; n° 12, 20 octobre; n° 41, 25 octobre; n° 4, 5, 8, 10, 11, 13, 14, 31, 34, octobre.

4. Ibid., n° 23, 26 octobre.

5. JJ. 118, n° 48, 4 novembre 1380; n° 51, 5 novembre; n° 32, 6 novembre; n° 30, 12 novembre; n° 38, 16 novembre.

6. JJ. 118, n° 1 : « Nous avons fait mettre nostre seel, duquel nous usions avant ladiete regence, à ces presentes. » (Ibid., n° 3, 23, etc.)

7. JJ. 118, n° 1, 23.

8. Arch. nat., X^{1a} 1471, fol. 382 v°. (Cf. Dupuy, *Traité de la majorité de nos rois*, p. 83.)

9. Dupuy, *op. cit.* p. 83.

Au cours de la période désastreuse qui suivit le traité de Troyes (21 mai 1420), la régence a été successivement exercée par Henri V de Lancastre, au nom de Charles VI, et par son frère le duc de Bedford, oncle d'Henri VI, roi de France et d'Angleterre. Mais il est à remarquer qu'au milieu des brutalités de la conquête, les Anglais, dans la rédaction des actes, eurent dans une certaine mesure le respect des formes. Du 21 mai 1420 à la mort de Charles VI, tous les actes royaux furent au nom de ce prince; seulement, un certain nombre portent comme annexe une formule semblable ou analogue à celle-ci : « Par le roy, à la relacion du conseil tenu par le roy d'Angleterre, héritier et régent de France; » et cet héritier du trône, ce régent imposé par la force, nomme ceux qui l'entourent, les ducs de Clarence, de Bedford, d'Exeter, le duc de Bourgogne Philippe le Bon, et d'autres encore. Le malheureux Charles VI, quand il accorde, avec de tristes et cruelles restrictions, des lettres de rémission à ses fidèles sujets, coupables d'avoir défendu contre les Anglais Montereau-faut-Yonne et Melun, déclare agir « par l'avis et deliberacion de nostre tres chier et tres amé filz le roy d'Angleterre, héritier et regent de France. » On voit jouer cette lamentable comédie, au nom d'un roi fou, à moitié dépossédé et tout à fait irresponsable, par le pire ennemi du royaume, dans un grand nombre d'actes, dont le plus ancien est du 29 mai 1420 et le plus récent de juillet 1422¹. Cependant, beaucoup de lettres patentes et autres documents royaux, jusqu'à la mort d'Henri V, survenue le 31 août 1422, ne portent aucune mention du vainqueur d'Azincourt.

Henri VI de Lancastre, fils d'Henri V et de Catherine de France, né le 6 décembre 1421, reconnu héritier du royaume, soi-disant roi de France, est entré dans sa quatorzième année le 6 décembre 1434. Jusqu'à cette date, les actes émanés de lui ont été très souvent souscrits par son oncle le duc de Bedford, régent de France, qui ne les a jamais rendus en son nom. Nous le voyons nommé en bas des pièces, un grand nombre de fois, du 1^{er} décembre 1422 au 4 décembre 1434 : « Ainsi signé : Par le

1. Arch. nat., reg. JJ. 171, fol. 109 r° à 110 r°, Troyes, 29 mai 1420. — Ibid., fol. 127 v°-128 r°, Bray-sur-Seine, 1^{er} juin 1420. — Ibid., n° 175, fol. 104 v° : « en l'armée devant Montereau, » 1^{er} juillet 1420. — Id., n° 196. — Ibid., n° 178 : « en nostre ost devant Meleun, » août 1420, etc. — JJ. 172, n° 100, Paris, 5 juin 1422. — JJ. 172, n° 121, au Bois de Vincennes, juillet 1422.

roy, à la relation de monseigneur le régent le royaume de France, duc de Bedford¹. »

Sous les seconds Valois et les Bourbons, les règles relatives à la rédaction des actes en temps de régence paraissent avoir été observées avec une constante régularité. Louise de Savoie, mère de François I^{er}, régente à deux reprises, et Catherine de Médicis, régente à l'avènement d'Henri III, ont mis leurs noms en tête d'un certain nombre de pièces, parce que les rois, leurs fils, étaient hors de France, tandis que Marie de Médicis, Anne d'Autriche et Philippe d'Orléans, ayant toujours à côté d'eux les rois au nom desquels ils gouvernaient, ont occupé une place plus modeste dans les actes rendus au nom de Louis XIII, de Louis XIV et de Louis XV.

Chargée d'exercer la régence en 1515, lorsque François I^{er} fit dans le nord de l'Italie sa première campagne, la reine mère Louise de Savoie se nomma en tête de certains actes : « Loyse, mère du roy, duchesse d'Angoulesme et d'Anjou, régente en France. » Son nom se retrouve à gauche sur le repli : « Par madame la duchesse d'Angoulesme et d'Anjou, régente en France. » La pièce à laquelle nous empruntons ces formules, et qui est datée de septembre 1515², n'est pas un document d'intérêt privé, mais bien un acte de l'autorité royale, scellé en cire verte et sur lacs de soie³. C'est encore la régente qui, en son nom, annonce au Parlement de Paris, le 21 décembre 1515, que le roi vient de se rencontrer à Bologne avec le pape, le 11 du même mois⁴.

Au milieu de sa première guerre contre Charles-Quint, François I^{er} confia pour la seconde fois à sa mère le gouvernement du royaume⁵; pendant qu'il faisait campagne en Provence, en Italie et durant la captivité qu'il subit après sa défaite de Pavie,

1. Arch. nat., registre JJ. 172, n° 178, 1^{er} décembre 1422. — Ibid., n° 179 et 185, décembre 1422. — Ibid., n° 199, 9 janvier 1423. — Ibid., n° 187 et 198, janvier 1423. — Ibid., n° 553, mars 1423, etc. — Ibid., n° 377, Rouen, 16 novembre 1434. — Ibid., n° 378, fol. 137 v°, Rouen, 4 décembre 1434.

2. Arch. nat., S. 3697, n° 1, Amboise, septembre 1515.

3. Décrit par M. Douët-d'Arcq, *la Collection des empreintes, etc.*, t. I, n° 170.

4. Arch. nat., X^{1a} 9322, au Pont-Saint-Esprit, 21 décembre 1515.

5. Louise de Savoie devint régente, pour la seconde fois, en vertu de lettres du 11 août 1523; elle conserva ses pouvoirs, même après novembre 1525, époque à laquelle François I^{er} ordonna que son fils le dauphin François fût réputé roi et sacré.

une grande partie des documents officiels continua d'être rédigée en son nom; cependant, Louise de Savoie donna, comme régente, un grand nombre de lettres, en tête desquelles elle figure : « Loïse, mère du roy, duchesse d'Angoulmois et d'Anjou, comtesse du Maine et de Gien. » Plusieurs pièces originales, conservées au Trésor des chartes, sont ainsi libellées et portent à leur partie inférieure la formule d'usage : « Par Madame, régente en France » (22 novembre 1525, janvier et février 1526)¹, et à cette catégorie se rattachent un assez grand nombre de lettres de rémission en français et de lettres portant légitimation, en latin, conservées dans les registres du Trésor². Pour des motifs qui nous échappent, des lettres de teneur analogue, et fort nombreuses, furent, pendant cette même période, expédiées au nom du roi; il ne semble donc pas que Louise de Savoie se soit réservée la promulgation de certaines catégories d'actes à l'exclusion des autres.

La régence de Catherine de Médicis, entre la mort de Charles IX et le retour d'Henri III, qui était alors en Pologne, fut de plus courte durée; l'action personnelle de Catherine est pourtant attestée, non seulement par les actes en vertu desquels le pouvoir souverain lui fut délégué, mais par un mandement original du 13 juin 1574, en tête duquel elle est seule nommée, et qu'elle a signé de sa main³.

Au contraire, après la mort d'Henri IV, c'est toujours Louis XIII qui prend la parole en tête des lettres patentes et des autres actes royaux; seulement, l'autorité qu'exerçait alors la reine mère, Marie de Médicis, est attestée par lui dans une formule dont les termes ont peu varié : « Par l'avis de la royne régente, nostre très honorée dame et mère⁴. » Il n'y a pas d'ex-

1. Arch. nat., K. 83, n° 7. Saint-Just-sur-Lyon, 22 novembre 1525. — Ibid., n° 9, 10, 11 et 12, 26 et 29 janvier, 14 et 17 février 1526.

2. JJ. 237, fol. 19 r°, n° 125, novembre 1524. — Ibid., fol. 24 r°, novembre 1524, lettres de légitimation, en latin; Id., JJ. 237, pièce 189, février 1524-1525. Le registre JJ. 239 contient beaucoup de lettres rendues au nom de Louise de Savoie, fol. 2 v°, n° 9, etc., pour des dates variant entre mars et décembre 1525.

3. Arch. nat., K. 99, n° 1 : « Caterine, par la grâce de Dieu royne regente, mère du roy, aux seneschaulx de Poictou, etc. » 13 juin 1574. Signature autographe : « Caterine, » et mention : « Par la royne regente, mère du roy, estant au conseil. De Neufville. »

4. Arch. nat., K. 109, n° 3, 4, 7², 24², 29¹, 6 juillet 1610, septembre 1610,

ceptions à cette règle, car les lettres rendues à cette époque au nom de Marie de Médicis ne sont pas des actes royaux. Il peut lui arriver de figurer, en se disant reine régente de France et de Navarre, en tête d'un ordre de paiement, mais cet ordre s'applique à des sommes qui lui appartiennent en propre; ce n'est plus des intérêts publics, mais de ses affaires privées qu'il est question¹. C'est comme mère de Louis XIII et comme tutrice, non comme régente, qu'elle confère au duc de Mayenne les pleins pouvoirs nécessaires pour négocier le mariage du jeune roi : « Marie, par la grâce de Dieu royne de France et de Navarre, mère et tutrice du roy et régente desdits royaumes². »

Anne d'Autriche a toujours agi de même pendant la minorité de Louis XIV; elle a laissé son fils se nommer en tête de tous les actes pour ne figurer qu'à une place secondaire. Comme naguère Louis XIII pour Marie de Médicis, Louis XIV se borne à déclarer qu'il a pris l'avis de sa mère; seulement, la présence et l'approbation de la régente sont attestées, au bas de l'acte, par la formule d'usage³. La même observation s'applique aux actes de Louis XV, mineur, tous rendus en son nom, mais au cours desquels il déclare toujours avoir pris l'avis de son très cher et très aimé oncle le duc d'Orléans, régent⁴.

L'emploi du titre de régent n'était donc pas réglé par la fantaisie de ceux qui le portaient, et il semble qu'à cet égard l'examen des actes souverains nous amène aux constatations suivantes :

1° Le titre de régent n'apparaît jamais dans les documents avant 1316, date à laquelle Philippe le Long reçut par délégation l'autorité royale; mais, afin de se conformer à l'usage et

janvier 1611, janvier 1613, 26 mai 1614. Lettres closes du roi, mentionnant l'avis de la reine régente, K. 109, n° 14, 23 novembre 1611, et *alias*.

1. K. 109, n° 17² *bis* : « Marie, par la grâce de Dieu royne regente de France et de Navarre, à nostre amé et feal conseiller et tresorier general de nostre maison et finances messire Florent d'Argouges. » Ordre de payer une somme de 18,000 livres au sieur d'Allichi sur des deniers dont le feu roi avait fait don à la reine. Signé : « Marie. » — En bas, à gauche : « Par la royne, Phelipaux. »

2. Arch. nat., K. 1634, 19 juillet 1612. Signé : « Marie, » et contresigné : « Phelypaux, » et scellé en cire rouge. Voy. aussi, K. 109, n° 21², la copie d'un acte en espagnol, portant pouvoirs donnés par Marie de Médicis pour le mariage de Louis XIII : « Maria, por la gracia de Dios reyna de Francia y de Navarra, madre y tutora del rey y regente de los dichos reynos. »

3. Voy., entre autres, aux Arch. nat., les cartons K. 117^a et 117^b.

4. Voy., entre autres, aux Arch. nat., K. 136, n° 6¹, K. 137, n° 2 *bis*, K. 139^a.

pour être compris, on doit continuer à l'employer pour désigner Suger, Adèle de Champagne, Blanche de Castille et les autres personnes auxquelles le pouvoir a été confié, sous les Capétiens directs, pendant l'absence ou la minorité des rois.

2^o Mathieu de Vendôme et Simon de Nesle, chargés de gouverner la France en 1270 et 1285, se sont appelés lieutenants du roi.

3^o Le titre de régent ou de régente, avec le sens que nous lui donnons d'ordinaire, a été constamment porté dans les documents officiels, par ceux qui gouvernaient au lieu du roi, depuis la régence de Philippe le Long (1316). Mais les régents ne se sont pas toujours nommés en tête des pièces, et, sous ce rapport, on peut arriver à reconnaître l'existence de règles généralement observées.

Quand il n'y avait pas de roi, ou quand le roi était en dehors du royaume, en cas de guerre étrangère ou de captivité, le régent plaçait son nom en tête des actes. Philippe le Long, Philippe de Valois, le dauphin Charles ont ainsi rendu en leur nom tous les actes royaux; d'autres, comme Louise de Savoie et Catherine de Médicis, tout en se nommant en tête de certaines pièces, en ont promulgué un grand nombre au nom du roi.

Quand le roi était présent dans le royaume, quel que fût son âge ou son état de santé, c'était lui qui se nommait le premier, mais le régent apparaissait au cours de l'acte, comme ayant dirigé par son avis la volonté royale. Tel est le cas de Henri V, du duc de Bedford, de Marie de Médicis, d'Anne d'Autriche et de Philippe d'Orléans.

Si cette règle existait déjà sous Charles VI, en 1380, il faut admettre que le régent Louis, duc d'Anjou, ne l'a pas observée.

Élie BERGER.

NOTICE

SUR

LE REGISTRE DE PIERRE D'ÉTAMPES

I.

Pierre d'Étampes, garde du Trésor des chartes de 1307 à 1324, est le mieux connu des clercs qui exercèrent ces fonctions avant Gérard de Montaigu. Plusieurs travaux de genres divers nous ont conservé la trace de son activité, mais le plus considérable est celui que l'on a appelé jusqu'ici son répertoire ou son inventaire; les Archives nationales en conservent plusieurs manuscrits dont il est nécessaire de donner avant tout la description.

JJ 1¹. Registre de Pierre d'Étampes, 1318.

Parchemin, 252 feuillets, 348 × 252 millimètres. Cf. Bordier, *Archives de la France*, p. 152, et Teulet, *Layettes du Trésor des chartes*, tome I, notice préliminaire, p. viii. — Ce registre a reçu postérieurement à Pierre d'Étampes un foliotage continu en chiffres romains; mais, avant l'époque de ce foliotage, il avait déjà subi des remaniements. En effet, les cahiers dont il se compose, généralement formés de 8 feuillets, portaient un numéro d'ordre inscrit dans l'angle supérieur droit du premier feuillet. Ils sont aujourd'hui numérotés de I à xxxiii; mais le cahier x, entre les feuillets lxxi et lxxii, n'existe pas; les numéros des cahiers v (feuillets xxxiii à xl), vi (feuillets xli à xlviii), xv (feuillets cv à cxii) et xvi (feuillets cxiii à cxx) sont corrigés, et ceux des onze derniers cahiers (feuillets viii^{xxvi} à xii^{xxxi}) ont été avancés de deux chiffres, par suite de la suppression des cahiers numérotés primitivement xxii et xxiii.

(Fol. 1.) Préface. Il existe plusieurs rédactions de cette préface; celle-ci a déjà été publiée par Dessales (*Mémoires présentés... à l'Académie des Inscriptions*, t. I, 1^{re} partie, p. 386) et par Teulet (*Layettes du Trésor des chartes*, t. I, notice préliminaire, p. xxvi, n° 2), mais avec quelques inexactitudes; elle a une telle importance pour l'histoire du Trésor des chartes que je ne crois pas inutile de la publier de nouveau :

In Illius nomine per quem regnant reges et dominantur principes orbis terre, Incarnationis ejusdem anno millesimo trecentesimo decimo octavo, regnante excellentissimo principe domino Philippo Dei gratia rege Francie illustri, etatis regis ejusdem anno vicesimo octavo, regni vero ipsius secundo, ad honorem regis predicti ac regni sui et rei profectum publice, compilatum et ordinatum est hoc registrum de mandato ipsius per me, Petrum de Stampis, ejusdem regis minimum clericum, scriptumque et extractum de originalibus registris que sunt in archivio litterarum et privilegiorum desuper thesaurum capelle regalis Parisiensis palatii existente.

Dividitur autem presens compilatio in septemdecim¹ partes :

Prima pars continet intitulationes seu rubricas omnium contentorum in veteriori registro², in cujus primo folio sic incipit prima scriptura : *Hec sunt feoda*; et sic scribitur in fine registri : *Episcopus Abricensis reddet C libras comiti Bolonie*. Et in eodem registro fit mentio de nominibus archiepiscopatum, episcopatum, abbatiarum, ducatum, comitatum, baroniarum, vassallorum, castellaniarum, militum et aliorum nobilium regni Francie et de certis redébantiis debitis ipsi regi³.

Secunda pars continet intitulationes seu rubricas eorum que scribuntur in registro cancellarie ad nudos asseres de quercu; quod quidem registrum sic incipit : *Ista tenebat comitissa Viromandensis*; et sic finit in penultima et ultima lineis : *De quolibet tertio singulis annis reddendo*.

Pars vero tertia comprehendit rubricas seu intitulationes contentorum in registro quod compilari fecit bone memorie Guerinus quondam Silvanectensis episcopus, quod sic incipit : *Hec est forma*;

1. *Corrigé d'une autre main en sexdecim.*

2. Ce registre et ceux qui seront mentionnés plus loin seront identifiés dans la description détaillée du registre de Pierre d'Étampes qui sera donnée tout à l'heure.

3. *En marge, on lit ces mots, inscrits de la main de Gérard de Montaigu : et est nonus liber quotatus.*

et sic terminatur : *Actum Gandavi anno Domini M^o CC^o XXVIII^o, mense aprilis.*

Quarta vero pars continet intitulationes seu rubricas eorum que scribuntur in registro veluto in cujus primo folio primitus scribitur : *Regnante domino nostro Ihesu Christo*; et sic terminatur : *quod sint quitte et absolute.*

In quinta autem dicte compilationis parte scribuntur intitulationes seu rubricae registri Senescalliarum quod sic incipit in rubro : *Hoc est registrum curie Francie*; et in nigro sic scribitur primo : *In nomine Domini*. Sic vero terminatur in nigro : *fecimus roborari*; et in rubro sic : *Carta Calucii*.

Sexta pars continet rubricas registri grossi veluti sic incipientis in prima linea primi folii : *Recognitio homagii*, et in secunda *de Montfaucon*; et sic finit in ultimo folio : *millesimo ducentesimo LXXV^o*.

In septima parte notantur rubricae contentorum in registro Johannis Caleli cujus initium tale est : *Incipit cursus*; finis autem continet ista verba : *In festo beate Marie Magdalene anno Domini millesimo CC^o octogesimo sexto*. Quod quidem registrum habuerat magister Michael de Bordaneto nec potuit recuperari tempore mortis sue¹.

Octava² pars continet que in registro tenui sign[at]o ad crucem scribuntur. Sic vero incipit in rubro : *Littere primi scrinii*; et sic finit : *pontificatus nostri anno primo*.

Nona³ pars comprehendit intitulationes litterarum super factis Francie, Navarre, Castelle, Anglie, Scotie, Norowie, Sibilie (*sic*), Alemannie, Arragonie, Majoricarum, Tunicii et Danorum regnorum et imperatorum Romanorum usque ad ista tempora confectarum.

In decima⁴ parte hujus operis scribuntur rubricae litterarum Montis Pessulani.

In undecima⁵ parte intitulantur rubricae litterarum Lugduni, tangentium comitatum Burgondie; que littere Burgondie ipsi domino regi, tunc comiti Pictaviensi et Burgondie, tradite fuerunt per dominum Philisium de mandato regis Ludovici, germani quondam et predecessoris dicti domini nunc regis.

1. La mention de celle septième partie a été postérieurement biffée de la même main qui avait corrigé plus haut septemdecim en sexdecim, et qui a inscrit ici le mot vacat en interligne.

2. Corrigé de la même main en septima.

3. Corrigé de la même main en octava.

4. Corrigé de la même main en nona.

5. Corrigé de la même main en decima.

Duodecima¹ pars continet rubricas litterarum et instrumentorum de facto comitatus Flandrie.

Tertia decima² pars libri continet intitulationes litterarum apostolicarum et privilegiorum domino regi a Sede Apostolica concessorum.

Quartadecima³ pars continet rubricas litterarum emptionum, acquisitionum, conventionum, permutationum, confederationum, associationum, pariagiorum, fidelitatum et aliorum communium litterarum que reperientur in armariolis regiis in scriniis consignatis.

In quintadecima⁴ parte continentur nomina summorum pontificum, nomina regum Francie et memorialia plurimorum notabilium.

In xvi^a⁵ parte notantur intitulationes litterarum de tempore domini G. de Nogareto a M^o CCC^o VII^o anno usque ad millesimum CCC^{mm} duodecesimum annum.

Pars decima septima⁶ et ultima dicti libri continet homagia, nonnullas ordinationes et diversa statuta facta tam super modo acqui- rendi in feodis, retrofeodis et alodiis dicti (*sic*) regis, tam super feodalibus tenementis quam latrociniis cuniculorum, juramentis consiliariorum, juramentis ballivorum et juramentis fidelitatis, nec- non et super pluribus aliis notabilibus, prout diligenter hujusmodi registrum perlecturis liquidius apparebit.

(Fol. II.) « *Prima pars libri. Registrum veterius.* » Dans l'angle supérieur droit se lit cette apostille ajoutée un demi-siècle plus tard de la main de Gérard de Montaigu : « In repertorio « meo intitulatur nonus liber et est coopertus de corio ad formas. » Table du cartulaire de Philippe-Auguste aujourd'hui conservé au Vatican (fonds Ottoboni 2796) et dont nous devons à M. Léopold Delisle une reproduction héliotypique; cette table commence en réalité au milieu du fol. 1 v^o. Les renvois sont faits, non aux numéros des pièces, mais aux folios du registre. Pour tous les autres registres, les renvois sont faits aux numéros des pièces.

(Fol. IX.) « *Registrum ad asseres de quercu. Pars secun- da.* » Dans l'angle supérieur droit se lit cette note de la main de Gérard de Montaigu : « In repertorio meo intitulatur septimus. » Table du registre JJ 7. Au fol. 21 v^o commence une série d'ex-

1. *Corrigé de la même main en undecima.*
2. *Corrigé de la même main en duodecima.*
3. *Corrigé de la même main en tertiadecima.*
4. *Corrigé de la même main en quartadecima.*
5. *Corrigé de la même main en xv^a.*
6. *Corrigé de la même main en sexta.*

traits du même registre : listes de feudataires, extrait des coutumes de Melun et de Corbeil, *Stabilimentum cruce signatorum*.

Le fol. xxxii est blanc.

(Fol. xxxiii.) « *Tercia pars* (d'une main postérieure). « *Registrum Guerini episcopi Silvanectensis*. » Dans l'angle supérieur gauche de la page suivante, Gérard de Montaigu a inscrit cette note : « *Istud registrum intitulator XXVI liber in « repertorio.* » Table du registre JJ 26.

Au fol. lxi, après la pièce cclxxxviii des *Communia*, on lit ceci :

Littere quorum quindecim intitulationes hic sequuntur non sunt scripte in dicto registro et ob hoc non sunt signate per numerum.

Plegii domini Johannis de Couci.

Deliberatio inqueste bosci domini Johannis de Rouvreyo.

Littere Guidonis Malivicini.

Nomina burgensium Narbonensium qui juraverunt fidelitatem domino regi, et forma juramenti.

Intitulatio triginta librarum Claromontensium annui redditus quas dominus rex habet apud Ryon in molendinis et domibus Roberti Gardesle.

Littere monialium Fontisebraudi de immunitate hominum suorum a pedagio.

Nomina plegiorum comitis Provincie erga dominum regem de viii^m marcharum.

Intitulatio emende quam Johannes filius comitis Suessionensis fecit quia cepit quendam hominem in domo Vallis Serene ubi postea recognovit se nullam advocatiam habere.

Item aliud juramentum civium Narbonensium.

Homagium Guillelmi Vilain de Caln., Mathey de Tornella et Johannis de Sancto Crispino.

Ea que comes Marchie recepit de terra episcopi Lemovicensis quando dominus rex saisivit regalia propter hoc quod episcopus nolebat ei facere fidelitatem.

Littere compromissionis super contentione que vertebatur inter.. abbatem et monachos Bonevallis ex una parte et Hugonem de Loevilla, militem, et suos ex altera.

Ea que Hugo de Loevilla habet in redditus apud Bonamvallem et circa.

Nomina et tituli cardinalium.

Littera Remondi de Mandacoto de hiis que dicit se tenere a domino rege in feodum.

Puis le numérotage reprend pour la dernière pièce du registre :

« CCLXXXIX. Cum omnibus precedentibus scriptis in isto registro est littera Ferrandi, comitis Flandrie et Hanonie, et Johanne, ejus uxoris, de scabinatu concesso Gandensibus, in folio penultimo. »

Suivent au fol. LXIII des extraits du même registre : « Item extraxi de eodem registro Guérini Silvanectensis feoda et servicia que secuntur. »

(Fol. LXXI.) « Preterea de quodam rotulo Camere Compotorum cujus signum est tale **8** et ejus superscriptio a parte exteriori talis est : *Milites et armigeri et alii qui debent servicium domino regi et venerunt in exercitu Fuxensi et confessi fuerunt per cedulas suas servicia, sicut scripta sunt in rotulo isto*, extraxi ego, Petrus de Stampis predictus, notabilia que sequuntur. » Cette liste a été publiée dans les *Historiens de France*, t. XXIII, p. 767.

(Fol. III^{xx} v^o.) « In quodam rotulo de Camera Compotorum cujus signum est **5** inveni quod isti qui sequuntur debent servitium, et non declareat (*sic*) illud servicium, et submoniti fuerunt apud Chinon, ad crastinum octavarum Pasche, pro eundo super comitem Marchie anno Domini M^o CC^o XL^o secundo. » Publié dans les *Historiens de France*, t. XXIII, p. 726.

(Fol. III^{xx} II v^o.) « Item in quodam alio rotulo de Camera Compotorum cujus signum est **O**, inveni quod ista sunt servicia Normannie et isti sunt qui ea debent; et est titulus dicti rotuli talis : *Ista sunt servicia Normannie et isti debent scilicet...* » Publié dans les *Historiens de France*, t. XXIII, p. 729.

(Fol. III^{xx} III.) « In Epiphania, anno Domini M^o CC^o octogesimo quinto, dominus noster rex Philippus fuit coronatus. »

« Custodia abbacie Sancti Juliani Turonensis pertinet ad dapiferatum, sicut patet per litteras Reg. H. quondam dapiferi, cujus tenor est in ultimo folio libri registrarum cum asscribis, conglutinato cum assere libri. »

« Carta Johannis marescalli. — Inventa fuit in registro cum asscribis magistri R. de Marchia. » Suit le texte d'une charte

de Jean Clément, maréchal de France, datée de Soissons, 23 août 1223, publiée par le P. Anselme, t. VI, p. 62, d'après « une charte du Trésor du roi. »

« Qualiter puniuntur nobiles qui submoniti non sunt in exercitu Fuxensi. — In registro R. de Marchia, sine asseribus. » Ordonnance de septembre 1274 contre les réfractaires. (*Ordonnances*, t. XI, p. 351.)

(Fol. III^{xx} III^{vo}.) « Item in registro magistri N. de Carnoto sine asseribus piloso inventa fuerunt ista tria arresta que sequuntur. » (Voy. *Essai de restitution d'un volume des Olim*, par M. Léopold Delisle, publié à la suite du tome I des *Actes du Parlement de Paris* de E. Boutaric, p. 299.)

(Fol. III^{xx} III^{vo}.) « Item in quodam rotulo Camere Compotorum cujus signum est **3**, inveni quod anno Domini M^o CC^o XXX^o sexto isti qui sequuntur submoniti fuerunt ad tres septimanas Penthecostes apud Sanctum Germanum in Laya ad servitium. » (Publié dans les *Historiens de France*, t. XXIII, p. 725.)

(Fol. III^{xx} V^{vo}.) « Item in quodam libro cum asseribus cooperto corio viridi quem habui de magistro Petro la Reue, inveni scripta servicia et rubricas que sequuntur. »

« Hii subscripti tenentur facere domino.. regi Anglie et exercitus et homagia nostre terre Agenensis et pertinenciarum de ultra Garonniam. » Publié dans les *Historiens de France*, t. XXIII, p. 783.

(Fol. III^{xx} VII.) « *Quarta pars* (d'une main postérieure à Pierre d'Étampes). *Capitula hujus registri quod vocatur Registrum velutum.*

« *Secuntur ea que in alio registro quod incipit : Regnante domino nostro Jhesu Christo, et terminatur : Contractus navium Marsilie per duodecim lineas ante finem in folio ultimo, continentur.* »

Dans la marge de droite on lit cette note de Gérard de Montaigu : « Istud registrum velutum intitulatur liber XXXI in repertorio. »

La table qui suit est en effet celle du registre JJ 31 ; elle se termine au fol. VI^{xx} VI par cette mention : « Item contractus navium domini regis cum Venetis factus anno Domini M^o CC^o LX^o octavo prout sequitur in dicto Registro veluto cujus intitulaciones hic superius scripsi. »

(Fol. VI^{xx} VII^o.) « *Quinta pars libri* (d'une main postérieure à « Pierre d'Étampes). *Intitulaciones Registri Senescalliarum* « *quod sic incipit in rubro...* » Table du registre connu aussi sous le nom de *Registrum Curie* conservé à la Bibliothèque nationale sous le n° 9988 du fonds latin.

(Fol. VI^{xx} XVIII.) « *Sexta pars* (d'une main postérieure à « Pierre d'Étampes). *Registrum grossum velutum.* » Table du registre JJ 30^a.

(Fol. VII^{xx} IX.) « *Septima pars* (d'une main postérieure à « Pierre d'Étampes). *Registrum Johannis de Caleto.* » Sur ce registre aujourd'hui disparu, voy. Ch.-V. Langlois, *Formulaires de lettres*, dans les *Notices et extraits*, t. XXXV, 2^e partie, p. 794.

(Fol. VIII^{xx} I.) « *Octava pars* (d'une main postérieure à Pierre « d'Étampes). *Registrum tenue.* Rubrice eorum que continentur « in Registro tenui signato ad crucem. » Dans la marge de droite, Gérard de Montaigu a inscrit ces lignes : « *Litteras hic instituta-* « *tas invenio in principio quarti quaterni dicti Registri tenuis et* « *incipit dictus quaternus : Universis, etc.* » On ne trouve en effet ici que la table des pièces transcrites dans la seconde partie du registre JJ 34.

D'après la préface on devrait trouver ici la neuvième partie contenant les documents relatifs aux rapports de la France avec la Navarre, la Castille, l'Angleterre, l'Écosse, la Norwège, la Sicile, l'Allemagne, l'Aragon, Majorque, Tunis, le Danemark et les empereurs. Cette partie ne s'y trouve pas ; mais il est à remarquer que la huitième partie se termine, avec le xxii^e cahier du registre, au fol. VIII^{xx} III, et que le cahier suivant commençant au fol. VIII^{xx} VI était primitivement numéroté xxv, et que ce n'est que par suite d'une correction qu'il est aujourd'hui numéroté xxiii. On a donc supprimé ici deux cahiers. Je les ai retrouvés dans le registre JJ 2 (fol. 17 et 26), où ils portent encore dans l'angle supérieur droit les chiffres xxiii et xxiiii indiquant la place qu'ils avaient dû occuper dans JJ 1^a. On n'y voit, il est vrai, que les documents relatifs à l'Angleterre, à la Sicile, à l'Allemagne et à l'Aragon. C'est peut-être parce qu'elle était incomplète que le reviseur de JJ 1^a aura supprimé cette partie, malgré l'annonce qui en était faite dans la préface et qu'il a négligé de supprimer.

Il n'y a pas de folio VIII^{xx} v.

(Fol. viii^{xx} vi.) « *Nona pars Mon[ti]spessulani et Lugduni.* » Les mots *nona pars* et *et Lugduni* sont de la main postérieure dont nous avons déjà signalé diverses corrections.

« Hec sunt jura que dominus rex Francie habet et habere « debet in Montepessulano et ejus baronia. » Les documents compris sous ce titre ne sont plus seulement inventoriés comme dans les autres parties, mais presque tous transcrits d'après les originaux du Trésor des chartes. A la fin (fol. viii^{xx} xiiii^v), on trouve en outre l'indication de deux pièces contenues dans le *Registrum Senescalliarum* (auj. Bibl. nat., latin 9988).

On a vu que le reviseur avait annoncé que les documents relatifs à Lyon devaient figurer à la fin de cette partie; d'après la préface, ils auraient dû être inventoriés au commencement de la suivante. Les feuillets qui en contenaient la table ont disparu de JJ 1⁴, et je les ai retrouvés dans JJ 2, où ils sont numérotés 36 à 41.

Il n'y a pas de folio viii^{xx} xv.

(Fol. viii^{xx} xvi.) « *Decima pars* (écriture postérieure à Pierre « d'Étampes) *Burgundia.* Littere tangentes comitatum Burgundie domino Philippo regis Francie filio, tunc comiti Pictavensi « et Burgundie, nunc regi Francie, tradite, de mandato clare « memorie domini Ludovici Francie et Navarre regem, per « dominum Felisum. »

Cette table ne contient que les intitulés des pièces. A la fin, au fol. ix^{xx} ix, on a ajouté les intitulés de 42 pièces, allant de 1248 à 1332, ainsi intitulées : « Ultra predictas litteras invenientur in almariolis regiis littere que secuntur. »

Il n'y a pas de folio ix^{xx} xi.

(Fol. ix^{xx} xii.) « *Undecima pars libri. Flandria.* Littere « in negotio Flandrensi, » de la main du reviseur.

Cette partie ne comprend d'abord qu'une table des intitulés des pièces. Il y est indiqué que plusieurs des pièces inventoriées sont transcrites dans un « *Registrum mel.* » « Item transcriptum « littere ejusdem Baldoini de pace facta quondam inter dominum « Philippum regem Francorum et ipsum anno M^o C^o nonagesimo « nono. — Scripta in registro mel, folio clviij » (fol. iii^{xx} xii). Il ne s'agit pas ici du *Registrum velutum* qui est également mentionné et qui ne contient aucune des pièces transcrites dans le registre *mel.* dont les folios sont indiqués. Les vingt-quatre documents que Pierre d'Étampes déclare être copiés dans ce registre inconnu sont compris entre 1199 et 1254.

Le registre se termine après cette partie, bien que la préface en indique encore cinq autres.

Avant Gérard de Montaigu, il portait le n° xi et était recouvert de vieux cuir blanc sans ais¹. Gérard lui laissa d'abord ce numéro qu'il changea ensuite en viii, puis en ix², avant de donner à ce volume la place qu'il occupe à la tête des registres du Trésor des chartes³.

Lorsque Joly de Fleury fit renfermer les registres dans quatre-vingt-trois portefeuilles contenant chacun « autant de registres qu'il était possible d'y en mettre, suivant leur épaisseur⁴, » il fut placé dans le quatrième. C'est là que le trouvèrent les membres du bureau du triage des titres chargés du récolement de frimaire an vi⁵.

JJ 1⁴. Préface et trois premières parties du registre de Pierre d'Étampes, 1318.

Parchemin, 51 feuillets, 335 × 235 millimètres. Cf. Bordier, *Archives de la France*, p. 165.

Cet exemplaire appartient à une rédaction postérieure à celle de JJ 1¹. En effet, la préface, qui porte toujours la date de 1318, a subi toutes les corrections qui ne sont qu'indiquées d'une autre main dans le premier registre; elle n'annonce plus en effet que seize parties et ne contient aucune mention du recueil de Jean de Caux, dont la table formait la vii^e partie de la rédaction précédente.

Pour le reste, il est généralement conforme à celui qui a été décrit plus haut sous la cote JJ 1¹; comme celui-ci, il contient, à la suite des tables, des extraits des registres. Cependant, après le folio 37, on a omis la partie des tables du *Registrum Guarini* copiée aux fol. xxxii v° à lxii v° de JJ 1¹. — Au fol. 38, on a répété, sans doute par mégarde, les dernières lignes de la table du *Registrum veterius* déjà copiées au fol. 10, avant de transcrire des extraits du *Registrum Guarini* conformes à ceux qui se trouvent aux fol. lxiii à lxx de JJ 1¹. Enfin, à partir du

1. JJ 1²¹, fol. 7.

2. JJ 1⁶, fol. 19, en marge.

3. JJ 1¹⁵, fol. 34.

4. Bonamy, *Mémoire sur le Trésor des chartes*, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, XXX, p. 724.

5. J 1165, n° 58, fol. 16 v°.

fol. 46, ces extraits sont tout différents et le registre est interrompu au bas du fol. 51 v°, après la répétition peu explicable de quelques intitulés du *Registrum ad nudos asseres de quercu* déjà transcrits au bas du fol. 18 v°.

Au verso de l'ancienne couverture qui forme aujourd'hui le fol. 1 se trouve cette note de Gérard de Montaigu : « Istud « registrum seu repertorium est inutile et habundat nec est perfectum, sed est idem cum primo registro magistri Petri de « Stampis nec plus nec minus in principio; sed illud repertorium « sive registrum est totum perfectum, licet quoad hoc sit inutile, « quare omnia sunt postmodum transposita et mutata. »

Je n'ai pu parvenir à identifier d'une manière certaine le présent registre avec aucun des inventaires décrits par Gérard de Montaigu. Cédé en 1836 par le comte Joly de Fleury à la Bibliothèque royale, il y a successivement porté les cotes *Supplément latin 1085* et *latin 9815*, avant d'entrer aux Archives par l'échange de 1862.

JJ 1⁵. Fragment du registre de Pierre d'Étampes,
vers 1318.

Parchemin, 37 feuillets, 310 × 210 millimètres. Cf. Bordier, *Archives de la France*, p. 169.

Ce fragment, auquel manque la préface, ne contient que les tables du *Registrum veterius*, du *Registrum ad nudos asseres de quercu*, et les cinq premières parties du *Registrum Guarini*.

Sur l'ancienne couverture, formant aujourd'hui le fol. 1, on lit cette note de Gérard de Montaigu : « Istud repertorium est inutile nec est perfectum et totum est melius in libro xxxii cooper- « tum (*sic*) de rubro et in libro xxxiii sibi simili in quibus poteris « videre melius et brevius absque remissione alibi facienda. » Les registres en question, qu'il ne faut pas confondre avec les registres xxxii et xxxiii des registres appelés par Gérard *libri utiles*, sont mentionnés sous ces chiffres parmi les *libri aliquatiter inutiles*. (JJ 1²⁴, fol. 50 v°.)

Cédé en 1836 par le comte Joly de Fleury à la Bibliothèque royale, ce volume y a successivement porté les cotes *Supplément latin 1086* et *latin 9816*. Il est entré aux Archives par l'échange de 1862.

JJ 1¹³. Recueil factice de fragments d'inventaires du Trésor des chartes, XIV^e siècle.

Parchemin. Divers formats. Écritures différentes ; 11 feuillets montés sur onglets. Mentionné Bordier, *Archives de la France*, p. 172.

(Fol. 1 à 9.) 345 × 242 millimètres. Bien que les dimensions en soient un peu plus petites, sans doute à cause de la rognure, ces feuillets proviennent certainement du registre JJ 1¹ ; ils ont le même aspect, le même nombre de lignes, le même système de réglure et de marges et doivent avoir appartenu à la XIV^e partie ; ils sont, malheureusement, dépareillés.

Le fol. 1 contient une liste de pièces ainsi intitulées : *Inventarium litterarum que sunt in magna archa Thesauri*.

L'ordre des feuillets suivants paraît devoir être ainsi restitué : 3, 4, 5, 6, 2. Les pièces qui y sont mentionnées rentrent dans les catégories énumérées au début du sommaire de la XIV^e partie du registre de Pierre d'Étampes : *Acquisiciones, convenciones, permutaciones, confederaciones, asociaciones*, et s'y succèdent dans l'ordre où elles sont énumérées.

Les autres feuillets sont dépareillés, mais sont tous copiés sur JJ 1¹², qui, ainsi qu'on le verra plus tard, fut l'une des sources principales du registre de Pierre d'Étampes. Les fol. 7, 8 et 9 sont respectivement copiés sur les fol. 33, 48 et 45 v^o de JJ 1¹².

(Fol. 10.) 310 × 215 millimètres. Ce feuillet est de la main de Gérard de Montaigu. Il porte des remarques semblables, et parfois même identiques, à celles que l'on voit inscrites aux fol. 52 à 57 de JJ 1²⁴ et dont Bordier a publié une traduction. (*Archives de la France*, p. 137-139.)

(Fol. 11.) 185 × 152 millimètres. Liste des dates d'avènement et nombre des années de règne des rois de France depuis saint Louis jusqu'à Charles V dont le nombre des années de règne n'est pas indiqué. Cette liste a été plus tard continuée jusqu'à Louis XI.

Ce recueil, entré en 1836 à la Bibliothèque du roi par la cession qu'en fit le comte Joly de Fleury, porta successivement les cotes *Supplément latin 1103* et *latin 9822*, et parvint aux Archives lors de l'échange de 1862.

JJ 2. Recueil factice d'inventaires du Trésor des chartes et d'extraits du même Trésor concernant Lyon et l'abbaye de Poissy, XIII^e-XIV^e siècle.

Parchemin, 48 feuillets, 345 × 250 millimètres, plus l'ancienne couverture formant feuillet de garde. Cf. Bordier, *Archives de la France*, p. 153; Teulet, *Layettes du Trésor des chartes*, notice préliminaire, p. ix, col. 2.

Ce registre se compose de plusieurs fragments d'époques différentes, dont quelques-uns doivent être attribués à Pierre d'Étampes. Ils étaient déjà réunis à l'époque où Gérard de Montaigu lui a donné, dans son inventaire des registres du Trésor des chartes, le n° II, ainsi que le prouve l'analyse sommaire qu'il a inscrit sur l'ancienne couverture servant aujourd'hui de feuillet de garde : « II continet quoddam repertorium cartarum et litterarum hujus Thesauri, quod est penitus inutile; aliquas litteras de facto Lugdunensi, cartas tangentes monasterium Pissiaci, homagium regis Aragonum pro Montepessulano et plures alias fidelitates et homagia. »

(Fol. 1.) « Rubrice litterarum repositarum Parisius in alma-riis domini regis. » Cet inventaire à deux colonnes, d'une écriture du XIII^e siècle, n'est pas complet; on en trouve la suite aux fol. 212 à 216 du registre JJ 30^a. Les pièces qui y sont mentionnées ont été transcrites dans le même ordre dans le registre JJ 31. Il est donc contemporain de saint Louis.

(Fol. 17.) Écriture du XIV^e siècle, lignes longues. Cahiers xxiii et xxiiii du registre JJ 1^a. (Voy. p. 433 la description de ce registre.) Ces cahiers, contenant l'inventaire de documents relatifs à l'Angleterre, l'Allemagne, la Sicile et l'Aragon*, appartenaient à la IX^e partie primitive du registre de Pierre d'Étampes.

(Fol. 31.) Autre écriture. Accord conclu le 4 avril 1320 entre Philippe le Long et l'archevêque de Lyon.

(Fol. 36.) De la même écriture que les fol. 17 à 30. Inventaire des *Littere super facto Lugdunensi*. Ces feuillets, qui forment un fragment du registre de Pierre d'Étampes, appartiennent à la XI^e partie de JJ 1^a, si l'on s'en rapporte à la préface, ou à la IX^e partie, si l'on se conforme au système du reviseur de ce registre. Voy. plus haut, p. 434.

(Fol. 42.) Nouvelle écriture. Texte de neuf pièces relatives à

l'abbaye de Saint-Louis de Poissy appartenant aux années 1304 et 1305.

(Fol. 48.) Brouillon, probablement autographe, de la préface du registre de Pierre d'Étampes. Cette rédaction, antérieure à celle de JJ 1⁴, annonce aussi 17 parties; mais, outre que l'ordre de ces parties est un peu différent, les lettres de Montpellier, de Lyon et du comté de Bourgogne sont groupées dans une seule partie, et la ix^e partie, comprenant les registres de la chancellerie royale rédigés de 1303 à 1307, ne se retrouve plus dans JJ 1⁴. Elle a été publiée par Teulet, *Layettes du Trésor des chartes*, notice préliminaire, p. xxvi, col. 2, n° 3.

Quant à l'hommage du roi d'Aragon pour Montpellier et aux autres hommages mentionnés par Gérard de Montaigu, ils ont aujourd'hui disparu.

Ce registre était coté xxxi dans le classement antérieur à Gérard de Montaigu, qui le fait figurer à ce rang dans son état récapitulatif; il était alors couvert de parchemin blanc (JJ 1²⁴, fol. 8, et JJ 1⁶, fol. 20). Après la séparation des *libri inutiles*, il porta le n° xiii (JJ 1²⁶, fol. 2 v°, et JJ 1²⁴, fol. 37 v°) et reçut le n° ii dans le classement définitif (JJ 1⁴⁵, fol. 34 r°).

L'*État sommaire* des Archives nationales mentionne encore sous la cote JJ 1² un volume qui a, jusqu'ici, été considéré comme un exemplaire du registre de Pierre d'Étampes; mais ce volume, qui contient, il est vrai, les tables des registres formant les huit premières parties du recueil en question, me paraît plutôt se rattacher à des travaux préliminaires sur lesquels je reviendrai tout à l'heure.

II.

L'auteur a exposé lui-même le plan de son travail, mais l'examen des trois textes de sa préface montre que ce plan a passé par autant de phases, lesquelles ont dû se succéder durant le cours de la même année 1318, dont on trouve la mention dans chacun d'eux.

Dans la première forme (JJ 2, fol. 48), les 17 parties pouvaient se diviser en deux groupes: le premier (parties i à x) comprenant les tables des registres, le second (parties xi à xvii) les sommaires de pièces contenues dans les layettes.

Dans la seconde (JJ 1⁴, fol. 1), le nombre des parties était encore de 17, bien que la ix^e, contenant les rubriques des registres

rédigés au temps du chancelier Étienne, archidiacre de Bruges, eût été supprimée, mais la xii^e avait été dédoublée. Quant à la x^e (registres du temps de Guillaume de Nogaret), elle était devenue la xvi^e.

La troisième (JJ 1¹, fol. 2) était identique à la seconde, sauf la suppression des rubriques du registre de Jean de Caux, ce qui réduisait à 16 le nombre des parties¹.

Je ne sais si le plan exposé dans la préface fut jamais entièrement réalisé; le plus développé des manuscrits est mutilé et je n'ai retrouvé aucun fragment des parties postérieures à la xiiii^e. D'ailleurs, même sous sa forme la plus complète, le recueil n'aurait jamais embrassé toutes les matières des archives confiées à la garde de Pierre d'Étampes. N'avons-nous pas vu tout à l'heure que les tables des registres de l'archidiacre de Bruges, ix^e partie de la première rédaction, avaient été omises dès la seconde rédaction? Nous en trouvons ailleurs une autre preuve. Deux ans après son œuvre principale, Pierre d'Étampes dressait une liste de 65 intitulés de layettes², qui ne comprenait pas elle-même la totalité des layettes du Trésor : sur ces 65 intitulés, il n'y en a que 13 qui soient représentés dans le recueil.

Tel qu'il nous est parvenu dans JJ 1¹, le registre de Pierre d'Étampes n'a pas été exécuté directement d'après les volumes ou les documents dont il contient la table. Il est la réunion de certains travaux antérieurs dont plusieurs doivent, sans doute, être attribués au garde des chartes, ou, tout au moins, avoir été entrepris sous sa direction. Nous allons les étudier en recherchant quelles furent les sources de chacune des parties.

Malgré certaines différences, telles que l'intercalation de documents copiés intégralement à la suite des tables des registres *ad nudos asseres de quercu* et *Guarini*, ou l'addition d'extraits de pièces d'autres provenances entre la iii^e et iv^e partie, il est certain que les huit premières parties sont la pure et simple reproduction d'une table des registres, aujourd'hui cotée JJ 1², que les membres du Bureau du Triage ont considérée comme l'original de JJ 1¹ et qu'ils avaient placée comme telle au premier rang de la série des inventaires³. Il n'est pas difficile d'en trouver des

1. Quant au fragment contenu dans JJ 1⁵, il manque de préface et il est trop court pour que l'on sache à quelle rédaction le rattacher.

2. Teulet, *Layettes du Trésor des chartes*, I, notice préliminaire, p. xxvii.

3. J 1165, n° 58, fol. 16 v°.

preuves évidentes : dans JJ 1², au fol. 18, en regard de l'article *Nomina regum Francorum et imperatorum*, on avait ajouté le mot *scribantur*, que le copiste a maladroitement répété dans JJ 1⁴. D'autres annotations marginales, inscrites d'une autre main que le corps de l'ouvrage au fol. 28 v^o de JJ 1², ont été répétées de même au fol. XLIII v^o de JJ 1⁴ ; on pourrait multiplier ces exemples.

Et ici que l'on me permette une digression. Parmi ces annotations de JJ 1² reproduites dans JJ 1⁴, il en est une qui revient fréquemment : *Scribitur* ou *Scriptum in fine libri*. Or, le livre qui contenait ces pièces transcrites à la suite des tables des registres n'est pas JJ 1² lui-même, puisqu'on n'y trouve le texte intégral d'aucun document ; ne serait-ce pas plutôt un volume sur lequel il aurait lui-même été copié ? D'autres arguments me portent à le croire ; on a vu que dans la table du *Registrum Guarini* (voy. plus haut, p. 430), on trouvait la mention de quinze pièces qui, paraît-il, n'étaient pas écrites dans le registre. Cette mention existait déjà dans JJ 1². Dans ce même registre, au fol. 54, on voit, dans la table des *littere abbatum* du *Registrum velutum* (JJ 31), qui comprend cxxvii intitulés, cette note inscrite en regard du ciii^o : *Nulle sequentium scribuntur in isto registro*. En effet, les *littere abbatum* s'arrêtent ici, au milieu d'une page, dans JJ 31. Où donc le rédacteur de JJ 1² aurait-il pris l'indication des vingt-quatre lettres qui suivent ou celle des quinze lettres du *Registrum Guarini*, si ce n'est dans une table des registres plus ancienne dont JJ 1² ne serait que la copie ?

Or, dans l'inventaire même de Pierre d'Étampes, au fol. III^{xx} III de JJ 1⁴, nous trouvons la mention d'une charte : *cujus tenor est in ultimo folio libri registorum cum asseribus conglutinato cum assere libri*. Ce *liber registorum* ne serait-il pas l'original en question que Pierre désignait ainsi pour le distinguer de sa copie JJ 1², laquelle était certainement *sine asseribus*, comme le prouve son ancienne couverture en parchemin, aujourd'hui réduite à l'état de feuillet de garde ? Le *liber registorum* a dû disparaître de bonne heure et je serais assez tenté de lui appliquer l'article qui occupe le deuxième rang dans un relevé des déficits du Trésor écrit vers 1350 : « Item alius liber » a tergo cujus scribitur *Registrum* continens rubricas plurium » aliorum registorum¹. »

Entre la III^e et la IV^e partie de son recueil, Pierre d'Étampes a

1. J 1167, n^o 6.

inséré des relevés d'hommages et de services féodaux tirés du dernier registre décrit, celui de Guérin, puis des relevés analogues tirés de documents n'appartenant pas au Trésor, tels que des rôles de la Chambre des comptes, enfin quelques copies de pièces provenant de certains registres autres que ceux qu'il a décrits. Relevés et copies n'ont pas été faits, comme on pourrait le croire, sur les originaux; les feuillets LXIII à III^{xx} VI de JJ 1¹, qui les contiennent, sont la reproduction d'un mince registre conservé à la Bibliothèque nationale, sous le n° 10932 du fonds latin, et attribué par les éditeurs du t. XXIII des *Historiens de France* (p. 724) à un certain clerc appelé *Felisius*. Celui-ci a bien écrit sur le fol. 1 la mention du prêt de deux documents du Trésor des chartes, mais le corps du volume est d'une autre écriture, et, dans son *Inventaire des manuscrits latins*, M. Léopold Delisle l'a restitué avec beaucoup de vraisemblance à Pierre d'Étampes sous la direction de qui il a probablement été fait avant d'être inséré dans son recueil. Je crois, en tout cas, reconnaître la main du garde du Trésor dans les mots *Non scribatur usque hic* (fol. 29 r° et v°) servant à limiter un passage relatif aux circonscriptions ecclésiastiques et civiles de la France, passage qui ne devait pas être transcrit dans JJ 1¹.

Le *Felisius*, dont il vient d'être question, était un secrétaire du roi dont on peut retrouver le véritable nom; il s'appelait Félix Coulon et était chantre de Saint-Rieul de Senlis². Il n'y aurait rien eu d'étonnant à ce qu'il fût l'auteur du ms. latin 10932, car c'est à lui que doit être attribué un autre recueil, qui fut lui aussi l'une des sources du registre de Pierre d'Étampes. Dans ce recueil, conservé aux Archives sous la cote JJ 1¹², Félix Coulon se nomme deux fois (fol. 53 et 65 v°). Je vais en donner la des-

1. L'N majuscule très caractéristique de *Non scribatur* se retrouve, en effet, au dernier feuillet de JJ² (lignes 00, dans le brouillon de préface. — J'ai pu me convaincre que le ms. latin 10932 devait être le registre XVII du Trésor des chartes que les commissaires du triage des titres n'avaient pu retrouver lors du récolement de l'année au VI. Dans ses premiers classements, Gérard de Montaigu lui avait donné le XLII^e rang et le décrivait ainsi dans JJ 1²¹ : « XLII^{us} tenuis sine assensibus coopertus de pergamenno albo signatus XLII^{us} con- » tinet feuda et servicia regi debita. » L'épithète *tenuis* convient fort bien à un registre de 34 feuillets. De plus, j'avais relevé, dans l'inventaire dit de 1420, une quinzaine d'extraits du registre XVII qui se retrouvent tous dans le ms. latin 10932.

2. J 1166, n° 5.

cription en même temps que j'indiquerai les emprunts qui y ont été faits par Pierre d'Étampes.

JJ 1¹². Inventaires divers de pièces du Trésor des chartes.

Parchemin, 93 feuillets, 298×215 millimètres. Cf. Bordier, *Archives de la France*, p. 134 et 170.

Ces inventaires ont pour la plupart été reproduits dans le registre de Pierre d'Étampes; c'est sans doute ce qui avait amené Bordier à les attribuer à ce garde du Trésor; mais les mentions que l'on y rencontre aux fol. 53 et 65 ne laissent pas douter que Félix Coulon n'en soit l'auteur. J'ajouterai que l'écriture présente beaucoup d'analogie avec celle des notes inscrites par ce personnage au fol. 1 du ms. latin 10932.

Dans la marge supérieure du fol. 1 se voit cette note de Gérard de Montaigu : « Iste liber continet plura repertoria, et « ideo eidem non insistas, quantum ad repertorium litterarum « papalium, sed cuidam alii quod fecit Petrus Gonesse de Achillo- « siis, Senonensis dyocesis, notarius regius et custos hujus the- « sauri, quod complevit et consummavit xviii die marcii anno « Domini M^o CCC^o LXIII^o et illud videas diligenter. »

(Fol. 1.) Inventaire des bulles pontificales conservées au Trésor des chartes. Cet inventaire, qui ne comprenait d'abord que les bulles d'Innocent III à Clément V, a été augmenté, sous Charles le Bel, des bulles de Jean XXII; il est semblable à un autre inventaire inséré dans JJ 3 auquel il a peut-être servi de modèle. Il est très probable que c'est une transcription du présent travail qui devait former la xiii^e partie du registre de Pierre d'Étampes.

(Fol. 33.) Liste de 163 lettres de cardinaux, d'évêques, de chapitres, d'abbés et d'autres personnages ecclésiastiques.

(Fol. 41.) Inventaire de lettres diverses se rapportant surtout à des acquisitions ou à des conventions avec le roi. Cet inventaire fut copié dans la xiv^e partie du registre de Pierre d'Étampes. (Voy. p. 437 la description de JJ 1¹³.)

(Fol. 47.) Inventaire de la layette intitulée plus tard *Mutua ultramarina*.

(Fol. 48.) « Item littere tangentes terram Mauritanie michi « tradite sabbato ante festum sancti Arnulphi anno Domini « M^o CCC^o septimo decimo in Camera Compotorum. »

Dans la marge de droite, on lit cette note : « Omnes littere
« istius quaterni sunt in Archa. Item pax nova Flandrensi-
« Item registra omnia Garini et Senescalliarum, Velutum, Vete-
« rius et registrum quod fecit magister P. de Bituris, registrum
« de litteris Januensi-um et registrum de tempore archidiaconi
« Brugensis, et duo registra de tempore Nogareti. Item quinque
« paria litterarum de confirmatione consuetudinum Montispe-
« lani, unum in cera alba et quatuor in cera viridi. »

(Fol. 49.) D'une main autre que celle du corps du registre :
« Littere Johannis pape xxii pro tempore Caroli nunc regnantis
« concessa anno Domini M^o CCC^o XXII^o, tradite per magistrum
« P. Berrerii. » Le même maître Pierre Berrier est qualifié clerc
du roi au fol. 50.

(Fol. 53.) « Littere tangentes comitatum Burgondie tradite
« domino Philippo regis Francie filio, de mandato clare memorie
« domini Ludovici Francie et Navarre regis per me Felisium. »
Nous avons dit qu'il s'agissait de Félix Coulon dans cet article
comme dans le suivant. La liste de tous les documents énumérés
du fol. 53 au fol. 68 v^o est entrée dans la xi^e partie du recueil de
Pierre d'Étampes.

(Fol. 69.) « Littere regum Anglie. »

(Fol. 75.) « Secuntur littere regum Sicilie. »

(Fol. 77.) « Littere Aragonie. »

(Fol. 80.) Lettres des rois des Romains.

Ces quatre derniers articles sont entrés dans la ix^e partie du
recueil de Pierre d'Étampes.

Cédé en 1836 à la bibliothèque du roi par le comte Joly de
Fleury, ce registre porta successivement les cotes *Supplément
latin 1094* et *latin 9820* avant de venir reprendre sa place aux
Archives par l'échange de 1862.

De la description précédente, il résulte que plusieurs fragments
des parties annoncées dans la préface de Pierre d'Étampes et
manquant actuellement dans l'exemplaire le plus complet de son
recueil, JJ 1¹, se trouvent dans JJ 2 et JJ 1¹³, et que les sources
de tout ou partie des ix^e, xi^e et xiv^e parties doivent être cher-

1. Il est à remarquer que les quatre chapitres de la ix^e partie dont nous
possédons le texte sont aussi les seuls dont nous connaissons les sources ; ce
fait, joint à celui de leur disparition du registre JJ 1¹, me porterait à croire
que les autres ne furent pas rédigés et que la ix^e partie ne fut jamais complète.

chées dans JJ 1¹²; quant aux XIII^e, XV^e, XVI^e et XVII^e parties, dont nous n'avons pas le texte, il est probable que la XIII^e (*Littere apostolice*) devait être la reproduction de la liste commençant au fol. 1 de JJ 1¹²; la XV^e (*Nomina pontificum et regum, etc.*) pouvait être celle de la liste analogue que l'on trouve au fol. 303 de JJ 26; la XVI^e (*Littere temporis G. de Nogareto*) devait contenir la table des registres JJ 44 et 45 qui portent encore le nom de Nogaret inscrit sur la couverture et au fol. 4 du premier, ainsi qu'au fol. 1 du second. J'ignore par contre quelles pouvaient être les sources de la X^e partie (*Littere Montispessulani*), des *littere Lugduni* formant la première moitié de la XI^e, et de la liste de documents mêlés composant la XVII^e.

Le tableau ci-contre résumera clairement ce que je n'ai pu exposer que d'une manière forcément un peu confuse dans les pages précédentes.

L'examen du travail de Pierre d'Étampes amène à conclure que c'est bien à tort qu'on l'a mis au nombre des inventaires du Trésor puisqu'il n'embrasse pas toutes les matières de ce dépôt, et que, par contre, il en contient d'autres tout à fait étrangères telles que des extraits de rôles de la Chambre des comptes. Ce serait plutôt un répertoire, mais seulement de certains documents considérés comme particulièrement utiles ou particulièrement intéressants. En somme, je ne serais pas éloigné d'y voir un recueil analogue aux premiers cartulaires royaux, avec cette différence toutefois que, l'abondance des matières ne permettant plus de copier les pièces intégralement, on se serait contenté d'en donner, la plupart du temps, les intitulés. Le mot de *registrum*, employé par Pierre d'Étampes lui-même lorsqu'il parle de son œuvre dans sa préface, me confirmerait dans cette opinion¹. Il y a donc lieu d'employer désormais ce mot pour désigner un travail dont l'ancienne appellation faisait jusqu'ici méconnaître la nature.

H.-François DELABORDE.

1. Pierre d'Étampes savait d'ailleurs fort bien ce que c'était qu'un inventaire : j'ai parlé (p. 440) d'un rouleau, rédigé par lui en 1320, et contenant les intitulés de 65 layettes, qui a été publié par Teulet. « Hic inferius annotantur littere et instrumenta que in quibusdam quaternis de papiro per me P. de Stampis intitulata sunt, anno Domini M^o CCC^o XX^o. » (*Layettes du Trésor des chartes*, Introd., p. xxvii.) J'ai eu la bonne fortune de pouvoir identifier ces *quaterni de papiro* avec le registre JJ 1⁸ qui contient, en 93 feuillets, un inventaire détaillé pièce à pièce, du plus grand intérêt pour les futurs historiens du Trésor des chartes.

ÉNUMÉRATION DES PARTIES.	TEXTE.	SOURCE.
Parties		
I. Préface.	1 ^{re} réd. JJ2, fol. 48. — 2 ^e réd. JJ11, fol. 1.	
II. Veterius registrum.	3 ^e réd. JJ14, fol. 2.	JJ12, fol. 1.
III. Reg. ad nudos asseres de quereu.	JJ11, fol. 2. — JJ14, fol. 3. — JJ15, fol. 2.	JJ12, fol. 7.
Reg. Garini.	JJ11, fol. 9. — JJ14, fol. 10 v ^o . — JJ15, fol. 11.	JJ12, fol. 19.
Homages et services dus au roi.	JJ11, fol. 33. — JJ14, fol. 35 v ^o . — JJ15, fol. 28.	Bibl. nat., latin 10932.
IV. Reg. velatum.	JJ11, fol. 63.	JJ12, fol. 44.
V. Reg. senescalliarum.	JJ11, fol. 127 v ^o .	JJ12, fol. 69 v ^o .
VI. Reg. grossum velutum.	JJ11, fol. 138.	JJ12, fol. 77.
VII. Reg. Johannis Caleti.	JJ11, fol. 149.	JJ12, fol. 85.
VIII. Reg. tenue.	JJ11, fol. 161.	JJ12, fol. 94.
IX. Littere super factis Francie et Navarre.	Deficit.	
— Castelle.	Deficit.	
— Anglie.	JJ2, fol. 17, 18, 19, 24.	JJ112, fol. 69.
— Scocie.	Deficit.	
— Norowie.	Deficit.	
— Sicilie.	JJ2, fol. 21, 22.	JJ112, fol. 75.
— Alemannie.	JJ2, fol. 23, 30.	JJ112, fol. 80.
— Arragonie.	JJ2, fol. 26, 25, 27.	JJ112, fol. 77.
— Majoricarum.	Deficit.	
— Tunicii.	Deficit.	
— Danorum.	Deficit.	
X. Littere Montispessulani.	JJ11, fol. 166.	
XI. Littere Lugduni.	JJ2, fol. 36 à 41.	
— tangeates comitatum Burgondie.	JJ11, fol. 176.	JJ112, fol. 53.
XII. Littere de facto Flandrie.	JJ11, fol. 192.	J 1166, n ^o 1 et 2.
XIII. Littere apostolice.	Deficit.	JJ112, fol. 1.
XIV. Acquisiciones, convenciones, etc.	Fragments dans JJ113, fol. 1 à 9.	JJ112, fol. 41.
XV. Nomina pontificum, regum, etc.	Deficit.	Peut-être JJ 26, fol. 303.
XVI. Littere temporis G. de Nogareto.	Deficit.	JJ 44 et 45.

LE TITRE

DE

ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE

AU XIV^e SIÈCLE.

Une erreur que nous avons rencontrée plusieurs fois déjà dans divers travaux d'érudition tels que recueils de textes, inventaires d'archives¹, etc..., nous engage à publier cette note pour mettre en garde les érudits.

Quelques rois au commencement du XIV^e siècle portèrent le titre de roi de France et de Navarre (*Francorum et Navarre rex*). Quels sont exactement ceux auxquels il appartient? Si nous consultons le *Manuel de diplomatique* de M. Giry, p. 322, il nous dit : « Seuls en Europe, les souverains de la France ne firent jamais d'addition permanente au titre de roi de France.

1. Voici quelques exemples de cette erreur. Dans l'*Inventaire sommaire des archives du département de la Seine-Inférieure*, série G, t. I, p. 218-219 (liasse 910), on lit : « Mandement de Philippe de Valois, roi de France et de Navarre, adressé à Guillaume de Quoitinehan, clerc et bailli de Caux, pour qu'il ait à faire rendre justice à l'archevêque, etc... Or ce mandement n'est pas de Philippe de Valois, mais de Philippe V le Long. » — Dans le *Recueil des Ordonnances*, t. I, p. 541, on lit : « Fontanon, t. II, p. 251, rapporte un fragment d'ordonnance qu'il date de 1292, mais sans marquer d'où il l'a pris. Comme il n'est pas bien sûr qu'il soit de Philippe le Bel, on s'est déterminé à le rejeter icy. » Or, ainsi que nous le montrons par notre note, cette ordonnance avec la suscription « Philippe par la grâce de Dieu roy de France et de Navarre » ne peut être que de Philippe V le Long et non de Philippe le Bel. — M. Ch. V. Langlois, au t. XXXV (2^e partie) des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques*, p. 415 et 416, publiant une lettre datée de Créci le 18 août 1310 et adressée au sénéchal de Rouergue par Philippe roi de France et de Navarre au sujet de la saisie par les seigneurs justiciers des lèpreux accusés de lèse-majesté, la fait suivre de

Les provinces qu'ils réunissaient les unes après les autres à la couronne ne se distinguaient pas du royaume; le roi qui les incorporait au domaine royal n'acquerrait donc pas de titre nouveau. Il faut faire une seule exception pour le royaume de Navarre apporté à Philippe le Bel par sa femme Jeanne de Navarre et qui resta uni au royaume de France jusqu'à la mort de Charles le Bel (1284-1328). Les rois de France pendant cette période joignirent à leur titre celui de roi de Navarre (*Francorum et Navarre rex*). » Or cette affirmation est inexacte. Jamais Philippe le Bel n'eut ce titre. Jeanne, étant restée propriétaire des biens qu'elle avait apportés en dot, conserva son titre de reine de Navarre pendant toute sa vie, et immédiatement après sa mort (2 avril 1305, n. st.), Louis X son fils aîné lui succéda dans ce royaume¹. Au reste, dans aucun des nombreux actes de Philippe le Bel conservés dans les registres de la chancellerie ou déjà publiés, nous ne l'avons trouvé avec le titre de roi de France et de Navarre.

Après la mort de Louis X, le royaume de Navarre eût dû revenir à sa fille Jeanne, née le 28 janvier 1312 (n. st.); mais Philippe V, après l'avoir administré en qualité de tuteur, se le fit attribuer ainsi que les comtés de Champagne et de Brie par traité conclu le 27 mars 1318 (n. st.)² avec Eudes IV, duc de

cette note : « La date de cette pièce (dont les dernières lignes ont été altérées par la négligence des copistes), est fautive, car Philippe le Bel ne se serait pas intitulé roi de Navarre en 1310, et cette année-là, au mois d'août, il voyagea en Normandie et dans le Perche; il ne fut pas à Créci. Il faut lire probablement 1321. C'est en 1321 qu'eut lieu, comme on le sait, cette persécution contre les lépreux du midi, dont les chroniqueurs ont laissé des récits atroces. » — Or cette pièce est certainement de 1321; car, d'une part, le titre de roi de France et de Navarre ne fut jamais pris par Philippe le Bel, et d'autre part, nous voyons dans les *Itinéraires des rois de France* publiés au t. XXI du *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, p. 486, que Philippe V était bien le 18 août 1321 à Créci. — Le P. Anselme, dans son *Histoire généalogique de la France*, t. I, p. 89, donne aussi à tort le titre de roi de France et de Navarre à Philippe le Bel.

1. Voy. Secousse, *Mémoire sur l'union de la Champagne et de la Brie à la couronne de France*, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XVII, p. 295, et Renvoisé, *Étude sur le règne de Louis X*, dans les *Positions des thèses soutenues par les élèves de la promotion de 1889, pour obtenir le diplôme d'archiviste paléographe* (École nationale des Chartes), p. 77.

2. Secousse, *op. cit.*, p. 300 à 303.

Bourgogne, oncle maternel de Jeanne, moyennant une indemnité.

Philippe V n'ayant pas laissé d'héritiers mâles, à sa mort la Navarre aurait dû en vertu de ce traité revenir à Jeanne. Charles le Bel lui succéda néanmoins au royaume de Navarre comme à celui de France et fit renouveler à son profit la transaction de 1318¹.

Le 1^{er} février 1328 (n. st.) Charles IV mourut, laissant sa femme Jeanne d'Évreux enceinte. Jusqu'au 1^{er} avril de cette même année, jour où elle accoucha d'une fille, Philippe VI de Valois fut nommé régent des royaumes de France et de Navarre; mais après cette date, l'assemblée des états du royaume, réunie sous la présidence de Philippe VI, proclama Philippe d'Évreux et Jeanne, fille de Louis X, roi et reine de Navarre, comme fief tombant en quenouille, au préjudice de leurs compétiteurs². A aucune époque donc, Philippe VI ne porta le titre de roi de France et de Navarre; mais seulement du 1^{er} février au 1^{er} avril 1328, celui de régent des royaumes de France et de Navarre.

Ainsi, comme conclusion, il y a trois rois seulement qui portèrent au XIV^e siècle le titre de roi de France et de Navarre; savoir : Louis X, Philippe V et Charles IV, et c'est à tort qu'on l'a attribué quelquefois à Philippe IV ou à Philippe VI.

Jules VIARD.

1. Secousse, *op. cit.*, p. 304 à 307.

2. Voy. Isambert, *Recueil général des anciennes lois françaises*, t. IV, p. 363, et dans la *Revue des Questions historiques*, 1896, t. LIX, mon article sur *la France sous Philippe VI de Valois*, p. 342.

NOTE

SUR UN

MANUSCRIT DES POÉSIES DE PÉTRARQUE

RAPPORTÉ D'ITALIE EN 1494 PAR CHARLES VIII.



L'un des fruits de la campagne de Charles VIII en Italie fut l'apport en France d'une notable partie des livres manuscrits et imprimés qui composaient la bibliothèque formée à Naples par les princes de la maison d'Aragon. Cette collection, qui contribua à donner un grand éclat à la bibliothèque du roi de France, établie du temps de Charles VIII au château d'Amboise, et transférée à Blois sous le règne de Louis XII, puis à Fontainebleau sous celui de François I^{er}, ne fut pas le seul trésor artistique et littéraire qui ait alors été tiré de l'Italie.

Charles VIII rapporta de sa campagne un manuscrit des plus précieux, dont l'origine et les vicissitudes n'ont pas encore été suffisamment mises en lumière : un magnifique exemplaire des poésies de Pétrarque, sur la valeur duquel je fus fixé, au printemps de l'année 1885, dans mes entretiens avec le très savant et très aimable abbé Anziani, au milieu des merveilles de la Laurentienne.

Il s'agit du volume qui porte aujourd'hui le n° 548 dans le fonds italien de la Bibliothèque nationale et qui est exposé dans une des armoires de la Galerie mazarine. C'est sur lui que je veux appeler l'attention des lecteurs de la *Bibliothèque de l'École des chartes*. Notre manuscrit italien n° 548, qui doit être cité comme un des chefs-d'œuvre de l'art florentin de la seconde moitié du xv^e siècle, contient les Triomphes, les Sonnets et les Chansons de Pétrarque, la Vie de ce poète (fol. 194), les

Chansons de Dante (fol. 202) et la Vie de Dante, par Léonard d'Arezzo (fol. 238). Le célèbre calligraphe Antonio Sinibaldi en a fait la copie, et il a signé son travail à deux endroits du volume, d'abord au fol. 199 v^o : « Scripto per mano d'Antonio Sinibaldi, nell' anno M^o CCCC^o LXX^o VI^o, in Firenze, » puis à la fin : « M. CCCC. LXXVI, a di ultimo di settembre scripto et finito per A. Sinibaldi, in Firenze. »

Au bas de la première page du texte des Triomphes, se voit enfermé, sous une couronne royale, dans un cercle d'or, un double écusson : les armes de France, avec le collier de l'ordre de Saint-Michel, et un écartelé de France et de Jérusalem avec le collier de l'ordre du Croissant : LO EN CROESSAN.

Dans notre conversation, le savant préfet de la Laurentienne fut amené à me dire que le manuscrit dont je lui parlais devait avoir été offert à Charles VIII lors de son passage à Florence, au mois de novembre 1494 et qu'il provenait à coup sûr de la succession de Laurent de Médicis. Cette conjecture qu'il avait formée sans avoir jamais vu le manuscrit doit être acceptée en toute confiance. Notre manuscrit italien n^o 458 est incontestablement celui qui figure dans les termes suivants sur un inventaire dressé en 1492 à la mort de Laurent de Médicis, et dont je dois un extrait à l'amitié de M. l'abbé Anziani :

Uno libro dell' opera del Petrarca, Trionfi, primo, storiati et miniati, scritti di penna et carta di chaveretto; et Canzone, Sonetti et Vita di Dante, choperto di raso chermisi, chon più compassi, con sei da ogni lato, chon arme smaltate, 4 borchie da ogni lato, a ogni canto una, e quattro tondi smaltati, entrovi le muse, et uno in mezzo chon uno sole, con più profili di cornicie, d'arjento dorato ogni chosa.

Le contenu de notre manuscrit répond très exactement à cette description, et la reliure est encore à peu près telle que l'a vue le rédacteur de l'inventaire de 1492 : le volume est bien couvert d'un tissu de soie cramoisie; sur chaque plat se voient six plaquettes quadrilobées, dont deux portent les armes de France (ornements qui, comme les armoiries de la première page du texte, sont une modification faite vers l'année 1494 au travail primitif); il subsiste un des quatre bouillons qu'on avait fixés aux coins de chaque côté de la couverture pour supporter le poids du volume quand il était posé à plat; il ne manque qu'un seul

des dix médaillons (cinq de chaque côté), sur lesquels un émailleur avait représenté Apollon et les Muses; ces médaillons ont subi d'assez graves détériorations; mais les sujets que l'artiste avait traités sont encore parfaitement reconnaissables, et une partie des légendes se lit très distinctement : THALIA, TERPE..., POLY..., VRA..., CALLI..., ERA...

Malgré l'habileté avec laquelle des fleurs de lis ont été ajoutées sur la couverture et sur la première page du texte, toutes les marques qui rappelaient le nom du premier propriétaire n'ont pas disparu. L'examen des accessoires du tableau de la tempête par lequel s'ouvre le volume (fol. 1 v^o) réveille inévitablement dans l'esprit le souvenir des Médicis. C'est en l'honneur de Laurent le Magnifique que le peintre a mis au milieu de la bande inférieure de la bordure un grand anneau d'or, avec un gros diamant, pour servir de cadre à une petite miniature représentant Pétrarque assis au pied d'un laurier. Il faut aussi considérer comme un emblème de la famille des Médicis les médaillons placés aux quatre coins de l'encadrement, en travers desquels une tige verte, chargée de feuilles et de fleurs, porte la devise LE TENS REVIEN...

Dans le volume dont nous nous occupons, l'élégance et la parfaite régularité de l'écriture ne doivent pas être moins admirées que la finesse des peintures. Nous avons vu qu'on en doit faire honneur à la plume d'Antonio Sinibaldi, le Jarry italien du xv^e siècle. Sans parler des œuvres de cet illustre calligraphe qui sont conservées à l'étranger¹, je crois pouvoir signaler ici plusieurs volumes de lui que nous sommes fiers d'avoir recueillis dans nos bibliothèques de France. Ils sont au nombre de cinq :

I. Le manuscrit de Pétrarque, qui fait l'objet du présent travail.

II. Le manuscrit latin 16839 de la Bibliothèque nationale : Commentaire de saint Jérôme sur les psaumes. Ce volume, copié pour Mathias Corvin, se termine par une souscription ainsi conçue : « Antonius Sinibaldus Florentinus, quondam regis Ferdinandi regis Sicilie scriptor et librarius, exscripsit Florentiæ, anno Domini M. CCCC. LXXXVIII, ultimo mensis februarii, pro serenissimo Mathia, rege Ungharie, virtutum cultore ac alumno. »

1. L'indication de celles qui sont venues à ma connaissance se trouvera à la fin de cette note.

III. Très probablement le manuscrit latin 6069 A de la Bibliothèque nationale : Traduction latine de l'ouvrage de Diogène Laërce. A cette copie paraît devoir s'appliquer l'article d'un compte du trésorier de Ferdinand I^{er}, roi de Naples, mentionnant un paiement fait en 1475 à « Antonio Cibaldo, » qui avait transcrit pour le roi un livre intitulé *Laerzio*¹.

IV. Le manuscrit 366 de la bibliothèque de Rouen²; petit livre d'heures en vélin, de 119 feuillets, hauts de 138 millimètres et larges de 95, qui a fait partie du cabinet du peintre Hyacinthe Langlois. Il contient un calendrier, l'office de la Vierge, une messe et diverses prières. La date et l'origine en sont indiquées par la souscription qui couvre le fol. 100 v^o : « Antonius || Sinibaldus || scripsit || pro dignissimo || Donato || Perut. || anno Domini || M. CCCC. LXXXXI, || Floren||tiæ. »

Une dizaine d'années plus tard, le volume était approprié à l'usage du cardinal Julien de la Rovère. Le frontispice qui forme la première page de l'Office a été remanié pour recevoir au bas de la page les armes du cardinal de la Rovère et la date MDII. Les mêmes armes sont émaillées sur deux médaillons qui ornent chacun des plats de la couverture.

V. Le manuscrit 535 de la bibliothèque de Besançon, un Properce, venu des collections du cardinal de Granvelle, dont mon très savant et très regretté confrère Auguste Castan m'envoya la notice suivante, peu de jours après qu'il m'eut fait admirer les manuscrits confiés à sa garde et qu'il avait étudiés avec un goût si sûr et une érudition si variée :

« Aurelii Propertii Nautæ de amoribus Cynthiae. — Epistola Sapphos Lesbiae ad Phaonem Siculum. » — Petit in-folio, 263 millimètres sur 170. Vélin choisi. 104 feuillets.

Bel encadrement de première page, dans le goût florentin (rinçaux qui ressortent en blanc sur fond multicolore, avec association de figurines d'anges, de perruches vertes et de lapins dorés); au bas de l'encadrement, un médaillon renferme un écu d'argent à la fasce de gueules. Un demi-encadrement de même style marque le début de la seconde partie du volume (fol. 97). La

1. « Antonio Cibaldo per avere scritto in dodici quinterni un libro intitolato *Laerzio*. » *Archivio storico Napol.*, t. IX, p. 394.

2. Par suite d'une méprise difficile à expliquer, M. Bradley (*A Dictionary of miniaturists*, t. III, p. 246) dit que ce manuscrit, après avoir figuré en 1878 à l'Exposition de Paris, est aujourd'hui à la Bibliothèque royale de Berlin.

souscription (fol. 102) est ainsi conçue : « Finis. || Antonius Sinibaldus, Floren||tinus, transcripsit, Neapoli, || M^o CCCC LXXV, augusti |, die xxx¹. »

Mais il faut revenir au manuscrit de Pétrarque, sur lequel il me reste à présenter une assez importante observation.

Aussitôt que ce magnifique manuscrit eut été incorporé dans la bibliothèque du roi de France, le mérite en fut bien apprécié.

Il figure en ces termes sur le « Répertoire selon l'ordre de l'alphabet, de tous les livres, volumes et traictez en françoys, italien et espagnol, couvers de veloux et non couvers, de la librarie du très chrestien roy de France François premier de ce nom, estant pour le present à Blois, lequel repertoire a esté commencé, moyennant la grace de Nostre Seigneur, parfaict et acomply par frère Guilielme Parvy, de l'ordre des Frères prescheurs, indigne chappelain, très obeissant subget et immerité confesseur dudict seigneur, l'an de grace mil cinq cens et XVIII et de son règne le quatriesme :

Item, les Triumphe de Petrarche en parchemin, en petit volume, à la langue italique, richement escript et hystorié, avec les Souhaitz dudict Petrarche; très richement couvert de satin cramoisi de costé et d'aulture, a grosses lames d'argent, esmaulx d'argent, où sont les neuf Muses, esmaillez, et est dedans ung estuy faict en manière de livre². »

Dès le temps de François I^{er}, le Pétrarque venu de Florence se montrait comme une des curiosités de la librairie aux étrangers de distinction qu'attirait à Blois la splendeur de la résidence royale. C'est ce que nous atteste Antonio de Beatis, dans une relation de la visite que le cardinal Louis d'Aragon fit du château de Blois le 11 octobre 1517 :

« Dans le dit château ou palais se voit une grande librairie, en bon ordre, garnie non seulement de bancs [ou pupitres]³, mais encore d'armoires dressées autour de la pièce et occupant

1. Cf. le catalogue des manuscrits de Besançon, œuvre posthume de Castan, t. XXXII du *Catalogue des manuscrits des bibliothèques des départements*, p. 306.

2. Copié sur l'exemplaire original de cet inventaire, conservé à la Bibliothèque impériale de Vienne, n° 2548.

3. Comme les meubles de la bibliothèque Laurentienne.

toute la hauteur des murailles¹. Elle est entièrement remplie de livres; de plus, il y a des volumes qui sont renfermés dans un cabinet. Les dits livres sont tous en parchemin, écrits à la main, en très beaux caractères, couverts en soie de diverses couleurs, avec de luxueuses garnitures et des fermoirs d'argent doré. On nous montra les Triomphes de Pétrarque, historiés d'excellentissimes miniatures de la main du Flamand, les Remèdes contre la mauvaise fortune du même messire François [Pétrarque], certaines Heures de la Madone dans un grand volume orné de peintures², les mystères de la Passion, en belle et antique peinture grecque, une Métamorphose [d'Ovide] écrite en latin et en français, toute en images, avec beaucoup d'autres très beaux livres, que, faute de temps, nous ne pûmes examiner. Sur la couverture d'un des dits livres, se voient, aux cantons et au milieu de chaque plat, dix ornements en forme de camées très habilement travaillés³. »

Le premier des manuscrits qui excitèrent l'admiration de Louis d'Aragon, cet exemplaire des Triomphes de Pétrarque, orné d'excellentissimes miniatures de la main du Flamand, ce volume à la couverture ornée de dix ornements en forme de camées, c'était à coup sûr le manuscrit qui porte aujourd'hui le n° 548 dans notre fonds italien.

Mais quel est ce Flamand à la main duquel de nobles Italiens n'hésitaient pas en 1517 à attribuer de remarquables miniatures exécutées à Florence une quarantaine d'années auparavant? C'est là un problème que je me borne aujourd'hui à poser. La

1. Beaucoup des volumes qui viennent de la librairie de Blois portent encore des cotes indiquant la place qui leur était assignée sur les tablettes, ou plutôt les pupitres, du temps de Louis XII. Ces cotes semblent bien correspondre à l'aménagement décrit dans la relation de la visite du cardinal d'Aragon : les unes renvoient aux meubles placés contre les murailles; les autres à des meubles non adossés aux murailles, qui ne devaient pas s'élever à une grande hauteur. En voici quelques exemples, se rapportant à des volumes classés sous la rubrique *Des histoires et livres en françois* : « Pulpito 2° contre la muraille de devers la court; — Pulpito 6° contre la muraille de devers la court; — Au pulpistre second par terre du cousté devers la court; — Pulpito 1° entre la première et seconde croysées contre la muraille vers les fossés; — Pulpito 1° à la cheminée; Pulpito 2° à la cheminée; Pulpito 3° à la cheminée. »

2. Ces Heures devaient être celles du duc de Berri, aujourd'hui n° 919 du fonds latin.

3. Le texte du chapitre consacré au château de Blois dans la relation d'Antonio de Beatis est inséré deux pages plus loin.

solution nous en sera donnée, espérons-le, par un des critiques qui possèdent à fond l'histoire de la peinture à Florence dans la seconde moitié du xv^e siècle.

L. DELISLE.

APPENDICE.

I. *Liste de manuscrits copiés par Antonio Sinibaldi.*

J'ai indiqué ci-dessus plusieurs manuscrits des bibliothèques françaises qui ont été copiés par Antonio Sinibaldi. Au même calligraphe sont dus un assez grand nombre de manuscrits conservés dans diverses bibliothèques étrangères. Bradley¹ cite les suivants :

A Florence, dans la bibliothèque Laurentienne. Lucain de l'année 1485.

— — Saint Ambroise.

— — Questions de saint Augustin, 1489.

— — Saint Augustin contre Julien, 1494.

— — Le diacre Lothaire (Innocent III), sur la condition humaine, 1489.

— — Apologue de Barthélemi Scala du 20 septembre 1484.

Chez les chanoines de Fiesole. Saint Jean Chrysostome, 1461 (?).

A Rome, à la Vaticane, n° 666 du fonds d'Urbin. Prudence, 1484.

A l'Escurial. Horace, 1485.

A Berlin. Suétone, 1477.

A Munich. Virgile, 1485.

— Livre de prières du duc Albert IV de Bavière, 1485.

Je puis augmenter de cinq articles la liste de Bradley :

A Florence, fonds Ashburnham, n° 4874 du catalogue de Libri. Livre d'heures, à la fin duquel est cette souscription : « Antonius Sinibaldus Florentinus scripsit anno Christi M.CCCC.LXXXV. » Une page en est reproduite dans *The palæographical Society*, 2^e série, pl. 49[86 dans les exemplaires classés méthodiquement]. Voyez *Notices et extraits des manuscrits*, t. XXXII, part. I, p. 47.

A Rome, à la Vaticane, n° 684 du fonds d'Urbin. Pétrarque (indication de M. l'abbé Anziani).

1. *A Dictionary of miniatures*, t. III, p. 244-248.

Dans la bibliothèque de Ferrare, n° 9. Na. 4. « Francisci Barbari liber de cœlibatu : Antonius Sinibaldus Florentinus, Ferdinandi regis scriba, Neapoli hoc opus transcripsit anno Domini MCCCC LXXIII, ultimo madii » (Mazzatinti, *la Biblioteca dei re d'Aragona in Napoli*, p. 476, n° 600).

Dans la bibliothèque de l'Université de Valence, n° 178. Tragédies de Sénèque : « Antonius Sinibaldus scripsit Florentiæ, anno Christi M. CCCC. LXXXIII, junii die V » (Mazzatinti, *ibid.*, p. 456, n° 540).

A Oxford, dans la bibliothèque Bodléienne, Auct. F. i. 48. Ovide : « Antonius Sinibaldus Florentinus transcripsit pro illustrissimo ac reverendissimo domino domino Johanni (*sic*) de Aragonia, tituli Sancti Hadryani cardinali dignissimo, Florentiæ, anno Domini MCCCC LXXXIII, maii III die » (Ovidii Tristium libri V, rec. S. G. Owen; Oxford, 1889, p. xxxi).

II. Relation de la visite du château de Blois par le cardinal Henri d'Aragon (11 octobre 1517).

In decto castello o palatio si è vista una libreria non piccola, ordinata, non solo di banchi da capo ad piè, ma anchora di scantie intorno da basso in fine ad cima, et tueta piena di libri. Ultra quelli sono in un retrecto reposti in cascia. Li detti libri sono tuetti di pergameno scritti ad mano di bellissima lettera, coperti di seta di diversi colori et con pompose serrature et ciappecte de argento dorate. Lli forno mostrati li Triomphi del Petrarcha hystoriati de mano di Flammingo di una minia excellentissima; el Remedio contra adversam fortunam del medesimo messer Francesco; certe hore de la Madonna in gran volume con sue hystorie, et li misterii di la Passione di pictura greca assai bella et anticha, un Metamorphosio scripto latino et francese, tueto hystoriato, con molti altri bellissimi libri quali non si veddero per non bastare il tempo. Et in uno de li detti libri visti erano ne li cantoni et nel mezo dieci boeze o cocze di camei o camuini in forma di un gran mezo ovo per lungo lavorati molti sottilmente. Tra detti libri ne so molti che per le arme de le ciappecte se mostrano esserno già stati del re Ferrando primo et del duca Ludovico Sforza : quelli di re Ferrando comprati in Franza da la infelicissima regina Isabella do poi la morte di re Federico; e l'altri credo guadagnati ne la invasione del ducato de Milano.

Tuetti detti zardini dove era primo terreno montuoso et sterile, ha facto un donno Pacello prete Napolitano, quale per delectarse molto

exercitio fu conducto in Franza dal roy Carlo quando fu in Napoli. Et vi sono quasi de tucti fructi che sonno in terra di Lavoro da poi de fiche, de quali enchor che ce ne siano alcuni arbori, fanno li fructi piccolissimi et rare volte vengono ad maturità. Ce ho visto molti arbori di melangoli et altri agrumi grandi, et chi producono assai convenienti fructi; ma son piantati in certe cascie di legno piene di terra, et de inverno li retira sotto una gran loggia coverta de neve et venti nocivi: quale loggia è in detto zardino sopra dove sono le habitationi di decto prete zardinero, quale vi è facto molto ricco di beneficii respective ad quello che era. De prati et herbe per insalate vi sono assai: endivie et cauli tursuti cosi belli come in Roma.

El signore vedde in detta villa, quale è Carnacensis diocesis, una stalla del roy Francesco dove sono trentanove cavalli, tra quali vi erano sedici cursieri. Et monsignore il Gran scuderio Galeazo Sanseverino, quale essendo cavallarizo maggiore de la predicta maestà, ne ha cura, li fè cavalcare da un suo ragazzo francese de tredici anni, che cavalcava tanto gratiamento et bene quanto sia possibile ad garzone di quella età. Et di quelli ch' erano tucti del regno alcuni saltavano et andavano asprissimi: et fra gli altri era uno de la raza de la illustrissima signora mia la signora duchessa di Milano, donato al roy dal signor duca di Ferrara, et un altro del merco del sig. duca de Termino, che andaro eccellentissimamente, et lo liardo de la raza del signor Vicenzo Monsolino, quale vendi fra Anniballe Monsorio, maggiordomo di monsignor nostro illustrissimo, cento ducati al magnifico Lorenzo di Medici in Roma, et quello il donò al re christianissimo, anchor che non sia gran corsiero, ma più tosto taglia de cortaldo, a la Maestà predicta è molto caro, et quel di andò assai bene con salti bravissimi.

Extrait de la relation du voyage du cardinal Henri d'Aragon, par don Antonio de Beatis; publié par Luigi Volpicella, en 1876, dans *Archivio storico per le province napoletane*, t. I, p. 443-445.

TABLEAU D'UNE LÉPROSERIE

EN 1336.

SAINT-DENIS DE LÉCHÈRES, AU DIOCÈSE DE SENS.

La présente notice a pour but de faire connaître un petit registre¹ où se trouve exposée avec grand détail, à la date de décembre 1336, la situation de la léproserie de Léchères. Avant d'examiner ce document en lui-même et de faire ressortir les renseignements qu'il fournit sur l'organisation intérieure des asiles de lépreux dans les campagnes, il est à propos d'expliquer comment un mémoire sur une maladrerie du diocèse de Sens figure dans les archives du chapitre Notre-Dame de Paris : il faut pour cela retracer brièvement l'histoire de la maison dont ce texte fait la description.

I.

Fondée à une époque qui nous est inconnue, mais qui ne saurait être postérieure aux premières années du ^{xiii}^e siècle², la léproserie Saint-Denis de Léchères³ était située sur le territoire

1. Arch. nat., S 306. Cahier en papier, de format très petit in-4°, renfermant 53 feuillets, classé dans le fonds de Notre-Dame parmi les titres se rapportant au domaine de Larchant. Nous devons la connaissance de ce document à M. Eugène Lelong qui a bien voulu nous le signaler.

2. Voir plus loin, dans l'analyse des titres de la léproserie, la charte cotée ^{viii}^e et datée de l'an 1211, par laquelle Ermengart Torestène, veuve de Renaud Torestein, confirme une libéralité que son mari avait, de son vivant, faite aux lépreux de Léchères.

3. Léchères, aujourd'hui hameau de la commune de Joigny (Yonne), appartenait autrefois à la paroisse de Cézy, prieuré-cure dépendant de l'abbaye Saint-Père d'Auxerre et situé sur les bords de l'Yonne, un peu au-dessous de Joigny.

de la paroisse de Cézý et affectée au « gouvernement, nourrissement et substantacion des ladres natifs des parroisses de Cézý et de Béon¹. » Conformément aux principes du droit commun, qui attribuaient aux évêques la direction des établissements de main-morte ayant un caractère religieux et charitable², elle « relevait directement, au spirituel et au temporel, » de l'archevêque de Sens qui « avait droit d'en nommer l'administrateur³. »

En 1334, l'archevêque Guillaume de Brosse, désireux de complaire au chapitre Notre-Dame de Paris, qui possédait des vignes dans le voisinage de la léproserie⁴, fit don aux chanoines de Paris de la maladrerie de Léchères avec tous les droits qu'il y possédait, ne réservant au siège de Sens que la juridiction de l'ordinaire⁵.

Aux termes de cet acte de donation, passé le 22 juin 1334,

A une époque plus récente, Léchères fut rattaché à la paroisse Saint-Jean de Joigny, passant ainsi du doyenné de Courtenay à celui de Saint-Florentin. (Voir Stein, *Pouillé de Sens*, p. 53.)

1. Arch. nat., S 454. Compte rendu, pour les années 1422-1423, par « Girart Maillon de la perroisse de Cesy et Jehan Prostin de la perroisse de Beon, commis de par monsieur le comte de Joigni au gouvernement et administration de la maladerie de Leschères, fondée, etc. » — Cézý et Béon sont communes du canton de Joigny. — Deux arrêts du Conseil privé du 15 avril 1695 (Arch. nat., V⁶ 1166) réunirent la maladrerie de Cézý à l'Hôtel-Dieu de Cézý et celle de Léchères à la maison de charité de Joigny : on peut se demander s'il n'y a pas eu là confusion et si les deux domaines ainsi distingués à cette époque ne représentaient pas le domaine primitif de Saint-Denis de Léchères, qui aurait été scindé en deux lorsque Léchères fut détaché de la paroisse de Cézý pour être réuni à la paroisse Saint-Jean de Joigny. Il serait étonnant, en effet, que la population de Cézý ait été jamais assez importante pour nécessiter la construction de deux léproseries distinctes sur son territoire.

2. Beaumanoir, *Coutumes de Beauvoisis*, édit. Salmon, t. II, p. 328.

3. Voir à l'appendice les lettres de l'archevêque de Sens portant réunion de la léproserie de Léchères au chapitre Notre-Dame.

4. Le clos du chapitre se composait de 20 arpents de vigne « in territorio quod vocatur Croissilles, sita inter Chanvres et Le Paage, in dyocesi Senonensi, » que les chanoines de Paris avaient achetés de Simon de Nesle, chanoine de Noyon, au mois de juillet 1273, au prix de 40 livres l'arpent. (Arch. nat., LL 76, Grand Pastoral, p. 259. Cf. Guérard, *Cartulaire de Notre-Dame*, t. II, p. 219, où se trouve reproduite la confirmation de cette vente par le roi de Navarre.)

5. Arch. nat., S 454, n° 34. Nous donnons le texte de ces lettres en appendice. — Un acte du 21 décembre 1333 montre qu'avant de réunir directement la léproserie au chapitre de Paris, on avait d'abord eu l'intention de la rattacher à l'église de Larchant, qui appartenait également aux chanoines de Notre-Dame. (Arch. nat., S 306.)

le chapitre Notre-Dame, par là même qu'il prenait à son actif le domaine de la léproserie, en acceptait les charges et s'engageait à pourvoir à l'entretien des lépreux et des frères et sœurs placés à la tête de la maison.

Un an après, le 2 septembre 1335, le chapitre de Sens ratifia la donation de l'archevêque¹, mais les chanoines de Paris n'avaient pas attendu cette ratification solennelle pour entrer en jouissance de leurs nouvelles propriétés. Dès le 11 juin 1335, jour de la Trinité, deux d'entre eux, Odard des Barres, qui était en même temps trésorier de Sens, et Manuel de Plaisance, chambrier clerc du chapitre de Paris, vinrent, en vertu d'une commission spéciale, prendre possession des biens de la maladrerie de Léchères². Au mois de décembre 1336, cette mainmise fut complétée par la rédaction d'un mémoire détaillé où Manuel de Plaisance retraça avec un soin minutieux le tableau complet de la maison qui venait d'entrer dans le domaine de l'église de Paris.

En dépit du titre régulier de donation qu'il avait entre les mains, le chapitre Notre-Dame se heurta à de vives oppositions lorsqu'il prétendit faire acte de propriétaire.

La règle de droit qui attribuait à l'autorité épiscopale la haute main sur les léproseries était fréquemment battue en brèche, dans la pratique, par les prétentions contraires des seigneurs féodaux ou des communautés d'habitants. Les seigneurs, particulièrement dans les chefs-lieux de châtellenies, revendiquaient le droit de collation à l'égard de ces établissements à la fondation desquels ils avaient souvent contribué, et les communes ou paroisses, ayant presque toujours élevé à leurs frais les asiles de lépreux, n'entendaient pas laisser à d'autres le soin de veiller à leur administration.

La léproserie de Léchères n'était pas à l'abri de ces compétitions et la mesure prise à son sujet par l'archevêque de Sens n'alla pas sans soulever des protestations. L'adversaire le plus redoutable que rencontra le chapitre Notre-Dame quand il voulut faire valoir les droits que lui avait cédés Guillaume de Brosse, fut le comte de Joigny. Celui-ci s'empara des lettres de commission données à l'administrateur installé par le chapitre, nomma un autre maître, fit saisir entre les mains du chapelain le calice

1. Arch. nat., S 454, n° 29 et 33.

2. Voir le chapitre second du Mémoire publié ci-dessous.

et les clefs de la chapelle, ainsi que celles de la « dépense » de la maison et ne les lui rendit qu'au nom du nouveau maître¹.

Troublé dans sa possession légitime par Guillaume de Verrey, chanoine de Mâcon, à qui le comte de Joigny avait conféré la maîtrise de Léchères, le chapitre porta l'affaire devant le Parlement. La cour, par arrêt du 28 juin 1337, prescrivit une enquête et mit les biens litigieux sous la main du roi jusqu'à ce que la question de saisine fût décidée².

Un an plus tard, un jugé du 26 mai 1338 fit droit à la réclamation du chapitre et lui attribua la jouissance de la léproserie de Léchères, en condamnant Guillaume de Verrey à une amende de 60 livres³. Ce résultat découragea sans doute Guillaume de Dicy, seigneur de Villefranche, et Guillaume de Chauvigny, seigneur de Cézy, qui s'étaient également opposés à l'entrée en possession du chapitre, car cette opposition ne paraît pas avoir eu de suites⁴.

Les chanoines de Notre-Dame ne furent plus inquiétés dans la jouissance de cette propriété jusqu'au commencement du xv^e siècle, époque à laquelle les habitants de Cézy et de Léchères revendiquèrent à leur tour, comme un privilège exclusif, le droit de gérer cette maison réservée à ceux de leurs concitoyens qui seraient frappés de la lèpre⁵.

1. Arch. nat., S 454, n° 27. Mandement adressé par Philippe de Valois, le 2 novembre 1336, au bailli de Sens pour informer sur ces faits.

2. Arch. nat., S 454, n° 26 et X^{1a} 7, fol. 220.

3. Arch. nat., S 454, n° 24 : « Dictum fuit quod dicti decanus et capitulum tuebuntur et defenduntur in possessione et saisina predictorum, manum nostram predictam ad eorum utilitatem necnon et impedimentum per dictum Guillelmum in predictis appositum inde omnino amovendo, et per idem iudicium dictum fuit quod temporalitas dicti Guillelmi in manu nostra tenebitur quousque de sexaginta libris pro emenda fractionis salve gardie nostre predictae nobis fuerit satisfactum. »

4. Arch. nat., S 454, n° 37 et 38, procès-verbaux de Guillot Langlois, sergent, constatant les mesures prises par lui, comme gardien de la sauvegarde du chapitre, pour repousser les atteintes apportées à cette sauvegarde par Guillaume de Villefranche et Guillaume de Chauvigny, seigneur de Cézy, en troublant le chapitre dans la possession de la léproserie de Léchères. (26 janvier 1337, n. st.).

5. Les comptes qui nous ont été conservés pour cette époque (Arch. nat., S 454, compte de 1424-1425) montrent cette participation des habitants à la gestion des biens de la maladrerie : « ... Par l'avis et du consentement des plus notables et de la plus grant partie des paroissiens desdites paroisses de

Ce nouveau procès¹ fut terminé, le 10 décembre 1426, par une transaction², aux termes de laquelle les doyen et chapitre de Paris étaient « maintenuz et gardez en leurs possessions et saisines de ladite maladrerie, aux honneurs et charges anciens, et des appartenances, fruiz, prouffiz et emolumentz d'iceulx, » à la condition de ne pas réclamer la restitution des revenus perçus indûment par les habitants antérieurement à l'année 1422.

Maintes fois ces revenus furent diminués ou même réduits à néant par suite des guerres qui désolèrent la France à cette époque et la léproserie de Léchères, comme la plupart des établissements de ce genre³, eut cruellement à souffrir des Anglais ou des compagnies⁴. En 1360, année où l'Ile-de-France, la Champagne et la Bourgogne furent particulièrement en butte aux ravages des Anglais, on voit Jean Le Loup, sous-chantre de Notre-Dame, qui avait pris à bail du chambrier clerc le domaine de Léchères, solliciter la remise de sa redevance, parce que tout dans la maison avait été pillé ou brûlé, et proposer de faire procéder à une enquête par le prieur de Cézy et le maître de l'Hôtel-Dieu de Joigny, afin de justifier l'exactitude de ses dires. Quatre ans plus tard, ce sont les « compagnons » qui s'abattent sur le pays et y « commettent plus d'excès que n'ont jamais fait les Anglais, ou au moins tout autant. » Une bande d'environ deux cents pillards, commandée par Guion du Pin, s'empare de la Ferté-Loupière, forteresse peu éloignée de Léchères, et met tout à feu et à sang dans les environs; les bâtiments de la léproserie sont incendiés et tout travail cesse dans les champs. Jean Le Loup, le 29 avril 1364, lit au chapitre une lettre qui contient le récit de ces événements, il réclame à nouveau la décharge de son loyer et une commission est nommée pour évaluer les dommages. Plus tard, en 1422, la région est encore ruinée par la guerre, les terres restent en friches, ou bien les

Cesy et de Beon fut baillé et affermé à Estienne de Bailli, cappitaine de Joigni, tous les prez, terres, saulciz et autres heritages appartenans à ladite maladerie. »

1. Ce procès était intenté devant les Requêtes du Palais, qui, par sentence du 17 octobre 1426, accordèrent la recréance au chapitre. (Arch. nat., S 454, n° 21.)

2. Ibidem, n° 18.

3. Voir les nombreux exemples cités par le P. Denifle dans la *Désolation des églises, monastères et hôpitaux en France*.

4. Voir les textes que nous citons à l'*Appendice*, n° II.

récoltes sont abandonnées « pour ce que nulz n'y osoit aler labourer pour doubte des ennemis. »

Malgré l'heureuse issue des procès où le chapitre Notre-Dame avait été engagé pour maintenir ses droits sur la maladrerie de Léchères, cet établissement ne devait pas rester définitivement dans le riche patrimoine de l'Église de Paris. Léchères n'était pas le seul domaine que cette église possédât au diocèse de Sens. Le sanctuaire de Larchant, rendu si célèbre au moyen âge par le pèlerinage de saint Mathurin, lui appartenait également et était l'occasion de fréquents conflits entre les chanoines de Paris et l'archevêque de Sens. Des discussions continuelles s'élevaient notamment à propos de l'Hôtel-Dieu de Larchant qui dépendait de l'archevêque et dont les quêteurs étaient en compétition avec ceux de l'Église¹. Au milieu du ^{xv}^e siècle, l'archevêque Louis de Melun avait tenté de supprimer cette cause de discorde en abandonnant au chapitre l'administration de l'Hôtel-Dieu, moyennant la prestation de certaines redevances². Mais le projet dû à son initiative ne semble pas avoir été mis à exécution. Vingt-cinq ans plus tard, en effet, on voit l'autorité apostolique saisie de la question. Sixte IV, par une bulle du 21 septembre 1476, autorisa la réunion de l'Hôtel-Dieu de Larchant à l'église du lieu³. C'est toutefois le 27 avril 1482 seulement que cette réunion s'accomplit, moyennant une transaction en vertu de laquelle le chapitre Notre-Dame abandonnait comme indemnité au chapitre de Sens ses droits sur la léproserie de Léchères⁴.

1. Voir la bulle de Sixte IV (1476), que nous citons ci-dessous. — Voici un exemple de ces contestations, tiré des registres capitulaires (Arch. nat., LL 118, p. 707) : A la date du 12 avril 1456, il est parlé d'un individu poursuivi « propter falsas questas per ipsum factas nomine Domus Dei de Liricantu in prejudicium ecclesie Sancti Mathurini de Liricantu et dicti capituli... Et respectu magistri dicte Domus Dei et aliorum suorum sociorum, falsorum questorum, ordinatum est quod fiat contra ipsos prosecutio minoribus expensis quod fieri poterit vigore mandati regii. »

2. Arch. nat., S 306, acte signé de la main de l'archevêque, par lequel il cède au chapitre la collation et l'administration de l'Hôtel-Dieu de Larchant, à la condition de toucher, durant ses séjours à Paris, une ration du pain de chapitre et de percevoir chaque année 4 l. p. sur les revenus de l'église de Larchant; la collation de la léproserie de Larchant devait aussi lui être abandonnée par les chanoines.

3. Arch. nat., S 306.

4. Arch. nat., S 306 et LL 123, p. 75, où se lit, à la date du 29 avril 1482, la ratification de cette transaction : « Fiat transportus et commutatio de Domo

C'est ainsi qu'au bout d'un siècle et demi la maison qui nous occupe retourna sous la domination de ses supérieurs naturels. La dernière trace qu'on trouve, dans les registres capitulaires, de sa réunion passagère au chapitre Notre-Dame est la réponse à la réclamation que les chanoines de Sens firent des titres de Léchères, en 1532 : une délibération capitulaire décida que ces titres seraient restitués dès que le chapitre de Sens aurait livré lui-même les documents concernant l'Hôtel-Dieu de Larchant¹. En réalité, cette décision resta sans effet puisque les actes relatifs à la léproserie pendant la période au cours de laquelle le chapitre de Paris en avait été propriétaire se retrouvent encore aujourd'hui dans le fonds de Notre-Dame et que les chartes antérieures étaient restées à Léchères même, comme en fait foi l'inventaire que nous publions plus loin².

II.

Un rapprochement tout naturel s'impose entre cette sorte d'état de lieux dressé par le chapitre, au moment de son entrée en possession de la léproserie de Léchères, et la série de procès-verbaux d'inspection que nous a légués à peu près pour la même époque le visiteur des Maisons-Dieu et léproseries du diocèse de Paris³. La description que nous publions aujourd'hui est plus minutieuse, elle entre dans des détails plus circonstanciés, mais les conclusions qu'on en peut tirer sont identiques à celles qui

Dei de Leschelles prope Joigniacum spectante ecclesie [Parisiensi] cum Domo Dei Sancti Mathurini de Liricantu spectante capitulo ecclesie Senonensis et liat processus unionis. » — Cf. *Inventaire des Archives de l'Yonne*, G 1265. Procès-verbal d'union de la maladrerie de Léchères au chapitre de Sens (1482).

1. Arch. nat., LL 137, p. 836 (19 juillet 1532) : « ... Ordinatum est quod, restitutis prius per eosdem de capitulo Senonensi titulis et documentis Domus Dei Sancti Mathurini capitulo Parisiensi, tradantur tituli et munimenta diete Domus Dei de Lescheres. »

2. Un passage des registres du Parlement (Arch. nat., X^{1a} 1572, fol. 9 v^o, 30 avril 1552) montre que le chapitre de Sens ent à son tour maille à partir avec les habitants de Léchères, ainsi que l'atteste un arrêt en matière de sommation obtenu contre ledit chapitre par « Guillaume Michel, Colas Beuneau et consors, demourans à Joigny, administrateurs de la malladerye de S.-Denys de Leschieres, paroisse de Cezy. »

3. Voir le texte de ces visites dans notre étude sur les *Maisons-Dieu et léproseries du diocèse de Paris au milieu du XIV^e siècle*. Paris, 1899, in-8°.

se dégagent des visites parisiennes, et ce nouveau document montre que, dans le diocèse de Sens, les choses se passaient absolument de même que dans celui de Paris. Cette constatation est intéressante, car elle autorise à généraliser avec plus d'assurance les résultats acquis pour des régions spéciales, et elle ajoute un grand poids aux raisons qui faisaient déjà présumer que l'organisation des établissements charitables était sensiblement la même dans les divers diocèses.

La peinture que nous allons tracer de la léproserie de Léchères, à l'aide du registre de Manuel de Plaisance, peut donc être regardée comme rendant fidèlement la physionomie des petites léproseries qui s'étaient multipliées dans les campagnes au moyen âge et s'élevaient souvent jusque dans les moindres villages. Quelques traits de détail pourront bien varier çà et là suivant les lieux, mais les lignes principales ne changent pas et le tableau reste exact dans son ensemble.

Au point de vue du personnel, la léproserie est dirigée par une sorte de communauté ou de confrérie, placée sous la dépendance de l'évêque, et dont les membres, désignés sous le nom de frères et sœurs, vivent aux dépens de la maison. Composée jadis d'un certain nombre de personnes¹, cette communauté, à l'époque qui nous occupe, est réduite à sa plus simple expression : un frère prêtre, remplissant les fonctions de chapelain, et une sœur. Quant au gouverneur délégué par le chapitre, il ne paraît pas avoir reçu de lettres de fraternité, contrairement à l'usage habituellement observé pour les autres léproseries : il semble que ce soit un simple gérant, un « closier, » comme on disait alors.

Moins peuplé encore est le quartier des ladres, qui étaient également comptés au nombre des frères et sœurs² : à cette date il n'est occupé que par une seule lépreuse. Au milieu du xiv^e siècle, comme on le voit par les visites du diocèse de Paris, la terrible maladie qui avait provoqué la création universelle des léproseries était en décroissance. L'unique renseignement qui nous ait été conservé à ce point de vue pour Léchères, après la réunion de la mala-

1. Voir dans le registre que nous publions l'analyse de la xx^e charte du chartrier de Léchères, datée du 19 juillet 1295, où l'on voit que le compte de la léproserie fut rendu en présence de plusieurs frères et sœurs de la maison.

2. Voir, au chapitre II du texte que nous publions, la mention de la prise de possession par le chapitre : « in presentia fratrum et sororum tam sanorum quam infirmorum dicte domus. »

drerie au chapitre, semble indiquer que les cas de lèpre étaient dès lors assez rares dans la région pour qu'on en fût bientôt arrivé à presque oublier la destination primitive de cette maison¹. En 1414, en effet, un ladre ayant réclamé son admission à la léproserie, une délibération capitulaire prescrivit, avant de faire droit à sa requête, de rechercher dans les titres de l'établissement si le chapitre était tenu de supporter cette charge².

Frères et sœurs sont vêtus et nourris aux frais de la léproserie, et le règlement, dont nous parlerons plus loin, édicte à ce sujet des règles spéciales en ce qui concerne les lépreux. Dans le budget dressé en 1336, l'habillement des quatre membres de la communauté figure pour une somme de 8 livres tournois, soit 40 sous par tête. Mais ce n'est là qu'une moyenne, et les vêtements du chapelain par exemple sont d'un prix plus élevé que les autres; leur coût, pour l'année 1335-1336, monte, y compris la fourrure, à 50 sous, tandis que ceux de la sœur saine ne reviennent qu'à 25 sous et ceux de la lépreuse à 16 sous 8 deniers.

Chacun recevait en outre par an une paire de souliers, dont le prix montait environ à 14 sous et demi.

Le linge était confectionné à la maison : tantôt on achetait de la toile toute faite, tantôt on se procurait du fil qu'on faisait tisser. Quant à la toile de chanvre, elle était tout entière préparée sur place avec du chanvre acheté brut ou récolté sur les terres de la léproserie, qu'on faisait rouir et filer aux frais de la maison. En ce qui concernait l'alimentation, la léproserie suffisait presque entièrement elle-même à ses besoins. La farine employée à la confection du pain provenait des grains récoltés sur ses terres; aucune somme n'était prévue au budget pour cet article et ce devait être une exception quand on était obligé d'en acheter au dehors, comme cela se produisit en 1335. A part la lépreuse, qui

1. On semble la mettre sur le même rang que les autres domaines du chapitre et ne considérer que les revenus qu'elle peut rapporter : « Dominus Cantor retulit quod magister Droco Porcherii volebat habere domum de Lescheriis prope Joigniacum, Senonensis diocesis, et quod ipse traderet tantum de redditibus vel hereditagiis suis prope Parisius existentibus. Et fuit ei responsum quod ipse magister Droco tradat per declaracionem hereditagia que hic habet prope Parisius et tunc dicetur ei super que ecclesia voluerit assignari. » (Arch. nat., LL 108 A, p. 110, 21 mai 1393.)

2. Arch. nat., LL 112, p. 12 (17 oct. 1414) : « Videantur littere de Leschieres et provideatur lazaro, si teneatur ad hoc ecclesia, etiam si lazarus fuerit de hiis quibus debent per ecclesias ibidem alimenta ministrari. »

avait droit à du pain blanc, les habitants de Léchères se contentaient d'un mélange de froment, d'orge et de seigle. A l'époque où le chapitre se mit en possession de la léproserie, la farine de blé et la farine d'orge entraient pour des parts à peu près égales dans la composition du pain contre un quart de farine de seigle. Mais, quelques années plus tard, cette proportion était renversée en faveur de l'orge et du seigle et l'on ne servait plus sur la table de Léchères que du pain beaucoup plus bis.

Les légumes tels que fèves, pois, ceires ou pois chiches, dont il se faisait une consommation considérable, provenaient également de la récolte annuelle. La viande de porc salé fournie par les animaux élevés à la léproserie jouait un rôle important dans la nourriture habituelle. L'on n'avait donc à acheter que la viande fraîche, dont l'usage paraissait réservé à certains jours de fête, *tempore congruo*, et les poissons et harengs destinés aux jours maigres. Pour onze bouches à nourrir, y compris les serviteurs, la dépense était évaluée de ce chef, dans le budget de 1336, à 17 livres environ, soit à peu près 30 sous par tête. Elle pouvait cependant s'élever beaucoup plus haut, comme le montre le compte de l'exercice 1335-1336, où pour une période de quatorze mois elle monte à 44 l. 5 s. 11 d. En 1341, au contraire, le nombre de bouches étant réduit à huit, elle n'est plus, malgré la hausse générale des prix, que de 11 l. 11 s. 9 d., un peu plus de 18 sous pour chacun. Les comptes ne font pas mention du chauffage, mais ils nous apprennent que pour l'éclairage on employait des chandelles fabriquées dans la maison. Le gouverneur achetait dans ce but chaque année pour 60 sous de suif, qui servait en même temps à graisser les roues des chars.

Comme nous venons de le dire, la maladrerie avait encore à sa charge la nourriture d'un certain nombre de personnes à gages qui, à côté des « frères sains et lépreux, » complétaient le personnel attaché à la maison et constituaient ce qu'on appelait alors la *familia*, la « mesnie. » Au mois de décembre 1336, lorsque Manuel de Plaisance dressait l'état de lieux de Léchères, il fit comparaître tous les serviteurs et exigea d'eux le serment de se montrer toujours respectueux des intérêts et des droits de la maladrerie. Voici quelle était à cette date la liste des « familiers. » En premier lieu aurait dû se placer, avec un traitement de 50 sous par an, le clerc chargé du soin de la chapelle, mais cet office était alors vacant ; puis venaient le charretier, qui tou-

chait de 51 à 52 sous; les deux bouviers, recevant l'un 41 et l'autre 43 sous; la servante, payée 36 sous; le vacher et le porcher, dont les gages respectifs ne s'élevaient qu'à 16 sous.

Indépendamment de ces salaires et de la nourriture quotidienne, la maison fournissait tous les ans, à chacun des serveurs, une paire de chaussures, de même que nous l'avons vu faire pour les frères et sœurs.

Un règlement des plus sommaires déterminait les obligations imposées aux membres de cette sorte de confrérie à laquelle était confiée l'administration de la léproserie. Charité et bonne harmonie dans leurs rapports mutuels, soin des biens de la maison et dévouement à ses intérêts, vie sobre et tranquille, sans dépenses superflues, voici à quoi se résument, pour le personnel sain, ces statuts qui peuvent apparemment servir de type aux constitutions en vigueur dans les établissements du même genre. On voit qu'il n'y a pas là trace de règle religieuse proprement dite, comme il en existait dans certaines léproseries importantes.

Les frères et sœurs ne prononçaient pas de vœux; ils s'engageaient simplement par serment à se montrer probes et fidèles dans leur administration, à prendre toujours les intérêts de la maison et à défendre ses droits.

En ce qui concerne la lépreuse recueillie alors à Léchères, l'unique prescription qui lui soit imposée par ce court règlement est de ne pas se mêler aux personnes saines qui habitent la maison et de rester dans sa clôture sans franchir les limites qui lui sont assignées. Cette séparation s'imposait dans toutes les léproseries pour éviter la contagion à laquelle expose la fréquentation habituelle et prolongée des ladres. Au commencement du xv^e siècle, lorsqu'après une longue interruption la maladrerie de Léchères, ainsi que nous le disions plus haut, eut de nouveau l'occasion d'abriter un lépreux, on fit construire pour celui-ci une logette spéciale afin qu'il ne vécût pas avec le fermier¹.

Les statuts se terminent par l'énumération des prestations dues à la lépreuse pour fournir largement à son entretien : comme nourriture, 26 bichets de blé par an, à raison d'un pain d'un boisseau pour chaque semaine, — ce grain est livré en

1. Arch. nat., LL 112, p. 115 (5 août 1416) : « Placet dominis quod apud Lescheles fiat modica logia pro lazaro nuper ibidem recepto, ut non conversestur cum firmario loci. »

nature afin que la lèpreuse puisse l'employer à sa guise; — le quart d'un porc salé et une somme de 16 sous 8 deniers tournois à titre de pitance; comme boisson, trois chopines de vin par jour; comme habillement, un vêtement complet chaque année et une paire de chaussures. Pour l'année 1335-1336, le coût des habits de la lèpreuse est évalué, comme nous l'avons dit, à 16 sous 8 deniers.

Une des chartes analysées dans l'inventaire des titres de Léchères¹ montre que, suivant l'usage habituel, les ladres jouissant d'une fortune personnelle devaient acquitter un certain droit au moment de leur réception et indemniser la maison des dépenses occasionnées par leur entretien. C'est ainsi que, le 5 mai 1296, Guillaume Macher, chevalier, se reconnaît débiteur envers la léproserie d'une rente de 25 s. t., représentant le droit d'entrée de son fils Philippe, lèpreux, et s'engage à fournir chaque année à la maladrerie un setier d'orge et six bichets d'avoine tout le temps que ledit Philippe y demeurera.

Exclus par leur maladie du commerce habituel des autres hommes, les ladres se voyaient naturellement fermer les portes de l'église paroissiale. Il eût été cependant cruel d'ajouter à ce que leur isolement avait de pénible la privation des secours religieux. Aussi le concile de Latran (1179) ordonna-t-il l'érection d'une chapelle dans toutes les léproseries dont les ressources étaient suffisantes pour entretenir un prêtre². C'était le cas de Léchères qui, en 1336, possédait chapelle et chapelain.

Nous n'avons pas de renseignement sur l'édifice consacré au culte et nous connaissons seulement les objets qui le garnissaient : un petit calice, quelques livres liturgiques, deux courtines de toile, des burettes d'étain, deux croix de cuivre doré, un peu de linge d'autel et les ornements nécessaires à la célébration de la messe. En somme, pas d'objet de valeur, à l'exception peut-être d'une plaque d'argent doré destinée à recouvrir un livre liturgique et sur laquelle était représentée l'image de saint Denis, patron de la chapelle.

Conformément aux prescriptions du concile de Latran, que nous venons de rappeler, l'archevêque de Sens, en 1279, autorisa la léproserie à joindre à la chapelle un cimetière pour servir à la

1. Celle qui porte la cote xiv.

2. Labbe, *Concilia*, tome X, col. 1520.

sépulture des lépreux et des frères et sœurs de la maison, ou des étrangers qui auraient la dévotion d'y reposer après leur mort, à l'exception toutefois des paroissiens de Cézzy et de Béon qui ne pouvaient s'y faire enterrer qu'avec l'autorisation de leur curé¹.

La même préoccupation de sauvegarder les droits de la paroisse se révèle dans une disposition en vertu de laquelle les lépreux de Léchères devaient chaque année verser au prieur-curé de Cézzy une somme de 13 sous en compensation des oblations qui seraient faites en leur chapelle. Des compromis de ce genre présidaient toujours à l'érection de chapelles particulières dans les paroisses et on en trouve plusieurs exemples en ce qui concerne les Hôtels-Dieu et léproseries du diocèse de Paris. A la Saint-Denis, la léproserie payait également au curé un droit de 5 sous à raison d'une procession que la paroisse faisait à la chapelle de Léchères ce jour-là, suivant un usage dont on rencontre de nombreuses traces ailleurs. Enfin elle lui devait, à la Saint-Loup, 2 sous ou un cierge du poids d'une livre, et, à la Saint-André, un setier d'avoine.

Comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, la diminution progressive de la lèpre ne tarda pas à modifier le caractère de la maison de Léchères, après sa réunion au chapitre de Paris, et à la transformer presque entièrement en un domaine de rapport². Dès lors la petite communauté dont nous venons de parler n'avait plus de raison d'être et il est probable qu'elle ne survécut guère aux membres qui la composaient en 1336. Les passages des registres capitulaires où il s'agit de Léchères ne font jamais allusion qu'à un fermier, sans qu'il soit question de frères ou de sœurs. Les comptes de 1422 à 1425, qui nous ont été conservés, n'en parlent pas non plus, et le chapelain paraît également avoir

1. Voir l'analyse des chartes conservées à Léchères, sous la cote xiii.

2. Nous avons dit que les délibérations capitulaires en traitent habituellement comme d'une ferme ordinaire. Cependant en 1425, alors que les habitants de Cézzy lui disputaient l'administration de la léproserie, le chapitre, sur le rapport de Pierre d'Orgemont, paraît avoir adopté une autre méthode, car on le voit nommer à Léchères un maître à vie, chargé de rendre compte, et non pas un fermier (Arch. nat., LL 113, p. 29, 14 novembre 1425) : « Audita relatione magistri P. de Ordeimonte de leprosaria de Acheriis, diocesis Senonensis, conclusum est quod tradatur domino Petro Caiart ad ejus vitam, et solvet officio anniversariorum quolibet anno in festo Sancti Martini hyemalis, Parisius, xvi s. p., et tradet declarationem redditus ipsius infra annum et expost de triennio in triennium, et ita promisit facere et juravit. »

disparu à cette époque¹. Ces comptes mentionnent simplement le paiement des 20 sous tournois et du setier d'avoine que le vicaire de Cézy recevait « pour faire le service divin chacun an en la chappelle de ladite maladerie, la veille et le jour de la feste Saint-Denis, c'est assavoir la veille vespres et le jour messe et vespres solanelment. »

III.

Après avoir montré la composition du personnel de la léproserie, après avoir brièvement exposé ce que nous savons de son règlement, de ses conditions d'existence, de sa vie religieuse, il nous faut, en poursuivant l'examen du procès-verbal de 1336, décrire l'état matériel des lieux et dire un mot de la fortune mobilière et immobilière de l'établissement.

La maison qui abritait la confrérie dont nous venons de parler devait affecter l'apparence des fermes isolées qu'on rencontre souvent dans les campagnes et qui, en fait, sont parfois d'anciennes léproseries.

Au moyen âge, les établissements hospitaliers, surtout dans les bourgs et les villages, tiraient la presque totalité de leurs revenus d'une exploitation rurale qui faisait corps avec la Maison-Dieu ou la maladrerie et en était l'indispensable complément. Ce que nous savons de Saint-Denis de Léchères montre que les choses s'y passaient bien ainsi.

Sis en dehors du pays, sur le bord d'un chemin, au milieu des champs et des vignes², l'enclos de la léproserie chevauchait sur les limites de deux censives, celle du domaine de la Celle-Saint-Cyr, appartenant au chambrier de l'abbaye de Sainte-Colombe de Sens, et celle de la commanderie Saint-Thomas de Joigny.

Le corps de logis principal se composait d'une salle assez grande environnée de chambres de plus petites dimensions³; alentour régnaient les constructions accessoires de la ferme, telles que granges, étables, porcherie, four, cellier, pressoir,

1. La dernière mention d'un chapelain est celle qu'on rencontre dans les additions faites en 1342 au registre de Manuel de Plaisance, où Eudes Jeannet est désigné comme frère et chapelain de Léchères.

2. Voir dans le chapitre III du texte la description du domaine foncier de la léproserie.

3. Voir à l'Appendice, n° II, le récit de l'incendie des bâtiments, en 1364.

tandis que, dans une autre partie de l'enclos, à l'écart des bâtiments servant à l'usage commun, se voyait l'habitation réservée aux ladres. Enfin, au milieu de tout cela, rappelant le caractère religieux de la maison et symbolisant ce mélange intime des travaux des champs et des œuvres de charité, s'élevait la chapelle entourée de son petit cimetière.

En 1336, l'ensemble des bâtiments était en fort mauvais état ; l'administration du dernier maître, vieillard faible et insouciant, avait été désastreuse, et une visite attentive des édifices révéla la nécessité de réparations évaluées à 6 l. 15 s. t. pour les charpentes, 4 l. 13 s. pour les toitures, 8 l. pour la maçonnerie.

Le mobilier ne valait guère mieux et la plupart de ses éléments sont désignés dans l'inventaire comme vieux et détériorés. Sa composition était modeste et telle qu'on la rencontre habituellement dans ces sortes de maisons : treize couettes de plume constituant chacune, avec un coussin ou matelas, une couche qu'on garnissait de draps en toile de lin ou de chanvre ; des nappes, des touaïlles ou serviettes, des coffres de différentes tailles, de la vaiselle d'étain, écuelles, plats et flacons, une batterie de cuisine de cuivre ou d'airain, où les poêles, soit à queue, soit sans queue, jouaient, comme partout à cette époque, le rôle principal. La grande salle était meublée de bancs et de tables posées sur des tréteaux ; la dépense ou office et le fournil abritaient des maies pour conserver le pain ; enfin, pour terminer cette énumération, on doit mentionner divers outils tels que pioches, serpe, cognée, tarières, fourche, crochet à fumier, sans compter les cuves du pressoir et les tonneaux qui reposaient dans le cellier.

Comme dans toute maison de culture, la principale richesse mobilière était constituée par le bétail¹. Le rédacteur de l'inventaire s'étend avec complaisance sur ce point, il explique la pro-

1. Les inventaires des léproseries du diocèse de Paris donnent de nombreux détails sur les animaux qu'on y élevait. On peut voir aussi à ce sujet l'état de la léproserie de Meaux au commencement du xiv^e siècle (Arch. nat., J 206) et le texte suivant relatif aux lépreux de Compiègne (Arch. nat., JJ 74, fol. 188, n° 319) ; lettres de Philippe VI confirmant, en 1342, aux « povres frères de la maladerie de Compiègne » le droit de « prendre et avoir bois sec en la forest de Compiègne, tant pour ardoir comme pour edifier pour leur maison de l'Ortie, de avoir le pasturage pour toutes leurs vaches, poulains et pourciaus que il avoient et pouvoient avoir en leurdictie maison de l'Ortie, et que ycelles bestes aloient et povoient aler à pasture en tous temps en ladite forest et par touz les lieux ou les beste de Saint Cornille, de Saint Jehan ou Bois vont pasturer. »

venance de chaque animal, il va jusqu'à nous donner les noms auxquels répondaient les vaches logées dans l'étable. Ils étaient pittoresques, ces noms, et on pourrait croire que le caractère religieux de la maison avait influé sur le choix de quelques-uns d'entre eux : la Prieuse, la Béguine, la Barnosse (ou Dame?), la Blonde, la Paresseuse¹. Trois étaient pleines, une quatrième venait d'avoir un veau. Elles étaient confiées aux soins d'un petit pâtre qu'on nous présente à la suite de ses bêtes et qui s'appelait Colin Pailliant.

Quatre paires de bœufs de labour et deux petits taureaux complétaient le nombre des bêtes à cornes.

Leur valeur était variable : deux vaches, un bœuf, un veau et les deux taurillons avaient été cédés à la léproserie par le maître actuel pour la somme de 110 sous tournois, à laquelle les avait estimés un boucher de Joigny ; au contraire, une paire de bœufs, à elle seule, n'avait pas coûté l'année précédente moins de 118 sous tournois.

L'écurie renfermait deux chevaux de trait qu'on attelait aux chariots et au tombereau. Enfin, dans le toit à porcs on comptait une truie pleine et neuf pourceaux, cinq grands et quatre petits. Ils étaient soignés par Jeannin Le Charretier qui, semble-t-il, avait succédé, dans cet emploi, à son père Colin.

Les terres sur lesquelles s'exerçait l'exploitation mesuraient un peu plus de cent arpents, ainsi répartis : soixante-huit arpents de terres labourables, neuf de pâturages et saussaies, seize de prés, enfin neuf arpents et un quartier de vignes.

La production dominante du terroir était le froment, au-dessous duquel s'étagaient l'orge, le seigle et l'avoine ; enfin, quelques mesures de terre étaient réservées à la culture de légumes, tels que pois et fèves, destinés à la consommation de la maison.

Au moment où la léproserie passa sous le domaine du chapitre, l'entretien des terres laissait beaucoup à désirer et leur rendement s'en ressentait forcément. Ainsi la récolte moyenne du blé, qui était à cette époque de 250 bichets environ (223 en 1335,

1. D'après les termes de l'inventaire, il semblerait que le nombre des vaches possédées par la léproserie ne fût que de quatre, deux qu'elle avait déjà en 1335 et deux nouvelles, mais cette énumération de leurs noms montre bien qu'il y en avait cinq ; il faut peut-être reconnaître dans la cinquième le veau dont il est parlé en 1335.

260 en 1336), c'est-à-dire d'un peu plus de deux muids et demi, passa, cinq ans plus tard, à 309 bichets.

Les labours et les semailles étaient faits par les serviteurs de la maison, mais au temps de la moisson il fallait plus de bras et l'on faisait appel à des étrangers qu'on payait en nature. En 1336, sur le grain de la récolte, on abandonnait aux moissonneurs 17 bichets de froment, autant de seigle et autant d'avoine. En 1341, les prix avaient haussé de plus de moitié, car cette année-là les frais de la moisson se soldent par la livraison de 36 bichets de blé et de pareille quantité de seigle, d'orge et d'avoine.

Cette majoration des salaires tient évidemment à la diminution considérable de valeur que la monnaie avait subie dans cet intervalle¹, diminution à laquelle correspondait naturellement un écart considérable dans les prix de toutes choses. On a là une démonstration saisissante des perturbations que l'emploi alternatif de forte et de faible monnaie jetait dans toutes les relations économiques, puisqu'on voit ces variations faire sentir leur contre-coup non seulement sur les marchés conclus en argent, comme nous aurons occasion de le dire tout à l'heure, mais même sur les paiements opérés en nature².

On réservait de 50 à 60 bichets de froment pour les semailles de l'hiver suivant, et, une fois ces prélèvements effectués, la majeure partie de la récolte était absorbée par la nourriture du personnel. La consommation annuelle de la maison était évaluée de ce chef à environ 140 bichets. Le surplus, qui pouvait monter en moyenne à une soixantaine de bichets, était mis en vente, mais il est difficile de déterminer exactement le profit qu'on en

1. D'après les tables dressées par N. de Wailly (*Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XXI, p. 398) la livre tournois, dont la valeur intrinsèque, en 1337, était de 13 fr. 51 c., ne valait plus, en 1341, que 5 fr. 78 c.

2. La contre-partie de cette démonstration est fournie par un mémoire où l'abbé de Cîteaux signale, en 1329, les troubles qu'apportait dans les exploitations rurales le brusque retour à la forte monnaie et les difficultés qu'éprouvaient alors les propriétaires à ramener les salaires à un taux proportionné à la valeur nouvelle de l'argent : « Cultura aliquando plus constat quam valent fructus, et specialiter tempore isto postquam incepit currere fortis moneta, quia tantum oportet nos dare mercenariis et laborantibus de forti moneta quantum consueveramus dare de debili. » (Jules Viard, *Ressources de la royauté sous Philippe de Valois*, dans la *Revue des Questions historiques*, t. XLIV (1888), p. 210.)

retirait, vu la grande irrégularité qui se manifestait dans les cours par suite des variations de la valeur de l'argent.

Ainsi, estimé à 3 sous en 1336, le bichet de froment cinq ans plus tard valait en moyenne plus de 5 sous et demi, soit près du double. Même augmentation s'était produite sur les autres grains et on voit aux mêmes dates le prix de l'orge passer de 2 sous à 3 sous et demi le bichet, celui du seigle de 2 à 4 sous.

Quelques paiements en nature se faisaient aussi en blé; trois bichets, par exemple, étaient donnés au forgeron et un bichet au barbier.

Le second rang, comme importance, appartenait à la culture de l'orge. En 1335, son rendement fut de 255 bichets; tombé à 118 l'année suivante, il s'était, en 1341, relevé à 267. Ensuite venait le seigle, dont la production variait de 130 à 200 bichets. Comme pour le blé, la plus grande partie de ces grains était consommée sur place, et ce qui restait, porté au marché.

Quant à l'avoine, sa récolte annuelle pouvait être évaluée à une moyenne de 150 bichets environ (146 en 1335, 120 en 1336, 172 en 1341). La nourriture des animaux de la ferme, le prélèvement nécessaire pour les semailles et l'obligation de fournir au comte de Joigny une redevance assez élevée en avoine absorbaient plus que la production annuelle, et l'on était habituellement obligé d'acheter une certaine quantité de ce grain.

Nous ne trouvons pas de renseignements précis sur la quantité de fourrage que fournissaient les prés, mais les comptes de recette de 1341 montrent que cette partie de l'exploitation était avantageuse. Cette année-là, en effet, il fut vendu pour 32 livres de foin, tandis que le salaire des ouvriers employés à le faucher, faner, mettre en meules et rentrer, ne s'était élevé qu'à 75 sous¹.

Même somme à peu près était consacrée à faire couper et façonner le bois des saussaies et repiquer les plançons; on pouvait en retirer, année moyenne, vingt milliers de perches valant 5 sous le millier et 16 milliers de pisseaux ou échalas valant 1 sou 6 deniers, au total plus de 6 livres, sans compter ce qui était utilisé pour les vignes de la maison, qu'on trouve évalué, en 1335, à plus de 4 livres et demie.

Ces vignes, qui n'occupaient pas tout à fait le dixième du terri-

1. En 1336 cette dépense n'avait monté qu'à 60 sous; on constate donc, ici encore, une élévation des salaires.

toire, coûtaient fort cher de « façon. » On sait quels soins minutieux et presque incessants exige la culture de la vigne. Comme le dit notre texte, il faut la déchausser, la tailler, enlever les sarments, planter les échalas, y lier les ceps, bêcher, biner, effeuiller, provigner, fumer les rejetons, entretenir les haies qui entourent les clos. Le coût de ces multiples opérations montait à une trentaine de livres par an. Puis c'était la vendange qui exigeait une dépense d'environ cent sous pour cueillir le raisin, le porter au pressoir, le fouler et mettre le jus en tonnes. Enfin, il fallait compter aussi avec l'achat ou la réparation des récipients : en 1335, il en coûtait 64 sous pour remettre des cercles à six tonneaux ; l'année suivante, on dut payer 2 livres pour se procurer de nouveaux tonneaux en sus de sept qui restaient de l'an passé ; en 1341, les réparations de tonnellerie sont évaluées à 118 sous 10 deniers.

Le terroir produisait vin blanc et vin rouge. Soit en raison de la différence des crus, soit plus probablement par suite des modes différents de fabrication, ces vins n'avaient pas tous la même qualité. Le vin de choix était en partie employé à la consommation du chapitre Notre-Dame, en partie vendu soit sur place, soit à Paris, suivant l'endroit où les cours étaient le plus avantageux¹. Le prix du tonneau de vin de première qualité montait en moyenne à 8 livres. Celui qu'on destinait ainsi aux caves du chapitre ou qu'on voulait vendre en port de Grève était embarqué sur l'Yonne, au port du Folet, près de Léchères, et dirigé de là vers Paris.

Quant au gros vin, on le buvait à la léproserie, mais il ne suffisait pas toujours à la consommation du personnel et il fallait quelquefois en acheter. On l'employait aussi à des coupages. En 1341, trois tonneaux et une queue de vin de choix, mélangés à une queue de gros vin, produisent quatre tonneaux vendus 7 livres pièce.

L'importance de la récolte était naturellement fort variable. En 1335, on tire du pressoir 10 tonneaux de vin de première et de seconde qualité estimés en tout au prix de 54 livres. L'année suivante, la production du vin de choix réservé au chapitre est

1. Arch. nat., LL 106^a, p. 11 : « ... De vinis de Crosillis sciatur in loco quantum valent in loco et quantum in Gravia, et, hoc scito, vendantur meliori modo quo poterit fieri. »

de 5 tonneaux et une queue. En 1341, on récolte jusqu'à 19 tonneaux et demi de vin de première qualité, sans compter le vin commun employé à la consommation de la maison.

Pour être avantageuse, la culture des vignobles, avec les soins délicats qu'elle impose, a besoin d'être surveillée de près, et les chanoines de Notre-Dame reconnurent sans doute combien il était difficile de trouver des fermiers propres à un travail de ce genre. En 1393, en effet, le chapitre se décida à transformer les vignes en terres labourables dont la location était plus aisée. Tout le plant qui existait alors fut arraché et on ne conserva qu'un quartier de vigne près de la maison, à titre de jardin¹.

On voit, par ce qui précède, que la léproserie retirait de son exploitation rurale, non seulement la nourriture de son personnel, mais un bénéfice en argent assez appréciable, qui lui permettait de couvrir une bonne partie de ses dépenses, telles que cens ou redevances à payer, réparations des bâtiments, entretien du matériel, gages des serviteurs, etc., dont le montant total était de 120 à 130 livres.

Pour faire face à ces charges, elle jouissait en outre de quelques revenus réguliers en argent ou en nature montant en tout à 11 l. 12 s. 6 d. et une pite tournois, 23 bichets d'avoine, 1 bichet d'orge et une poule.

La source de ces revenus consistait en divers droits de cens et dans le produit d'un péage et d'une foire annuelle.

La maladrerie possédait sur l'Yonne le port de Folet et prélevait un droit d'un denier tournois sur chaque tonneau de vin qui y était porté pour être chargé sur bateau; quant aux tonneaux qu'on y débarquait, la redevance était d'une obole. Une maison appartenant à la léproserie servait de logement au péager, et le tout était affermé 110 sous par an.

Chaque année, à la Saint-Denis, une foire se tenait autour de la léproserie qui y percevait le tonlieu, le minage et quelques autres profits. Ces droits, également donnés à ferme, rapportaient en moyenne 4 livres tournois. La concession de foires était une des faveurs que les seigneurs accordaient le plus volontiers aux

1. Arch. nat., LL 108A, p. 104 : « Die lune quinta maii [1393]... Dixit etiam quod vince ibidem existentes deberent extirpari ut inde fieret commodum ecclesie, quia utilius et melius tradentur postmodum, si fuerint extirpate pro cultivando granum, quam nunc. Et est ordinatum quod extirpentur et dimittantur unum quarterium pro agresto prope domum. »

maladresses; cette libéralité ne leur faisait, en effet, rien déboursier et avait, en même temps, l'avantage de favoriser le développement du commerce dans leurs domaines. Mais l'exemple de ce qui se passait à Léchères montre que le profit qu'en retiraient les lépreux était parfois plus apparent que réel. La justice de la foire appartenait, en effet, aux seigneurs voisins, et le comte de Joigny, les seigneurs de Cézy et de Chamvres envoyaient chacun des sergents pour faire la police du champ de foire et maintenir leurs droits. La nourriture de ces hommes était à la charge de la léproserie, or, ils mangeaient et buvaient, paraît-il, prodigieusement. De plus, il fallait fournir aux marchands le bois nécessaire pour élever leurs étaux, si bien que les dépenses finissaient par égaler les recettes, heureux quand elles ne les dépassaient pas.

Au moment où le chapitre Notre-Dame prit possession de Léchères, les affaires de la maison allaient mal et l'établissement du budget révélait l'existence d'un déficit assez considérable. En quelques années, ce désordre fut réparé, grâce à une administration mieux entendue, si bien que le compte de l'année 1341 faisait apparaître un léger excédent de recette.

Nous sommes entré, au cours de cette étude, dans de bien minutieux détails, mais il était intéressant d'exposer par le menu l'organisation intérieure d'une léproserie à une date où ces maisons n'avaient pas encore perdu le caractère primitif de leur fondation. En même temps, l'importance du rôle que jouaient les occupations agricoles dans la vie des établissements hospitaliers du moyen âge nous permettait de montrer comment était conduite, au *xiv*^e siècle, l'exploitation d'un petit domaine rural, et nous avons voulu mettre à profit cette occasion qui se présente assez rarement.

LÉON LE GRAND.

REGISTRUM CONTINENS BONA TAM IMMOBILIA QUAM MOBILIA, AC ETIAM JURA, EMOLUMENTA ET ONERA, NEC NON STATUM ET ORDINATIONEM DOMUS LEPROSARIE DE LESCHERIIS, SENONENSIS DIOCESIS, unite et annexe camere Parisiensis ecclesie per reverendum in Christo patrem, dominum Guillelmum de Broca, archiepiscopum Senonensem, cum consensu honorabilium virorum decani et capituli sue ecclesie Senonensis. Et fuit factum et ordinatum ipsum registrum in dicta domo de Lescheriis per dominum Manuelem de Placencia, canonicum et camerarium

clericum dicte Parisiensis ecclesie, ac procuratorem et ministrum specialem ad infrascripta et alia facienda honorabilium virorum dominorum decani et capituli Parisiensis, anno Domini M CCC XXXVI^o mense decembris, per capitula in modum qui sequitur :

I. De unione et annexione predictis.

II. De adeptione possessionis prima dicte domus ex parte dictorum dominorum decani et capituli Parisiensis et statu in quo susceperunt eam cum pertinentiis ipsius.

III. De bonis immobilibus ipsius domus et pertinentiarum ipsius ac etiam ipsorum oneribus.

IV. De bonis mobilibus dicte domus que fuerunt inventa in dicta domo et capella per inventarium inde factum.

V. De auditione compoti facta per dictum dominum Manuelem a magistro sive gubernatore dicte domus, ibi posito ex parte decani et capituli predictorum, et a capellano et fratribus et sororibus dicte domus et familiaribus ejusdem domus.

VI. De prestatione juramenti dictorum capellani, magistri sive gubernatoris, fratrum, sororum et familiarium dicte domus in manibus dicti domini Manuelis, nomine et vice dictorum dominorum suorum.

VII. De ordinationibus et statutis factis in dicta domo per prefatum dominum Manuelem et memoriis agendorum, salvis et retentis in omnibus et per omnia voluntate, correctione et omnimoda dispositione dictorum dominorum suorum in premissis omnibus et singulis.

I. [*De unione et annexione camere Parisiensis ecclesie*¹.]

Quoad contenta in primo capitulo, sciendum est in primis quod dicta unio sive annexio fuit facta per dictum reverendum patrem dominum archiepiscopum Senonensem, cum consensu decani et capituli sue ecclesie Senonensis, sub forma contenta in litteris suis, quarum data est et fuit Parisius anno Domini M CCC XXXIII^o die xxii^{da} mensis junii, et conservantur et custodiuntur dicte littere per dictos dominos decanum et capitulum Parisiense et semper invenientur dicte littere et alie pertinentes ad hujusmodi unionem in the-

1. Pour plus de clarté, nous répétons en tête de chaque chapitre tout ou partie de la rubrique que donne la table placée au commencement du Mémoire.

sauro diete Parisiensis ecclesie¹, vel penes camerarium clericum ipsius ecclesie qui pro tempore fuerit. Est etiam sciendum quod prefati domini, decanus et capitulum Parisiense susceperunt dictam domum cum pertinentiis post magistrum Johannem Morelli de Senonis, immediatum magistrum sive ministrum et gubernatorem diete domus², qui gubernaverat eam ante per spacium xvi annorum vel circiter, in debili et malo statu et in multis defectibus ex mala retentione et gubernatione, propter ejus incuriam, debilitatem et senium, et carentem fere omnibus neccessariis victus et vestitus fratrum, sororum et familiarium diete domus, et vineas ac terras, cum salicetis et pratis, ac ceteris pertinentibus ad dictam domum, male cultas et satas, et oneratam etiam aliquibus debitis.

II. [*De adeptione possessionis prima diete domus ex parte dictorum dominorum decani et capituli Parisiensis et statu in quo susceperunt eam cum pertinentiis ipsius.*]

Quoad contenta in secundo capitulo, sciendum est quod possessio corporalis diete domus et pertinentiarum ipsius fuit adepta per honorabilem virum, dominum Odardum de Barris, thesaurarium Senonensem et canonicum Parisiensem, commissarium ad hoc specialiter deputatum dictorum dominorum decani et capituli Parisiensis, pro ipsis et eorum nomine, prout per eorum patentes litteras sub eorum sigillo evidenter apparet, et per prefatum dominum Manuelem, una cum ipso, anno Domini MCCC XXX quinto, die dominica, in festo Trinitatis Domini estivalis, scilicet in octabis Penthecostes³. Et de

1. Elles s'y trouvent, en effet, encore aujourd'hui; nous en publions le texte en appendice.

2. Le 4 janvier 1336 (n. st.), Jean Morel fit un testament où l'on relève le legs suivant en faveur de la léproserie de Léchères (Arch. nat., S. 454, n° 35) : « Item legavit leproserie de Lescheliis vineam suam quam emit a clausorio de Lescheliis, pro anniversario suo in capella diete domus imperpetuum faciendo. » — A la petite Maison-Dieu de Sens il légua « lectum suum furnitum, sub quo jacet, de culcitra, pluminari, culcipita, tali qualis est super lectum, duobus lintheaminibus, auriculare et capitegio, ad jacendum pauperes in dicta Domo Dei, ita et sub condicione tali quod dictum lectum non possint vendere nec ponere ad alios usus quam ad jacendum pauperes diete domus. » Jean Morel, comme on le verra ci-dessous, mourut avant le mois de décembre 1336.

3. Ces lettres ne paraissent pas avoir été conservées, mais, dans le carton S 454, n° 23, il existe des lettres de procuration délivrées le 19 novembre 1336 aux mêmes chanoines pour tout ce qui concerne Léchères.

hoc estant littere patentes sub sigillo officialis curie Sancti Juliani de Saltu¹, Senonensis diocesis, qui fuit ibi presens una cum prefato Johanne Morelli, olim magistro seu administratore dicte domus tunc superstite, nunc autem defuncto, domino Johanne de Diciaco, alias Quartier, presbitero, Jaquino de Cella, clerico, notario jurato dicte curie Sancti Juliani de Saltu, ac etiam in presentia fratrum et sororum tam sanorum quam infirmorum dicte domus cum pluribus aliis ad hoc specialiter vocatis et rogatis. Et hujusmodi littere una cum aliis remanent et conservantur penes dictos dominos decanum et capitulum Parisiense, et semper inveniuntur in eorum thesauro, vel penes eorum camerarium clericum qui pro tempore fuerit, prout supradictum est.

Item eisdem anno et die precedenti fuerunt visitati defectus totius dicte domus et capelle cum membris ipsorum per Petrum Thome, carpentarium, de Sancto Juliano predicto, Stephanum Charontot, de Chanvris², coopertorem, Stephanum Carbonerium, de Joigniac, lathomum, et Guillelmum Puisier, de Sancto Juliano, lathomum, et lavaxerunt per particulas contentas in litteris sub sigillo dicte curie Sancti Juliani de Saltu super hoc confectis omnia opera carpentarie ad summam vj l. xv s. turonensium, et omnia opera cooperture ad summam iij l. xij s. turonensium, et omnia opera lathomie ad summam viij librarum turonensium. Totalis vero summa tam carpentarie et cooperture quam lathomie ascendit summam xix l. viij s. turonensium.

III. [*De bonis immobilibus ipsius domus et pertinentiarum ipsius ac etiam ipsorum oneribus.*]

Quoad contenta in tercio capitulo, sciendum est quod infrascripta sunt bona immobilia de quibus fundata et dotata fuit dicta domus ab antiquo secundum quod dictus dominus Manuel, inquisito de hoc diligenter, invenire potuit tam per scripta et arresta ac etiam litteras et alia munimenta quam per relationem magistri sive gubernatoris, capellani, fratrum, sororum et familie dicte domus.

[*Vinee.*]

Primo videlicet vj arpenta in porprisio dicte domus.

1. Saint-Julien-du-Sault, ch.-l. de cant., arr. de Joigny (Yonne). — Collégiale fondée en 1172 par Guy de Noyers. (Stein, *Pouillé*, p. 55.)

2. Chamvres, arr. et cant. de Joigny (Yonne).

Item in eodem territorio, in Basso de Crosilliis, circa unum quarterium vinee situm una cum aliis vj arpentis precedentibus in censiva camerarii de Cella Sancti Cirici¹, diocesis Senonensis, ordinis Sancte Columbe Senonensis.

Item ad Quinque vias circa unum quarterium vinee.

Item in eodem territorio, in loco qui dicitur Le Fourniaus, juxta Crucem de Crosilliis, circa dimidium arpentum vinee que vocatur et nominatur communiter vinea Garnoti.

Item in territorio de Crosilliis circa quinque quarteria vinee vocate vinea Domini Hugonis.

Item in territorio dicto Buglot, deversus Sanctum Albinum², in Alto de Buglot, circa unum quarterium vinee site in censiva prioris de Prato Grimaud³.

Item in eodem territorio, in Basso de Buglot, circa iij quarteria vinee in duabus petiis divisio per ruellam intermediam, site in censiva abbatis et conventus de Escaliis⁴.

Summa : circa ix arpenta et j quarterium vinee.

Terre.

Item prope plantam de Chapontot vij arpenta terre arabilis.

Item retro vineas porprisii dicte domus circa xij arpenta terre arabilis.

Item ij arpenta terre arabilis contigue vie de Beone.

Item iij quarteria terre arabilis contigue dictis duobus arpentis.

Item vij arpenta terre arabilis contigue dicte vie de Beone, in latere deversus Pedagium⁵.

Item xiiij arpenta terre arabilis site in loco vocato gallice La longe Roye.

Item unum arpentum terre contiguum vij arpentis precedentibus.

1. La Celle-Saint-Cyr, cant. de Saint-Julien-du-Sault, arr. de Joigny (Yonne), localité où le chambrier de Sainte-Colombe de Sens possédait un domaine. (Voir *Invent. des archives de l'Yonne*, H 97.)

2. Saint-Aubin-sur-Yonne, arr. et cant. de Joigny (Yonne).

3. Pré-Grimaut ou Briquemault, prieuré-cure de l'ordre de Saint-Augustin, dépendant de l'abbaye de Saint-Jean de Sens, aujourd'hui écart de la commune de Sainte-Geneviève-des-Bois, cant. de Châtillon-sur-Loing (Loiret).

4. Les Écharlis, abbaye de cisterciens fondée en 1120 sous le titre de Notre-Dame; aujourd'hui écart de la commune de Villefranche, cant. de Charny (Yonne).

5. Le Péage, commune de Cèzy.

Item v arpenta terre arabilis in duobus peciis site in loco vocato Merderiau.

Item vij arpenta terre arabilis site in territorio vocato La Conde-mine, in censiva domini de Cesiaco.

Item iiij arpenta terre arabilis desubtus magnum caminum de Senonis.

Item ij arpenta terre arabilis site in eodem loco.

Item iij quarteria terre contigue dictis quatuor arpentis et pratis.

Item unum quarterium terre arabilis contigue salseye Boverie.

Item dimidium arpentum terre contigue noie¹ domine de Beone, in censiva ipsius domine.

Item unum arpentum cum dimidio terre desubtus cimiterium juxta domum leproserie, in censiva hospitalis Sancti Thome de Joigniac².

Item unum arpentum cum dimidio in magno cortilio.

Item unum arpentum terre retro capellam dicte domus, site in censiva Stephani de Bleri³.

Item iij quarteria terre arabilis in loco dicto Præles desubtus Cesiacum.

Summa dictarum terrarum circiter lxviij arpenta.

Item circiter ix arpenta tam salseye quam pascuorum sita inter portum de Folet⁴ et pontem de Folet, abotissantes per deversus Joigniacum salsaye et pratis dicte domine de Beone.

Prata.

Item unum quarterium prati siti in pratis ante graverium, contigui prato Aounieri Chale ex una parte et prato Stephani Corberant ex altera.

Item unum quarterium de pastis ibidem sitis, contiguis ex una parte noye *de la Huilliarde* et Johanni Fabro ex altera.

Item duo arpenta prati siti ante graverium, contigui ex una parte Guillelmo dicto Le Maçon et Hugero de Sancto Mauro ex altera.

Item unum quarterium prati siti ad noyas de Chartiaux, contigui pratis domus ex una parte et Guilloto Beloce ex altera.

Item in eodem loco medietas v quarteriorum prati pro indiviso

1. Noe ou noue, pâturage marécageux.

2. Commanderie de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, autrefois du Temple.

3. Bleury, hameau de la commune de Poilly, cant. d'Aillant, arr. de Joigny (Yonne).

4. Port situé sur l'Yonne, où la léproserie de Léchères avait un droit de péage.

cum Stephano Potin, contigui ex una parte priori de Cesiaco et pratis domus ex altera.

Item iij quarteria prati ibidem, contigui ex una parte dicto priori et Stephanino Sarre ex altera.

Item medietas ij arpentorum cum dimidio pro indiviso cum camerario de Cella, contiguorum ex una parte Livitello et Stephanino Sarre ex altera.

Item dimidium arpentum prati ante graverium, contigui ex una parte Guillelmo Porin et relictis defuncti Philippi Le Blanc ex altera.

Item dimidium quarterium prati situati ibidem, contigui ex una parte Johanni Sarradin et Guiardo Roinlié ex altera.

Item vj arpenta prati ibidem siti ante salseyam Boverie, contigui ex una parte relictis Philippi Le Blanc et priori de Cesiaco ex altera.

Item tria quarteria prati siti ad Vetus Portum, contigui ex una parte aus *Pastis* et Agneti La Garnière ex altera.

Item unum arpentum prati siti ad Novum Portum, contigui camino de Joigniac.

Item circiter unum arpentum prati ibidem siti, contigui ex una parte Johanni Le Blanc et camino ex altera.

Item unum quarterium prati ibidem siti, contigui ex una parte Stephano Gonterii et Johanni Le Blanc ex altera.

Item dimidium arpentum prati siti à *Pampele*, contigui ex una parte liberis defuncti Stephani Gonterii et Domui Dei de Joigniac ex altera.

Item unum quarterium prati ibidem siti, contigui ex una parte Stephano La Plote et curato Sancti Theobaldi de Joigniac ex altera.

Item unum quarterium prati siti in loco dicto *Praeles*, contigui terre domus et priori de Cesiaco.

Summa pratorum : circa xvj arpenta.

Redditus que debentur domui tam in peccunia quam in grano. Primo census debiti annuatim in festo Sanctorum Egidii et Lupi.

Relicta defuncti Michaelis Petitpas de vinea sua que fuit Guillelmi Couteriau, ij d. tur.

Stephanus Parti, de Thema¹, pro terra sua de Marchis, obolum.

Johannes Blondin, de prato suo de Courtabon, contiguo prato Domus Dei de Cesiaco², obolum.

1. Thèmes, comm. de Cély, cant. de Joigny.

2. Maison-Dieu réunie à Saint-Lazare en 1673 (Arch. nat., S 4899), puis rétablie comme hôpital en 1695.

Johannes Pinart, de Thema, de suo prato de Praeles, contiguo priori de Cesiaco, iij obolos.

Petrus dictus Le Bailliz, de terra sua sita juxta domum diete La Piquarde, obolum.

Margerona La Paliele, de terra retro domum à *La Piquarde*, obolum.

Johannes Chale, de prato suo de Quortabon, iij pogesias¹.

Petrus Le Gouez, de prato de la Yerche, obolum.

Item de terra de Verdor, obolum.

Johannes Quorberent, de prato suo de la Yerche, obolum.

Benedicta La Boesarde, de masura sua et terra sua, obolum.

Gillotus Beloce, de prato suo de Pratelis, pogesiam.

Stephanus Periere, de terra sua de Verdor, j d.

Agnes La Jouote, de domo sua et tenetura sua, iij obolos.

Guillelmus Couipiau, de terra sua retro domum à *La Boisarde*, obolum.

Agnes La Peletière, de domo sua, obolum.

Coleta La Peletière, de domo sua, obolum.

Stephanus Quorberant, de prato suo *des Gravons*, j d.

Liberi defuncti Robini Prive, de prato eorum de Praeles, pogesiam.

Relicta defuncti Johannis de Campis, de terra sua *de la Nove-rée*, j d.

Gilona relictia Peletier, de domo sua cum pertinentiis, obolum.

Johannes Cuisart, de prato suo de Praeles, j d. par.

Stephanus de Vico novo, de terra sua *des Marchis*, obolum.

Liberi defuncti Baillivi, de prato ipsorum de Praeles, obolum.

Johannes Roilié, de sua terra vici quondam Laurentii, j d.

Relicta defuncti Robini Raoul, de suo prato contiguo molendino *Ars*, obolum.

Johannes Pinart junior, de prato suo de Praeles, pogesiam.

Maladeria de Cella², de terra Ulmi, j d.

Stephanus Maitrede, pro maresio suo quod fuit Pelliparii, obolum.

Eyardinus Chale, pro sua terra *des Marchis*, obolum.

Dominus Petrus Chantelou, pro terra sua contigua Stephano Corberant et Guillelmo, genero Johannis de Noulon, iiij d.

Stephanus Larchier, de terra que fuit Mellini, ij d.

1. Pougéoise, nom vulgaire de la pite.

2. Maladrerie de la Celle-Saint-Cyr. Voir Stein, *Pouillé*, p. 71.

Liberi defuncti Guillelmi de Diciaco, quondam thesaurarii regis¹, de domo ipsorum de Valle Gilein² et de vinea retro illam, iij d.

Summa reddituum debitorum domui in festo Sancti Lupi, ij s. v d. iij pogesias.

Secuntur census debiti annuatim domui in festo Sancte Crucis.

Johannes Monachi, de terra sua et salceya de juxta fossam *aus Pendus*, iiij d. ob.

Johannes Aude, de suo prato de ponte Foleti, j d.

Relicta defuncti Philippi Leblanc, de prato suo de ponte Foleti, j d.

Relicta defuncti Stephanoti Ponton, de prato suo contiguo dicto Sargent, vj d.

Vie Gonterii, de prato suo ibidem, iiij d.

Liberi defuncti Jacobi Porcherii, de prato suo ibidem, viij d.

Liberi defuncti Radulphi, de prato ipsorum ibidem, iij obolos.

Liberi defuncti Pasquaut, pro una vinea sita in Veleya de Crosilliis, xij d.

Summa redditus debiti domui in festo Exaltationis Sancte Crucis, iij s. ij d. tur.

Secuntur census debiti domui dominica post festum Sancti Dyonisii annuatim.

Johannes Bardot, de vinea sua contigua Michaeli Petitpas, iij d.

Relicta defuncti Johannis Chapontot, de terra sua de la Croisote, ij d.

Stephanus Amioti, de vinea sua ibidem, j d.

Stephanus Le Tirant, de suo curtilio retro domum suam, j d.

Liberi defuncti Pautre, de domo sua, j d.

Stephanus Dargy, de sua terra que fuit Januarii, j d.

Guillelmus Le Raynat, de terra sua de Ponton, obolum.

Johannes Blanc, de Pedagio, de terra sua contigua vinee Gonterii, ij d.

1. Voir J. Viard, *Journaux du Trésor*, p. 1, note 4.

2. Vauguilain, hameau dépendant des communes de Cézay et de Saint-Julien-du-Sault. La chapelle de l'ancien château existe encore. Voy. Quantin, *Dict. topogr. de l'Yonne*.

Hugutio Amargant, de terra sua ibidem, ij d.

Gilotus Rogerii, pro terra sua ibidem, ij d.

Johannes Poitriau et Guillelmus Coulemiau, de terra que fuit Robini Lou Quoche, obolum.

Johannes Vie, de vinea sua de Varennes de retro prata, iij pogesias.

Relicta defuncti Johannis Martini, de eadem vinea, iij pogesias.

Johannes Le Chauvate, de sua houchia de retro domum suam, j d.

Summa census debiti domui dominica post festum Sancti Dyonisii, xvij d. ob. tur.

Secuntur census debiti annuatim domui in crastino Nativitatis Domini.

Guillelmus Gonterii, de insula de Praelis, v d.

Johannes Pinart, de insula ibidem sita, x d.

Guillelmus Chevalier, de insula ibidem, v d.

Liberi defuncti Petri Pinart, de insula ibidem, x d.

Summa census debiti domui in crastino Nativitatis Domini, ij s. vj d. tur.

Secuntur costume debite annuatim domui in crastino Omnium Sanctorum et Nativitatis Domini.

Petrus Sorelli, de vineis suis et terris de Crevecuer, ix bichetos avene et xvij d. de sequentia ¹ (iste moratur Parisius ad portam Baudouer, ad hospicium Saccorum).

Stephanus Pouquet, commorans ad La Cellam, de vinea sua sita in eodem loco, ij bichetos avene et iiij d. de sequentia et unam gallinam.

Johannes Doron, de terra sua de Cormerio de Beone, in crastino Nativitatis Domini, iij bichetos cum dimidio avene.

Filia defuncti Millonis Engourdeli, de eadem terra, iiij bichetos avene.

Johannes Marchaant, de terra sua de Theme, j bichetum ordeï eodem termino.

Atinus Milart, de terra sua et vinea contigua priori de Cudoto², xij s. tur. eodem termino.

1. Redevance. Voir Du Cange, SEQUENTIA 3.

2. Cudot, cant. de Saint-Julien-du-Sault. — Prieuré-cure sous le titre de Notre-Dame, dépendant de Saint-Jean de Sens, ordre de Saint-Augustin.

Stephaninus Veri, junior, de dimidio arpeno terre in duabus peciis contiguïs chemino de Cella quo itur ad Sanctum Julianum de Saltu, viij s. tur. eodem termino.

Perrinus Avignon, *des arches* juxta molendinum Sancti Petri Vivi de Senonibus ¹ apud Canvres, de coustuma, iij bossellos avene.

Johanninus Le Gros, de eisdem archis, de coustuma, iij bossellos avene.

Summa redditus sive coustume in festo Omnium Sanctorum vel Natalis Domini, xxij bicheti avene et j bichetus ordeï.

Summa peccunie, sequencie, avene et redditus in peccunia in diebus terminis, xxij s. x d. et una gallina.

Et est sciendum quod de censibus minutis consistentibus in denariis, obolis et pogesiiis, debentur vende domui de heritagiis quando venduntur.

Item portus de Foletto pertineus ad dictam domum, in quo quidem portu est una domus Maladerie, et quicumque veniunt et deferunt vina et ponunt ipsa in dicto portu ad onerandum ipsa in navibus applicatis et ligatis debent de quolibet dolio j denarium turonensem costume sive portagii. Et quicumque veniendo per aquam applicat ibi navim oneratam vino et extrahit vina ipsa et ponit in portu ad reli-gandum vel ex quacumque alia causa debet de quolibet dolio unum obolum turonensem. Et dictam domum cum ipsis emolumentis tenet Johannes dictus Cloire pro cx solidis turonensium de locagio sive pensione annuatim solvendis, medietate in Natali Domini et alia medietate in festo Nativitatis beati Johannis Baptiste, et hoc anno scilicet M CCC XXXVI die dominica xv decembris accepit eam dictus Clericus pro eodem foro in presencia dicti domini Manuelis, domini Petri, prioris de Cesiaco, et domini Johannis, curati Sancti Johannis de castro Joigniaci, jurati et custodis sigilli prepositure dicti castri, usque ad tres annos futuros incipientes a proximo venturo festo Nativitatis beati Johannis Baptiste quod erit anno Domini M CCC XXXVII^o.

Item nundine que sunt annuatim circa dictam domum in festo Beati Dyonisii, scilicet ix die octobris, pertinent ad dictam domum que percipit in eis theloneum et minagium et cetera emolumenta ipsarum nundinarum, et fuerunt vendita hoc anno XXXVI Jaquino Lou Breerat, fabro de Joigniaco, pro iiij libris turonensium, et aliquando valent plus et aliquando minus secundum cursum temporis.

Et est sciendum quod onera dicte domus ratione dictarum nundina-

1. Saint-Pierre-le-Vif, abbaye bénédictine.

rum equipolent et quandoque preponderant dictis emolumentis. Nam domini temporales, scilicet comes Joigniaci, dominus Guillelmus de Chavigniaco, dominus de Cesiaco, et dominus Guillelmus de Diciaco, dominus de Villafranca¹ et de Chanvres, mittunt quilibet gentes suas pro custodia dictarum nundinarum et eorum domini temporales, pro parte eorum quemlibet contingente, et oportet quod domus provideat eis in illa die nundinarum de cibo et potu, in quibus fiunt multi excessus. Et oportet etiam quod domus inveniat et deliberet mercatoribus venientibus ad ipsas nundinas totum merrennum necessarium pro stalis faciendis, de quo merrenno, finitis nundinis, amittit domus magnam partem. Et multas ex istis habet ipsa domus, et custodes ipsius, vexationes et impedimenta.

Summa censuum, reddituum, constumarum et locagiorum totalis in pecunia, circiter xj l. ij s. vj d. et pog. tur.

Summa avene, ut prius, xxij bicheti, et j bichetus ordeï et una gallina.

Infrascripta sunt onera quibus onerata est dicta domus, et primo debet census infrascriptos.

Domino Guillelmo de Chavigniaco, domino de Cesiaco, de terra dicta de La Condemina deversus Pedagium sita, xvij d. annui census debiti in festo Sancti Lupi.

Priori de Cesiaco, pro pratis domus existentibus in censiva sua, xix d. ob. eodem termino.

Item abbati et conventui Escaliarum, pro uno quarterio vinee site in loco dicto Buglot, vj d. in festo Sancti Lupi; item pro dimidio arpentio vinee ibidem site, iij ob. tur. termino Exaltationis Sancte Crucis.

Item comiti de Joigniaco, de quibusdam terris in ejus dominio et censiva sitis, xxvj denarios turonenses termino Exaltationis Sancte Crucis.

Item camerario de La Cella, pro domo et vineis retro ipsam et pro uno quarterio vinee sita in territorio de Crosillis, xvij d. ob. tur. termino predicto.

Item hospitali Sancti Thome de Joigniaco, de domo Maladerie sub chemino, vj d. eodem termino.

1. Villefranche, cant. de Charny, arr. de Joigny (Yonne).

Item priori Prati Grimaud, de uno quarterio vinee site in loco dicto Buglot, iij ob. tur. eodem termino.

Item domino Guillelmo de Diciaco, de heritagis sitis in dominio et censiva suis, ij s. tur. termino dominice post festum Exaltationis Sancte Crucis.

Item Stephano de Bleri, de uno arpento terre sito retro capellam, iij d. tur. eodem termino.

Item domicelabus de Beone, de dimidio arpento terre sito juxta pontem de Foloto, ij d. tur. eodem termino.

Priori de Cesiaco, pro oblationibus capelle et pro quadam processione Sancti Dyonisii et pro quodam cereo in festo Sancti Lupi, xx s. tur. in festo Sancti Dyonisii.

Item eidem priori, de terra Condemine, j sextarium avene in festo Sancti Andree.

Item comiti de Joigniac, pro eadem terra, xl bichetos avene red-dite et conducte ad granarium castri sui.

Sciendum tamen est quod a quinque annis citra, ex quo Stephani-nus Gonterii, de Joigniac, et Petrus Bonté fuerunt receptores dicti comitis, per vim et indebite exegerunt a dicta domo xij bichetos plus, videlicet dictus Stephanus in tribus annis quolibet anno viij bichetos et prefatus Petrus de duobus annis xij bichetos quolibet anno : summa dicti excessus indebiti, subjacentis restitutioni, xlvij bicheti. Gardianus capituli posuit eos ad magnum regis virtute gardie sue.

Item portui Sancti Albani, pro transitu aque eundo ad vineas domus, j bichetum ordeï annuatim termino Nativitatis Domini.

Item sciendum est quod super locagium domus portus de Foletto debet substineri et refici domus, quandocumque indiget, sumptibus domus Leprosarie.

Summa peccunie debite a domo, xxx s. vj d. tur.

Summa avene debite, vj sextarios avene.

Infrascripte sunt expense et misie faciende singulis annis in dicta domo, extimative et per communes annatas.

Primo pro factione ix arpentorum vinearum, videlicet pro disca-ciendo, talliando, essarmentando, merrenando, *bechier*, binando, effolando, propaginando et fimando propagines, et reficiendo et reti-nendo haias, circiter xxx l. tur., communibus annis. Et constiterunt dicte factiones anno preterito, de vindemiis subsequentibus anni XXXVI, circa xxvij libras, absque merrenno capto in salceyis domus,

extimato ad valorem iiij librarum xiiij solidorum turonensium anno predicto, licet plus consueverit valere, et deficiunt ibi xvj miliaria merrenni, quolibet miliari extimato valere pro dicto anno ad v solidos turonensium elaboratum.

Item pro vj doliis religatis pro anno preterito, lxiiij s. tur.

Item pro vindemianda, portanda, folanda et intonanda vindemia, circa c s.

Et fuerunt dicto anno circa x dolia vini tam electi quam grossi, extimati valere circa liiij l.

Item pro falcando, fenando et immulando fenum communibus annis, iiij l. tur. vel circiter.

Item pro copando et faciendo marrennum, circiter iiij l. tur.

Item pro fabro, pro opere ferri neccessario domui, circa vj l. tur.

Item charrono, circa lx s. tur.

Item pro harnesio equorum tam emendo de novo quam reparando et manutenendo, circa c s.

Item pro salario sive locagio familie, videlicet unius clerici, l s.; item pro quadrigario, lj s.; item pro pedisseca, xxxvj s.; item pro uno de boveriis, xlj s.; item pro alio boverio, xliij s.; item pro porcerio, xvj s.; item pro vacherio, xvj s. Summa pro anno isto, xij l. iij s.; sed extimantur per communes annatas ad xv l. tur.

Item pro calciamentis omnium de domo, numero xj pare, circa viij l. tur., communibus annis.

Item pro vestibus capellani, gubernatoris, sororis et infirme, circa viij l. tur., communibus annis.

Item pro plantando salices, recooperiendo domos, et pro munitione lignorum, communibus annis, circa x l. tur.

Item pro munitione avene pro neccessitate domus ultra revenutam terre domus, circa xij l. tur., pro duobus modiis avene annuatim, communibus annis.

Item pro pictantiis et aliis expensis victus necessariis in domo, circa xvij l. tur.

Item pro cera ad deserviendum capelle, x s. tur.

Summa dictarum misiarum extimative, vj^{xx} xij l. viij s. tur.

IV. [*De bonis mobilibus dicte domus que fuerunt inventa in dicta domo et capella per inventarium inde factum.*]

Quoad quartum capitulum, sciendum est quod, adepta possessione dicte domus cum pertinentiis ex parte dictorum dominorum decani

et capituli Parisiensis, prout supra in secundo capitulo continetur, factum fuit inventarium de bonis mobilibus repertis in dicta domo et traditis ac redditus per Johannem Morelli, quondam magistrum sive ministrum dicte domus. Et fuerunt inde facte littere sub sigillo officialis curie Sancti Juliani de Saltu, Senonensis diocesis, in ejus et testium in ipsis litteris contentorum presentia, quarum litterarum data fuit anno M CCC XXXV die sabbati post festum Penthecostes¹. Bona vero [mobilia] in dicto inventario contenta sunt ea que secuntur :

Primo xij culcitre plumee, cum totidem pulvinaribus, precii xij librarum tur.

Item xvij lintheamina singularia, pretii xxiiij s. tur.

Item iij auricularia cum iij capitegiis, pretii iij s. tur.

Item unum bacille cum calferia ad lavandum manus, pretii x s. tur.

Item duo poti cuprei quorum unus est parvus et alter est aliquantulum major, due patelle enee, sine cauda, et due alie patelle cum cauda, et alia ferrea ad caudam, una lechefricta, unus tripes, unum parvum bacille ad aquam, et una collatoria² enea perforata, duo gratilia quorum unum est majus, alterum minus, unus crochetus ferreus. Omnia ista, quasi vetustate consumpta, insimul precii xxv s. tur.

Item xvij scutelle stannee et duo platelli stannei, precii xvij s. tur.

Item vj pinte, iij chopine, una estamaya³ stannea, precii xv s. tur.

Item iij mape parve continentes insimul xv ulnas ad ulnam Senonensem, precii viij s. tur.

Item iij toalie duplices continentes insimul xiiij ulnas, precii v s. tur.

Item in dispensa una gallice *mez* et quatuor arche, et in furno due magiles, gallice *mez*, precii insimul xvij s. tur.

Item iij caniculi ferrei, una brochia ferrea, duo ligones, gallice *megles*⁴, quedam securis, gallice *cougnée*; una sarpa, unus tripes ferreus, una furcha ferrea, unus crochetus ad fimum, due *tareres*, quedam touaille et unus trafocus⁵. Omnia ista insimul apreciata xx s. tur.

Item duo boves arantes, apreciati lxx s. tur.

1. 10 juin 1335.

2. Colatoria, passoire ou entonnoir.

3. Sans doute crameillie ou crémaillère.

4. Pioches ou bèches.

5. En français, *trefeu*; mot qui signifie garde-feu ou chenet.

Item unus taurus, una vacha et una juvencula cum vitulo, appreciati insimul lxx s. tur.

Item unus equus cum arnesio et quadriga, appreciatus iiij l. tur.

Item sequitur inventarium factum de rebus mobilibus pertinentibus ad dictam domum et ei adherentibus, que non sunt appreciate sed sic remanent ut alias fuerant, in dicta domo conservande et retinende in statu in quo alias fuerant in dicta domo dimisse :

Primo invente fuerunt in pressorio et circa pressorium dicte domus vij cupe tam magne quam parve.

Item in camera sita juxta granarium una parva cuva cum vj cuvellis.

Item in cellario dicte domus iiij tonne, videlicet iij cum hostio et
• una sine hostio.

Item iij tabule cum vj tretellis et iij formule in aula dicte domus.

Item quoddam scrineum ferratum et due parve arche cum uno larderio.

Item in capella dicte domus unus parvus calix, duo psalteria, unus antiphonarius; item legenda in duobus voluminibus; item unum missale majus et aliud minus; item unum graduale notatum; item epistolarium; item rochetus, superpelicium, iij amictus, iij albe cum duobus manipulis et iij stolis, una capsula, quinque toallie ad altare, cum una parva ad abluendum manus; unum paramentum ante altare; item unus textus¹ argenteus deauratus in quo figuratur ymago beati Dyonisii; item due cruce cupree deaurate, una major, alia minor; item iij burete stannee pro piscina, et alia major ad ponendam aquam, et due cortine linee.

Anno M CCC XLII^{do} die xxvi septembris² fuit accepta in thesauro Parisiensi una capa antiqua ad ymagines de qua fuit facta una capsula que tradita fuit cum manipulo et stola domino Odoni Johanneti, capellano et confratri domus de Lescheriis, qui portavit eam apud Lescherias ad usum capelle ipsius domus.

Visitato itaque et in scriptis posito per dictum dominum Manuelem dicto inventario et contentis, et lecto coram domino Johanne de Diciaco, capellano, Johanne Madez, gubernatore sive ministro dicte domus ibi posito per dictos dominos decanum et capitulum Parisiense et eorum closerio, ac Johanna de Viluis, sorore dicte domus, inventa fuerunt omnia que erant contenta in precedenti inventario, exceptis aliquibus additis et aliquibus remolis vel mutatis prout infra continetur :

1. Plaque de métal servant à couvrir un livre.

2. Addition postérieure faite de la même main.

Primo culcitre numero xij sunt in meliori statu quam prius, quoniam sunt reparate de taliis et sutura et additione plumarum. Et sunt aucte de una bona culcitra cum pulvinari et de una cultrapuncta, una sargia, uno auriculari, duobus potis de cupro, v scutellis, ij flaconibus de stanno, que omnia erant propria defuncti Johannis Morelli et emit ea dictus Johannes Madez pro capitulo, precio iiij librarum turonensium.

Item de ij panis lineas (*sic*), quolibet de ij telis cum dimidia, quos donavit dicta Johanna, soror domus, ipsi domui.

Et de numero xvij pannorum lineorum singulorum qui erant in precedenti inventario sunt amoti quatuor vetustate consumpti ad retinendum et reficiendum alios.

Item auctus est ipsorum numerus de xij pannis canapis singulis novis, quorum quatuor sunt singuli de duabus telis et viij singuli pro familia de tela cum dimidia. Et sic remanent in universo in domo xxviiij panni, tam magni quam parvi, et tam veteres quam novi.

Item est auctus numerus naparum de duabus novis napis plenis, qualibet de iiij ulnis.

Item empta est una patella enea ad caudam nova que constitit v s. tur.

Item sunt modo, sicut prius, iiij boves arantes, computato tauro qui factus est bos, et iiij alii boves quos emit dominus Odardus pro capitulo, ante recessum suum, a defuncto J. Morelli. Et sunt ibi due vache pregnantes et unus vitulus. Et est auctus numerus de duabus vachis, quarum una habuit vitulum et alia est pregnans, et de uno bove arante et de duobus parvis torellis, que vache cum vitulo et bove ac torellis erant Johannis Madez, qui eas emerat de peccunia sua, et fuerunt appreciate insimul cx s. tur. per Johannem Aleaume, macellarium de Joigniaco, et pro pretio retinuit eas, cum dictis bove et vitulo et torellis, prefatus dominus Manuel, de consilio fratrum, sororum et familie, pro utilitate evidenti dicte domus.

Nomina vacarum sunt ista : Prieusa, Blonda, Tardiva, Barnosse, Begina. Puer qui custodit eas vocatur Colinus Pailliar.

Item auctus est numerus equorum de uno equo qui constitit xxxv s. tur. Et sic remanent duo equi trahentes, precii viij l. tur.

Item remanent in domo, in custodia Johannini, filii defuncti Colini Le Charretier, porcherii, una sues pregnans, cum ix porcellis ambulantibus, quorum v sunt majores et iiij parvi.

Hoc est inventarium litterarum pertinentium ad jus et proprietatem ac etiam fundationem dicte domus; continens substanciam et tenorem ipsarum in generali, cum designatione sigillorum et data cujuslibet littere.

I^a. Primo invente fuerunt et estant quedam littere sub sigillo Johannis, decani Sancti Florentini¹, quarum data est anno Domini M CC XXVIII^o, continentes quod Hersandis, relicta Poreelli, de Joi-gniaco, vendidit domui leprosorum de Lescheriis quandam terram sitam retro predictam domum, sub certis conditionibus, plegiis et fide in ipsis litteris contentis.

II^a. Item alie littere sub sigillo magistri Michaelis, officialis Senonensis, continentes quod Renardus de Beone, armiger, pro animabus sua, parentum et avi sui, donavit dicte domui, ad opus anniversarii in capella dicte domus perpetuo et annis singulis faciendi, xij denarios pruvinienses de xxij denariis censualibus quos dicebat se percipere annuatim in dicta domo de quibusdam terris in dictis litteris contentis, et residuos x denarios pruvinienses censuales vendidit dicte domui pro pretio iiij librarum turonensium, et promisit omnia garentizare erga dominum feodi et erga omnes alios dicte domui, et ipsam domum, predictis mediantibus, quitavit de omnibus retroactis querelis, prout plenius continetur in ipsis litteris, quarum data est anno Domini M CC XXXI^o in crastino octabarum Nativitatis Domini². Et transcriptum ipsius originalis.

III^a. Item littere cum magno sigillo pendente Guillelmi, comitis Jongniaci, quarum data fuit et actum anno gratie M CC XXXVIII^o mense januario, in quibus continetur quod idem comes voluit, precepit atque concessit ut leprosi de Lescheriis de cetero et imperpetuum haberent bichetum suum proprium, ad bichetum de Jongniaco legitime ac fideliter adjunctum, quo ipsi annis singulis mensurarent in die nundinarum suarum, sicut de hoc et aliis in eisdem litteris plenius continetur.

IV^a. Item littere cum magno sigillo Johannis de Joegneio, domini Cersiacy, ibi appenso, quarum data est anno Domini M CC XLIV^o mense januarii, continentes quod ipse Johannes terram que fuit

1. Saint-Florentin, ch.-l. de cant., arr. d'Auxerre (Yonne); doyenné du diocèse de Sens.

2. 2 janvier 1232 (n. st.).

Hysembardi de Prissiaco, militis, contiguam saliceto leproserie de Lecheriis, vendidit domui et fratribus diete leproserie pro x libris turonensium et pro vj denariis turonensibus censualibus sibi debitis annuatim in festo Sancti Lupi, quam venditionem promisit garentiare et dampna restituere, prout in ipsis litteris plenius continetur.

V^a. Item littere sub sigillo officialis curie Sancti Juliani de Saltu, Senonensis diocesis, quarum data est anno M CC XLVII^o mense maio, continent quod Petrus dictus Menarz, de Beone, et Richodis, ejus uxor, vendiderunt ad perpetuitatem magistro et fratribus domus leproserie de Lecheriis quandam peciam terre site apud Lecherias, contiguam ex una parte terre Guillelmi Garner et terris ipsorum magistri et fratrum ex altera, liberam ab omne costuma, servicio et servitute et exactione qualibet, preterquam a sex denariis turonensibus census, quos ipsi conjuges contulerunt dictis magistro et fratribus in elemosina et pro anniversario parentum dicti Petri, pro xv libr. turonensium, prout in eisdem litteris plenius continetur.

VI^a. Item littere sub sigillo magistri Stephani, officialis Sancti Juliani de Saltu, quarum data est anno Domini M CC XXXVI^o die lune ante festum Cathedre Beati Petri apostoli¹, continent quod Milo dictus Hudam vendidit diete domui quandam peciam terre quam dicebat se habere in territorio quod dicitur Espinete, contiguam ex una parte terre ejusdem domus et terre Johannis Albani, armigeri, ex altera, pro septem libris turonensium in manu mortua sub conditione quod perciperet annuatim in perpetuum iij d. censuales super dictam terram, sicut in eisdem litteris plenius continetur.

VII^a. Item littere sub sigillo Leodegarii, decani Curtinensis², quarum data est anno Domini M CC XLIII^o de mense novembri, continent quod Henricus, de Curtiniaco, filius deffuncti Roberti Torti, quitavit domui predictae quicquid juris habebat vel habere poterat in quadam pecia vinee site in territorio de Crosille, juxta vineam Galteri de Paluiau, sicut in eisdem litteris plenius continetur.

VIII^a. Item littere sub sigillo Guillelmi, comitis Jongniaci, quarum data est anno gratie M CC XI^o, continent quod Emengardis Toresdene, uxor Renaudi Torestein, et Renaudus, filius utriusque, quandam terram, quam leprosi de Lecheres tenebant in elemosinam a domino Renaudo Torestein pro j sextario avene et xij denariis pos-

1. 16 février 1337 (n. st.).

2. Courtenay (Loiret), doyenné de l'archidiaconé de Sens.

sidendam, concesserunt dictis leprosis imperpetuum possidendam, prout in eisdem litteris plenius continetur.

IX^a. Item littere sub sigillo magistri Landrici, officialis curie Sancti Juliani de Saltu, Senonensis diocesis, sub data anno Domini M CC XXXIX^o die veneris ante ascensionem Domini ¹ mense aprili, continentes quod Guibertus de Beone et Petronilla, ejus uxor, venderunt leprosis dicte domus quoddam salicetum situm in censiva Johannis domini Cersiaci, contiguum saliceto quod fuit defuncti Elye, prope viam de Foletio, quod salicetum ipsi conjuges et Michael de Cersiaco possidebant inter se pro indiviso, cujus saliceti medietatem possidebant dicti conjuges absolutam ab omni onere qualicumque, preterquam de tribus obolis turonensibus, prout in dictis litteris plenius continetur.

X^a. Item littere sub sigillo magistri Theobaldi, officialis curie Sancti Juliani de Saltu, Senonensis diocesis, quarum data est anno Domini M CC LX^o quarto die mercurii post festum apostolorum Petri et Pauli², continentes quod Stephanus, filius defuncti Roberti Piscatoris, vendidit ad perpetuitatem magistro et fratribus domus leproserie de Lescheriis, tam pro se quam pro Milone, Johanne et Compain, fratribus, filiis quondam dicti defuncti Roberti, sexdecim denarios turonenses census quos percipiebat, ut dicebat idem Stephanus, annualim apud Jongniacum a predictis magistro et fratribus in festo Sancte Crucis, videlicet pro uno sextario frumenti ad mensuram de Jongnaco et ij solidis turonensium suis quitis et solutis, et promisit garantizare et cetera facere plenius in dictis litteris contenta.

XI^a. Item littere sub sigillo magistri Guillelmi, curie predictae officialis, quarum data fuit anno Domini millesimo CC^o LX^o quarto die Epiphanie Domini mense januario³, continentes quod Hugo de Lescheriis, miles, et Petronilla, ejus uxor, vendiderunt magistro et fratribus dicte leproserie quandam peciam terre site in loco qui dicitur La Junchiere, contiguam ex una parte terre Guidonis Palluelli et terre Johannis dicti Burgaut ex altera, ad perpetuitatem in manu mortua, quitam et liberam ab omni onere, coutuma, servicio, servitute et exactione quacunque, pro xxij libris, x solidis turonensium et quodam sextario frumenti ad mensuram de Jongnaco suis quitis et

1. 29 avril 1239.

2. 2 juillet 1261.

3. 6 janvier 1265 (n. st.).

solutis, et promiserunt garentizare et cetera facere prout in dictis litteris plenius continetur.

XII^a. Item littere Johannis, comitis Jongniaci, cum sigillo suo magno pendenti, quarum data fuit anno Domini M CC III^{xx} XV^o die mercurii post festum Omnium sanctorum mense novembri¹, continentes quod ipse comes voluit et concessit quod leprosaria de Lescheriis possit tenere perpetuo unum quarterium cum dimidio vinee, que fuit Garnoti de Jongniaco; item unum arpentum vinee situm apud Crosilhas, quod fuit defuncti domini Hugonis de Lescheriis; item unam terram sitam à *la Jonchiere*, que fuit dicti domini Hugonis; item unum arpentum terre situm juxta viam qua itur ad Beonem, que fuit Petri Menart; item ij arpenta cum dimidio terre site *es Mâraiz*, que fuerunt Guioti Palleau; item unam terram continentem circa iij arpenta sitam ad noyeria dicta Chauchebain, que fuit defuncti Testardi; item xij denarios quos prefatus dominus Hugo et dominus Gieffredus de Lescheriis legaverunt dicte leprosarie, pro eorum anniversario in ea perpetuo faciendo, super quadam vinea sita apud Crosillias, quam tenebat Morellus Pauquaz; item xij denarios quos relicta defuncti Guillelmi Garnier legavit super terra sua sita *aus Noyeres*, quam tenebat Johannes Garnier, et pro istis ratis et gratis habendis et perpetuo garentizandis magister dicte leprosarie fecit financiam dicto comiti de xxv libris turonensium, de quibus habuit xx libras turonensium et donavit in pura elemosina dicte leprosarie c solidos turonensium, prout in eisdem litteris plenius continetur.

XIII^a. Item littere bone memorie domini G[ilonis], quondam Senonensis archiepiscopi, cum appensione sui magni sigilli, sub data anno Domini MCC^o septuagesimo octavo mense februarii, continentes quod idem dominus archiepiscopus de ascensu partium et auctoritate sua ordinaria, videlicet constitutis coram ipso religiosus viris fratre Johanne, abbate ecclesie sancti Petri Autisiodorensis, totoque ejusdem loci conventu, et fratre Petro, priore de Cesiaco, immediate dicte ecclesie sancti Petri subjecto, in capitulo suo coram ipso domino archiepiscopo, dum ibidem visitacionis officio fungeretur, in ejus presentia constitutis et postmodum coram ipso archiepiscopo Johanne, rectore ecclesie de Beone, sue diocesis, constituto, in hoc suum prebente consensum pariter et assensum, ordinavit quod in domo leprosarie de Lecheriis, site infra fines parrochie de Cesiaco, cimiterium constitueretur perpetuo in quo fratres et sorores predicte lepro-

1. 7 novembre 1285.

sarie et alii undecumque venientes traderentur ecclesiastice sepulture, exceptis parrochianis prioratus de Cesiaco et parrochianis de Beone, qui ibidem sepeliri non poterunt, nisi de predictorum prioris de Cesiaco et rectoris ecclesie de Beone ac successorum eorundem licencia et assensu. Tandem magister et fratres dicte leproserie de Lecheriis coram ipso prelato constituti recognoverunt quod ipsi, in festo sancti Dyonisii, priori de Cesiaco in quinque solidis turonensium annui redditus tenebantur, ratione cujusdam processioneis in capella eorundem faciende, et in festo sancti Lupi, in duobus solidis turonensium, vel in uno cereo unius libre. Demum ordinavit idem dominus archiepiscopus, de consensu parcium, quod dicti magister et fratres, singulis annis, dicto priori xij s. tur. pro oblationibus in capella dicte domus sive leproserie faciendis solverent, sicut de hiis et aliis in dictis litteris scriptis et ordinatis plenius continetur.

XIII^a. Item littere sub sigillo officialis curie Sancti Juliani de Salto predictæ, sub data anno Domini M^o CC^o nonagesimo sexto die sabbati post ascensionem Domini¹, continententes quod dominus Guillelmus Macher, miles, recognovit et confessus fuit in jure coram eodem officiali se debere et teneri magistro et fratribus domus leproserie de Lecheriis in xxx s. tur., ratione Philippi, ejusdem militis filii, leprosi dicte domus, et receptionis ejusdem in domo predicta, solvendis annuatim in terminis ibi contentis. Item idem miles recognovit se assedissee et dedisse dictis magistro et fratribus unum sextarium ordeï et vj bichetos avene capiendos et percipiendos a dictis magistro et fratribus annuatim, quoadusque viveret dictus Philippus et in eadem domo esset et moram faceret, prout hec et alia in dictis litteris continentur.

XV^a. Item quedam littere in gallico scripte, sub sigillo Roberti de Prato, quarum data fuit anno M^o CCC^o dominica post festum Beate Marie Magdalene², continententes quod idem Robertus, ex parte domini comitis Jongniaci, pro inquirendo de rebus noviter acquisitis et positis extra eorum naturam in feodis et retrofeodis dicti comitatus et in ressorto ipsius, assignavit ad plura heritagia que tenebat dicta leprosaria de Lecheriis, videlicet ad terram que fuit Testardi sitam ad noyeriam Chaouchebrein, continentem quatuor arpenta; item ad terram ante eorum granchiam que continet unam journeyam; item ad unam petiam prati sitam ante domum ipsorum continentem duo

1. 5 mai 1296.

2. 24 juillet 1300.

arpena et ad medietatem dicte domus. Ipso autem informato per bonas gentes magne etatis quod dictam domum tenebant magister et fratres dicte domus sive leproserie, ac tenuerant et possederant per tantum tempus quod non erat memoria hominum de contrario, nec inventus fuit aliquis qui diceret se vidisse eam teneri per alias gentes quam dicte domus, propter quam informationem idem Robertus abstulit inde manum domini sui, prout hec in ipsis litteris plenius continetur.

XVI^a. Item transcriptum quarumdam litterarum in gallico, sub sigillo prepositure de Jongniaco, domini Johannis, comitis Jongniaci, quarum litterarum originalium data fuit anno gratie M CCC^o XIX mense decembri, data vero ipsius transcripti fuit eodem anno in vigilia festi Sancte Lucie Virginis, continentes quod idem comes dixit et asseruit quod ipse quedam stalla macellariorum dederat et concesserat Petro Pichere et Johanne uxori sue, et specialiter inter alia dederat et concesserat eis duas partes de xl bichetis avene debitis, ut dicebat, sibi comiti a domo leproserie de Lecheriis annuatim, ad vitam ipsorum conjugum duntaxat, capiendas annuatim et percipiendas in dicta domo, prout hec et alia in eisdem litteris plenius continentur.

† Et sic apparet per ipsas litteras quod dicta domus non tenetur comiti predicto nec tenebatur, nisi in dictis xl bichetis avene, et per consequens quod male et indebite ac per vim habuit et levavit a dicta domo Stephaninus Gonterius, qui fuit receptor dicti comitis per tres annos, quolibet anno viij bichetos ultra dictam summam dictorum xl bichetorum, et Petrus Bonté, nunc receptor ipsius comitis, levavit a dicta domo similiter indebite et injuste in duobus annis nuper preteritis xij bichetos ultra dictam summam xl bichetorum; summa indebite soluta : xlvij bicheti avene, ad cujus summe restitutionem tenentur ipsi receptores, vel comes, si ipsi receptores computaverunt et solverunt eam ac reddiderunt in granariis ipsius comitis.

XVII^a. Item quedam littere sub sigillo officialis Senonensis, quarum data fuit anno Domini M^o CCC^o primo die mercurii in vigilia festi Beatorum Petri et Pauli Apostolorum¹, continentes quod dominus Radulphus, presbiter curatus ecclesie de Pareto prope Canabas², Senonensis diocesis, donaverat et perpetuo quitaverat post decessum suum domui et fratribus leproserie de Lecheriis quandam

1. 28 juin 1301.

2. Paroy-sur-Tholon, commune qui fait, comme Chamvres, partie du canton de Joigny.

peciam vinee sitam in territorio de Cruysilliis, in censiva camerarii Sancte Columbe Senonensis, ad duos denarios turonenses recti et annui census reddendos quolibet anno die festi Exaltationis Sancte Crucis, continentem circiter unum quaterium, pro certis anniversariis annuatim in capella dicte domus faciendis et sub multis conditionibus in eisdem litteris plenius contentis et expressis.

XVIII^a. Item quedam littere sub sigillo magistri Odonis, officialis Sancti Juliani de Saltu predicti, sub data anno Domini MCC^o XLV^{to} mense maio, continentes quod Radulphus Dolearius et Johannes de Sancto Albino, burgenses de Villanova Regis¹, recognoverunt se teneri leproserie de Lecheriis, quilibet in xij denariis turonensibus de redditu, ratione eschasurie ad ipsos provenientis ut dicitur ex parte defuncti Radulphi dicti Galli, annis singulis reddendis in Exaltatione Sancte Crucis, sicut in eisdem litteris plenius continetur.

XIX^a. Item quedam littere sub sigillo Bernerii (?), decani Curtinensis, Senonensis diocesis, sub data anno Domini MCC^o XLVIII mense mayo, continentes quod Isembardus de Prissiaco, miles, quitavit et concessit in puram et perpetuam elemosinam magistro et fratribus domus leprosororum de Lecheriis quicquid ipse habebat vel habere poterat aut debebat in quadam terra sita in parrochia de Cersiacio juxta insulam defuncti Michaelis, ab ipsis et eorum successoribus nomine dicte domus perpetuo possidendam pacifice et quiete. Item quitavit eosdem magistrum et fratres ac domum predictam imperpetuum super omnibus contentionibus, querelis et controversiis hactenus habitis inter ipsos, prout hec et alia in dictis litteris plenius continentur.

XX^a. Item quedam littere sub sigillo officialis Senonensis, sub data anno Domini MCC^o nonagesimo quinto die martis ante festum Beate Marie Magdelene², continentes quod coram mandato ipsius officialis ad hoc ab ipso, loco sui, specialiter destinato, videlicet coram Adam de Monteleonis, clerico tabellione curie Senonensis jurato, constituti frater Gilo, prior de Chesiacio, Johannes, presbiter rector ecclesie de Beone, Guillelmus, dictus Mahi, miles, Stephanus de Calmis, presbiter, frater domus leproserie de Lecheriis, Johannes de Toretein, armiger, Anselmus de Combellis, clericus, et Foucherius, frater dicte domus, per juramenta sua dixerunt et asseruerunt quod

1. Villeneuve-sur-Yonne, autrefois Villeneuve-le-Roi, ch.-l. de cant., arr. de Joigny (Yonne).

2. 19 juillet 1295.

die sabbati tunc proximo preterito, ipsis et aliis pluribus fratribus et sororibus dicte domus presentibus, dominus Radulphus, curatus ecclesie de Pareto, quondam magister et provisor dicte domus, in dicta domo computavit de omnibus receptis et expensis factis et habitis ratione dicte domus et de hiis que erant in ipsa domo et que debebantur ipsi domui et de statu ipsius domus, prout hec et alia in ipsis litteris plenius continentur.

Quibus litteris, ut superius continetur, quoad earum effectus ac continentias et tenores, sic registratis per dictum dominum Manuelem, nomine et vice dictorum dominorum suorum decani et capituli Parisiensis, ipse tradidit et dimisit eas in fide et custodia domini Johannis de Diciaco, alias dicti Quarterii, capellani capelle et fratris dicte domus, presentibus et videntibus Guillioto Anglico, gardiano dictorum dominorum decani et capituli Parisiensis, Hervei Heliuf, clerico dicti domini Manuelis, ac sororis et familiarium dicte domus.

V. [*De auditione compoti facta per dictum dominum Manuelem a Magistro seu gubernatore dicte domus, etc.*]

Quoad quintum capitulum, sciendum est quod prefatus dominus Manuel audivit compotum a Johanne Madez, administratore, et domino Johanne de Diciaco, dicto Quartier, presbitero, capellano capelle et fratre dicte domus, a die dominica in festo Trinitatis estivalis, scilicet a octabis Pentecostes anni MCCCXXXV, qua die domini nostri decanus et capitulum Parisiense adepti fuerunt possessionem corporalem dicte domus et pertinenciarum ipsius, per nobilem... (*feuillelet lacéré*) virum dominum Odar[dum]... (*feuillelet lacéré*) hec et alia specialiter deputatos, usque ad diem presentis compoti, scilicet diem jovis ante festum Beati Thome apostoli, scilicet xvii^{am} mensis decembris anni MCCCXXXVI, de tota recepta et expensa dicte domus in modum qui sequitur :

R[eccepta] anni XXXV^{ti}.

Primo.... dicti anni....

Item... ij s. (*feuillelet lacéré*).

Item de censibus, redditibus et costumis debitis domui pluribus terminis supra in registro contentis, xxiiij s. iij pogesias.

Item pro merrenno vendito, xxvj s.

Item pro avena costume vendite in dicto anno, xv s.

Item pro [... fru]menti venditi..... in dicto anno.... s. vj d. tur.
Summa... (*feuilleton lacéré*).

Et est sciendum et memorandum quod in dicto anno et de vinde-
miis ipsius anni XXXV^u fuerunt ad valorem ix doliorum vini de
vineis dicte domus que fuerunt portata Parisius et ibi vendita, quo-
rum pretium et expensa habet dominus Rogerius.

*Expensa facta et computata per dictos gubernatorem et capellanum
a festo Trinitatis anni XXXV usque ad festum sancti Laurentii
anni XXXVI, scilicet X diem augusti.*

Primo pro duobus bobus emptis pro arandis terris, cxviii s. tur.

Item pro uno lecto furnito et pluribus utensilibus emptis a
defuncto Johanne Morelli dum vivebat, iiij l.

Item pro locagio Guillelmi Ourry et uxoris sue, c s. tur.

Item pro salario Odini, clerici domus, L s. tur.

Item pro locagio, sive salario duorum boveriorum, iiij l. viij s.

Item pro locagio quadrigarii, lxxij s.

Item pro locagio porcherii, viij s.

Item pro avena empta, tam pro equis quam pro solutione facienda
comiti Jongniaci et priori de Cesiaco, viij l. ij s.

Item pro granis emptis ad panem faciendum pro sustentatione
domus, ix l. x s.

Item fabro, c s.

Item charrono et borrelario, cvj s.

Item pro vestibibus capellani et forraturis, L s.

Item pro vestibibus infirme, xvj s. viij d.

Item pro coopertura domorum et pro operibus carpentarie,
iiij l. x s.

Item pro vino empto pro sustentatione domus, vj l.

Item pro sepo, tam pro candelis faciendis quam pro ungendis
quadrigis, lx s.

Item pro factura merrenni salceyarum, lxxv s.

Item pro falcando, fenando, immulando et trahendo fena prato-
rum, lx s.

Item pro una factione vinearum anni XXXV^u que restabat
facienda, xl s.

Item pro tela empta et filo ad faciendum telam pro pannis lineis
sive canabis novis faciendis, xxx s.

Item pro expensis victus capellani, clerici, gubernatoris, sororis, infirme et omnium familiarium domus per totum dictum tempus, qui sunt xi numero, xliij lib., v s. xj d.

Totalis summa expense predictæ : vj^{xx}iiij l. xj s. vij d. tur.

Collatione itaque facta de totali summa expense, restant lxxvij l. vij d. pieta in quibus expensa excedit receptam.

Sequitur recepta et expensa granorum terrarum dicte domus de augusto anni MCCCXXXV^{ti}. Et primo recepta.

Primo xj^{xx}iiij bicheti frumenti.

Item xxxiiij bicheti mistolii.

Item vj^{xx}xvij bicheti siliginis.

Item xij^{xx}xv bicheti ordeï.

Item vij^{xx}vj bicheti avene.

Item x bicheti fabarum.

Item vj bicheti pisorum.

Item x bicheti serrarum¹.

Item xv bicheti vecie.

Expensa.

Primo pro seminando, lix bicheti frumenti; x bicheti siliginis; xxxvj bicheti ordeï; xliij bicheti avene; ij bicheti pisorum; iij bicheti cum dimidio serrarum; iij^{or} bicheti cum dimidio fabarum et iij bicheti veciarum.

Item fuerunt venditi, prout supra in recepta continetur, xj bicheti frumenti, xxij bicheti mistolii, xxxv bicheti siliginis, iij^{xx} bicheti ordeï et vi bicheti vecie.

Item pro expensa domus fuerunt comesti vj^{xx}xvij bicheti frumenti, xij bicheti mistolii, iij^{xx}xiiij bicheti siliginis, cxvij bicheti ordeï, ij^c bicheti avene, vj bicheti pisorum, x bicheti serrarum, et ix bicheti vecie. Item fabro, iij bicheti frumenti. Item barberio, j bichetulus frumenti; item de decrescientia ij bosselli².

Item pro messonando augusto, xvij bicheti frumenti, xvij bicheti siliginis et xvij bicheti ordeï.

Item pro custodia vacarum, v bicheti ordeï.

Item pontonerio Sancti Albini, j bichetulus ordeï.

1. Ceïres, pois chiches.

2. Ce détail, qui contenait des chiffres inexacts, a été rayé sur le registre pour être reporté plus loin en total.

Et sic, facta deductione, remanserunt vj^{xxvj} bicheti frumenti et xij mistolii et lxxvj siliginis, et vj^{xij} bicheti ordeï, et cij bicheti avene que omnia sunt consumpta et comesta per gentes et animalia domus una cum fabis, pisis, sarris et veciis.

Et sic comederunt in universo [cc]xlvj bichetos tam frumenti quam mistolii, siliginis et ordeï, qui faciunt, computatis viij bichetis pro quolibet sextario et xij sextariis pro modio, xliij sextarios et ij bichetos : valent iij modios, vij sextarios, ij bichetos.

Extimatio valoris granorum residuorum pro sciendo statu domus anni XXXV^{ti}.

Primo de frumento, extimatur valere granchia xliij^{xx} bicheti, a quibus deducuntur, pro seminatura, liij bicheti et, pro comendendo, vij^{xx} bicheti, et sic restant ad vendendum lxxvj bicheti, quolibet extimato valere iij s. Summa : ix lib. xvij s. tur.

Item vij^{xxx} bicheti siliginis a quibus deducuntur, pro seminatura, xxvj bicheti, item pro expensa domus, liij^{xx} bicheti et sic restant circa xxliij bicheti ad vendendum, quolibet extimato ij s., valent xlvij s. tur.

Item de ordeo, circa cxviiij bicheti, a quibus deducuntur, pro seminatura, xlviiij bicheti et, pro expensa domus, circa vj^{xx} bicheti et sic deficient domui circa L bicheti extimati valere quolibet bicheto ij s. Summa : c s.

Item de avena, vj^{xx} bicheti a quibus deducuntur, pro seminatura, circa xxxvj bicheti et, pro expensa domus, circa c bicheti et, pro satisfaciendo comiti et priori, deducta avena debita domui, circa xxv bicheti. Et sic deficient domui circa xlj bicheti, quolibet extimato xx d. Summa : lxxvij s. iiij d.

Item habuit capitulum v dolia et unam caudam vini de vineis domus extimati valere, deductis expensis, quolibet dolio viij l. tur. Summa : xliiij l. tur.

Item pro merrenno de salicetis, deducta necessitate vinearum domus, circa xx miliaria merreni, quolibet miliari extimato valere v s. Summa : c s.

Item xvj miliaria[a] paxillorum, xxliij s.

Item pro feno residuo, munita domo, circa vj l.

Item de redditibus in peccunia, circa xj l.

Summa valoris, deductibus (sic) defectibus, circa lxxj l. xx d.

Econtra oportet expendere, pro factura vinearum, circa xxvij l.

Item pro doliis, xl s., cum adjutorio vij doliorum qui remanserunt anno preterito.

Item pro religando et vindemiando, c s.

Item pro falcando fenum, xl s.

Item pro operando marrenum et pro plantando plainsonos, lxx s.

Item pro fabro, circa c s.

Item pro charrono, lx s.

Item pro harnesio equorum, iiij l.

Item pro calciamentis, vj l.

Item pro vestibus capellani, l s.

Item pro vestibus infirme, xvj s.

Item pro vestibus sororis, xxv s.

Item pro sale, candelis, carnibus recentibus, allectibus, piscibus et aliis pietantiis, circa xvj l.

Item pro cera ad deserviendum capelle, x s.

Summa expense faciente : iiij^{xxx} l. xiiij s.

Et sic, facta deductione, expensa excedet receptam in xix lib. xiiij s.

VI. [*De prestatione juramenti dictorum capellani, magistri sive gubernatoris, fratrum, sororum et familiarium dicte domus, etc.*]

Quoad sextum capitulum, sciendum quod dictus dominus Manuel vice et nomine dictorum dominorum suorum, adepta corporali possessione dicte domus et pertinentiarum ipsius, continuando ipsam, coram Guillioto Anglico, gardiano dictorum dominorum suorum decani et capituli Parisiensis, Herveo Heliuf, clerico ipsius Manuelis, Renaldo Brouart, Johanne Engourdeli et Evrardo Taisson, vocavit et coram se venire fecit omnes et singulos, scilicet gubernatorem, fratres et sorores dicte domus, videlicet dominum Johannem de Diciaco, alias dictum Quartier, presbiterum, capellanum capelle et fratrem dicte domus, Johannem Madez, gubernatorem seu administratorem et ministrum ipsius, per dictos dominos decanum et capitulum specialiter deputatum, Johannam de Viluiz, sororem ipsius domus; qui dominus Johannes presbiter, posita manu ad pectus, juravit in verbo sacerdotis deservire capelle secundum quod onus et fundatio ipsius requirit et sicut tenetur et consuevit, et alii predicti, tactis sacrosanctis evangeliiis, corporaliter juraverunt, una cum dicto presbitero, bene et fideliter se gerere et habere in gubernatione dicte domus, faciendo et admittendo bona et utilia pro ipsa domo et mala et inutilia pretermittendo, et conservare pro prosse jura ipsius domus, si pos-

sunt, vel notificare, si non possunt, dictis dominis decano et capitulo.

Et consimile iuramentum corporaliter fecerunt omnes et singuli familiares diete domus quorum nomina sunt hec :

Absente clerico diete domus, xxv s.

Guiotus Milot, quadrigarius, qui debet habere a festo Sancti Remigii usque ad sequens festum Sancti Johannis Baptiste, xxvj s.

Petrus Guillion, xvj, Johanninus Voulin, xv s., boverii.

Gilona La Cointe, pedisseca, xvij s.

Colinus Pailliar, vacherius, viij s.

Johanninus Le Charretier, porcherius, viij s.

Summa salariorum diete familie a festo Sancti Remigii usque ad festum Nativitatis beati Johannis Baptiste, cxvj s. tur.

VII. [*De ordinationibus et statutis factis in dicta domo per prefatum dominum Manuelem et memoriis agendorum, etc.*]

Quoad vij et ultimum capitulum, idem Manuel, vice et nomine dictorum dominorum suorum, salva semper et retenta in omnibus et per omnia voluntate, correctione et dispositione ipsorum, fecit infrascriptas ordinationes :

Primo quod frater, soror et gubernator diete domus caritatem, dilectionem et concordiam inter se habeant, et intendant bone gubernationi domus.

Item quod omnia pertinentia ad dictam domum conservent et manteneant, pro posse, in statu bono et congruo.

Item quod caveant sibi, et domui ab oneribus, excessibus et expensis superfluis et, prout decet, sobrie et quiete vivant.

Item quod infirma non frequentet domum nec personas sanas inhabitantes eam, nec transgrediatur fines suos, sed teneat se intra clausuram suam, non vagando nec lustrando terram.

Jura autem sua consueta, prout dicitur, sunt ista : quia debet habere singulis septimanis panem triticeum ad valorem unius bosselli bladi, cujus summa est pro toto anno xxvj bicheti, quos habebit ad faciendum voluntatem suam.

Item debet habere ij chopinas vini de conventu singulis diebus.

Item quartam partem unius porci salsati.

Item pro pictantia annuatim, tempore congruo, xvj s. viij d. tur., et unam vestem et calciamenta sua.

Ista omnia habeat, ne possit conqueri sed potius contentari.

Computus abbreviatus michi Manuelli factus et redditus apud Lescherias per dominum Odonem Johanneti, presbiterum, capellanium et fratrem domus de Lescheriis, et Johannem Madez, closerium capituli, ministrum et gubernatorem ipsius domus, anno Domini MCCC^o quadragesimo secundo, die secunda mensis julii, incipiens a festo Nativitatis beati Johannis Baptiste anni XLI usque ad idem festum anni XLII^{di} :

Recepta.

Primo pro tribus vitulis de lacte venditis, lx s. tur.

Item pro tribus porcellis venditis, cx s.

Item pro uno bove vendito, vij l.

Item pro tribus porcellis pinguibus venditis, viij l.

Item pro vitura¹ equorum a festo Nativitatis beati Johannis Baptiste anni xlj usque ad subsequens festum Purificationis Beate Marie, xvj l. ix s. ix d.

Item pro feno vendito per diversas vices et partes, xxxij l.

Item pro vitura equorum a festo Purificationis Beate Marie anni xlj usque ad festum Nativitatis beati Johannis Baptiste anni xlij^{di}, xvj l.

Item pro uno dolio vini rubei vendito, x l.

Item de redditibus terrarum traditarum ad redditum, xxj s.

Item pro oblationibus in festo Beati Dyonisii, viij s.

Item de censibus debitis per plures partes, xj s.

Summa usque huc : iiij^{xx}xix l. xix s. ix d. tur.

Item pro iiij^{xx}vij bichetis cum dimidio frumenti venditis per totum annum per plures partes et ad diversa fora, xxv l. ij s. iij d. tur.

Item pro xvij bichetis cum dimidio siliginis venditis per totum annum per plures partes, lxxvj s. viij d.

Item pro xxiiij bichetis ordeï venditis, iiij l. ij s.

Summa istarum trium particularum grani venditi : xxxiiij l. xij d. t.

Totalis summa recepte dicte domus : vj^{xx}xiiij l. ix d. tur.

Secuntur misie et expense facte et compute per dictos capellanium et ministrum.

Primo pro carnibus recentibus emptis per totum annum pro octo personis ad minus, absque supervenientibus, vj l. xiiij s. iij d. tur.

1. C'est peut-être un synonyme de *vectura*, désignant le produit de la location des chevaux pour effectuer des charrois.

Item pro piscibus et allectibus per totum annum emptis, iij l. xvij s. vj d. tur.

Item pro sotularibus et corio per totum annum, xij l. ij s. tur.

Item pro sepo et candelis, lxij s. ix d.

Summa misiarum hujus pagine : xxvij l. xvij s. vj d.

Item pro charronnaria pro quadriga et tumberello per totum annum, lxvij s. vj d.

Item borrelario pro preparando et retinendo hernesio equorum, lvij s. vj d.

Item pro forgia per totum annum, viij l. v s.

Item pro deserviundo capelle dicte domus per totum annum predictum, vj l. vj s.

Item pro correando canapum ad faciendum telam pro necessitate domus, xxvij s.

Item pro reficiendis haiis vinearum, portando et trahendo fimum et pro sequela quadrigae et pluribus aliis operibus ruralibus per totum annum, ix l. v s.

Item pro reparationibus domorum in operibus lathomie, carpentarie, cooperture, et salario operariorum, xxj l. vj s. iij d.

Item pro reparandis vasis, circulis et silenibus⁴ per totum annum, cxvij s. x d.

Item pro lignis emptis et salario familie per totum annum, xix l. iij s. v d.

Summa misiarum hujus pagine : lxxvij l. xvij s. vij d.

Item pro vij^{xx}vij bichetis cum dimidio avene, ultra illam que crevit in terris dicte domus, empte per totum annum, xx l. xv s.

Item pro falcando et fenando prata, lxxv s.

Item pro censibus in quibus tenetur domus, x s. vij d.

Summa istarum trium ultimarum particularum : xxv l. vij d.

Totalis summa dictarum misiarum et expensarum : vj^{xx}x l. xv s. viij d. tur.

Collatione itaque facta de totali recepta contenta in presenti compoto, ejus summa fuit vj^{xx}xij l. ix d. tur., ad totalem expensam ejus summa fuit vj^{xx}x l. xv s. viij d., recepta excedit expensam in xlv s. j d. tur.

Memorie.

Primo quod de augusto anni XLI fuerunt secundum compotum

1. Seille, tonneau qui sert à emporter le vin du pressoir.

domini Johannis Madez de terris dicte domus ij^eix bicheti frumenti, a quibus deducuntur pro illis qui secaverunt in augusto xxxvj bicheti et lij bicheti qui fuerunt seminati, et iij^exxj cum dimidio venditi. Summa deductionis : ij^elvij bicheti et sic restant de dicto anno, computatis vij bichetis cum dimidio qui remanserant de anno precedenti immediate, lvij bicheti cum dimidio qui remanent pro necessitate domus penes dictos capellanum et closerium sive gubernatorem ipsius domus.

Item fuerunt ibidem de dicto augusto anni xlj in terris dicte domus ix^{xx}xix bicheti siliginis, a quibus deducuntur pro messoribus xxxvj bicheti, et xxx bicheti seminati, et xvij bicheti cum dimidio venditi, et vij^{xx}xij bicheti comesti. Summa deductionis : ij^exxxvj bicheti cum dimidio, et sic restant xxxvj bicheti cum dimidio in quibus expensa excedit receptam. Quibus deductis a summa xlj bichetorum cum dimidio qui remanserunt de anno immediate precedenti, restarunt similiter iij bicheti siliginis pro necessitate domus.

Item fuerunt in dictis terris de dicto augusto viij^{xx}xij bicheti avene et fuerunt empti vij^{xx}vij bicheti cum dimidio. Summa expense avene : ij^exx bicheti, computatis in hujusmodi summa xxx bichetis satis et solutis.

Item fuerunt in dictis terris ij^elxvij bicheti ordeï de dicto augusto, a quibus deductis xxxvj bichetis pro messoribus, et xliij bichetis satis, et viij^{xx}xij bichetis comestis, et xxiiij bichetis venditis, sic tantum ascendit recepta sicut expensa.

Item memoria quod dictus Johannes recepit a me per partes in compoto suo contentas vj^{xx} l. par., valent ad turonenses vij^{xx}x l. tur.

Item postmodum solvi domino Odoni Johanneti apud Liricantum per plures partes et manus die vj^{ta} julii in summa xxx l. par., valent ad turonenses xxxvij l. x s. tur.

Summa totalis : ix^{xx}vij l. x s. tur.

Memoria etiam quod dictus Johannes computavit in expensa factionis vinearum capituli die secunda julii anno XLII apud Lecherias usque ad illud tempus, secundum partes compoti sui quem porto, cxvliij l. vj s. vj d. tur. Item pro factione vinearum domus xliij l. xij s. tur.

Summa pro utraque factione : viij^{xx} l. xvij s. vj d. tur.

Et sic, collatione et deductione factis, restant xxvj l. xij s., vj d. tur. in quibus recepta excedit expensam.

Item memorandum quod in vindemiis anni XLI, secundum recordum dictorum capellani et gubernatoris ac closerii, fuerunt in uni-

verso 1j dolia cum una cauda vini tam albi quam rubei, videlicet de clauso capituli xxxj dolia vini calidi in loco, et residuum, scilicet xix dolia cum una cauda, de clauso domus, a quibus deducuntur duo dolia pro implagio¹ utrobique. Sic facta deductione restarunt xlvij dolia cum una cauda vini, de quibus fuerunt posita in navi in portu de Foletto et conducta Parisius per prefatum dominum Odonem capellanum xliij dolia, a quibus deducta fuit una cauda de qua fuit factum implagium in parte et in parte bibita. Et sic restarunt xliij dolia cum una cauda que fuerunt posita in celario capituli. Et sic remanserunt penes dictum closerium et prefatum capellanum, in domo predicta, iiij dolia cum una cauda vini predicti, absque grosso vino quod remansit pro necessitate domus; de quibus vendidit dictus Johannes et posuit in recepta sua compoti domus unum dolium pretii x lib. tur., et sic remanserunt finaliter penes dictum Johannem iij dolia cum cauda, cui admiscuit unam caudam grossi vini et fecit iiij dolia que vendidit xxvij l. tur., quas retinuit deducendas de eo quod debebatur sibi ex finali compoto facto cum magistro G. de Lumbris, tunc camerario clerico, prout apparebit et apparet per ipsius compotum.

Item memoria quod emi apud Joigniacum die tertia julii ab Helyoto Pertuis et Guillelmino ejus filio 1j caudas et xx dolia nova bona et legalia preparata ad vinum de vindemiis futuris recipiendum pro pretio xlv l. par., valent ad turonenses lvj l. v s. tur., de qua summa solvi sibi pre manibus xl l. xij s. vj d. tur., et sic restant xv l. xij s. vj d. tur. que ad huc debentur sibi.

1. Remplage, opération qui consiste à remplir les tonneaux où il s'est produit quelque déchet.

APPENDICE.

I. Cession par Guillaume, archevêque de Sens, au chapitre de Paris, de la léproserie de Léchères (22 juin 1334).

Universis presentes litteras inspecturis Guillelmus, miseracione divina archiepiscopus Senonensis, salutem in Domino sempiternam. Gerentes in visceribus caritatis nobilem Parisiensem ecclesiam, que in toto terrarum orbe refulget veluti speculum et exemplar, et honorabile collegium ipsius ecclesie Parisiensis ac personas Deo inibi jugiter servientes, necnon sperantes quod per beneficia eis a nobis collata et conferenda dicte persone amplius inducantur ad divinum officium, quod precipue insidet nobis cordi, magis assidue et devotius faciendum, quodque eorum devotis adjuti precibus a Domino nostro Jhesu Christo et beatissima Virgine Maria, matre ejus, premium reportemus, domum leproserie de Lescheriis, nostre Senonensis diocesis, nobis in spiritualibus et temporalibus immediate subjectam et ad nostram collationem spectantem, accomodam et valde necessariam camere dicte Parisiensis ecclesie propter ejus vineas prope illam domum in illis partibus existentes, prout nobis per personas fidedignas super hoc sufficiens extitit facta fides, et insuper attendentes quod dicta domus melius et utilius regetur, ipsiusque jura conservabuntur et deffendentur per dilectos filios decanum et capitulum memorate ecclesie Parisiensis quam per personam aliam singularem, si institueretur in ea, ipsam domum cum ipsius domus juribus et pertinenciis universis, de consilio et assensu quorundam canonicorum et personarum nostre ecclesie Senonensis, diligenti tractatu et matura deliberacione una cum eis super hoc prehabitis, ac eciam pro evidenti utilitate dicte domus et aliis justis causis et rationabilibus que nos movent, eidem Parisiensi ecclesie ac predictis decano et capitulo ejusdem Parisiensis ecclesie, ad opus camere eorundem, tenore presencium concedimus imperpetuum, annectimus et unimus, eisdem decano et capitulo Parisiensis ecclesie nichilominus concedentes ut liceat eis et successoribus suis corporalem possessionem dicte domus, juriumque et pertinenciarum ejusdem, ex-

nunc libere auctoritate propria apprehendere et adhipisci per se ipsos et successores suos aut per deputandum seu deputandos ab eis, ac eciam retinere, cum honoribus, emolumentis, oneribus et omnimoda disposicione ejusdem domus et personarum inibi receptarum et imposterum in ea per dictos decanum et capitulum dicte Parisiensis ecclesie recipiendarum et amovendarum pro sue libito voluntatis, quandocumque et quocienscumque viderint expedire, ab ipsis eorumque successoribus et deputando seu deputandis ab eis, ad opus officii dicte camere tenendam, gubernandam et exnunc perpetuo possidendam; amoventes ex causa et ex certa sciencia magistrum seu provisorem domus predictae. Volentes tamen quod leprosi, capellanus, fratres et sorores dicte domus qui nunc ibi sunt et qui pro tempore fuerint de victu et aliis necessariis debite et congrue substententur, et capelle deserviat et divinum inibi officium celebretur, ac domus predicta cum terris, vineis, pratis, salicetis, ceterisque ad ipsam pertinentibus per prefatos decanum et capitulum dicte Parisiensis ecclesie in statu debito teneantur, salva tamen et retenta nobis et successoribus nostris jurisdictione nostra ordinaria temporali et spirituali in predicta domo, pertinentiis ejusdem, et in personis habitantibus in eadem. In quorum omnium testimonium sigillum nostrum presentibus litteris duximus apponendum.

Datum Parisius die vicesima secunda mensis junii anno Domini millesimo trecentesimo tricesimo quarto.

(Arch. nat., S 454, n° 34. — Les numéros 29 et 33 du même carton renferment la ratification des lettres précédentes par le chapitre de Sens, le 2 septembre 1335.)

II. *Textes relatifs aux dommages supportés par la léproserie de Léchères pendant la guerre de Cent ans.*

Arch. nat., LL 406^a, p. 278 (25 août 1360) : « Quia dominus Johannes Lupi, succentor, supplicavit quod camerarius clericus non poneret eum in arreragiis de pensione quam debet pro domo de Leschieles et vineis de Croisilles, dictum est quod hoc non est faciendum, immo, nisi dictus succentor satisfaciat, camerarius eum ponet in arreragiis. Et quia asserit se nichil a dicta domo habuisse et totum sublatum fuisse et combustum, ordinatum est quod committetur priori de Joeigny et magistro hospitalis Domus Dei de Joeigni quod de hoc inquirant et referant veritatem. »

Arch. nat., LL 406^a, p. 497 (29 avril 1364) : « Dominus Johannes

Lupi, succentor ecclesie Parisiensis, dixit et proposuit quod inimici regni, quorum capitaneus vocatur Guiotus de Pinu, tenent a xv diebus et ultra elapsis fortalicium Feritatis¹, quod est prope manerium quod idem dominus succentor tenebat ad firmam a capitulo Parisiensi. Et capiunt homines utriusque sexus ad rençonem, mittunt ignes et ardent ac interficiunt et predantur forcius quam unquam Anglici, vel adeo. Et posuerunt ignem in dicto manerio seu leprosaria et combusserunt aulam et omnes cameras dicte domus, nec est aliquis qui audeat laborare, nec poterunt, prout verisimiliter dubitatur, propter illos homines armorum pillatores qui sunt in numero ducenti vel circiter. Et cum non possent labores vinearum fieri et terrarum, non posset idem firmarius dictam firmam tenere. Quapropter eidem renunciens peciit ad hoc per dominos capitulantes admitti. Et ostendit in capitulo litteram sibi missam super premissis, in qua continebantur omnia supradicta et plura per famulum quem in dictis partibus pro gubernacione laborum dicti loci, qui vocatur Leschelles et Crosilles, habebat et tenebat dominus firmarius supradictus; petens super premissis informacionem fieri et ad hoc deputari ex parte capituli unum, duos, tres vel quatuor, aut quot vellent domini, et, ea facta informacione, jus sibi fieri. Super quibus fuit dictum quod justum erat quod informacio fiat. Sed tamen adhuc non fuit aliquis deputatus. »

P. 502. Veneris post Penthecosten, xvii maii, anno LXIII. Responsum est domino Johanni Lupi, succentori, super conquestione quam fecit pluries de domo de Lescheliis vastata, ut dicitur, per factum latronum, predonum et inimicorum regni, [quod] domini Cancellarius, Bernardus Cariti et Ludovicus Ysardi se informabunt et refferent, et fiat procuratorium famulo qui est ibi prout alias fuit factum.

P. 505. xxiiii maii. Magister Guido Floris tradidit hodie in capitulo domino cantori presidenti litteras dudum confectas super contractu firme domus de Leschelles et Croseilles facto cum domino succentore, et fuerunt tradite domino Cancellario qui quidem habet, una cum dominis Bernardo Cariti et Ludovico Ysardi, se informare de dampnis datis dicte domui per inimicos ac tractare super hoc invicem ac refferre.

P. 582. Veneris ante festum Nativitatis Domini. Compositio facta

1. La Ferté-Loupière, cant. de Charroy (Yonne), sur le Vrin, petit affluent de l'Yonne.

inter nos et succentorem hodie concordata fuit in capitulo in modum qui sequitur. — Quere in registro anni LXV^{ti} die mercurii post Quasimodo ad istud signum †.

(Ce registre est perdu.)

C'est sans doute pour réparer les ruines causées par la guerre que furent entreprises les réparations assez importantes signalées par l'extrait suivant des registres capitulaires, à la date du 5 mai 1393 (LL 108^a, p. 104) : « Dominus Stephanus Johannis, officiarius anniversariorum, retulit quod ipse fuit apud Joigniacum et vidit refectiones necessarias in domo de Lescheriis et quod fecit forum cum operariis, qui debent pro dictis refectionibus faciendis seu reparationibus, xiiij francorum, et sic placuit dominis. »

Arch. nat., S 454 (compte de Léchères pour 1422-1423) : « Recette de grains... Et premièrement, froment : néant, pour ce que nulles des terres n'ont esté semées ne emblavées ¹ l'an de ce compte icy, à l'occasion des ennemis. » — (Compte de 1424-1425) : « Il n'a point, ceste année, esté nulz merriens ne liens de saulciz de ladite maladerie venduz, pour ce que nulz n'y osoit aler labourer pour doubte des ennemis qui occupoient Garchi ². »

1. Ensemencer en blé, du bas-latin *imbladiare*.

2. Guerchy, arr. de Joigny, cant. d'Aillant-sur-Tholon, Yonne.

BIBLIOGRAPHIE.

AVV. G. BATTIGLIA. *La difesa nei giudizi sotto la monarchia dei Franchi*. Palermo, Calogero Sciarrino, 1900. In-8°, 22 pages.
(Extrait de la *Rivista di storia e filosofia del diritto*.)

A l'époque franque, tout homme libre se défendait lui-même en justice, et il n'y avait pas d'hommes de loi : « Il n'était pas possible de confier sa défense à une classe spéciale de personnes dont la vie eût eu pour but de patronner autrui devant les tribunaux. » L'intervention d'un tiers dans une affaire judiciaire eût été considérée comme une *diminutio capitis*. La loi ne prévoyait la représentation devant les tribunaux que pour le mineur et les faibles d'esprit. Cependant, on ne tarda pas à tourner la loi, et le mandat se cacha sous la forme d'un contrat quelconque, d'une cession fictive de la créance. Ce mandat était gratuit; il eut tantôt la forme d'un acte écrit, tantôt celle d'un acte solennel, judiciaire, de pure formalité; il ne se conférait habituellement qu'aux parents et amis. De cette façon, le principe de la comparution personnelle devant le magistrat recevait en fait une atteinte, mais ne cessait d'être respecté en droit. Bientôt, les pauvres, les veuves, les orphelins durent être défendus d'office. M. B. pense même que dans des cas exceptionnels de légitime empêchement on sollicitait du juge l'autorisation de se faire représenter dans une affaire déterminée : c'est une hypothèse. Les exceptions à la comparution personnelle se multiplièrent nécessairement quand les grands propriétaires laïques et ecclésiastiques instituèrent des délégués dans leurs diverses possessions; ces délégués eurent mission de les représenter en justice.

Malgré les nombreuses exceptions, le principe de l'inadmissibilité de la représentation en justice se maintint sous les Carolingiens. Et cela s'explique : sous les Francs, la preuve, même en matière civile, n'était pas à la charge de l'accusateur; c'était l'accusé qui devait prouver son innocence, de telle sorte que l'action n'avait d'autre objet que la réparation d'un dommage personnel. La controverse se terminait habituellement par le duel ou par le serment probatoire. Il en résulte

que, dans les questions civiles mêmes, la représentation n'était pas admissible. En outre, chez les Francs, les pouvoirs du juge étaient limités à l'appréciation du fait; la preuve n'avait pas pour but d'éclairer la conscience du magistrat, mais de permettre de constater le fait. Dans ces conditions, la jurisprudence n'existait pas; la loi, émanation de la conscience populaire, était le patrimoine de tous les hommes libres. L'observance de la loi jusque dans sa lettre s'imposa, et les partis durent se soumettre à un formalisme rigide dans les interrogatoires et dans les recours au jugement de Dieu. Étant donné la nature de la preuve et le caractère formaliste de la justice, il n'était pas nécessaire de s'adresser à des avocats. Enfin, le régime de violence et d'ignorance qui domina toutes les classes de la société, lorsque l'autorité publique eut perdu toute force, empêcha aussi le développement de la jurisprudence; dans un milieu où régnait la vengeance individuelle, la *vendetta*, où les guerres privées vidaient les querelles, où le vasselage constituait le meilleur mode de protection, l'homme de loi n'avait pas de place.

M. B. a exposé ces idées à grands traits; il a contrôlé les opinions de ses devanciers à l'aide des textes juridiques (lois, capitulaires, édits) et à l'aide des textes de la pratique (formulaires); il a même jeté un coup d'œil rapide sur les législations du nord. Mais ce n'est qu'une esquisse, un peu sèche. Pourquoi les juristes en général, et M. B. en particulier, ne s'adressent-ils presque jamais aux diplômes royaux, et en l'espèce aux jugements si nombreux qui pourraient leur fournir des exemples concrets, ou encore aux sources narratives qui introduisent un peu de vie dans ces questions abstraites? A l'époque franque, moins qu'à toute autre peut-être, on ne devrait pas séparer les questions de droit des questions de fait. Sur un seul point, quand il s'est agi du formalisme de la justice franque, M. B. a cru devoir citer deux exemples pour montrer qu'une infraction (si petite fût-elle) aux formes de langage consacrées pouvait entraîner la perte d'un procès ou le paiement d'une amende. Il serait intéressant de savoir si les textes juridiques ou les formules sont toujours d'accord avec la pratique: il y aurait là certainement plus d'une remarque curieuse à faire.

Quoi qu'il en soit, l'étude de M. B. est bien conduite et pleine de vues justes, sinon toujours très nouvelles. Il n'y a pas d'hommes de loi parce que le principe de la comparution personnelle s'opposait à ce qu'il y en eût. Toutefois, à la faveur de la représentation, la fonction de l'avocat eût apparu si d'autres conditions de la vie judiciaire n'en eussent entravé l'éclosion: nature de la preuve, formalisme de la justice, etc. Sur un point de détail seulement, je chercherai chicane à M. B. La représentation est, dit-il, une exception au principe de la comparution personnelle. C'est moins, comme il semble, une exception qu'une application et une conséquence de ce principe: le repré-

sentant n'est pas un individu quelconque, c'est un fondé de pouvoirs, l'*alter ego* du mandant, non seulement devant les tribunaux, mais dans l'administration même d'une partie de ses domaines ou dans la gérance de ses biens; il se substitue à lui, agit en son nom, et conséquemment doit exciper de sa qualité de mandataire. Il me semble que, la représentation ainsi définie, l'exposé aurait été plus clair. Cette légère critique n'enlève rien au mérite très réel de la plaquette de M. B.

LÉON LEVILLAIN.

Henri DONIOL. *Serfs et vilains au moyen âge*. Paris, librairie Picard, 1900. In-8°, vi-299 pages.

M. Doniol a repris sous une forme plus concise son *Histoire des classes rurales*, publiée en 1857. Bien des travaux avaient, depuis lors, complété les conclusions auxquelles l'historien était parvenu, s'il est vrai que, sur aucun, ils ne les avaient modifiées. L'ouvrage de M. D. se divise en deux parties distinctes, bien qu'étroitement reliées entre elles : 1^o le serf; 2^o le vilain. La première est, à nos yeux, de beaucoup la plus originale et la plus importante.

M. D. écrit avec infiniment de raison : « L'érudition n'est pas tout; si on la rend souveraine, elle reste impuissante à reproduire l'histoire vivante, comme les descriptions anatomiques le sont à donner autre chose que l'idée matérielle de l'individu. Elle décompose, elle analyse, elle échoue à refaire. Les causes génératrices et cachées, les lois morales des choses, l'induction des faits les fait constamment apercevoir; plus d'une fois elle les a fait découvrir. Elle ne va pas sans des dangers d'erreur, sans le péril de la précipitation dans les jugements; mais elle devance, et la vue est ouverte par elle. Dans les matières d'ordre moral, quelle impulsion féconde les *a priori* n'ont-ils pas donnée à l'esprit humain! L'induction n'est pas sans un rôle analogue dans la matière de l'histoire. »

Le livre même de M. D. est un argument à l'appui de son opinion. L'érudition en elle-même, se considérant elle-même comme une fin et un but, fait œuvre stérile, c'est le néant. Elle n'offre de l'intérêt que si elle est envisagée comme un instrument qui taille des matériaux à la pensée qui généralise.

M. D. montre clairement que le servage ne fut pas d'origine antique. Il a été produit par l'état social qui l'a vu naître, puis il s'est modifié, se modelant aux exigences de cet état social en transformation. Il a disparu lorsque les conditions ambiantes furent telles qu'il n'avait plus de raison d'être, et alors ce furent, non les serfs, mais les seigneurs qui se déclarèrent, — et dans un vulgaire intérêt fiscal, — les plus ardents promoteurs de l'affranchissement.

Le chapitre où M. D. étudie les communautés de famille, où les serfs

parvinrent à se grouper, est de la plus grande importance pour l'histoire de cette institution, sur laquelle sont généralement répandues les idées les plus fausses. Dans la communauté, le serf trouva la sûreté, l'allègement de charges, le respect de l'individualité et du travail qui créent l'accroissement en biens, conséquemment l'importance sociale; et il en vient ainsi, dit M. Doniol, à regarder avec peu d'envie la condition des libres, c'est-à-dire la condition *vilaine*. Celle-ci, succédant au servage, ne semble d'ailleurs pas lui avoir été préférable. M. D. met très finement en garde contre la tendance de s'en rapporter trop exclusivement aux faits que nous fournissent les documents. Quand les choses vont bien, convenablement, quand elles se traduisent par une commune prospérité, nul texte n'est écrit pour nous en faire part. Au contraire, dès qu'il y a abus, violence, calamité, les textes surgissent, soit que les contemporains aient jugé intéressant de noter ces faits, à cause de leur caractère exceptionnel lui-même, soit que ces textes aient précisément été produits par les plaintes, protestations, procès, auxquels les faits en question ont donné lieu. On imagine ce que donnera dans l'avenir une histoire de la bourgeoisie française du XIX^e siècle, écrite avec les innombrables documents que fournit *la Gazette des tribunaux*, eux-mêmes généralisés à l'aide des romans de notre école naturaliste. Et peut-être M. D., tout en signalant lui-même le péril, ne s'est-il pas contre lui tenu suffisamment en garde, en écrivant cet ouvrage dont les lignes fondamentales sont d'une si remarquable clairvoyance.

FRANTZ FUNCK-BRENTANO.

Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique. Le Grand Schisme d'Occident, par L. SALEMBIER. Paris, V. Lecoffre, 1900. In-12, XII-430 pages.

La remarquable thèse latine que M. l'abbé Salembier avait, il y a quelques années, consacrée à Pierre d'Ailly le désignait naturellement pour donner dans la nouvelle collection d'histoire ecclésiastique un résumé de l'histoire du Grand Schisme d'Occident. L'auteur de ce petit volume montre, en effet, une intelligence générale du sujet, une connaissance des travaux les plus récents, mieux encore, une hauteur de vues et un talent d'exposition qui mettent son ouvrage bien au-dessus de ce qui avait été jusqu'à présent tenté, dans un genre analogue, sur le même sujet. Ce livre, d'une lecture agréable, sera consulté avec profit non seulement par les professeurs et les élèves de l'enseignement supérieur, mais par les érudits eux-mêmes.

Les quelques critiques de détail que je me permettrai de soumettre à M. Salembier lui prouveront l'attention avec laquelle j'ai dépouillé son intéressant ouvrage.

Qu'il regarde comme certaine et historiquement démontrée la légitimité d'Urbain VI, je ne lui en ferai point un reproche. Je n'ai pas osé être aussi affirmatif, bien qu'assez disposé à me ranger au même avis. Mais il faudrait ne point passer entièrement sous silence le principal argument invoqué en faveur de l'opinion contraire, l'unanimité des témoignages des cardinaux-électeurs, dont plusieurs, même à l'article de la mort, affirmèrent, sur le salut de leur âme, la légitimité de Clément VII. Il serait bon aussi de présenter d'une façon tout à fait exacte les conditions dans lesquelles s'opéra l'élection d'Urbain VI : or, c'est par suite d'un contre-sens qu'on a écrit et qu'on répète, — M. Salembier le fait lui-même après nombre d'autres historiens, — que la majorité absolue suffisait, pour cette fois, en vertu d'une récente constitution de Grégoire XI.

M. Salembier rend hommage à la bonne foi de Charles V. Il se garde d'exagérer, si ce n'est en un passage peut-être (p. 70), la part de l'influence française dans la formation de l'obédience avignonnaise. Mais est-il bien sûr que les motifs qui ont déterminé l'adhésion des membres de l'autre obédience aient été plus « désintéressés, en même temps que plus solides? » (p. 78). Si l'on considère la façon dont ont formé leur opinion, par exemple, un Richard II en Angleterre et un Jean I^{er} en Castille, la comparaison ne tourne pas à l'avantage de celui des deux qui a reconnu le pontife de Rome.

Je ne sache pas que le fameux théologien Henri de Langenstein ait été chargé de porter à Urbain VI les hommages de l'Université de Paris (p. 67). Ce n'est pas le « rôle » de toute cette Université, mais seulement celui de la nation française, que Pierre d'Ailly présenta, l'année suivante, à Clément VII (p. 69). Une erreur plus grave, qui se rencontrait déjà dans le *Petrus de Alliaco* de 1886, consiste à croire que le discours prononcé par Pierre d'Ailly, devant Benoît XIII, au nom du roi des Romains Wenceslas (ms. 531 de Cambrai), remonte au mois d'octobre 1394 (p. 150, 151) : il est certainement de 1398 et jette beaucoup de lumière sur la mission dont ce prélat avait été chargé à l'issue du colloque de Reims.

« Le gendre était digne du beau-père, » écrit en parlant de Geoffroy Boucicaut et de Raymond de Turenne M. l'abbé Salembier, justement frappé des traits de ressemblance qu'offrent ces deux aventuriers (p. 166) : malheureusement, ce n'est pas Geoffroy Boucicaut, mais son frère aîné Jean, le maréchal de France, qui avait épousé la fille de Raymond de Turenne.

Il y a lieu de s'étonner que pas un mot ne rappelle l'assemblée du clergé tenue à Paris en 1396. Quant à celle de 1398, la présidence n'en appartient pas à Simon de Cramaud, et le duc d'Orléans se garda d'y opiner, comme les autres princes, en faveur de la soustraction d'obédience immédiate (p. 162, 164).

Ne parlons pas de la fin « sanglante » du cardinal Jean de Neufchâtel (p. 174) : il mourut de la fièvre. Ce n'est pas d'ailleurs le seul cardinal qui ait mal inspiré M. Salembier. Quand il indique que Louis de Bar, qui vécut jusqu'en 1430, fut frappé de mort inopinée vers 1409 (p. 244), ne le confond-il pas avec l'archevêque Guy de Roye ? En tout cas, Louis Fieschi, Jean de Brogny et Pierre de Foix sont personnages assez connus pour qu'on ne travestisse pas leurs noms de la façon suivante : « Louis de Flisco, Jean de Broigne, Pierre de Fuxo » (p. 288, 295).

On peut faire cas du caractère ou des talents de Pierre d'Ailly : mais est-il nécessaire de parler de son « courage » quand il adresse de loin des représentations à Grégoire XII, auquel il ne devait rien, dont il n'avait rien à attendre (p. 233) ?

Au concile de Perpignan de 1409 n'assistèrent pas, dit-on (p. 242), plus de quarante prélats : mais les procès-verbaux y révèlent la présence de trois patriarches, de huit archevêques, de trente-trois évêques, de quatre-vingt-trois abbés et de quatre chefs d'ordres religieux, sans compter les représentants d'une dizaine d'évêques, d'une quarantaine d'abbés, d'autant de chapitres cathédraux, de quatre Universités et d'environ quatre-vingts monastères.

Si M. Salembier ne ménage pas les vérités à Clément VII, il semble beaucoup plus indulgent pour Jean XXIII, et l'admiration qu'il professe pour l'empereur Sigismond dépasse peut-être un peu la mesure.

C'est une erreur de croire que le comté d'Armagnac se détacha dès 1417 de l'obédience de Benoît XIII (p. 368) ; une autre erreur de dire que saint Vincent Ferrier se « rétracta solennellement » (p. 83) ; une troisième erreur enfin d'admettre qu'en se laissant convoquer à nouveau par le légat de Grégoire XII, les pères de Constance montrèrent qu'ils ne reconnaissaient jusque-là le concile ni comme parfaitement légitime ni comme vraiment œcuménique (p. 361). A ce compte, il faudrait dire que leurs scrupules persistèrent bien plus longtemps encore, attendu qu'ils se laissèrent de nouveau convoquer, le 15 octobre 1416, par les ambassadeurs aragonais, le 14 décembre, par les envoyés du comte de Foix, le 24, par ceux du roi de Navarre, le 18 juin 1417 enfin, par les ambassadeurs de Castille.

A part ces quelques taches qui disparaîtront sans peine d'une seconde édition, la nouvelle histoire du Grand Schisme a tout ce qu'il faut pour faire excellente figure dans une collection qui compte déjà plusieurs très bons ouvrages, et qui, à en juger par le nom des collaborateurs, ne tardera pas à s'enrichir d'œuvres non moins recommandables.

N. VALOIS.

A. ECKEL. *Charles le Simple*. Paris, Bouillon, 1899. In-8°, xxii-168 pages. (*Annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne*.)

M. A. Eckel a comblé la lacune qui existait dans les *Annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne* entre les deux livres de MM. E. Favre et F. Lot sur Eudes et sur les derniers Carolingiens en publiant son *Charles le Simple*. Venant après MM. Favre et Lot, M. E. n'a pas repris en détail l'étude des premières et des dernières années du règne de Charles III et s'est contenté d'en retracer l'histoire à grands traits; il a eu raison, s'il n'avait rien à ajouter ou à corriger. Et s'il est regrettable qu'un livre sur Charles le Simple n'aborde pas avec toute l'ampleur désirable quelques-unes des questions les plus intéressantes du règne, il faut, pour rendre justice à M. E., replacer son œuvre dans la collection dont elle fait partie. M. E. a dû nécessairement faire des sacrifices qui lui ont coûté et qui ont nui à l'harmonie du livre; c'est peut-être aux remaniements d'une rédaction primitive plus étendue qu'il faut attribuer l'absence de documents, en particulier de diplômes royaux qui, fournissant des renseignements pour la période antérieure à 898, donnaient aussi des indications précises ou intéressantes pour la période subséquente. Néanmoins, le livre de M. E. sera utilement consulté; la conscience de l'auteur, ses scrupules, sa circonspection sont garants qu'on n'y trouvera rien qui n'ait été mûrement réfléchi. D'ailleurs, M. E. n'a pas seulement donné de sèches références, il a publié en notes de nombreux textes qui permettent au lecteur d'apprécier les assertions ou opinions émises par lui : c'est là une pratique excellente.

Je n'ajouterais rien à ce jugement sommaire du *Charles le Simple* de M. E. si j'acceptais ses conclusions sur le pacte de Saint-Clair-sur-Epte. C'est une question qui a soulevé pas mal de polémiques et qui mériterait encore d'être examinée après M. E. J'avais eu l'intention de la traiter quand j'appris par ouï-dire qu'elle devait être l'objet d'un mémoire appelé, m'assure-t-on, à ruiner toutes les opinions émises jusqu'à présent. Mes prétentions n'étaient pas si audacieuses; je tiens, en effet, pour une doctrine qui a été professée avant moi par des hommes éminents comme A. Deville, A. Prévost et MM. de la Borderie et Longnon, mais qui n'a point été amplement justifiée. C'est un danger en histoire de toujours vouloir faire neuf; il y a quelquefois du mérite à faire du vieux neuf et à échapper au paradoxe. Je pense donc qu'on peut, avec quelque certitude, déterminer l'étendue des domaines concédés à Rollon en 911. Ce n'est pas l'avis de M. E. « S'il s'agit de préciser les clauses sanctionnées à Saint-Clair, nous nous trouvons en face d'un de ces problèmes à peu près insolubles, si fréquents dans

l'histoire des Normands au ix^e et au x^e siècle » (p. 75). — « Nous ne pouvons arriver par des hypothèses souvent peu fondées qu'à des résultats problématiques. En somme, nous ne savons qu'une seule chose, c'est que le roi de France donna, ou plutôt confirma, au chef normand la possession du territoire sis entre Rouen et la mer, mais dont les limites ne peuvent être indiquées qu'approximativement » (p. 83). Ce dernier membre de phrase s'accorde mal avec ce qui précède (il eût fallu s'abstenir d'indiquer des limites mêmes approximatives puisque cela ne repose que sur des hypothèses peu fondées) et surtout avec la solution que propose M. E., à savoir que Rollon reçut en droit des territoires qu'il possédait déjà et qu'il en possédait d'autres qui ne lui furent pas concédés en droit. M. E. s'avise même de reprocher aux historiens qui l'ont précédé de n'avoir pas tenu assez compte de cette distinction de la possession de droit et de la possession de fait. Je lui retournerai la critique : M. E. attache une importance qu'elle n'a pas à cette distinction parce que rien ne la justifie, qu'un seul texte, celui de Dudon de Saint-Quentin, qui, de l'aveu même de M. E., a une allure légendaire et qui est sur quelques points manifestement erroné¹. Nous ignorons quels sont les territoires que Rollon et ses compagnons avaient, avant 911, occupés à demeure après les avoir conquis; il ne suffit pas que nous trouvions dans les textes des indications vagues comme la prise d'Évreux, de Bayeux et de Saint-Lô pour dire que ces villes appartenaient à Rollon; tout ce que nous pouvons en tirer, c'est que Rollon en a fait le siège, les a saccagées et s'est retiré avec un grand butin; ce serait mal se rendre compte de la façon dont opéraient les Normands que de vouloir les transformer en conquérants méthodiques du sol. Si donc le pacte de Saint-Clair-sur-Epte a été la simple régularisation d'un état de choses existant, la simple confirmation en droit d'une possession de fait², c'est moins aux expéditions antérieures à 911 qu'il faut demander la clef de l'énigme qu'aux textes postérieurs qui contiennent des renseignements sur la topographie normande. Nous écartons le texte légendaire de Dudon; si nous n'avons recours qu'aux données absolument certaines, force sera de conclure que le territoire concédé à Rollon en 911 ne comprenait que le Talou, le Caux, le Roumois, la partie du Vexin située sur la rive droite de l'Epte, le Lieuvin et l'Évrecin; que le Bessin et le pays du Mans ne furent donnés aux Normands qu'en 924 et que le Cotentin et l'Avranchin ne furent rattachés à la Normandie par Guillaume Longue-Épée qu'en 933.

1. On n'a pas le droit de chercher à le justifier en faisant dire à d'autres textes plus qu'ils ne disent; pour comprendre ces derniers, comme le fait M. E., il faut précisément les interpréter à l'aide de ce passage de Dudon. Nous tournons dans un cercle vicieux.

2. Ce n'est qu'une hypothèse vraisemblable, sujette à caution.

Je n'aurais pas tant insisté sur cette question s'il n'y avait eu entre M. E. et moi qu'une simple divergence d'opinions; il y a plus : une question de méthode. En la circonstance, M. E., après avoir sagement jugé le texte de Dudon, s'en est servi par la force de l'habitude, a fait graviter autour de ce texte d'autres mentions qui ne le légitimaient en rien; il a ainsi donné à une opinion insoutenable les apparences d'une vérité définitivement et solidement établie.

Ce n'est qu'un détail; le reste du livre m'a paru mieux conduit et plus fermement pensé.

L. LEVILLAIN.

Les Journaux du Trésor de Philippe VI de Valois, suivis de l'Ordinarium Thesauri de 1338-1339, publiés par Jules VIARD, archiviste aux Archives nationales. Paris, Impr. nationale, 1899. In-4°, LXXIV-4026 pages. (*Collection de documents inédits sur l'histoire de France*, publiés par les soins du ministre de l'Instruction publique.)

Notre confrère M. Viard, qui a spécialement étudié le règne de Philippe de Valois, a été amené tout naturellement à parcourir une série de registres financiers presque inconnus, il y a quelques années encore : les journaux du Trésor, et s'est décidé courageusement à publier ceux que nous possédons pour l'époque de Philippe VI. Il convient de féliciter le comité des travaux historiques d'avoir accueilli le travail de M. Viard et d'en avoir assuré la publication en lui consacrant un volume de la *Collection de documents inédits sur l'histoire de France*.

Mais M. Viard n'a pas jugé que sa besogne consistât uniquement à copier et à faire imprimer, avec tout le soin dont il est capable, les textes qu'il avait sous les yeux, à identifier ceux des noms de personnes qu'il pouvait reconnaître et les noms de lieux¹. Il a fait précéder son édition d'une substantielle introduction où il a voulu montrer le fonctionnement du Trésor, « son personnel, sa comptabilité et expliquer assez clairement la terminologie usitée dans ses livres. »

Le sujet était entier, car le colonel Borelli de Serres n'avait abordé que le Trésor du Temple dans son excellent livre². M. Viard s'est

1. Je n'ai pas eu le temps d'examiner ces identifications et l'ordinaire souci d'exactitude de M. Viard m'en dispensait. Le hasard m'a seulement mis sous les yeux deux noms qu'il n'a pas identifiés et que je lui signale : « Capitaneus de Aymeto » (n° 2458) désigne le capitaine d'Eymet (Dordogne, arr. de Bergerac, ch.-l. de cant.), et « capitaneus Bagelmontis » (n° 4361) doit sans doute être interprété par le capitaine de Bajamont (Lot-et-Garonne, arr. et cant. d'Agen).

2. *Recherches sur divers services publics du XIII^e au XVII^e siècle.*

borné à exposer l'état de l'institution, au cours du règne sur lequel portaient ses recherches; mais il l'a fait avec précision, énumérant les fonctionnaires, donnant l'intelligence des formules employées dans les journaux du Trésor, décrivant les différents registres du Trésor. Il était mieux placé que d'autres pour signaler que longtemps on a ignoré l'existence de certains de ces volumes par suite de l'omission inexcusable qui en avait été faite dans l'inventaire méthodique des Archives nationales, si heureusement remplacé depuis quelques années: il l'a fait avec une discrétion dont les auteurs de cet inventaire lui auraient peut-être su gré en leur temps.

A la liste de *extractus Thesauri*, dressée il y a quelques années, il a pu ajouter un numéro donné par le regretté S. Luce aux Archives nationales. Je veux aussi signaler une note intéressante où M. Viard a donné une explication, qui paraît bien exacte, des mots *recepta communis, expensa communis*. Mais je n'ai pas vu comment il proposait de résoudre le mot *comp.* ou *compt.*, dont il a sagement reproduit l'abréviation.

Des registres du changeur du Trésor il a tiré le meilleur parti, en relevant les recettes qui y sont portées pour les années 1335 à 1343, et il en a dressé un tableau récapitulatif, dont l'examen est bien intéressant. Enfin, l'un des registres du Trésor, dont le type était inconnu jusqu'ici, a été joint par M. Viard à sa publication, il lui a été signalé par M. P. Viollet, et malheureusement n'est pas en France: c'est un *Ordinarium Thesauri*.

M. Viard a terminé son énumération des registres du Trésor par l'explication de ce qu'étaient les *compoti Thesauri*. Il en signale deux exemplaires: un affectant la forme d'un rouleau (je n'ai pu trouver que M. Viard en ait donné la cote), l'autre celle d'un registre (il est conservé aux Archives nationales sous le n° KK 58). Mais est-il certain que ces deux documents appartiennent à la même série de registres? Malgré la différence de date qui les sépare (l'un est en effet de 1316, l'autre de 1477), j'ai peine à croire que, les autres séries de registres du Trésor ayant conservé immuablement le même type, seuls les *compoti Thesauri* aient subi dans leur tenue et leur rédaction une aussi capitale modification. J'ai pensé autrefois que le KK 58 était un *extractus* avec *partes*; je le crois encore aujourd'hui. Quant au rouleau cité par M. Viard, rien ne s'oppose à ce qu'il soit, comme il le dit, un *compotus Thesauri*.

Un relevé des noms des fonctionnaires du Trésor sous Philippe de Valois complète l'avant-propos de M. Viard. Du texte même de la publication, il n'y a rien à dire, sinon qu'édité avec l'attention que M. Viard apporte à ses productions, il est une source très précieuse de renseignements pour l'histoire de Philippe VI. Par la quantité de détails qu'il permet de noter, il rend plus sensible peut-être la porte

des registres des receveurs des aides qui, pendant la guerre de Cent ans, ont fourni la plus importante source de recettes et de dépenses de la monarchie. Il faut donc se féliciter qu'un recueil officiel ait ouvert une série dans laquelle les règnes de Philippe le Bel et de Charles le Bel attendent des publications aussi soignées que celle de M. Viard.

H. M.

Marcellin BOUDET. *Documents historiques inédits du XIV^e siècle. Thomas de la Marche, bâtard de France, et ses aventures (1318-1361)*. Riom, Ulysse Jouvet, 1900. In-8°, 378 pages.

M. Boudet, dont nos lecteurs connaissent déjà divers articles intéressants, vient de compléter et de développer, en un fort volume, une curieuse découverte communiquée par lui il y a quelques années à la *Revue historique*. Il s'agit d'un bâtard de Philippe de Valois, presque inconnu jusqu'à ce jour, et sur la naissance duquel un voile épais, jeté par les contemporains, n'avait guère été soulevé que par feu le baron Kervyn de Lettenhove, et encore avec une regrettable discrétion, puisque, s'il avait nettement désigné Philippe de Valois comme le père, il n'avait pas pu déterminer le nom de la mère. M. Boudet a eu le mérite de résoudre ce second problème et assurément d'une manière décisive. Il est maintenant établi que « Thomas de la Marche fut un fils adultérin de Philippe VI de Valois et de Blanche de Bourgogne, comtesse de la Marche, première femme de Charles le Bel. » M. Boudet s'est donc trouvé amené à dire un mot de ce qu'il a appelé « la légende de la Tour de Nesle, » et il paraît avoir résumé avec soin ce qu'on sait de positif sur les drames de famille qui affligèrent la maison royale à la fin du règne de Philippe le Bel. Peut-être y aurait-il eu avantage pour M. Boudet à ne pas discuter les invraisemblables libertés qu'A. Dumas a prises avec l'histoire, notamment dans la « Tour de Nesle, » pas plus que le roman d'un certain M. Demesse; c'était, en vérité, peine perdue.

On lui saura plus de gré d'avoir suivi pas à pas toute la carrière de son personnage dont l'existence agitée se passa à guerroyer en Chypre, en Arménie, en Sicile. C'est à son duel en Angleterre, à Westminster, devant le roi d'Angleterre, et à la mention qu'en ont faite les chroniqueurs anglais que sa qualité de bâtard de France avait été révélée au baron Kervyn de Lettenhove, et à nous-mêmes sans doute, comme l'écrit M. Boudet. D'ailleurs, le roi Jean, tout en prenant bien soin de ne reconnaître en aucune circonstance officielle la parenté naturelle qui le liait à Thomas de la Marche, ne l'abandonna pas, et, bien que M. Boudet soit tenté de lui reprocher sa froideur à l'égard de ce frère et le rang inférieur où il le laissait, je ne vois pas bien ce que le roi Jean eût pu faire de plus pour son frère naturel, sinon une légi-

timation, véritable défi à la morale devant lequel ne recula pas Louis XIV et qui lui a été si justement reproché. Jean assura un rang honorable à son frère et ses dons l'aidèrent à acquérir terres et emplois. S'il ne fut jamais mis en possession des terres confisquées sur Godefroy d'Harcourt, il reçut en compensation la seigneurie de Nonette et diverses terres contiguës; enfin, l'attachement que lui vouèrent les membres de la maison de Bourbon lui procura bien des avantages. En passant, M. Boudet a su grouper plusieurs détails intéressants sur la chevauchée de Robert Knolles et sur le rôle du duc de Bourbon en Auvergne, et il a écrit un chapitre curieux de l'histoire de Saint-Flour, lequel se rattache à la vie de Thomas de la Marche, puisque celui-ci fut alors chargé du gouvernement de la Haute-Auvergne.

Mais M. Boudet a été très sévère pour le duc de Berry : il en a tracé un portrait bien poussé au noir. Personne, je pense, ne songerait à parler avec complaisance des vertus du duc de Berry; seulement M. Boudet n'a-t-il pas dépassé la mesure? Et l'attachement qu'un auteur ressent malgré lui pour son héros ne lui a-t-il pas fait épouser bien vivement les griefs de Thomas de la Marche contre le duc de Berry? Ceci amène tout naturellement à comprendre que Thomas de la Marche, victime des mauvais procédés du duc et dépouillé, se révolta. Un an après il mourait, sans que M. Boudet ait pu déterminer comment (août ou septembre 1361).

Évidemment, M. Boudet exagère quand il écrit que la crainte de difficultés dynastiques dicta à Jean et à Charles V, alors régent, leur conduite vis-à-vis de Thomas de la Marche. J'ai peine à croire que « les Valois ont redouté Thomas jusqu'à la fin, » et je ne serai sans doute pas le seul à avoir ce sentiment. Mais, malgré quelques exagérations d'appréciation, il n'en reste pas moins que le livre de M. Boudet est fort intéressant, important même pour l'histoire d'une période de la guerre de Cent ans en Auvergne, et, sauf quelques inexpériences de détail, c'est un travail de tous points digne d'être loué.

H. M.

Louis XI et les États pontificaux de France au XV^e siècle, d'après des documents inédits, par M. R. REY, agrégé d'histoire, inspecteur d'Académie à Grenoble. Grenoble, 1899. In-12, x-256 pages. (Extrait du *Bulletin de l'Académie delphinale*, 4^e série, t. XII.)

M. Rey, en écrivant son livre, nous dit-il dans sa préface, a voulu, après celui de M. Sée sur *Louis XI et les villes*, « combler une lacune » dans la littérature historique du xv^e siècle. M. Sée n'avait pas pu toucher à l'histoire des États pontificaux en France. Il ne s'occupait que des villes du royaume. Avignon et le Comtat-Venaissin n'en fai-

saient pas partie et la suzeraineté du pape sur ce territoire avait été constamment reconnue par les rois de France au ^{xv}^e siècle. Mais la force des choses les avait amenés à se mêler des affaires de ce pays presque autant que de celles de leurs bonnes villes. « Avignon et le Comtat, fait justement remarquer M. Rey, commandaient la grande route du Nord vers le Midi par la vallée du Rhône; sous les remparts d'Avignon transitaient les marchandises importées du Levant, d'Alexandrie, des Indes, et se dirigeant vers les pays du nord de la France. Tous les souverains, princes du sang, grands personnages, capitaines illustres, prenaient gîte dans l'ancienne résidence des papes et, suivant l'expression de M^{lle} de Montpensier, les rois de France se considéraient à Avignon comme chez eux, et, pendant leur séjour dans la ville, ils en faisaient garder les portes par leurs propres gardes. » Ce territoire, trop exigu et trop pauvre, ne pouvait fournir des ressources proportionnées aux besoins de ses habitants et leur faisait une nécessité du commerce avec les provinces voisines, dont il avait d'ailleurs été démembré. Ces provinces, comme le Dauphiné et le Languedoc, ou faisaient déjà partie du domaine royal, ou, déjà possédées par des princes français, étaient à la veille, comme la Provence, de faire retour à la couronne. Toutes ces circonstances donnaient aux rois de France une influence considérable à Avignon, et si Charles VI, Charles VII, et surtout Louis XI, ne contestent aucunement la légitimité des droits du Saint-Siège sur Avignon, s'ils proclament « Avignon et la Conté de Venisse territoire et patrimoine de l'Église, ce territoire et ce patrimoine sont à leurs yeux placés sous la protection de la royauté, fille aînée de l'Église, » chargée à ce titre d'en assurer la protection effective. En fait, ils ne manquent pas à ce devoir. En cas de guerre, ils fournissent aux habitants d'Avignon et du Comtat des secours en hommes, en armes et en munitions, en un mot, suivant une juste remarque de M. Rey, ils semblent, et Louis XI notamment, traiter ce pays comme une de ces républiques italiennes d'au delà des monts sur lesquelles ce roi, durant tout son règne, exerça un véritable protectorat, sans vouloir toutefois jamais y assumer la responsabilité du gouvernement. Le roi de France veille à ce que le légat, représentant du pape à Avignon, soit dévoué aux intérêts français, à ce que l'administration municipale renferme le plus possible d'agents de la royauté; il fait part aux Avignonnais, comme aux habitants des autres villes du royaume, des événements importants; il leur envoie des ambassadeurs; il use de leur crédit auprès du pape pour obtenir de celui-ci les concessions désirées; il leur accorde de nombreux privilèges; d'autre part, les ambassadeurs, les officiers royaux sont comblés de cadeaux, quand les affaires de leur maître les appellent à Avignon. Tels sont les faits dont le récit fait l'objet du livre de M. Rey. Les grands événements auxquels ils se rattachent sont le grand schisme, les attaques des routiers

contre le Comtat, les intrigues du dauphin Louis révolté contre Charles VII son père, les nominations de légats pontificaux à Avignon : Marc Condulmaro, Pierre de Foix, Julien de la Rovère, le cardinal Charles de Bourbon, nominations qui mettent ordinairement aux prises l'influence royale avec l'autorité pontificale. Tous ces événements étaient peu ou mal connus, non par suite « du dédain des historiens actuels pour les lettres et actes publics concernant l'histoire de ce pays, » comme l'insinue M. Rey, mais parce qu'il est toujours difficile, à distance ou en passant, d'être complètement renseigné sur l'histoire locale ; que le sujet, s'il intéresse grandement l'histoire générale, est par beaucoup de côtés de l'histoire purement locale, sur laquelle une longue et habituelle fréquentation des archives de la région peut seule édifier les travailleurs. M. Rey a su profiter de l'avantage que lui assurait le voisinage d'Avignon ; il y a recueilli la plus grosse part de sa précieuse moisson, mais il n'a pourtant négligé ni les archives du Vatican, qui ne lui ont pas fourni d'ailleurs tout ce qu'il en attendait, ni les dépôts publics de Paris, Archives nationales et des Affaires étrangères, Bibliothèque nationale. Aussi son livre est-il aussi documenté qu'on peut le désirer, et, comme les matériaux en étaient à peu près inconnus, il a le rare mérite de la nouveauté. On y trouve beaucoup de pièces dont les éditeurs ou les historiens qui le suivront auront à tenir compte. Au point de vue historique proprement dit, c'est un très curieux chapitre de la politique religieuse de Louis XI, politique très compliquée, comme toute la conduite du personnage, ondoyante et diverse au possible, au moins dans les procédés, mais au fond toujours identique à elle-même, mélange de superstition et de respect extérieur pour l'autorité pontificale, en même temps que d'intimidation et d'indépendance à peu près complète à son égard. La seule chose à regretter dans ce livre, c'est que les éléments n'en aient pas été publiés ou mis en œuvre avec tout le soin qu'ils auraient mérité. On y trouve de nombreux *lapses* qu'il aurait été facile d'éviter et qu'il importe de signaler aux lecteurs pour leur permettre de retirer tout le profit possible de cet intéressant travail : Jean de Troyes (p. 145), le nom trop longtemps erroné d'un chroniqueur, que M. de Mandrot a depuis plusieurs années démontré s'appeler Jean de Roye ; La Balue, au lieu de Balue (p. 148) ; Antoine Raquier, au lieu d'Antoine Raguier (p. 151) ; Jules, au lieu de Julien de la Rovère, depuis le pape Jules II (pp. 161 et 182) ; Marguerite d'Anjou, transformée en sœur du roi René, dont elle était en réalité la fille (p. 189) ; Guillaume de Châlons, prince d'Orange, au lieu de Guillaume de Chalon, prince d'Orange (p. 152) ; les évêques d'Auch et de Narbonne, qui étaient des archevêques (pp. 160 et 162) ; Rodrigue de Villandrando, comte de Ribadeo (p. 61), au lieu de Ribadeo, son vrai titre ; le roi d'armes de Normandie (p. 95), au lieu du roi d'armes Normandie, les

rois d'armes ayant toujours appartenu à un prince, bien qu'ils portassent un nom de province; Henri d'Aragon, au lieu de Jean II d'Aragon (p. 126); en somme, des inadvertances, qui n'empêcheront pas de consulter ce livre, comme nous l'avons fait nous-même, avec le plus grand profit.

J. VAESSEN.

Un intendant, secrétaire d'État au XVIII^e siècle : Claude Le Blanc.

Sa vie, sa correspondance (1669-1728), par Victor DE SWARTE, trésorier général des finances, correspondant du ministère de l'Instruction publique. Dunkerque, 1900. In-8°, 254 pages, orné de portraits de Le Prieur et Van Loo.

M. Victor de Swarte, par ses travaux antérieurs sur les finances et les financiers sous l'ancien régime, entre autres sur Samuel Bernard, dont il mit le premier en lumière les grands services rendus comme banquier du Trésor royal, était bien préparé pour nous faire connaître le rôle considérable que joua Claude Le Blanc, d'abord en Flandre, comme intendant, puis plus tard à la cour, comme secrétaire d'État à la guerre, pendant les vingt-cinq premières années du XVIII^e siècle. Ce n'est pas une simple biographie de ce personnage qu'il nous donne, mais bien, avec un lucide exposé de la situation de la Flandre maritime à cette époque, une véritable histoire des événements malheureux qui s'y déroulèrent de 1708 à 1715, et de ceux presque aussi tristes qui signalèrent la Régence et le commencement du règne de Louis XV.

La première partie de l'ouvrage est consacrée aux origines et à la famille de Claude Le Blanc, chevalier, seigneur de Passy, Étigny, Saint-Nicolas, etc., né en 1667, fils de Louis Le Blanc, maître des requêtes ordinaire de l'hôtel du roi, et de Suzanne-Henriette Bazin de Bezons; à ses débuts dans les fonctions publiques comme conseiller au parlement de Metz en 1696, intendant d'Auvergne en 1704 et de la Flandre maritime de 1708 à 1715; à une exposition sommaire des diverses sortes d'impositions perçues dans la Flandre maritime, des mouvements des fonds de l'intendance, de la valeur et de la circulation des monnaies, de l'état dans lequel se trouvaient dans cette province la marine, le commerce, l'agriculture et les eaux et forêts. Un chapitre spécial et des plus intéressants traite de la construction du canal de Mardyck que Le Blanc fit, grâce à un véritable prodige d'activité et d'habileté financière, creuser en quelques mois, afin, autant que possible, de donner à la navigation et au commerce les moyens de suppléer à la destruction du port de Dunkerque, comblé par ordre de l'Angleterre, et en même temps de faciliter l'écoulement des eaux des waterings des châtellenies de Bergues et de Bourbourg.

L'auteur a su, par de nombreuses citations bien choisies, extraites de la correspondance de Le Blanc, nous montrer les patriotiques services rendus par le nouvel intendant qui, en prenant possession de son poste au mois de juillet 1708, eut immédiatement à faire face aux plus grandes difficultés. Les troupes françaises battues à Audenarde s'étaient retirées en grande partie à Ypres et dans les environs. Il s'agissait de pourvoir à leur subsistance. Ce rôle incombait à l'intendant qui, sans argent en caisse, sans crédit, sut le remplir par l'ascendant de la considération dont il fut immédiatement entouré. M. de Swarte nous montre par quels efforts d'initiative il fit sortir en quelque sorte l'argent de terre et put, sans pressurer des populations déjà éprouvées par plusieurs années de guerre, se procurer les vivres et les fourrages nécessaires à l'armée.

Aux services déjà si grands qu'il rendit ainsi dans la défense de la Flandre envahie, Le Blanc ajouta ceux tout aussi importants de renseigner, pour ainsi dire jour par jour, le contrôleur général des finances et le roi sur les opérations militaires et les mouvements de l'ennemi. On trouvera à ce sujet, dans la troisième partie de l'ouvrage de M. de Swarte (chap. VII), les détails les plus intéressants.

Ils sont extraits du registre coté 2086 du dépôt de la Guerre. Cette correspondance est analysée avec discernement et précision par l'auteur, et nous admirons avec lui l'activité à la fois prudente et hardie déployée par l'intendant de la Flandre maritime dans les malheureuses circonstances qu'elle traversait alors.

On y lira avec un intérêt tout particulier les détails que Le Blanc donne sur les péripéties extérieures du siège de Lille, si l'on nous permet cette expression, ainsi que sur leur répercussion en Flandre et sur tous les événements qui s'y passèrent de 1710 à 1714.

Le 9 octobre 1715, l'intendance de la Flandre maritime, dont l'étendue territoriale avait été considérablement diminuée par le traité d'Utrecht, fut supprimée et rattachée à celle de la Flandre wallonne. On appela Claude Le Blanc au poste de conseiller du conseil de guerre, en raison sans doute du zèle, des aptitudes et des connaissances qu'il avait montrés en cette partie, comme on disait alors. Grâce à ses grandes qualités d'administrateur, à sa facilité de travail, à la promptitude avec laquelle il résolvait les difficultés, il ne tarda pas à prendre un grand ascendant sur l'esprit du Régent. Aussi, le 28 septembre 1718, il reçut une commission de secrétaire d'État à la guerre et devint, à ce titre, le 17 octobre suivant, membre du conseil de régence.

En pleine faveur auprès du duc d'Orléans, il joue un rôle important dans toutes les grandes affaires de l'époque : fondation de la banque de Law, troubles et émeutes populaires provoqués par sa déconfiture, conspiration de Cellamare, guerre avec l'Espagne, etc. La faveur dont il jouissait ne fut pas sans porter quelque ombrage au cardinal Dubois.

Mais il ne devait tomber en disgrâce qu'à la majorité du roi, à l'avènement du duc de Bourbon au pouvoir. La principale cause de son infortune fut la haine qui existait entre M^{me} de Pléneuf et sa fille, la belle marquise de Prie; or, M^{me} de Pléneuf était l'amie de Le Blanc et de Belle-Isle et la marquise de Prie la maîtresse du duc de Bourbon.

On chercha donc à impliquer Le Blanc et Belle-Isle dans le procès de La Jonchère, trésorier de l'extraordinaire des guerres et de l'ordre de Saint-Louis, accusé de nombreuses et graves malversations. Par une lettre de cachet du 2 juillet 1723, Le Blanc fut exilé dans la terre de Doux, propriété du marquis de Tresnel, son gendre, puis, le 6 mars suivant, arrêté et enfermé à la Bastille, où il resta pendant presque toute la durée du procès de La Jonchère devant le Parlement. Ce séjour à la Bastille altéra profondément sa santé.

Le 11 janvier 1725, toutes les Chambres du Parlement assemblées déclarèrent Le Blanc innocent des accusations portées contre lui et dont quelques-unes ne visaient rien moins que le crime d'assassinat. Cependant, il n'en resta pas moins détenu par raison d'État au château de Vincennes jusqu'au 7 mai suivant, jour où il fut envoyé à Lisieux. Cet exil, à quarante lieues de Paris, finit aussitôt après la disgrâce du duc de Bourbon. On le rappela alors pour le réintégrer dans son poste de secrétaire d'État de la guerre. Mais sa santé était trop gravement atteinte pour qu'il pût l'occuper longtemps. Il mourut à Versailles le 19 mai 1728, à quatre heures du matin, d'un abcès au foie, « fort regretté de tout le monde, » dit Barbier.

Tel est l'homme dont M. de Swarte nous a retracé la carrière dans un livre aussi intéressant par le piquant des détails que savant par la sûreté de la documentation. Qu'on nous permette de reproduire *in extenso* l'appréciation qu'il porte en terminant sur le caractère de Le Blanc : « Ce personnage nous paraît innocent des faits qu'on lui impute, et il nous donne une grande idée de l'administration des intendants de l'ancien régime. Nous croyons avoir jeté un jour nouveau sur certaines des attributions de ces administrateurs qui absorbaient en eux toute l'autorité, trop souvent, hélas ! au détriment des États. Nous avons suivi Le Blanc en toutes les étapes de sa vie mouvementée depuis le jour où la ruine du Trésor, par l'abus des affaires extraordinaires, laisse sans ressources les intendants qui avaient à faire face aux dures nécessités de la guerre. Nous avons admiré son initiative et sa haute compétence dans les actes les plus variés, les plus importants, d'une laborieuse gestion. Une carrière sans disgrâce ne comporterait pas les mêmes enseignements : le Parlement n'avait pas hésité à l'absoudre; nous le jugeons plus grand pour ce qu'il a été injustement soupçonné. Cette conclusion à tirer des injustices du passé n'est pas la moindre satisfaction de l'écrivain. »

On peut dire que ce jugement formulé en un langage si élevé est frappé au bon coin de la critique historique et qu'il restera définitif.

J. FINOT.

P. Maurice Du Pré. *Annales de l'abbaye de Saint-Jean d'Amiens*, traduites et publiées par MM. Janvier et Bréard. Amiens, 1899. In-8°.

L'abbaye de Saint-Jean, de l'ordre de Prémontré, dont la fondation, en l'année 1124, fut l'œuvre de Guy de Flixécourt, châtelain d'Amiens, resta monastère double, comprenant des moines et des religieuses, jusqu'en 1150, époque où les religieuses furent transférées à Bertricourt. Donnée d'abord à l'église de Saint-Firmin-au-Val, elle fut transférée en 1136, par l'abbé Foulque de Montdidier, dans une propriété voisine de la Seille, qui avait été offerte par Gérard, vidame de Picquigny. Enrichie par les donations de Jean, comte de Ponthieu (1160), de Philippe-Auguste (1185 et 1190) et d'autres personnages illustres, ruinée en 1358 lors des guerres entre Charles le Mauvais et le roi Jean, relevée par l'abbé Jacques Foulon (1474-1488), elle retomba bientôt dans la décadence dont souffrirent à cette époque presque tous les établissements religieux. Sous le gouvernement d'Antoine Séguier, abbé commandataire, les moines se soulevèrent contre le prieur, Pierre du Rieu, qu'ils considéraient comme un intrus. Ce prieur dut, en effet, quitter sa charge, et son successeur, René de Pavie, élu en 1618, rétablit les règles anciennes concernant la nourriture et le costume des religieux et la communauté des biens; en même temps, il relevait l'église et les bâtiments conventuels qui tombaient en ruines.

Vers 1630, un religieux de Saint-Jean, le P. Maurice Du Pré, entreprit d'écrire l'histoire de son monastère.

Son ouvrage, que publient MM. J. et B., est très loin de présenter l'intérêt que le titre pourrait faire supposer; c'est plutôt une sorte de cartulaire, contenant l'analyse des principales chartes qui se trouvaient dans les archives de l'abbaye vers le milieu du xvi^e siècle. L'auteur a même le plus souvent pris soin de résumer les formules de corroboration des actes qu'il cite et de mentionner les noms des témoins. Le P. Du Pré ne manquait d'ailleurs pas d'un certain esprit critique; il nous apprend (p. 53, 64, 72, etc.) qu'il a fait quelques recherches dans les obituaires des différents monastères de son ordre, et, quand il se trouve en face de documents suspects, il a bien soin de nous faire part de ses doutes. Pour l'histoire du xvi^e siècle, il a recueilli les traditions courantes dans l'abbaye et interrogé les religieux les plus âgés; à partir de l'année 1618, il écrit en témoin oculaire.

Cette trop sommaire étude sur la valeur de l'ouvrage, nous eussions

été heureux de la trouver dans la préface que MM. J. et B. ont mise en tête du volume. Malheureusement, ce n'est pas la seule observation que nous ayons à présenter sur cette édition : le lecteur est en droit de se demander si les documents qui sont analysés dans les *Annales* existent encore aujourd'hui, soit, en originaux, dans la série H des archives départementales de la Somme, soit, en copies, dans les deux cartulaires qui sont décrits dans l'Introduction. Et cela présente d'autant plus d'intérêt que nous trouvons dans les *Annales* la mention d'une donation de Philippe-Auguste, datée d'Hesdin, 1190, donation que n'a pas signalée M. Léopold Delisle dans son *Catalogue* des actes de ce prince¹. De même, nous trouvons l'analyse de diverses bulles des papes Célestin III (1196, 12 juillet), Honorius III (1218, 23 mai, 4 juillet, 14 décembre), d'Innocent IV (1245, 13 mai; 1248, 31 juillet), etc., bulles dont la mention manque dans les *Regesta* de Jaffé et de Potthast. Il serait intéressant de savoir ce qu'il faut penser de l'authenticité de ces documents.

D'autres lacunes du même genre doivent encore être relevées. Ainsi, plusieurs des sceaux décrits par le P. Du Pré ne se trouvent pas signalés dans le recueil de Demay, qui, par contre, décrit (*Sceaux de Picardie*, n° 1345) le sceau d'un acte que n'analyse pas le P. Du Pré. Une note sur ce point n'aurait pas manqué d'intérêt. D'ailleurs, d'une façon générale, les références sont trop rares ou trop incomplètes : signalons seulement (p. 145, n. 1) la mention d'un sceau conservé aux archives départementales de l'Oise, sans aucune indication de fonds. Regrettons aussi l'absence d'une table, qui eût été si utile à la suite d'un ouvrage où se trouvent tant de noms de personnes et de noms de lieux.

Il serait peut-être injuste de rendre les éditeurs entièrement responsables de toutes ces imperfections, qui tiennent sans doute à la nature même de la publication. Annoter ces *Annales*, rapprocher les documents qu'elles contiennent des pièces originales et des copies qui sont parvenues jusqu'à nous, les critiquer et les compléter, n'était-ce pas sortir du cadre d'une édition de texte et faire une véritable histoire de l'abbaye de Saint-Jean? Cette histoire, nous espérons que MM. J. et B. nous la donneront avant peu, et, assurément, elle présentera beaucoup plus d'intérêt, elle rendra beaucoup plus de services que ces *Annales* forcément sèches et incomplètes.

Nous devons cependant signaler quelques parties qui offrent plus d'un détail intéressant : ce sont les chapitres qui concernent les querelles entre les abbés et les évêques d'Amiens au sujet de l'exemp-

1. Le P. Du Pré cite un autre diplôme du même souverain, de l'année 1185 (*Catal. des actes de Philippe-Auguste*, n° 142). Les éditeurs auraient dû, ce semble, renvoyer au répertoire de M. Delisle.

tion du monastère; diverses associations de prières avec d'autres abbayes; la première application du Concordat de 1516; la situation de l'abbaye sous le régime commendataire, etc. A la suite des *Annales*, MM. J. et B. ont publié un catalogue des œuvres de Maurice Du Pré, un catalogue des abbés et des religieux de Saint-Jean et différentes notes prises par l'auteur pour la rédaction de la continuation de ses *Annales*.

André LESORT.

La Cathédrale Saint-Julien du Mans, ses évêques, son architecture, son mobilier, par l'abbé Ambroise LEDRU, correspondant de la commission des Monuments historiques de France, avec six compositions de Lionel Royer et d'Arsène le Feuvre, 200 photogravures ou dessins dans le texte, publié avec la collaboration de Gabriel Fleury. Mamers, Fleury et Dangin, 1900. In-fol., xii-540 pages.

L'auteur de ce livre n'est pas inconnu des érudits, tant s'en faut. Lorsqu'on dressera la bibliographie critique de l'histoire du Maine, qui serait si utile, le nom de M. l'abbé Ledru y reviendra souvent. Les nombreux articles qu'il a publiés un peu partout depuis de longues années, les études fortement documentées et agréablement écrites dont il alimente la *Province du Maine*, sa création, et ses beaux livres sur la *Maison de Mailly*, sur celle de *Brocq*, etc., etc., l'ont mis au premier rang parmi les savants de l'ouest de la France. Ses compatriotes, qui le savent aussi épris d'archéologie que d'histoire, doué d'un goût sûr et pénétrant, aussi habile à manier le crayon du dessinateur et le pinceau de l'aquarelliste que la plume du bon écrivain, lui réclamaient depuis longtemps la monographie du très beau monument qui orne la vieille cité des Cénomans. Comme s'il avait voulu aiguïser encore leur désir, il leur avait offert en 1895, sous forme de guide, un résumé clair et attrayant de ce qu'on peut savoir sur cette église et de ce qu'on y doit admirer. Puis il s'était mis à l'œuvre souhaitée. Après cinq ans de travail, la voilà terminée.

Elle se présente sous une forme qui séduit, avec le luxe d'une publication à grand format, sur papier de choix, typographiée d'une façon presque irréprochable, ornée de planches, dont quelques-unes laissent à désirer, mais généralement soignées. Non seulement les vues dessinées ou photographiées, les plans exactement dressés, les reproductions en noir ou en couleur d'objets de toutes sortes abondent, mais des tableaux d'artistes, ayant la cathédrale pour sujet, sont rapportés au grand profit de l'illustration. Voilà pour les dehors du livre, et somme toute, à cet égard, on ne peut se plaindre. Je me garde de marchander à M. Gabriel Fleury et autres collaborateurs de M. l'abbé L.

et à lui-même aussi, auteur de charmants croquis, les éloges auxquels ils ont droit pour cette partie et je me hâte de pénétrer dans l'œuvre.

Point n'est besoin d'en lire beaucoup de pages pour se convaincre de sa haute valeur. Dès les *Préliminaires*, relatifs aux origines de la ville, pourtant très sobres et qui ne contiennent que juste ce qu'il faut pour préluder à l'histoire de l'édifice, on sent qu'on a affaire à un véritable érudit, informé de toutes les sources, au courant du dernier état de la science, capable de critiquer ses devanciers et soucieux de ne pas substituer à leurs opinions erronées ou douteuses un jugement qui serait lui-même à la merci des découvertes de l'avenir. Avant d'ouvrir le livre, on était tenté de se demander ce que le nouvel écrivain pourrait bien ajouter à certaines études honorablement signées ou paraissant avoir dit le dernier mot de telle phase de la vie de la vieille basilique. Mais, après les premiers paragraphes, on sent qu'il ne se contentera pas de répéter les conclusions fournies avant lui et qu'il les discutera minutieusement.

Le plan du livre de M. l'abbé L. est simple : il s'adapte à l'ordre chronologique des différents styles employés dans la construction. A chaque période correspond une grande division de l'ouvrage qu'il est facile de distinguer sans qu'elle soit indiquée formellement et qui comprend un certain nombre de chapitres. Dans chacune, M. l'abbé L. commence par tracer la biographie des évêques qui ont gouverné l'église du Mans, puis il étudie la partie du monument qui s'est élevée sous leur pontificat. C'est ainsi que cinq chapitres sont consacrés aux premiers évêques (ceux à qui on ne peut assigner de date certaine), aux évêques mérovingiens, carolingiens, capétiens et des ^{x^e} et ^{xii^e} siècles, et que le sixième, purement d'archéologie, traite de la cathédrale romane. L'histoire des évêques du ^{xiii^e} siècle précède l'étude du chœur gothique, et le chapitre réservé à la tour et au transept, de style plus récent, suit la biographie des évêques du ^{xiv^e} au ^{xvi^e} siècle. Les pontifes qui se sont succédé du ^{xvi^e} à nos jours sont passés en revue assez vite, le temps de louer ceux d'entre eux qui ont restauré dignement, orné ou enrichi le monument, et de signaler au mépris des archéologues ceux qui l'ont déshonoré par leur mauvais goût. Enfin, dans les derniers chapitres, l'auteur fait connaître les travaux exécutés dans notre siècle, décrit les vitraux anciens, les monuments épigraphiques et funéraires, les objets d'art et le mobilier.

Il n'est pas malaisé de s'apercevoir que, chez M. l'abbé L., l'historien, en dépit qu'il en ait peut-être, prime l'archéologue. Ce n'est pas à dire que la partie archéologique soit négligée; de plus expérimentés que moi en cette matière lui reconnaîtront certainement de grands mérites, mais elle n'a pas toute l'ampleur de développement que l'on attendait dans un livre où elle semblerait devoir être prépondérante. Les pontifes manceaux occupent à peu près les deux tiers du volume.

Si les archéologues sont un peu déçus, les historiens n'ont pas à le regretter. Les proportions du volume, si épais qu'il soit, n'auraient pas permis à M. l'abbé L. d'y faire entrer l'histoire complète des évêques du Mans, mais les notices où il a condensé tout ce qu'il importe de savoir sur chacun d'eux sont à tel point substantielles qu'on ne pourra plus entreprendre la biographie d'aucun d'eux sans y recourir. Ces quelques centaines de pages font faire un progrès immense à l'histoire de l'église du Mans en général. Elles contiennent plus de science et de vérité que tous les volumes entassés des Boudonnet, des Le Corvaisier, des dom Piolin et autres compilateurs. On consultait encore ces auteurs; M. l'abbé L. a démontré surabondamment l'inanité de leur information, la fantaisie des légendes qu'ils essaient d'accréditer, leur ignorance des principaux documents et leur absolu défaut de critique. Dom Piolin est le plus souvent mis sur la sellette et ne s'en tire jamais sans dommage. Certes, j'avais à plusieurs reprises, comme tous ceux qui ont touché à l'histoire du Maine, constaté son insuffisance; il m'était pénible pourtant de penser que l'*Histoire de l'église du Mans* fût si défectueuse d'un bout à l'autre et je voulais croire que quelques parties au moins de ces dix volumes méritaient créance. Tout le mal que j'entendais dire autour de moi de ce bénédictin de nos jours me paraissait exagéré. Il faut perdre cette illusion : ce n'est plus un jaloux, moins érudit encore que lui, qui l'attaque par rancune d'une ancienne querelle, c'est un critique consciencieux qui contrôle toutes les affirmations du R. P., et qui, avec méthode et impartialement, suspecte toutes celles qui ne sont pas étayées d'un document authentique et renverse celles que contredit une source incontestable.

Les historiens superficiels n'hésitaient pas à assigner une date précise, — et différente chez tous, — à la venue du premier évêque du Mans dans cette région. M. L. examine une à une leurs opinions en s'aidant des pièces d'archives, des travaux de bons auteurs, notamment de la savante dissertation de J. Havet, des *Actus Pontificum Cenomannensium* qu'il critique en fin diplomate et dont il ne pourra se dispenser de donner bientôt l'édition désirée; il ajoute aux bons arguments produits en faveur du doute les siens propres et conclut franchement : « Au milieu de cette irrémédiable confusion, je suis obligé de confesser ma complète ignorance sur la date de l'arrivée de saint Julien au pays des Cénomans. » Les légendes des premiers successeurs de saint Julien, saint Thuribe (dom Piolin en compte deux), saint Pavace, saint Liboire, saint Victeur sont traitées avec la même rigueur méritée.

Les évêques mérovingiens sont plus du domaine de l'histoire, mais que de contes puérils encore faits sur leurs actes par leurs biographes! M. l'abbé L. remet tout au point et nous sommes sûrs maintenant que saint Victeur a réellement vécu et qu'il restaura, agrandit

et orna la première basilique du Mans. Saint Innocent, son gendre, le suivit dans cette voie. Rejetez la fable qui prétend que les fondateurs de Saint-Maur-de-Glanfeuil furent des moines envoyés au Mans par saint Benoît, à la demande de saint Innocent, et que les aventures de la route conduisirent en Anjou. Saint Domnole succéda bien à Innocent, mais il faut retrancher de la chronologie des évêques du Mans Scienfred, malgré les sept pages que lui a consacrées dom Piolin, et arriver à Badégisile, préféré par Chilpéric à Théodulphe, qu'avait désigné saint Domnole. M. l'abbé L. assigne à l'épiscopat de ces pontifes des dates qui diffèrent de celles qu'on leur assignait avant lui, mais plus justifiées. Saint Bertrand, dont le célèbre testament daté de 616, reconnu authentique par J. Havet, est un des plus précieux documents de l'histoire mérovingienne, suivit la fortune des rois Chilpéric I^{er} et Clotaire II. L'heur d'avoir été le contemporain de Frédégonde et de Brunehaut lui vaut une notice plus développée. M. l'abbé L. ne manque pas de mentionner le prétendu suaire de saint Bertrand conservé à l'église de la Couture, au Mans, et, après M. Hucher, en donne une reproduction en couleur. De saint Hadoing à Francon I^{er}, la chronologie des évêques du Mans reste bien incertaine. La critique, très fouillée, des *Actus Pontificum*, montre que nous avons peu de chance d'être jamais éclairés sur les derniers pontifes de l'époque mérovingienne.

Ceux de la période carolingienne sont peut-être mieux connus et aussi plus intéressants. Francon I^{er} occupa vingt-deux ans avec dignité le siège épiscopal et releva, croit-on, avec l'aide de Charlemagne, la cathédrale de ses ruines. Il la fit couvrir de tuiles et de plomb et l'embellit. Après Francon II le Jeune s'arrête la série des évêques dont l'histoire a pour source unique les *Actus*, chronique due, observe M. l'abbé L., « à un auteur du ix^e siècle, assez mal renseigné pour les époques primitives. » A cet auteur, « imposteur et faussaire, » M. l'abbé L. oppose, plus loin, saint Aldric, dont les *Gesta*, publiés par M. l'abbé Froger, avec trop peu de commentaires malheureusement, sont précieux pour l'histoire de ce grand évêque et de son temps. Aldric fut un pasteur modèle : homme d'action avant tout, soucieux des intérêts matériels du peuple, aussi bien que de son âme, il dota la ville du Mans d'un aqueduc et d'un réservoir dont il reste encore des ruines. Il éleva une vaste habitation pour ses chanoines et « entreprit une véritable reconstruction de la cathédrale primitive. » Je signale aux archéologues et leur laisse le soin d'apprécier une reconstitution de ce monument tentée par M. l'abbé L., d'après les *Gesta Aldrici*. Les historiens ne liront pas avec moins d'intérêt les pages du même auteur sur le rôle joué par saint Aldric dans la lutte de Charles le Chauve contre Lothaire, et beaucoup souscriront avec lui à la bonne opinion que J. Havet professa sur la droiture du

saint évêque, accusé à tort, suivant l'éminent diplomate, par MM. Simson et Paul Fournier d'avoir écrit les *Faussees décrétales*. Les successeurs d'Aldric, jusqu'aux Capétiens, sont ternes après cette grande figure. Ayant vécu pendant les invasions des Normands, ils fournissent à M. l'abbé L. l'occasion de disserter savamment sur la topographie du Mans à cette époque, sur la citadelle et ses ouvrages de défense, mais ils ont personnellement peu de relief au milieu des événements qui se déroulent autour d'eux.

Les premiers évêques capétiens offrent plus de ressource au pinceau de l'historien. Voici d'abord Sigefroy, dont le portrait n'est pas édifiant à tracer. Débauché et prévaricateur, il fut aussi misérable dans la mort qu'il avait été scandaleux dans la vie. Puis Avesgaud, qui eut pour principal souci de rechercher les origines de son église et d'y organiser le culte de saint Julien. Cette préoccupation nous a valu les curieux écrits du moine Léthald, un des esprits les plus cultivés, une des plus estimables plumes de son temps. Les citations que fait de cet érudit M. l'abbé L. offrent un intérêt peu ordinaire, et les pages qui ont trait à l'ollice de saint Julien et aux cérémonies célébrées au moyen âge à l'occasion de la fête du premier patron de la cathédrale du Mans ne sont pas les moins piquantes de la monographie de cette église. Gervais de Château-du-Loir, successeur d'Avesgaud, retient l'attention à plus d'un titre : par ses démêlés avec le comte Herbert Baccon, par les travaux de l'ancienne chapelle Saint-Sauveur, que M. Lefèvre-Pontalis identifie avec les murs romans de l'actuelle psallette (ce que conteste M. l'abbé L. dans un autre passage, comme nous le verrons), par le splendide évangélaire de la Bibliothèque nationale, qui porte son nom, enfin parce qu'il devint en 1055 archevêque de Reims. Après son départ du Mans, « la cathédrale, bâtie par saint Aldric dans d'assez mauvaises conditions, ravagée par les Normands et restaurée tant bien que mal par les évêques carolingiens Robert et Mainard, offrait l'aspect d'un édifice en ruines. Les successeurs de Gervais s'employèrent activement pour faire cesser cet état de choses. Leurs efforts, pendant plus de quatre cents ans, ont produit l'admirable monument qui fait la gloire de la cité mancelle. » Aussi, M. l'abbé L. s'étend-il volontiers sur ces prélats. A Vulgrin il croit la cathédrale redevable de plus de travaux que ne lui en attribue M. Lefèvre-Pontalis. Notre érudit confrère veut que cet évêque, dans son entreprise d'une cathédrale nouvelle, ait seulement jeté les fondements du chœur et du transept. Selon M. l'abbé L., Vulgrin a construit tout le chœur, la croisée élevée au-dessus du tombeau de saint Julien, probablement les deux bras du transept et même deux tours aux extrémités de l'édifice. Il ne reste rien de tout cela, mais le plan adopté par ce pontife paraît avoir été suivi par ses successeurs. La cathédrale de Vulgrin s'écroula peu de temps après sa mort, sous

Arnaud, qui fit immédiatement déblayer les fondations anciennes et en éleva de nouvelles avec de meilleurs matériaux. Cette fois, c'est M. Lefèvre-Pontalis qui est le plus généreux : il prétend qu'Arnaud rebâtit le chœur, le transept et les deux clochers latéraux. M. l'abbé L. s'appuie sur les *Actus* et le *Martyrologe* pour démontrer qu'Arnaud acheva seulement le chœur, toit compris, et mourut avant d'avoir terminé le reste. C'est Hoël qui y réussit et qui fit de plus les murs du bas côté du déambulatoire, voûta le chœur, l'orna de vitraux, posa un dallage, peignit les colonnes et les plafonds. Hoël eut la satisfaction de faire admirer ses travaux, déjà fort avancés, par le pape Urbain II, en 1095. Le célèbre Hildebert de Lavardin ne se laissa pas entièrement absorber par sa correspondance avec les premiers personnages du temps et ses œuvres littéraires, non plus que par les difficultés de son gouvernement. On lui doit la construction de la maison capitulaire, qu'il enrichit de beaux vitraux, des maisons épiscopales près de la chapelle du Saint-Sauveur et surtout du vaisseau central de la nef, qui « ne présentait qu'un abri provisoire depuis les travaux de Vulgrin. Son architecte fut un moine de la Trinité de Vendôme nommé Jean, qui lui fut prêté par l'abbé Geoffroy et qu'il garda longtemps sans tenir compte des réclamations et des excommunications lancées contre lui. La cathédrale, commencée en 1060, sur les plans de Vulgrin, était enfin achevée au bout de soixante ans. » Moins de quinze ans après, le monument était incendié sous l'évêque Guy Le Breton, et de nouveau, en 1137, sous Hugues de Saint-Calais, qui répara le désastre autant que le lui permirent ses ressources. La famine avait tellement réduit celles-ci qu'il fallut vendre les plus beaux objets du trésor pour nourrir les pauvres. A la fin de son épiscopat, Hugues put reconstituer en partie le patrimoine artistique de l'église. Guillaume de Passavant, son successeur, plus riche et non moins généreux, en même temps qu'il fondait l'hôpital de Coëffort et embellissait l'évêché, achevait de reconstruire la nef et le transept, élevait le tombeau de Geoffroy Plantagenet et dotait à son tour le trésor de présents somptueux. Après lui, Renaud termine la série des évêques du xii^e siècle et voit mourir Henri II d'Angleterre au Mans.

La biographie des pontifes qui ont concouru à l'édification de la basilique romane étant achevée, M. l'abbé L. entame le long chapitre purement archéologique où il étudie en détail ce monument. Je serais tenté de le suivre pas à pas dans ses développements. Mais, outre que cela pourrait me mener loin, j'aime mieux renvoyer aux articles que les spécialistes ont consacrés et ne manqueront pas de consacrer encore à l'examen des conclusions de M. l'abbé L. Celui-ci a du moins le mérite d'être très clair et très catégorique dans toute sa discussion. Ayant déterminé ce qui reste de l'œuvre des constructeurs romans, il repousse le plan imaginé par Viollet-le-Duc comme invraisemblable.

Il inspecte minutieusement toutes les parties qui restent de cette époque reculée, consulte les textes et croit pouvoir fixer les dimensions de la cathédrale d'alors. Suivant lui, le chœur comprenait l'intertransept et finissait à la nef, comme à Coutances. Le transept avait ses fenêtres. M. l'abbé L. critique en même temps qu'il décrit, il met en valeur les chapiteaux, explique ce qu'on entendait par la *galilée* des églises, s'attarde aux tours nord et sud et revient longuement sur les ruines romanes du portail de la psalette. Repoussant l'opinion de M. Lefèvre-Pontalis qui regarde ces ruines comme les derniers débris de la chapelle du Saint-Sauveur rebâtie avant 1055, M. l'abbé L. les identifie formellement avec une des tours élevées aux extrémités de la cathédrale par Hoël et Arnaud de 1067 à 1096. Je ne sais ce que répondra le savant suppléant de M. de Lasteyrie, mais je suis sûr que, même s'il garde son opinion, il recommandera à ses élèves la lecture de ce passage. L'auteur y pousse la précision jusqu'à distinguer la part de construction qu'il croit revenir à chacun des deux pontifes. Sur l'époque de la grande façade de la nef, il est encore en désaccord avec M. Lefèvre-Pontalis : il se refuse à croire qu'elle soit due à Hildebert et la fait remonter jusqu'à Hoël. La discussion est d'ailleurs courtoise d'un bout à l'autre. M. l'abbé L. reconnaît le mérite de la « remarquable étude » de M. Lefèvre-Pontalis sur la *Nef de la cathédrale du Mans* et base à plusieurs reprises les objections qu'il oppose à son adversaire sur des éléments d'information nouveaux que celui-ci n'avait pu connaître. Le chapitre se termine par un résumé d'une clarté lumineuse où les opinions des deux archéologues sur chaque point sont mises en regard.

Les notices consacrées aux évêques du *xiii^e* siècle sont sensiblement moins développées que celles de leurs prédécesseurs. Tout le monde ne trouvera pas suffisante l'explication que donne M. l'abbé L. de cette différence. Ayant écrit de longues pages sans dépasser la période romane, et son but étant de mener la monographie de la cathédrale jusqu'à nos jours, il craint de donner une étendue excessive à son livre. Je n'en trouve pas moins les notices épiscopales du *xiii^e* siècle un peu écourtées. Mais, si la matière est moins abondante, les qualités d'information et de critique sont toujours les mêmes, et aucun fait important de la vie des pontifes intéressant la cathédrale n'est omis. L'évêque Maurice commença la construction du nouveau chœur en 1247, et le sanctuaire gothique reçut une solennelle consécration en 1254, sous Geoffroy de Loudun. Plein d'admiration pour cette « merveille, » M. l'abbé L. est désolé de ne pouvoir révéler le nom de l'architecte qui l'a édifiée. En tout cas, il nie que deux hommes aient pu y collaborer : l'unité de l'œuvre lui paraît s'y opposer. Il combat vivement aussi l'opinion émise par Viollet-le-Duc, suivant lequel le constructeur du chœur du Mans s'est inspiré de celui de Bourges. M. l'abbé L.

le conteste pour toutes sortes de raisons techniques que les archéologues apprécieront et s'emploie avec talent à démontrer que c'est avec la cathédrale de Coutances que celle du Mans a le plus de liens de parenté. Au Mans, comme à Coutances, le gothique s'est greffé sur du roman, et l'architecte a rencontré les mêmes difficultés pour raccorder les deux styles. Il est vrai qu'il les a résolues de façon différente. La description que fait M. l'abbé L. des chapelles du déambulatoire est aussi exacte que détaillée. Il loue sans réserve tout le système de construction intérieure et extérieure. Les contreforts, tels qu'ils sont compris au Mans, lui semblent une application géniale de ce qui est l'essence des procédés gothiques; on sent que M. l'abbé L. en veut beaucoup à M. Corroyer de ne pas s'être rendu compte de l'appui mutuel que se prêtent les arcs-boutants, d'avoir cru à l'utilité de barres de fer qu'il attribue au moyen âge et qui ont été ajoutées, il y a moins de cent ans, sans raison, enfin, d'avoir douté de la solidité d'un monument que les siècles, c'est un fait, n'ont pas encore entamé. Par contre, l'auteur répète avec joie les éloges enthousiastes prodigués par M. Gonse à l'architecte qui a mené le plus loin l'étude des poussées et des résistances et obtenu le plus haut degré d'équilibre connu. Pour M. l'abbé L., le chœur du Mans, auquel celui de Cologne seul est semblable, est une œuvre absolument parfaite et sans rivale.

On pourra voir quelque exagération dans ces louanges, mais personne ne dira qu'elles sont le seul produit de l'imagination. Les archéologues qui ont vu plus de monuments que M. l'abbé L. ne seront pas aussi absolus dans les termes de la comparaison du Mans avec tous les édifices gothiques. Mais l'affection profonde et, somme toute, très éclairée du savant manceau pour sa cathédrale fera excuser les faiblesses qu'il peut avoir à son endroit. En ce qui me concerne, j'ai retrouvé, en lisant son livre, les jouissances artistiques que m'avait causées la fréquentation de ce monument en compagnie de l'habile archéologue, tandis qu'il en préparait la monographie.

Aussi, n'ai-je eu aucune peine à suivre ce travail jusqu'au bout. Je reconnais toutefois qu'après le chapitre sur le chœur gothique l'intérêt du livre diminue. J'ajoute que la part prise par les évêques du xiv^e siècle et des âges suivants à la vie de la cathédrale est de moins en moins grande.

Au xiv^e siècle, il faut rappeler les noms de Robert de Clinchamp, qui commença le croisillon sud, de Gonthier de Baigneux, dont le blason se lit parmi les belles peintures de la chapelle du chevet, qu'il fit assurément exécuter, et de Pierre de Savoisy, sous l'épiscopat duquel le croisillon nord fut commencé et mené assez avant, grâce à la générosité de Charles VI. Ce pontife eut la chance d'attacher à la cathédrale un maître d'œuvre expert dont le nom nous est parvenu : Jean Lemaçon. Au xv^e siècle, les successeurs de Lemaçon furent Nicolas de Les-

cluse et Jean de Dampmartin, à qui l'évêque Adam Chastelain put fournir assez d'argent pour terminer le bras nord du transept, c'est-à-dire achever la cathédrale. M. l'abbé L. emploie un chapitre spécial à étudier les deux bras du transept et la tour qui restent encore : par leurs proportions, leur élégance, la beauté et l'intérêt historique de leurs vitraux, ces parties du monument méritaient bien cet honneur.

Les évêques du xvi^e au xix^e siècle ne font plus qu'enrichir l'église et en modifier, bien ou mal, le mobilier. On ne peut même plus appeler notices les quelques paragraphes dans lesquels M. l'abbé L. dresse leur *curriculum vitæ* ou rappelle certains de leurs actes. Quelques-uns se distinguent parmi les autres : Philippe de Luxembourg surtout, qui fut vraiment un grand donateur; orgues, fonts, cloches, horloge célèbre et jubé plus fameux encore, que n'offrit pas à son église ce favori d'Alexandre VI, de Jules II et de Léon X? Dans le même temps, le chanoine Martin Guérande fit don à la cathédrale des splendides tapisseries de Saint-Gervais et de Saint-Protais, que tout le monde a admirées cette année au Petit-Palais. Sous l'évêque Louis de Bourbon, Simon Hayeneufve édifia les orgues dont le buffet nous ravit encore. Peu après, l'évêque du Bellay fonda le Grabatoire, qui reste une des curiosités du Mans, près de la cathédrale.

Il faut ensuite arriver jusqu'à notre siècle pour voir accomplir d'importants travaux à l'église du Mans. M. l'abbé L. rend un juste hommage à l'intelligente générosité de M. l'archiprêtre Chanson, qui s'efforce depuis trois ans de rendre à la nef romane tout son caractère et toute sa beauté. Ce sont ces dernières restaurations qui ont permis à M. l'abbé L. d'étudier l'ancien édifice de plus près que tous les archéologues qui s'en étaient occupés avant lui. Les personnes qui ont visité la cathédrale il y a quelques années et qui la revoient aujourd'hui admirent à l'envi les détails de la maçonnerie des murs, la beauté de forme des colonnes et les curiosités sculpturales des chapiteaux, que cachait naguère encore un enduit fâcheux. C'est un grand attrait de plus ajouté à tous les autres : à l'ensemble du monument d'abord, intérieurement et extérieurement, à la collection si riche de vitraux anciens que M. l'abbé L. passe en revue un peu rapidement dans un de ses derniers chapitres, aux monuments funéraires du comte du Maine, de la reine Bérengère et de Guillaume du Bellay de Langey, à d'intéressantes inscriptions, aux stalles et aux divers objets d'art du trésor, autant de curiosités sur lesquelles M. l'abbé L. s'est arrêté plus ou moins longtemps à la fin de son œuvre.

Ce compte-rendu est déjà bien long, et pourtant je n'ai pas dit tout ce qu'il faudrait sur la *Cathédrale Saint-Julien du Mans*. Je n'ose étendre beaucoup plus cet article; encore quelques remarques pourtant avant de finir. J'ai loué très fort, et ils méritent de l'être, la science et le talent critique de M. l'abbé L. Il me permettra bien de lui adres-

ser quelques reproches. J'aurais voulu voir chez lui moins de prudence lorsqu'il expose les opinions d'autrui sur certains points. Il me semble que dans plus d'un cas il n'eût pas dû hésiter à émettre un avis personnel, après avoir critiqué des conclusions contestables. Quelques questions eussent mérité aussi plus de développements qu'il ne leur en a donnés. Quelle timidité l'a retenu, dans telles occasions, lui plutôt hardi en général? Je sais aussi qu'il ne se proposait pas d'écrire une histoire complète des évêques du Mans, et je conviens qu'il a dit d'eux tout ce qu'il suffira aux archéologues d'en connaître. Cependant, puisqu'il avait amassé tant de documents utiles pour écrire leur biographie critique, j'aurais voulu qu'il s'attardât davantage à certains évêques. Le souci constant de ménager l'histoire et l'archéologie l'a évidemment gêné et a gâté un peu les proportions de son livre. S'il croit avoir épuisé son sujet au point de vue archéologique, il pourra encore reprendre la partie historique et la développer. Il a détruit toutes les compilations sur l'église du Mans qui existent jusqu'à ce jour, qu'il écrive maintenant l'histoire vraie de cette église. L'édition des *Actus*, que je souhaitais plus haut de lui voir entreprendre, sera la préface naturelle de ce grand ouvrage, et il me paraît seul capable de mener l'une et l'autre à bonne fin.

Le livre de M. Ledru se termine par une bonne table. Il faut pourtant qu'il s'attende à être blâmé pour le rang qu'il y a donné à certains noms. Toute une école de bibliographes lui reprocheront d'avoir inscrit, par exemple, Le Mans à Mans, et non à Le. — Quelques listes de dignitaires de l'église du Mans eussent été appréciées : il ne suffit pas d'avoir mentionné quelques donateurs et quelques chanoines à la suite de certaines notices épiscopales. — Les noms de lieux ne sont pas tous suffisamment identifiés : on n'est autorisé à citer une localité sans mentionner sa commune, son canton, etc., que lorsqu'elle est très connue. — Certaines notes bibliographiques sont incomplètes, le lieu et la date de l'édition d'un livre ne devant jamais être omis. — Enfin, ceci est une petite chicane, je crois qu'il eût mieux valu numéroter les planches et y renvoyer dans le texte. J'avais encore relevé quelques erreurs de noms (comme Ourchamp pour Ourscamp, p. 155, etc.) et des expressions impropres, mais ce sont là des négligences ou des fautes typographiques dont il vaut mieux ne pas parler.

Peut-on s'attacher à ces misères quand on se trouve en présence d'une œuvre comme *la Cathédrale Saint-Julien du Mans*? Mgr de Bonfils, évêque actuel du diocèse, félicitant M. l'abbé L., lui écrit que le « monument monographique, » dont il est l'auteur, « est digne du monument de pierre. » Je me plais à répéter ces mots pour finir.

J. CHAVANON.

Dictionnaire historique, topographique et biographique de la Mayenne, par l'abbé A. ANGOT. T. I, A.-C. Laval, Goupil, 1900. In-8°, VII-850 pages.

Ce premier volume d'un ouvrage qui en aura au moins trois a été accueilli, aussitôt que paru, avec une reconnaissance marquée par toutes les personnes qui s'intéressent au Bas-Maine, et c'est justice; l'ensemble sera le résultat de longues années de labeur, et ce qui en est publié aujourd'hui dénote chez l'auteur une singulière puissance de travail. Il a poussé les recherches aussi loin qu'un homme seul peut le faire, consacrant la majeure partie de sa vie à parcourir son département, à voir par lui-même ce que dès l'origine il projetait de dépendre, à dépouiller les dépôts d'archives publics et les chartriers privés, courant partout où il pensait trouver quelque secret du passé, accumulant les notes sur les hommes et les choses. Il convient de l'en féliciter.

Tous les lieux, communes, villages, hameaux, chapelles ou fermes isolées, rivières, étangs ou ruisseaux, prennent place dans le *Dictionnaire*, rapidement décrits quand, par l'art ou le pittoresque, ils méritent de retenir l'attention quelques instants.

Quatre-vingt-dix communes ont leur histoire dans ce volume, monographies d'où la concision n'exclut pas la richesse des informations et même l'abondance des détails. Pour chacune d'elles, l'auteur donne la position, les formes anciennes du nom, la constitution géologique du sol et tous les renseignements qu'on est accoutumé de voir entrer en des articles plus développés : topographie, population, foires, marchés, fêtes patronales, relations administratives, judiciaires et financières, institutions religieuses et charitables, listes chronologiques des curés et des chapelains, des abbés et des prieurs, des administrateurs et des maires.

Il en va de même pour les seigneuries.

Mais l'ouvrage n'est pas seulement un dictionnaire topographique, doublé d'un répertoire archéologique et d'un inventaire des richesses d'art; c'est aussi un dictionnaire biographique dans lequel l'auteur a voulu insérer des articles sur chacune des familles nobles ou roturières qui ont joué un rôle dans le Bas-Maine, sur chacun des hommes marquants : littérateurs, publicistes, soldats, artistes ou artisans qui sont nés dans la Mayenne ou y ont passé une notable partie de leur existence.

Une telle œuvre ne s'analyse pas. Nous citerons seulement parmi les plus importantes les notices consacrées aux abbayes de Bellebranche et de Clermont, aux communes de Château-Gontier et de Craon, qui contiennent des aperçus absolument neufs; aux artistes Abraham (Tancrède), Agéniau, Andouard, Blottière, Corbineau, etc., dans lesquelles il se trouve des indications particulièrement intéressantes.

Car le *Dictionnaire* n'est pas une simple compilation de tout ce qui a été écrit antérieurement sur ce vaste sujet. L'ouvrage renferme une quantité de faits nouveaux, et l'auteur n'y a admis qu'avec une sévère critique les faits racontés par ses prédécesseurs. De l'énorme quantité de documents ainsi utilisés, il est facile de connaître l'abondance et la variété, car chaque article se termine par des indications bibliographiques qui permettent le contrôle. Quand il sera terminé, et il faut souhaiter que ce soit bientôt, ce dictionnaire rendra de grands services aux érudits du Maine; puisse-t-il susciter de semblables travaux en d'autres provinces!

E. LAURAIN.

Dom Bède PLAINE, O. S. B. *La Colonisation de l'Armorique par les Bretons insulaires*. Paris, Alphonse Picard, 1899. Gr. in-8°, 35 pages.

La lecture de ce mémoire est tout à fait affligeante. L'auteur affirme qu'il a longuement étudié et mûri son sujet. Il est regrettable qu'on ne puisse adresser à sa critique les éloges qui sont dus à sa bonne volonté. La thèse de l'auteur c'est que l'Armorique a été colonisée pacifiquement dès la fin du iv^e siècle par les jeunes Bretons qui, en 383, suivirent sur le continent le tyran Maxime. Dans une note impayable de la p. 8, dom Plaine imagine même que sainte Ursule et ses compagnes, martyrisées par les Huns à Cologne (!), étaient des filles à marier qui se dirigeaient vers l'Armorique pour aider les jeunes Bretons de Maxime à peupler ce pays. Sans une tempête malencontreuse qui les rejeta vers les bouches du Rhin, ces saintes filles « seraient devenues des mères de famille. » Je ne me sens pas le courage de discuter les vues de l'auteur. Il n'a pas, cela va de soi, la plus légère idée de la critique des textes. Un exemple suffira : la géographie de l'anonyme de Ravenne nous permettrait d'affirmer l'existence des Bretons en Armorique dans la seconde moitié du iv^e siècle, avant la bataille de Vouillé (507). Faut-il signaler à dom Plaine qu'au sentiment de M. Longnon¹ cette œuvre n'est pas antérieure à l'époque de Charlemagne et qu'Hellebaud, auquel renvoie l'anonyme, ne saurait être « un Gallo-Romain » du iv^e siècle? Faut-il lui apprendre qu'il n'est point permis de citer la géographie de l'anonyme de Ravenne d'après l'édition de dom Placide Porcheron (Paris, 1668), et qu'il est plus que téméraire d'affirmer (p. 21, n. 4, et p. 22, n. 2) que « les éditeurs subséquents n'y ont presque rien changé ou ajouté. » En consultant l'édition Pinder et Parthey (Berlin, 1860, in-12) l'auteur se convaincra de son erreur.

La lecture de ce mémoire m'a d'autant plus désappointé que sur un

1. Voy. Desjardins, *Géogr. de la Gaule romaine*, IV, 193.

point je suis d'accord avec dom Plaine. Je crois la colonisation de l'Armorique antérieure d'un demi-siècle au moins à la date classique de 450 et de la fin du iv^e siècle. Mais j'attribue l'émigration à des causes tout autres que celles admises jusqu'à ce jour. Je crois que les Bretons établis en Armorique ont fui, non pas devant les Angles et les Saxons venus de l'est, mais devant les Scots venus d'Irlande, et cela vers l'année 400 au plus tard. Divers textes irlandais et gallois attestent en effet une assez longue domination des Scots dans toute la région occidentale de la Grande-Bretagne, en Albanie, à l'ouest de la Severn (pays de Galles actuel), dans la Domnonée (Devonshire et Cornwall) jusqu'à Glastonbury. Les Scots se maintinrent, on le sait, en Albanie et étendirent leur domination sur les Pictes indigènes du nord-est (appelée *Moravia* plus tard) et du sud-ouest (Galloway), ainsi que les Angles du sud-est (*Lodonesia*); ainsi fut constitué, au x^e siècle, le royaume d'Écosse. En Galles et en Domnonée, au contraire, les Scots furent expulsés, mais seulement vers le milieu du v^e siècle. Leur domination y laissa des traces dans les inscriptions dites oghamiques et aussi, à mon avis, dans les énormes *dún* ronds à triples remparts concentriques qui parsèment le Devonshire et le Cornwall. En effet, si la première émigration avait été occasionnée par les Angles et les Saxons, ce seraient les Bretons de l'est qui auraient subi le premier choc. Ils se seraient sauvés sur les côtes désertes entre l'Escaut et la Seine. C'est vers le Boulonnais que se serait porté le gros de l'émigration bretonne. Admettons même, chose fort peu compréhensible, qu'ils se soient dirigés de l'est de la Grande-Bretagne sur l'Armorique. Ils auraient introduit en cette région leurs noms de peuple. Nous connaissons les noms des peuples bretons de l'est et du centre de l'île. Or, c'est un fait déjà remarqué qu'on n'en retrouve pas un seul en Armorique. Les parties les plus anciennement colonisées de la presqu'île, le nord et l'ouest, ont porté, au contraire, les noms de *Dumnonia* et *Cornubia*, et il n'est douteux pour personne qu'ils ne soient tirés des contrées similaires de l'île de Bretagne, Cornwall et Devon, pays situés vis-à-vis de l'Armorique et dominés précisément par les Scots aux iv^e-v^e siècles. Enfin, selon une observation déjà faite plus d'une fois, et notamment par M. J. Loth dans son excellent livre sur *l'Émigration bretonne en Armorique* (Rennes, 1883, in-8°), aucun des saints bretons établis en Armorique n'est venu de l'est; presque tous sont originaires de l'ouest (Domnonée, pays de Galles, Strathclyde), et quelques-uns sont irlandais. N'apparaît-il pas comme évident que l'Armorique a été peuplée par les Bretons de l'ouest et surtout du sud-ouest de la grande île? Or, ceux-ci n'ont été en rapport avec les Saxons qu'au milieu du vi^e siècle. L'invasion germanique ne peut donc être cause d'un exode antérieur à elle de cent ou cent cinquante ans. Il est possible que des Bretons de l'est se soient réfugiés en Armorique, mais ils n'ont pas créé l'exode; ils

l'ont suivi. A cette émigration, on ne peut attribuer d'autres causes, vers l'an 400, que les ravages des Scots sur les côtes de l'île et leur établissement violent dans toute la région occidentale.

Telles sont les idées que je me proposais de développer à propos du mémoire de dom Bède Plaine, et qui excusent jusqu'à un certain point le retard que j'ai mis à signaler son travail. Mais cet article est devenu inutile. M. l'abbé Duchesne, de son côté, avait eu les mêmes idées, et il l'a sommairement exposé dans le t. II, p. 251, des *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule* (Paris, Fontemoing, 1900, in-8°), et M. d'Arbois de Jubainville a non seulement accueilli cette théorie¹, mais l'a fortifiée d'exemples probants (voy. *Revue celtique*, 1900, XXI, p. 243-246). Présentée par ces deux érudits considérables, elle rencontrera, je l'espère, une faveur qu'elle n'eût sans doute pas obtenue autrement.

Ferdinand Lot.

La controverse de l'apostolicité des églises de France au XIX^e siècle, par A. HOUTIN. In-8°, 86 pages. (Extrait de la *Province du Maine*, janvier-juin 1900.)

La question de l'apostolicité des églises de France est une des questions historiques qui ont été le plus passionnément débattues. A notre époque, comme aux siècles précédents, elle a fourni matière à d'innombrables polémiques. C'est leur histoire que M. A. Houtin a entrepris d'écrire.

M. A. Houtin montre comment, sous le premier Empire, les savants furent d'accord avec la majorité du clergé pour admettre que la Gaule n'avait été évangélisée qu'au III^e siècle. Un revirement se produisit dans les idées généralement reçues avec dom Guéranger et le rétablissement des Bénédictins en France. Les légendes locales trouvèrent de nouveaux champions, et, lors de la revision d'une grande partie des bréviaires par la congrégation des Rites, beaucoup d'entre elles furent admises par le saint-siège. Elles furent dès lors soutenues avec acharnement par certains catholiques, qui voulurent presque les imposer à l'opinion comme un article de foi. Aujourd'hui, les « apostolicistes » n'ont plus recours qu'à des arguments scientifiques, ou prétendus tels. Mais, malgré leurs efforts, leur thèse devient chaque jour de plus en plus difficile à soutenir. Depuis les savantes études de M. l'abbé Duchesne et des nouveaux Bollandistes, la plupart des esprits impartiaux doivent reconnaître que ces prétendues traditions locales sur les origines des églises

1. Sur la question de la *Civitas Coriosopitum*, je me sépare résolument de MM. Duchesne et d'Arbois. Je me permets à ce sujet de renvoyer à un récent article de la *Romania* (XXIX, 1900, p. 389-399) composé un an avant l'apparition du t. II des *Fastes épiscopaux*.

de la Gaule sont presque toutes apocryphes et ont été imaginées au moyen âge.

Le mémoire de M. A. Houtin donne sur les polémiques engagées à ce sujet dans presque tous les diocèses un aperçu exact et intéressant. On peut regretter seulement que l'auteur n'ait pas cru devoir nous donner une bibliographie, dont il avait à coup sûr les éléments sous sa main et qui aurait été la bienvenue.

Ch. DE LASTEYRIE.

L'Age de la vie de saint Martial, par Mgr Charles-Félix BELLET. Paris, bureau de la *Revue des Questions historiques*, 1900. In-8°, 38 pages. (Extrait de la *Revue des Questions historiques*, juillet 1900.)

Mgr Bellet a déjà essayé de démontrer dans plusieurs mémoires que la vie de saint Martial devait dater du ^{vi}^e siècle. Ses arguments n'ayant point convaincu M. l'abbé Duchesne, qui les a réfutés dans le deuxième volume de ses *Fastes épiscopaux*, Mgr B. a cru nécessaire de les reprendre et de les exposer à nouveau. Chemin faisant, il relève d'une façon assez vive un compte-rendu d'une de ses précédentes brochures, que nous avions publié l'année dernière dans cette revue (t. LX, p. 644), et où nous faisons preuve d'un certain scepticisme au sujet de l'emploi du *cursus* pour dater les textes littéraires. Mgr B. semble pourtant avoir, — à son insu, — reconnu la justesse des objections qu'à la suite de M. l'abbé Duchesne et du R. P. de Smedt, nous lui avions adressées sur ce point. Dans son nouveau mémoire, il donne moins d'importance aux raisons tirées du *cursus* et réserve une place beaucoup plus grande à certains arguments d'ordre littéraire, sur lesquels il avait peu insisté jusqu'à présent.

C'est ainsi qu'il cherche à établir que le style et les expressions employées par l'auteur de la vie de saint Martial, ses incorrections même, se rencontrent couramment dans le latin du ^{vi}^e siècle. Reprenant ensuite une théorie déjà émise par M. l'abbé Arbellot, il prétend démontrer que dans le *De gloria confessorum* de Grégoire de Tours et dans la *Vie de saint Éloi*, attribuée à saint Ouen, se trouvent des passages empruntés à la vie de saint Martial. Il s'efforce de détruire la thèse de M. l'abbé Duchesne, qui, tout en admettant la parenté de ces différents textes, renversait l'ordre des propositions.

Mgr B. termine en voulant montrer « par un peu de statistique » que les règles du *cursus* sont mieux observées dans la vie de saint Martial que dans n'importe quel autre document écrit en prose rythmique du ^{viii}^e au ^x^e siècle.

Telles sont les raisons qui doivent prouver « d'une façon évidente » que la vie de saint Martial a été écrite *avant* 587. Nous nous bornons

à les exposer, sans vouloir les discuter. Devant faire paraître sous peu un ouvrage où nous étudions le texte en question et arrivons à des conclusions différentes, nous ne voudrions pas qu'on puisse un instant suspecter notre impartialité.

Ch. DE LASTEYRIE.

Une charte relative à la maison de Comborn, en Limousin, par Julien L'HERMITE, archiviste départemental de la Corrèze. Brive, 1899. In-8°, 49 pages.

M. Julien l'Hermite, aujourd'hui archiviste de la Sarthe, a tenu à publier, avant de quitter la Corrèze, une des pièces les plus anciennes du dépôt confié à ses soins. Cette pièce, déjà signalée par Baluze, est intéressante à un haut degré pour l'histoire du Limousin, car elle concerne une des plus grandes familles du pays, celle des Comborn. Ce sont des lettres patentes par lesquelles Philippe le Bel homologue le partage qu'Eustachie et Marie de Comborn ont fait de leurs biens paternels et maternels.

G. DE L.

Œuvres historiques de M. le docteur Ulysse CHEVALIER. II. *Les Rues de Romans. Fragments historiques. Les Consuls de Romans*. Paris, A. Picard et fils, 1900. In-16, 366 pages.

Le second volume des œuvres historiques du docteur U. Chevalier ne le cède pas en intérêt au premier qui a paru en 1897 et dont nous avons rendu compte dans ce recueil (année 1897, p. 691); mais, tandis que le premier volume était tout historique, le second renferme aussi beaucoup de renseignements archéologiques. Il se compose, comme le titre l'indique, de trois parties. La première (p. 1 à 59) est une description historique et archéologique des rues de Romans, quartier par quartier, depuis le xiv^e siècle jusqu'à nos jours. L'auteur a pris pour point de départ de son travail un registre de la taille de 1366. Il fait connaître l'origine des noms de chaque rue et les particularités curieuses qui s'y rattachent, soit à cause des habitants notables, soit à cause des édifices civils ou religieux qui les distinguaient et les signalent encore à notre attention.

Il est impossible de donner une analyse de la seconde partie, qui ne comprend pas moins de cinquante et un fragments historiques, d'étendue inégale, qui traitent une foule de questions de philologie, d'archéologie, d'histoire, d'institutions, de mœurs et coutumes. Au point de vue archéologique, on consultera avec profit les articles consacrés aux églises de Romans, à l'enceinte de la ville, aux faubourgs, à la citadelle, aux cloches de Saint-Barnard, au Jacquemart datant de 1425, sans oublier une notice sur l'atelier monétaire de Romans. Pour

les institutions, nous signalerons les fragments sur le collège, les abbayes laïques de Romans ou sociétés civiles telles que l'abbaye de Bongouvert, sorte de société « joyeuse et galante » qui avait pour but le « bon gouvernement » des ménages et la conservation des bonnes mœurs; il existait des sociétés analogues dans d'autres villes du Dauphiné et elles dépendaient d'un grand abbé résidant à Grenoble. Nous mentionnerons encore un chapitre intéressant sur la noblesse romanaise, un autre sur les dauphins et la ville de Romans, un compte de la maison de Henri III à Romans en 1575, le fragment qui est intitulé : « Les présents de la ville de Romans sous les consuls, » notamment ceux qui furent faits lors du passage de Marie de Médicis en 1601 et des fils de Louis XIV, les ducs de Bourgogne et de Berry en 1701. On lira une curieuse note sur le duel de 1769, entre le conseiller du Chélas et le capitaine Suel-Béguin, qui jette un jour singulier sur la justice et sur les magistrats de ce temps.

L'ouvrage se termine par une liste détaillée des consuls de Romans (p. 323-364) depuis 1327 jusqu'en 1520, précédée de quelques observations sur leur nombre, leur entrée en fonctions, leurs honoraires et les noms qui servirent successivement à les désigner.

On voit que ce second volume est digne du premier et nous ne pouvons qu'encourager l'éditeur à nous donner la suite des recherches de M. le docteur U. Chevalier, qui serviront à faire mieux connaître une ville de médiocre étendue, mais qui, par l'importance de son abbaye, par la richesse et l'industrie de ses habitants, a joué un des principaux rôles dans l'histoire du Dauphiné.

A. BRUEL.

MAX BRUCHET. *Un inventaire du château d'Annecy en 1393*. Paris, 1898. In-8°, 24 pages. (Extrait du *Bulletin archéologique*, 1898.)
— *Trois inventaires du château d'Annecy* (1393, 1549, 1585). Chambéry, 1899. In-8°, 112 pages. (Extrait du t. XXXVIII des *Mémoires de la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie*.)

Le premier inventaire, dont M. Bruchet a donné successivement le texte et la traduction, a été dressé, au mois de mars 1373, alors que le château d'Annecy, avec le reste de la succession de Pierre, comte de Genève, était contesté entre le pape Clément VII et Humbert de Thoire-Villars; il contient la description des objets déposés dans les garde-robes du château, confiées à la surveillance du chambrier; ces armoires renfermaient les manuscrits, les ornements d'église, la lingerie, les tentures, les tapisseries et la literie. L'inventaire de 1549 a été dressé quelques mois après le décès de la comtesse de Genevois, Charlotte d'Orléans, veuve de Philippe de Savoie, le premier duc de Nemours. Quant au troisième, il date du jour où le corps de Jacques

de Savoie, duc de Genevois-Nemours, mort à Turin le 18 juin 1585, fut enseveli à Annecy, dans l'église de N.-D. de Liesse. Tous les trois abondent en renseignements sur toutes les parties de l'ameublement et de la décoration; en les réunissant, M. B. les rend plus intéressants encore et nous permet de suivre, pendant près de deux siècles, les progrès de l'art et les changements introduits dans les mœurs; ce dernier point de vue n'est pas oublié dans les introductions, où M. B. fait bien sentir, par exemple, comment, en s'éloignant du moyen âge, « les mœurs plus sédentaires et le souci du confortable sont attestés par la présence de meubles moins transportables. » A peine pouvons-nous regretter la brièveté des renseignements fournis sur les manuscrits signalés en 1393; mieux vaut remercier l'éditeur de la traduction qu'il a donnée du premier inventaire, besogne qu'ont dû rendre épineuse les difficultés d'une langue toute spéciale.

G. PÉROUSE.

La première Histoire de Huy; l'œuvre de Maurice de Neufmoustier, publiée avec introduction et notes par Joseph BRASSINNE. Liège, Cormaux, 1899. In-8°, 36 pages. (Extrait du t. XII du *Bulletin de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*.)

Maurice, moine de Neufmoustier-lez-Huy, Hutois de naissance, ayant eu communication, au début du xiii^e siècle, d'un manuscrit de la chronique de Gilles d'Orval et d'un autre de la chronique d'Albéric de Trois-Fontaines, couvrit les marges de ces deux volumes de notes relatives à l'histoire de sa ville natale. Ces notes ont été jusqu'ici incorporées aux textes de Gilles d'Orval et d'Albéric de Trois-Fontaines. M. J. Brassinne s'est donné la peine de les en séparer, et c'est elles qu'il publie sous ce titre : « La première histoire de Huy. » On pense bien que ces quelques notes sur l'histoire d'une petite ville du pays de Liège ne peuvent avoir qu'un intérêt restreint. En revanche, M. Brassinne a joint à son mémoire un fac-similé très intéressant, c'est celui d'une demi-page du manuscrit original de la chronique de Gilles d'Orval (avec les annotations marginales de Maurice de Neufmoustier), conservé aujourd'hui au grand séminaire de Luxembourg.

A. H.

Les Chroniques brabançonnes, par A. BAYOT et A. CAUCHIE. Bruxelles, Kiessling, 1900. In-8°, 62 pages. (Extrait du t. X, 5^e série, des *Bulletins de la Commission royale d'histoire de Belgique*.)

Les personnes qu'intéresse l'historiographie du duché de Brabant trouveront dans l'opuscule de MM. Bayot et Cauchie, — qui est un rapport adressé à la Commission royale d'histoire de Belgique, — tous

les renseignements possibles sur la plupart des chroniques brabançonnes, leurs auteurs, leurs manuscrits, leur valeur, leurs éditions. Elles n'y trouveront guère toutefois d'indications que sur celles de ces chroniques qui ont déjà été publiées. En restreignant ainsi à peu près leur enquête aux seules chroniques brabançonnes imprimées, en en excluant même les chroniques encore manuscrites dont ils avouent (p. 54) avoir connu l'existence, MM. Bayot et Cauchie ont naturellement enlevé à leur travail le principal intérêt qu'il aurait pu et dû présenter.

A. H.

Julius von PFLUGK-HARTTUNG. *Der Johanniter- und der Deutsche Orden im Kampfe Ludwigs der Bayern mit der Kurie*. Leipzig, Duncker et Humblot, 1900. In-8°, XII-261 pages.

L'auteur, dans cet ouvrage, apporte une importante contribution à l'histoire des démêlés de l'empereur Louis de Bavière avec la papauté sous Jean XXII et Benoît XII en étudiant le rôle joué dans cette querelle par les Teutoniques et les Hospitaliers. Il est peu d'époques plus troublées et plus confuses dans l'histoire d'Allemagne; aussi accueillera-t-on avec reconnaissance cette étude pour la lumière dont elle éclaire les ténèbres qui enveloppent cette période. L'attitude des Teutoniques et des Hospitaliers ressort d'une façon complète des documents inédits mis au jour par M. de Pflugk-Harttung et puisés dans de nombreux dépôts d'archives d'Allemagne; elle se résume en ces mots : l'ordre Teutonique soutint l'empereur, et l'Hôpital le saint-siège. Il ne convient pas d'entrer ici dans le détail des faits exposés; mais quiconque aura à s'occuper de l'histoire de la papauté ou de celle de Louis de Bavière pourra et devra consulter ce livre, il y trouvera intérêt et profit; l'érudition de bon aloi dont l'auteur y fait preuve est une garantie de la confiance qu'il convient d'accorder à cette étude.

J. D. L. R.

Acta tirolensia. Urkundliche Quellen zur Geschichte Tirols. Zweiter Band. I. Theil der südtiroler Notariats - Imbreviaturen des 13. Jahrhunderts, mit Benützung der Abschriften Joseph Durig's, herausgegeben von Dr Hans von VOLTELINI. Innsbruck, Wagner, 1899. In-8°, CCXLIII-608 pages, 2 fac-similés en phototypie.

La publication par le Dr Hans von Voltelini des registres de notes brèves d'Obert de Plaisance, notaire à Trente, et de Jacques Haas, notaire à Bozen, d'après la transcription qu'en a faite le Dr Josef Durig, est intéressante à plus d'un point de vue. C'est à peine s'il est

nécessaire de rappeler ici ce qu'étaient ces sortes de registres, désignés au moyen âge sous divers noms : *protocollum*, *notularium*, *cartularium*, *imbreviatura*, *rogationes*, etc. *Protocole*, désignation la plus fréquente, est cependant un de ces mots dont on se sert souvent sans en connaître l'origine. Elle est le résultat d'une méprise des glossateurs sur la signification de la novelle 44, c. 2, de Justinien, qui prescrit aux tabellions de n'employer pour l'expédition des actes que des feuilles de papyrus portant en tête le *πρωτόκολλον*, comprenant le nom du *Comes sacrarum largitionum*, καὶ τὸν χρόνον καθ' ὃν ὁ χαρτης γέγονε, c'est-à-dire la date de la fabrication du papyrus, quelque chose comme l'estampille de notre papier timbré. Mais les glossateurs ont traduit χάρτης par *charta* dans le sens d'acte et ils ont entendu le passage comme s'il s'agissait de la date de l'acte et d'un brouillon ou première rédaction de l'acte, *protocollum*, c'est-à-dire *prima collatio literarum in charta*, lit-on dans une glose des Nouvelles. L'usage s'établit au xii^e siècle d'écrire ces *imbreviaturæ* sur des registres. Le notaire n'y consignait que les éléments essentiels de l'acte : la date, les noms des témoins, le dispositif, négligeant ou abrégeant les clauses communes à tous les actes du même genre. D'après ces notes brèves, il grossoyait l'acte; en d'autres termes, il dressait l'*instrumentum publicum*, qui était remis aux parties intéressées. Le registre d'Obert comprend l'année 1236 tout entière, de janvier à décembre; il est précédé d'un livre de ban, où sont relatées les sentences de ban prononcées en 1236 et 1237 par les juges du comte de Tyrol à Trente contre les contumaces et les condamnés récalcitrants : « Isti sunt illi qui sunt positi in bannum in potestaria et regimine di Alpreti comitis Tyrolis, potestatis Tridenti et episcopatus. » Le registre de Jacques Haas s'étend du 30 juin 1237 au 24 décembre de la même année. Ces registres ont été publiés avec le plus grand soin et de façon à pouvoir être le plus facilement utilisés. Il va de soi qu'ils contiennent les renseignements les plus variés sur le droit privé du Tyrol sans compter les renseignements d'histoire locale et ceux qui ont trait aux mœurs et au mobilier. Citons le n^o 786 d, acte par lequel un homme s'engage envers sa femme à ne pas jouer pendant un laps de temps déterminé : « Juravit ad sancta Dei euangelia quod ipse non ludat cum tesseres nec societatem ludi habeat nec aliquod ludum ludat hinc ad proximam Nativitatem Domini nostri Jesu Christi et deinde ad unum annum. » Entre autres actes mentionnant des objets mobiliers ou des vêtements, citons les nos 285, 304, 335. Mais ce qui fait de ce volume un ouvrage d'une portée générale, c'est la remarquable introduction qu'y a mise le Dr Hans von Voltolini, et dans laquelle, après avoir retracé rapidement l'histoire du notariat en Italie, il a étudié au point de vue juridique les diverses espèces d'actes contenus dans les registres d'Obert et de Haas, montrant les liens qui les rattachent au droit romain et au droit coutumier, expli-

quant les formules et déterminant leur valeur, grâce à des rapprochements avec les ouvrages des glossateurs du moyen âge et les formulaires de notaires italiens. L'introduction est donc un véritable traité de droit privé et de procédure, au moins pour le Tyrol. Ce devrait être là pour les érudits français un stimulant à publier les plus anciens des protocoles conservés dans ces archives notariales, dont on se préoccupe en ce moment d'assurer la conservation. Ajoutons que l'éditeur, ne se contentant pas de dresser une table des noms de lieux et de personnes, a rédigé une table des mots techniques qui permettra aux juristes de retrouver, sans lire tout le volume, les actes qui sont de nature à les intéresser. C'est là une tâche de laquelle se dispensent trop souvent aujourd'hui les éditeurs de textes.

M. PROU.

Les Collections d'œuvres d'art françaises du XVIII^e siècle appartenant à Sa Majesté l'empereur d'Allemagne, roi de Prusse. Histoire et catalogue, par Paul SEIDEL; traduction française, par Paul VITRY et Jean-J. MARQUET DE VASSELLOT; 14 eaux-fortes et 76 dessins de Peter HALM. Berlin et Leipzig, Giesecke et Devrient, 1900. 4 vol. in-fol., 250 pages.

Bien qu'un peu en dehors du cadre de cette revue, il convient cependant de mentionner ce monumental ouvrage, si intéressant pour l'histoire de l'art français au XVIII^e siècle et qui vient à son heure, puisqu'il étudie, entre autres, les magnifiques toiles de Watteau, Lancret, Fragonard, de Troy, Chardin, appartenant aux collections de Potsdam et que l'empereur d'Allemagne, par une attention délicate, a envoyées orner le pavillon allemand à l'Exposition universelle. Le catalogue ne compte pas moins de 238 numéros, comprenant les peintures, les sculptures, les porcelaines, les tapisseries, meubles et objets décoratifs des résidences royales. Il est précédé d'une fort instructive dissertation où M. Seidel explique comment Frédéric II composa sa collection, quels furent ses rapports avec les artistes et quelle a été l'histoire de ces tableaux depuis l'origine jusqu'à nos jours.

Le savant allemand était qualifié, mieux qu'aucun de ses compatriotes, pour mener cette tâche à bonne fin par ses travaux antérieurs, notamment ses articles parus dans l'*Annuaire des collections royales de Prusse* et par son très important ouvrage : *Frédéric le Grand et la peinture française de son temps*. Nous devons le remercier de s'intéresser ainsi à notre art, au point d'en faire l'objet principal, et non le moins aimé, de ses études érudites.

Il a trouvé en MM. Paul Vitry et Jean-J. Marquet de Vasselot des auxiliaires dignes de lui. Anciens élèves de l'École du Louvre, attachés des musées nationaux, et, de par le fait de leurs fonctions, aux prises

tous les jours avec des problèmes d'identification d'œuvres d'art, de noms d'artistes et de personnages représentés, ils étaient tout à fait aptes, non seulement à traduire l'œuvre du Dr Seidel, mais encore à donner à celui-ci les plus utiles et intéressantes indications, comme il se plait lui-même à en rendre témoignage, au commencement de son livre et en plusieurs passages.

Georges RIAT.

J. ARTIGARUM. *Le Rythme des mélodies grégoriennes*. Paris, Picard, 1899. In-8°.

M. A. ne vient pas, à proprement parler, ajouter une théorie nouvelle à celles que les mensuralistes nous ont déjà données sur l'exécution mesurée du plain-chant. Il nous apparaît surtout en historien : ses études tendent à prouver qu'avant saint Grégoire le Grand le chant de l'Église chrétienne était mesuré et que c'est vers le plein moyen âge seulement que les premiers essais de diaphonie ont dénaturé et fait oublier l'exécution traditionnelle. Conclusion attendue : nous devons rétablir la mesure dans le plain-chant et rejeter l'interprétation bénédictine qui préconise le rythme oratoire et la prépondérance de l'accent. Mais, au point de vue pratique, notre auteur ne conclut pas et ne nous dit point son système.

Il y a dans ce livre une réelle probité scientifique et M. A. nous rappelle des textes intéressants. Mais s'il avait plus à fond pénétré l'étude du haut moyen âge, et si, en particulier, il connaissait un peu l'état des parlars vulgaires contemporains de la formation de l'art grégorien, il est certain que ses conclusions seraient autres, tant il est vrai qu'en musicologie sacrée un peu de science éloigne de Solesmes et que beaucoup de science y ramène.

Pierre AUBRY.

LIVRES NOUVEAUX.

SOMMAIRE DES MATIÈRES.

SCIENCES AUXILIAIRES. — Paléographie, 605, 683. — Manuscrits, 551, 563, 569, 572, 674, 689, 696, 737. — Typographie, 561, 580, 594, 694, 697, 743. — Bibliographie, 589, 618, 700.

SOURCES, 605, 607, 608. — Légendes, 565, 685. — Chroniques, 592, 628, 633, 641, 666, 685, 721. — Archives, 559, 619, 635, 682. — Car-

tulaires, etc., 554, 556, 587, 588, 596, 597, 615, 619, 637, 728-730. — Chartes, 676. — Regestes, 584.

BIOGRAPHIE, GÉNÉALOGIE. — Provence, 574. — Guillaume Aimeri, 613; Alfonse de Poitiers, 554; saint Antoine de Padoue, 564; Jeanne d'Arc, 613; Arigo, 609; Arsène, 702; Aumerie, 612; Aymeries, 612; Bismarck, 571; Charles VII, 735; Ciolek, 558; Constantin, 668; Dante, 570 *bis*, 590, 593, 695, 727, 747; Olivier du Breil, 610; Duns Scot, 717; Ekkehard, 741; Froissart, 687; Henri III, 563; Henri IV, 679; Henri V, 679; Innocent IV, 553; Jean le Bon, 744; Jean XXII, 734; Jean I^{er}, comte de Foix, 735; saint Just, 582; Laval, 581; saint Martial, 565; Michelozzo di Bartolommeo, 745; Otto de Freising, 633; Paul Diacre, 592; Philippe le Bel, 676; Luigi Pulci, 672; Michel Savonarole, 718; saint Théodore, 713; Tuotilo, 666; saint Yves, 634.

DROIT, 603, 624, 644, 653, 726, 742, 750.

GÉOGRAPHIE, 636, 669.

INSTITUTIONS, 579, 641, 648, 652, 658, 692, 748.

HISTOIRE ÉCONOMIQUE, MŒURS, 560, 568, 591, 658, 661, 670, 715, 733, 740.

ENSEIGNEMENT, SCIENCES, 552, 617, 659, 709, 710, 742.

ARCHÉOLOGIE, 570, 623, 627, 642, 656, 663, 671, 675, 677, 678, 682, 703, 704, 720, 745. — Sculpture, 666. — Peinture, 563, 569, 639. — Costume, 651. — Musique, 738. — Lipsanographie, 583. — Numismatique, 744. — Sigillographie, 622.

RELIGIONS. — Catholicisme : inquisition, 655; concile, 746; ordres religieux, 626, 739; pèlerinages, 630, 706; théologie, 649, 714, 717. — Hétérodoxie, superstitions, 629, 647, 711.

LANGUES ET LITTÉRATURES. — Langues sémitiques, 557. — Latin, 698, 700, 702. — Langues romanes : français, 686, 690, 693, 707, 720; provençal, 614; italien, 566, 586, 599, 601, 621, 672, 699, 712, 749; espagnol, 585. — Langues germaniques, 654, 664, 714; allemand, 604, 609; anglais, 645. — Langues slaves, 640. — Hongrois, 664.

SOMMAIRE GÉOGRAPHIQUE.

Aisne, 589; Albi, 733; Albon, 611; Allemagne, 553, 560, 606, 724; Alsace, 595; Amérique, 708; Angers, 626; Angerville-l'Orcher, 598; Armagnac, 578; Auch, 588; Augsburg, 579; Avignon, 561; Aymeries, 612; Bamberg, 662; Bari, 597; Berne, 628; Bohême, 750; Bologne, 721; Brunswick, 675; Canosa, 597; Carlat, 607; Château-Chalon, 582; Compostelle, 630; Constantinople, 638, 660; Corse, 723; Cöthen, 632; Courlande, 637; Cracovie, 692, 709, 742; Danemark, 615; Dauphiné, 591, 734; Dierdorf, 625; Dijon, 682; Dresde, 627, 705; Dun-le-Roi, 688; Elbe, 740; Épaone, 611; Espagne, 555; Esthonie,

637, 660; Ettlingen, 716; Évreux, 650; Fezensac, 578; Florence, 620; Frioul, 684; Fulda, 704; Garonne, 719; Giglio, 551; Giovinazzo, 597; Goslar, 728; Gueldre, 731; Gummersbach, 703; Hanovre, 559; Hesse, 730; Hohentwiel, 741; Hongrie, 667; Iserlohn, 663; Italie, 631, 736; Ivree, 619, 725; Landes, 701; Languedoc, 608, 614, 732; Largentière, 673; le Mans, 656; Liesborn, 602; Livonie, 637, 660; Lombardie, 678; Londres, 584; Lusace, 596; Lutzine, 642; Maguelone, 616; Mantaille, 611; Marche, 653; Marienfeld, 602; Mauléon, 575; Moncel, 676; Munich, 643; Münster, 602; Naples, 570; Nord, 589; Norvège, 577; Oise, 589; Ombrie, 600; Palestine, 706; Parme, 567; Pas-de-Calais, 589; Pays-Bas, 646; Pologne, 617, 618, 648; Putignano, 597; Raudnitz, 671; Remiremont, 562; Rottweil, 624; Rügenwalde, 573; Saint-Sever, 583; Savoie, 591, 734; Schleswig, 635; Schweinfurt, 722; Seine-Inférieure, 589; Sicile, 661; Styrie, 644; Terlizzi, 597; Thorn, 556; Thuringe, 657, 681; Tresques, 576; Vendôme, 587; Vinnenberg, 602; Waldbroel, 703; Westphalie, 649; Wipperfürth, 703; Wursten, 691; Zürich, 729; Zutphen, 731.

551. ADAMI (Ugo). Manoscritti conservati nell' archivio di stato di Firenze; appendice II alla Bibliografia sull' isola del Giglio. Firenze, tip. Pellas, 1900. In-8°, 14 p.

552. ALBERTS (Otto). Aristotelische Philosophie in der türkischen Literatur des XI. Jahrh. Neue Folge. Halle, C. A. Kaemmerer, 1900. In-8°, 29 p. 0 m. 10.

553. ALDINGER (P.). Die Neubesetzung der deutschen Bistümer unter Papst Innocenz IV. 1243-1254. Leipzig, B. G. Teubner, 1900. In-8°, v-195 p. 6 m.

554. ALFONSE DE PORTIERS (Mandements inédits d'), comte de Toulouse (1262-1270), publiés par A. Molinier. Toulouse, Privat, 1900. In-8°, 40 p. (Extrait des *Annales du Midi*.)

555. ALTAMIRA Y CREVEA (Rafael). Historia de España y de la civilización española. I. Barcelona, Juan Gili, 1900. In-8°, 630 p. 6 p. 50.

556. Archieven (de) van het kapittel der vorstelijke rijksabdij Thorn uitg. door Josef Habets en, na diens dood, door A. J. A. Flament. II. 's Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1900. In-8°, LXXXVI-867 p., 27 pl., 1 plan. 10 fl.

557. BACHER (Wilhelm). Ein hebräisch-persisches Wörterbuch aus dem 14. Jahrh. Strassburg, K. J. Trübner, 1900. In-8°, III-435-76 p. 4 m.

558. BADENI (Stanislaw Henryk). Stanislaw Ciolek, biskup poznański. [St. Ciolek, évêque de Posen au XV^e s.] Cracovie, Académie des sciences,

1900. In-8°, 104 p. (Extrait des *Rozprawy akad. Um. w Krakowie*, t. XXXIX.)

559. BAER (Max). Uebersicht über die Bestände des k. Staatsarchivs zu Hannover. Leipzig, S. Hirzel, 1899. In-8°, viii-129 p. (Mitteilungen der k. preussischen Archivverwaltung, 3.) 3 m.

560. BARTELS (Adolf). Der Bauer in der deutschen Vergangenheit. Leipzig, E. Diederichs, 1900. Gr. in-8°, 143 p. (Monographien zur deutschen Kulturgeschichte, VI.) 4 m.

561. BAYLE (Gustave). La Question de l'imprimerie à Avignon en 1444 et 1446. Nîmes, Chastanier, 1900. In-8°, 90 p. (Extrait des *Mémoires de l'Académie de Nîmes*.)

562. BEDUER (Marguerite de Lostanges, comtesse de). Les Chanoinesses de Remiremont pendant douze siècles (620-1792). Paris, Téqui, 1900. In-8°, xiii-304 p.

563. BEISSEL (le P. Stephan). Das Evangelienbuch Heinrichs III. aus dem Dome zu Goslar in der Bibliothek zu Upsala in seiner Bedeutung für Kunst und Liturgie. Mit einer Einleitung von Alex. Schnütgen. Düsseldorf, L. Schwann, 1900. Gr. in-8°, 47 p., ill. 2 m. 40.

564. BELL (Mrs Arthur). Saint Anthony of Padua. London, Sands, 1900. In-8°, 172 p., ill. 3 sh. 6.

565. BELLET (Mgr Charles-Félix). L'Age de la vie de saint Martial. Paris, aux bureaux de la Revue, 1900. In-8°, 35 p. (Extrait de la *Revue des Questions historiques*.)

566. BELLORINI (Egidio). Note sulle traduzioni italiane delle Eroidi d'Ovidio anteriori al rinascimento. Torino, Ermanno Loescher, 1900. In-8°, vii-85 p. 2 l. 50.

567. BENASSI (Umberto). Storia di Parma. II et IV (1512-1515, 1521-1522). Parma, tip. sociale operaia, 1899. In-4°, viii-345, 120-148 p.

568. BENNETT (B.), ELTON (J.). History of cornmilling. Vol. III. Feudal laws and customs. London, Simpkin, 1900. In-8°, 342 p. 10 s. 6.

569. BERSOHN (Mathias). O illuminowanych rękopisach polskich. [Manuscripts polonais à miniatures.] Varsovie, impr. P. Laskaner et W. Babicki, 1900. In-8°, 159 p. 2 roubles.

570. BERTAUX (E.). L'Art siennois à Naples au xiv^e siècle (à propos d'un livre italien). Paris, Leroux, 1900. In-8°, 41 p. et pl. (Extrait de la *Revue archéologique*.)

570 bis. BIAGI (Guido), PASSERINI (G. L.). Codice diplomatico dantesco. 5. Roma, società dantesca italiana, 1900. In-fol., 5 p., facs.

571. BISMARCK (Herin. Hans Val. v.). Stammbuch des altmärkisch-uradlichen Geschlechts von Bismarck von 1200-1900. Berlin, E. S. Mittler und Sohn, 1900. Gr. in-8°, xxvi-165 p., ill. 22 m.

572. BLOCHET (E.). Bibliothèque nationale. Catalogue de la collection de manuscrits orientaux (arabes, persans et turcs) formée par M. Charles Schefer et acquise par l'État. Paris, Leroux, 1900. In-8°, v-236 p.

573. BOEHMER (F.). Geschichte der Stadt Rügenwalde bis zur Aufhebung der alten Stadtverfassung (1720). Stettin, P. Niekammer, 1900. In-8°, x-446 p. 9 m.

574. BOISGELIN (marquis de). Esquisses généalogiques sur les familles de Provence. T. I, 1^{re} partie. Aix-en-Provence, Makaire, 1900. In-4°, p. 1 à 400.

575. BONNARD (dom Fourier). L'Abbaye de la Sainte-Trinité de Mauleon (aujourd'hui Châtillon-sur-Sèvre), de l'ordre de Saint-Augustin. Ligugé (Vienne), impr. Bluté, 1900. In-8°, vii-216 p. et grav.

576. BONZIGE (l'abbé T.). L'Église et le château de Tresques. Nîmes, impr. Ducros cousins, 1900. In-8°, 298 p. et grav.

577. BOYESEN (H. H.). History of Norway, from earliest times. London, T. Fisher Unwin, 1900. In-8°, 604 p. (Story of the nations.) 5 s.

578. BRANET (A.). Les Sénéchaux de Fezensac et d'Armagnac (1247-1789). Auch, Cocharaux, 1900. In-8°, 14 p.

579. BREDT (Ernst Wilhelm). Der Handschriftenschmuck Augsburgs im xv. Jahrh. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1900. In-8°, vii-96 p., 14 pl. (Studien zur deutschen Kunstgeschichte, 25.) 6 m.

580. BRIQUET (G.-M.). La Date de trois impressions précisée par leurs filigranes (Missel Rosenthal, les Neuf Preux du musée de Metz, Vue de Lübeck). Besançon, P. Jacquin, 1900. In-8°, 23 p., avec fig. (Extrait du *Bibliographie moderne*.)

581. BROUSSILLON (c^{te} BERTRAND de). La Maison de Laval (1020-1605), étude historique, accompagnée du cartulaire de Laval et Vitré. T. III : les Montfort-Laval (1412-1501). Paris, Picard et fils, 1900. In-8°, 396 p., ill.

582. BRUNE (l'abbé P.). Les Reliques et le Reliquaire de saint Just à Château-Chalon. Lons-le-Saulnier, impr. Declume, 1900. In-8°, 7 p. et grav. (Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura*.)

583. BRUTAILS (J.-A.). L'Église abbatiale de Saint-Sever (Landes). Paris, Impr. nationale, 1900. In-8°, 31 p., avec grav. (Extrait du *Bulletin archéologique*.)

584. Calendar of letterbooks preserved among the archives of the corporation of the city of London, at the Guildhall. Letterbook B., circa A. D. 1275-1312. Edited by Reginald R. Sharpe. London, printed by John Edward Francis, 1900. In-8°, xvi-320 p.

585. Cancionero del siglo xv con varias poesías inéditas. Publicado D. Francisco R. de Uhagón. Madrid, Murillo, 1900. In-4°, vi-50 p. 5 p. 50.

586. Canzoniere (il) Laurenziano Rediano, pubblicato per cura di Tommaso Casini. Bologna, ditta Romagnuoli dall' Acqua, 1900. In-8°, xv-383 p. (Collezione di opere inedite o rare.) 9 l.

587. Cartulaire de l'abbaye cardinale de la Trinité de Vendôme, publié par l'abbé Ch. Métais. T. IV. Vannes, Lafolye, 1900. Gr. in-8°, viii-507 p.

588. Cartulaires du chapitre de l'église métropolitaine Sainte-Marie d'Auch, publiés, pour la Société historique de Gascogne, par C. Lacave La Plagne-Barris. Paris, Champion, 1899. In-8°, p. 217 à 363. (*Archives historiques de la Gascogne.*)

589. Catalogue de la bibliothèque de la Société des Antiquaires de Picardie. Série N : Ouvrages relatifs aux départements de l'Aisne, du Nord, de l'Oise, du Pas-de-Calais et de la Seine-Inférieure. Amiens, impr. Yvert et Tellier, 1900. In-8°, iii-278 p.

590. Centenario (Nel VI) della visione dantesca le scuole secondarie di Palermo, maggio 1900. Palermo, Remo Sandron, 1900. In-16, xxi-279 p., pl.

591. CHABRAND (Ernest). Histoire de la métallurgie du fer et de l'acier en Dauphiné et en Savoie. Grenoble, Drevet, s. d. In-8°, 96 p. (Bibliothèque scientifique du Dauphiné.)

592. CIPOLLA (Carlo). Le fonti ecclesiastiche adoperate da Paolo Diacono, per narrare la storia dello scisma aquileiese. Cividale, tip. Giovanni Fulvio, 1900. In-8°, 32 p. (Extrait des *Atti del Congresso storico tenuto a Cividale nel centenario di Paolo Diacono.*)

593. CIPOLLA (Cost.). L'impero nella *Monarchia* di Dante Alighieri. Montecassino, tip. di Montecassino, 1900. In-8°, 25 p.

594. CLAUDIN (A.). Histoire de l'imprimerie en France au xve et au xvi^e siècle. T. I. Paris, Impr. nationale, 1900. Gr. in-4°, xxiv-190 p.

595. CLAUST (Jos. M. B.). Historisch-topographisches Wörterbuch des Elsass. VII. Zabern, A. Fuchs, 1900. In-8°, p. 385-448. 1 m.

596. Codex diplomaticus Lusatiae superioris. II, hrsg. von Rich. Jecht. II, 1. (1429-1430). Görlitz, H. Tzscherschel, 1900. In-8°, 193 p. 3 m. 60.

597. Codice diplomatico barese, edito a cura della commissione provinciale di archeologia e storia patria. II. Le pergamene del duomo di Bari (952-1264), per G. B. Nitto de Rossi e Francesco Nitti. Appendice: Le pergamene di Giovinazzo, Canosa e Putignano sino al 1266. III. Le pergamene della cattedrale di Terlizzi (974-1300), per Francesco Carabellese. Trani, V. Vecchi, 1900. In-4°, xxiv-252, lv-395 p., facs.

598. COMONT (l'abbé G.). Essai historique et archéologique sur Angerville-l'Orcher. Évreux, impr. Odieuvre, 1900. In-8°, 51 p. (Extrait de la *Revue catholique de Normandie*.)

599. Condagho (il) di s. Pietro di Silki: testo logodurese inedito dei secoli XI-XIII, pubbl. dal Dott. Giuliano Bonazzi. Sassari, Giuseppe Dessì, 1900. In-4°, XLVI-161 p., 2 facs., pl.

600. CORBUCCI (Vit.). Diario storico dell' Umbria dal 1001 al 1886, tratto in parte da nuovi documenti. Roma, tip. coop. sociale, 1899. In-8°, VIII-152 p. 4 l.

601. DANTE. Le Opere minori novamente annotate da G. L. Passerini. I. Firenze, G. S. Sansoni, 1900. In-24, XVIII-195 p., pl. 0 l. 80.

602. DARPE (Franz). Verzeichnisse der Güter, Einkünfte und Einnahmen des Aegidii-Klosters, der Kapitel an St. Ludgeri und Martini, sowie der St. Georgs-Kommende in Münster, ferner der Klöster Vinnenberg, Marienfeld und Liesborn. Münster, Theissing, 1900. In-8°, VIII-469 p. (Codex traditionum westfalicarum, V.) 10 m.

603. DEL BADIA (Jodoco). Alcuni capitoli degli statuti della lega di Mangona e S. Reparata dell' anno 1416. Firenze, tip. di Salvatore Landi, 1900. In-8°, 16 p. (Nozze Paolo Baldi-Sofia Gargaruti.)

604. DENICKE (Harry). Die mittelalterlichen Lehrgedichte Winsbeke und Winsbekin in kulturgeschichtlicher Beleuchtung. Rixdorf, Bickhardt, 1900. In-8°, 47 p. 1 m.

605. DIETERICH (Julius Reinhard). Streitfragen der Schrift- und Quellenkunde des deutschen Mittelalters. Marburg, N. G. Elwert, 1900. In-8°, XII-180 p., pl. 6 m.

606. DITFURTH (J. DE). Histoire d'Allemagne, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Paris, Moll, 1900. In-16, 528 p. 3 fr. 50.

607. Documents historiques relatifs à la vicomté de Carlat, recueillis et publiés par Gustave Saïge et le comte de Dienne. T. I-II. Impr. de Monaco, 1900. In-4°, VIII-790 et CCCXCII-364 p.

608. DOUAIS (Mgr). Documents pour servir à l'histoire de l'inquisition dans le Languedoc, publié pour la Société de l'histoire de France. Paris, Laurens, 1900. 2 vol. in-8°, 422 p.

609. DRESCHER (Karl). Arigo, der Uebersetzer des Decamerone und der Fiore di virtu. Strassburg, A. J. Trübner, 1900. In-8°, vii-225 p. (Quellen und Forschungen zur Sprach- und Culturgeschichte der germanischen Völker, 86.) 6 m.

610. DU BREIL DE PONTBRIAND (le vicomte). Un homme d'État breton au x^ve siècle : Olivier du Breil, procureur général de Bretagne, sénéchal de Rennes, juge universel de Bretagne, etc. Rennes, Plihon et Hervé, 1900. In-8°, 118 p.

611. DUC (J.). Essais historiques sur la commune d'Albon. Épaone et le château de Mantaille. Valence, impr. valentinoise, 1900. In-8°, 151 p.

612. DU CHASTEL DE LA HOWARDERIE-NEUVIREUIL. Notes historiques et généalogiques sur la commune d'Aymeries et la famille d'Aymeries, dite d'Aumerie. Tournai, Vasseur-Delmée, 1900. In-8°, 286 p., grav., pl. 20 fr.

613. DUCOUDRAY (R. P. Fr.-Marie-Bernard). Jeanne d'Arc et les Dominicains de Poitiers. Le Père Guillaume Aimeri. Ligugé, impr. Bluté, 1900. In-8°, 12 p.

614. DUFFAUT (M. l'abbé H.). Recherches historiques sur les prénoms en Languedoc. Toulouse, Privat, 1900. In-8°, 46 p. (Extrait des *Annales du Midi*.)

615. ERSLEV (K.), CHRISTENSEN (W.), HUDE (A.). Repertorium diplomaticum regni danici mediaevalis. Fortegnelse over Danmarks breve fra middelalderen. III, 2 (1420-1437). Kæbenhavn, Gad, 1900. In-8°, 240 p. 2 kr.

616. FABRÈGE (Frédéric). Histoire de Maguelone. T. II. Paris, Picard et fils, 1900. In-4°, 603 p. 20 fr.

617. FIJALEK (Johannes). Polonia apud Italos scholastica. Saeculum xv. I. Cracoviae, sumpt. univ. Jagell., 1900. In-4°, iv-120 p. (Munera saecularia Universitatis Cracov., V.) 6 cour.

618. FINKEL (Ludwik). Bibliografia historyi polskiej. [Bibliographie de l'histoire de Pologne.] II, 3. Cracovie, Académie des sciences, 1900. In-8°, p. 849-1008. 3 kr.

619. GABOTTO (Ferdinando). Le Carte dello archivio vescovilo d'Ivrea fino al 1313. I. Pinerolo, tip. Chiantore-Mascarelli, 1900. In-8°, 396 p. (Biblioteca della società storica subalpina, V.)

620. GARDNER (E. G.). Story of Florence. London, Dent, 1900. In-8°, 448 p. (Mediaeval towns.) 4 s. 6.

621. GASPARY (Ad.). Storia della letteratura italiana. Vol. II. Tra-

dotto dal tedesco de Vittorio Rossi, con aggiunte dell' autore. Parte I. 2ª edizione. Torino, Ermanno Loescher, 1900. In-8º, x-406 p. 7 l. 50.

622. GAUTHIER (Jules). Catalogue descriptif des deux cent six sceaux-matrices (la plupart franc-comtois) conservés dans des collections publiques ou privées. Besançon, Dodivers, 1900. In-8º, 56 p. et plan. (Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*.)

623. GHIRARDINI (Gherardo). L'archeologia dell' arte in Italia. Verona, fratelli Drucker, 1900. In-8º, 40 p.

624. GREINER. Das ältere Recht der Reichsstadt Rottweil. Stuttgart, W. Kohlhammer, 1900. In-8º, vii-273 p. 3 m. 50.

625. GROSS (W.). Aus alter Zeit. Chronik von Dierdorf, der ehemaligen Residenz der Grafen und Fürsten von Wied-Runkel. I. Bis zum Jahr. 1692. Neuwied, Meinke und Gützkow, 1900. In-12, 290 p. 2 m.

626. GUILLOREAU (R. P. dom Léon). Études monastiques. II. Chapitres généraux des abbayes de Saint-Aubin et Saint-Serge d'Angers (xiv^e-xvi^e siècles). Angers, Germain et Grassin, 1900. In-8º, 45 p. (Extrait de la *Revue de l'Anjou*.)

627. GURLITT (Cornel.). Stadt Dresden. I. Dresden, C. C. Meinhold und Söhne, 1900. In-8º, ii-304 p., pl. (Beschreibende Darstellung der älteren Bau- und Kunstdenkmäler des Königes, Sachsen, 21.) 10 m.

628. HALLER (Berchtold). Bern in seinen Rathsmanualen, 1465-1565. I. Bern, K. J. Wyss, 1900. In-8º, iv-512 p. 5 m.

629. HANSEN (Jos.). Zaubervahn, Inquisition und Hexenprozess im Mittelalter und die Entstehung der grossen Hexenverfolgung. München, R. Oldenbourg, 1900. In-8º, xv-538 p. (Historische Bibliothek, XII. 10 m.

630. HARISTOV (abbé P.). Pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle. Les voies romaines, les chemins romains et les établissements hospitaliers dans le pays basque. Pau, Lescher-Montoué, 1900. In-8º, 107 p. ill.

631. HARTMANN (L. M.). L'Italia e l'impero di Occidente fino ai tempi di Paolo Diacono. Cividale, tip. Giovanni Fulvio, 1900. In-8º, 21 p. (Extrait des *Atti del congresso storico tenuto a Cividale nel centenario di Paolo Diacono*.)

632. HARTUNG (Oskar). Geschichte der Stadt Cöthen. Cöthen, O. Schulze, 1900. In-8º, iv-515 p. 6 m.

633. HASHAGEN (Just.). Otto von Freising als Geschichtsphilosoph und Kirchenpolitiker. Leipzig, B. G. Teubner, 1900. In-8º, v-101 p. (Leipziger Studien aus dem Gebiet der Geschichte, VI, 2.) 3 m. 20.

634. HENRY (Paul). Saint Yves, prêtre et thaumaturge (d'après les documents originaux). Angers, Schmit et Siraudeau, 1900. In-8°, 44 p. (Extrait de la *Revue des Facultés catholiques de l'Ouest*.)

635. HILLE (Georg). Uebersicht über die Bestände des k. Staatsarchivs zu Schleswig. Leipzig, S. Hirzel, 1900. In-8°, 54 p. (Mitteilungen der k. preussischen Archivverwaltung, 4.) 1 m. 40.

636. HODGKIN (T.). Sulla relazione etnografica fra i Langobardi e gli Angli. Cividale, tip. Giovanni Fulvio, 1900. In-8°, 11 p. (Extrait des *Atti del congresso storico tenuto a Cividale nel centenario di Paolo Diacono*.)

637. HOLLANDER (Bernhard A.). Liv-, est- und kurländisches Urkundenbuch. Sachregister zum 7.-9. Bd. Riga, J. Deubner, 1900. In-4°, vii-116 p. 5 m.

638. HUTTON (W. H.). Constantinople, story of the old capital of the Empire. London, Dent, 1900. In-8°, 356 p. (Mediaeval towns.) 3 s. 6.

639. JÄSCHKE (Emil). Die Antike in der bildenden Kunst der Renaissance. I. Die Antike in der Florentiner Malerei des Quattrocento. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1900. In-8°, 62 p. (Zur Kunstgeschichte des Auslandes, III.) 3 m.

640. JAGIC (V.). Zur Entstehungsgeschichte der kirchenslavischen Sprache. II. Wien, C. Gerold's Sohn, 1900. In-4°, 96 p. (Extrait des *Denkschriften der k. Akademie der Wissenschaften*.)

641. Journal des États généraux réunis à Paris au mois d'octobre 1356, publié par R. Delachenal. Paris, Larose, 1900. In-8°, 54 p. (Extrait de la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger*.)

642. KATCHERETZ (G.). Notes d'archéologie russe. VIII : la Nécropole de Lutzine. Paris, Leroux, 1900. In-8°, 6 p., avec fig. (Extrait de la *Revue archéologique*.)

643. KRONEGG (Ferd.). Illustrierte Geschichte der Stadt München. 1. Lief. München, M. Kellerer, 1900. In-4°, vii-16 p. 0 m. 60.

644. KRONES (Franz von). Landesfürstliche Behörden und Stände des Herzogthums Steier, 1283-1411. Graz, Styria, 1900. In-8°, xii-270 p. (Forschungen zur Verfassungs- und Verwaltungsgeschichte der Steiermark, IV.) 3 m. 75.

645. KUHNKE (Bruno). Die alliterierende Langzeile in der mittlenglischen Romanze sir Gawaym and the green Knight. Berlin, E. Felber, 1900. In-8°, 88 p. (Studien zum germanischen Alliterationsvers, 4.) 3 m.

646. KUIPER (J.). Geschiedenis vom het godsdienstig en kerkelijk leven van het Nederlandsche volk (626-1900). VI. Utrecht, A. H. ten Bokkel Huinink, 1900. In-8°, xviii p. et p. 561-569, pl. et portr. 0 fl. 90.

647. KÜNSTLE (Karl). Eine Bibliothek der Symbole und theologischer Traktate zur Bekämpfung des Priscillianismus und westgothischen Arianismus aus dem VI. Jahrhundert. Mainz, F. Kirchheim, 1900. In-8°, xi-181 p. (Forschungen zur christlichen Litteratur- und Dogmen Geschichte, I, 4.)

648. KUTRZEDA (Stanislaw). Szos krolewski w Polsce w xiv i xv wieku. [L'impôt royal en Pologne au xiv^e et au xv^e s.] Cracovie, l'auteur, 1900. In-8°, 48 p. 1 cour. 50.

649. LANDMANN (Florenz). Das Predigtwesen in Westfalen in der letzten Zeit des Mittelalters. Münster, Aschendorff, 1900. In-8°, xv-253 p. (Vorreformationsgeschichtliche Forschungen, I.) 5 m. 50.

650. LANFRANG DE PAUTHOU. Monographie de la commune d'Évrecy. Caen, Jouan, 1900. In-8°, 182 p. et 3 similigravures.

651. LARCHEY (Lorédan). Monde féodal, Europe xv^e siècle, costumes vrais. Fac-similé de cinquante mannequins de cavaliers en grande tenue héraldique, d'après le manuscrit d'un officier d'armes de Philippe le Bon, duc de Bourgogne (1429-1467). Paris, Sacquet, 1900. In-8°, xii-192 p., 50 fig. 4 fr.

652. LA RONCIÈRE (Charles de). Histoire de la marine française. T. II : la Guerre de Cent ans; Révolution maritime. Paris, Plon, Nourrit et C^{ie}, 1900. In-8°, 565 p. et grav. 8 fr.

653. LASSARRE (L.). De la condition des personnes et des tenures roturières et serviles dans la Marche (thèse). Paris, Société française d'impr. et de libr., 1900. In-8°, vii-164 p.

654. Laut- und Formenlehre der altgermanischen Dialekte, dargestellt von R. Bethge O. Bremer, F. Dieter, F. Hartmann, und W. Schlüter. II. Halbband. Leipzig, O. R. Reisland, 1900. In-8°, viii p. et p. 345-790. 9 m.

655. LEA (Henri Charles). Histoire de l'inquisition au moyen âge. Ouvrage traduit sur l'exemplaire revu et corrigé de l'auteur, par Salomon Reinach, précédé d'une introduction historique de Paul Frédéricq. I. Paris, 17, rue Cujas, 1900. In-8°, xi-631 p. 3 fr. 50.

656. LEDRU (l'abbé Ambroise), FLEURY (Gabriel). La Cathédrale Saint-Julien du Mans. Ses évêques; son architecture; son mobilier. Mamers, Fleury et Dangin, 1900. In-fol., xii-512 p., ill.

658. LINDNER (Theodor). Die deutsche Hanse, ihre Geschichte und Bedeutung. 2. Auflage. Leipzig, E. Hirt und Sohn, 1900. In-8°, 192 p., ill. 2 m. 25.

659. LIPINSKA (Mélanie). Histoire des femmes médecins depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Paris, Jacques et Cie, 1900. In-8°, m-591 p. 10 fr.

660. Liv-, est- und kurländisches Urkundenbuch. II. Abteilung, 1. Bd., 1494-1500. Hrsg. von Leonid Arbusow. Riga, J. Deubner, 1900. In-4°, xxxii-900 p. 20 m.

661. LONCAO (Enrico). Il lavoro e le classi rurali in Sicilia durante e dopo il feudalismo. Palermo, Alberto Reber, 1900. In-8°, viii-131 p. 2 l.

662. LOOSHORN (Johann). Die Geschichte des Bisthums Bamberg. IV, 1400-1556. Bamberg, Handelsdruckerei, 1900. In-8°, viii-512 p. 9 m.

663. LUDORFF (A.), HENNIGES (H.). Kreis Iserlohn. Münster, Paderborn, Schöningh, 1900. In-4°, vii-67 p., cartes, pl. (Die Bau- und Kunstdenkmäler von Westfalen, X.)

664. LUMTZER (Viktor), MELICH (Johann). Deutsche Ortsnamen und Lehnwörter des ungarischen Sprachschatzes. Innsbruck, Wagner, 1900. In-8°, x-312 p. (Quellen und Forschungen zur Geschichte, Literatur und Sprache Oesterreichs, VI.) 7 m. 60.

665. MANDROT (B. DE). L'Autorité historique de Philippe de Comynes. Paris, 1900. In-8°, 56 p. (Extrait de la *Revue historique*.)

666. MANTUANI (Jos.). Tuotilo und die Elfenbeinschnitzerei am Evangelium longuin (Cod. N° 53) zu St. Gallen. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1900. In-8°, 50 p., 2 pl. (Studien zur deutschen Kunstgeschichte, 24.) 3 m.

667. MARKI (Aless.). Le vestigia dei Longobardi in Ungheria. Cividale, tip. Giovanni Fulvio, 1900. In-8°, 10 p. (Extrait des *Atti del Congresso storico tenuto a Cividale nel centenario di Paolo Diacono*.)

668. MARONIR (H. J.). De schenking van Konstantijn. II. Leeuwarden, Meijer en Schaafsma, 1900. In-8°. 0 fl. 25.

669. MARZI (Demetrio). Notizie intorno ad un mappamondo e un globo terrestre posseduto nel 1509 da Luigi Guicciardini. Firenze, M. Ricci, 1900. In-8°, 9 p. (Extrait des *Atti del 3° Congresso italiano in Firenze*, 12-17 aprile 1898.)

670. MARZI (Demetrio). Un detrattore del credito dei Fiorentini a Londra nel secolo xv. Roma, tip. Carlo Mariani, 1899. In-8°, 24 p. (Extrait du *Fanfulla della domenica*, 1899, n° 34.)

671. MATEJKA (Boh.). Der politische Bezirk Raudnitz. Prag, Bursik

und Kohout, 1900. In-8°, v-204 p., ill., pl. (Topographie der histor. und Kunst- Denkmale im Königr. Böhmen, IV.) 7 m. 40.

672. MATTIOLI (Laura). Luigi Pulci e il Ciriffo Calvaneo. Padova, tip. sociale Sanavio e Pizzati, 1900. In-8°, 66 p.

673. MAZON (A.). Notre vieux Largentière. II : du xiii^e siècle aux guerres religieuses (1301-1562). Privas, Galland, 1900. In-8°, p. 75 à 143.

674. MAZZATINTI (Giuseppe). Inventario dei manoscritti della R. biblioteca nazionale centrale di Firenze. I : Provenienze diverse. Forli, Luigi Bordandini, 1900. In-4°, 434 p. (Extrait des *Inventari dei manoscritti*.)

675. MEIER (P. J.). Die Bau- und Kunstdenkmäler des Kreises Braunschweig, mit Ausschluss der Stadt Braunschweig. Wolfenbüttel, J. Zwissler, 1900. Gr. in-8°, xvi-380 p., pl., ill. (Die Bau- und Kunstdenkmäler des Herzogthums Braunschweig, II.) 10 m.

676. MESTER (abbé L.). Quelques chartes inédites relatives à l'acquisition du Moncel par Philippe le Bel (1309-1314). Beauvais, Avonde et Bachelier, 1900. In-8°, 24 p. (Extrait des *Mémoires de la Société académique de l'Oise*.)

677. MEY (Curt). Der Meistergesang in Geschichte und Kunst. 2 Auflage. Leipzig, H. W. Th. Dieter, 1900. In-8°, xvi-392, p. 2 facs. 10 m.

678. MEYER (Alfred Gotthold). Oberitalienische Frührenaissance. Bauten und Bildwerke der Lombardei. II. Die Blüthezeit. Berlin, W. Ernst und Sohn, 1900. In-4°, vii-294 p. ill., pl. 24 m.

679. MEYER VON KNONAU (Gerold). Jahrbücher des deutschen Reiches unter Heinrich IV und Heinrich V. III. 1077-1084. Leipzig, Duncker und Humblot, 1900. In-8°, xvi-656 p. 16 m.

680. MICHEL (Jules). Deux grands personnages ecclésiastiques au viii^e siècle. Essai d'histoire et d'archéologie. Suivi d'une note paléographique par Maurice Prou. Sens, impr. Duchemin, 1900. In-8°, 54 p., avec grav. et 2 pl.

681. MITZSCHKE (Paul). Wegweiser durch die historischen Archive Thüringens. Gotha, F. A. Perthes, 1900. In-8, ix-86 p. 3 m.

682. MONGET (Cyprien). La Chartreuse de Dijon, d'après des documents des archives de Bourgogne; dessins d'Étienne Perrenet. T. I (1377-1404). Paris, Sacquet. Gr. in-8°, xiv-446 p., illustré d'une reproduction d'un plan de la ville de Dijon de 1574 et de 19 phototypies. 15 fr.

683. Monumenta palaeographica. Denkmäler der Schreibkunst des Mittelalters. I. Abth. Schrifttafeln in lateinischer und deutscher

Sprache. Hrsg. von Ant. Chroust. 1. Serie 2. Lief. München, F. Bruckmann, 1900. In-fol., 20 p., 10 pl. en phototypies. 20 m.

684. MUSONI (F.). Il capitolo 23 del libro v della *Historia Langobardorum* e gli Sloveni del Friuli. Cividale, tip. Giovanni Fulvio, 1900. In-8°, 43 p. (Extrait des *Atti del Congresso storico tenuto a Cividale nel centenario di Paolo Diacono.*)

685. NARBÉY (abbé C.). Supplément aux *Acta Sanctorum* pour des vies de saints de l'époque mérovingienne. T. I. Paris, Le Soudier, Welter, 1899. In-4°, x-635 p. et 34 pl., ill.

686. NEFF (Heinrich Lee). Untersuchungen zur Besiedelungs- und Wirtschaftsgeschichte des thüringischen Osterlander in der Zeit des früheren Mittelalters. Leipzig, B. G. Teubner, 1900. In-8°, v-93 p., pl. (Leipziger Studien aus dem Gebiet der Geschichte, VI, 3.) 3 m. 20.

687. NEWBOLT (H.). Froissart in Britain. London, Nisbet, 1900. In-8°, 300 p., ill. 6 s.

688. Notice sur Dun-le-Roi, tirée d'un manuscrit du XIII^e siècle trouvé au château de Chevannes, contenant la description de la ville et du château, les causes de leur destruction et la légende des fourmis de Saint-Firmin. La Clayette, Gaudet, 1900. Pet. in-8°, 5 p.

689. OMONT (Henri). Catalogue général des manuscrits français de la Bibliothèque nationale. Nouvelles acquisitions françaises. III. (N^{os} 6501-10000.) Paris, Leroux, 1900. In-8°, xxii-382 p. 7 fr. 50.

690. Orson de Beauvais, chanson de geste du XII^e siècle. Publiée d'après le manuscrit unique de Cheltenham, par Gaston Paris. Paris, Firmin-Didot et C^{ie}, 1899. In-8°, Lxxx-199 p. (Société des anciens textes français.)

691. OSTEN (G. VON DER). Geschichte des Landes Wursten. I. Bis zu des Eroberungskriegen. Bremerhaven, G. Schipper, 1900. In-8°, vi-99 p. 4 m.

692. PAZDRO (Zbigniew). Uczmowie i towarzyze cechów krakowskich ad drugiej polowy wieku XIV do polowy wieku XVII. [Corporations de Cracovie du XIV^e au XVII^e siècle.] Leopold, impr. de W. Lozinski, 1900. In-8°, 119 p. (Studia nad historyą prawa polskiego, I, 4.)

693. PEIRE d'Auvergne. Lieder kritisch herausgegeben mit Einleitung, Uebersetzung, Kommentar und Glossar von Rud. Zenker. Erlangen, F. Junge, 1900. In-8°, x-266 p. 4 m.

694. Per la storia del libro in Italia nei secoli XV e XVI, notizie raccolte a cura del Ministero della pubblica istruzione. Firenze, Leo S. Olschki, 1900. In-8°, xii-123 p., pl.

695. PERRONI-GRANDE (L.). Letterine dantesche. Messina, A. Trimarchi, 1900. In-16, 94 p. 2 l.

696. Plautus. Codex Heidelbergensis 1613 Palatinus C. Praefatus est Carolus Zangemeister. Lugduni Batavorum, A. W. Sijthoff, 1900. In-fol., xiii p., 475 feuillets. (Codices graeci et latini photographice depicti, V.) 135 fl.

697. PLOMER (H. R.). Short history of English printing, 1476-1898. London, K. Paul, 1900. In-4°, 346 p. (English Bookman's library.)

698. Psalteria rhythmica. Herausgegeben von Guido Maria Dreves. Leipzig, O. R. Reisland, 1900. In-8°, 275 p. (Analecta hymnica medii aevi, XXXV.) 8 m.

699. PULCI (Luigi). Il Morgante, testo e note a cura di Guglielmo Volpi. I-II. Firenze, G. C. Sansoni, 1900. In-24, xxi-414 et 382 p. 2 l.

700. PUYOL (Mgr. P.-E.). L'auteur du livre de Imitatione Christi. T. II : Bibliographie de la contestation. Paris, Retaux, 1900. Pet. in-8°, 267 p. 5 fr.

701. RABOUIN. Notice sur Landes (Loir-et-Cher), depuis son origine jusqu'en 1789. Vendôme, F. Empaytaz, 1900. Gr. in-8°, 96 p.

702. RADBERT's Epitaphium Arsenii. Hrsg. v. Ernst Dümmler. Berlin, G. Reimer, 1900. In-4°, 98 p., 1 pl. (Extrait des *Abhandlungen der preuss. Akad. der Wiss.*) 4 m. 50.

703. RENARD (Edm.). Die Kunstdenkmäler der Kreises Gummersbach, Waldbroel und Wipperfürth. Düsseldorf, L. Schwann, 1900. Gr. in-8°, vi-135 p., 6 pl., ill. (Die Kunstdenkmäler der Rheinprovinz, V, 1.) 5 m.

704. RICHTER (G.). Die ersten Anfänge der Bau- und Kunstthätigkeit des Klosters Fulda. Zugleich 1. Theil einer Kunstgeschichte des Klosters Fulda. Fulda, Fuldaer Actiendruckerei, 1900. In-8°, vii-72 p. (2. Veröffentlichung des Fuldaer Geschichts-Vereins.) 1 m. 50.

705. RICHTER (Otto). Geschichte der Stadt Dresden. I. Dresden im Mittelalter. Dresden, W. Baensch, 1900. In-8°, xvi-276 p. 5 m.

706. RÖHRIGT (Reinhold). Deutsche Pilgereisen nach dem hl. Land. Neue Ausgabe. Innsbruck, Wagner, 1900. In-8°, v-360 p. 8 m.

707. Rolandslied (das altfranzösische). Kritische Ausgabe besorgt von E. Stengel. Leipzig, Dieterich, 1900. In-8°, ix-404 p. 12 m.

708. ROO (P. DE). History of America before Columbus. London, Lippincott, 1900. In-8°, 226 p. 30 s.

709. ROSTAFINSKI (Józef). Medycyna na Uniwersytecie Jagiellońskim w XV wieku. [La médecine à l'Université de Cracovie au XV^e s.] Cracovie, l'auteur, 1900. In-4°, 95 p., ill. 5 k.

710. ROSTAFINSKI (Józef). *Symbola ad historiam naturalem medii aevi, plantas, animalia, lapides et cetera simplicia medicamenta quae in Polonia adhibebantur inde a xii usque ad xvi saeculum. I-II. Cracoviac, sumptibus Univ. Jagell., 1900. In-8°, xxi-605-352 p. (Munera saecularia Univers. Cracov., VII-VIII.) 14 cour.*

711. SALEMBIER (L.). *Le Grand schisme d'Occident. Paris, Lecoffre, 1900. In-18, xii-430 p. (Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique.) 3 fr. 50.*

712. SALVIONI (Carlo). *Bibliografia dei dialetti ticinesi. Bellinzona, tip. Carlo Salvioni, 1900. In-8°, 17 p.*

713. SCHNEIDER (G. A.). *Der heilige Theodor von Studion. Sein Leben und Wirken. Münster, H. Schöningh, 1900. In-8°, 111 p. (Kirchengeschichtliche Studien, V, 3.) 2 m. 60; pour les souscripteurs, 2 m.*

714. SCHÖNBACH (Anton E.). *Studien zur Geschichte der altdeutschen Predigt. II. Zeugnisse Bertholds von Regensburg zur Volkskunde. Wien, C. Gerold's Sohn, 1900. In-8°, 156 p. (Extrait des Sitzungsberichte der k. Akademie der Wissenschaften.)*

715. SCHULTE (Aloys). *Geschichte des mittelalterlichen Handels und Verkehrs zwischen Westdeutschland und Italien mit Ausschluss von Venedig. Leipzig, Duncker und Humblot, 1900. In-8°, xxxii-742 et 358 p. 30 m.*

716. SCHWARZ (Benedikt). *Geschichte der Stadt Ettlingen. 1. Lief. Ettlingen, Karlsruhe, M. Schöber, 1900. Gr. in-8°, vii-24 p. 0 m. 40.*

717. SEEBERG (Reinhold). *Die Theologie des Johannes Duns Scotus. Leipzig, Dieterich, 1900. In-8°, vi-705 p. (Studien zur Geschichte der Theologie, V.) 12 m.*

718. SEGARIZZI (Arnaldo). *Della vita e delle opere di Michele Savonarola, medico padovano del secolo xv. Padova, fratelli Gallina, 1900. In-8°, 87 p.*

719. SERRET (Jules). *Les Débordements de la Garonne et de ses affluents depuis les temps anciens jusqu'à nos jours. Agen, Impr. agenaïse, 1900. In-8°, 99 p.*

720. SÖHRING (Otto). *Werke bildender Kunst in altfranzösischen Epen. Erlangen, F. Junge, 1900. In-8°, viii-148 p. 2 m.*

721. SORBELLI (Albano). *Le cronache bolognesi del secolo xiv, studio. Bologna, ditta Nicolo Zanichelli, 1900. In-8°, 347 p., 2 pl. 10 l.*

722. STEIN (Friedrich). *Geschichte der Reichsstadt Schweinfurt. I. Von den ältesten Zeiten bis zur Erwerbung des deutschherr. Besitzes zu Schweinfurt. Schweinfurt, E. Stoer, 1900. In-8°, x-370 p. 6 m. 70.*

723. STÉPHANOPOLI (Patrice). Histoire des Grecs en Corse. Paris, Ducollet frères, 1900. In-18, xii-228 p., avec 3 pl. en couleur et 1 grav. 3 fr. 50.

724. STOLZE (Wilhelm). Zur Vorgeschichte des Bauernkrieges. Leipzig, Duncker und Humblot, 1900. In-8°, ix-57 p. (Staats- und socialwissenschaftliche Forschungen, 80.) 1 m. 40.

725. Studi eporodiesi. Pinerolo, tip. Chiantore-Mascarelli, 1900. In-8°, vi-327 p. (Biblioteca della società storica subalpina, VII.)

726. TARANGER (A.). Vort retsmaals historie, 1388-1604. Kristiania, Cammermeyer, 1900. In-8°, 36 p. 0 fl. 65.

727. TOYNBEE (Paget). Dante Alighieri. London, Methuen, 1900. In-8°, 238 p., ill. 3 s. 6.

728. Urkunbenbuch der Stadt Goslar und der in und bei Goslar belegenen geistlichen Stiftungen. Bearb. v. Georg Bode. 3 (1301-1335). Halle, O. Hendel, 1900. In-8°, xxxiv-840 p., 8 pl. (Geschichtsquellen der Prov. Sachsen und angrenzender Gebiete, 31.) 18 m.

729. Urkundenbuch der Stadt und Landschaft Zürich. Hrsg. von J. Escher und P. Schweizer. V, 1. Zürich, Fäsi und Beer, 1900. In-4°, 200 p., pl. 7 m.; pour les souscripteurs, 6 m. 25.

730. Urkundenbuch des Klosters Kaufungen in Hessen. Hrsg. von Herm. von Roques. I. Cassel, M. Siering, 1900. In-8°, xlii-538 p., 4 pl. 15 m.

731. VAN DOORNINCK (P. N.). Acten betreffende Grle en Zutphen, 1376-1392. Haarlem, Gebr. Van Brederode, 1900. In-8°, viii-352 p. 8 fl. 50.

732. VIDAL (A.). Additions et corrections à l'histoire de Languedoc (1359-1360). Paris, Impr. nationale, 1900. In-8°, 20 p. (Extrait du *Bulletin historique et philologique*.)

733. VIDAL (A.). Mémoire sur les conditions du travail, du commerce et de l'industrie à Albi au xiv^e siècle. Paris, Impr. nationale, 1900. In-8°, 16 p. (Extrait du *Bulletin des sciences économiques et sociales du Comité des travaux historiques et scientifiques*.)

734. VIDAL (J.-M.). Intervention du pape Jean XXII dans le conflit entre la Savoie et le Dauphiné (1319-1334). Paris, aux bureaux de la Revue, 1900. In-8°, 27 p. (Extrait de la *Revue des Questions historiques*.)

735. VIGNAUX (A.). Une note diplomatique au xv^e siècle. Charles VII, roi de France, et Jean I^{er}, comte de Foix. Toulouse, Privat, 1900. In-8°, 15 p. (Extrait des *Annales du Midi*.)

736. VILLARI (Pasquale). Le Invasioni barbariche in Italia. Milano, Ulrico Hoepli, 1901. In-16, xiii-480 p., 3 pl. 6 l. 50.

737. VITELLI (Camillo). Index codicum latinorum qui Pisis in bibliothecis conventus S. Catherinae et Universitatis adservantur. Firenze, B. Seeber, 1900. In-8°, 106 p. (Extrait des *Studi italiani di filologia classica*, VIII.)

738. VOGEL (Moritz). Geschichte der Musik von den ersten Anfängen christlicher Musik herab bis auf die Gegenwart. Leipzig, Gebr. Hug, 1900. In-8°, viii-218 p., pl., 3 m.

739. VÖLTER (Dan.). Der Ursprung des Mönchtums. Tübingen, J. C. B. Mohr, 1900. In-8°, 53 p. (Sammlung gemeinverständlicher Vorträge, 21.) 1 m.

740. WEISSENORN (Bernh.). Die Elbzölle und Elbstapelplätze im Mittelalter. Halle, C. A. Kaemmerer, 1900. In-8°, vii-246 p. 3 m. 60.

741. WEISS (Karl). Hohentwiel und Ekkehard in Geschichte, Sage und Dichtung. St. Gallen, Wiser und Frey, 1900. In-8°, vii-343 p., ill. 10 m.

742. WINIARZ (Alojzy). Sądownictwo rektora uniwersytetu krakowskiego w wiekach s'rednich. [Pouvoir judiciaire du recteur de l'Université de Cracovie au moyen âge.] Lwów, impr. E. Winiarz, 1900. In-8°, 26 p.

743. WISLOCKI (Wladislaw). Incunabula typographica Bibliothecae Universitatis Jagellonicae Cracoviensis. Cracoviae, sumptibus Universitatis Jagellon., 1900. Gr. in-8°, xxxiv-634 p. 12 cour.

744. WITTE (Alphonse). Le Mouton du roi Jean le Bon et ses imitations. Chalon-sur-Saône, Bertrand, 1900. In-4°, 40 p., avec fig. (Tiré à part de la *Gazette numismatique française*.)

745. WOLFF (Fritz). Michelozzo di Bartolommeo. Ein Beitrag zur Geschichte der Architektur und Plastik im Quattrocento. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1900. In-8°, vii-103 p. (Zur Kunstgeschichte des Auslandes, II.) 4 m.

746. WYLIE (James Hamilton). The Council of Coustance to the death of John Hus. New-York, Longmans, Green and Co., 1900. In-12, iii-192 p. 2 d.

747. ZACCHETTI (Guido). La fama di Dante in Italia nel secolo xviii. Roma, società editrice Dante Alighieri, 1900. In-8°, 246 p. 2 l. 50.

748. ZDEKAUER (Lod.). Le admescera de Pascis, nota per la storia

dello stipendio degli uffiziali pubblici nel medio evo. Torino, fratelli Bocca, 1900. In-8°, 10 p. (Extrait des *Studi senesi*.)

749. ZINGARELLI (Nic.). *Lectura Dantis : il canto xv dell' Inferno*. Firenze, G. C. Sansoni, 1900. In-8°, 30 p. 1 l.

750. ZYCHA (Adolf). *Das böhmische Bergrecht des Mittelalters auf Grundlage des Bergrechts von Iglau*. Berlin, F. Vahlen, 1900. In-8°, xvi-348 et xlv-518 p. 20 m.



CHRONIQUE ET MÉLANGES.

— Une mort subite a emporté le 24 octobre 1900 un de nos confrères M. Jules Perin, ancien avocat, qui s'était fait connaître par son goût pour les antiquités parisiennes. Né à Arras le 27 mars 1834, il avait obtenu le diplôme d'archiviste paléographe en 1858 après avoir soutenu une thèse sur l'origine du ministère public. Il a inséré plusieurs notices bibliographiques dans la Bibliothèque de l'École des chartes.

— La Société de l'École des chartes a perdu l'un de ses plus anciens membres. M. Louis-Napoléon-Auguste Boca est décédé subitement à Saint-Quentin le 22 novembre 1900. Il était né à Valenciennes le 29 mars 1810. Il a été à la tête des archives du département de la Somme pendant trente années, de 1850 à 1880, et a présidé la Société des Antiquaires de Picardie.

— Ont été nommés élèves de 1^{re} année à l'École des chartes, par arrêté du 6 novembre 1900, dans l'ordre de mérite suivant :

MM.

1. CRÉPY (*Charles-Georges-Marius*), né à Montpellier (Hérault), le 3 janvier 1882.

2. MAQUAIRE (*Jean-Baptiste-Augustin*), né à Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais), le 16 juin 1878.

3. LONGNON (*Henri-Auguste*), né à Paris, le 15 février 1882.

4. BOUTIER (*François-Raymond*), né à Loches (Indre-et-Loire), le 12 août 1880.

5. HALPHEN (*Louis-Sigismond-Isaac*), né à Paris, le 4 février 1880.

6. EMANUELLI (*François-Alexandre-Louis-Dieudonné*), né à Coutances (Manche), le 4 avril 1882.

7. DEBRAYE (*Henry-Paul-Émile*), né à Fougerolles (Haute-Saône), le 16 décembre 1878.

8. BARBEAU (*Louis-Marie-Joseph*), né à Rigny-Ussé (Indre-et-Loire), le 15 juillet 1881.

9. DE VOGÜÉ (*Raymond-Paul-Alexandre*), né à Saint-Petersbourg (Russie), le 22 janvier 1881.

10. LEGRAND (*Théodorice*), né à Paris, le 25 janvier 1882.

11. MONDAIN-MONVAL (*Jean-Baptiste*), né à Paris, le 9 mai 1882.

12. BUSQUET (*Raoul-Jean-Jules*), né à Bastia (Corse), le 6 mai 1881.
13. PÉLISSIER (*Edmond-Hector*), né à Fiac (Tarn), le 25 août 1877.
14. MARTIN DU GARD (*Roger-Paul-Prosper-Amédée*), né à Neuilly-sur-Seine (Seine), le 23 mars 1881.
15. RENAULT (*Eugène-Hubert*), né à Orléans (Loiret), le 29 octobre 1878.
16. LETONNELIER (*Gaston-Victor*), né à Javron (Mayenne), le 26 avril 1881.
17. TISSIER (*Jean*), né à Paris, le 15 avril 1879.
18. DE BELLEGARDE (*Alexandre-André-Maurice*), né à Cahors (Lot), le 16 décembre 1877.
19. ROHMER (*Régis-Jules-Pierre-Marie*), né à Bayonne (Basses-Pyrénées), le 16 avril 1881.
20. SERPETTE DE BERSAUCOURT (*René-Charles-Marie-Édouard*), né à Douai (Nord), le 13 octobre 1880.

— Par arrêté du 25 septembre, notre confrère M. J. Calmette a été nommé membre de l'École française de Rome.

— Par décret du 13 novembre 1900, notre confrère M. Thomas a été nommé professeur de littérature du moyen âge et philologie romane à la Faculté des lettres de l'Université de Paris.

— Notre confrère M. Ernest Langlois a été nommé doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Lille.

— Notre confrère M. Frantz Funck-Brentano a été chargé de remplacer M. Jacques Flach dans la chaire d'histoire des législations comparées au Collège de France. Il traitera de la formation des villes dans l'Europe occidentale.

— Par arrêté préfectoral en date du 5 juillet 1900, notre confrère M. André Lesort a été nommé archiviste du département de la Meuse.

— Notre confrère M. André Dreux, nommé archiviste de la Lozère par arrêté préfectoral du 6 janvier 1900, a donné sa démission le 1^{er} novembre de la même année.

— Notre confrère M. Eugène Lefèvre-Pontalis a été élu directeur de la Société française d'archéologie, en remplacement du comte de Marsy.

— Notre confrère M. Émile Travers en a été élu directeur adjoint.

— Par décret en date du 14 décembre 1900, notre confrère M. Lemonnier a été nommé officier de la Légion d'honneur.

— Par décret en date du 26 janvier 1901, notre confrère M. d'Arbois de Jubainville a été nommé officier de la Légion d'honneur.

— Par décret en date du 14 décembre 1900, nos confrères M. Omont et M. Morel-Fatio ont été nommés chevaliers de la Légion d'honneur.

— Par décret en date du 26 janvier 1901, notre confrère M. Bruel a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

— Notre confrère M. Émile Molinier a été nommé par l'empereur d'Allemagne officier de l'ordre de la Couronne.

— L'Académie des sciences a décerné un des prix de la fondation Montyon à notre confrère M. Jules Soury, pour son livre intitulé : *le Système nerveux central. Structure et fonctions. Histoire critique des théories et des doctrines.*

Le rapporteur M. Marey apprécie comme il suit l'ouvrage de notre confrère :

« Cet ouvrage est consacré à l'étude de tout ce qui a été écrit sur l'anatomie et la physiologie du système nerveux central depuis les philosophes grecs jusqu'à nos jours.

« La première partie de l'ouvrage, le tiers environ, est consacrée à l'antiquité et aux temps modernes. Elle comprend l'exposé de toutes les théories relatives à la structure et aux fonctions des organes de la vie, de la sensibilité et de la pensée, depuis Alcmeon de Crotoné (vers 500) jusqu'à Broca, Fritsch et Hitzing. Toutes ces théories sont exposées avec un détail, une précision, une sûreté d'analyse et de critique véritablement hors ligne.

« La période contemporaine commence à Broca, qui, le premier, établit scientifiquement la localisation cérébrale d'une fonction de l'intelligence. Dans cette partie, qui comprend presque les deux tiers de son ouvrage, M. J. Soury étudie les fonctions du système nerveux central, les voies sensibles et motrices, les voies sensorielles, les voies d'association et commissurales. Le chapitre consacré à l'écorce cérébrale est des plus importants, et il en est de même de ceux consacrés à la cénesthésie, aux émotions, à la vision, à l'audition, à l'olfaction et à la théorie des neurones.

« Cette partie de l'ouvrage comprend l'analyse et la critique d'un nombre considérable de travaux et représente une somme de labeur dont seuls peuvent se faire une idée ceux qui font des recherches basées sur des textes originaux.

« L'œuvre de M. J. Soury n'a son analogue dans aucun pays et représente un travail et une étendue de connaissances extraordinaires. Pour l'entreprendre, il fallait non seulement être tout à la fois un linguiste et un philosophe, un psychologue et un neurologiste, mais il fallait encore, pour la mener à bien, posséder l'érudition et la puissance d'analyse qui caractérisent depuis si longtemps les travaux de ce savant.

« Après avoir lu l'ouvrage de M. J. Soury, on se rend compte du service immense rendu par l'auteur à sa génération, car nous pouvons maintenant avoir une idée complète de tout ce qui a été dit et fait sur l'anatomie et la physiologie du système nerveux depuis l'antiquité jusqu'à aujourd'hui et embrasser d'une vue synthétique la marche progressive des connaissances humaines dans ce domaine. »

— L'Académie de médecine a décerné au même ouvrage 2,000 fr. sur la fondation Saintour.

DISCOURS DE M. DE LASTEYRIE

A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

La séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres a eu lieu le vendredi 16 novembre 1900, sous la présidence de notre confrère M. le comte de Lasteyrie, dont le discours doit être recueilli dans la Bibliothèque de l'École des chartes :

« Messieurs,

« Mon premier devoir en ouvrant cette séance est de me faire l'interprète des sentiments que vous éprouvez tous en ne voyant pas à la place que j'occupe celui à qui elle revenait, notre savant confrère M. de Barthélemy.

« Jusqu'ici, les hivers ont eu si peu de prise sur lui, qu'en le mettant, pour cette année, à la tête de notre Compagnie, vous étiez en droit d'espérer trouver en lui non seulement le plus sympathique des présidents, mais aussi le plus actif. La maladie est venue tromper vos espérances et priver nos lauréats du plaisir d'entendre proclamer leurs mérites par sa voix autorisée. Vous me permettrez de lui envoyer d'ici, en votre nom, l'expression de nos regrets et nos vœux de prompt rétablissement.

« L'usage n'est point en nos assemblées annuelles de parler des travaux de notre Compagnie. Nos devanciers étaient moins réservés à cet égard, et ce n'est pas seulement une fois par an, mais bien tous les trois mois que, dans l'organisation primitive de l'Institut, on rendait compte publiquement des travaux des trois classes. Il ne semble pas, à lire les comptes rendus du temps, que les assistants en aient témoigné trop de fatigue.

« C'était, il est vrai, ce que les gens de théâtre nommeraient un bon public celui qui, sous le Directoire et le Consulat, suivait les séances de l'Institut. Il venait de traverser la Révolution, qui avait supprimé toutes les académies. Rien ne rend populaire comme la persécution, et jamais la société parisienne ne suivit avec autant d'intérêt les fêtes académiques qu'après en avoir été sevrée. Aussi, lui offrait-on des

menus dont l'abondance ferait sans doute reculer nos auditeurs, voire même les plus patientes ou les plus curieuses de nos auditrices. Le programme des séances publiques comportait en moyenne une douzaine d'articles. On alla même jusqu'à treize en 1800 et à seize en 1801.

« Dieu nous garde, Messieurs, malgré notre culte traditionnel pour les anciens usages, de vouloir vous ramener à un régime aussi substantiel.

« Il faut dire, pour expliquer, — j'ai manqué dire excuser, — le nombre de ces lectures, que la proclamation des récompenses décernées par l'Institut, et qui tient aujourd'hui une place importante dans nos réunions, se réduisait alors à peu de chose. Les trois classes ne disposaient que des prix institués par le gouvernement et consistant, disent les programmes, en « une médaille d'or du poids d'un hectogramme. »

« Les études historiques étant confondues dans une même classe avec la littérature française et les beaux-arts, la part faite, dans les concours, aux études classiques, à l'histoire et à l'archéologie, était fort restreinte. Elles eurent leur tour cependant en l'an 1800, et la médaille du poids d'un hectogramme fut promise à celui qui trouverait « le moyen « de développer l'étude du grec et du latin. »

« Ne pensez-vous pas, Messieurs, qu'aujourd'hui encore le sujet pourrait offrir quelque intérêt? J'hésiterais pourtant à le proposer, car les temps sont changés, et, en remettant sur le tapis une question que, depuis dix ans, tant de docteurs improvisés ont tranchée dans le parlement et dans la presse avec l'autorité que l'on sait, l'Académie pourrait s'attirer quelque méchante querelle.

« Aussi, dans sa prudence, a-t-elle choisi, comme sujet du prix ordinaire de 1900, une question moins propre à soulever des controverses passionnées. Il s'agissait d'étudier la géographie de la Syrie et de la Mésopotamie d'après les auteurs syriaques. Nous avons eu le regret de ne pouvoir décerner le prix; mais nous avons été heureux d'accorder un encouragement de 1,000 francs à M. l'abbé Chabot, qui, dans un mémoire inachevé, a su réunir nombre de renseignements inédits et témoigner de recherches approfondies.

« Trois autres prix n'ont pu être décernés faute de concurrents ayant satisfait aux conditions du concours ou de mémoires jugés dignes d'être couronnés : ce sont les prix Bordin, Duchalais et Lagrange.

« En revanche, le concours des Antiquités nationales a brillé, cette année, d'un éclat exceptionnel.

« La première médaille a été décernée à M. Enlart pour son mémoire intitulé : *l'Art gothique et la Renaissance en Chypre*. M. Enlart est un archéologue dont l'Académie a déjà eu l'occasion de distinguer les travaux. Il a su marquer sa place dans cette phalange de jeunes érudits qui font si grand honneur à l'École des chartes en s'adonnant à l'exploration méthodique du vaste et beau domaine que la France du

moyen âge s'est taillé dans le royaume des arts. Il s'est fait une spécialité : c'est l'étude de la diffusion de l'art français dans les divers pays de l'Europe. Il en a recherché successivement les traces en Italie, en Espagne et jusqu'en Suède; cette fois, il nous transporte à l'extrémité orientale de la Méditerranée, dans une île qui, pendant trois siècles, fut une terre française et sur laquelle nos pères ont su marquer leur empreinte par des monuments si importants et si durables qu'aujourd'hui encore, après quatre siècles d'abandon, ni l'incurie des hommes, ni les injures du temps, ni l'inclémence d'un sol fréquemment secoué par les tremblements de terre n'ont pu en avoir raison.

« L'île de Chypre est encore remplie d'édifices élevés par des artistes venus de France à la suite des Lusignan et qui avaient formé dans l'île une école si fortement imprégnée de notre génie artistique que l'on peut, au premier coup d'œil, reconnaître les liens intimes qui rattachent ces constructions à leurs sœurs de la mère patrie.

« M. Enlart a consacré plusieurs mois à visiter l'île en détail et en a rapporté un grand nombre de notes, de photographies et de dessins. La Commission compétente a exprimé le regret qu'il ait mis trop de hâte dans la rédaction de son livre, mais elle a été unanime à reconnaître combien l'ouvrage était rempli d'observations ingénieuses et neuves. Rien de plus instructif que les monographies consacrées par M. Enlart aux églises de Nicosie ou de Famagouste; à l'abbaye de Lapaïs; aux châteaux de Cérines, de Saint-Hilarion, de Buffavent, etc. Et, ce qui en double l'intérêt, c'est que les plus importants de ces édifices remontent au xiv^e siècle, c'est-à-dire à une époque qui marque en Chypre l'apogée de la puissance des Lusignan, et, en France, le commencement des désastres occasionnés par la guerre de Cent ans. Aussi, ne pourrait-on citer dans aucune de nos provinces un édifice du xiv^e siècle ayant à la fois l'importance et l'unité de style de la cathédrale de Famagouste.

« M. Enlart a su démêler avec habileté les différents courants d'influence qui se sont manifestés dans l'île depuis le jour où Hugues de Lusignan et Alice de Champagne y appelaient, pour bâtir la cathédrale de Nicosie, des disciples ou des émules de ces maîtres incomparables qui couvraient l'Île-de-France et la Champagne d'immortels chefs-d'œuvre. Il a donc eu une heureuse inspiration en entreprenant cette étude, et tous les admirateurs de notre vieil art français lui seront reconnaissants d'en avoir fait revivre une des pages les plus oubliées et non des moins glorieuses.

« La seconde médaille a été attribuée à M. Léon Le Grand pour un volume intitulé : *les Maisons-Dieu et Léproseries du diocèse de Paris au milieu du XIV^e siècle*. Cet excellent livre offre un intérêt beaucoup plus général qu'on ne le supposerait d'après son titre, car il nous permet de saisir sur le vif le fonctionnement de ces nombreuses maisons hospita-

lières que la piété de nos ancêtres avait fondées de toutes parts. Un document de premier ordre, découvert par M. Le Grand, en a été le point de départ : c'est un registre contenant les procès-verbaux des visites faites, de 1351 à 1369, par les délégués de l'évêque de Paris dans les établissements charitables du diocèse. M. Le Grand ne s'est pas contenté de nous en donner une excellente édition enrichie de notes nombreuses, il l'a complétée par des recherches approfondies qui lui ont permis de présenter un exposé des plus curieux de l'état de ces utiles fondations au milieu du xiv^e siècle. L'époque choisie par lui pour dresser ce tableau est particulièrement propice : l'ère des créations d'hôpitaux est à peu près close, l'admirable floraison des maisons de charité qui couvrit notre sol au moyen âge a reçu son plein épanouissement, et bientôt la guerre de Cent ans, en semant la désolation aux quatre coins de la France, précipitera dans la décadence et la ruine ces modestes établissements abandonnés au milieu des campagnes à toutes les insultes des gens de guerre.

« Le livre de M. Le Grand ne mérite pas d'attirer l'attention des érudits ou des historiens seuls. Il pourrait fournir d'utiles enseignements à tous ceux qui, de notre temps, cherchent une solution aux difficiles problèmes que soulève devant notre société moderne la lutte contre la maladie et la misère. Ils y pourraient voir, surtout en ce moment où tant de gens cherchent dans l'action administrative et dans l'intervention de l'État le remède à tous les maux, ce que peut produire l'initiative privée lorsqu'elle n'est point entravée par des règlements étroits et lorsqu'elle est sollicitée par ces pieux sentiments qui poussaient nos ancêtres à consacrer au soulagement des malades « un peu des biens « qui, de la grâce de Dieu, leur sont venus, » et leur faisaient parfois transformer leurs propres maisons en asiles destinés à recevoir « les « pauvres membres de Notre-Seigneur. »

« C'est à un livre du même genre, et qui se recommande par des mérites analogues, que nous avons accordé la troisième médaille. M. Lecacheux, dans son *Essai historique sur l'Hôtel-Dieu de Coulances*, nous a donné une monographie très complète et très soignée, dont la valeur est encore augmentée par la riche collection de chartes que l'auteur y a jointe. Grâce à cette abondante mine de documents, il a pu suivre l'histoire de cet Hôtel-Dieu pendant bien près de six cents ans, et, en bon historien, il a pu, sans jamais s'écarter de son sujet, signaler au passage maints faits, maintes particularités d'un intérêt général. C'est ainsi que j'ai été vivement frappé, en lisant cet excellent livre, des pages si instructives dans lesquelles l'auteur a dépeint l'admirable mouvement qui a provoqué au xiii^e siècle la création de tant d'hôpitaux ou encore celles qui retracent les misères occasionnées par les guerres anglaises et ajoutent quelques touches nouvelles à un tableau dont nous aurons peine à nous jamais figurer toute l'horreur.

« Le concours des Antiquités nationales comporte trois médailles et six mentions honorables. La première de ces mentions a été attribuée à M. Tausserat-Radel, qui a publié, sous les auspices du ministère des Affaires étrangères, la *Correspondance politique de Guillaume Pellicier, ambassadeur de France à Venise*.

« Pellicier n'est pas un des moindres parmi les hommes d'église, si nombreux au xvi^e siècle, qui mirent au service de notre diplomatie leur haute culture intellectuelle et leur connaissance professionnelle de toutes les passions et de tous les détours du cœur humain. Il était évêque de Montpellier quand son métropolitain, le cardinal de Lorraine, le présenta à la cour. Il sut rapidement conquérir les bonnes grâces de la reine de Navarre, et par elle la faveur de François I^{er}. C'est à l'époque la plus critique du règne de ce prince qu'appartient son ambassade à Venise. Sa correspondance offre un intérêt considérable, non seulement pour l'histoire politique, à cause des renseignements précieux qu'elle fournit sur les grands événements du temps et sur les agissements secrets des principales puissances de l'Europe, mais encore pour l'histoire des lettres et des arts, en raison des relations multiples que Pellicier entretenait avec les artistes et les humanistes les plus marquants d'Italie et de la clientèle érudite qu'il avait groupée autour de lui. Des documents où sont relatés tant de faits et où figurent tant de personnages exigeaient, pour être mis en pleine valeur, une copieuse annotation. M. Tausserat n'a pas reculé devant les recherches minutieuses qu'elle nécessitait; il a, de plus, retracé dans une introduction substantielle la vie de Guillaume Pellicier et raconté avec une grande sûreté d'informations la suite des événements auxquels il fut mêlé. Tout cela contribue à assurer à ce livre une place distinguée dans la belle série de publications dont, depuis vingt ans, nos archives diplomatiques ont fourni la matière.

« La seconde mention honorable a été décernée à M. Jules Viard pour ses deux volumes intitulés : *Journaux du Trésor de Philippe VI et Lettres d'État enregistrées au Parlement sous le règne de Philippe VI*. C'est un chapitre complètement neuf de notre histoire financière que M. Viard nous apporte dans le premier de ces volumes. Grâce aux textes inédits qu'il a su découvrir et dont il a exprimé la substance dans une longue et remarquable introduction, nous connaissons aujourd'hui l'organisation du Trésor royal au xiv^e et au xv^e siècle, les attributions de ses officiers, la signification des registres sur lesquels on consignait tous les détails d'une comptabilité compliquée.

« Le second volume de M. Viard nous offre la réunion de plus de six cents lettres patentes délivrées par Philippe de Valois pour soustraire certaines personnes à l'action régulière de la justice; c'est une page curieuse de l'histoire judiciaire du moyen âge. M. Viard a déployé dans ces deux volumes les plus louables qualités, il y a fait preuve

d'une aptitude particulière à démêler les questions les plus obscures et à exposer clairement les plus arides. Les défauts que ses juges ont pu relever sont faciles à corriger et ne sauraient diminuer la très bonne opinion qu'il nous a donné à concevoir de son érudition.

« C'est à un ouvrage en partie posthume que revient la troisième mention. M. l'abbé Haigheré avait entrepris la publication du grand recueil de *Chartes de Saint-Bertin*, que dom de Witte, le dernier archiviste du monastère, avait formé à la veille de la Révolution. La plupart des originaux que dom de Witte avait eus à sa disposition sont aujourd'hui perdus. Son recueil, qui s'étend du ^{viii}^e au ^{xviii}^e siècle, offre donc un grand intérêt. M. l'abbé Haigheré est mort à la peine après la publication de trois volumes. M. l'abbé Bled a tenu à achever son œuvre. L'un et l'autre ont bien mérité de la science. L'Académie, qui connaissait de longue date les services rendus par l'abbé Haigheré à l'histoire de sa province, a saisi avec empressement cette occasion de reconnaître les mérites de ce modeste et zélé travailleur.

« M. André Steyert aurait mérité mieux que la quatrième mention pour sa *Nouvelle Histoire de Lyon* si nous n'avions eu à considérer que l'étendue de l'ouvrage, la somme de travail qu'il a réclamée, l'abondance des renseignements qu'il contient et la richesse de l'illustration qui le complète si heureusement. Cet ensemble de qualités est malheureusement compensé par deux défauts sérieux. L'auteur semble ignorer qu'un des premiers devoirs de l'érudit est de faciliter le contrôle de toutes ses assertions et d'indiquer clairement les sources auxquelles il a puisé. De ce soin, M. Steyert n'a cure, il supprime toute référence. Le second défaut n'est pas moindre et choquera sans doute un plus grand nombre de lecteurs. C'est la passion extraordinaire que M. Steyert déploie en racontant des faits assez lointains cependant pour laisser notre bile en paix. Par moments, on croirait l'auteur contemporain des événements qu'il raconte, tant il apporte de véhémence dans ses jugements, tant il semble animé de sentiments ardents contre certains hommes ou certaines choses. C'est Rome surtout et les Romains qu'il paraît poursuivre d'une haine implacable, sans se douter peut-être qu'il ne fait pas preuve de beaucoup d'originalité en dénigrant avec un pareil parti pris le rôle que Rome a joué dans le développement de notre civilisation. Car il s'est trouvé d'autres auteurs déjà pour soutenir les mêmes paradoxes, et l'attention éphémère qu'on a pu prêter à leurs théories a dû céder à l'évidence des faits et aux enseignements désintéressés des historiens impartiaux.

« La cinquième mention a été attribuée à M. Joseph Denais pour une volumineuse *Monographie de la Cathédrale d'Angers*. L'auteur connaît admirablement son sujet; il a lu tout ce qu'on a écrit sur sa cathédrale, il en sait l'histoire par le menu; il a noté jusqu'aux moindres détails que l'on y peut relever; il a vu, il décrit tous les objets d'art,

— et il y en a de bien précieux, — qui se sont conservés dans l'édifice. Bref, personne n'était en état de nous donner un travail plus complet, et si la *Monographie de la cathédrale d'Angers* ne tient pas toutes les espérances que pouvait faire concevoir la haute compétence de l'auteur, la faute n'en est pas à lui sans doute, mais au plan défectueux qui lui a été imposé. Le livre devait, en effet, prendre place dans cet *Inventaire des richesses d'art de la France*, dont une commission instituée à la direction des beaux-arts poursuivait l'élaboration avec une douce lenteur, quand le parlement, dans un de ces accès de sage économie, si appréciés des contribuables, a supprimé les crédits qui permettaient d'entrevoir l'achèvement de l'entreprise dans le lointain nébuleux du xxv^e siècle. L'Académie d'Angers n'a pas voulu que tant de travail fût perdu, et, sans s'arrêter à des défauts sur lesquels je n'insisterai pas, elle a donné l'hospitalité de ses *Mémoires* à l'œuvre de M. Denais. La mention obtenue dans un concours aussi sérieux prouve qu'elle a bien fait.

« M. le capitaine Espérandieu nous avait envoyé un catalogue raisonné des *Inscriptions antiques du musée Calvet*. Les imperfections que les spécialistes pourront relever dans cet ouvrage nous ont paru trop peu importantes pour nous empêcher de lui attribuer la sixième mention. L'auteur a, en effet, un rare mérite : il est officier ; les hasards de la vie militaire l'ont fait promener tour à tour en France, en Tunisie, en Algérie, en Corse, et, malgré les impérieux devoirs d'un noble métier qu'il aime, malgré le peu de loisirs que lui laisse le professorat dans une de nos écoles militaires, M. Espérandieu a su acquérir de solides connaissances en épigraphie. Il en a déjà donné la mesure dans nombre de publications. L'Académie a cru devoir l'encourager à persévérer dans cette voie et à montrer à tous que la pratique des austères devoirs qui incombent au soldat peut s'associer à merveille avec la culture des lettres et l'amour désintéressé de la science.

« On a maintes fois remarqué que la valeur d'un concours ne se mesure pas seulement au mérite des ouvrages jugés dignes de récompense. Pour montrer à quel point cette observation est juste, je voudrais avoir le loisir de vous entretenir de quelques-uns des livres que nous avons dû laisser de côté. On me permettra au moins d'en citer un, dont l'importance est exceptionnelle, c'est la *Normandie monumentale*, publiée par M. Lemâle, éditeur au Havre. On ne saurait trop louer l'intelligente initiative à laquelle nous devons ce grand et magnifique ouvrage. Mais, au milieu de tant d'œuvres d'érudition qui sollicitaient nos suffrages, comment assurer un rang convenable à un livre de vulgarisation où le côté artistique et pittoresque tient forcément plus de place que l'histoire et l'archéologie ? En le mentionnant hors concours, nous avons cru pouvoir concilier les principes qui doivent guider nos jugements avec notre désir de rendre justice à une entreprise bien faite pour attirer l'attention des gens de goût.

« Le concours des Antiquités nationales n'admet que des travaux relatifs aux périodes de notre histoire antérieures au *xvii^e* siècle; les prix institués par le baron Gobert ne comportent aucune restriction de ce genre, cela nous a permis d'attribuer une des plus hautes récompenses dont nous disposions à un ouvrage d'une valeur exceptionnelle.

« M. Rodolphe Reuss, auquel nous avons décerné le premier prix Gobert, a condensé dans son *Alsace au *XVII^e* siècle* le fruit de trente années de recherches, et l'on peut dire qu'aucune de nos anciennes provinces n'a encore été l'objet d'un travail aussi complet, aussi bien ordonné, aussi richement documenté.

« M. Reuss décrit d'abord la topographie de la région qu'il veut étudier, puis il en résume l'histoire à grands traits jusqu'au début de la période qu'il s'est proposé d'approfondir. Il entre alors dans le cœur de son sujet, nous expose les vicissitudes par lesquelles a passé l'Alsace pendant la première moitié du *xvii^e* siècle, les richesses du pays ravagées par la guerre, sa population décimée par tous les fléaux, puis, à la faveur de la guerre de Trente ans, la France s'installant sur son sol, comme protectrice d'abord et par droit d'alliance, puis comme co-propriétaire à la suite de ses victoires. Il nous montre enfin l'influence française grandissant jusqu'au jour où les circonstances politiques et les succès de nos armées permettent à Louis XIV d'étendre et de conserver sur la province entière une autorité qui ne sera plus discutée. Ici commence la partie la plus attrayante et la plus neuve du beau livre de M. Reuss, c'est une description fidèle des mœurs et des idées de la société alsacienne au *xvii^e* siècle. Toutes les classes, gentilshommes, bourgeois, paysans, passent devant nos yeux. L'auteur nous initie à leurs us et coutumes, à leurs superstitions, à leur vie de famille, aux règlements innombrables qui déterminent les divers actes de leur existence; il nous fait connaître la vie intellectuelle de l'Alsace depuis les plus modestes écoles de village jusqu'à la célèbre Université de Strasbourg. Il décrit les œuvres de défense sociale contre les épidémies, le vagabondage et la misère. En un mot, il trace de main de maître un tableau complet de l'état politique, administratif et moral de l'Alsace avant et après sa réunion à la France. Toutes les qualités de l'historien, M. Reuss les possède; mais il en est une, la plus rare, la plus difficile à atteindre en un pareil sujet et qu'il possède au suprême degré, c'est l'impartialité. Jamais, dans la peinture des abus qu'il décrit ou dans l'exposé des luttes religieuses et des déplorables excès causés par l'ignorance ou la superstition, il ne perd de vue le noble idéal qu'il s'est tracé. Il s'est promis d'être toujours « historien, « rien qu'historien; » il dédaigne les tirades faciles et les déclamations par lesquelles les politiciens et les rhéteurs sollicitent les applaudissements de la foule; il ne cède même pas à la tentation de faire vibrer

nos cœurs par des allusions à des événements encore présents à toutes les mémoires.

« Les faits ont d'ailleurs une éloquence contre laquelle aucun sophisme ne peut prévaloir. M. Reuss n'a eu qu'à les laisser parler pour donner la preuve éclatante que l'intervention de la France fut un bonheur pour l'Alsace et pour nous faire comprendre comment il y eut un jour « où l'Alsace n'a plus été française par droit de conquête » seulement, par indifférence ou par lassitude, mais où son cœur s'est « librement donné à cette France qui, sur les ruines du vieux monde » féodal, lui révélait un idéal nouveau de fraternité et de justice. »

« Le second prix Gobert a été attribué à M. l'abbé Hautcœur pour le remarquable ensemble de publications qu'il a consacrées à l'église collégiale de Saint-Pierre de Lille. Cet ensemble comprend un cartulaire contenant environ 1,600 pièces, un recueil de textes liturgiques et nécrologiques et une histoire de la collégiale dont la portée est plus grande qu'on ne pourrait croire, tant le chapitre de Saint-Pierre a été intimement mêlé à tous les événements intéressant la ville de Lille.

« L'Institut décerne annuellement un autre prix, égal en importance au prix Gobert, et dont chacune des cinq Académies dispose à tour de rôle : c'est le prix Jean Raynaud. Il revenait cette année à l'Académie des inscriptions.

« Elle l'a attribué au *Dictionnaire général de la langue française*, de MM. Hatzfeld, Darmesteter et Thomas. Il n'est pas nécessaire d'être philologue de profession pour apprécier la haute valeur de cet ouvrage, dont la réputation est déjà faite dans l'Europe entière et qui justifie par la nouveauté du plan et le soin apporté à son exécution la réputation qu'il s'est acquise dès l'apparition des premiers fascicules.

« Pourquoi faut-il que les auteurs de cette œuvre remarquable ne soient plus au complet pour recevoir ici le juste témoignage de notre estime pour tant de science et de notre reconnaissance pour tant de labeur ! Le temps n'a pas encore effacé la douloureuse impression laissée parmi nous par la mort prématurée de M. Darmesteter, et voici qu'à son tour vient de disparaître M. Hatzfeld. L'Académie, qui compte parmi ses membres plus d'un élève de ce maître éminent entre tous ceux dont l'Université peut être fière, me reprocherait de ne pas joindre aux louanges dont l'œuvre est digne l'expression des regrets profonds qu'a causés parmi nous la disparition de ce large et vigoureux esprit.

« Nous disposions d'un autre prix, qui ne revient que tous les deux ans, et pour l'attribution duquel nos confrères de l'Académie des beaux-arts nous prêtent le concours de leur expérience. C'est le prix Fould.

« Il a été décerné à M. Émile Mâle, pour son ouvrage intitulé : *l'Art religieux au XIII^e siècle en France*. M. Mâle est un professeur de l'Université ; il a reçu à l'École normale cette forte culture si bien faite pour aiguïser les intelligences et développer les talents naissants. Mais, loin

de se cantonner, comme la plupart de ses maîtres et de ses condisciples, dans l'admiration exclusive de l'antiquité, il s'est laissé séduire par le charme de notre moyen âge français, il a senti l'incomparable valeur de ces innombrables œuvres d'art qui, du ^{xii}^e au ^{xv}^e siècle, se sont épanouies sur notre sol avec une profusion et une variété à rendre jalouse la Grèce elle-même. M. Mâle a eu la curiosité de pénétrer la pensée de ces vieux maîtres qui tapissaient de leurs naïves images les parois de nos cathédrales ou couvraient de pieuses légendes les éblouissantes peintures de nos verrières; il a voulu savoir où ils prenaient leurs inspirations, découvrir le sens de tant de figures devenues pour nous des énigmes. Il a, pour y arriver, mené de front l'étude des monuments et des textes. Il est entré en commerce familier avec les Boèce, les Honorius d'Autun, les Martianus Capella, les Vincent de Beauvais; il s'est pénétré de l'esprit qui guidait la main de nos artistes; il a tenté de retracer le plan ingénieux qui présidait à la distribution de ces statues, de ces bas-reliefs, de ces peintures, où les intelligences les plus humbles retrouvaient l'écho des douces croyances qui berçaient alors notre pauvre humanité et lui rendaient la vie plus supportable. L'ouvrage de M. Mâle embrasse un cadre trop vaste et des sujets trop variés pour ne pas exiger bien des retouches, mais les corrections que l'on y pourra apporter ne sauraient modifier l'ensemble du tableau qu'il a dressé avec autant de talent que d'érudition.

« C'est encore à un archéologue qu'est échu le prix fondé par le baron de Joest, que chacune des cinq Académies doit décerner à tour de rôle, et dont nous disposons cette année pour la première fois. Nous l'avons attribué à un octogénaire, M. Charles Fichot, qui vient d'achever le quatrième volume d'une *Statistique monumentale du département de l'Aube*, où les archéologues trouveront une mine de renseignements d'autant plus précieuse que beaucoup des monuments reproduits par l'auteur, avec la conscience et l'habileté d'un véritable artiste, ont depuis longtemps disparu. M. Fichot a commencé, il y a plus de soixante ans maintenant, à consacrer son talent à la reproduction de nos vieux monuments. Il a été pendant des années le collaborateur dévoué de nos principaux archéologues, ne cherchant ni la gloire ni la fortune, mais apportant à sa tâche le désintéressement de ces maîtres du moyen âge dont il faisait revivre les œuvres. Arrivé près du terme d'une longue existence, il trouve encore la force de mener à bien une entreprise assez vaste pour arrêter bien des hommes plus jeunes. L'Académie a voulu témoigner de sa sympathie pour tant de persévérance et de dévouement à la science, et son vœu le plus ardent est que l'auteur puisse achever bientôt un livre qui est le digne couronnement d'une vie bien remplie.

« Le prix Delalande-Guérineau devait être décerné cette année à un ouvrage relatif à l'antiquité classique. Il a été attribué à M. Courband

pour son volume intitulé : *le Bas-relief romain à représentations historiques*. L'auteur s'est proposé d'étudier cette très importante branche de l'art antique à laquelle appartiennent les célèbres sculptures de l'arc de Titus, de la colonne Trajane, de l'arc de Bénévent et beaucoup d'œuvres moins fameuses, mais également remarquables par le mouvement et la variété des figures qui les composent et par un caractère de réalisme qui en fait des documents archéologiques de premier ordre. On a beaucoup discuté en Allemagne la question de savoir si ce genre de bas-relief est une création originale, s'il est né sur le sol latin ou s'il vient de la Grèce, comme tant d'autres productions romaines. En France, c'est la première fois qu'on aborde ce problème. Je ne sais si la solution à laquelle l'auteur s'est arrêté paraîtra pleinement satisfaisante. Un bon juge, notre confrère M. Perrot, a publié à cet égard, dans le *Journal des Savants*, une suite d'observations qui tendraient à amender d'une manière notable les conclusions de M. Courbaud. Quoi qu'il en soit, l'Académie a été frappée des qualités de forme et de fond qui recommandent son livre; elles dénotent une érudition solide associée à un réel talent d'exposition, c'est assez pour légitimer sa décision aux yeux de ceux mêmes qui seraient tentés de trouver que M. Courbaud n'a peut-être pas suffisamment demandé au génie romain l'explication de cet art spécial qui raconte à la postérité les hauts faits des Césars.

« Les études bibliographiques ont pris de nos jours un tel développement que l'Académie s'est trouvée fort embarrassée pour prononcer d'une façon équitable entre les excellents ouvrages qui concouraient cette année pour le prix Brunet. Finalement, elle a placé en première ligne la *Bibliographie lyonnaise*, composée par un savant magistrat, M. Baudrier, qui est mort à la peine, mais qui a trouvé dans son fils un digne héritier de ses goûts et de son érudition. Cette publication, véritable monument élevé à la mémoire des imprimeurs et libraires lyonnais de tous les temps, formera une douzaine de gros volumes. Il y en a quatre actuellement de publiés. En accordant à M. Julien Baudrier une allocation de 1,500 francs sur la fondation Brunet, l'Académie a pensé rendre un hommage mérité à la mémoire vénérée du père et stimuler le fils à poursuivre courageusement l'utile et lourde tâche qu'il a assumée.

« Une somme de 1,000 francs a été allouée, sur la même fondation, à M. Henri Martin pour son *Histoire de la bibliothèque de l'Arsenal*. La garde des grands dépôts de livres parisiens a été si longtemps confiée à des gens doués de toutes les connaissances et de toutes les vertus, sauf celles qu'exige le métier de bibliothécaire, que l'histoire de toutes ces richesses est restée jusqu'à ces derniers temps bien mal connue. La bibliothèque de l'Arsenal, qui abrite les trente collections de manuscrits ou d'imprimés successivement acquises par le marquis de Paulmy,

qui a hérité d'une partie des trésors amassés par le duc de la Vallière, méritait plus qu'aucune autre une histoire approfondie. M. Martin était mieux que personne préparé à l'écrire, car il vient de terminer un remarquable catalogue des manuscrits de l'Arsenal, et son histoire en est l'introduction naturelle. Elle est écrite avec autant de talent que d'érudition et mérite de prendre place dans l'estime des gens compétents auprès de la célèbre histoire du *Cabinet des manuscrits* de notre éminent confrère M. Delisle.

« L'*Histoire de l'imprimerie à Poitiers au XVI^e siècle*, de M. de la Bourlière, est le fruit de longues et patientes recherches. On y trouve des renseignements nouveaux sur diverses familles d'imprimeurs jusqu'ici peu connues, et dont l'une au moins, celle des Marnef, a joué en France un rôle important.

« Enfin, l'Académie a encore distingué l'excellent *Manuel de l'amateur de livres du XIX^e siècle*, de M. Georges Vicaire. L'auteur y décrit, avec le soin minutieux que les bibliophiles réservaient jusqu'ici aux ouvrages anciens, tous les livres qui, depuis 1800, ont marqué soit par leur valeur littéraire, soit par la beauté de l'impression ou le mérite des illustrations. L'ouvrage n'est point encore terminé, mais il dénote chez M. Vicaire un esprit de méthode et de précision si louable que l'Académie a tenu à l'encourager, comme M. de la Bourlière, par une allocation de 500 francs.

« Elle eût voulu récompenser de même suivant ses mérites le *Répertoire des industries tinctoriales*, de M. J. Garçon. Mais le sujet échappait à sa compétence. Elle a tenu du moins à reconnaître, par une mention très honorable, l'excellente méthode que l'auteur a apportée dans l'exécution d'un travail difficile.

« Nous avons cette année, pour encourager les études orientales, en plus des prix dont j'ai déjà parlé, le prix Saintour. Il a été partagé entre M. Rat et M. Pavie. Le premier a entrepris la traduction du *Mos-tatraf*, un curieux recueil arabe d'anecdotes historiques et de sentences philosophiques qui remontent au commencement du x^v^e siècle et n'avait encore été traduit dans aucune langue européenne.

« Quant à M. Pavie, sa fameuse mission en Indo-Chine est bien connue. Le livre où il en expose les résultats n'est pas à l'abri de la critique. M. Pavie n'est ni un historien ni un philologue; c'est un homme d'action dont la patiente et indomptable énergie nous a valu la possession des deux rives du Mékong. L'occasion nous était fournie par son livre de nous en montrer reconnaissants; on nous pardonnera d'avoir songé moins aux défauts de l'ouvrage qu'aux mérites de l'auteur.

« Le prix Stanislas Julien a été décerné à M. Camille Sainson pour sa traduction d'un ouvrage chinois intitulé : *Mémoires sur l'Annam*. Écrit vers l'an 1340 par un Annamite réfugié en Chine, cet ouvrage présente un tableau très vivant des intrigues de la diplomatie chinoise

et des renseignements nouveaux sur l'influence du Céleste Empire dans le nord de l'Indo-Chine. M. Sainson était vice-consul de France au Yunnan quand l'Académie lui a décerné le prix Stanislas Julien. Depuis, de graves événements, en obligeant nos compatriotes à fuir ces régions inhospitalières, lui ont fourni l'occasion de déployer de rares qualités d'énergie et de prudence. Sa conduite, en ces conjonctures périlleuses, nous a prouvé que l'homme d'étude, que visait seul le témoignage de l'Académie, était doublé d'un homme de cœur. Il nous est donc particulièrement agréable d'avoir pu lui rendre une justice méritée.

« Un ardent patriote, un fils dévoué de nos provinces perdues, M. Auguste Prost, a fondé un prix pour récompenser le meilleur travail historique sur Metz et les pays voisins. Nous l'avons partagé entre deux concurrents : M. le lieutenant Ch. Denis en a eu les deux tiers pour son *Inventaire des registres de l'état civil de Lunéville*, et le surplus a été accordé à M. l'abbé Poirier pour son ouvrage intitulé : *Metz, Documents généalogiques... d'après les registres des paroisses (1561-1792)*.

« Vous venez, Messieurs, d'entendre une bien longue énumération, et je pourrais craindre d'avoir abusé de votre attention si je ne savais qu'en écoutant cette longue liste de noms vous avez dû vous réjouir comme moi de l'intensité du mouvement intellectuel qu'elle dénote.

« Pour stimuler ce mouvement, l'Académie ne dispose pas seulement des prix dont vous connaissez la liste, elle jouit encore des revenus que de généreux bienfaiteurs lui ont laissés et qu'elle emploie en subventions à des ouvrages, à des fouilles, à des voyages d'exploration.

« La fondation Piot lui a permis cette année d'encourager les belles fouilles du P. Delattre à Carthage, l'étude de M. Homo sur l'enceinte d'Aurélien à Rome et les recherches entreprises par le R. P. Rouzevialle au Deir-el-Galaa, près de Beyrouth.

« Quant à la fondation Garnier, elle nous a servi à accorder une importante subvention à M^{lle} Menant, la fille de notre regretté confrère, qui se propose d'aller poursuivre sur place les curieuses recherches qu'elle a commencées sur les Parsis. Le volume qu'elle a déjà publié témoigne assez de sa compétence, et sa qualité de femme lui facilitera certaines enquêtes qu'un homme ne saurait conduire avec succès. Nous souhaitons ardemment que les résultats de sa mission soient proportionnés aux difficultés et aux fatigues qu'elle affronte avec tant d'intrépidité.

« Le tableau des études et des travaux qui ont paru dignes de retenir l'attention de l'Académie serait incomplet si je négligeais de parler des grandes écoles placées sous notre patronage.

« La première, au moins par l'ancienneté, de ces écoles, que l'on a justement appelées les pupilles de l'Académie, est l'École des chartes. Un arrêté ministériel, remontant à 1833, veut que les noms des élèves

qui en sortent annuellement avec le diplôme d'archiviste paléographe soient proclamés en séance publique de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

« Le diplôme a été accordé en 1900 aux élèves suivants, que je nomme par ordre de mérite :

« MM. Joseph CALMETTE;
 Paul VILNET;
 Léon GAUTHIER;
 G. GAUDIN;
 Georges BESNIER;
 Félix DE COUSSEMAKER;
 J. BOULENGER;
 Étienne GUILLEMOT;
 André DU MESNIL DE MARICOURT;
 Pierre FLAMENT;
 Paul POINSOTTE;
 Paul DENIS;
 Jean LE CHARTIER DE SÉDOUY;

auxquels il faut ajouter les quatre élèves suivants, reçus hors rang comme appartenant à des promotions antérieures :

« MM. André DREUX;
 Henri ESCOFFIER;
 Louis SERBAT;
 Edmond VILLEMSSENS.

« J'aurais peur d'être entraîné trop loin si je voulais vous donner une idée sommaire de l'intérêt et de la variété des sujets choisis par ces jeunes érudits pour leurs thèses de sortie. Ces thèses prennent de jour en jour une importance plus considérable. Ce sont souvent de véritables livres, et, par la place qu'elles occupent habituellement dans nos concours, vous en pouvez facilement apprécier la valeur. Nous verrons certainement avant longtemps plusieurs de celles qui ont été soutenues cette année se disputer nos prix; je puis donc me dispenser de les énumérer, mais je tiens au moins à citer les trois meilleures. Ce sont celles de MM. Calmette sur les *Relations de Louis XI avec Jean II d'Aragon*; de M. Gauthier sur les *Juifs et les Lombards dans les deux Bourgognes*; *Étude sur le commerce de l'argent aux XIII^e et XIV^e siècles*; et de M. Serbat sur les *Assemblées du clergé de France (1561-1615)*. Ces trois thèses ont été jugées dignes d'être signalées spécialement à l'attention de M. le ministre de l'Instruction publique.

« L'École d'Athènes déploie toujours la plus féconde activité, elle en a donné de nouvelles preuves, depuis notre dernière séance publique, par les belles explorations de M. Chapot sur les frontières syriennes de

l'Empire romain, de M. Mendel en Bithynie, de M. Seure en Bulgarie et de M. Demarque en Crète. Quant aux fouilles de Delphes, elles ont été continuées avec la méthode et le soin que l'on peut attendre de notre savant confrère M. Homolle. Les derniers sondages ont fait retrouver dans un endroit, qui passait pour avoir été fouillé déjà sous Capo d'Istria, un ensemble d'édifices remarquablement conservés.

« Les élèves de l'École de Rome ont pris pour sujets d'étude les époques les plus diverses; MM. Homo, Babut, Pernot se sont consacrés à l'antiquité romaine; MM. Chalandon et Manteyer au moyen âge; M. Delaruelle à la Renaissance. La grande publication des Registres pontificaux a été continuée par MM. Poupardin et Deprez. Enfin, M. Lauer a abordé avec succès des recherches archéologiques sur le palais du Latran, et les fouilles qu'il a eu la bonne fortune de pouvoir y pratiquer ont fait découvrir des peintures du plus haut intérêt.

« Notre École française d'extrême Orient, quoique bien jeune encore, a déjà su justifier sa création par d'utiles travaux, parmi lesquels je mentionnerai les recherches ethnographiques du capitaine de Lajonquière dans la zone frontière entre Mon-Kai et Lao-Kay et les voyages entrepris par lui et M. Finot, directeur de l'École, à Java et sur les côtes de l'Annam. De nombreuses copies d'inscriptions, des notes abondantes sur l'art cham, qui forme un des aspects les plus intéressants de la civilisation annamite, enfin l'établissement d'une carte archéologique ont été les premiers résultats de ces utiles recherches.

« Vous le voyez, Messieurs, jeunes ou vieilles, nos écoles sont animées d'une même ardeur. Elles nous préparent de vaillantes générations éprises d'une saine curiosité pour tous les problèmes de l'histoire, de l'archéologie et de la linguistique, imbues des vraies méthodes scientifiques et préparées par de fortes études à combler les vides que la mort laisse dans nos rangs.

« Ces vides, hélas ! il n'est pas d'année que nous n'ayons à en enregistrer de douloureux. Depuis notre dernière réunion publique, nous avons perdu notre doyen, le savant et aimable M. Ravaisson. Nous avons eu la joie trop rare de célébrer, il y a quelques mois, le cinquantième anniversaire de son entrée à l'Institut; il s'est éteint peu de temps après, suivant dans la tombe un autre de nos confrères, M. Deloche, qui a su faire, pendant sa longue vie, une place aux études les plus variées, qui se délassait des besognes administratives en mettant en musique l'œuvre de quelque poète limousin et qui apportait la même compétence à l'étude des cartulaires, du droit et de la numismatique du moyen âge. MM. Deloche et Ravaisson ont vécu en sages. Tous deux étaient animés de cet esprit large et libéral qui faisait jadis le charme de notre société française et qui tend à devenir rare aujourd'hui; tous deux ne comptaient parmi nous que des amis.

« Mais je ne veux point, Messieurs, vous laisser sous une impression

de tristesse. Pour dissiper celle que je viens de causer, permettez-moi d'adresser un salut cordial aux nouveaux confrères qui, depuis un an, sont venus fortifier nos rangs et nous apporter l'utile concours d'une science plus jeune et plus vivante. L'archéologie grecque, la paléographie du moyen âge, les langues sémitiques trouveront en eux de précieuses recrues.

« L'Académie s'est montrée éclectique dans ses choix ; elle est restée en cela fidèle à ses meilleures traditions. Elle sait que pour bien servir la science il faut n'être esclave d'aucun culte exclusif.

« Nos sympathies sont donc acquises à ceux qui nous font connaître les choses et les littératures de l'Orient, ce berceau de toutes les civilisations, ce foyer de poésie auquel tant de peuples sont venus chercher l'étincelle qui devait vivifier leur génie. Et si la Grèce, avec ses monuments exquis et sa langue merveilleuse, exerce toujours sur nous une séduction dont nous ne voulons pas nous défendre, notre admiration pour elle a perdu, en grandissant, tout caractère étroit. Nous savons aujourd'hui apprécier l'antiquité sans méconnaître les autres grandes époques de l'humanité. Nous avons surtout appris à rendre justice à notre moyen âge, et si quelqu'un des écrivains des deux derniers siècles, qui ont tant travaillé à lui faire une méchante réputation, revenait nous demander compte de notre admiration pour une époque si longtemps décriée, nous répondrions que cette admiration est légitime, car ce fut un temps où notre pays brilla d'un éclat incomparable, où il fut plus grand encore par son influence morale que par sa puissance matérielle, où il joua par sa littérature et ses arts un rôle comparable à celui de la Grèce d'autrefois.

« Ce sont là des souvenirs dont nous avons le droit d'être fiers, que nous avons le devoir d'entretenir et de transmettre bien vivants à nos successeurs comme un ferment généreux qui fera germer en leurs cœurs de nobles ambitions et préparera à la patrie de nouveaux succès et de nouvelles grandeurs. »

L'ALLELUYA DE PAQUES : *O FILII ET FILIAE*.

La date de ce chant liturgique, qui a joui et qui jouit encore d'une grande popularité, présente beaucoup d'incertitude. M. John Julian, à l'article *O filii et filiae* de son Dictionnaire¹, cite l'opinion de Neale, qui le fait remonter au xiii^e siècle ; mais il ajoute que, suivant lui, il est beaucoup plus moderne. Il ne le croit pas antérieur au xvii^e siècle, et la plus ancienne édition qu'il en ait connue se trouve dans un office de la semaine sainte publiée à Paris en 1674.

1. *A dictionary of Hymnology* (Londres, 1892, in-8°), p. 828.

M. le chanoine Ulysse Chevalier¹ l'a publié, non sans hésitation, comme datant du xiv^e siècle. Toutefois, la première des éditions qu'il indique dans son Répertoire² n'est que de l'année 1678.

J'en avais remarqué, il y a déjà longtemps, plusieurs strophes dans des *Heures de Notre-Dame à l'usage de Paris*, imprimées à Paris par Jean Le Blanc en 1573³.

Tout récemment, je l'ai trouvée dans un livre gothique intitulé :
« S'ensuyt || une très || belle sa||lutation, faicte sur || les sept festes
« de Nostre Dame, laquelle l'on || chante au Salut à Saint Innocent à
« Paris. || Et la fist et composa frère Jehan Tissarrant; || Avec l'Aléluya
« du jour de Pasques. Et avec||ques ce les Graces à Dieu en françoys. »
(Petit in-8^o de deux cahiers signés *a* et *b*, chacun de 4 feuillets.
Sans date.)

Comme le texte contenu dans ce livret diffère beaucoup de la version généralement connue, j'ai cru devoir le faire connaître :

ALLELUYA.

O filii et filie,
Rex celestis, rex glorie,
Morte revixit hodie. Alleluya.

Et Mane prima sabbati,
Ad hostium monumenti
Venit plorans mater Christi. Alleluya.

Et Maria Magdalene
Et Jacobi et Salome
Venerunt corpus ungere. Alleluya.

Et Johannes apostolus
Cucurrit Petro citius
Monumento fuit prius. Alleluya.

In albis sedens angelus
Predixit mulieribus :
« In Galilea est Dominus. » Alleluya.

« Vide, Thomas, vide latus,
Vide pedes, vide manus,
Noli esse incredulus. » Alleluya.

1. *Poésie liturgique traditionnelle*, 1894, p. 63 (t. II de la *Bibliothèque liturgique*).

2. *Repertorium hymnolog.*, t. II, p. 194, d'après un *Processional* de Nantes, imprimé en 1678.

3. Feuille e. vii de ces Heures, dont il y a un exemplaire à la Bibliothèque nationale, sous la cote B. 8991 de la Réserve.

Quando Thomas vidit Christum,
 Pedes, manus, latus suum,
 Dixit : « Tu es Deus meus. » Alleluya.

In hoc festo sanctissimo
 Sit laus et jubilatio.
 Benedicamus Domino. Alleluya.

Ex quibus nos humilimas,
 Devotas atque debitas
 Deo dicamus gratias. Alleluya.

La date du livret qui nous a transmis ce texte est facile à établir. A la suite de l'*Alleluya* on a imprimé les *Graces à Dieu en françoys*, en six strophes, dont les deux avant-dernières sont ainsi conçues :

Dieu doint bonne vie au bon roy François,
 A la bonne royne, à son bon conseil,
 A la compaignie qui estes icy;
 Et aux trespassez Dieu face mercy!
 Alleluya, alleluya, alleluya, kyrieleyson.
 Christe eleyson, kyrieleyson, Christe audi nos.

A nostre daulphin, à tous bons françoys,
 A son accordée, dame des Angloys,
 Que Dieu par sa grace leur doint tant regner,
 Que les voye en F[r]ance tous deux couronnez!
 Alleluya, alleluya, alleluya, kyrieleyson.
 Christe eleyson, kyrieleyson, Christe audi nos.

Des vœux ainsi exprimés pour le dauphin, fils de François I^{er}, et pour sa fiancée la princesse d'Angleterre (Marie, fille de Henri VIII), ne pouvaient se réciter que du vivant du dauphin François, né en 1518 et mort en 1536.

Le livret qui nous a fourni ces pièces a fait partie des collections de Yéméniz. Il est aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale, sous la cote p. Ye. 301.

L. D.

La bibliothèque Mazarine s'occupe, depuis longtemps, de former une collection des petits pamphlets publiés durant la Fronde, et connus sous le nom de *Mazarinades*. Elle en a réuni déjà plus de 5,000, et elle en possède au moins 20,000 doubles.

Elle fait aujourd'hui appel aux bibliothèques, aux bibliophiles, aux libraires qui, par dons, vente ou échanges, voudraient bien l'aider à doter la France d'une collection aussi complète que possible de ces documents si intéressants pour son histoire.

LISTE DES SOUSCRIPTEURS

A LA

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES¹

POUR L'ANNÉE 1900.

Bibliothèques et Sociétés.

PARIS.

<i>Académie des inscriptions et belles-lettres.</i>	<i>Chambre des députés.</i>
<i>Archives départementales de la Seine.</i>	<i>Directeur de l'enseignement supérieur, au ministère de l'Instruction publique.</i>
<i>Archives nationales.</i>	<i>École nationale des chartes (2 ex.).</i>
<i>Association générale des étudiants.</i>	<i>École normale supérieure.</i>
<i>Bibliographie de la France, journal général de l'imprimerie et de la librairie.</i>	<i>École Sainte-Genève.</i>
<i>Bibliothèque de l'Arsenal.</i>	<i>Études religieuses.</i>
— <i>Cardinal.</i>	<i>Faculté de droit.</i>
— <i>Mazarine.</i>	<i>Fondation Thiers.</i>
— <i>nationale (département des imprimés).</i>	<i>Institut catholique.</i>
— — (département des manuscrits).	<i>Ministère de l'Instruction publique (55 ex.).</i>
— <i>du Sénat.</i>	<i>Ministère de la Marine.</i>
— <i>de l'Université, à la Sorbonne.</i>	<i>Ordre des avocats.</i>
— <i>de la Ville.</i>	<i>Revue archéologique.</i>
<i>Cercle agricole.</i>	<i>Revue historique.</i>
<i>Cercle catholique des étudiants.</i>	<i>Séminaire de Saint-Sulpice.</i>
	<i>Société bibliographique.</i>

DÉPARTEMENTS.

<i>AIX-EN-PROVENCE. Bibliothèque Méjanes.</i>	<i>BAYONNE. Bibliothèque de la Ville.</i>
— — <i>universitaire.</i>	<i>BESANÇON. Biblioth. universitaire.</i>
<i>ALBI. Archives du Tarn.</i>	<i>BÉZIERS. Bibliothèque de la Ville.</i>
<i>ALGER. Bibliothèque universitaire.</i>	<i>BLOIS. Bibliothèque de la Ville.</i>
<i>AMIENS. Société des Antiquaires de Picardie.</i>	<i>BORDEAUX. Biblioth. universitaire.</i>
<i>ARRAS. Bibliothèque de la Ville.</i>	<i>BOURGES. Bibliothèque de la Ville.</i>
	<i>CAHORS. Bibliothèque de la Ville.</i>
	<i>CARCASSONNE. Archives de l'Aude.</i>

1. Ceux des souscripteurs dont les noms seraient mal orthographiés, les titres omis ou inexactement imprimés, sont instamment priés de vouloir bien adresser leurs réclamations à MM. A. PICARD et fils, libraires de la Société de l'École des chartes, rue Bonaparte, 82, à Paris, afin que les mêmes fautes ne puissent se reproduire dans la soixante-deuxième liste de nos souscripteurs, qui sera publiée, suivant l'usage, à la fin du prochain volume de la *Bibliothèque*.

- CHANTILLY. *Musée Condé.*
 CHATEAUX. *Archives de l'Indre.*
 CHERBOURG. *Bibliothèque de la Ville.*
 CLERMONT-FERRAND. *Archives du Puy-de-Dôme.*
 — *Bibliothèque universitaire.*
 DIJON. *Bibliothèque universitaire.*
 DRAGUIGNAN. *Archives du Var.*
 GUÉRET. *Archives de la Creuse.*
 HAVRE (LE). *Bibliothèque de la Ville.*
 LIGUGÉ. *Bénédictins (RR. PP.).*
 LILLE. *Archives du Nord.*
 — *Biblioth. de l'Institut catholique.*
 — *— universitaire.*
 LYON. *Bibliothèque de l'Institut catholique.*
 — *— universitaire.*
 MANS (LE). *Bibliothèque de la Ville.*
 MARSEILLE. *Archives municipales.*
 — *— Bibliothèque de la Ville.*
 MONTAUBAN. *Bibliothèque de la Ville.*
 MONTBRISON. *Société de la Diana.*
 MONTPELLIER. *Bibliothèque universitaire.*
 NANCY. *Bibliothèque de la Ville.*
 NANTES. *Bibliothèque de la Ville.*
 NICE. *Bibliothèque de la Ville.*
 NIORT. *Archives des Deux-Sèvres.*
 ORLÉANS. *Bibliothèque de la Ville.*
 — *Grand séminaire.*
 PAU. *Bibliothèque de la Ville.*
 PÉRIGUEUX. *Bibliothèque de la Ville.*
 PERPIGNAN. *Archives des Pyrénées-Orientales.*
 POITIERS. *Bibliothèque universitaire.*
 — *— de la Ville.*
 — *Société des Antiquaires de l'Ouest.*
 PUY (LE). *Bibliothèque de la Ville.*
 QUIMPER. *Bibliothèque de la Ville.*
 REIMS. *Bibliothèque de la Ville.*
 RENNES. *Bibliothèque universitaire.*
 — *— de la Ville.*
 ROCHELLE (LA). *Archives de la Charente-Inférieure.*
 — *Bibliothèque de la Ville.*
 ROUEN. *Bibliothèque de la Ville.*
 SAINT-BRIEUC. *Archives des Côtes-du-Nord.*
 SAINTE-ANNE DE PLOUHARMEL. *Bénédictins (RR. PP.).*
 SAINTES. *Bibliothèque de la Ville.*
 SAINT-ÉTIENNE. *Bibliothèque de la Ville.*
 SAINT-MAUR DE GLANFEUIL. *Bénédictins (RR. PP.).*
 SAINT-OMER. *Société des Antiquaires de la Morinie.*
 SAINT-WANDRILLE. *Bénédictins (RR. PP.).*
 SOISSONS. *Bibliothèque communale de la Ville.*
 SOLESMES. *Bénédictins (RR. PP.).*
 TOULOUSE. *Bibliothèque universitaire.*
 — *— de la Ville.*
 — *— Jésuites (RR. PP.).*
 TOURS. *Bibliothèque de la Ville.*
 VALENCIENNES. *Bibliothèque de la Ville.*
 VENDÔME. *Bibliothèque de la Ville.*
 VERDUN. *Société philomathique.*
 VITRÉ. *Bibliothèque de la Ville.*

ÉTRANGER.

- BALTIMORE. *Bibliothèque Peabody.*
 BERNE. *Bibliothèque de la Ville.*
 BRUXELLES. *Académie royale des lettres, des sciences et des beaux-arts de Belgique.*
 — *Bollandistes (RR. PP.).*
 CAMBRIDGE (États-Unis). *Université Harvard.*
 CARLSRUHE. *Commission d'histoire badoise.*
 DRESDE. *Bibliothèque de la Ville.*
 EINSIEDELN. *Bénédictins (RR. PP.).*
 FLORENCE. *Archives de Toscane.*
 — *Archivio storico italiano.*
 FRIBOURG. *Université.*
 GÈNES. *Université.*
 GENÈVE. *Archives.*
 — *Bibliothèque cantonale.*
 — *Société de lecture.*
 GENÈVE. *Université.*
 JERSEY. *Cour royale.*
 KIEV. *Bibliothèque de St-Wladimir.*
 LAUSANNE. *Bibliothèque cantonale.*
 LÉOPOL. *Kwartalnik historyczny.*
 LISBONNE. *Bibliothèque nationale.*
 LONDRES. *English (the) hist. review.*
 LOUVAIN. *Jésuites (RR. PP.).*
 MADRID. *Bibliothèque nationale.*
 MANCHESTER. *The Owens College.*
 MAREDSOUS. *Bénédictins (RR. PP.).*

MILAN. *Archivio storico lombardo*.
 — *Bibliothèque Brera*.
 MONT-CASSIN. *Bénédictins* (RR. PP.).
 PALERME. *Bibliothèque nationale*.
 PHILADELPHIE. *Université*.
 PISE. *Université*.
 PRINCETON. *American Journal of Archaeology*.
 ROME. *Accademia (Reale) dei Lincei*.
 — *Archives du Vatican*.
 — *Bibliothèque Victor-Emmanuel*.
 — *École française*.
 — *Società romana di storia patria*.
 SOFIA. *Université*.
 STUTTGART. *Bibliothèque royale publique*.
 SUMBRUCK. *Bibliothèque de la Ville*.
 TORONTO. *Bibliothèque de la Ville*.
 VENISE. *Bibliothèque de Saint-Marc*.
 VIENNE. *Académie impériale des sciences* (classe philosophico-historique).
 — *Mittheilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung*.
 — *Université*.
 WASHINGTON. *Université catholique*.

MM.

- AGUILÓ, à Palma (Majorque).
 * ALAUS (Paul), à Montpellier¹.
 ALBON (le marquis d'), au château d'Avanges (Rhône).
 * ALLEMAGNE (Henry d'), attaché à la Bibliothèque de l'Arsenal, à Paris.
 * ANCHIER (Camille), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
 * ANDRÉ (Francisque), archiviste honoraire de l'Aube, à Troyes.
 APPERT, à Flers.
 * ARBOIS DE JUBAINVILLE (Henry d'), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, à Paris.
 ASHER ET C^{ie}, libraires, à Berlin (13 ex.).
 AST, à Paris.
 * AUBERT (Félix), avocat, à Saint-Mandé (Seine).
 * AUBERT (Hippolyte), conservateur de la bibliothèque de Genève, à Vermont, près Genève (Suisse).
 * AUBRY (Pierre), à Paris.
 * AUBRY-VITET (Eugène), à Paris.
 * AUVRAY (Lucien), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
 AVIGNON, à Paris.
 * BABELON (Ernest), membre de l'Institut, conservateur à la Bibliothèque nationale, à Paris.
 BAER ET C^{ie}, à Francfort (5 ex.).
 * BAILLET (Auguste), à Orléans.
 BARANTE (le baron de), à Paris.
 * BARROUX (Marius), archiviste adjoint de la Seine, à Paris.
 * BARTHÉLEMY (Anatole de), membre de l'Institut, à Paris.
 * BATIOFFOL (Louis), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, à Versailles.
 * BAUDON DE MONY (Charles), à Paris.
 * BEAUCORPS (le vicomte de), à Orléans.
 BEAUCOURT (le marquis de), à Paris.
 * BEAUREPAIRE (Charles de ROBIL-LARD de), correspondant de l'Institut, archiviste de la Seine-Inférieure, à Rouen.
 BELLET (Mgr), à Tain (Drôme).
 * BÉMONT (Charles), directeur-adjoint à l'École des hautes études, à Paris.
 * BERGER (Élie), professeur à l'École des chartes, à Paris.
 * BERTHELÉ (Joseph), archiviste de l'Hérault, à Montpellier.
 * BERTHOU (Paul de), à Nantes.
 * BERTRAND DE BROUSSILLON (le comte Arthur), au Mans.
 BESSERY, à Lavaur (Tarn).
 BIZZONI, libraire, à Pavie.
 * BLANGARD (Louis), correspondant de l'Institut, archiviste des Bouches-du-Rhône, à Marseille.
 * BLOCH (Camille), archiviste du Loiret, à Orléans.
 BOCCA, libraire, à Rome.

1. Les noms précédés d'un astérisque sont ceux des membres de la Société de l'École des chartes.

- BOJSLISLE (A. DE), membre de l'Institut, à Paris.
- BONDOIS, professeur au Lycée Buffon, à Paris.
- * BONNARDOT (François), bibliothécaire de la ville, à Verdun.
- * BONNAULT D'HOÛËT (le baron DE), au château d'Hailles, par Moreuil (Somme).
- * BOREL (Frédéric), à Paris.
- * BOUCHOT (Henri), conservateur adjoint à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- BOUDET (Marcellin), conseiller à la cour, à Grenoble.
- * BOUGENOT (Symphorien), avoué, à Vitry.
- * BOURBON (Georges), archiviste de l'Eure, à Évreux.
- * BOURDE DE LA ROGERIE (Henri), archiviste du Finistère, à Quimper.
- * BOURMONT (le comte Amédée DE), à Paris.
- * BOURNON (Fernand), à Paris.
- * BRANDIN (Louis), professeur à Delaware Institut, à Southampton.
- BRÉARD (Ch.), à Versailles.
- BRETTE, à Paris.
- BROCKHAUS, libraire, à Leipzig (6 ex.).
- * BRUCHET (Max), archiviste de la Haute-Savoie, à Annecy.
- * BRUEL (Alexandre), chef de section aux Archives nationales, à Paris.
- * BRUTAILS (Auguste), archiviste de la Gironde, à Bordeaux.
- * BUCHE (Henri), à Paris.
- BUCHHOLZ, libraire, à Munich.
- BUCK, libraire, à Luxembourg.
- BURNAM, professeur à l'Université de Cincinnati (États-Unis d'Amérique).
- CAARELSEN, FEIKEMA et Cie, libraires, à Amsterdam (3 ex.).
- CABIÉ, à Roqueserrière (Haute-Garonne).
- * CALMETTE (Joseph), à Perpignan.
- * CALMETTES (Fernand), à Paris.
- * CAMPARDON (Émile), chef de section aux Archives nationales, à Paris.
- * CARON (Pierre), archiviste aux Archives nationales, à Paris.
- * CASATI DE CASATIS (Charles), conseiller honoraire à la Cour d'appel, à Paris.
- * CAUWÈS, professeur à la Faculté de droit de Paris, à Versailles.
- * CERISE (le baron), à Paris.
- * CHALANDON (Ferdinand), membre de l'École française, à Rome.
- * CHAMBURE (Hugues PELLETIER DE), au château de Montmartin (Nièvre).
- CHARDON (H.), maire de Marolles-Braux (Sarthe).
- CHARMASSE (DE), à Autun.
- * CHASSÉRIAUD (Henri), à Paris.
- * CHATEL (Eugène), à Paris.
- * CHAUFFIER (l'abbé), à Vannes.
- * CHAVANON (Jules), archiviste du Pas-de-Calais, à Arras.
- CHEVALIER (l'abbé J.), à Romans (Drôme).
- CHEVALIER (l'abbé U.), à Romans (Drôme).
- CHEVELLE, notaire, à Amanty, par Gaudricourt (Meuse).
- * CHEVREUX, archiviste des Vosges, à Épinal.
- * CLAUDON (Ferdinand), archiviste de l'Allier, à Moulins.
- CLAUSEN, libraire, à Turin.
- * CLÉDAT (Léon), doyen de la Faculté des lettres, à Lyon.
- * CLÉMENT (l'abbé Maurice), à Saint-Denis.
- * COLLON (Gaston), bibliothécaire de la ville, à Tours.
- CONDAMIN (le Dr), à Lyon.
- * COPPINGER (Emmanuel), à Paris.
- COTHENET (abbé), à Paris.
- * COÛARD (Émile), archiviste de Seine-et-Oise, à Versailles.
- * COUDERC (Camille), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- * COULON (Auguste), archiviste aux Archives nationales, à Paris.
- * COURAYE DU PARC (Joseph), bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- COURCEL (Georges DE), à Paris.
- COURCEL (Valentin DE), à Paris.
- * COURTEAULT (Henri), archiviste aux Archives nationales, à Paris.

- COUSSEMAKER (DE), à Paris.
- * COVILLE (Alfred), professeur à la Faculté des lettres, à Lyon.
- * COYECQUE (Ernest), archiviste adjoint de la Seine, à Paris.
- * CRÈVECOEUR (Lionel DE), à Paris.
- * CROÏ (Joseph DE), au château de Monteaux (Loir-et-Cher).
- CUMONT (le marquis DE), à la Rousière, près Coulonges (Deux-Sèvres).
- * CURZON (Henri DE), archiviste aux Archives nationales, à Paris.
- DAGUIN, avocat, à Paris.
- * DARESTE DE LA CHAVANNE (Rodolphe), membre de l'Institut, conseiller honoraire à la Cour de cassation, à Paris.
- DASPIT DE SAINT-AMAND, à la Réole.
- * DAUMET (Georges), archiviste aux Archives nationales, à Paris.
- DEBAINS (René), élève de l'École des chartes, à Paris.
- * DELABORDE (le comte H.-François), sous-chef de section aux Archives nationales, à Paris.
- * DELACHENAL (Roland), à Paris.
- DELARUE (l'abbé), au collège de Vaugirard, à Paris.
- * DELAVILLE LE ROULX (Joseph), à Paris.
- * DELISLE (L.), membre de l'Institut, administrateur général de la Bibliothèque nationale, à Paris.
- * DEMAISON (Louis), archiviste de la ville, à Reims.
- * DEMANTE (Gabriel), professeur honoraire à la Faculté de droit de Paris, à Castelnau-dary.
- DENIFLE (le R. P.), archiviste au Vatican, à Rome.
- * DÉPREZ (Eugène), à Paris.
- * DEPRES (Michel), conservateur honoraire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- * DESJARDINS (Gustave), chargé de cours à l'École des chartes, à Paris.
- * DESLANDRES (Paul), attaché à la bibliothèque de l'Arsenal, à Paris.
- * DIEUDONNÉ (Adolphe), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- * DIGARD (Georges), professeur à l'Institut catholique de Paris, à Versailles.
- DION (Adolphe DE), à Montfort-l'Amaury.
- DONNAMETTE, à Paris.
- * DOREZ (Léon), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- DOUAIS (Mgr), évêque de Beauvais.
- DUBOURG (le R. P. Dom), à Auteuil.
- * DUCHEMIN (Henri), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- DUCHESNE (Mgr L.), membre de l'Institut, directeur de l'École française, à Rome.
- * DUGOM (André), attaché aux archives de la Chambre des députés, à Paris.
- * DUFOUR (Théophile), à Paris.
- * DUFOURMANTELLE (Charles), à Nice.
- * DUFRESNE DE SAINT-LÉON (Arthur), à Paris.
- DULAU et Cie, libraires, à Londres (5 ex.).
- * DUMOULIN (Joseph), imprimeur, à Paris.
- DUMOULIN (Maurice), aux Mureaux.
- * DUNOYER (Alphonse), archiviste aux Archives nationales, à Paris.
- * DUNOYER DE SÉGONZAC (Jacques), à Carennac (Lot).
- * DUPOND (Alfred), archiviste des Deux-Sèvres, à Niort.
- * DUPONT-FERRIER (Gustave), professeur au collège Sainte-Barbe, à Paris.
- * DURAND (Georges), archiviste de la Somme, à Amiens.
- * DURRIEU (le comte Paul), conservateur adjoint au musée du Louvre, à Paris.
- * DUVAL (Gaston), attaché à la bibliothèque de l'Arsenal, à Paris.
- * DUVAL (Louis), archiviste de l'Orne, à Alençon.
- DUVIVIER, avocat, à Bruxelles.
- EBELL, libraire, à Zurich.
- * ECKEL (Auguste), archiviste de la Haute-Saône, à Vesoul.
- * ENLART (Camille), sous-bibliothé-

- caire à l'École des Beaux-Arts, à Paris.
- * ESPINAS (Georges), attaché aux archives du ministère des Affaires étrangères, à Paris.
- * ESTIENNE (Charles), archiviste du Morbihan, à Vannes.
- EVEN (P.), à Paris.
- * FAGNIEZ (Gustave), à Meudon.
- FALK et fils, libraire, à Bruxelles.
- * FARGES (Louis), chef de bureau au ministère des Affaires étrangères, à Paris.
- * FAUCON (Maurice), à Arlanc (Puy-de-Dôme).
- * FAULQUIER (Bernard), à Paris.
- * FAVRE (Camille), colonel brigadier d'infanterie, à Genève.
- * FEUGÈRE DES FORTS (Philippe), à Paris.
- * FINOT (Jules), archiviste du Nord, à Lille.
- * FINOT (Louis), directeur de la mission archéologique d'Indo-Chine, à Saïgon.
- FLACH (Jacques), professeur au Collège de France, à Paris.
- * FLAMARE (Henri DE), archiviste de la Nièvre, à Nevers.
- * FLAMENT (Pierre), à Paris.
- * FLEURY (Paul DE), ancien archiviste de la Charente, à L'Isle-Jourdain.
- FOUILLOUX (l'abbé), à Clermont-Ferrand.
- * FOURNIER (Marcel), agrégé des Facultés de droit, à Paris.
- * FOURNIER (Paul), correspondant de l'Institut, professeur à la Faculté de droit, à Grenoble.
- FOURNIER (l'abbé), à Arras.
- * FRANÇOIS SAINT-MAUR, ancien président de chambre à la Cour d'appel, à Pau.
- * FRÉMINVILLE (Joseph DELAPOIX DE), archiviste de la Loire, à Saint-Etienne.
- FRICK, libr., à Vienne (Autriche).
- * FROMENT (Albert), à Paris.
- * FUNCK-BRENTANO (Frantz), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque de l'Arsenal, à Paris.
- * FURGEOT (Henri), sous-chef de section aux Archives nationales, à Paris.
- * GAILLARD (Henri), professeur au collège Stanislas, à Paris.
- GAMA-BARROS (DA), à Lisbonne.
- * GAUTHIER (Jules), archiviste du Doubs, à Besançon.
- * GAUTHIER (Léon), archiviste aux Archives nationales, à Paris.
- * GAUTIER (Édouard), à Angers.
- * GAZIER (Georges), à Paris.
- * GÉRARD (Albert), sous-bibliothécaire à la bibliothèque de la ville, à Paris.
- * GERBAUX (Fernand), archiviste aux Archives nationales, à Paris.
- * GERMINY (Maxime DE), à Paris.
- GEROLD et C^{ie}, libraires, à Vienne (3 ex.).
- GIARD (René), élève de l'École des chartes, à Paris.
- * GIRAUDIN (l'abbé), supérieur du grand séminaire, à Bordeaux.
- GLASSON, membre de l'Institut, à Paris.
- * GOSSIN (Léon), à Paris.
- * GRAND (Roger), archiviste du Cantal, à Aurillac.
- * GRANDJEAN (Charles), secrétaire-rédacteur au Sénat, à Paris.
- * GRANDMAISON (Charles DE), correspondant de l'Institut, archiviste honoraire d'Indre-et-Loire, à Tours.
- * GRANDMAISON (Louis DE), archiviste d'Indre-et-Loire, à Tours.
- * GRÉA (dom), abbé de Saint-Antoine (Isère).
- GRIMAULT (Paul), à Angers.
- * GUÉRIN (Paul), secrétaire des Archives nationales, à Paris.
- * GUIFFREY (Jules), administrateur des Gobelins, à Paris.
- * GUIGNARD (Philippe), bibliothécaire de la ville, à Dijon.
- * GUIGUE (Georges), archiviste du Rhône, à Lyon.
- * GUILHIERMOZ (Paul), bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- GUILLAUME (l'abbé), archiviste des Hautes-Alpes, à Gap.
- * GUILLAUME (Joseph), professeur à la Faculté libre des lettres, à Lille.
- HAHN, libraire, à Hanovre.
- * HANOTAUX (Gabriel), membre de

- l'Institut, ancien ministre des Affaires étrangères, à Paris.
- *HELLEU (Joseph), à Paris.
- *HENRY (Abel), à Paris.
- *HERBOMEZ (Armand D'), à Tournay (Belgique).
- HERLUISSON, libraire, à Orléans.
- *HÉRON DE VILLEFOSSE (Antoine), membre de l'Institut, conservateur au musée du Louvre, à Paris.
- *HILDENFINGER, à Paris.
- *HIMLY (Auguste), membre de l'Institut, doyen honoraire de la Faculté des lettres, à Paris.
- HINRICHS (2 ex.), libraire, à Leipzig.
- HOCHE, à Paris.
- *HOPPENOT (Paul), à Paris.
- HOUBEINE, à Combrée (Maine-et-Loire).
- HUARD (Robert), élève de l'École des chartes, à Paris.
- HUBERT, archiviste de l'Indre, à Châteauroux.
- *HUGUES (Adolphe), archiviste de Seine-et-Marne, à Melun.
- *ISNARD (Albert), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- JACOB, archiviste et conservateur en retraite du musée de la ville, à Bar-le-Duc.
- *JACOB (Omer), rédacteur à la Préfecture de la Seine, à Paris.
- *JACQUETON (Gilbert), avocat, à Paris.
- *JARRY (Eugène), à Orléans.
- JORDELL, à Paris.
- *JOÛON DES LONGRAIS (Frédéric), à Rennes.
- JULLIEN, libraire, à Genève.
- KERMAINGANT (DE), à Paris.
- *KÖHLER (Charles), conservateur adjoint à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, à Paris.
- KRAMERS, libraire, à Rotterdam (2 ex.).
- *LABANDE (Léon-Honoré), conservateur du musée Calvet, à Avignon.
- *LABORDE (le marquis DE), à Paris.
- *LA BORDERIE (Arthur LEMOYNE DE), membre de l'Institut, à Vitré (Ille-et-Vilaine).
- *LABROUCHE (Paul), archiviste des Hautes-Pyrénées, à Tarbes.
- *LACAILLE (Henri), à Paris.
- LACHENAL, ancien receveur des finances, à Brioude.
- *LACHENAUD (Henri), à Limoges.
- LA CHESNAIS (DE), au château de la Salle (Saône-et-Loire).
- *LACOMBE (Bernard MERCIER DE), à Paris.
- *LACOMBE (Paul), inspecteur général des Bibliothèques et Archives, à Paris.
- *LAIR (Jules), directeur de la Compagnie des entrepôts et magasins généraux, à Paris.
- *LALOY (Émile), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- *LA MARTINIÈRE (Jules DE), archiviste de la Charente, à Angoulême.
- LAMEERE, conseiller à la cour, à Bruxelles.
- LAMERTIN, à Bruxelles.
- LAMM (Per), librairie Nilsson, à Paris (9 ex.).
- *LANGLOIS (Ch.-V.), chargé de cours à la Faculté des lettres, à Paris.
- *LANGLOIS (Ernest), professeur à la Faculté des lettres, à Lille.
- *LA RONCIÈRE (Charles BOUREL DE), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- *LA SERRE (Roger BARBIER DE), conseiller référendaire à la Cour des comptes, à Paris.
- *LASTEYRIE (le comte Robert DE), membre de l'Institut, professeur à l'École des chartes, à Paris.
- *LASTEYRIE (Charles DE), à Paris.
- *LAUER (Philippe), à Neuilly.
- *LAURAIN (Ernest), archiviste de la Mayenne, à Laval.
- *LAURENT (Paul), archiviste des Ardennes, à Mézières.
- L'ÉBRALY, à Brive.
- *LE BRETHON (Paul), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- *LE CACHEUX (Paul), archiviste aux Archives nationales, à Montretout (Seine-et-Oise).

- * LECESTRE (Léon), secrétaire-adjoint des Archives nationales, à Paris.
- LECHEVALIER, libraire, à Paris.
- * LEDOS (Eugène-Gabriel), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- * LEFÈVRE (André), professeur à l'École d'anthropologie, à Paris.
- * LEFÈVRE-PONTALIS (Eugène), à Paris.
- * LEFÈVRE-PONTALIS (Germain), secrétaire d'ambassade, à Paris.
- * LEFRANC (Abel), secrétaire du Collège de France, à Paris.
- * LE GRAND (Léon), archiviste aux Archives nationales, à Paris.
- * LELONG (Eugène), avocat à la Cour d'appel, à Angers.
- LEMAIRE, à Paris.
- LEMOINE (André), à Paris.
- * LEMOINE (Jean), rédacteur au Ministère de la guerre, à Paris.
- * LEMONNIER (Henry), professeur à l'École des beaux-arts, chargé de cours à la Faculté des lettres, à Paris.
- * LEMPEREUR (Louis), archiviste de l'Aveyron, à Rodez.
- * LÉONARDON (Henri), conservateur adjoint de la Bibliothèque, à Versailles.
- * LEROUX (Alfred), archiviste de la Haute-Vienne, à Limoges.
- * LESORT (André), à Cambrai.
- LE SOUDIER, libraire, à Paris (11 ex.).
- * LE SOURD (Auguste), à Paris.
- * LESPINASSE (René DE), à Paris.
- L'ESTOURBEILLON (le marquis DE), à Vannes.
- LESTRINGANT, libraire, à Rouen.
- LÉVÊQUE (dom), à l'abbaye Sainte-Madeleine, à Marseille.
- * LEVILLAIN (Léon), professeur au lycée, à Poitiers.
- LÉVIS-MIREPOIX (le duc DE), au château de Lérans (Ariège).
- * LEX (Léonce), archiviste de Saône-et-Loire, à Mâcon.
- * L'HERMITTE (Julien), archiviste de la Sarthe, au Mans.
- LOESCHER et C^{ie}, libraires, à Rome.
- LONGNON (Auguste), membre de l'Institut, à Paris.
- * LORQUET (Henri), bibliothécaire de la ville, à Rouen.
- * LOT (Ferdinand), bibliothécaire à la Sorbonne, à Paris.
- * LOTH (Arthur), à Versailles.
- LOUIS-LUCAS, professeur à la Faculté de droit, à Dijon.
- * MAISONOBE (Abel), archiviste de Tarn-et-Garonne, à Montauban.
- * MAITRE (Léon), archiviste de la Loire-Inférieure, à Nantes.
- * MANDROT (Bernard DE), à Paris.
- * MANNEVILLE (le vicomte Henri DE), secrétaire d'ambassade, à Paris.
- * MANTEYER (Georges DE), membre de l'École française, à Rome.
- * MARAIS (Paul), bibliothécaire à la Bibliothèque Mazarine, à Paris.
- * MARICHAL (Paul), archiviste aux Archives nationales, à Paris.
- * MARTEL (Félix), inspecteur général de l'enseignement primaire, à Garches (Seine-et-Oise).
- * MARTIN (Germain), secrétaire du Musée social, à Paris.
- * MARTIN (Henry), conservateur adjoint à la bibliothèque de l'Arsenal, à Paris.
- * MARUÉJOULS (Pierre), secrétaire d'ambassade, à Paris.
- * MAS LATRIE (le comte René DE), chef de bureau honoraire au ministère de l'Instruction publique, à Paris.
- MASSON, à Amiens.
- * MATHOZEZ (Jules), à Paris.
- * MAULDE LA CLAVIÈRE (René DE), à Paris.
- MAUMUS, avocat, à Mirande.
- * MAZEROLLE (Fernand), archiviste de la Monnaie, à Paris.
- * MERLET (René), archiviste d'Eure-et-Loir, à Chartres.
- * MEUNIER DU HOUSSEY (Ernest), à Paris.
- MEYER, à Paris.
- * MEYER (Paul), membre de l'Institut, directeur de l'École des chartes, à Paris.
- MEYNIAL, professeur à la Faculté des lettres, à Montpellier.
- * MIROT (Léon), archiviste aux Archives nationales, à Paris.

- * MOLINIER (Auguste), professeur à l'École des chartes, à Paris.
- * MOLINIER (Émile), conservateur au musée du Louvre, à Paris.
- * MONCLAR (le marquis DE), ministre plénipotentiaire, au château d'Allemagne (Basses-Alpes).
- * MONLÉON (DE), à Banastron.
- * MORANVILLE (Henri), bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- * MOREL (Octave), archiviste de l'Ain, à Bourg.
- * MOREL-FATIO (Alfred), secrétaire de l'École des chartes, à Paris.
- * MORIS (Henri), archiviste des Alpes-Maritimes, à Nice.
- * MORTET (Charles), conservateur à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, à Neuilly-sur-Seine.
- * MORTET (Victor), bibliothécaire à la Sorbonne, à Neuilly-sur-Seine.
- * NAUROY (Albert DE), à Paris.
- * NEUVILLE (Didier), sous-directeur au ministère de la Marine, à Paris.
- * NIJHOFF, à la Haye.
- * NOLVAL (Alfred), à Paris.
- * NORDHOFF, à Groningue.
- * NORMAND (Jacques), à Paris.
- * NUTT (David), libraire, à Londres (2 ex.).
- * OLEIRE (D'), libraire, à Strasbourg.
- * OMONT (Henri), membre de l'Institut, conservateur à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- * PAGEL (René), archiviste du Gers, à Auch.
- * PAILLARD (Alphonse), ancien préfet, à Charly, par Sainte-Cécile (Saône-et-Loire).
- * PALUSTRE (Bernard), archiviste des Pyrénées-Orientales, à Perpignan.
- * PANGE (le comte DE), à Saint-Germain-en-Laye.
- * PARFOURU (Paul), archiviste d'Ille-et-Vilaine, à Rennes.
- * PARIS (Gaston), membre de l'Institut, administrateur du Collège de France, à Paris.
- * PARKER, libraire, à Oxford (2 ex.).
- * PASQUIER (Félix), archiviste de la Haute-Garonne, à Toulouse.
- * PASSY (Louis), membre de l'Institut, député, à Paris.
- * PAYOT, à Lausanne.
- * PÉCOUL (Auguste), à Paris.
- * PEELMANN (J.), à Paris.
- * PEETERS, à Louvain.
- * PÉLICIER (Paul), archiviste de la Marne, à Châlons-sur-Marne.
- * PERETTI DE LA ROCCA (Em. DE), attaché au ministère des Affaires étrangères, à Arcueil (Seine).
- * PÉRIN (Jules), avocat, à Paris.
- * PÉROUSE (Gabriel), archiviste de la Savoie, à Chambéry.
- * PETIT (Joseph), archiviste aux Archives nationales, à Paris.
- * PETIT-DUTAILLIS (Charles), directeur de l'École supérieure de commerce et professeur à la Faculté des lettres de l'Université, à Lille.
- * PHILIPON (Édouard), à Paris.
- * PHILIPPON (Georges), à Paris.
- * PIAGET, archiviste de l'État, à Neuchâtel (Suisse).
- * PICARD (Auguste), libraire-éditeur, à Paris.
- * PLANCHENAULT (Adrien), à Angers.
- * POÈTE (Marcel), bibliothécaire de la ville, à Besançon.
- * POGATSCHER (D^r H.), à Rome.
- * PORÉE, curé de Bournainville (Eure).
- * PORÉE (Charles), archiviste de l'Yonne, à Auxerre.
- * PORT (Célestin), membre de l'Institut, archiviste de Maine-et-Loire, à Angers.
- * PORTAL (Charles), archiviste du Tarn, à Albi.
- * POUGIN (Paul), à Paris.
- * POUPARDIN (René), membre de l'École française, à Rome.
- * POUX (Joseph), archiviste de l'Ariège, à Foix.
- * PRINET (Max), bibliothécaire-adjoint de la ville, à Besançon.
- * PRIVAT (Édouard), libraire-éditeur, à Toulouse.
- * PROST (Bernard), inspecteur général des Bibliothèques et Archives, à Paris.
- * PROU (Maurice), professeur à l'École des chartes, à Paris.

- * PRUDHOMME (Auguste), archiviste de l'Isère, à Grenoble.
- * PUYBAUDET (Guy POUTE DE), à Paris.
- QUARRÉ, libraire, à Lille.
- QUIDDE (le Dr), à Munich.
- QUIGNON, professeur au lycée, à Beauvais.
- * RAGUENET DE SAINT-ALBIN (Octave), à Orléans.
- RANCOGNE (P. DE), à Angoulême.
- RANSCHBURG, libraire, à Budapest.
- * RASTOUL (Amand), attaché à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- * RAUNIÉ (Émile), à Paris.
- * RAYNAUD (Gaston), bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- REBER, libraire, à Palerme.
- * RÉBOUIS (Émile), à Paris.
- REBOUL (Gab.), à Brignoles (Var).
- REGNIER, à Évreux.
- * RENDU (Armand), député, à Paris.
- * REYNAUD (Félix), archiviste adjoint des Bouches-du-Rhône, à Marseille.
- RHODES, à Withington.
- * RIAT (Georges), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- * RICHARD (Alfred), archiviste de la Vienne, à Poitiers.
- * RICHARD (Jules-Marie), à Cossé-le-Vivien (Mayenne).
- * RICHEBÉ (Raymond), à Paris.
- RICHEMOND, à Paris.
- RICHEMOND (DE), archiviste de la Charente-Inférieure, à la Rochelle.
- * RICHOU (Gabriel), conservateur de la bibliothèque de la Cour de cassation, à Paris.
- * RIGAULT (Abel), attaché aux archives du ministère des Affaires étrangères, à Paris.
- RIVIÈRE, à Toulouse.
- * ROBERT (Ulysse), inspecteur général des bibliothèques et archives, à Saint-Mandé (Seine).
- * ROCQUAIN (Félix), membre de l'Institut, chef de section aux Archives nationales, à Paris.
- * ROMANET (le vicomte Olivier DE), au château des Guillels, par Mortagne (Orne).
- ROSNY (DE), à Boulogne-sur-Mer.
- * ROUCHON (Gilbert), archiviste du Puy-de-Dôme, à Clermont-Ferrand.
- ROUSSEAU, libraire, à Odessa.
- * ROUSSEL (Ernest), archiviste de l'Oise, à Beauvais.
- * ROUX (Henri DE), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- * ROY (Jules), professeur à l'École des chartes, à Paris.
- SABATIER, à Chantegrillet (Drôme).
- * SAIGE (Gustave), correspondant de l'Institut, conservateur des archives du palais, à Monaco.
- * SAINTE-AGATHE (le comte DE), à Besançon.
- * SALLES (Georges), auxiliaire de l'Institut, à Paris.
- SALLES DE MACEDO, à Rio-de-Janeiro.
- * SALONE (Émile), professeur au lycée Condorcet, à Paris.
- SCHEPENS, libraire, à Bruxelles (2 ex.).
- SCHLEICHER frères, libraires, à Paris (3 ex.).
- * SCHNIDT (Charles), archiviste aux Archives nationales, à Paris.
- SCHULZ, libraire, à Paris.
- * SCULFORT (Henry), à Maubeuge (Nord).
- * SENNEVILLE (Gaston Denis DE), conseiller référendaire à la Cour des comptes, à Paris.
- * SEPET (Marius), bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- * SERBAT (Louis), à Paris.
- * SERVOIS (Gustave), directeur des Archives, à Paris.
- * SOHNÉE (Frédéric), archiviste aux Archives nationales, à Paris.
- * SOUCHON (Joseph), archiviste de l'Aisne, à Laon.
- * SOULIÉ (Louis), à Cumières (Marne).
- * SOURY (Jules), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, à Paris.
- * SOYER (Jacques), archiviste du Cher, à Bourges.

- SPERGATIS, libraire, à Leipzig.
 STÉCHERT et C^{ie}, libraires, à New-York (6 ex.).
- *STEIN (Henri), archiviste aux Archives nationales, à Paris.
- *SUSTRAC, au Vésinet.
- *TARDIF (Joseph), avocat, à Paris.
- *TAUSSERAT-RADEL (Alexandre), sous-chef de bureau au ministère des Affaires étrangères, à Paris.
- *TEILHARD DE CHARDIN (Emmanuel), à Clermont-Ferrand.
- TERQUEM, libraire, à Paris.
- *TERRAT (Barthélemy), professeur à l'Institut catholique, à Paris.
- *TEULET (Raymond), archiviste des Landes, à Mont-de-Marsan.
- *THIBAUT (Marcel), à Paris.
- *THIOLLIER (Noël), à St-Étienne.
- *THOLIN (Georges), archiviste de Lot-et-Garonne, à Agen.
- *THOMAS (Antoine), chargé de cours à la Faculté des lettres, à Paris.
- *TIERNY (Paul), au château de Sautricourt (Pas-de-Calais).
- TOITOU (l'abbé), curé d'Avrigny (Oise).
- TOUCHEBEUF, avocat, à Brioude.
- *TOURNOUËR (Henri), à Paris.
- *TRANCHANT (Charles), ancien conseiller d'État, à Paris.
- *TRAVERS (Émile), ancien conseiller de préfecture, à Caen.
- *TRAVERS (Henry), stagiaire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- TRIGER (Robert), au Mans.
- *TROUILLARD (Guy), archiviste de Loir-et-Cher, à Blois.
- *TRUDON DES ORMES (Amédée), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- *TUETÉY (Alexandre), sous-chef de section aux Archives nationales, à Paris.
- URQUEHART, à Oxford.
- *VAESEN (Joseph), à Paris.
- *VAISSIÈRE (Pierre DE), archiviste aux Archives nationales, à Paris.
- VALLET DE VIRVILLE (M^{me}), à Paris.
- *VALOIS (Noël), archiviste honoraire aux Archives nationales, à Paris.
- *VERNIER (Jules), archiviste de l'Aube, à Troyes.
- *VEYRIER DU MURAUD, premier vice, à Neuilly (Seine).
- *VIARD (Jules), archiviste aux Archives nationales, à Saint-Mandé (Seine).
- *VIDIER (Alexandre), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- *VILLEPELET (Robert), archiviste aux Archives nationales, à Paris.
- *VILNET (Paul), à Paris.
- *VIOLET (Paul), membre de l'Institut, professeur à l'École des chartes, bibliothécaire - archiviste de la Faculté de droit, à Paris.
- *VIREY (Jean), à Paris.
- VYT, libraire, à Gand.
- *WALCKENAER (André), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque Mazarine, à Paris.
- WALLON (H.), secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, à Paris.
- WATTEVILLE (le baron DE), directeur honoraire au ministère de l'instruction publique, à Paris.
- WELTER, libraire, à Paris (6 ex.).
- *WELVERT (Eugène), secrétaire-adjoint des Archives nationales, au Chesnay (Seine-et-Oise).

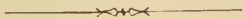


TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
Note sur une série de registres du Trésor des chartes anciennement cotés par lettres, par H.-Fr. Delaborde	5
Note sur la vie et les travaux de Jules Flammermont, par Petit-Dutaillis	12
✓ Les Ambassades anglaises pendant la guerre de Cent ans, par L. Mirot et E. Deprez	20
Mandements épiscopaux imprimés à Tréguier au xve siècle, par L. Delisle	59
Le Bréviaire des Bretons de P. Lebaud faussement attribué au copiste Mauhugeon, par C. Couderc.	71
Le <i>Præceptum Dagoberti de fugitivis</i> , par H. Omont	75
Diplôme inédit de Louis le Pieux, par P. Lauer	83
Histoire de la cathédrale de Noyon (suite), par Eug. Lefèvre-Pontalis	125, 287
Avant Christophe Colomb, par Ch. de la Roncière	173
Les Heures de l'amiral Prigent de Coëtivy, par L. Delisle	186
Note sur une ancienne « charte-partie » conservée aux Archives nationales, par René Giard.	201
✓ Premières négociations de Charles le Mauvais avec les Anglais (1354-1355), par R. Delachenal	253
Mesure des voûtes romaines, d'après les textes d'origine antique, par V. Mortet	305
La Messe pour la peste, par J. Viard	334
Une lettre inédite de saint Hugues, abbé de Cluni, à Bernard d'Agen, archevêque de Tolède (1087). (Communication de D. Marius Férotin.)	339
Le Titre de régent dans les actes de la chancellerie royale, par Élie Berger	413
Notice sur le registre de Pierre d'Étampes, par H.-Fr. Delaborde	426

Le Titre de roi de France et de Navarre au xiv ^e siècle, par J. Viard	447
Notice sur un manuscrit des poésies de Pétrarque rapporté d'Italie, en 1494, par Charles VIII, par L. Delisle	450
Tableau d'une léproserie en 1336, Saint-Denis-de-Léchères, au diocèse de Sens, par L. Le Grand	459
Bibliographie	85, 207, 346, 517
Livres nouveaux	107, 223, 374, 557
Chronique et mélanges	121, 239, 398, 576
Liste des souscripteurs	597



TABLE ALPHABÉTIQUE¹.

- Abbaye (l') de Rebais-en-Brie, 216; — de Saint-Jean d'Amiens, 534.
- Acta tirolensia*, 554.
- Actes (Catalogue des) du dauphin Louis II relatifs à l'administration du Dauphiné, 93.
- Africain (le Monachisme), 366.
- Albanès (J.-H.), *Gallia christiana novissima*, 207.
- Alet (Étude archéologique sur l'église abbatiale Notre-Dame d'), 98, 211.
- Alleluya (l') de Pâques, 579.
- Ambassades (les) anglaises pendant la guerre de Cent ans, 20.
- Amiens (Annales de l'abbaye de Saint-Jean d'), 534.
- * André (Édouard), officier d'Académie, 239.
- * André (Francisque), Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790, Aube. Archives ecclésiastiques, série G, 85.
- Angers (Monographie de la cathédrale d'), 105.
- Anglais (Premières négociations de Charles le Mauvais avec les), 253.
- Anglaises (les Ambassades) pendant la guerre de Cent ans, 20.
- Angot (abbé A.), Dictionnaire historique, topographique et biographique de la Mayenne, 546.
- Annecy (Inventaires du château d'), 552.
- Apostolicité (la Controverse de l') des églises de France au xix^e siècle, 549.
- * Arbois de Jubainville (Henri), officier de la Légion d'honneur, 577; inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790. Aube, Archives ecclésiastiques, série G, 85. Le Nom de Grifo, 251.
- Archéologiques (Fouilles) de l'abbaye de Saint-Maur de Glanfeuil, 209.
- Archives : Aube, 85.
- Armorique (la Colonisation de l') par les Bretons insulaires, 547.
- Artigarum (J.), le Rythme des mélodies grégoriennes, 557.
- Aube (Inventaire sommaire des archives départementales de l'), 85.
- * Aubert (Félix). — Comptes-rendus : la Mort civile des religieux dans l'ancien droit français, 348; Parlement, 348.
- * Aubert (Hippolyte), directeur de la bibliothèque publique de Genève, 403.
- * Aubry (Pierre). — Compte-rendu : le Rythme des mélodies grégoriennes, 557.
- Avignon (l'Université d'), 359.
- * Barthélemy (Anatole de), membre de la Commission de comptabilité de la Société de l'École des chartes, 233.
- Bataille (la) de Muret, 346.
- Battaglia (G.), *la Difesa nei giu-*

1. Les noms précédés d'un astérisque sont ceux des archivistes paléographes ou anciens élèves pensionnaires de l'École des chartes.

- dizi sotto la monarchia dei Franchi*, 517.
- * Batiffol (Louis). — Comptes-rendus : les Moines d'Orient, 366 ; le Monachisme africain, 366.
- Bayot (A.), les Chroniques brabançonnaises, 553.
- * Beaupaire (Charles Robillard de), les Ménestrels de Lillebonne, 417.
- Beauvais et le Beauvaisis dans les temps modernes, 94.
- Belgique (Histoire de), 218.
- Bellet (Mgr Charles-Félix), l'Age de la vie de saint Martial, 550.
- * Berger (Élie). — Le Titre de régent dans les actes de la chancellerie royale, 413.
- Bernard d'Agén (Une lettre inédite de saint Hugues, abbé de Cluni, à), archevêque de Tolède, 330.
- * Besnier (Georges), archiviste paléographe, 122.
- Besse (dom J.-M.), les Moines d'Orient, 366 ; le Monachisme africain, 366.
- Bibliothécaires (Congrès international des), 240.
- Bibliothèque nationale (Manuscrits récemment entrés à la), 243.
- Blanc (Alphonse), le Livre de comptes de Jacme Olivier, 98.
- * Bloch (Camille). — Comptes-rendus : *Ett blad ur historien om Sveriges litterära förbindelse med Frankrike*, 351 ; *Norske og danske studenter i Orléans*, 351 ; Histoire de Cléry, 353.
- * Boca (Louis-Napoléon-Auguste), décédé, 576.
- * Bouchot (Henri), chevalier de la Légion d'honneur, 403.
- Boudet (Marcellin), Thomas de la Marche, 527.
- * Boulenger (J.), archiviste paléographe, 122.
- Brabançonnaises (les Chroniques), 553.
- Brassinne (Joseph), la Première histoire de Huy, 553.
- Bréard, Annales de l'abbaye de Saint-Jean d'Amiens, 534.
- Bretagne (Histoire de), 350.
- Breton, imprimeur, établi en Espagne, 408.
- Bretons (le Bréviaire des), de P. Lebaud, 71.
- Bretons insulaires (la Colonisation de l'Armorique par les), 547.
- Bréviaire (le) des Bretons, de P. Lebaud, 71.
- * Bruchet (Max), officier d'Académie, 239 ; Un inventaire du château d'Annecy en 1393, 552 ; Trois inventaires du château d'Annecy, 552.
- * Bruel (Alexandre), membre de la Commission de comptabilité de la Société de l'École des chartes, 233 ; chevalier de la Légion d'honneur, 578. — Comptes-rendus : *Gallia christiana novissima*, 207 ; Œuvres historiques de M. le Dr Ulysse Chevalier, t. II, 551.
- * Brutails (Jacques-Auguste). — Comptes-rendus : Étude archéologique sur l'église abbatiale Notre-Dame d'Alet, 98.
- * Buche (Henri), officier d'Académie, 239.
- * Budinszky (Alexandre), décédé, 122.
- Caix (vicomte de), Histoire illustrée de la France, 346.
- * Calmette (Joseph), archiviste paléographe, 122 ; membre de l'École française de Rome, 577. — Compte-rendu : le Royaume de Lorraine sous les Carolingiens, 368.
- Carolingiens (le Royaume de Lorraine sous les), 368.
- Cartellieri (Alexandre), *Philipp II August, Koenig von Frankreich*, 102.
- Cartes à jouer (Recherches sur la fabrication des), à Troyes, 367.
- Catalogue des actes du dauphin Louis II relatifs à l'administration du Dauphiné, 93.
- Cauchie (Alfred), les Chroniques brabançonnaises, 553.
- Chambre des comptes de Paris (Essai de restitution des plus anciens mémoriaux de la), 100.

- Chancellerie royale (le Titre de régent dans les actes de la), 413.
- Charles le Mauvais (Premières négociations de) avec les Anglais, 253.
- Charles le Simple, 523.
- Charte (Une) relative à la maison de Comborn, en Limousin, 551.
- Charte-partie (Note sur une ancienne) conservée aux Archives nationales, 201.
- Chartes. Voir Trésor des chartes.
- * Chavanon (Jules). — Compte-rendu : la Cathédrale Saint-Julien du Mans, 536.
- Chevalier (Ulysse), Œuvres historiques, t. II, 551.
- Chroniques (les) brabançonnaises, 553.
- Cicéron (Traduction de discours de) offerte au chancelier A. Du Prat, 124.
- * Claudon (Ferdinand), officier d'Académie, 239.
- Cléry (Histoire de), 353.
- Colomb (Avant Christophe), 173.
- Comborn (Une charte relative à la maison de), en Limousin, 551.
- Comptes (le Livre de Jacme Olivier), 98.
- Comptes. Voir Chambre des comptes.
- Congrès international des bibliothécaires, 240.
- * Corda (Augustin), décédé, 398.
- * Couderc (Camille). — Le Bréviaire des Bretons de P. Lebaud faussement attribué au copiste Mauhugeon, 71.
- Courtenay (les) de Bontin, 216.
- * Coussemaker (Félix de), archiviste paléographe, 122.
- * Coyecque (Ernest), officier de l'instruction publique, 239.
- Dagoberti* (le *Præceptum de fugitivis*), 75.
- Danske og norske studenter i Orléans*, 351.
- Dauphiné (Catalogue des actes du dauphin Louis II relatifs à l'administration du), 93.
- * Delaborde (H.-François), Vie de saint Louis, par Guillaume de Saint-Pathus, 163. — Note sur une série de registres du Trésor des chartes anciennement cotés par lettres, 5. — Notice sur le registre de Pierre d'Étampes, 426.
- * Delachenal (Roland). — Premières négociations de Charles le Mauvais avec les Anglais, 253.
- * Delaville Le Roulx (Joseph). — Compte-rendu : *Der Johanniter- und der deutsche Orden im Kampfe Ludwigs von Bayern mit der Kurie*, 554.
- * Delisle (Léopold), membre de la Commission de publication de la Société de l'École des chartes, 233. — L'Alleluia de Pâques, 579. — Les Heures de l'amiral Prigent de Coëtivy, 186. — Imprimeur breton établi en Espagne, 408. — Lettre originale avec la signature du roi Jean, 247. — Mandements épiscopaux imprimés à Tréguier au x^e s., 59. — Note sur un manuscrit des poésies de Pétrarque rapporté d'Italie, en 1494, par Charles VIII, 450. — Compte-rendu : Histoire de Bretagne, 350.
- * Delore (Félix), officier de l'instruction publique, 123.
- * Demais (Louis), Monographie de l'église de Rethel, 210.
- Denais (Joseph), Monographie de la cathédrale d'Angers, 105.
- * Denis (Paul), archiviste paléographe, 122.
- * Déprez (Eugène), élève de l'École de Rome, 403 ; ses travaux à l'École de Rome, 408. — Les Ambassades anglaises pendant la guerre de Cent ans, 20.
- Deutsche (der) Orden im Kampfe Ludwigs von Bayern*, 554.
- Dieulafoy (Marcel), la Bataille de Muret, 346.
- Difesa (la) nei giudizi sotto la monarchia dei Franchi*, 517.
- Diplôme inédit de Louis le Pieux, 83.
- Doniol (Henri), Serfs et vilains au moyen âge, 519.
- * Dreux (André), archiviste paléographe, 122 ; archiviste de la

- Lozère, 123; démissionnaire, 577.
- * Dufour (Théophile), directeur honoraire de la bibliothèque publique de Genève, 403.
- * Du Mesnil de Maricourt (André). Voir Maricourt.
- * Dumoulin (Joseph). — Compte-rendu : Recherches sur la fabrication des cartes à jouer, 367.
- Du Prat (Traduction de discours de Cicéron offerte au chancelier A.), 124.
- Du Pré (Maurice), Annales de l'abbaye de Saint-Jean d'Amiens, 534.
- * Duranton (Alexandre-Stanislas), décédé, 122.
- Ecclésiastique (Une nouvelle revue d'histoire), 409.
- * Eckel (A.), Charles le Simple, 523.
- École des chartes : nomination d'élèves, 576; examens de fin d'année, 399; soutenance des thèses, 121. — Voir Société de l'École des chartes.
- Églises de France (la Controverse de l'apostolicité des) au xix^e s., 549.
- * Enlart (Camille), médaille au concours des antiquités nationales, 240, 404, 580. — Comptes-rendus : Étude archéologique sur l'église abbatiale Notre-Dame d'Alet, 211; Fouilles archéologiques de l'abbaye de Saint-Maur de Glanfeuil, 209; Monographie de l'église de Rethel, 210; Notes historiques et archéologiques sur la cathédrale et le palais archiépiscopal de Narbonne, 212.
- * Escoffier (Henri), archiviste paléographe, 122.
- Espagne (Imprimeur breton établi en), 408.
- Étampes (Pierre d'). Voir Pierre d'Étampes.
- États pontificaux de France (Louis XI et les), 528.
- Évangile selon saint Mathieu (Un nouveau manuscrit de l'), 123.
- Férotin (dom Marius). — Une lettre inédite de saint Hugues, abbé de Cluny, à Bernard d'Agen, 339.
- * Finot (Jules). — Compte-rendu : Un intendant secrétaire d'État au xviii^e siècle, Claude Le Blanc, 531.
- * Flamare (H. de), les Courtenay de Bontin, 216.
- * Flament (Pierre), archiviste paléographe, 122.
- * Flammermont (Notice sur la vie de Jules), 12.
- Formulaire (Fragments d'un) du temps de Philippe VI, 251.
- Fouilles archéologiques de l'abbaye de Saint-Maur de Glanfeuil, 209.
- * Fournier (Paul). — Compte-rendu : Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790. Aube, Archives ecclésiastiques, série G, 85.
- France (la Controverse de l'apostolicité des églises de) au xix^e s., 549.
- France (Histoire illustrée de la), 346.
- France (le Titre de roi de) et de Navarre au xiv^e s., 447.
- Franchi* (la *Difesa nei giudizi sotto la monarchia dei*), 517.
- Frankrige* (*Sveriges litterära förbindelser med*), 351.
- Fugitivis* (le *Præceptum Dagoberti* de), 75.
- * Funck-Brentano (Frantz), suppléant au Collège de France, 577. — Compte-rendu : Serfs et vilains au moyen âge, 519.
- Gallia christiana novissima*, 207.
- * Gaudin (J.), archiviste paléographe, 122.
- * Gauthier (Léon), archiviste paléographe, 122; archiviste aux Archives nationales, 122.
- Gavrilovitch, Essai de restitution des plus anciens mémoriaux de la Chambre des comptes de Paris, 100.
- * Gérard (Albert), sous-bibliothécaire à la bibliothèque historique de la ville de Paris, 122; bibliothécaire à la bibliothèque

- historique de la ville de Paris, 239.
- * Germiny (comte Maxime de). — Compte-rendu : la Bataille de Muret, 346; Vie de saint Louis, 403.
- * Giard (René). — Note sur une ancienne « charte-partie » conservée aux Archives nationales, 201.
- Giffard (Legs Henry), 403.
- Glanfeuil. Voir Saint-Maur de Glanfeuil.
- Glasson (E.), Parlement, 348.
- * Grandjean (Charles), membre de la Commission de publication des documents archéologiques de l'Afrique du Nord, 403.
- Grifo (le Nom de), 250.
- Guerre de Cent ans (les Ambassades anglaises pendant la), 20.
- * Guiffrey (Jules), président de la Société de l'École des chartes, 233. — Discours aux obsèques de M. Arthur de Marsy, 233.
- Guillaume de Saint-Pathus, Vie de saint Louis, 103.
- * Guillemot (Étienne), archiviste paléographe, 122.
- Hachette (Jeanne), 94.
- Herbomez (Armand d'). — Comptes-rendus : les Chroniques brabançonnaises, 553; la Première histoire de Huy, 553; Sceaux armoriés des Pays-Bas, 217.
- * Héron de Villefosse (Antonin). — Discours aux obsèques de M. Arthur de Marsy, 233.
- Heures (les) de l'amiral Prigent de Coëtivy, 186.
- * Hildenfinger (Joseph), stagiaire à la Bibliothèque nationale, 403. — Compte-rendu : les Maisons-Dieu et léproseries du diocèse de Paris au milieu du xiv^e siècle, 213.
- Histoire ecclésiastique (Une revue nouvelle d'), 409.
- Histoire religieuse (Mélanges de littérature et d'), 360.
- Houtin (A.), la Controverse de l'apostolicité des églises de France au xix^e siècle, 549.
- * Hubert (Eugène), officier d'Académie, 239.
- Hugues (Lettre inédite de saint), abbé de Cluni, 339.
- Huy (la Première histoire de), 553.
- Imprimeur breton établi en Espagne, 408.
- Inventaire des archives de l'Aube, 85.
- Inventaires du château d'Annecy, 552.
- Italicarum* (les *Rerum*) *scriptores*, 410.
- Jadart (H.), Monographie de l'église de Rethel, 210.
- Janvier, Annales de l'abbaye de Saint-Jean d'Amiens, 534.
- Jarry (Louis), Histoire de Cléry, 353.
- Jean (Lettre originale avec la signature du roi), 247.
- Johanniter-Orden im Kampfe Ludwigs von Bayern mit der Kurie*, 554.
- Journaux (les) du trésor de Philippe VI, 525.
- * Labande (Léon-Honoré). — Comptes-rendus : Beauvais et le Beauvaisis dans les temps modernes, 94; Histoire illustrée de la France, 346; le Massif central, 357; l'Université d'Avignon, 359.
- * La Borderie (Arthur Le Moyne de), Histoire de Bretagne, 350.
- La Croix (R. P. de), Fouilles archéologiques de l'abbaye de Saint-Maur de Glanfeuil, 209.
- Lacroix (Albert), Histoire illustrée de la France, 346.
- * Lair (Jules), Discours aux obsèques de M. Arthur de Marsy, 235.
- Landry (abbé Ch.), la Mort civile des religieux dans l'ancien droit français, 348.
- * Langlois (Charles-V.), Essai de restitution des plus anciens mémoriaux de la Chambre des comptes de Paris, 100; Fragment d'un formulaire de lettres du temps de Philippe VI, 251.
- * Langlois (Ernest), doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Lille, 577.
- * La Roncière (Charles Bourel de),

- secrétaire de la Société de l'École des chartes, 233. — Avant Christophe Colomb, 173.
- * Lasalle-Serbat (Louis). Voir Serbat (Louis).
- * Lasteyrie (Charles de). — Comptes-rendus : l'Age de la vie de saint Martial, 550; la Controverse de l'apostolicité des églises de France au xix^e siècle, 549; Une charte relative à la maison de Comborn, en Limousin, 551.
- * Lasteyrie (comte Robert de), membre de la Commission de publication de la Société de l'École des chartes, 233; Discours à la séance annuelle de l'Académie des inscriptions, 579.
- * Lauer (Philippe), ses travaux à l'École de Rome, 408. — Diplôme inédit de Louis le Pieux, 83.
- * Laurain (Ernest). — Compte-rendu : Dictionnaire historique, topographique et biographique de la Mayenne, 546.
- Lebaud (le Bréviaire des Bretons de P.), 71.
- Le Blanc (Claude), 531.
- Leblond (V.), l'Abbaye de Rebais-en-Brie, 216.
- * Lecacheux (Paul), médaille au concours des antiquités nationales, 240, 406, 582.
- * Lecestre (Léon), officier de l'instruction publique, 123.
- Léchères (Saint-Denis de), 459.
- * Le Chartier de Sédouy (Jean), archiviste paléographe, 122.
- * Ledos (Eugène-Gabriel), membre suppléant de la Commission de publications de la Société de l'École des chartes, 233; officier d'Académie, 123.
- Ledru (abbé Ambroise), la Cathédrale Saint-Julien du Mans, 536.
- * Lefèvre-Pontalis (Eugène), trésorier de la Société de l'École des chartes, 233; directeur de la Société française d'archéologie, 577; Histoire de la cathédrale de Noyon, 125, 287. —
- Compte-rendu : Monographie de la cathédrale d'Angers, 105.
- * Lefranc (Abel). — Compte-rendu : Histoire de Belgique, 218.
- * Le Grand (Léon), médaille au concours des antiquités nationales, 240, 406, 580; les Maisons-Dieu et léproseries du diocèse de Paris au milieu du xiv^e siècle, 213. — Tableau d'une léproserie en 1336, Saint-Denis de Léchères, au diocèse de Sens, 459.
- Le Mans (la Cathédrale Saint-Julien de), 536.
- * Lemoine (Jean), officier d'Académie, 240.
- * Lemonnier (Henri), officier de la Légion d'honneur, 577.
- Léproserie (Tableau d'une) en 1336, 459.
- Léproseries (les) du diocèse de Paris au milieu du xiv^e siècle, 213.
- * Leroux (Alfred), le Massif central, 357.
- * Lesort (André), archiviste de la Meuse, 577. — Comptes-rendus : Annales de l'abbaye de Saint-Jean d'Amiens, 534; Mélanges de littérature et d'histoire religieuse, 320.
- Lettre inédite de saint Hugues, abbé de Cluni, 339.
- Lettre originale avec la signature du roi Jean, 217.
- * Levillain (Léon), professeur au lycée de Poitiers, 403. — Comptes-rendus : Charles le Simple, 523; la *Difesa nei giudizi sotto la monarchia dei Franchi*, 517.
- * L'Hermite (Julien), Une charte relative à la maison de Comborn, 551.
- Lillebonne (les Ménestrels de), 41.
- Littérature (Mélanges de) et d'histoire religieuse, 360.
- Livres nouveaux, 106, 223, 374, 557.
- Lorraine (le Royaume de) sous les Carolingiens, 368.
- * Lot (Ferdinand), membre de la Commission de la collection des « Mémoires et documents, » 233. — Compte-rendu : la Co-

- lonisation de l'Armorique par les Bretons insulaires, 547.
- Louis le Pieux (Diplôme inédit de), 83.
- Louis II (le dauphin). Voir Louis XI.
- Louis (Vie de saint), 103.
- Louis XI (Catalogue des actes de) relatifs à l'administration du Dauphiné, 93.
- Louis XI et les États pontificaux de France, 528.
- Maisons-Dieu (les) et léproseries du diocèse de Paris au milieu du xiv^e siècle, 213.
- Mandements épiscopaux imprimés à Tréguier au xv^e siècle, 59.
- * Manneville (vicomte Henri de), chevalier de la Légion d'honneur, 403.
- * Manteyer (Georges de), ses travaux à l'École de Rome, 408.
- Manuscrit des poésies de Pétrarque rapporté d'Italie, en 1494, par Charles VIII, 450; — en onciales d'or, sur parchemin pourpré, de l'Évangile selon saint Mathieu, 123.
- Manuscrits grecs et latins, reproductions phototypiques, 410; — récemment entrés dans les collections de la Bibliothèque nationale, 243; — vendus à Londres, 249.
- * Marais (Paul), conservateur adjoint de la bibliothèque Mazarine, 239.
- Marchal (Paul). — Augustin Corda, 398.
- Marchand (J.), l'Université d'Avignon aux xvii^e et xviii^e siècles, 359.
- * Maricourt (André Du Mesnil de), archiviste paléographe, 122.
- * Marsy (Arthur de), décédé, 233.
- Martial (l'Age de la Vie de saint), 550.
- * Martin (Henry), lauréat du prix Brunet à l'Académie des inscriptions, 240.
- Massif (le) central, 357.
- Mauhugon (le Bréviaire des Bretons de P. Lebaud faussement attribué au copiste), 71.
- Maurice de Neufmoustier (la Première histoire de Huy de), 553.
- Maury, Essai de restitution des plus anciens mémoriaux de la Chambre des comptes de Paris, 100.
- Mayenne (Dictionnaire historique de la), 546.
- Mazarinades, 596.
- Mélanges de littérature et d'histoire religieuses, 360.
- Mélodies grégoriennes (le Rythme des), 557.
- Mémoriaux de la Chambre des comptes de Paris (Essai de restitution des plus anciens), 100.
- Ménestrels (les) de Lillebonne, 411.
- Messe (la) pour la peste, 334.
- * Mirot (Léon), secrétaire adjoint de la Société de l'École des chartes, 233. — Les Ambassades anglaises pendant la guerre de Cent ans, 20.
- Moines (les) d'Orient, 366.
- * Molinier (Auguste), membre de la Commission de la collection des « Mémoires et documents, » 233.
- * Molinier (Émile), officier de la Légion d'honneur, 239; officier de l'ordre de la Couronne, 578.
- Monachisme (le) africain, 366.
- * Moranvillé (Henri). — Comptes-rendus : Essai de restitution des plus anciens mémoriaux de la Chambre des comptes de Paris, 100; les Journaux du trésor de Philippe VI, 525; le Livre de comptes de Jacme Olivier, 98; Thomas de la Marche, 527.
- * Morel-Fatio (Alfred), membre de la Commission de comptabilité de la Société de l'École des chartes, 233; membre de la Commission de la collection des « Mémoires et documents, » 233; officier de la Légion d'honneur, 577.
- Morin (Louis), Recherches sur la fabrication des cartes à jouer à Troyes, 367.
- Mort (la) civile des religieux dans l'ancien droit français, 348.

- * Mortet (V.), Étude archéologique sur l'église abbatiale Notre-Dame d'Alet, 98, 211; Notes historiques et archéologiques sur la cathédrale et le palais archiépiscopal de Narbonne, 212. — La Mesure des voûtes romaines, 305.
- Muret (la Bataille de), 346.
- Narbonne (Notes historiques et archéologiques sur la cathédrale et le palais archiépiscopal de), 212.
- Navarre (le Titre de roi de France et de), 447.
- Nom (le) de Grifo, 250.
- Norske (*Danske og studenters i Orléans*), 351.
- Noyon (Histoire de la cathédrale de), 125, 287.
- Olivier (le Livre de comptes de Jacme), 98.
- * Omont (Henri), vice-président de la Société de l'École des chartes, 233; chevalier de la Légion d'honneur, 577; membre de l'Académie des inscriptions, 122. — Manuscrits récemment entrés dans les collections de la Bibliothèque nationale, 243. — Le *Præceptum Dagoberti de fugitivis*, 75.
- Ordinarium thesauri*, 525.
- Orient (les Moines d'), 366.
- Orléans (Danske og norske studenter i)*, 351.
- Pâques (l'Alleluia de), 579.
- Paris (les Maisons-Dieu et léproseries du diocèse de) au milieu du xiv^e siècle, 213. — Voir Chambre des comptes.
- Parisot (Robert), le Royaume de Lorraine sous les Carolingiens, 368.
- Parlement, 348.
- Pays-Bas (Sceaux armoriés des), 217.
- * Périn (Jules), décédé, 576.
- * Pérouse (Gabriel). — Compte-rendu : Inventaires du château d'Annecy, 552.
- Peste (la Messe pour la), 334.
- * Petit (Joseph), Essai de restitution des plus anciens mémoires de la Chambre des comptes de Paris, 100.
- * Petit-Dutaillis (Charles). — Note sur la vie et les travaux de Jules Flammermont, 12. — Compte-rendu : *Philipp II August*, 102.
- Pétrarque (Note sur un manuscrit des poésies de), 450.
- Philipp II August, Koenig von Frankreich*, 102.
- Philippe VI (Fragments d'un formulaire du temps de), 251.
- Philippe VI (les Journaux du trésor de), 525.
- Pierre d'Étampes (Notice sur le registre de), 426.
- Pillet (Notice biographique sur Jean), 356.
- Pilot de Thorey (E.), Catalogue des actes du dauphin Louis II, devenu le roi de France Louis XI, relatifs à l'administration du Dauphiné, 93.
- Pirenne (Henri), Histoire de Belgique, 218.
- Plaine (dom Bède), la Colonisation de l'Armorique par les Bretons insulaires, 547.
- Poésies de Pétrarque (Note sur un manuscrit des), 450.
- * Poète (Marcel), chargé de cours à la Faculté des lettres de Besançon, 123; officier d'Académie, 123.
- * Poinssotte (Paul), archiviste paléographe, 122.
- * Porée (Charles), archiviste de l'Yonne, 239.
- * Poupardin (René), élève de l'École de Rome, 403.
- Præceptum Dagoberti de fugitivis*, 75.
- Prigent de Coëtivy (les Heures de l'amiral), 186.
- * Prinnet (Max), chargé de cours à la Faculté des lettres de Besançon, 123.
- * Prou (Maurice), membre de la Commission de la collection des « Mémoires et documents, » 233. — Compte-rendu : *Acta tirolensia*, 554.
- * Prudhomme (Auguste), chevalier de la Légion d'honneur, 403.

- Compte-rendu : Catalogue des actes du dauphin Louis II relatifs à l'administration du Dauphiné, 93.
- * Puybaudet (Guy Poute de), ses travaux à l'Ecole de Rome, 408.
- Raadt (J.-Th. de), Sceaux armoriés des Pays-Bas, 217.
- Rebais-en-Brie (l'Abbaye de), 216.
- Régent (le Titre de) dans les actes de la chancellerie royale, 413.
- Religieuses (Mélanges de littérature et d'histoire), 360.
- Religieux (la Mort civile des) dans l'ancien droit français, 348.
- Renet, Beauvais et le Beauvaisis dans les temps modernes, 94.
- Rerum* (les) *italicarum scriptores*, 410.
- Rethel (Monographie de l'église de), 210.
- Revue (Une nouvelle) d'histoire ecclésiastique, 409.
- Rey (R.), Louis XI et les Etats pontificaux de France, 528.
- * Riat (Georges). — Compte-rendu : les Collections d'œuvres d'art françaises du XVIII^e siècle appartenant à S. M. l'empereur d'Allemagne, 556.
- * Richou (Gabriel), officier de l'instruction publique, 123.
- * Robert (Ulysse), son rôle dans la fondation de cours à la Faculté des lettres de Besançon, 123.
- Roi de France et de Navarre (le Titre de), 447.
- Romans (les Rues et les consuls de), 551.
- * Roussel (Ernest). — Compte-rendu : Notice biographique sur Jean Petit, 356.
- Rythme (le) des mélodies grégoriennes, 557.
- Saint-Denis de Léchères, 459.
- Saint-Maur de Glanfeuil (Fouilles archéologiques de l'abbaye de), 209.
- Saint-Pathus (Guillaume de). Voir Guillaume.
- Salembier (L.), le Grand schisme d'Occident, 520.
- Sceaux armoriés des Pays-Bas, 217.
- Schisme (le Grand) d'Occident, 520.
- * Schmidt (Charles). — Compte-rendu : les Courtenay de Bontin, 216.
- * Sédouy (Le Chartier de). Voir Le Chartier de Sédouy.
- Seidel (Paul), les Collections d'œuvres d'art françaises du XVIII^e siècle, 556.
- * Serbat (Louis), archiviste paléographe, 122.
- Serfs au moyen âge, 519.
- Société de l'Ecole des chartes, 233 ; Legs Giffard, 403.
- * Soehnée (Guillaume), décédé, 239.
- * Soury (Jules), lauréat du prix Montyon à l'Académie des sciences, 578 ; et du prix Saintour à l'Académie de médecine, 579.
- * Soyer (Jacques), officier d'Académie, 240.
- Studenter* (*Danske og norske*), à Orléans, 351.
- Sveriges litterära förbindelser med Frankrike*, 351.
- * Swarte (Victor de), Un intendant secrétaire d'Etat au XVIII^e s., Claude Le Blanc, 531.
- Tableau d'une léproserie en 1336, Saint-Denis de Léchères, au diocèse de Sens, 459.
- * Tardif (Joseph), membre suppléant de la Commission de publication de la Société de l'Ecole des chartes, 233.
- * Tausserat - Radel (Alexandre), mention au concours des antiquités nationales, 240, 406, 583.
- Teodoru, Essai de restitution des plus anciens mémoriaux de la Chambre des comptes de Paris, 100.
- Thesauri* (*Ordinarium*), 525.
- * Thomas (Antoine), lauréat du prix Jean Reynaud à l'Académie des inscriptions, 240, 583 ; professeur à l'Université de Paris, 577.
- Thomas de la Marche, 527.
- Tirolensia* (*Acta*), 554.
- * Tissier (Jean), officier d'Académie, 123.

- Titre (le) de régent dans les actes de la chancellerie royale, 413.
- Titre (le) de roi de France et de Navarre au xiv^e siècle, 447.
- Traduction de discours de Cicéron offerte au chancelier A. Du Prat, 124.
- * Travers (Émile), directeur adjoint de la Société française d'archéologie, 577.
- Tréguier (Mandements épiscopaux imprimés à) au xv^e siècle, 59.
- Trésor (les Journaux du) de Philippe VI, 525.
- Trésor des chartes (Note sur une série de registres du), 5.
- Troyes (Recherches sur la fabrication des cartes à jouer à), 367.
- * Trudon des Ormes (Amédée), officier d'Académie, 123.
- Université (l') d'Avignon, 359.
- * Vaesen (Joseph). — Compte-rendu : Louis XI et les États pontificaux de France, 528.
- * Valois (Noël), membre de la Commission de publication de la Société de l'École des chartes, 233; membre de la Commission de la collection des « Mémoires et documents, » 233. — Compte-rendu : le Grand schisme d'Occident, 520.
- * Viard (Jules), mention au concours des antiquités nationales, 240, 407, 583; officier d'Académie, 123; Journaux du trésor de Philippe VI de Valois, 525. — La Messe pour la peste, 334. — Le Titre de roi de France et de Navarre au xiv^e siècle, 447. — Compte-rendu : l'Abbaye de Rebais-en-Brie, 216.
- Vie (l'Age de la) de saint Martial, 550.
- Vilains au moyen âge, 519.
- * Vilnet (Paul), archiviste paléographe, 132.
- * Villemans (Edmond), archiviste paléographe, 122.
- Voltelini (Hans von), *Acta tirolensia*, 554.
- Voûtes romaines (la Mesure des), 305.
- Vuilhorgne (L.), Notice biographique sur Jean Pillet, 356.
- Wrangel (E.), *Ett blad ur historien om Sveriges litterära förbindelser med Frankrike*, 351; *Danske og norske studenter*, 351.

BIBLIOTHEQUE SECT.

JUL 30 1900

D
111
B5
t.61

Bibliothèque de l'École
des chartes

36

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

